

THE SHERIDAN LIBRARIES



3 1151 03718 0423

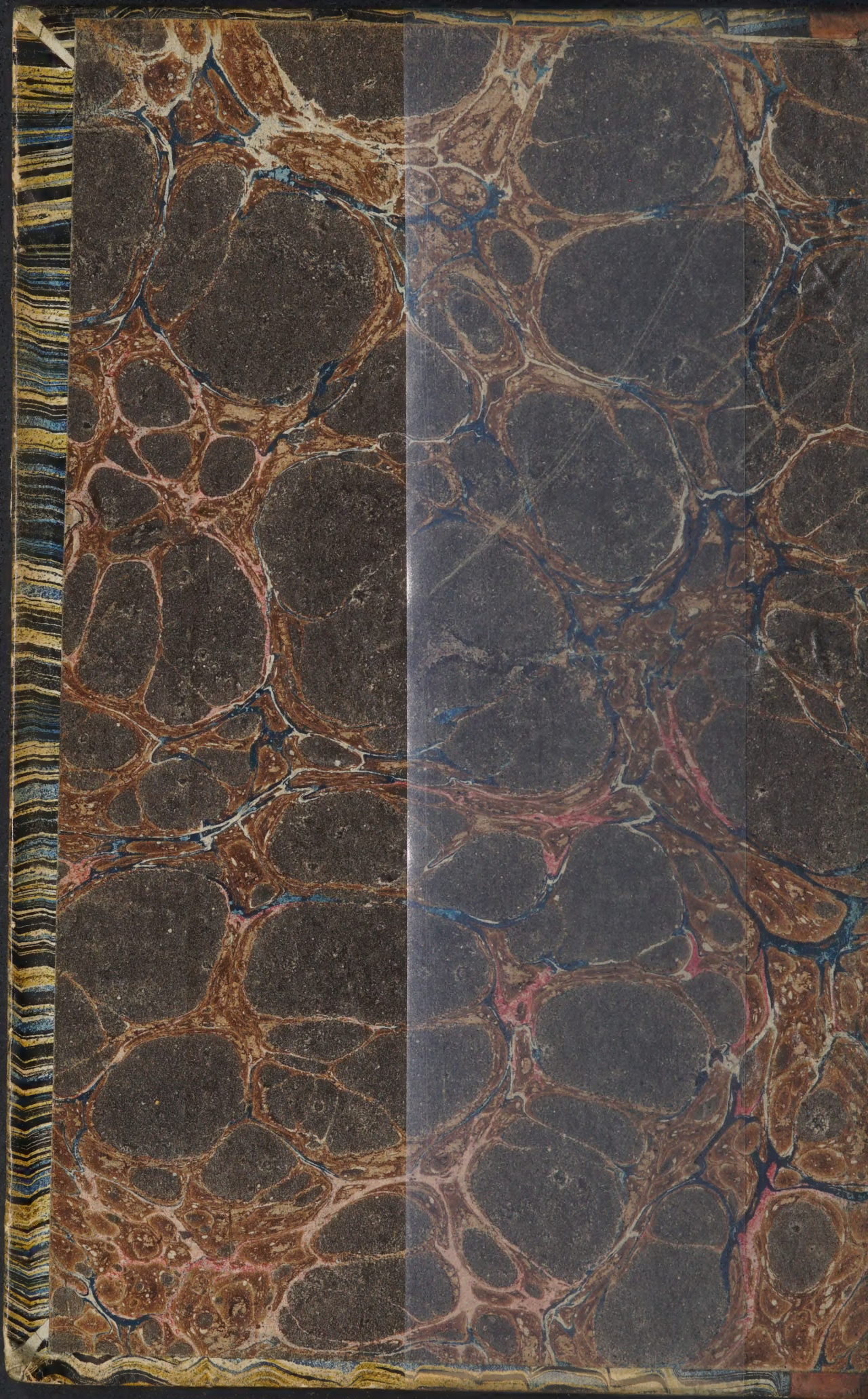
BIBLIOTHECA FICTIVA

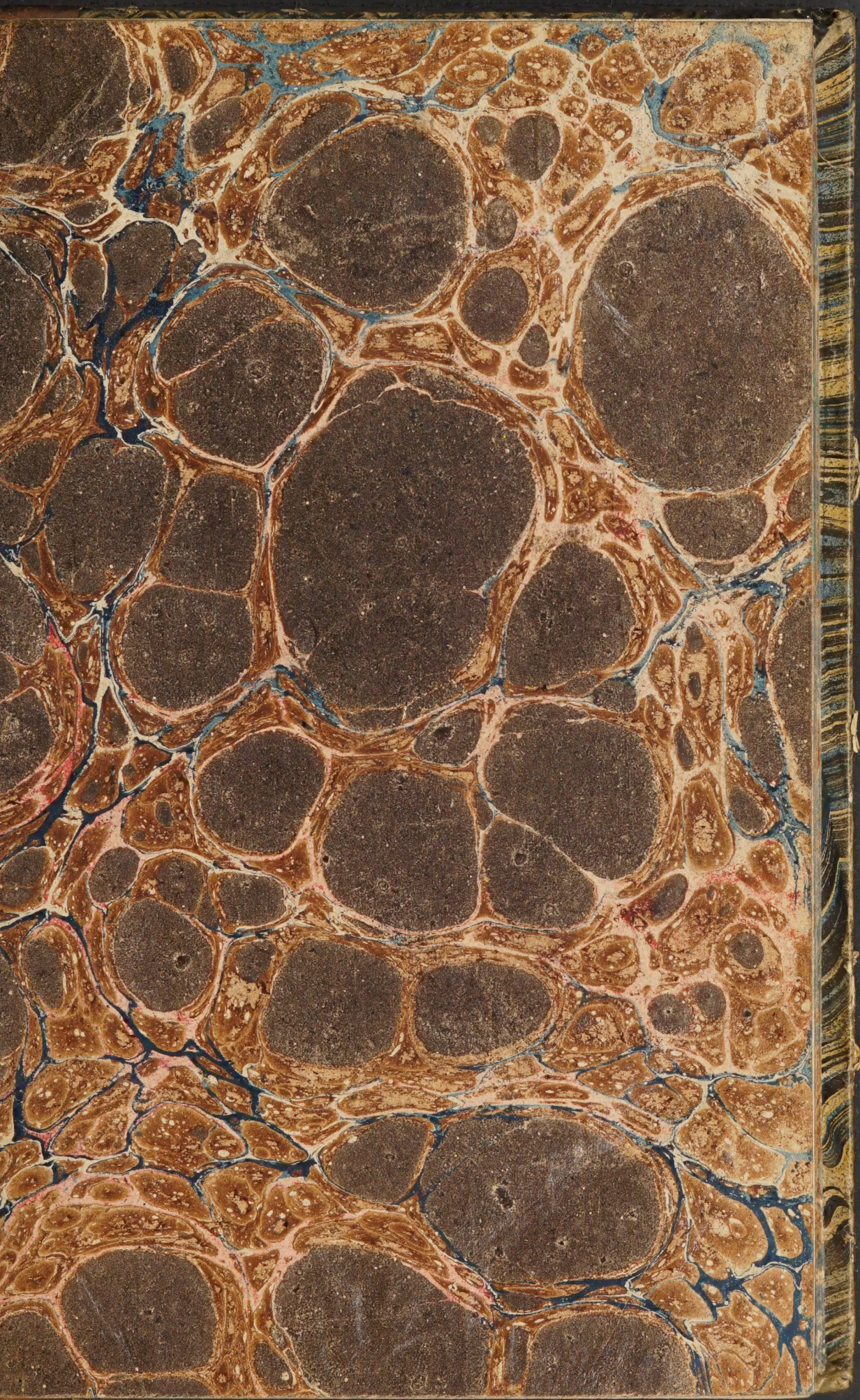
RECUEIL
SUR LE DROIT
ET LA PROPRIÉTÉ
LITTÉRAIRE











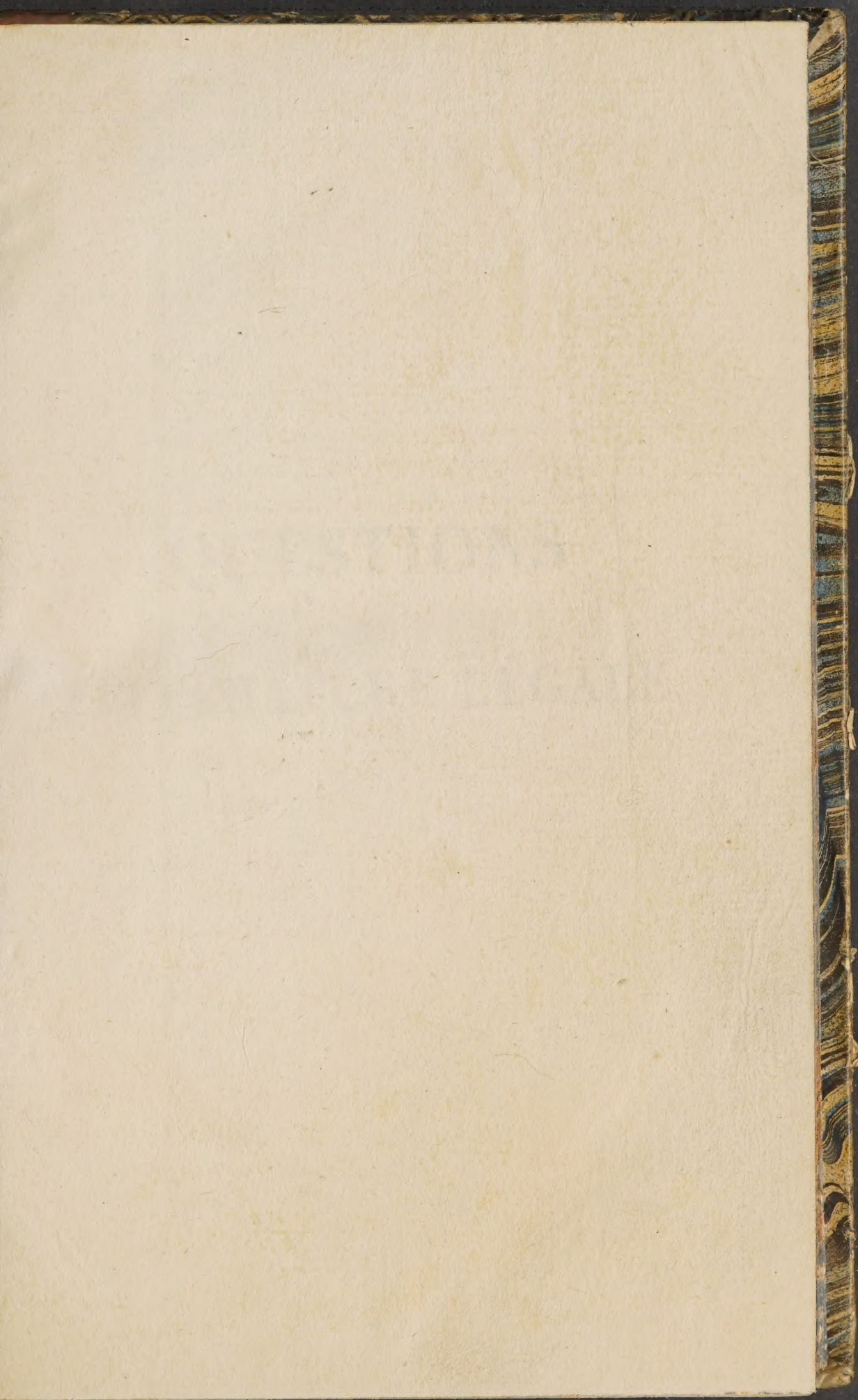
N^o 2586

FA 23659

Leignen

3 d

c





QUESTIONS
DE
LITTÉRATURE LÉGALE.

IMPRIMERIE DE LE NORMANT.

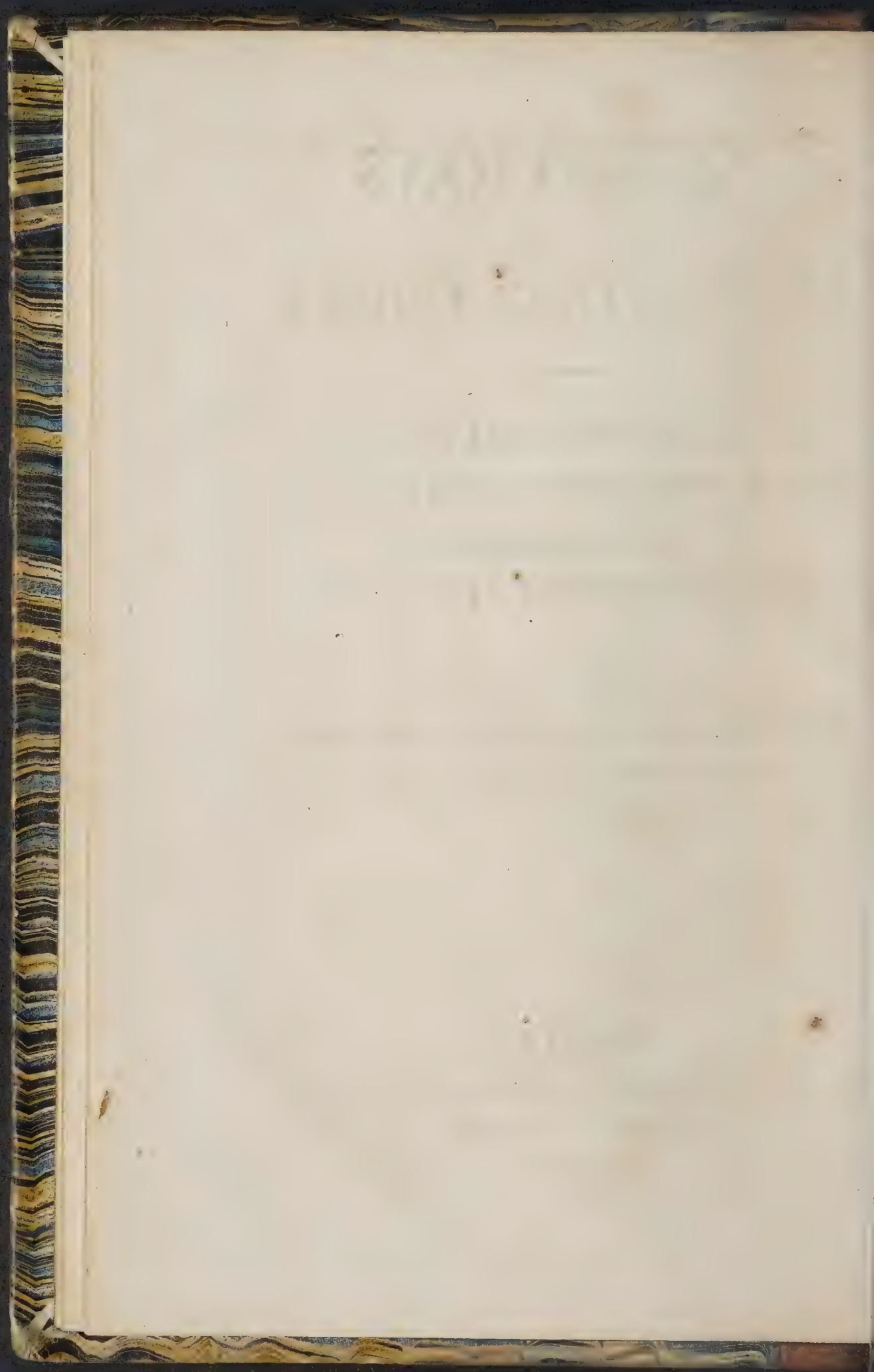
QUESTIONS
DE
LITTÉRATURE LÉGALE.

DU PLAGIAT.
DE LA SUPPOSITION D'AUTEURS,
DES SUPERCHERIES
QUI ONT RAPPORT AUX LIVRES.

OUVRAGE QUI PEUT SERVIR DE SUITE AU
DICTIONNAIRE DES ANONYMES
ET A TOUTES LES BIBLIOGRAPHIES.

PARIS,
BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL, N^o. 51,
DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS.

1812.



A M. C. W****.

NE t'effraies pas, mon ami, du titre un peu ambitieux de cette brochure. Je ne suis pas devenu juriste, et je ne me propose pas de t'entretenir d'autre chose que de ces doctes bagatelles qui ont amusé jusqu'ici notre vie. Un autre y coudra le fatras de Barthole, si la matière le permet; quant à moi, je me suis contenté d'indiquer certains des délits dont l'exemple se renouvelle le plus souvent dans l'histoire littéraire, et de broder ce fonds de peu d'importance de quelques anecdotes curieuses, que ma mémoire avoit conservées par hasard. Tu sais que je n'ai pas d'autre guide aujourd'hui, et que la fortune m'a placé dans un état où je ne puis ni rassembler des livres, ni profiter de ceux des autres; mais que, riche de la facilité de conserver quelques titres et quelques dates, je me tiens lieu à moi-même d'une mauvaise bibliographie: pitoyable avantage, à la vérité, s'il ne prouvoit pas en même tems une faculté de réminiscence qui me procure des sensations plus heureuses, et, entr'autres, le souvenir toujours plus cher, de ta vieille et fidèle amitié.

Je suis bien sûr d'avance, que les pages que tu vas parcourir ne t'apprendront pas une seule circonstance utile, et il y en a deux bonnes raisons: la première, c'est qu'il est très difficile, à ce que disent

les plus savans hommes de notre tems , de t'apprendre quelque chose ; la seconde , c'est que cet écrit est d'une érudition fort médiocre , et qu'il ne mériterait certainement pas les honneurs de l'impression , s'ils n'étoient accordés qu'aux notions nouvelles et intéressantes , comme cela devroit être.

Tu pourras y voir , cependant , çà et là , certaines opinions qui ne sont pas si peu hasardées qu'elles passent sans contestation. Je m'en rapporte volontiers à ton jugement , et même à celui des autres , parce que je reconnois volontiers mon infériorité envers quiconque se mêle d'avoir une opinion en littérature ; mais je n'ai pas hésité à les exprimer ici , parce que j'exprime avec plaisir tout ce que je pense. Une erreur en morale mène loin ; mais c'est une bagatelle en matière de critique , et tellement , que je ne doute pas de l'indulgence de ceux que la mienne auroit lésés. Dans tous les cas , il n'y a rien de plus loin de mon cœur que l'intention de blesser un talent , et même d'offenser une manie. Je discute assez mal à propos , peut-être , sur un point que j'entends assez mal ; mais je ne dispute point , et je ne vois rien de pis que d'aller troubler le repos d'un honnête homme , dont on voudroit être l'ami , si on l'avoit rencontré une seule fois , à l'occasion d'une niaiserie philologique , qui n'intéresse personne. C'est pour cela que la

difficile profession de nos journalistes m'a toujours effrayé, et que je ne les ai jamais lus sans être tenté de plaindre cette vocation nécessaire, mais douloureuse, qui les force à immoler tous les jours des victimes humaines à la défense du goût. Je t'avoue, entre nous, que j'aimerois mieux, à leur place, laisser passer un mauvais livre, qui mourroit tout aussi bien, et peut-être plus vite, du vice qu'il a apporté en naissant, que d'aller bourreler son père d'un supplice inutile, son père qui lui auroit si doucement survécu sans s'en apercevoir. Ne vas pas croire, pourtant, que j'use ici de précaution oratoire, pour faire tomber de la main de César la sentence de Ligarius, car Ligarius ne me touche pas du tout; c'est un enfant dédaigné, auquel je n'attache ton nom que pour me laver du reproche de n'avoir rien fait pour lui. Si, un jour, je consacre notre amitié, par un testament dans le genre de celui d'Eudamidas, je tâcherai de te laisser une fille plus capable d'honorer son tuteur.

Voilà, diras-tu, une épître dédicatoire qui ressemble à une préface. Peut-être, même, trouveras-tu qu'elle ne ressemble à rien: j'y consens, pourvu que tu veuilles y trouver au moins une marque de ma déférence pour ton goût, de mon estime pour ton caractère, et de mon éternelle amitié.

E. de N*****.

TABLE DES MATIÈRES,

Selon l'ordre des Paragraphes.

- PARAG. I. De l'Imitation.
II. De la Citation.
III. De l'Allusion.
IV. De la Similitude d'idées, de la Réminiscence,
de l'Analogie de sujets.
V. Du Plagiat.
VI. Du Vol littéraire.
VII. De la Cession d'ouvrages.
VIII. De la Supposition d'auteurs.
IX. De l'Intercallation.
X. Des Supplémens.
XI. Des Pastiches.
XII. Des Écoles en littérature.
XIII. Des Styles spéciaux et de *la Manière*.
XIV. De la Contrefaçon.
XV. Des faux Manuscrits.
XVI. Du Plagiat de titres.
XVII. De la Supposition de livres.
XVIII. De la Supposition de passages.
XIX. De la Supposition de date.
XX. De la Supposition de rareté.
XXI. Du Changement de titres.
XXII. D'une Précaution de certains sectaires.
XXIII. Conclusion.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE

DES AUTEURS

ET DES LIVRES CITÉS,

Avec le numéro du Paragraphe.

- | | |
|---|--|
| Accius, 8. | Boulanger, 8. |
| Accily, 4. | Brerewood, 5. |
| Adam, 8. | Brueys, 7. |
| <i>Adamo</i> , tragédie d'Andreini, 4. | Brutus (Marcus J.), 8. |
| Alfieri, 1, 12. | Brutus (Jean-Michel), 4. |
| Amyot, 11, 12. | Bruyère, 5, 12, 16. |
| Andreini, 4. | Buffon, 7. |
| Antigone Carystius, 18. | Bure (de), 17. |
| Aphtone, 5. | Calderon, 1, 12. |
| Apollonius Dyscole, 18. | Campanella, 22. |
| Apollonius de Tyane, 8. | Campistron, 12. |
| Archiloque, 23. | Cange (du), 18. |
| Archontius, 8. | <i>Caractères de la Bruyère</i> , 16. |
| <i>Art poétique de Vida</i> , 10. | Cardan, 18. |
| <i>Atheismus triumphatus</i> de Campanella, 22. | Cassaigne, 1. |
| <i>Aventurier franç.</i> (l') de le Suire, 11. | Cassius, 8. |
| <i>Avocat Patelin</i> (l') de Brueys, 7. | <i>Catilina</i> , tragédie de Crébillon, 7. |
| <i>Augmentis scientiarum</i> (de) de Bacon, 5. | Caton le censeur, 8. |
| Augustin (St.), 5. | Césaire (St.), 18. |
| Ausone, 12. | Chambers, 5. |
| Autelz (Guillaume des), 11. | Chapelain, 11. |
| Bachet de Mézirial, 20. | Charron, 5, 19. |
| Bacon, 5. | Chartier (Alain), 8. |
| Baïf, 5. | Chatterton, 8. |
| Baillet, 13. | Cherbury (Herbert de), 16. |
| Balzac, 11, 12. | <i>Choses merveilleuses</i> (des), Voy. Phlegon, Antigone et Apollonius Dyscole. |
| Banduri, 4. | Cicéron, 4, 6, 8, 11, 12. |
| Baron, 1. | Clarke, 13. |
| Barre (le p.), 5. | Claudien, 12. |
| Barre (la), 4. | <i>Clef du Sanctuaire</i> , ouvrage de Spinosa, 21. |
| Bartas (du), 8. | <i>Clémence d'Auguste</i> , tragédie de Corneille, 1. |
| Bauer, 17. | Clément (David), 17. |
| Bayle, 1, 3, 5, 13. | Clotilde, 8. |
| Bellenden, 6. | Colletet, 6, 7. |
| Bémérobis, 18. | Columna, 19. |
| Bentley, 8. | <i>Commentaires de la Langue latine</i> , par Dolet, 5. |
| Boileau, 1, 11, 12. | |
| Bossuet, 5, 12. | |
| Boulainvilliers, 22. | |

- Commynes (Philippe de), 4.
Compère Mathieu, roman de Du-
 Laurent, 5.
Considérations sur les coups d'état
 de Naudé, 21.
 Corneille, 1, 3, 7, 12, 16, 23.
 Courrier, 11.
 Courtilz (Gatien de), 8.
 Coutel, 6.
 Crébillon, 7.
 Crenne (Hélisenne de), 11.
 Croft (Herbert), 8.
 Crysippe, 2.
Cymbalum mundi de Despenien,
 17.
 Cyrano de Bergerac, 1.
 D'Alembert, 5.
 Dainilaville, 8.
 Dancourt, 7.
 Darhne, 8.
Daphnis et Chloé, roman de Lon-
 gus, 11.
 Daquin de Château-Lyon, 8.
 Deshoulières (Mad.), 6.
 Despenien (Bonaventure), 17.
Dictionnaire de l'Académie, 17.
Dictionnaire Théologique, 22.
 Diderot, 5.
 Diogène Laërce, 8.
Diversités des langues, par Bre-
 rewood, 5.
 Dolet, 5, 19.
 Duryer, 1.
Encyclopédie de Chambers, 5.
 — de Diderot, 5.
 — de Panckoucke, 5.
 Ennius, 1, 12.
 Enoch, 8.
 Ephore, 1, 2.
 Epicure, 2.
Épîtres d'Horace, 8.
Épreuve réciproque, comédie de
 Legrand, 1.
 Erasme, 5.
 Esope, 8.
 Essais de Montaigne, 5.
 — dans le genre de Montai-
 gne, 16.
 — sur les révolutions des Scien-
 ces et des Arts, par M. de Rou-
 joux, 8.
 Etienne (Charles), 5.
 Etienne (Henri), 5, 17.
 Evremond (St.), 5.
 Euripide, 2.
 Eusèbe, 18.
 Faerne, 6.
 Fayette (Mad. de la), 7.
Femmes savantes (les), comédie
 de Molière, 11.
 Fénelon, 5, 12, 22, 23.
 Fléchier, 3, 12.
Fléau de la Foi (le), de Geoffroy
 Vallée, 17.
 Florus, 12.
 Fontaine (de la), 5, 8, 12.
 Fontenelle, 1, 5.
 Freinshemius, 10.
 Gassendi, 16.
 Gilbert, 7.
 Glain (St.), 21.
Gloria (de), traité de Cicéron, 6.
 Grainville, 8.
 Gresset, 8.
 Gueneau de Montbeillard, 7.
 Hainault, 6.
 Hardouin (le P.), 8.
 Héliodore, 7.
Héloïse (nouvelle), roman de
 Rousseau, 11.
Henriade (la), de Voltaire, 1, 12.
Heraclius de Corneille, 1.
 Hermès, 8.
 Hérodote, 8.
Histoire d'Allemagne, par le Père
 Barre, 5.
 — de Charles XII, par Vol-
 taire, 5.
 — de Caléjava, par Gilbert, 17.
 — des établissements dans les In-
 des, par Raynal, 5.
 — naturelle, par Buffon, 7.
 — des Oiseaux, par le même, 7.
 Hobbes, 16, 17.
 Homère, 1, 8, 12.
 Horace, 1, 8, 10, 12.
 Horus, 8.
 Huyghens, 8.
Hypnèrotomachie de Poliphilos,
 19.
Iliade d'Homère, 23.
 Isaïe, 12.
Jeux de l'Amour et du Hasard, de
 Marivaux, 1.
Jézirah, livre attribué à Adam, 8.
 Joseph, 9.
 Juvénal, 1.
 Kortholt, 16.
 Lambinus, 4.
 Lamy, 22.

Légataire universel (le), comédie
de Regnard, 6.

Legrand, 1.

Lélius, 7.

Léonard de Utino, 19.

Leti, 13.

Lettres Persanes de Montesquieu,
16.

Linus, 8.

Lockman, 8.

Longus, 11.

Lucrèce, 8.

Ludicra Dictione (de), de Vavas-
seur, 8.

Lygdamus, 8.

Lysias, 8.

Mably, 5.

Machiavel, 12.

Macpherson, 8.

Macrobe, 1.

Mairet, 7.

Malherbe, 8.

Manucé, 6.

Marchand (Prosper), 17.

Marianne, roman de Marivaux,
11.

Marini, 1.

Marivaux, 1, 11.

Marmontel, 1.

Marot, 5.

Masenius, 4.

Maupertuis, 18.

May (Louis du), 21.

Médée, tragédie d'Euripide, 2.

Ménage, 4.

Mercier de Saint-Léger, 1.

Meursius, 18.

Middleton, 8.

Milton, 4, 12.

Mirabeau, 8.

Mirabilis Liber, 18.

Misanthrope (le), comédie de Mo-
lière, 11.

Molière, 1, 5, 11, 12.

Monin (Edouard du), 8.

Monnoye (de la), 17.

Montaigne, 1, 2, 5, 7, 12, 16.

Montesquieu, 12.

Mœurs (les) de Toussaint, 4.

Moréri, 5.

Mothe (la) le Vayer, 1, 5.

Motte (la) Houdart, 8.

Motteux (le), 23.

Moutons (les), idylle de Coutel,
6.

Moyse, 12.

Muret, 4, 17.

Nature (de la) et de l'Univers,
poème de Clotilde, 8.

Naudé (Gabriel), 20.

Nizolius, 5.

Noble (le), 23.

Nodot, 10.

Nostradamus, 18.

Numa, 8.

Ode à la Fortune, de J. B. Rous-
seau, 1.

Oraisons funèbres de Bossuet, 12.

Orphée, 8.

Ossian, 8.

Ovide, 20.

Pacuve, 8.

Palamède, 8.

Paradis perdu de Milton, 4.

Parrain (le) magnifique, poème
de Gresset, 8.

Pascal, 5, 12.

Pechméja, 5.

Pédant joué, comédie de Cyra-
no, 1.

Pensées de Pascal, 5.

Petit Carême de Massillon, 12.

Péhone, 10.

Phalaris, 8.

Phèdre, 6.

Phlégon, 18.

Picolomini (*Æneas Silvius*), 7.

Pilpay, 8.

Pithou, 6.

Planudes, 8.

Platon, 12, 23.

Plaute, 1.

Plaute, comédie de M. le Mer-
cier, 1.

Pline, 8.

Plutarque, 1, 8, 12.

Pogge, 8.

Postel, 17.

Précieuses ridicules (les) de Mo-
lière, 11.

Provinciales (les) de Pascal, 12.

Publius Syrus, 5.

Psyché de Corneille, 1.

Pyrame et Thisbé, tragédie de
Théophile, 1.

Pythagore, 8.

Quinte-Curce, 10.

Rabelais, 5, 11, 12, 23.

Racine, 1, 4, 5, 12, 23.

Ramsay, 5, 12.

- Raynal, 5.
 Regius (Loys), dit le Roy, 5.
 Renouard, 11.
Réflexions d'un Esprit désintéressé sur les matières du Salut par Spinosa, 21.
Réfutation de Spinosa, par Fénélon, Lamy et Boulainvilliers, 22.
 Riccoboni (Mad.) 11.
 Ricotier, 13.
 Rochefoucault (le duc de la), 16.
 Ronsard, 8.
 Roujoux, 8.
 Rousseau (J. B.), 1.
 Rousseau (J. J.), 5, 11, 12.
 Rowley, 8.
 Sabathier, 4.
 Salgues, 18.
 Sallengre, 17, 20.
 Salluste, 23.
 Salomon, 8.
 Sarcotis, poëme de Masenius, 4.
Saturnales (les) de Macrobe, 1.
 Satyres d'Horace, 8.
Satyricon de Pétrone, 10.
Scapin (fourberies de), comédie de Molière, 1.
 Scapula, 5.
Science des Princes, par Naudé, 21.
 Scipion, 7.
Scriptores rerum mirabilium, 18.
 Scudéry, 1.
 Segrals, 7.
 Sénèque, 1, 4, 5, 12.
 Servet, 17.
 Seth, 8.
 Shakespeare, 1, 8.
 Simien Despréaux, 8.
Sophonisbe, tragédie de Mairet, 7.
 Spinosa, 16, 17, 21.
 Stace, 12.
 Sterne, 8.
 Strigelius (Victorin), 2.
 Suire (le), 11.
 Surville, 8.
 Tabourot (Etienne), 8, 19.
 Tacite, 4, 8, 9, 10, 12.
Télémaque de Fénélon, 5.
 Térance, 7, 8.
Théagène et Chariclée, romand'Héliodore, 12.
 Thémistocles, 8.
 Théophile, 1, 7.
 Thomacus (Leonicus), 6.
 Thucydide, 12.
 Tibulle, 8.
 Timée de Locres, 5.
 Tite-Live, 8, 10, 12.
 Toussaint, 4.
Tout est vérité, tout est mensonge, comédie de Caldéron, 1.
Traité des Cérémonies superstitieuses des Juifs, par Spinosa, 21.
Tribus Impostoribus (de), 16, 17, 18.
Trois Siècles littéraires (les) de l'abbé Sabathier, 4.
 Tunstall, 8.
 Vallée (Geoffroi), 17.
 Vallon (Mad. de), 8.
 Varius, 8.
 Varron, 8.
 Vavasseur, 8.
Vicissitudes des sciences, par Régis, 5.
 Vida, 10.
Vie d'Esopé, pas Bachot, 20.
 Villon, 23.
 Virgile, 1, 7, 8, 10, 12, 23.
Virtule (de), traité de Brutus, 8.
 Vogt, 17.
 Voltaire, 1, 4, 5, 8, 10, 12.
Voyages de Cyrus, par Ramsay, 5.
 Weggio, (Mapheo), 10.
 Xénophon, 12.
 Zoroastre, 8.

QUESTIONS

DE LITTÉRATURE LÉGALE.

I. ON est convenu d'appeler *imitation* toute traduction d'une langue morte introduite dans un ouvrage d'imagination (1), qui n'est pas lui-même la traduction exacte de l'écrit dont elle est tirée.

Virgile a imité Homère ; Racine, les tragiques grecs ; Molière, Plaute ; Boileau, Juvénal et Horace, etc., sans encourir de reproche. Mais il n'en est pas de même des prosateurs du genre simple, qui n'ont point de traits brillans à dérober, comme si l'importance du vol en diminuoit la gravité. Montaigne a commis beaucoup de plagiats sur Sénèque et sur Plutarque ; mais il s'en accuse à

(1) Je dis, *dans un ouvrage d'imagination*, parce que je ne pense pas qu'il en soit de même dans les ouvrages de sciences, et en voici la raison : le poète et particulièrement le poète dramatique qui s'empare d'une idée ingénieuse ou sublime, et qui la fait passer dans sa langue, n'est pas maître de citer. Il y a d'ailleurs dans l'application du langage élégant et mesuré, de la poésie à une pensée quelconque, une espèce de mérite propre qui distingue le poète du prosateur ; enfin, ce genre d'emprunt est consacré par l'avis unanime des cri-

tout moment, et déclare qu'il est bien aise que ses critiques donnent à Sénèque des nazardes sur son nez. Une partie de ces beaux chapitres, *que philosophe c'est apprendre à mourir, et d'une coutume de l'isle de Cea*, en est visiblement tissue. Il est plus facile que Montaigne ne le croyoit, de reconnoître la phrase courte, figurée, sentencieuse, presque toujours *antithétique* de Sénèque, au travers de la riche abondance de son style, étendu sans être lâche, et détaillé sans être prolix.

On ne considère encore que comme *imitation* l'emprunt qu'un auteur fait à une langue vivante, étrangère à la sienne. On a mis sur notre scène, sans être accusé de plagiat, de fort beaux passages d'Alfieri et de Shakespeare, et les philosophes du dernier siècle doivent la plupart de leurs raisonnemens à quelques auteurs anglais. Je crois toutefois qu'il y a quelque défaut de délicatesse à s'emparer d'un trait admirable, et à le faire passer pour sien, soit quand on le tire d'une langue étrangère, soit quand on le tire d'une langue morte. C'est donc un cas de conscience en littérature que le procédé de notre grand Corneille, qui a servilement copié

tiques. C'est toute autre chose de traduire, *sans le nommer*, un auteur étranger ou ancien qui a écrit sur des matières positives, et dont le mérite consiste, ou dans certaines découvertes, ou dans l'ordre qu'il a donné aux découvertes des autres, ou dans la manière dont il les a exprimées. Cette traduction *subreptice* est un véritable plagiat, un vol caractérisé, et l'on n'en a jamais jugé autrement.

une belle et touchante pensée de Caldéon dans sa tragédie d'*Héraclius* :

O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice !
 Tu retrouves deux fils pour mourir après toi !
 Je n'en puis trouver un pour régner après moi.

Ce qu'il y a de certain, c'est que nos critiques ont fort sévèrement accusé Caldéron de ce plagiat, tant qu'il n'a pas été prouvé que la *fameuse* comédie, *Tout est vérité, tout est mensonge*, avoit sur *Héraclius* une priorité de quelques années.

Au reste, le plagiat commis sur les auteurs modernes, de quelque pays qu'ils soient, a déjà un degré d'innocence de moins que le plagiat commis sur les anciens, et beaucoup d'écrivains d'une délicatesse sévère l'ont nettement désapprouvé. « Si » j'ai pris quelque chose, dit Scudéry, dans les » Grecs et dans les Latins, je n'ai rien pris du tout » dans les Italiens, dans les Espagnols, ni dans les » Français, me semblant que ce qui est étude chez » les anciens est volerie chez les modernes. » On peut répondre qu'il valoit mieux voler comme Corneille, que d'inventer comme Scudéry ; mais si l'autorité de ce dernier n'est pas bien puissante, son opinion a du moins une apparence de raison et de probité qui mérite des égards. C'étoit celle aussi de Lamothe-le-Vayer, qui dit dans une de ses lettres, rapportée par Bayle au mot *Ephore* : « Prendre des anciens et faire son profit de ce qu'ils » ont écrit, c'est comme pirater au-delà de la ligne ; » mais voler ceux de son siècle, en s'appropriant » leurs pensées et leurs productions, c'est tirer la

» *laine au coin des rues, c'est ôter les manteaux*
 » *sur le Pont-Neuf.* Je crois que tous les auteurs
 » conviennent de cette maxime, qu'il vaut mieux
 » piller les anciens que les modernes, et qu'entre
 » ceux-ci il faut épargner ses compatriotes, pré-
 » férablement aux étrangers. La piraterie littéraire
 » ne ressemble point du tout à celle des armateurs :
 » ceux-ci se croient plus innocens lorsqu'ils exer-
 » cent leur brigandage dans le nouveau monde,
 » que s'ils l'exerçoient dans l'Europe. Les autres,
 » au contraire, arment en course bien plus hardi-
 » ment pour le vieux monde que pour le nouveau ;
 » et ils ont lieu d'espérer qu'on les louera des prises
 » qu'ils y feront..... tous les plagiaires, quand
 » ils le peuvent, suivent le plan de la distinction
 » que j'ai alléguée ; mais ils ne le font pas par
 » principe de conscience. C'est plutôt afin de n'être
 » pas reconnus. Lorsqu'on pille un auteur moderne,
 » la prudence veut qu'on cache son larcin ; mais
 » malheur au plagiaire s'il y a une trop grande
 » disproportion entre ce qu'il vole, et ce à quoi il
 » le coud. Elle fait juger aux connoisseurs, non-
 » seulement qu'il est plagiaire, mais aussi qu'il
 » l'est maladroitement..... *L'on peut dérober à la*
 » *façon des abeilles, sans faire tort à personne,*
 » dit encore Lamothe-le-Vayer ; *mais le vol de la*
 » *fourmi qui enlève le grain entier, ne doit jamais*
 » *être imité.* »

Quoi qu'il en soit, l'opinion la plus générale
 donne à l'imitation, ou si l'on veut au plagiat

innocent, la latitude que j'ai déterminée tout à l'heure. Aucune langue ne peut condamner l'écrivain à qui elle a l'obligation d'être journellement enrichie de toutes les conquêtes qu'il lui plaît de faire sur les autres; et si le procédé de l'auteur n'est pas d'une extrême sévérité morale, il n'en résulte cependant aucun désavantage social qui puisse en balancer l'utilité; c'est pourquoi le cavalier Marin ne faisoit pas difficulté de dire que prendre sur ceux de sa nation, c'étoit larcin; mais que prendre sur les étrangers, c'étoit conquête. Le génie a d'autres moyens, à la vérité, de lutter avec une nation rivale; mais on a pensé que celui-là même n'étoit pas à dédaigner.

An dolus, an virtus, quis in hoste requirat?

Le troisième genre d'imitation ou de plagiat autorisé est celui qui ne consiste qu'à transmettre en vers la pensée d'un auteur national et même contemporain, mais qui écrivoit en prose. Par exemple, Corneille n'a fait que rimer une superbe page de Montaigne, au chapitre qui a pour titre : *Divers événemens de même Conseil*, pour en composer la scène admirable de la *Clémence d'Auguste*; et Montaigne, lui-même, a littéralement copié ce passage de Sénèque (A. Voltaire a emprunté de la page qui précède les paroles si célèbres de Gusman au dénouement d'*Alzire* (B; et Rousseau a pris dans deux lignes du chap. 2 du livre 3, l'idée, le sentiment et le tour des bonnes strophes de l'*Ode à la Fortune* (C.

Le quatrième genre , qui est beaucoup plus extraordinaire sans être moins consacré , est le plagiat qui a lieu d'un bon écrivain sur un mauvais. C'est une espèce de crime que les lois de la république littéraire autorisent , parce que cette société en retire l'avantage de jouir de quelques beautés qui resteroient ensevelies dans un auteur inconnu , si le talent d'un grand homme n'avoit daigné s'en parer. Ainsi nous admirons les vers de *la Henriade* , sans nous informer s'il n'en est pas quelques-uns que le poète a enlevés à l'obscur Cassaigne (D ; et nous n'avons jamais accusé Racine du vol de ce beau passage dont il a dépouillé le plus ignoré de nos vieux tragiques :

Dieu laisse-t-il jamais ses enfans au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne la pâture ,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

« Du Ryer avoit dit avant M. de Voltaire , dit
» Marmontel , que les secrets des destinées n'é-
» toient pas renfermés dans les entrailles des vic-
» times (E ; Théophile , dans son *Pyrame* , pour
» exprimer la jalousie , avoit employé le même
» tour et les mêmes images que le grand Corneille
» dans le ballet de *Psyché* (F ; mais est-ce dans
» le vague de ces idées premières qu'est le mérite
» de l'invention du génie et du goût ? Et si les
» poètes qui les ont d'abord employées les ont
» avilies , ou par la foiblesse , ou par la bassesse et
» la grossièreté de l'expression , ou si , par un mé-
» lange impur , ils en ont détruit tout le charme ,

» sera-t-il interdit à jamais de les rendre dans leur
 » pureté, et dans leur beauté naturelle? De bonne-
 » foi, peut-on faire au génie un reproche d'avoir
 » changé le cuivre en or? »

C'est en effet un délit dont on se fait si peu de conscience, que Virgile se flattoit d'avoir tiré des paillettes précieuses du fumier d'Ennius (1), et que Molière, en parlant de deux scènes très ingénieuses des *Fourberies de Scapin* qui avoient fait rire tout Paris, dans le *Pédant joué* de Cyrano, s'excusoit de ce larcin en disant qu'il est permis de reprendre son bien où on le trouve. Marivaux n'avoit pas les mêmes droits, et cependant il ne craignit point de reproduire, dans *les Jeux de l'Amour et du Hasard*, *l'Epreuve réciproque* de Legrand, qui est encore au théâtre : cette espèce de vol est fort commune parmi les auteurs dramatiques, et il y en a peut-être une assez bonne raison : c'est qu'un des principaux mérites de la Comédie étant dans la peinture des mœurs qui sont un sujet mobile et variable à l'infini, les sujets les plus avantageusement traités peuvent perdre, au bout de quelque temps, l'avantage de cette peinture, quand elle s'est bornée surtout à des traits momentanés ou locaux, car cela est moins vrai pour la haute comédie et les caractères saillans. Il n'est donc pas étonnant que beaucoup de poètes aient cru pouvoir s'em-

(1) Voyez le curieux recueil qu'en a fait Macrobe, dans le cinquième livre de ses *Saturnales*, qui traite des plagiats de Virgile.

parer d'un sujet qui n'avoit plus de charme au théâtre, à défaut de cette vérité de tableau, de cette propriété de mœurs, qu'on n'exige pas moins dans la composition dramatique que l'intérêt de l'action et la régularité du plan. Le poète n'eût-il alors aucune part dans le fond de la conception, et même dans la disposition des scènes, on ne pourroit encore lui contester beaucoup de mérite, s'il y introduit du moins cette partie importante et difficile que son original n'offroit plus au même degré. On peut appliquer ces remarques au jeune auteur dont le prétendu plagiat a occupé dernièrement tous les oisifs de la capitale, et qui prouvera d'ailleurs plus d'une fois à l'avenir ce dont son talent est capable quand il s'y livre d'après lui-même, comme il l'a probablement toujours fait. (1)

Il y avoit plus de franchise dans la cinquième espèce de plagiat innocent, et le voleur y mettoit du moins un peu plus de son industrie. Je veux

(1) Cette querelle scandaleuse dure encore au moment où j'écris. Il est également remarquable et funeste qu'un beau talent ne puisse pas s'élever chez nous, sans qu'une sanglante inimitié s'élève à côté, car il est impossible de méconnoître la prévention et la haine dans toutes les menées dont M. Etienne est l'objet. Il y a, du moins, quelque chose de bien consolant pour lui dans cette espèce de persécution littéraire : c'est qu'on n'en a jamais vu de pareille s'acharner à la médiocrité. Le berceau du génie est comme celui d'Hercule, il est entouré de serpens.

parler du *Centon*, genre de poésie en mosaïque, enfanté au milieu des caprices d'une littérature en décadence, et qui n'est recommandé par aucun nom classique. Il consistoit à composer sur un sujet nouveau un poème tissu de vers ou de sections de vers empruntés d'un poète ou de plusieurs poètes anciens, et appliqués le plus souvent à des acceptions très étrangères à leur emploi originel. Ce puéril labeur est tombé en désuétude avec les acrostiches et les vers lettrisés; mais le secret ne s'en est pas tout-à-fait perdu, et la plupart de nos poèmes modernes rappellent assez bien les anciens centons, à cela près qu'ils se font annoncer aujourd'hui par un titre moins indiscret, et que le procédé de leur composition n'est plus révélé aux lecteurs.

II. De tous les emprunts qu'on peut faire à un auteur, il n'y en a certainement point de plus excusable que la citation, puisqu'il est souvent nécessaire, et particulièrement dans la critique littéraire et dans les sciences. Il y a même quelque modestie qui sied bien à un écrivain d'appuyer sa pensée de quelque autorité étrangère, ou de recourir à l'expression d'un autre, en défiance de la sienne propre; mais c'est un usage qui peut encore dégénérer en abus, et, dans Montaigne lui-même, je n'aime que jusqu'à un certain point ce qu'il appelle *la sarcisseure de ses exemples*. On a, de nos jours, trouvé le moyen de vendre au public des ouvrages qui existent en détail dans toutes les bibliothèques, en

composant des espèces de *Centons* de prose, où il n'y a rien de neuf que l'agencement. Encore est-il rare qu'on daigne indiquer au lecteur, par un renvoi en chiffres microscopiques, l'écrivain et le lieu d'où ces pièces de rapport sont tirées ; et si on le fait de temps en temps, c'est pour se défendre par quelque apparence de bonne foi du soupçon d'un vol continuél qui est cependant très effectif. Je parcours de gros volumes de ce temps, desquels, si l'on vouloit en enlever tout ce qui est la légitime propriété d'autrui, il ne resteroit à l'auteur que la table des chapitres, comme dans les livres de cet Ephore l'historien, où l'on comptoit jusqu'à trois mille lignes copiées de différens auteurs. Bayle parle d'un certain Victorin Strigelius, qui avoit porté l'indécence du plagiat encore plus loin, et qui étoit assez impudent pour en convenir, en offrant revanche sur ses écrits aux auteurs qu'il avoit dépouillés. Je ne connois Strigelius que par ce trait ; mais je doute fort que le marché qu'il proposoit ait convenu à personne, quoiqu'il n'y ait point d'auteur si pitoyable où les plagiaires ne trouvent à prendre. Pour revenir à la citation et à ses abus, en est-il de pire que celui qu'en faisoit le philosophe Chrysippe, qui poussa la manie de grossir ses livres de citations parasites au point qu'il y enferma une fois toute, la *Médée* d'Euripide ? Cet usage étoit d'ailleurs peu considéré des anciens, et on remarquoit avec éloge qu'Epicure eût écrit trois cents volumes sur différens sujets sans alléguer un seul auteur.

III. L'application ou allusion est une citation spirituelle, et qui donne même quelquefois au passage cité un mérite qu'il n'avoit point dans sa première place. C'est une manière ingénieuse de rapporter à son discours une pensée très connue, de sorte qu'elle diffère de la citation en ce qu'elle n'a pas besoin de s'étayer du nom de l'auteur, qui est familier à tout le monde, et surtout parce que le trait qu'elle emprunte est moins une autorité, comme la citation proprement dite, qu'un appel adroit à la mémoire du lecteur, qu'il transporte dans un autre ordre de choses, analogue toutefois à celui dont il est question. Cette distinction est très facile à éclaircir par un exemple. Quand *l'Intimé* dit :

Mes rides sur mon front ont gravé mes exploits ;

il n'y a point dans ce vers de citation proprement dite, mais une allusion que la rencontre des homonymes rend encore plus plaisante. Corneille eut tort d'y voir une secrète intention de dérision et de parodie, puisqu'il est au contraire de la nature de l'allusion de ne s'attacher qu'aux plus beaux passages des auteurs, qui sont présens à l'esprit de tous les lecteurs, sans quoi elle manque son but, qui est dans ce rapprochement d'idées dont je parlois tout-à-l'heure. Le sel de cette allusion de *l'Intimé* consiste particulièrement à mettre en rapport deux choses aussi éloignées que les travaux d'un huissier et ceux d'un grand capitaine, et la com-

paraïson est d'autant plus comique ; qu'elle est plus outrée.

Veut-on un exemple d'une allusion magnifique ? on la trouvera dans l'exorde si fameux de l'oraison funèbre de Turenne par Fléchier. Ce n'est pas de Turenne qu'il parle, c'est de Machabée ; mais l'âme des auditeurs, promptement frappée d'un rapprochement si naturel et si heureux, sait gré à l'orateur de la nouvelle série de pensées qui se succèdent devant elle. Ce sont les plus grands souvenirs de la religion liés aux plus grands souvenirs de l'histoire, et la pompe même de l'éloquence divine qui se prête à l'éloge d'un guerrier chrétien. Jamais le sens propre, tout admirable qu'il fût d'ailleurs, n'auroit pu atteindre à l'éclat de cette figure.

L'allusion est donc si loin d'être comptée au nombre des plagiats, qu'elle fait au contraire infiniment d'honneur à l'esprit ingénieux qui sait la mettre en œuvre. Une citation proprement dite n'est jamais que la preuve d'une érudition commune et facile ; mais une belle allusion est quelquefois le sceau du génie.

IV. Il y a une manière de plagiat apparent qui mérite cependant quelques égards, parce que l'imagination conçoit très bien qu'on puisse y être innocemment tombé ; je veux dire une similitude d'idées suggérée à deux auteurs divers par un sujet analogue ou tout-à-fait pareil. Ainsi Philippe de Commines ayant à parler essentiellement, suivant

la marche de son sujet, de l'ingratitude des grands, et des précautions qu'on doit prendre dans leur service, s'exprime ainsi : « Il se fault bien garder » de faire tant de service à son maistre, qu'on l'em- » pesche d'en trouver la iuste récompense. » En quoi il se rencontre avec Tacite, qui dit : *Beneficia eò usque læta sunt, dùm videntur exsolvi posse ; uti multùm antevenere pro gratiâ odium redditur, Lib. 4, cap. 18, annal.* Sénèque, dont voici les termes : *Nam qui putat esse turpe non reddere, non vult esse cui reddat. Epist. 81, sub fin.* Et Cicéron, qui tient à peu près le même langage : *Qui se non putat satisfacere, amicus esse nullo modo potest. De Petition. Consul., cap. 9.* Il me semble qu'il n'y a dans cette analogie qu'une parenté de pensées extrêmement naturelle et innocente de tout plagiat. L'analogie des idées est encore plus excusable, s'il est possible dans deux savans qui traitent concurremment la même matière, et qui sont obligés de remonter aux mêmes sources. Lambin eut donc tort d'accuser Jean-Michel Brutus pour quelque rapport qui s'étoit trouvé entre leurs observations sur Cicéron ; et le philologue attaqué répliqua très judicieusement : *Se sumpsisse ab aliis, non vero surripuisse. Sumere enim eum, qui, a quo mutuetur, indicet ; et laudet, quem auctorem habeat : surripere vero qui taceat, qui ex alterius industriâ fructum quærat. (1)*

(1) Voilà une distinction pleine de sens, et qui me paroissoit digne d'être alléguée dans les dernières affaires de plagiat, qui

Ménage raconte, ou ses amis pour lui, dans l'excellent *Ana* qui porte son nom, que plusieurs années après la composition d'une épigramme latine dont il étoit fort content, il eut la douleur de la retrouver toute entière dans les poésies de Muret, qu'il n'avoit, ce me semble, pas encore lues. Cette rencontre est si bizarre, qu'elle en paroît incroyable. J'en ai vu pour ma part quelques-unes du même genre, quoique d'un rapport moins absolu, et par conséquent moins étrange. Il ne faut donc condamner qu'avec réserve les écrivains dans lesquels on remarque des choses qui se trouvent ailleurs, et se rappeler la jolie épigramme du chevalier d'Accilly :

Dis-je quelque chose assez belle ?
L'antiquité tout en cervelle
Prétend l'avoir dite avant moi.
C'est une plaisante donzelle !
Que ne venoit-elle après moi ?
J'aurois dit la chose avant elle.

La réminiscence est un plagiat apparent, de même nature que celui-ci, et qui est pourtant plus coupable, parce qu'on a plus de raisons de s'en défendre. Elle sert, au reste, d'une excuse commode, et qu'on trouve quelquefois suffisante, à des plagats bien caractérisés. Certainement, quand Racine a dit :

Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,
Qui depuis... Rome alors admiroit leurs vertus.

ont occupé les tribunaux de Paris. Elle y auroit eu d'autant plus de poids sans doute, qu'elle venoit d'un homme accusé lui-même du délit qu'il définit si parfaitement.

Quand ce passage se trouve dans une de ses pièces les plus classiques , et dans une scène que tout le monde sait par cœur , on a peine à justifier Voltaire d'écrire ces vers d'une conformité si ponctuelle :

Et ce même Biron , ardent , impétueux,
Qui depuis... mais alors il étoit vertueux.

Un orateur académique se servit , il y a quelque temps , du même tour ; mais , transporté de la poésie dans la prose , il ne peut être regardé que comme une allusion.

Enfin , s'il n'y a pas un plagiat réel dans les différens genres d'analogie entre deux écrits que je viens de remarquer , il y en a moins encore quand l'analogie , au lieu de se trouver dans quelques particularités de la composition , est dans le choix même d'un sujet connu. Ceux qui sont empruntés de la religion , de la mythologie , de l'histoire , appartiennent à tout le monde , et il n'y a rien à blâmer dans l'auteur qui en traite un de cette espèce , si la conformité ne s'étend pas au delà du titre et même d'une certaine disposition générale , qui peut se présenter également à tous les esprits ; car il n'y a point de pensée fondamentale qui ne se subdivise d'abord et à peu près de la même manière pour tous les hommes. Il étoit donc souverainement injuste d'aller chercher dans l'*Adamo* d'Andreini , et dans la *Sarcotis* de Masenius , l'original du sublime poème de Milton. Il y auroit eu quelque rapport entre ces deux pitoyables ouvrages et le *Paradis*

perdu, qu'il ne pourroit nullement s'appeler plagiat. L'extraordinaire seroit, au contraire, qu'il n'y en eût aucun, puisqu'il n'est pas arrivé, depuis que l'on écrit, que le même sujet donné ne suggérât pas quelques détails semblables aux auteurs qui le traitoient. La gloire de l'épopée est enviée avec tant de fureur par les petits esprits, que la même manœuvre doit se reproduire toutes les fois qu'il paroîtra un autre Milton. Ne s'est-on pas obstiné à chercher dans la plus brute et la plus ridicule des productions de notre langue toute informe, le germe de *la Henriade*? Qu'en est-il résulté? Que personne n'a pu lire le détestable poème que Voltaire lui-même n'avoit peut-être pas lu; que les critiques sont oubliées, et que *la Henriade* conserve une place assez honorable au second rang des épopées.

En général, on est trop facile à porter cette accusation de plagiat, qui est assez flétrissante pour qu'un honnête homme se fasse un devoir de ne la recevoir que comme un point de critique, et autant encore qu'elle est appuyée de puissantes probabilités. Conséquemment, un Banduri ne sera point dépouillé de ses ouvrages en faveur de L. Fr. Jos. de la Barre, tant que l'assertion hasardée dans *l'Esprit des Journaux* de janvier 1759, p. 210, n'aura point été justifiée par de meilleures preuves; on laissera à l'abbé Sabatier le peu de gloire qui peut résulter pour lui de la composition *des trois Siècles littéraires*, sans en revêtir un ecclésiastique inconnu; on ne contestera plus à Toussaint la propriété de ce

livre *des Mœurs*, que la persécution sauva de l'obscurité; et si je m'en tiens à ces exemples, c'est que je me ferois moi-même scrupule de renouveler de pareils soupçons, surtout à l'égard de nombre d'acteurs vivans, qui n'en ont pas été plus exempts que les morts.

V. Définissons donc le plagiat proprement dit; l'action de tirer d'un auteur (particulièrement moderne et national, ce qui aggrave le délit) le fonds d'un ouvrage d'invention, le développement d'une notion nouvelle ou encore mal connue, le tour d'une ou de plusieurs pensées; car il y a telle pensée qui peut gagner à un tour nouveau; telle notion établie qu'un développement plus heureux peut éclaircir; tel ouvrage dont le fonds peut être amélioré par la forme; et il seroit injuste de qualifier de plagiat ce qui ne seroit qu'une extension ou un amendement utile. Par exemple, *l'Encyclopédie* de Chambert a donné l'idée de celle de Diderot et de d'Alembert; mais cette dernière n'est point un plagiat, puisqu'elle a fait sortir de ce sujet, à peine effleuré, des développemens immenses, que l'auteur original n'avoit pas même prévus. *L'Encyclopédie* de Pancoucke est encore moins exposée à ce reproche, puisqu'elle joint au même avantage celui de changer très utilement la forme primitive, en substituant l'ordre philosophique à l'ordre de l'alphabet. Cette espèce de livres est cependant celle où le plagiat s'introduit le plus facilement, puisqu'il y est ques-

tion d'exposer des notions déjà reçues, et aussi habilement exprimées que possible dans les auteurs de qui on les tire. Les dictionnaires sont en général des plagiats par ordre alphabétique, et où toute la partie positive, je veux dire celle des définitions, des dates et des faits, passe nécessairement du dernier venu à son successeur; et comme cette partie est la seule qui exige une industrie vraiment laborieuse, la partie hypothétique et rationnelle dépendant du caprice de chaque écrivain en particulier, elle est sans doute la seule aussi qui devrait occuper le jugement du public, dans une contestation entre lexicographes; mais le public a peu d'égards au travail assidu d'un utile compilateur, et se laisse charmer par un tour élégant et nouveau, qui n'a d'autre mérite réel que d'habiller à la moderne des richesses anciennement explorées. Ce sentiment étoit si bien reçu parmi les vieux auteurs de lexiques et de biographies, que Bayle n'avoit d'abord entrepris son *Dictionnaire* que comme une critique de Moréri, tant il étoit plus honorable en ce tems, de discuter de livre à livre avec un écrivain médiocre, que de ruiner son entreprise par une spéculation mercantile. Quant à Scapula, il n'est personne qui ne sache que le mépris public accabla son nom, dès qu'on put présumer qu'il avoit profité des savantes notes d'Etienne pour composer son fameux Vocabulaire; et ce qu'il y a peut-être d'unique dans cet exemple, c'est que l'ouvrage nous est parvenu avec assez d'estime, sans réhabiliter le

nom de l'auteur. Cet incomparable Dolet, dont l'immense littérature paroissoit un phénomène dans le siècle même de la science, fut condamné par l'opinion générale pour avoir étendu en deux volumes le mince in-folio de ses *Commentaires de la Langue Latine*, aux dépens de Nizolius, de Baif et de Charles Etienne. Le livre de Dolet étoit cependant un ouvrage de la plus haute importance, et qui ne pouvoit souffrir aucune comparaison avec ceux de ses rivaux. C'étoit d'ailleurs, et bien spécialement, une de ces compilations où il est presque impossible de ne pas faire usage quelquefois des idées des autres, un de ces recueils de définitions consacrées et de critiques verbales qui appartiennent en quelque sorte à tous les écrivains du même genre, en quoi il différoit fort à son avantage des dictionnaires raisonnés (1). Au total, c'est ici une question toute particulière de savoir s'il est permis à l'éditeur d'un ouvrage quelconque de s'enrichir des travaux d'un émule, dont il détruit du même coup la propriété, fût-ce à l'avantage des sciences ; question, dis-je, qui me semble moins du ressort de la critique littéraire que de celui de la conscience morale.

Pour en revenir au plagiat, sous son point de

(1) Je déclare formellement que je n'ai aucun ouvrage particulier en vue. Je suppose toujours d'ailleurs que les travaux d'une société de gens de lettres estimables, n'ont rien de commun avec les combinaisons d'un libraire. Enfin, je laisse la question à décider.

vue le plus incontestable, je n'en sais guère de plus manifestes que ceux qu'ont subis nos excellens auteurs du seizième siècle ; car, sans parler de Rabelais, dont les bizarres folies ont fourni tant de scènes piquantes à Racine et à Molière, tant de contes ingénieux à La Fontaine et à ses imitateurs, et finalement une contr'épreuve si foible et si peu originale à l'auteur du *Compère Mathieu* ; sans parler de Marot, dont le style a fondé un genre, et qu'on n'a souvent imité passablement qu'aux dépens de ses hémistiches, je vois un Loys Regius, dit le Roi, dont le singulier *Traité des Vicissitudes des Sciences* a peut-être fourni à Bacon son beau livre *De augmentis scientiarum* presque entièrement conforme dans l'intention et dans la marche, et à Brerewood son *Essai sur la diversité des Religions et des Langues* ; observation que je soumetts aux curieux de la littérature intermédiaire, et qui me paroît mériter tous leurs soins. Mais il n'est certainement pas d'écrivain à qui on ait ravi de plus précieux lambeaux que ce même Montaigne qui s'est du moins vêtu de ceux des autres d'une manière ostensible et publique. Charron ne fait pas difficulté, comme on le verra dans les preuves que je joins à ces recherches plus curieuses qu'importantes (G, de copier textuellement ses passages les plus magnifiques, et à l'aventure ceux que Montaigne copie de Sénèque ou de tel autre, liberté qui me semble tant soit peu hasardée dans ce sage théologal de Bordeaux, d'ailleurs si hardiment

sincère. Lamothe-le-Vayer , La Bruyère , Saint-Evremond , Fontenelle , Bayle et Voltaire ne sont guère plus délicats , et aucun d'eux pourtant n'approche de Pascal dans l'audace de ce larcin. Je n'en ai recueilli , dans les pièces vers lesquelles je renvoie , que sept à huit exemples , presque tous pris d'un même chapitre (H ; mais quiconque lira les *Essais* et les *Pensées* avec une attention scrupuleuse , en trouvera une foule que je n'ai eu ni le loisir , ni la faculté de rassembler. Il seroit naturel de conjecturer d'abord , à quiconque vénère comme moi la réputation de Pascal , et ne peut cependant fermer les yeux sur cette singulière quantité de traits ingénieux , touchans ou sublimes qu'il n'a fait qu'extraire des philosophes et des Pères de l'Eglise , de Montaigne ou de Charron , et dont presque tout le livre des *Pensées* se compose ; il seroit , dis-je , naturel de conjecturer que ce livre ne fut réellement qu'un recueil de notes informes , dont les unes devoient être employées comme autorité , et les autres subir une réfutation complète. On y est même d'autant plus porté , au premier aspect , que l'histoire bibliographique ne nous donne guère ce livre pour autre chose , puisqu'elle constate qu'il fut formé de papiers rapportés , et sans autre ordre que celui qu'il plut aux éditeurs d'y introduire. Les raisonnemens presque invincibles que Pascal y fait valoir pour l'incrédulité en seroient un autre témoignage auquel je ne pourrois me refuser d'accorder un plein crédit , si je ne voyois

que les premiers écrivains de la nation se sont réunis, depuis le temps de Pascal jusqu'au nôtre, à considérer *les Pensées* comme le principal titre de sa gloire. En effet, si vous ôtez à Pascal les remarques admirables et profondes dont ce livre est formé, il lui restera encore la réputation d'un des plus savans géomètres de son siècle ; celle du dialecticien le plus habile, du raisonneur le plus pressant, de l'écrivain le plus ingénieusement plaisant, le plus brillant et le plus pur qui eût paru en France jusqu'à lui ; mais je chercherai inutilement dans ce qui lui restera de son ouvrage posthume, ce prodigieux génie qui devoit jeter tant de lumières sur la religion, que si Dieu l'a retiré du monde, à en croire un célèbre auteur de notre temps, c'étoit afin que tous les mystères n'en fussent pas éclaircis. Parmi les *Pensées*, il y en a bien quelques-unes qui appartiennent en propre à Pascal, et on les reconnoît à je ne sais quel tour d'une mélancolie, non pas philosophique ni chrétienne, mais superstitieuse, morose et comme illuminée, qui trahit l'état où le plongeait sa maladie. L'allure de cette tristesse rêveuse et désespérée n'a rien de bien difficile à saisir, et je lis des écrivains à la mode qui n'y réussissent pas moins bien que Pascal ; mais ces élans d'une âme forte, ces traits grands et inattendus dont on a dit qu'ils *tenoient plus du Dieu que de l'homme*, il faut convenir que c'est Timée de Locres (I, saint Augustin, Charron, et spécialement Montaigne qui les ont fournis. Con-

clura-t-on delà que certains enthousiastes n'ont pas lu Montaigne , ou qu'ils se font un plaisir de sacrifier la gloire d'un sceptique à celle d'un janséniste ?

Toutes réflexions faites , je me crois obligé de reconnoître que le plagiat de Pascal est le plus évident peut-être et le plus *manifestement intentionnel* dont les fastes de la littérature offrent l'exemple. D'abord c'est un livre de *Pensées* jetées au hasard , comme le dit Pascal lui-même , et sans aucune espèce d'ordre ; de manière que le mérite de l'ordre et de la conception générale en étant soustrait , on n'y peut chercher que l'essence de chaque pensée prise en particulier , et le tour qui la fait valoir. Chaque pensée qui se retrouve ailleurs dans l'essence et dans le tour est donc un plagiat très condamnable. Secondement , je le trouve aggravé par la précaution que prend l'écrivain d'y modifier quelque chose , soit dans l'antiquité de l'expression , soit dans sa hardiesse , soit dans le rapport des membres de la phrase entr'eux , un peu moins , ce me semble , pour rendre l'idée plus claire et plus propre à son sujet que pour l'approprier à son style , et l'encadrer sans dispart dans la contexture de ses écrits. Enfin , après avoir fait ces observations dans le détail , ne se trouve-t-on pas aigri du ton tranchant et superbement dédaigneux dont Pascal se sert à l'égard de Montaigne ; comme si , non content de s'enrichir de ses écrits , il vouloit les perdre de considération dans l'estime des hommes , pour hériter seul de leur gloire ? Je le

répète : Pascal a plus qu'il ne faut de sa réputation littéraire pour balancer toutes les réputations anciennes et modernes ; mais la raison voudroit peut-être qu'on s'en tint là, et qu'on ne s'obstinât pas à le compter parmi les plus solides appuis de la religion et de la morale, à moins qu'on n'y comprît aussi Apthone, Publius, Syrus, Erasme, et tel autre compilateur d'apophthegmes qui n'ont été que les Rapsodes de la philosophie et de la sagesse antiques.

Les Voyages de Cyrus, de Ramsay, sont une froide imitation de *Télémaque*, et non pas un plagiat proprement dit ; mais si, dans ces *Voyages*, Ramsay copie littéralement et sans les citer, tantôt Fénélon lui-même, tantôt un vieux philosophe anglais, tantôt Bossuet, à qui il dérobe toute sa belle description d'Egypte, voilà, dit M. de Voltaire, un plagiat dans toutes les formes. On prétend que Ramsay s'en excusoit, non par la réminiscence, mais par la conformité d'idées. C'étoit une rencontre très-honorable pour Ramsay, qui n'en a pas eu souvent d'aussi heureuses.

Voltaire, dont je parlois, s'est plaint souvent des plagiaires ; et l'immensité de ses ouvrages leur offroit une mine si abondante, qu'il n'est pas étonnant qu'ils y aient indiscrètement puisé. Le plus audacieux, selon lui, est un père Barre, auteur d'une *Histoire d'Allemagne*, en dix volumes, où il a inséré plus de deux cents pages de *l'Histoire de Charles XII*. Rousseau a dirigé la même accusation contre Mably, dont les ouvrages ne lui paroissent qu'une redite perpétuelle

de ses systèmes philosophiques et politiques. Il y a certainement quelque chose de vrai dans ce reproche; mais il est évident que Mably ne s'est pas emparé du style de Rousseau, et qu'il s'en est fait un que personne ne lui conteste. Puisque j'en suis à ces grandes lumières du dix-huitième siècle, ajouterai-je que le fameux abbé Raynal n'est, suivant toute apparence, qu'un véritable plagiaire qui s'est édifié une réputation au prix du désintéressement de Diderot et des travaux de Pechméja? Celui-ci, livré à la dépendance par sa misère, rédigeoit, selon quelques-uns, sous la dictée de Raynal, et selon quelques autres, sous celle de sa propre inspiration, *l'Histoire des Etablissemens des Européens dans les deux Indes*, où le bouillant Diderot intercaloit de tems en tems quelques-unes de ces pages brûlantes auxquelles il est facile de le reconnoître (1). Pechméja mourut jeune, et emporta son secret; mais Raynal eut le malheur de vieillir, et la nullité du reste de sa vie laissa deviner le sien.

VI. Tout condamnable qu'est déjà selon moi ce genre de plagiat, j'en vois un pour qui le nom de plagiat me sembleroit encore trop honorable, et qu'on ne peut guère qualifier que de vol. Je ne doute pas qu'il n'ait été fort commun, surtout à la renaissance des lettres, où une foule d'écrits précieux de l'antiquité ont pu se trouver à la disposition

(1) Cette hypothèse ne s'accorde pas toutefois avec ce mot connu d'une dame célèbre : « L'abbé Raynal sait trop ce qu'il » écrit; quand on le questionne, il répond comme son livre. »

de quelques faux savans, aussi dénués de pudeur que de talens propres; mais les précautions qu'on a dû prendre pour cacher une action aussi basse nous en ont dérobé la trace presque partout où l'on soupçonne qu'elle a été commise; et s'il en reste par-ci par-là quelque vestige, il faut avouer qu'ils ne sont pas de nature à légitimer une accusation de cette importance. Avant que l'illustre Pithou publiât le recueil de Phèdre, et rendit à la lumière un des plus beaux monumens de l'urbanité latine, l'opinion commune accusoit Faerne d'avoir détruit son exemplaire de ce fabuliste, après lui avoir dérobé les plus beaux traits de ses ouvrages. Il est cependant évident qu'ils ne se sont rencontrés que dans le sujet de quelques fables, et dans un petit nombre de détails; et l'on peut présumer que Faerne ne s'en seroit pas tenu là, s'il avoit été capable du larcin dont on l'accuse. J'ai mémoire d'avoir lu dans un commentateur de Cicéron, qui pourroit bien être le savant Manuce, que le fameux *Traité de Glorid* s'étoit retrouvé quelques années auparavant, mais que l'homme entre les mains duquel il étoit tombé l'avoit fait imprimer sous son nom, en changeant seulement le titre. Le vague dans lequel je suis obligé de laisser jusqu'au nom de cet ouvrage, démontre assez bien le peu de considération dont il jouit dans la république des lettres, et conséquemment l'erreur dont il a été l'objet; car il n'est pas presumable qu'un livre de cette portée, et, suivant toute apparence, un des chefs-d'œuvre du premier

des prosateurs anciens, fût resté totalement inconnu, sous quelque nom qu'il eût été publié. Il est vrai qu'on établissoit la conjecture dont je parle, sur le mérite du style, qui paroissoit tout-à-fait *cicéronien*. Mais ce mérite, qui consistoit à affecter certains tours et même certains défauts particuliers à Cicéron, comme la *laxité* un peu diffuse de sa phrase, l'emploi souvent surabondant de l'adverbe, et la recherche souvent affectée des locutions antiques, n'avoit rien de si rare qu'on fût obligé de recourir à l'accusation de plagiat pour l'expliquer. Manuce même excelloit en ce genre d'imitation, et l'on a vu dans le même tems quelques enthousiastes de l'orateur romain porter la fureur de cette docte servitude au point de ne pas souffrir dans leurs écrits, non-seulement un mot, mais une construction dont Cicéron n'eût donné l'exemple; on l'a dit du moins de Bellenden et de Thomacus.

C'est une accusation bien ignominieuse que celle du plagiat caractérisé à ce point, et dont cependant les dames ont eu beaucoup à souffrir; car les critiques ne se piquent pas de galanterie. Il n'en est guère qui aient écrit sans qu'on supposât qu'une Muse amie avoit daigné seconder la leur; et il est bien difficile de répondre à cette espèce de calomnie, à moins qu'on n'ait le privilège de vivre, comme cela est arrivé à des dames auteurs du siècle, plus long-temps que ceux à qui on voit ses ouvrages attribués, et qu'on ne tire meilleur parti du tems que la veuve de Colletet, pour qui *les oracles ces-*

sèrent quand *Colletet* fut trépassé. Il ne s'agit que de *desserrer volume sur volume*, pour détromper l'opinion, si elle n'a pas la malice de chercher où se prendre ailleurs, et d'alléguer des enfans posthumes, comme le *Crispin du Légataire*.

Madame Deshoulières, qui a honoré son sexe plus qu'aucun autre, n'a pas été à l'abri de ce soupçon. Presque toutes ses poésies ont été attribuées à Hainaut, quoiqu'il soit bien difficile de penser que l'auteur de l'ambitieux sonnet de *l'Avorton* ait su descendre au langage de la nature; et l'on dit avoir retrouvé dans Coutel sa jolie idylle des *Moutons*, quoiqu'elle ait plusieurs pièces qui ne le cèdent pas à celle-là en agrément.

VII. Il paroît qu'il n'étoit pas plus rare chez les Romains que chez nous, de s'attribuer des vers dont on n'étoit pas l'auteur; et le célèbre *Sic vos non vobis* de Virgile en rappelle un exemple assez connu; mais il ne paroît pas que personne y ait eu l'audace de laisser courir sous son nom des poèmes entiers qui appartennoient à d'autres; car il seroit souverainement injuste de flétrir d'une accusation aussi odieuse la mémoire de Térence. Je ne suis pas aussi porté à le croire étranger à la composition de ses comédies que Montaigne, à qui on auroit fait desplaisir de le desloger de cette créance, quoique je comprenne bien toutefois qu'un personnage, qui est obligé de conserver la gravité nécessaire aux premières fonctions de l'Etat, cherche à déguiser les sacrifices qu'il

fait en secret à la plus badine des Muses, puisque les convenances ordinaires de la société peuvent exiger cette retenue, comme on le voit par l'exemple de madame de la Fayette, qui crut devoir cacher, sous le nom de Segrais, ses charmantes compositions. Mais dans le cas même où Scipion et Lelius seroient les véritables auteurs des pièces de Térence, on ne sauroit reprocher à celui-ci qu'une complaisance extrême, et qui n'auroit pas été, peut-être, entièrement exempte de vanité. Au reste, je conçois difficilement qu'on se dépouille de gaieté de cœur d'une réputation flatteuse pour en laisser l'avantage à un homme indifférent; et si je consens à croire ce que disent quelques historiens, que Lelius ait rapporté tous les avantages de sa fortune à l'accroissement de la gloire de Scipion, je n'admettrai pas si aisément que l'un et l'autre se soient volontairement démis des avantages de leur esprit, pour la gloire de Térence. J'ai même quelque peine à penser qu'un sacrifice de cette force n'outre-passe pas un peu celle de l'amitié. C'est une affection vraiment paternelle que celle qu'un auteur porte à ses écrits, et il lui est bien difficile de s'en départir, à quelque prix qu'on en mette l'abnégation. On sait qu'elle coûta l'évêché à Héliodore; et si le vœu du conclave eût couronné Piccolomini dans un âge plus tendre, je doute s'il ne l'eût pas mise à plus haut prix que la papauté. Colletet céda en effet le foible succès de quelques-uns de ses vers, mais c'étoit à sa maîtresse, et cette passion est plus libérale que nos autres sentimens.

Aussi ne soupçonnai-je point Mairet d'avoir profité de la générosité de Théophile, pour s'élever au rang de poète tragique, et encore moins d'avoir abusé de sa confiance et usurpé son héritage, comme on l'a légèrement avancé. C'étoit le goût des lettres qui avoit commencé leur amitié; et, sans avoir fait de nombreuses preuves à cette époque, Mairet s'étoit déjà montré capable du peu de scènes tolérables qui ont conservé quelque réputation à sa *Sophonisbe*. Il ne faut d'ailleurs qu'une foible habitude de distinguer le style des différens auteurs par ses qualités essentielles, pour discerner celui de Théophile de celui de Mairet; également vicieux dans l'abus des figures outrées et des *concetti* ridicules du tems, ils s'éloignent par deux caractères infiniment saillans, et qui ne peuvent jamais se confondre. Théophile, audacieux, tendu, boursoufflé, atteint quelquefois par hasard à une véritable chaleur; mais il manque du jugement qui règle les plans, qui ordonne les scènes, et qui met les caractères dans leur véritable jour. Cette dernière partie est la seule qu'on puisse reconnoître dans Mairet, dont la verve lâche et sans nerf n'a pas produit sur vingt-quatre mille vers une tirade vigoureuse.

Je souhaite que les partisans de Crébillon trouvent d'aussi bonnes raisons pour le justifier du reproche de n'avoir été que le secrétaire d'un chartreux. Sa dernière tragédie est en effet si inférieure aux au-

tres (1), qu'elle semble décéler la mort du génie protecteur qui les avoit inspirées; mais puisqu'il seroit injuste de tirer contre Pierre Corneille la même conséquence du même argument, on n'est guère autorisé à le faire valoir contre un de ses héritiers. Quant à Dancourt, peintre cynique, mais fidèle, des plus vifs dérèglements où une nation ait jamais croupi, c'est sans fondement suffisant qu'on lui a imputé de dérober tout ce qu'il produisoit, aux jeunes auteurs qui venoient lui recommander leurs ouvrages, à moins qu'on ne suppose en même tems que toutes les Muses contemporaines avoient adopté le même genre de composition. Il n'y a pas une seule de ses comédies qui n'offre les mêmes défauts et les mêmes agrémens. Absence totale de plan, mauvais choix de mœurs, effronterie de pensées et d'expressions d'une part; et de l'autre, vivacité de dialogue, vérité de caractères, vigueur de peintures, sel âcre plutôt qu'attique, et plus convenable aux emportemens effrénés de la satire qu'à la censure décente et sensée qui devroit caractériser Thalie. Il est impossible qu'une foule d'écrivains se soient rencontrés, comme on le suppose, dans cette forme particulière de comédie; et comme la comédie de Dancourt est presque toute entière

(1) C'est *Catilina* dont on a retenu ces trois singuliers vers :

Il est vrai qu'autrefois plus jeune, plus sensible,
Je dois vous l'avouer, je formai le dessein
De vous plonger à tous un poignard dans le sein.

dans la forme, puisque le fond y manque presque partout, je le crois bien lavé de cette méchante accusation. Au reste, l'effet qui en résulteroit ne pourroit jamais nuire à sa réputation dans le vrai sens de ce mot; car la réputation réside dans l'opinion du public pris généralement, et non dans la conscience intime de quelques hommes qui s'occupent des plus minces détails de l'histoire littéraire; le plagiat le mieux démontré ne détruiroit point l'idée générale que l'habitude et le tems ont consacrée. La foule va applaudir tous les jours aux traits de parfait comique de *l'Avocat Patelin*, dont tout le succès retombe sur Brueys, qui n'a fait cependant que copier assez fidèlement une farce très ancienne; et pour prendre mes exemples dans un ordre de littérature très relevé, ne voit-on pas que la franchise loyale avec laquelle M. de Buffon a reconnu que M. Gueneau de Mont-Beillart avoit puissamment contribué à son *Histoire Naturelle*, n'a rien changé à la routine d'admiration de ses lecteurs? — *L'Histoire des Oiseaux* qui est presque toute de la main de M. Gueneau, et qui est une des meilleures parties de l'ouvrage, n'a pu faire tomber sur son nom le moindre des rayons dont celui de M. de Buffon brillera jusqu'à la dernière postérité. Les auteurs ont leurs destinées comme les livres.

VIII. Il y a loin en apparence du crime de plagiat à celui de supposition d'auteurs ou d'ouvrages, qui n'est pas beaucoup moins commun. On les croiroit même totalement opposés si l'esprit n'y reconnoissoit ce rapport tiré de l'amour propre de l'homme qui, à défaut de jouir sous son nom de la réputation d'un autre, aime à jouir sous le nom d'un autre du succès de son propre talent. Ce dernier genre de supercherie a bien aussi son mauvais côté ; mais on ne peut se dispenser de convenir qu'il est plus généreux que l'autre, et qu'il montre plus d'élévation d'esprit. Les plus grands génies n'ont pas fait difficulté d'en user ; témoin ce trait de Michel Ange qui feignit d'avoir tiré des fouilles de Rome un torse dont il avoit conservé les extrémités, et qui attendit que l'admiration publique eût assigné son ouvrage aux plus grands artistes des tems anciens pour en réclamer l'honneur. C'est même assez souvent un moyen sûr de désarmer les injustes préventions et de ramener à la vérité les jugemens du public, ou du moins d'en obtenir des opinions plus douces. Voltaire raconte qu'un jour, dans un cercle où l'on se réunissoit à dépriser le mérite de La Motte, et à lui opposer celui de La Fontaine avec un avantage réellement incontestable, il s'avisa de proposer une fable de La Fontaine pour preuve du sentiment général, et cita de mémoire une fable de La Motte. L'approbation fut unanime à la première lecture, et se démentit à la seconde. La Motte avoit été nommé.

Je n'ai pas caché que je pensois qu'un assez grand nombre d'écrits anciens avoient été publiés sous des noms modernes à la renaissance des lettres, et je suis aussi disposé à croire que beaucoup d'auteurs modernes ont mis, vers le même tems, leurs productions sous des noms anciens et célèbres. Il seroit ridicule sans doute de porter le scepticisme en ce genre au même point que le père Hardouin qui avança que tous les anciens livres, tant grecs que latins, avoient été supposés dans le treizième siècle par une société de savans, sous la direction d'un certain Severus Archontius, et qui n'en exceptoit que Cicéron, Pline, les *Géorgiques* de Virgile, les *Satires* et les *Epîtres* d'Horace, Hérodote et Homère (1). Mais si mon hypothèse ne peut se démontrer pour aucun ouvrage de l'antiquité en particulier, je ne l'en crois pas moins fondée en probabilité.

La supposition d'auteur étoit une idée qui se présentait naturellement à tous les écrivains, et qui leur assuroit pour leurs ouvrages une chance de crédit qu'ils n'auroient pas trouvée en eux-mêmes. Aussi toutes les littératures en présentent à l'envi des exemples, depuis les livres de Seth et d'Enoch, jusqu'aux œuvres posthumes du plus obscur de nos contemporains. Je ne répondrois pas qu'Adam n'eût eu son livre, car il me semble que le *Jezirah* lui est

(1) *Harduinus de Numm. Herodiad. in prob. act. credit. Lips.*
ann. 1710, p. 170.

attribué par les Rabins. Il en a été de même dans toutes les religions où les fondateurs du culte n'ont jamais manqué d'interprètes et de contrefacteurs intéressés. Les tems mythologiques et héroïques qui paroissent un peu plus riches de science et de raison que notre barbarie septentrionale, sont pleins de la renommée et des écrits d'Hennés, d'Horus, d'Orphée, de Daphné, de Linus, de Palemède, de Zoroastre, de Numa. On sait que celui-ci avoit expressément recommandé ses livres à la garde du collège des prêtres, et que le sénat de la république, après en avoir pris lecture, plusieurs siècles après, ordonna qu'ils fussent livrés aux flammes, comme contenant des idées qui pouvoient être funestes aux hommes. Ce sujet ouvroit, suivant moi, une si belle carrière à l'imagination d'un auteur hardi, que je regrette qu'aucun écrivain moderne ne s'en soit emparé, car je n'oserois pas répondre qu'on n'en ait hasardé quelques contrefaçons chez les Romains comme des livres des Sybilles, sujet facile et inépuisable, dont les premiers chrétiens ont peut-être fait quelque abus. Je ne dissimule même point que je garde quelque rancune au sénat, de l'exécution indiscrete à laquelle il livra les plus précieux vestiges de la civilisation et des lois romaines. Ce seroit une lecture très curieuse que celle du testament d'un roi dévot, qui a étayé sa législation du conseil et de l'appui d'une déesse, et qui lègue aux prêtres, en mourant, les derniers secrets de sa politique.

Je ne puis assurer, je le répète, qu'une contre-

façon si commode , et dont l'effet pouvoit être si brillant, n'ait pas tenté quelques uns des sophistes auxquels a long-tems appartenu l'héritage de la littérature ; mais cet ouvrage ne seroit point parvenu jusqu'à nous, et auroit subi en cela le sort de tant de choses admirables que l'antiquité nous laisse à regretter. En effet, nous avons perdu la meilleure partie des poètes dramatiques, lyriques et bucoliques grecs ; beaucoup de critiques d'historiens ; de savans, et la bibliothèque immense qui se composeroit des innombrables ouvrages de ces verbeux philosophes dont Diogène Laërce nous conserve à peine quelques apophthègmes incertains. Outre ces excellens poètes que les éloges de leurs émules eux-mêmes recommandent si bien à la vénération de la postérité, Varius, Accius et Pacuve, et particulièrement de ces comiques après lesquels Térence n'occupoit que le sixième rang, s'il faut s'en rapporter à l'assertion hasardée de certains philologues (étonnante imagination que celle qui concevroit la possibilité de remplir ces places !) Ne sommes-nous pas privés de cette irréparable collection des écrits de Varron, qui ne laisseroit peut-être point de voile sur tous les mystères de la philosophie, de la littérature et de la grammaire latine ? Nous reste-t-il de Tite-Live et de Tacite lui-même, malgré les précautions d'un empereur de son nom, autre chose que de riches fragmens ? Quel intérêt n'auroit pas pour nous cette histoire écrite par Caton le censeur, et dont il est parlé dans Plutarque, véritable et peut-

être unique monument de l'antique vertu romaine ; où l'on ne remarquoit aucun nom propre , mais seulement *le consul* , *les sénateurs* , *l'armée* , tant les gloires personnelles et les intérêts particuliers de ce temps-là étoient subordonnés à la gloire et à l'intérêt public ? Le *Traité de la Gloire* , dont je parlois tout à l'heure , nous est-il parvenu dans la collection des écrits de Cicéron , multipliés avec tant de soin par l'heureuse vanité de leur auteur , et dont ce fameux discours feroit un des plus beaux ornemens ? sujet de déplaisir bien vif pour les amateurs des bonnes lettres , quoique moins sensible à mon avis que celui qui doit leur être donné par la perte du *Traité de Vertue* , de Brutus , production d'une toute autre valeur en matière , et peut-être même en exécution , si j'ose dire ce que j'en pense , à défaut de pouvoir dire ce que le goût public en décideroit.

Cette circonstance me ramène aux ouvrages fausement attribués à d'illustres anciens , puisque des érudits de la plus haute distinction , et entr'autres M. Tunstall , ont compté dans ce nombre l'admirable correspondance de Cicéron et de Brutus. Ce paradoxe a été suffisamment combattu par le judicieux M. Middleton , et d'une manière qui ne laisse rien à désirer , quoique je trouve qu'une démonstration plus évidente encore est celle qui sort de l'ouvrage lui-même. Il faudroit convenir du moins que le faussaire qui se seroit élevé ainsi au plus beau style de l'antiquité ne présenteroit pas un phéno-

mène moins étonnant que ses modèles dans le monde littéraire. Je doute que l'éloquence romaine soit jamais parvenue au degré de sublimité où elle se voit dans la lettre de Brutus et Cassius à Marc Antoine, et dans celle que Brutus écrivit à Cicéron, pour lui reprocher de l'avoir recommandé à l'indulgence du jeune Octave. Il y a loin de là aux lettres de Thémistocle, de Phalaris, d'Apollonius de Thyane, et autres écrits supposés de ce genre.

Une des suppositions les plus célèbres est celle des *Fables* d'Esope, par le moine Planudes. Cette question a été décidée si vivement par le savant Bantley, et dans le curieux livre *De ludicra dictione*, de Vavasseur, qu'on ose à peine y opposer quelque doute. Un singulier anachronisme qui se trouve dans la fable *du Singe et du Dauphin*, est cependant la meilleure autorité dont ces critiques aient appuyé leur plaidoyer contre Planudes, et je la crois de peu de valeur. Il est vrai que le port du Pirée, dont il est question dans cette fable, ne fut construit que par les ordres de Thémistocle, c'est-à-dire cent ans après l'époque où florissoient Solon, Cyrus, Crésus et autres personnages célèbres dont on fait Esope contemporain; mais nous ne le plaçons dans ce siècle que sur la foi des auteurs qui ont dirigé Planudes dans la vie mensongère qu'il en a faite, et nous savons, à n'en pas douter; que ce point de chronologie littéraire étoit si incertain chez les anciens qu'il y en a quelques uns qui ont compté plusieurs Esopes. Le nom d'Esope étoit d'ailleurs

devenu dans la Grèce une espèce de sceau banal (1) qu'on attachoit à tous les apologues utiles et ingénieux ; comme ceux de Pilpay, de Lockman, de Salomon dans l'Orient ; d'où l'on a conclu un peu hasardeusement aussi que presque tous ces noms se rapportoient au même homme. Je pense , au contraire , que le nombre des fabulistes anciens a été beaucoup plus grand qu'on ne l'imagine , et que si l'on n'en cite guères que trois ou quatre , c'est que ceux-là ont précédé les autres , et absorbé dans leur renommée toutes les renommées de leurs successeurs. La tradition pouvoit donc , long-tems avant Plaudes , avoir mêlé dans ses recueils des apologues étrangers à Esope , et entr'autres celui qui sert de texte à l'accusation dont je parle. Il est probable que ces fables n'avoient long-tems été conservées que par la mémoire qui les transmettoit de génération en génération , et que c'est ce qui a rendu si rares les manuscrits d'Esope (2) ; mais leur style a

(1) C'est le propre de l'érudition populaire de rattacher toutes ses connoissances à quelque nom vulgaire. Il y a peu de grandes actions de mer qu'on n'attribue à Jean Bart , peu d'espiègleries grivoises qu'on ne mette sur le compte de Roquelaure. Il en est de même pour le peuple , des auteurs à la portée desquels son intelligence peut s'élever. Il y a cent cinquante ans qu'un bon mot ne pouvoit éclore que sous le nom de Bruscambille ou de Tabarin. Les Grecs , nation spirituelle et polie , mais qui ressembloit d'ailleurs par la masse à toutes les nations du monde , ont dû en faire autant pour l'apologue.

(2) Il est de l'essence de la fable antique de se graver facilement dans la mémoire , parce qu'elle est ordinairement contenue

un caractère de simplicité primitive auquel auroit difficilement atteint le bavardage de Planudes, car il n'y a aucune comparaison à faire entre le style de ce moine et celui de son auteur, quoi qu'en disent les critiques.

On ne parviendrait pas, à moins d'y consacrer un volume tout entier, à donner une idée de la multitude d'ouvrages que des faussaires français ont mis sous des noms connus. Ce seroit le sujet d'une bibliographie spéciale, assez curieuse et assez étendue, à laquelle un Gatien de Courtilz fourniroit seul plusieurs pages. Un demi-siècle s'est passé en France, où chaque mois voyoit paroître les mémoires d'un capitaine, le testament d'un ministre ou les lettres d'une favorite. Quoiqu'il soit du ressort de la critique bibliologique d'indiquer les circons-

en peu de mots; en quoi elle diffère de la fable moderne inventée par La Fontaine, dont les développemens augmentent le charme. C'est une espèce de poésie gnomique moralisée. Il n'est donc pas étonnant qu'il se soit introduit des altérations remarquables dans les ouvrages de ce genre. Les philologues anciens nous ont conservé un passage de Pythagore, où il est question de Junius Brutus; et comme Pythagore ne se flattoit pas d'avoir le sentiment de l'avenir aussi bien que celui du passé, on peut douter qu'il ait parlé d'un homme qui étoit à peine né, lors du voyage de ce philosophe en Italie, et qui ne se fit de réputation que dans sa vieillesse. On n'a pas remarqué que les fragmens de Pythagore furent recueillis au hasard, sur des traditions assez vagues, de sorte que si l'on séparoit le vrai du faux, par des procédés sûrs, on seroit obligé d'en laisser plus de la moitié à ses élèves, et spécialement à Lysias.

tances auxquelles on peut distinguer ceux de ces ouvrages qui ont un caractère réel d'authenticité de ceux qui sont évidemment contrefaits, et que cette espèce de renseignemens soit presque indispensable pour la direction des lectures des gens du monde, je me soustrais aussi vite que je le puis à la discussion fastidieuse qui en résulteroit pour continuer un examen plus agréable et plus varié.

Rien ne favorise davantage la supercherie dont je parle que l'habitude où sont les amateurs des lettres de rechercher à la mort des écrivains distingués, les plus frivoles de leurs *posthumes*, habitude qui va quelquefois jusqu'à la manie, au point qu'un gentilhomme anglais s'étoit obligé, il y a quelques années, à couvrir d'une forte somme chaque ligne de Sterne qui lui seroit représentée. Outre que cet usage ne produit presque jamais rien d'honorable pour la mémoire des auteurs, dont il exhume, au contraire, le plus souvent, des pièces très indignes du jour, il prête infiniment, comme je l'ai dit, aux manœuvres des faussaires, qui profitent de l'engouement et de la crédulité du public pour lui vendre à haut prix leurs chétives productions. C'est bien pis encore quand ces *posthumes* supposées ont un caractère propre à flétrir la mémoire d'un homme de lettres, et à faire peser sur sa cendre la haine ou le mépris du lecteur. Ainsi, des copistes effrontés n'ont pas craint de souiller les chastes manuscrits de Virgile de leurs infâmes *priapées* : le nom sans reproche du modeste et obscur

Mirabaud, s'est vu attacher à un livre qui sap-
 toit tous les fondemens de l'état social; et on sait, à n'en
 pas douter maintenant, que la plupart des vigou-
 reux pamphlets qui rendent Boulanger odieux aux
 catholiques, étoient sortis de la main de Damilaville.

Autant cette supposition est odieuse et faite pour
 provoquer les modes de répression les plus graves,
 autant est plaisante et digne de pitié celle qui offre
 un grand écrivain contrefait par la médiocrité ou
 par l'ignorance. L'Angleterre a reçu, d'un de ses
 plus méchans rimeurs, quelques tragédies posthumes
 de Shakespeare, qui n'ont pas eu le crédit de trom-
 per personne; et je ne sache pas que les deux fables
 de La Fontaine, découvertes par M. Daquin de Cha-
 teaulyon, aient été plus heureuses, quoique Barbou
 les ait admises dans son édition, et se soit ainsi rendu
 complice d'une ruse dont elle portera le témoignage
 à la postérité. Quant à celles qui ont été publiées par
 M. Simien Despréaux, elles n'ont de remarquable,
 après leur extrême foiblesse, que la naïve bonho-
 mie avec laquelle l'auteur les admire, et donne car-
 rière à son amour propre, à la faveur de l'heureuse
 pseudonymie qui met sa modestie à l'abri.

On ne sauroit nier que la supposition d'ouvrage,
 sous le nom d'un auteur fameux, n'ait au moins le
 mérite de la difficulté bravée, les objets de compa-
 raison qui peuvent éclairer le lecteur étant à la
 portée de tout le monde. Il n'est pas même besoin
 d'une grande finesse de goût pour bien discerner
 l'original de la copie la plus parfaite, et un écri-

vain distingué a toujours dans son style quelques secrets que les imitateurs ne trouvent pas. Par exemple, il n'y a point d'école qui ait fait plus de progrès que celle de Gresset, et point de versificateur dont on ait saisi plus facilement la manière ou le ton général. Les recueils littéraires fourmillent de petites épîtres en vers de huit syllabes à rimes riches et redoublées, dont chaque période s'allonge en détails souvent redondans, mais étincelans de contrastes et d'antithèses. Jusques-là peut s'étendre la portée de l'imitation; mais pour qu'elle parvînt à ce je ne sais quoi qui fait le véritable charme de l'auteur, à cette facilité abondante qui prodigue les figures sans en laisser voir la recherche, à cet heureux choix de traits où l'enchaînement des observations n'est jamais sacrifié à la nécessité des effets; pour réunir enfin la sagesse sans morgue, la gaîté sans bouffonnerie, la satire sans causticité, et la parure sans prétention, il faudroit avoir avec Gresset une de ces conformités entières et universelles, dont l'ordre intellectuel et moral n'a pas plus d'exemples que la nature. Aussi je me crois bien convaincu qu'à défaut même de preuves qui me rendent incontestable l'authenticité du *Parrain magnifique*, je n'aurois jamais été tenté de l'attribuer à un autre.

L'inconvénient dont je viens de parler, je veux dire cette faculté qu'a le lecteur d'opposer l'original à la copie, déconcerte si souvent la fable la mieux arrangée d'ailleurs, qu'il ne faut pas s'étonner que les faussaires aient essayé d'y pourvoir. C'est

le motif qui les a déterminés à chercher dans les tems anciens des noms infiniment peu connus, ou même à en inventer, pour étayer leurs conceptions de la recommandation d'une antiquité imposante. Il est de toute évidence que cette dernière espèce de supposition est la plus innocente qui se puisse faire, et que la légère atteinte qu'elle porte à la vérité est à peine de nature à mériter le reproche de la probité scrupuleuse ; le public la pardonne cependant rarement, parce qu'il ne veut point qu'on se serve de sa crédulité, même pour lui procurer des plaisirs, et que rien ne compense l'outrage fait à sa vanité.

C'est donc par un effet de la passion la plus excitable du cœur humain que Chatterton ne jouit pas en Angleterre de toute la réputation que devoient lui obtenir ses *Poésies* de Rowley, qui auroient fait plus certainement sa gloire s'il les eût publiées sans supercherie : génie étonnant et déplorable qui anticipa toute sa destinée d'une manière si rapide, qu'il avoit atteint à dix-huit ans la vieillesse du malheur, et qu'à peine sorti du nombre des enfans célèbres, il augmenta de son nom la liste des suicides (1) ! On ne sera pas surpris après cela que cette lumière précoce se soit éteinte sous le boisseau, et sans avoir frappé les regards du monde. Il étoit mort, cet

(1) Il y fut peut-être déterminé par les mêmes motifs, que ce Terenzio, connu dans les annales des arts par la supériorité avec laquelle il contrefaisoit les peintures anciennes, et qui ne put survivre au chagrin d'avoir été découvert.

infortuné Chatterton ; quand la voix toujours généreuse du chevalier Croft (1) réclama quelque estime pour sa mémoire , comme elle l'a fait depuis en France pour ce Grainville (2), non moins recommandable et non moins malheureux , à qui il n'a manqué pour s'assurer une célébrité solide , que la vogue capricieuse qui la donne , ou la fortune qui l'achète.

Les malheurs de Chatterton n'étoient pas si propres à décourager les faussaires que le succès de Macpherson à les aguerrir ; car il faut consentir , sur tant de preuves incontestables que cette discussion a fait éclore , à lui restituer le principal mérite des poésies d'Ossian. Ce qu'on a retrouvé des chants de la muse calédonienne se réduit certainement à quelques lambeaux informes et décousus , qui n'ont pu donner à l'ingénieux Ecossais qu'une idée vague de ses plans et un sentiment général du style propre. On alléguera inutilement que les poèmes d'Homère ne furent peut-être pas autre chose dans leur origine , et que sans le soin de Pisistrate , qui les fit scrupuleusement rassembler , ils n'eussent bientôt offert que des rapsodies imparfaites et sans ordre. Le nom d'Homère , qui n'est pas mieux garanti que celui d'Ossian , a traversé fièrement les siècles , sans qu'on

(1) Savant Anglais , collaborateur de Johnson et commentateur d'Horace.

(2) Auteur d'une espèce d'épopée en prose intitulée : *Le Dernier Homme* , qui présente de grandes beautés.

s'avisât de régler l'admiration que ses ouvrages inspiroient sur l'authenticité de leur auteur, et qu'on soupçonnât, au moins d'une manière dangereuse pour sa renommée, que cette singulière agrégation de fragmens en différens dialectes, pouvoit bien être le résultat d'un travail complexe, où nous admirerions plusieurs poètes sous un nom commun. Horace s'indigne quand Homère dort! Eh qui sait, quand Homère dort, si ce n'est pas seulement Homère qui cesse de parler? On a peu considéré jusqu'ici deux des livres de Tibulle, sans que la mémoire de Tibulle ait à s'en offenser, si l'on prouve, comme on l'a promis, que cette partie de son recueil est d'un certain Lydamus. Quoi qu'il en soit, Ossian a eu le bonheur de faire des enthousiastes aussi chauds que ceux d'Homère, et je crois même davantage; car il est, je ne sais pourquoi, du destin des opinions hasardées d'être embrassées plus chaudement que les autres; mais son triomphe a été de bien plus courte durée, parce qu'on a reconnu Macpherson sous son déguisement sauvage, et qu'il est trop dur d'accorder à un bourgeois écossois, qui a d'ailleurs le tort de vivre, l'admiration exaltée qu'on croyoit pouvoir porter à un Barde du troisième siècle. Les *Poésies* d'Ossian n'en sont pas moins un ouvrage d'une originalité fort remarquable, et qui assigne à Macpherson un rang éminent parmi les littérateurs de son tems.

Il y a quelques années qu'un homme plein de goût et de connoissances, publia, sous le nom de

Clotilde de Surville, des poésies dont il plaçoit la composition au commencement du XV^e siècle. Cet ouvrage était, dit-on, un héritage de famille, dont le dernier propriétaire fut un M. de Surville, malheureusement fusillé à La Flèche, sous le règne du directoire. Déjà il avoit été dans les mains d'une personne digne de l'apprécier, et madame de Vallon en préparoit une édition dans l'avant-dernier siècle, quand elle fut surprise par la mort. Il ne restoit de cette édition ébauchée, que des *Préliminaires*, qui ont été en partie conservés dans celle-ci; et leur invention étoit un effort d'esprit de plus pour le falsificateur, car la préface de madame de Vallon est du nombre des pastiches les plus remarquables par leur vérité. L'introduction de ce personnage étoit aussi d'une conception très ingénieuse; car dans le cas même où les *poésies* de Clotilde offriroient quelque anachronisme inévitable, le nom de madame de Vallon étoit une excuse toute prête. On pouvoit croire facilement que cette dame, possédée de l'amour des lettres, n'avoit pas résisté au désir d'introduire quelques unes de ses productions parmi celles de son aïeule, qu'on lui faisoit même modifier jusqu'à un certain point; et au pis-aller le soupçon de supposition, déconcerté par l'intervalle d'un siècle, et n'ayant plus que madame de Vallon à qui se prendre, ne faisoit pas redouter les mêmes inconvéniens que s'il devoit s'exercer sur un contemporain. Toutes ces adroites précautions, auxquelles l'éditeur ne paroît pas avoir concouru, ne mirent

cependant pas les *poésies* de Clotilde à l'abri d'un examen sérieux ; et soit que M. de Surville, interrompu par la mort dans son dessein, n'ait pas eu le tems de le porter à sa perfection, soit qu'il lui ait été réellement impossible de feindre assez heureusement pour tromper la fine perspicacité de nos critiques, il ne reste guère de doute sur la fausseté de sa Clotilde. Indépendamment de la pureté du langage, du choix varié des mesures, du scrupule des élisions, de l'atténuation des genres de rimes, règle aujourd'hui consacrée, mais inconnue au tems de Clotilde (1), de la perfection, enfin de tous les vers, le véritable auteur a laissé échapper des indices de supposition auxquels il est impossible de se méprendre.

On se laisseroit persuader à toute force qu'une dame inconnue a pu écrire, au tems d'Alain Chartier, des vers qui ne diffèrent des meilleurs de notre temps que par une orthographe ancienne, souvent recherchée jusqu'à l'affectation ; on s'efforceroit de croire qu'elle a pu se rencontrer avec Voltaire, dans la disposition d'un conte auquel on ne connoît point de source commune, et avec Berquin, dans le sentiment d'une romance charmante ; enfin, l'es-

(1) C'est l'usage qui a établi cette règle comme toutes les autres, avant que les compilateurs de poétiques l'eussent reconnue. Tabourot est le premier, je crois, qui en ait traité fort au long, dans son livre des *Bigarrures*, où ces détails se trouvent noyés avec beaucoup de choses curieuses dans une foule d'inepties.

prit ne verroit peut-être dans l'allusion manifeste aux événemens des dernières années de notre siècle, qu'offre l'*Héroïde à Bérenger*, qu'un tableau de ceux qui troubloient le siècle même du poète. Mais comment expliquer dans ce poème *de la Nature et de l'Univers*, que Clotilde avoit, dit-on, commencé à dix-sept ans, la citation de Lucrèce, dont les œuvres n'étoient pas encore découvertes par le Pogge, et ne pénétrèrent probablement en France qu'après être sorties, vers 1473, des presses de Thomas Ferrand de Bresse? Comment comprendre qu'elle ait pu parler, à cette époque, des sept satellites de Saturne, dont le premier fut observé, pour la première fois, par Huygens, en 1635, et le dernier, par Herschell, en 1789?

Ces puissantes raisons sont peut-être inutiles pour quiconque a une certaine habitude de notre ancienne poésie. Celui-là ne pourra voir dans les vers de Clotilde qu'une production très moderne, habillée de lambeaux antiques, assez souvent équivoques eux-mêmes; car le besoin de vieux termes a fait tomber quelquefois le contrefacteur dans l'abus du néologisme. Il a employé une foule de mots créés, et particulièrement de latinismes, simplement assujétis à une terminaison française, qui n'ont jamais été reçus dans la langue. Il est vrai qu'au temps de Clotilde, où s'accumuloient très lentement les richesses du langage, on avoit quelque latitude pour ces emprunts de mots, poussés à un excès si prodigieux par Ronsard, par Duartas,

et surtout par le malheureux Édouard du Monin ; qui eut l'art d'être ridicule en quatre ou cinq langues ; mais leur exemple montre ce que Clotilde auroit pu faire avant eux. Il y a tels obstacles que le génie le plus heureux tenteroit inutilement de franchir. Ronsard même, tout gothique qu'il est à présent, ne manquoit pas de génie, et cependant il fut bien loin d'inventer la langue de Malherbe. Les langues se forment successivement : elles ne se devinent pas ; et cette petite difficulté , qui ne frappe presque pas les lecteurs communs, est la plus fondée en force aux yeux des vrais critiques, de toutes celles qu'on peut opposer à l'authenticité des vers de Clotilde.

L'opinion est maintenant fixée sur le véritable auteur de ces intéressans ouvrages. Je ne crois pas qu'on puisse douter que ce ne soit M. de Surville lui-même ; et il avoit certainement tout le talent qu'il faut pour justifier cet honorable soupçon. J'ai eu l'honneur de me rencontrer avec lui dans deux seules occasions. A la veille du sort funeste qui l'enleva aux lettres, et au milieu des agitations d'une entreprise hasardeuse, la poésie l'occupoit encore ; et quoiqu'il ne dissimulât pas sa propre passion pour les vers, ceux de Clotilde lui inspiroient une prédilection qui l'a occupé jusqu'au dernier moment. Ceux qui connoissent les poètes ne se tromperont pas à cette circonstance : il seroit inouï qu'un homme de cet art eût oublié l'intérêt de sa gloire pour celui d'une aïeule ignorée, si ces

deux intérêts ne s'étoient pas confondus en un seul. On a dit que les ouvrages de M. de Surville n'avoient aucun rapport avec ceux de Clotilde; on prétend que sa muse péchoit par une exaltation extrême, bien éloignée de la simplicité naïve et noble de madame de Surville; on n'a pas ajouté, comme on auroit dû le faire, que ces ouvrages incorrects étincèlent pourtant de beautés très remarquables; que l'auteur étoit très jeune encore quand ils sont sortis de sa plume, et qu'il pouvoit avoir fait depuis des progrès qui ne sont pas inexplicables avant trente ans, soit par la seule force de son talent, soit en rencontrant heureusement un genre qui lui convenoit mieux. J'ai entendu, pour ma part, des vers de M. de Surville, auxquels il ne manquoit qu'un tour antique pour figurer très honorablement parmi ceux de Clotilde; et, en résultat, la naïveté de Clotilde n'est assez souvent que dans le choix de ces expressions qui vieillissent la pensée. L'ancien langage a cette propriété de convenir si merveilleusement aux sentimens simples et aux idées touchantes, qu'on ne l'entend point sans une espèce d'émotion, parce qu'il transporte l'esprit à des jours reculés, que nous nous représentons toujours comme ceux de l'innocence et du bonheur. Voilà pourquoi nous trouvons que rien ne le remplace dans les douces peintures du temps passé, tandis que nous ne le tolérons plus dans les chants de l'épopée et de la poésie lyrique. En y regardant bien, on verra que ceux de cette espèce qui se

trouvent parmi les œuvres de Clotilde, ne sont pas trop dépourvus de cette exaltation qu'on reproche à M. de Surville, et qu'à la livrée de l'âge d'or près, ils ne sont pas loin du style de notre école. Quoi qu'il en soit, ces poésies ont un mérite qui les fera vivre; et le public doit désirer que M. de Roujoux mette au jour le reste des poésies inédites de Clotilde, qui est tombé entre ses mains, et dont il fait mention à la page 90 de son intéressant *Essai sur les Révolutions des Sciences et des Arts*. Ce nouveau recueil, qui sort, à n'en pas douter, des mains de M. de Surville, et qui a été quelques momens dans les miennes, ne me paroît pas moins digne d'attention que celui qui l'a précédé; et s'il ne présente plus, selon moi, la même question à débattre, il réunit assez de beautés pour soutenir le goût des lecteurs, sans qu'il soit besoin de l'exciter désormais par une supercherie d'ailleurs extrêmement innocente.

IX. Parmi les écrits des anciens qui nous sont parvenus, il y en avoit grand nombre de mutilés par la main du temps, ou par la fureur des barbares, ou par l'intolérance et l'esprit de parti. Ces monumens du passé portoient en eux, si l'on peut s'exprimer ainsi, toutes les pièces des innombrables procès qui alloient s'élever entre les sectes naissantes et celles qui tendoient à leur fin; et l'on ne peut pas douter que la coupable adresse des falsificateurs ne se soit employée plus d'une fois à les

modifier. Les uns ont retranché hardiment des passages entiers, les autres en ont intercalé de nouveaux ; mais comme la mauvaise foi se décèle toujours par quelque point , surtout quand elle se trouve jointe à la grossière ignorance , les premiers n'ont pas remarqué que les lignes qu'ils supprimoient étoient citées par d'autres écrivains, qui les conservoient malgré eux à la postérité, et qu'elles laissoient d'ailleurs, entre les idées dont elles faisoient la liaison, un vide facile à reconnoître ; les autres se sont trahis par des maladresses plus absurdes encore , soit en faisant parler un auteur de choses dont il ne pouvoit avoir eu connoissance, soit en le mettant en contradiction manifeste avec lui-même, soit en incrustant si gauchement les pièces de rapports dont ils chargeoient son ouvrage, que l'œil le plus inexpérimenté en voyoit facilement la supposition. Il y a des exemples de ce genre de supercherie dans Josephe, et même dans Tacite, dont nous n'avons peut-être conservé quelques ouvrages qu'à ce prix. (1)

X. Il faudroit bien se garder de comprendre dans la même classe l'auteur laborieux et utile qui a cherché à remplir, d'une manière profitable pour les lettres, les lacunes d'un écrivain célèbre, en re-

(1) Je ne suis pas catholique, mais je suis né dans la religion chrétienne ; et il me semble que toutes les communions doivent s'accorder à détester les mensonges, dont un zèle mal entendu s'est servi pour faire triompher la vérité.

connoissant avec sincérité la part qu'il avoit eue à ces additions. C'est même une entreprise utile pour les ouvrages d'histoire, où l'esprit excuse volontiers quelque incohérence dans le style, moyennant qu'on rétablisse l'enchaînement des faits que quelque mutilation a rompu, surtout quand le style n'est pas la première partie de l'écrivain, comme il l'est dans Tacite dont je ne conseillerois à personne de réparer les pertes. Je sais donc gré au bon Freinshemius de n'avoir pas étendu jusque là ses sages travaux, et de s'en être tenu à Tite-Live et à Quinte-Curce, chez qui la partie du style est excellente, mais parmi les ouvrages desquels il pouvoit coudre plus hardiment quelques lambeaux de sa façon, parce qu'on y cherche encore plus avidement le fond des événemens que la forme qu'un habile écrivain y peut donner. Au reste, puisqu'il seroit indiscret et même téméraire d'oser s'adjoindre à un historien comme Tacite, quelle opinion n'inspirera pas le versificateur imprudent, qui ne craindra point d'attacher ses conceptions à celles d'un grand poète, comme Mapheo Weggio, qui s'est avisé de donner un treizième chant à l'*Enéide*? J'aimerois presque autant l'audace de Vida, qui a refait l'*Art poétique* d'Horace, dans la même langue.

Mais il est arrivé de temps en temps que la supercherie s'est mêlée de ce remplissage, et que l'auteur des additions, intérieurement satisfait de la vérité avec laquelle il avoit imité le style de son modèle, n'a pu résister à l'envie d'en faire pour le

public une occasion d'erreur. C'est ainsi qu'il faut considérer , selon moi , les fameux fragmens de Pétrone , publiés par Nodot, quoiqu'ils offrent, avec leur original , un air de ressemblance fort heureusement saisi. Je ne dissimule pas, d'ailleurs, que Pétrone même me paroît le prête-nom d'un faussaire , ou qu'il faut que le livre infâme qui nous en reste n'ait aucun rapport avec la satire de la cour de Néron, qu'on y a ridiculement cherchée. M. de Voltaire a traité cette question avec un esprit de critique très judicieux , qui ne me laisse rien à ajouter, sinon que cette question en elle-même ne mérite pas qu'on y attache grande importance, puisque le *Satyricon* est du nombre de ces livres dont la connoissance peut à peine être avouée par un honnête homme.

XI. Les amateurs d'un genre tendre et voluptueux , mais sans aucun cynisme , éprouvoient plus de regret de la perte d'un fragment de *Daphnis et Chloé*, que MM. Renouard et Courrier ont eu le bonheur de retrouver dans le manuscrit de Florence. Une fatalité, qui paroît attachée à cette espèce de découverte, et qui prête un argument très spécieux à ceux qui en veulent nier l'authenticité, paroît avoir anéanti, au moins en grande partie, le feuillet du texte original où ce fragment est contenu ; mais indépendamment de la confiance que méritent les savans que j'ai nommés, la petite querelle littéraire qu'a suscitée ce malheur le constate

bien suffisamment. Le fragment rétabli est donc certainement de Longus, quoique M. Courrier ne manque pas du talent propre à fort bien contrefaire les anciens et les modernes, et qu'il ait particulièrement réussi de la manière la plus heureuse dans la traduction qu'il a donnée du fragment même, en style d'Amyot.

Cette sorte d'imitation du style d'un auteur est un jeu d'esprit auquel tout le monde ne peut pas s'élever, et qui n'est pas susceptible d'un grand développement. Les tours familiers d'un écrivain peuvent se rencontrer, mais non pas l'ordre et la succession de ses idées. La forme du style est une espèce de mécanisme qui se réduit à quelques moyens, entre lesquels les auteurs se décident suivant leur penchant ou leurs facultés ; mais la conception d'un plan est le résultat d'une manière expresse et particulière de sentir les rapports des choses, et il est à peu près impossible d'en deviner le secret. On pourra me citer quelques exemples qui ont démenti cette règle, mais seulement dans un genre de style très facile à imiter, comme *la Marianne* de Marivaux, que mademoiselle Riccoboni a achevée dans le même goût, et de manière à tromper les amateurs de cette espèce de lectures. Je soupçonne que les éditeurs de la *Nouvelle Héloïse*, qui y ont ajouté une nouvelle lettre de Saint-Preux, que je n'ai jamais été curieux de lire, ne s'en sont pas tirés si heureusement. C'étoit une tâche qu'il falloit céder à M. le Suire, auteur très oublié

de l'*Aventurier français*, dont il sera question plus loin, et qui s'entendoit mieux qu'eux à ce pastiche; ou plutôt c'étoit une tâche dont il ne falloit pas se charger du tout; car on peut croire à toute force que Rousseau avoit bien quelque raison pour laisser son roman comme il est.

Je ne croirai donc pas aisément à la perfection d'une imitation de style d'une certaine étendue, parce que le système de la composition me détromperoit, même quand la construction de la phrase me feroit illusion. Ainsi, je comprendrois bien que Guillaume des Autelz ou un de ses contemporains, avec autant d'esprit que lui, eût réussi à intercaler dans Rabelais un petit chapitre qui se lieroit avec le reste, sans inspirer de soupçons; mais on auroit de la peine à me persuader qu'il en eût fait tout le dernier livre. J'ai entre les mains un recueil assez curieux de pièces de ce genre (J), mais aucune n'outrepasse les bornes de quelques pages d'impression. (I)

(I) Il en est de même dans la peinture, où cette petite composition s'appelle *pastiche*. On parvient à saisir quelque circonstance de la manière d'un artiste, et comme cette circonstance, ordinairement frappante, est la première qui saute aux yeux du vulgaire, il n'est pas difficile de s'y tromper. Mais l'observateur, qui s'attache à la pensée, et qui cherche inutilement sur la toile celle que le même sujet auroit suggérée à Raphaël, à Le Sueur, à Girodet, n'est pas long-tems dupe de l'erreur commune, les têtes du Guide manquant de rondeur, et Jordane le Napolitain s'exerçoit à ne faire que des têtes plates, qu'il vendoit fort cher aux curieux. Toutefois les tableaux de Jordane ont diminué de

Il y a peu de pastiches plus connus que ceux d'après Balzac et Voiture, qui se trouvent dans

valeur, et les connoisseurs ne s'y méprennent plus guère, que je sache. Téniers avoit un talent rare pour les pastiches; et Bon Boullogne, encore plus heureux que Jordane, dans la contre-façon du Guide, eut l'adresse de tromper Mignard lui-même, qui ne se vengea de sa supercherie qu'en l'engageant à faire toujours des Guide, et à ne plus faire de Boullogne. Si ces peintres sont encore connus, ce n'est cependant point par leurs *pastiches*. Ce genre n'annonce pas un talent qui s'élève le moins du monde au dessus de la médiocrité, et j'ai connu en Allemagne un peintre qu'on ne croyoit pas capable de rien peindre de mieux qu'une enseigne, et qui réussit merveilleusement tout à coup dans l'imitation des beaux intérieurs d'église de Peter Neef.

Je n'appelle point *pastiche* la copie exacte d'un tableau : c'est une autre espèce de travail très nécessaire aux élèves et souvent aux maîtres, et qui multiplie avantageusement pour le public, les bonnes et rares productions. Le talent du copiste exige plus de soins que celui de l'auteur de *pastiches*, qui annonce de son côté plus d'esprit et plus de feu; mais le second est de pure curiosité, et le premier, d'une utilité réelle, qui doit le faire considérer. Ce n'est cependant qu'autant qu'il n'est point accompagné de la prétention de tromper l'opinion des acquéreurs, cas dans lequel il devient aussi coupable que possible. A part cela, une copie ne sauroit être trop scrupuleusement semblable à son modèle, ce qui arrive rarement, parce qu'une copie parfaite devoit avoir, dans son exécution, au moins une partie du génie de l'auteur, et qu'il faudroit pour cela qu'elle sortît aussi du pinceau d'un grand maître. Tels sont, par exemple, ce beau portrait de Léon X, copié de Raphaël par André del Sarte, avec tant de perfection, que Jules Romain, qui en avoit fait les habits, ne put distinguer la copie de l'original; et ces paysages copiés du Poussin, où Nicolas le Loir fait admirer quelque chose de la touche sublime de son modèle.

quelques éditions des *Œuvres* de Boileau (K. Ce grand écrivain s'entendoit très bien en pastiches, comme on en peut juger aussi par celui qu'il a fait des vers de Chapelain (L, et qui en imite admirablement la rauque et barbare harmonie. Cette espèce de pastiche satirique a un avantage incontestable, puisqu'il fait ressortir le ridicule d'un mauvais langage ou d'un faux talent. Molière n'a pas dédaigné ce moyen dans *les Précieuses*, dans *les Femmes savantes*, dans *le Misanthrope*, où le jargon affecté de quelques cercles à prétentions, et les jeux de mots de quelques méchans poètes sont si plaisamment sacrifiés au bon goût. Rabelais lui avoit donné cet exemple dans sa grossière, mais inimitable satire. Soit que les discours de l'écolier limousin aient pour type *les angoisses de dame Hélienne de Crenne*, comme on l'a prétendu, soit, comme je le pense, que Rabelais en ait fait une critique générale de la manie de latinisme qui s'introduisoit alors dans notre langage, il est évident qu'on ne pouvoit pas attaquer plus ingénieusement le travers des écrivains à la mode. Aussi la même méthode a souvent servi depuis.

Il est à remarquer, et cette observation nous fournira même une théorie littéraire assez curieuse, que non seulement il est difficile de donner de l'étendue à un pastiche bien fait, mais encore que les ouvrages excellens sont ceux qui se prêtent le moins à l'art du pastiche. On contrefait sans peine quelque défaut remarquable, mais il faut de toutes

autres facultés pour bien imiter des perfections. Cette vérité est d'une application universelle dans la morale comme dans les arts. Si le Guide a donné lieu à d'excellens pastiches, c'est qu'il négligeoit un effet d'ombre très nécessaire et très facile à saisir. Il y a, au contraire, mille copies pour un pastiche de Raphaël, qui n'offroit à l'imitateur aucune défectuosité saillante de composition ou de dessin.

XII. Rapportons cette idée à la littérature. Les grands hommes de tous les siècles se reconnoissent à un style à la fois noble et naturel, dont la beauté ne doit rien à des combinaisons artificielles et recherchées. Il est fort, énergique, imposant ou doux, insinuant et agréable, selon la pensée qui en est revêtue, et non par le concours de certains mots ou le jeu de certaines figures. On pourroit dire qu'il est tissu d'idées et non pas d'expressions, tant le signe dont l'écrivain fait usage s'anéantit dans le sentiment qu'il exprime ! Ainsi ont écrit Virgile, Racine, Boileau, Fénelon. Je doute qu'on en ait jamais fait de bons pastiches. On y réussit mieux avec de très beaux génies presque du même ordre, mais qui ont affectionné certaines formes de style, comme des coupes singulièrement brusques, des désinences subites, des inversions inusitées, des réticences, des exclamations ou tel autre genre de figures. Les enthousiastes de Cicéron sont parvenus quelquefois, comme je l'ai dit, à le suivre d'assez près dans quelques phrases. Il n'y a point de jeune

homme avec quelque esprit, qui n'ait trouvé de tems en tems une tirade du goût de Lucain, ou une période pompeuse et sonore comme celles de Florus. On imite, jusqu'à un certain point, le style saccadé, rompu, apophtegmatique de Sénèque, et la concision énergique de Tacite, à cela près qu'il y a peu d'hommes qui puissent parvenir aussi aisément à égaler la vigueur de leurs hautes pensées, qu'à rendre cette apparence dont ils les habillent; et, au total, ces pastiches ne tromperont que des esprits inexpérimentés ou distraits. Mais si un talent, plus audacieux que solide, entreprend de suppléer au défaut du véritable génie, par quelque innovation qui semble en tenir lieu au premier abord, et dont l'air étranger cause une espèce d'étonnement qu'on peut prendre pour de l'admiration, rien ne s'oppose alors à la parfaite ressemblance du pastiche, le secret de l'auteur contrefait étant tout entier dans quelque artifice de mécanisme ou de construction que chacun peut employer comme lui. Je ne crains pas de dire qu'il n'y a point de pierre de touche plus certaine pour distinguer un véritable mérite littéraire de celui qui ne doit son éclat qu'à une industrieuse combinaison de mots. Le vrai talent ne fonde point d'écoles. Les maîtres du style approchent plus ou moins les uns des autres, mais ils ne se ressemblent pas. Le langage de Virgile est autre que celui d'Homère, et celui de Milton diffère de tous deux, quoique tous trois soient presque également divins. Cette conformité de manières qui

constitue les écoles , n'appartient qu'à la médiocrité. Voulez-vous donc juger d'un écrit éblouissant , et savoir avec bien de la précision s'il a entraîné votre opinion par des qualités propres et en quelque sorte intrinsèques , ou s'il ne doit son premier succès qu'à la déception causée par un appareil adroit ? soumettez-le à l'épreuve du pastiche.

Il s'est élevé , par exemple , de notre tems , une école de prose et une école de vers , qu'il n'est peut-être pas inutile de signaler avant que le goût de nos neveux en ait fait justice. J'ai cependant si peu de droit de m'ériger en arbitre de ces matières , que je serois fâché que personne conclût rien de positif de mon opinion (1) ; je la donne pour mienne et non pour bonne , laissant au jugement du lecteur à se fixer à son gré , après et non selon ce que j'ai à dire. Je préviendrai même , si je le puis , son sentiment sur les novateurs , par un témoignage que

(1) Le Français n'est pas ma langue naturelle , et c'est une raison de plus pour que mon opinion sur l'état actuel de la littérature française soit de très peu de poids. Je suis d'ailleurs tout à fait étranger à cette littérature , et le jugement que j'en porte n'est déterminé par aucune prévention. C'est l'expression simple de ma pensée , juste ou fausse , dont je m'abstiens de faire aucune application personnelle. J'honore tous les talens et même toutes les émulations , car l'émulation est toujours louable , ne fût-elle pas justifiée par le succès. Si l'on croit reconnoître les chefs des écoles que j'indique , c'est qu'il ne m'étoit pas possible de ne pas les laisser deviner. On ne sauroit définir un mérite aussi distingué que le leur sans le signaler tout à fait. C'est un privilège , et peut-être un malheur du génie.

je me félicite de leur rendre : c'est qu'il faut convenir qu'ils sont venus dans un tems malheureux , c'est-à-dire , vers la décadence d'une très belle littérature , où il n'y avoit plus de rangs bien éminens à prendre ; de sorte qu'on doit leur savoir quelque gré d'essayer de remplacer , par une innocente industrie , les ressources qui leur ont été ravies par leurs devanciers. Il est vrai qu'ils n'y parviennent point sans miner ainsi involontairement les restes de cette littérature , et sans en provoquer la chute entière ; mais c'est une chose qui fait partie essentielle d'un ordre immuable , et qui a des exemples dans tous les siècles. Ainsi , et par les mêmes procédés , s'anéantit le génie des muses grecques , dans l'école d'Alexandrie ; ainsi dégénérèrent les muses latines sous les vêtemens apprêtés et les ornemens factices dont les chargèrent Stace , et puis Ausone et Claudien. Les littératures ont une espèce de vie qui peut se comparer à celle des êtres animés ; elles commencent par un bégaiement imparfait , qui laisse cependant distinguer parmi ses articulations confuses quelques traits d'une grande pensée qui se développe peu à peu. Jeunes , elles ont le feu et l'inspiration ; adultes , la vigueur et la majesté ; plus vieilles , une maturité grave et imposante ; la décadence arrive après tout cela , traînante , débile et méconnoissable. En vain une main adroite voudra la rajeunir d'un fard encore inconnu , ou prêter à ses membres grêles et décrépits un secours trop tardif : sa foiblesse percera partout jusqu'à ce qu'elle succombe enfin sous le

poids de ces bijoux barbares qui l'accablent sans l'orner. Oserois-je dire quelque chose de plus ? les hommes, de quelque esprit qu'ils soient, envoyés par le sort aux jours d'extinction d'une littérature usée, me semblent avoir la même mission que ces grands insectes des forêts, que la nature destine à hâter la division des arbres croulés et la corruption de leurs débris; ils croient édifier, et tous leurs travaux n'aboutissent qu'à détruire.

Ce qui fait le premier charme du style, et particulièrement dans la poésie, c'est la fraîcheur, la nouveauté, l'originalité des images; c'est cette fleur d'imagination que le temps fane si vite, et qui ne reprend plus sa grâce et son parfum une fois qu'elle est passée. A l'origine d'une langue ou d'une poésie, ce qui est peut-être la même chose, toutes les idées sont vives, brillantes, animées, et par conséquent toutes les sensations agréables et profondes. Au contraire de beaucoup d'institutions humaines, qui n'ont jamais plus d'éclat et de solidité apparente que quand elles vont tomber, celles-ci se dégradent en approchant de leur fin. La langue d'Ennius étoit déjà forte, éloquente, harmonieuse; le bas latin est le plus pitoyable jargon qui ait été employé par les hommes.

Les poètes qui se distinguent un peu de la foule par leurs talens, et qui arrivent trop tard pour jouir des avantages d'une poésie toute nouvelle, essaient de vaincre comme ils peuvent un obstacle qui tient à leur siècle, et qui ne prouve rien contre eux-

mêmes. Quelquefois, peut-être, ce noble sentiment d'une véritable force parvient à produire un miracle; mais ils sont très rares dans l'histoire de la littérature, et un grand poète dans une langue usée est une exception si remarquable, qu'elle est plus propre à confirmer la règle qu'à la combattre.

Au défaut du mérite extraordinaire dont il faut qu'un Alfieri soit doué, pour renouveler sa poésie et sa langue, le poète se sert alors de moyens factices, qui produisent pendant quelque tems le même effet, mais qui s'épuisent plus vite encore que ceux que donnent la nature et le génie. Toutes les licences plaisent quand on les hasarde pour la première fois, parce qu'elles étonnent, et que, dans les sensations que produisent sur nous les ouvrages littéraires, il n'y a rien de plus près du plaisir que la surprise; mais elles choquent dès qu'elles ont cessé d'être nouvelles. Bientôt le prestige est découvert, parce que la médiocrité maladroite en use sans grâce et sans esprit, et qu'elle laisse deviner ses moyens. Une autre innovation succède à la première, et ainsi de suite, jusqu'à ce que la source en soit tarie. Pendant ce tems, la véritable poésie, altérée par ces vaines métamorphoses, finit de vieillir, et meurt.

La décadence des littératures anciennes, en se mariant avec l'origine des littératures modernes, les avoit infectées, par exemple, de la plupart des défauts qui l'accompagnèrent. Ainsi Corneille emprunta son goût pour l'antithèse du vieil espagnol

Lucain et du moderne espagnol Calderon. On convient que l'opposition de deux idées, qui est généralement un moyen sûr de frapper l'imagination, n'est pas à rejeter dans toutes les occasions; mais dès qu'elle laisse apercevoir la recherche et le travail, elle devient insupportable; et ce malheureux défaut, qui a perdu le beau talent de Balzac, nuit, aux yeux de bien des gens de goût, à la perfection du Cid.

Eh bien, quand, au bout d'un siècle, Voltaire essaya de raviver les ressources du langage poétique, l'antithèse, qui avoit dès lors tout l'éclat de la nouveauté, après le long terme de son exil, se présenta d'abord à lui; la souplesse extrême de l'esprit du poète se plia facilement à cette figure symétrique et maniérée, qui a été ignorée d'Homère, dont on trouveroit difficilement quelques exemples dans Virgile, et qui ne se montre avec abondance que dans les littératures dégénérées; figure aussi incompatible avec la belle construction poétique, qu'elle l'est avec la vérité et la raison; qui brise, qui mutile, qui dénature la pensée; qui donne à la période un ton sec, uniforme, monotone; qui contraint l'esprit à s'occuper sans cesse de comparaisons et de contrastes, et qui déplaît par la prétention, même quand elle ne révolte pas par le défaut de propriété et de justesse.

L'inconvénient de l'antithèse, inconsidérément prodiguée, frappa si universellement les lecteurs de *la Henriade*, que l'école poétique qui s'est formée

depuis s'efforça de subvenir à son usage par d'autres procédés, ou du moins de le modifier par des innovations analogues. L'opposition avoit été jusque là dans l'idée ou dans l'image; on s'avisa de la mettre dans les mots, ce qui est encore plus inconvenant et plus faux. Deux substantifs contrastés avec eux-mêmes aux parties extrêmes et aux parties moyennes d'un vers, comme les quantités d'une proposition arithmétique, parurent un des grands efforts de l'esprit humain. Ce n'est pas tout. On admiroit depuis longtems dans Virgile, dans Corneille, dans Racine, de belles alliances de mots, et ces rapprochemens étoient en effet admirables, parce qu'ils n'étoient pas le fruit d'un travail aussi ridicule qu'ambitieux, mais la découverte du génie. Ce qui avoit été un bonheur rare pour ces grands hommes, devint pour leurs successeurs une bonne fortune de tous les momens; il ne s'agit plus que de marier, sans égard pour le sens commun, des expressions étonnées de se rencontrer ensemble, et d'attacher, à chaque mot qui naissoit sous la plume, un attribut dont il étoit suivi pour la première fois. Nos journaux n'eurent plus assez d'éloges, et nos académies n'eurent plus assez de couronnes pour les heureux génies qui prodiguoient si aisément les beautés les plus rares de la poésie; et personne n'osa dire avec *Alceste* :

Ce n'est que jeux de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.

Tout ce faste ne rappelle-t-il pas celui de ces

ambassadeurs des Barbares, qui arrivoient au sénat de Rome, chargés d'or et de perles, mais parmi lesquels on auroit inutilement cherché un orateur comme le paysan du Danube ? Racine est plein de vers fort simples, qui sont sublimes de sentiment, et qu'on n'oseroit plus hasarder, maintenant que le premier hémistiché ne fait plus éclater l'ivoire de Mélinde sans que le second lui oppose l'or d'Ophir. Ce qu'il y a de pis, c'est que les soixante ou quatre-vingt mille mots d'une de nos langues, pouvant fournir pendant une longue suite de siècles à cette espèce de combinaison, il n'y auroit aucune raison pour que les générations poétiques ne se succédassent pas à l'infini, si un pareil désordre ne devoit tuer la langue et sa prétendue poésie avec elle. On conçoit du moins combien le pastiche de la nouvelle école est facile, et quel service il rendroit à la saine littérature, s'il étoit traité à la façon de Molière et de Rabelais. Je me souviens, en ce genre, de quatre vers sur la chaussure d'un curé de campagne :

D'un indigo foncé, l'onde dépositaire,
Avoit teint ses bas blancs d'un azur adultère.
Des neiges de janvier, l'albâtre accusateur
Ternit de son éclat leur éclat imposteur.....

et je regrette que l'homme d'esprit qui s'y jouoit n'ait pas poussé la plaisanterie plus loin; car les bouts rimés de nos jours méritent bien à la fin une aussi rude guerre que ceux que Sarrazin a vaincus. En attendant, nos versificateurs entassent les uns sur les autres les pastiches qu'ils font d'eux-mêmes;

car on ne peut pas appeler autrement ces trois ou quatre cents poèmes pygmées qui paroissent tous écrits sous la dictée du même auteur , sur le même plan , et qui plus est sur les mêmes rimes ; conformité si frappante , qu'il est impossible d'en lire un qu'on ne puisse attribuer à l'auteur de l'un des autres , et que l'Académie même , embarrassée dans son admiration , laisse flotter son choix sur une vingtaine d'auteurs. Je doute que Racine et Boileau eussent éprouvé le même embarras dans le même sens.

Les innovations qui se sont introduites dans la prose ne sont pas moins remarquables et pas moins faciles à saisir par le compositeur de pastiches. Comme si le style qui avoit encore été animé de tant d'esprit par Montesquieu , de tant de majesté par Buffon , de tant d'éloquence et de feu par J. J. Rousseau , s'étoit trouvé insuffisant tout à coup pour rendre les nouvelles conceptions de leurs successeurs , on l'a échangé contre je ne sais quel langage qui retentit long-tems dans l'imagination , sans rien porter à l'intelligence , et pour lequel semble avoir été fait ce vers fameux :

Sunt verba et voces , præterea que nihil (1).

D'abord on a relevé la prose , non par le choix

(1) La fin de ce vers n'est pas d'Horace , et le commencement n'est pas dans le sens où il est pris ici. Je crois que c'est Quintilien qui l'a transporté par allusion dans sa prose , mais je n'en répondrais pas ; car il ne faut répondre d'aucune citation quand on a passé vingt ans sans livres.

des pensées et la propriété des expressions, comme l'ont fait les grands maîtres, mais par une espèce de vernis poétique tout à fait étranger à son caractère, par des inversions qui la torturent, par une recherche de coloris qui la déguise et qui ne l'embellit point. Bossuet, que la matière de ses grandes méditations ramenoit souvent à l'étude des livres primitifs, et qui a pour ainsi dire fondu dans son style celui de la Sainte Ecriture, Bossuet avoit employé rarement quelques pluriels inusités, qui jetoient dans sa phrase un air de pompe et de solennité très extraordinaires. Ce petit secret est devenu l'instrument le plus fastidieux du style moderne. Aucun substantif au singulier n'a osé se présenter dans la prose soutenue; le pluriel lui-même ne s'est guère hasardé à y paroître sans être appuyé d'un collectif emphatique; les foudres ne grondent plus qu'au milieu de tous les orages et de toutes les tempêtes; le zéphir ne frémit plus que parmi toutes les solitudes; et l'on ne voit plus le désert sans toutes ses brisées, ni la mer sans tous ses rivages (1).

(1) Il est à remarquer que M. de C*, qui connoît si bien la propriété hyperbolique du pluriel, et qui en a vu de si fréquens exemples dans la Bible, a voulu donner l'*Elohius* du commencement de la Genèse, pour une preuve de la Trinité, quoiqu'il soit impossible d'y trouver autre chose que ce petit artifice du langage poétique, qui relève effectivement la valeur du substantif, en lui donnant une extension indéterminée de nombre. Le collectif *les dieux* s'est toujours pris pour l'unité dans le style poétique. M. de C* a pu lire cette expression dans Platon, dans Xénophon, dans Cicéron, dans tous les philosophes qui ont

Pascal avoit trouvé, de son côté, l'art d'augmenter la majesté d'un sentiment en le faisant contraster en quelque manière avec la simplicité, et quelquefois la trivialité de l'expression. Fénelon, et quelques autres écrivains d'une âme douce et sensible, ne réussissoient pas moins bien à *attendrir* leur style, si je puis m'exprimer ainsi, en laissant tomber dans la contexture même de la période, une courte réflexion qui ramenoit le lecteur à quelque affection touchante et habituelle. C'étoit surtout l'art de La Fontaine. Ces deux moyens, moins mécaniques que le précédent, n'ont pas engendré un moins grand abus; et ce qu'il y a de malheureux, c'est que de beaux talens même ont donné l'exemple de cette prostitution de style, en les mettant à tous les emplois, et en livrant ainsi au vulgaire les mystères de la langue du génie. Ajoutez à cela quelques petits lambeaux du style le plus aisé de tous, du style descriptif, et vous saurez ce qu'on appelle mainte-

reconnu de quelque manière l'unité de Dieu; nos poètes mêmes s'en servent, et qui pis est dans des poèmes chrétiens. La pluralité a toujours été un nombre majestueux, solennel, et très convenable à la puissance suprême. Le roi d'Espagne s'appelle *moi*, par une exception fort rare, mais nos princes se sont toujours appelés *nous*. Il seroit aussi absurde de faire d'*Elohius* une preuve de la Trinité, que de conclure du *nous* des vieux édits, que nous avons deux rois comme à Sparte. Il y a loin cependant encore du style de la chancellerie à celui de Moïse: j'aime à croire que la Trinité se prouvera bien sans tout cela; et j'aimerois encore plus à voir que les gens de lettres ne se mêlassent plus de ces questions qui ne les concernent guère.

nant le métier en littérature ; car cette expression avilissante, usitée en peinture pour la partie purement matérielle de cet art, devoit naturellement se transporter au servile mécanisme dont je parle. Ceux qui l'emploient ont en apparence un moyen de justification bien spécieux : Eh quoi ! disent-ils, que peut-on blâmer dans nos écrits ? ce tour est de la Bruyère ; cette inversion qui vous révolte est calquée sur celle-ci que vous admirez dans Fléchier ; cette locution que vous condamnez est tirée des *Provinciales* ou des *Oraisons funèbres*. J'en conviens avec vous ; mais ne nous exposez plus à critiquer dans vos ouvrages l'auteur des *Oraisons funèbres* ou des *Provinciales*. Songez que telle chose qui, avec tous ses points de liaison, et pour parler comme vous, avec toutes ses harmonies, a pu être parfaitement belle chez eux, est chez vous extrêmement déplacée. Rappelez-vous que les mots, et par conséquent les tours qui en sont formés, ou les figures qui en résultent, ne sont que des vêtemens de la pensée, qui n'ont aucune beauté propre, et qui paroissent sublimes ou ridicules, selon l'image ou le sentiment qui en est habillé. Le marbre de Carrare est une des plus belles productions de la nature ; mais un fragment de cette pierre peut être fort mal à sa place dans une mosaïque.

Je répète avec plaisir, et la mauvaise foi seule diroit le contraire, que parmi les fondateurs de ces déplorables écoles, il se trouve des talens vrais ; car il faut à toute force un vrai talent pour donner de

mauvais exemples en littérature. Mais pour un écrivain qui se fait excuser à force de beautés, dans une dangereuse innovation, combien d'autres qui la chargent, qui l'exagèrent, qui la rendent irrémédiable, et qui n'ont rien pour la justifier. Le premier a du moins, ou assez d'esprit pour cacher plus ou moins à la foule des lecteurs la nouvelle ressource sur laquelle il édifioit les espérances de sa gloire; mais le public, bientôt détrompé, s'étonne enfin de n'avoir applaudi que des pastiches, car il est impossible de caractériser ce genre autrement. Les juges à la mode auront beau s'extasier devant ces pages surprenantes, et s'écrier à l'envi : Voilà du Fénelon, voilà du Bossuet; ceci rappelle Homère, et cela, Isaïe. Oui, sans doute, leur répondrai-je, comme les têtes plates de Jordane rappeloient le Guide. L'auteur de tout ce sublime pourroit être un homme fort médiocre, mais assez heureux dans le pastiche.

Pendant que j'en suis sur ces curiosités, qui n'ont jamais été traitées, au moins à ma connoissance, à ce que je viens de dire de ce caractère, auquel on reconnoît la médiocrité, qu'elle prête infiniment plus au pastiche que le beau, j'ajouterai qu'il est également du caractère d'un vrai talent, de ne pas s'accommoder avec facilité au genre du pastiche, soit qu'on en fasse l'objet d'un travail sérieux, soit qu'on n'y voie qu'une matière d'exercice et de divertissement, comme Boileau; et si la supériorité de celui-ci a descendu à cet amusement, dans quel-

ques circonstances avec beaucoup de succès, je crois qu'il faut attribuer cette exception à l'étude particulière qu'il avoit faite des différens styles et de leurs défauts, pour se former ce goût supérieur qui l'a élevé à un rang si distingué parmi les écrivains de son tems. En effet, ce n'est pas le signe d'un mérite réel, que d'aller dépouiller les anciens des perfections qui les recommandent à l'admiration générale, pour y dérober quelque droit, et obtenir ainsi, par le secours de l'art, ce qu'ils ne devoient qu'à un naturel ingénieux et profond. Les talens distingués sont d'ailleurs accompagnés de je ne sais quoi de naïf et d'original qui s'arrangeroit mal de cette espèce de servitude ; et je suis porté à croire, d'après cela, toutes les fois que j'entends dire, à la louange d'un style en particulier, qu'il a l'apparence de tel autre, tout parfait que soit ce dernier, qu'il s'agit d'un pauvre style et d'un pauvre auteur. Qu'on lise tous les grands écrivains de tous les tems, on verra que le style qui repose sur des principes si simples, est cependant aussi susceptible de modifications différentes que les traits du visage et l'expression des physionomies. De la même manière que la combinaison de cinq ou six traits a produit le beau parfait dans le Jupiter de Myrron, dans l'Hercule Farnèse, dans l'Apollon, dans le Phocion, dans la Vénus, sans qu'aucune de ces figures ressemble à l'une des autres, les combinaisons de la pensée ont produit le beau du style, avec une perfection également accomplie ; et pour-

tant toujours diverse. L'appropriation des termes aux idées étant le véritable secret du style, elle doit être le principal motif de ses diversités ; mais le caractère de chaque écrivain y influe encore d'une manière si forte, qu'on peut dire qu'un écrivain qui n'a point de style propre n'a point de caractère propre ; et c'est en ce sens surtout qu'est exactement judicieuse cette proposition : *que le style est tout l'homme*. Voilà qui est si universellement reconnu, qu'il ne seroit pas permis de croire qu'un seul des innovateurs en ait douté, et ils n'ont même innové que pour cela ; mais ils ont cru se faire un style original en renouvelant des moyens usés, ou en prodiguant des moyens qui n'avoient jamais été employés qu'avec économie, et c'est ce qui les a trompés. Ils vouloient se donner pour inventeurs, et ils n'ont fait que des parodies.

En un mot, les maîtres de la littérature ont *un style*, les écoles ont *une manière*, et c'est ce qu'attrapent comme ils peuvent la plupart des écrivains qui, encore une fois, n'ont point de style à eux. L'homme qui se livre à l'art d'écrire, par l'effet d'une inspiration toute puissante, imprime son sceau à ses ouvrages ; l'esprit médiocre qui suit cette carrière par manie, ou par spéculation, ou, ce qui est plus excusable, peut-être, pour occuper sa vie d'une distraction agréable et innocente, leur imprime une foible contr'épreuve du sceau des autres, parce que la nature ne lui en a point donné ; mais il est impossible qu'à force d'étudier et d'écrire, il

ne se fasse une routine qui lui tient lieu de quelque talent, et qui consiste tout bonnement à mouler son style sur celui dont le type s'est gravé fraîchement dans sa mémoire : voilà ce que j'appelle un pastiche naturel ou involontaire. Il y avoit à la fin du siècle dernier un pauvre auteur de romans fort bizarres, dont la fureur étoit de correspondre avec tous les hommes de génie du tems. Comme ses lettres restoient presque toujours sans réponse, il prenoit le parti de s'en faire lui-même; et il y mettoit un art si admirable, que J. J. Rousseau, lisant dans une feuille publique un de ces singuliers pastiches, qui lui étoit attribué, n'osa pas affirmer qu'il n'étoit pas réellement de lui; chose d'autant plus remarquable, que le style ordinaire du falsificateur étoit bien loin de celui de Rousseau, qu'il avoit si heureusement imité dans cette occasion. Il n'avoit d'autre moyen pour produire cet effet, qui lui manquoit rarement, que de lire avec obstination et sans donner aucun repos à son esprit, pendant plusieurs jours de suite, quelques pages de l'auteur qu'il vouloit contrefaire. Au bout de ce tems, il mettoit ses idées en ordre, et la couleur qu'il y appliquoit paroissoit tirée de la palette de son modèle. Il le réfléchissoit ensuite comme cette pierre de Bologne qui, après s'être pénétrée tout le jour des rayons du soleil, en conserve encore quelque lueur assez avant dans la nuit. C'est ainsi que Campistron ressemble à Racine, et Ramsay à Fénélon; c'est ainsi que ressemblent à quelqu'un tous les

écrivains du second ordre , car au-dessous du premier ordre des écrivains , il n'y a plus que des styles empruntés.

Je ne dis point pour cela qu'il ne soit pas utile à l'écrivain le plus distingué d'étudier les modèles du style, et qu'il n'en puisse pas tirer un grand avantage; car, indépendamment des secrets particuliers du style, qui sont propres à tel ou tel auteur, il y a des beautés bien plus générales, qui sont communes à un grand nombre, et qui ne s'apprennent que par l'habitude de leurs ouvrages. La fréquente lecture d'Amyot et de Montaigne est, par exemple, une fort bonne initiation à l'art d'écrire, parce que les tours et certaines des expressions de leur tems, ont une naïveté, une richesse ou une énergie auxquelles notre langue actuelle atteindrait difficilement. On dit de beaucoup d'illustres auteurs qu'ils avoient copié plusieurs fois, celui-ci Thucydide, celui-là Tite-Live, un autre Machiavel ou Montesquieu. Racine savoit par cœur l'ingénieux roman de *Théagène et Chariclée*, et qui sait si nous ne devons pas à cette inclination de sa jeunesse quelques uns des traits tendres et touchans dont il a orné son admirable poésie? Qui sait si l'éloquence républicaine de Rousseau n'a pas été nourrie par la lecture de Plutarque, si chère à son enfance? Voltaire avoit toujours sur sa table *les Provinciales* et *le petit Carême*. Dans la *préface* d'un nouveau fabuliste, qui tomba dernièrement entre mes mains, l'auteur s'excuse de n'avoir appris qu'à l'instant de l'impression

de son livre, qu'un certain M. de La Fontaine s'étoit distingué dans le même genre. Pour cette espèce d'originalité, je la trouve par trop fière, et je sais mauvais gré à ce poète naïf de n'avoir pas connu son maître, quoiqu'il vaille mieux toutefois ne pas le connoître, que de le refaire comme on l'a tenté. Ce grand siècle est un peu vandale.

XIII. Comme il y a une manière très reconnoissable dans chaque école, on peut dire aussi qu'il y a des styles *spéciaux*, des styles *professionnels*, sur lesquels les écrivains se traînent servilement depuis l'origine de la langue, et dont l'uniformité peut tromper le goût le plus sûr. C'est particulièrement dans les sciences, et par exemple dans cette vaine étude de la bibliologie, que toutes les formules paroissent irrévocablement consacrées, et qu'il est impossible d'être soi. Bayle, à qui l'on attribuoit les *Considérations sur la critique des loteries de M. Leti* (1), emploie pour s'en justifier des observations qui ont trop de rapport avec celles-ci, pour que je néglige de m'en enrichir en passant. « Un » jeune homme qui n'a pas encore de style formé, » dit-il, prend aisément l'air d'un auteur qu'il vient » de lire : celui-ci avoit peut-être passé deux ou » trois mois de suite à courir tout mon *dictionnaire*. » A son âge, la mémoire est tenace et s'imbibe » aisément de ce qu'on lit ; et si de son naturel il

(1) Elles étoient de M. Ricotier, le traducteur de Clarke.

» goûte mes maximes et mon caractère, il s'en
 » emplit et s'en coëffe ; et se mettant là-dessus à
 » composer, il fait presque ce que fait un peintre
 » qui copie. Il m'est arrivé à cet âge-là que si j'é-
 » crivois quelque chose après avoir lu tout fraî-
 » chement un certain auteur, les phrases de cet
 » auteur-là se présentoient à ma plume sans même
 » que je me souvinsse distinctement de les y avoir
 » lues. » *Œuvres*, tom. IV, p. 754. A quoi il devoit
 ajouter que cette considération, très vraie, ne l'est
 jamais plus absolument que pour les livres de faits
 ou de critique verbale, qui n'ont, comme je l'ai
 dit tout à l'heure, qu'une forme à peu près donnée.
 Je sens très bien en m'amusant à recueillir ces
 inutiles souvenirs dont ma mémoire étoit chargée,
 pour remplir du moins de quelque étude les heures
 d'une solitude oisive, qu'ils me transportent à l'é-
 poque de mes anciennes lectures, et redonnent à
 mon esprit l'allure des vieux bibliologues que j'ai
 depuis si longtems perdus de vue ; mais je l'apprécie
 sans l'éviter, et je me livre de gaieté de cœur à leurs
 digressions sans fin, à leur babillage diffus, à leurs
 méditations vides et pesantes. Le livre infructueux
 qui naît sous ma plume ira, comme les leurs, aug-
 menter la foule de ceux qu'on oublie ; et la matière
 en est si peu de chose, qu'il ne mérite pas plus de
 peine pour la façon. Je suis assez content de lui s'il
 est digne d'être regardé comme un pastiche du plus
 mauvais des compilateurs, comme le plus foible
 appendix de l'indigeste fatras de Baillet.

XIV. Je ne quitterai cependant pas ce sujet sans entretenir le petit nombre de mes lecteurs de ces supercheries matérielles, dont quelques auteurs ou quelques libraires se servent pour donner du débit aux livres, matière abondante et riche à traiter, mais dont je me contenterai de tirer quelques détails piquans sans être neufs, qui toutefois n'allongeront pas trop cet écrit. Dans ce nombre, je ne parlerai pas de la contrefaçon, genre de vol justement prévu par les lois, et que sa bassesse rend indigne d'être l'objet d'une discussion littéraire. Je me bornerai à en distinguer deux espèces qui se font au moins remarquer par quelque mérite, au lieu que la plus grande quantité des contrefaçons joignent à l'infamie d'une action si honteuse, le désavantage d'une exécution très fautive. La première est celle qui est calquée si exactement sur l'original, qu'on ne parvient qu'avec beaucoup de difficulté à l'en discerner, ce qui la rend presque équivalente pour le lecteur, et par conséquent infiniment plus dangereuse que celle qui offense ses yeux par des incorrections choquantes. La seconde est celle qui enrichit l'original d'additions intéressantes, ou qui relève le mérite de son exécution typographique par des embellissemens nouveaux. Les ouvrages des bibliographes en produisent assez d'exemples.

XV. La plus ancienne ruse que l'histoire de la typographie présente à ma mémoire est celle que l'on attribue à Fust ou Faust, associé de Guttemberg,

qui vint, dit-on, vendre à Paris, au taux et sous l'apparence des manuscrits ordinaires, les premières Bibles de Mayence. On ajoute que la conformité des caractères de ces prétendus manuscrits, et le rapport exact de leurs pages, firent présumer qu'il y avoit quelque chose d'étrange dans leur composition, et cela étoit vrai; mais comme tout ce qui paroissoit étrange à cette époque paroissoit en même tems surnaturel à des esprits aveuglés par la superstition, qui attribuoient beaucoup de pouvoir au démon, et qui n'avoient pas d'idée de celui du génie, Faust fut considéré comme sorcier, et manqua d'être traité comme tel. Il se sauva, et l'imprimerie triompha dès sa naissance du fanatisme qu'elle devoit un jour anéantir. C'étoient en effet de puissans magiciens, que ces inventeurs de l'imprimerie, qui alloit exercer sur le sort du monde une influence toujours croissante et à jamais indestructible; mais ils pressentoient à peine les miracles que leur découverte devoit opérer, et l'ignorance hargneuse des inquisiteurs les pressentoit encore moins. S'il en avoit été autrement, le beau présent que Guttemberg offroit à la postérité seroit sans doute perdu pour elle.

XVI. Je n'ose pas qualifier du nom de supercherie, le soin qu'ont les auteurs et les libraires de s'emparer des titres à la mode, pour profiter de la curiosité du public, fixée par un ouvrage remarquable, et qui en cherchent partout l'équivalent;

comme cet imprimeur qui sollicitoit tous les écrivains de sa connoissance de lui faire des *Lettres persanes*. Les *Caractères* de La Bruyère ont en quelque sorte enfanté une foule de livres intitulés *Caractères*, qui n'ont pas partagé leur longévité, mais qui se sont très bien vendus dans le tems. Du mien, j'ai vu débiter de gros volumes intitulés *Génie* où il n'y en avoit point du tout, à la suite d'un livre heureux où il n'y en avoit réellement pas mal. C'est encore pis aux théâtres, qui se dérobent réciproquement des sujets en vogue, pour avoir leur part de l'engouement général; mais, en résultat, c'est un plagiat de bien peu d'importance, que celui d'un titre, et tout différent de celui de la plupart des voleurs littéraires, qui n'ont que le titre à eux (1); c'est même, le plus souvent, une maladresse ambitieuse, et qui fait mieux remarquer la nullité de

(1) La justice n'en a pas jugé comme moi. Elle a condamné comme vol le *plagiat de titre*, dans l'affaire du *Dictionnaire de l'Académie*; mais tout se compense, et le *plagiat d'ouvrage* est traité avec assez de douceur. Cela ne prouve pas que la justice ne soit pas *juste*, mais seulement qu'il n'y a point de jurisprudence en cette matière. Ce qu'il y a de fâcheux dans l'affaire dont je parle, c'est qu'en attendant le dictionnaire qu'un très savant homme nous a promis, nous en sommes réduits à celui de l'Académie, qui est bien la plus méchante compilation qu'on ait jamais faite en aucune langue. Celui qu'on a traité de contrefaçon vaut beaucoup mieux sans valoir beaucoup; mais sa destinée fait voir qu'il faut être soi le plus qu'on peut; et que s'il est malhonnête de mettre les pensées des autres sous son nom, il est très maladroit de mettre ses pensées sous le titre qu'ont employé les autres.

l'auteur qui la commet. Je connois beaucoup d'*Essais dans le genre de Montaigne*, et pas un de ces livres qui soit lu. Tout le monde écrit des *Maximes*, et on ne voit que La Rochefoucauld dans les bibliothèques. On parloit, il y a quelque tems, d'un modeste rimeur qui se proposoit d'imprimer des tragédies *dans le goût de M. Corneille*. Je ne le lui conseille pas.

Parmi ces emprunts habiles, il y en a peu de plus remarquables et qui aient eu plus de succès que celui qu'a fait Chrétien Kortholt, du titre du fameux livre *De Tribus impostoribus*, pour son pamphlet contre Herbert de Cherbury, Hobbes, et Spinosa. Soit qu'il l'en ait revêtu par hasard, soit qu'il ait calculé l'effet qui en devoit résulter, il a réussi à donner à son livre une vogue et un débit qu'il n'auroit jamais obtenus par lui-même. Ce n'est pas la seule fois, au reste, si ma mémoire est fidèle, que l'astuce a levé ce tribut sur la curiosité ignorante; et je crois me souvenir qu'un libelle du même titre fut écrit en France contre trois philosophes, du nombre desquels étoit Gassendi; mais il paroît que sa fortune a été moins heureuse.

XVII. Puisque l'histoire des supercheries littéraires m'amène au livre *De Tribus impostoribus*, dont l'existence a été l'objet d'une excellente dissertation négative, de M. de la Monnoye, et qui, cependant, paroît depuis quelque tems dans les ventes, je ne perdrai pas l'occasion de chercher à

éclaircir un peu la ruse dont il est l'objet. On sait combien ce singulier ouvrage a excité de discussions dans la littérature , et la dissertation dont je viens de parler ne laissera d'ailleurs rien à désirer sur cette matière. Il est difficile de n'en pas conclure que ce traité est un de ces livres dont le titre seul a existé (du moins jusqu'à nos jours) ; qu'un mot d'un prince célèbre en avoit pu fournir l'idée, mais qu'aucune plume n'en dut hasarder l'exécution, à l'époque où une telle liberté auroit été trop dangereuse ; que, sur le bruit qui s'en étoit vaguement répandu dans une certaine classe de gens de lettres, on lui prêta une réalité toutefois impossible ; que si l'on alla jusqu'à nommer les imprimeurs qui l'avoient publié, et qui donnoient quelque lieu à cette accusation, comme incrédules et comme habiles gens (les Wechel entr'autres), ce fut sans étayer cette opinion d'aucune autorité suffisante ; mais que penser alors des exemplaires de ce traité, qui sont actuellement connus, et dont la date se rapporte assez bien à l'époque où il a dû paroître, suivant toutes les hypothèses ? Cette découverte ne détruit-elle pas les raisonnemens les plus spécieux, et reste-t-il quelque chose à dire contre l'existence d'un livre qui se reproduit dans plusieurs catalogues de suite ? Cette question exige une solution double. Oui : il existe un traité *De Tribus impostoribus*, dont les exemplaires paroissent extrêmement rares ; non : le traité *De Tribus impostoribus*, qui a occupé les bibliologues du dix-septième siècle, n'existe pas.

Je possédois encore, en 1790, un exemplaire de ce livre, entièrement conforme à la description qu'on donne de ceux qui ont passé dans les ventes : c'étoit un petit in-8° de 46 pag., imprimé en Saint-Augustin romain, sur un papier de très peu de consistance, vieux, brun, et peut-être un peu bistre, ce que je n'ai pas essayé de vérifier alors; il portoit, sans autre indication, la date de 1598, que certains bibliographes ont regardée, je ne sais pourquoi, comme figurant celle de 1698. Je suis très persuadé qu'il n'est pas plus de cette dernière date que de l'autre, quoiqu'il y ait bien eu quelque raison pour que la supposition en eût eu lieu à cette époque. D'abord, la reine Christine de Suède avoit offert, plusieurs années auparavant, trente mille livres à quiconque lui en pourroit procurer un exemplaire, motif d'émulation très capable d'exciter l'industrie des falsificateurs. Ensuite, la liberté d'esprit, et, en certains pays, celle de la presse, étoient alors à leur comble. La Hollande et l'Allemagne regorgeoient de hardis réfugiés, pour qui ce travail auroit été un jeu; et quoiqu'il y ait toujours eu plus de difficulté à attaquer une ou deux religions en particulier, que toutes les religions à la fois, on ne voit pas que l'impression de ce livre ait pu offrir beaucoup plus d'obstacles que celle des audacieuses théories d'Hobbes et de Spinoza; mais il est bien certain, d'un autre côté, que le traité *De Tribus impostoribus* n'a jamais été livré à la reine Christine; il est malaisé de croire que s'il

eût été imprimé dès lors, au plus petit nombre d'exemplaires qu'on puisse supposer, il n'en fût pas parvenu quelque chose à la Monnoye, dont la dissertation n'a dû paroître que quelques années après. Enfin, comment expliqueroit-on qu'il eût échappé aux recherches des savans bibliographes du dix-huitième siècle, des Prosper Marchand, des Salengre, des David Clément, des Bauer, des de Vogt, des de Bure, et de mille autres, et qu'il ne se fût rencontré dans aucune de ces immenses et curieuses bibliothèques dont nous avons les catalogues? On sait qu'il a été tiré à un certain nombre d'exemplaires qu'il n'est pas bien possible de déterminer, mais dont trois qui ont pour moi toute l'authenticité nécessaire : celui de M. de la Vallière, celui de M. Crévanna, et le mien. Peut-être même, à l'heure où j'écris, cette quantité est-elle fort augmentée. Or, des livres uniques, selon l'opinion la plus générale, comme le fameux ouvrage de Servet, la première édition du *Cymbalum mundi* de Despeniers, le *Fléau de la Foi*, de Geoffroi Vallée, et l'*Histoire de Calejava*, de Gilbert, ont été annoncés et vendus de notoriété publique. On ne concevrait donc pas ce qui auroit retardé l'apparition de celui-ci, dans le cas où il seroit réellement fort antérieur à la fin du dix-huitième siècle. Une note écrite par un amateur connu, dit-on, sur son exemplaire du catalogue de la Vallière, annonçoit que ce livre avoit été fabriqué par le duc, de concert avec l'abbé Mercier de Saint-Léger, bibliographe habile,

et très capable de prévoir avec adresse toutes les circonstances qui pouvoient dénoter la falsification. Il est présumable que cette édition n'a pas une origine fort différente de celle qui lui est attribuée dans cette note, au cas même où cette note ne mériterait pas une confiance absolue. Indépendamment des raisons que j'ai alléguées, et qui semblent donner à cette probabilité le caractère de la vérité même, on pourroit la justifier par un examen très facile, je veux dire celui du papier, des caractères, et même du texte, mais que je ne suis plus à portée de faire, mon exemplaire ayant été détruit par la piété scrupuleuse d'un parent trop zélé, ou englouti dans un dépôt inconnu.

Quoi qu'il en soit, l'exemplaire du duc de la Vallière excita probablement quelque doute, puisqu'il ne fut vendu que 474 liv., prix considérable ; mais qui ne paroît pas fort élevé pour un livre de cette considération, encore unique, et dont l'existence étoit depuis long-tems contestée. Celui de M. Crévanna fut probablement retiré, au moins je n'en ai jamais vu le prix sur son catalogue, qui m'est souvent tombé entre les mains ; et on peut soupçonner que la vente en fut empêchée par la modicité des enchères. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce livre, à le considérer comme falsification, et tout rare qu'il soit, ne mérite qu'une considération fort commune, surtout maintenant que les raisonnemens du déisme ont été rebattus jusqu'à satiété, dans des ouvrages beaucoup plus

solides. J'avoue qu'il en seroit autrement si l'édition supposée du seizième siècle étoit réelle, et qu'on pût l'attribuer à un Dolet, à un Henri Etienne, à un Muret, et même à un Postel ; elle joindroit alors au mérite d'une rareté extraordinaire, quelques autres avantages, et particulièrement celui de nous conserver les sentimens d'un écrivain distingué, et celui de résoudre une question de bibliologie très célèbre.

XVIII. Le motif qui a fait rechercher si long-tems le traité *De Tribus impostoribus*, est fort étranger à celui qui a fait la réputation de Phlégon. Cet auteur, qui étoit de Tralles en Lydie, et qui a écrit un livre fort curieux *des choses merveilleuses*, est cité dans la chronique d'Eusèbe, où se lit un passage relatif aux ténèbres qui apparurent à la mort de J. C. ; c'est une de ces autorités que les premiers chrétiens intercaloient trop légèrement dans les manuscrits qui se trouvoient à leur disposition, au grand scandale des pères de l'Eglise eux-mêmes, qui s'en plaignent amèrement en plusieurs lieux. Ce savant Jean Meursius, à qui nous devons tant d'excellens livres d'antiquités et de lexicologie (et entr'autres un Glossaire, qui a peut-être donné l'idée de celui de du Cange), en publia chez le vieil Elzevier de Leyde, en 1620, une excellente édition, où il n'admit point dans son texte la citation d'Eusèbe, à laquelle je doute même qu'il ait accordé la moindre mention : ce dont je ne puis répondre pourtant,

mon exemplaire, qui venoit de la superbe bibliothèque de Grollier, et auquel étoient réunis Antigone, Carystius, et Apollonius Dyscole, étant perdu pour moi, comme tous mes livres. Quoi qu'il en soit, ce bruit avoit fait singulièrement rechercher Phlégon, à tel point que les *Scriptores rerum mirabilium* (sur lesquels, par parenthèse, nos bibliographes sont bien loin d'avoir des idées nettes) furent portés à 54 liv., chez M. Gouttard, prix encore bien éloigné de celui auquel ils s'élèveroient, s'il étoit vrai qu'ils eussent parlé des ténèbres. L'édition de 1622 ne diffère des autres que par le titre commun sous lequel elle les a réunis.

C'est une curiosité du même genre qui a fait valoir, pendant quelques années, le *Mirabilis liber* (1), appelé autrement, fort improprement, *les Prédications de saint Césaire*, quoiqu'il n'y soit pas question de saint Césaire, et qu'une petite note placée, ce me semble, au revers du titre, attribue ces prophéties à un évêque Béméchobius, aussi inconnu dans la littérature que dans la légende. Ce misérable almanach a été imprimé une fois, sous la date de 1524, et une ou deux fois sans date, mais un peu antérieurement, et toujours en caractères gothiques d'une très méchante forme. L'édition que j'ai vue

(1) Je me serois étendu plus au long sur ce livre qui excite encore quelque curiosité, si on ne m'avoit assuré que M. Salgues s'en occupe dans sa *Réfutation des Erreurs populaires*. Un raisonneur aussi spirituel n'a pas besoin du foible appui que mon opinion pourroit lui prêter.

le moins souvent est celle qui a ces mots si brusquement imprimés au bas de la justification de la dernière page, que le livre paroît imparfait au premier coup-d'œil : *On les vend rue Saint-Jacques, à l'Eléphant*. Le mérite du *Mirabilis liber* est tout entier dans deux ou trois pages des *folios* de la cinquième ou sixième dixaine, où l'on a prétendu trouver l'histoire de la révolution française, au rapport de la date près, qu'on a toutefois rectifiée, par un petit subterfuge de chronologie. Le fait est que le compilateur de ces niaiseres, comme tous les charlatans de cette espèce, a eu le bonheur de rencontrer deux ou trois vérités singulières au milieu de cent absurdités révoltantes ; d'où il suit que saint Césaire n'est pas plus fort en prescience que le démon, et que le *Mirabilis liber* n'est pas plus digne de foi que Nostradamus. Il y a sans doute quelque manière de pressentir l'avenir, et de calculer, sur des données presque sûres, les différentes combinaisons des événemens possibles ; c'est un secret qu'on n'apprendra pourtant ni de Béméchobius, ni de Cardan, ni de Maupertuis, mais de l'expérience de l'histoire, et de l'étude des hommes ; il ne faut être pour cela, ni saint, ni enthousiaste, ni sorcier, mais philosophe et observateur.

XIX. On ne finiroit pas si l'on vouloit compter tous les moyens dont on fait usage dans le trafic des livres, pour hausser le prix des ouvrages les plus communs et les moins considérés. On a fait passer

dans des ventes, pour une des productions les plus anciennes de l'imprimerie, puisqu'elle se trouveroit antérieure à ses premiers monumens connus, une édition des sermons de *Léonard* de Utins, fort recommandable d'ailleurs, mais où la date de 1446 ne se rapporte qu'à la réunion des pièces dont ce volume est composé, et non à celle de leur impression. On est même allé plus loin; car, dans ce cas, la supercherie peut au moins se couvrir du prétexte de l'ignorance; je veux parler de la petite manœuvre que je remarque dans la plupart des exemplaires de l'*Hypnératomachie* de Poliphile, imprimée à Venise, chez les Aldes, en 1499; non celle de l'auteur *Franciscus Columna*, qui s'est avisé de cacher son nom dans les initiales de ses chapitres, comme Estienne Tabourot l'a fait depuis; car elle n'a rien que de fort innocent, et c'étoit le moins que pût faire un moine amoureux, qui écrivoit ses rêves; mais celle de certains trafiquans de raretés qui, au moyen de la lacération du dernier feuillet de cet ouvrage, où la date est portée, en ont supposé une édition de 1467, faite à Trévise, parce que cette indication, qui est celle du tems et du lieu où *le Songe* de Poliphile fut composé, se trouve à la fin du texte. Le frontispice du joli Charron des Elzeviers, sans date, représentant une figure de la Sagesse toute nue, qui offense les regards de quelques lecteurs trop chastes, ou plutôt trop irritables, et se trouvant quelquefois déchiré ou masqué d'une tache d'encre, on l'a contrefait avec beaucoup d'art, et

de manière à satisfaire les curieux dont les exemplaires ont souffert cette défectuosité ; mais ce nouveau titre se multiplie, depuis quelque temps, au devant des exemplaires de 1656 et de 1662, dont la valeur est extrêmement inférieure. C'est ce qui a fait croire à certains amateurs, que la première de ces éditions étoit la même que celle sans date, avec un frontispice particulier, les exemplaires sans date, qu'ils ont pris pour objet de comparaison, étant falsifiés.

XX. On n'a pas mis moins d'adresse à attacher des notes de rareté extraordinaire à certains livres, en faveur desquels on vouloit exciter toute l'ardeur des enchères. Il y a des exemples fort curieux de cette espèce de charlatanisme, dans le catalogue de Filheul, où des ouvrages de la classe la plus ordinaire sont relevés par le superlatif opposé, ce qui n'a point empêché que la plupart d'entr'eux ne se vendissent à leur taux naturel ; de ce nombre est l'édition originale des excellens commentaires de Bachet de Meziriac, sur les *Héroïdes* d'Ovide, qui est en effet difficile à trouver, aussi bien que sa *Vie d'Esope*, également imprimée à Bourg-en-Bresse, mais dont le prix ne sauroit outrepasser celui des bons livres communs, depuis que M. de Sallengre l'a fait réimprimer à la Haye, en 1716. Je ne disconviens pas qu'il n'y ait quelques livres d'un mérite assez éminent, qui sont injustement négligés par les bibliographes, pour l'avoir été par les cu-

rieux ; et qu'un homme de lettres , doué d'un sain esprit de critique , n'en puisse faire une notice aussi curieuse qu'utile ; mais ce n'est pas au point qu'on doive croire , qu'une de ces merveilles enterrées feroit une époque remarquable dans la littérature ; on connoît assez généralement ce qui mérite le mieux d'être connu , et les acquéreurs de trésors enfouissent presque toujours pris pour dupes. Ce qu'il y a de scandaleux , c'est que des gens de lettres eux-mêmes descendent à des fraudes si basses , pour faire rechercher leurs ouvrages avec plus d'empressement , soit à l'instigation de l'amour-propre , soit à celle de la cupidité ; et qu'un Gabriel Naudé , entr'autres , ait osé dire que ses *Considérations sur les coups d'état* , imprimées à Paris , sous le titre de Rome , en 1639 , in-4° , n'avoient été tirées qu'à douze exemplaires , quand il y en a près de quarante connus dans les principales bibliothèques de l'Europe. Il seroit à souhaiter , pour son honneur , qu'on pût prouver qu'il a été contrefait sous la même date , et antérieurement à la contrefaçon de Strasbourg , 1673 , qu'il faudroit bien préférer à la sienne , à cause des bonnes notes de Louis du May.

XXI. Cela me ramène au changement de titre , pour un ouvrage mal débité , qui est une espèce de supercherie très vulgaire. En effet , les *Considérations sur les coups d'état* , de l'édition de Louis du May , sont intitulées : *Science des Princes* , ce qui est tout

différent, quant à l'expression, car c'est la même chose pour le sens. Nos libraires ignorent si peu cette ressource, qu'il m'est arrivé trois ou quatre fois de recommencer, sous un titre nouveau, la lecture de l'ouvrage qui m'avoit impatienté la veille; et j'ai éprouvé la même chose au théâtre, où le même drame attire les mêmes spectateurs, au moyen d'une double affiche. J'ai connu un de ces auteurs à titres renouvelés, qui disoit avec orgueil, à chaque nouvelle apparition de son livre : Ils me liront, cette fois ! Si les curieux vouloient réunir tous ces titres, comme ils le désirent, pour la petite traduction de Spinoza, par le baron de Saint-Glain (1), le volume se doubleroit.

XXII. Parmi ces supercheries de titres, et tout en parlant d'athées, il ne faut pas oublier l'adresse avec laquelle certains sectaires ont fait passer leur opinion, sous la livrée de l'opinion opposée. Je n'ai jamais lu l'*Atheismus triumphatus* de Campanella ; mais j'ai entendu dire souvent que ce livre, où les raisons de l'athéisme étoient fort bien alléguées, faisoit valoir de si mauvais argumens en réponse,

(1) Cette traduction a été imprimée sous les trois titres suivans : *Clé du Sanctuaire*, *Traité des Cérémonies superstitieuses des Juifs*, et *Réflexions curieuses d'un esprit désintéressé, sur les matières du salut*. C'est avec ces trois titres qu'on la recherche, car elle est d'ailleurs fort commune, ayant été non seulement tirée à un grand nombre d'exemplaires, mais composée en même tems dans deux imprimeries différentes.

qu'il étoit impossible de méconnoître l'intention de l'auteur. C'est ce qui est arrivé aussi à la *Réfutation de Spinosa*, par Fénélon, Lamy et Boulainvilliers, imprimée à Bruxelles, en 1731; la réfutation de Boulainvilliers n'ayant pas été achevée, il n'en existoit que la partie des hypothèses à combattre, fort habilement présentée, ce qui occasionna la suppression de l'ouvrage, sans le rendre beaucoup plus rare. Nos philosophes du dix-huitième siècle n'ont pas négligé ce procédé, et leur *Dictionnaire théologique* en offre, entre mille, un exemple auquel maints libraires se sont trompés.

XXIII. Quoique je n'aie pas abordé, à beaucoup près, toutes les *Questions de littérature légale*, que j'aie touché, au contraire, à beaucoup de questions bibliologiques, qui n'y ont aucun rapport, et que dans celles qui ont occupé ma plume, je n'aie rien approfondi d'une manière satisfaisante pour les vrais érudits, toute la latitude de ce foible travail étant circonscrite aux facultés d'une mémoire usée et privée de la ressource des livres, il me semble que j'ai fait assez bien voir que les palmes de la littérature avoient pu souvent être en proie à des hommes dénués de délicatesse et d'honneur, qui ne regardoient la carrière du talent que comme un des chemins de la fortune. C'est sans doute une des choses les plus déplorables de ce monde, que de voir jointes les qualités les plus puissantes du génie à des vices qui le dégradent; mais c'est heureuse-

ment une chose plus rare qu'on ne le pense ; et puisque ce dernier thème se lie naturellement à ceux que je viens de traiter , je ne crains pas de dire qu'il mérite l'attention des gouvernemens et la prévoyance des lois. Les gens de lettres exercent , par l'influence de leur propre talent , une véritable magistrature , dont l'effet est peut-être plus sûr que celui des magistratures constituées , car il a l'attrait du plaisir , et n'excite point la prévention , qui arme trop souvent l'esprit contre le pouvoir. Il est donc très important à la perfection du système social , que l'homme de lettres distingué soit aussi un honnête homme , puisque la supériorité de son esprit le rend propre à imprimer une grande impulsion au caractère de la foule. Le grand écrivain ne peut pas se défendre de sa destinée , qui l'a fait homme public , mais il lui doit de la justifier par la vertu. S'il altère la noble empreinte du génie , il faut que la patrie dévoue ses crimes avec plus de rigueur que les crimes communs , car les siens ne peuvent pas l'être ; il n'a que de grands exemples à donner au monde et à la postérité.

Je crois donc que cette espèce de censure qui interdiroit à un homme de mœurs odieuses le droit de publier ses pensées , seroit très avantageuse à la morale publique sans être funeste à la littérature , qui doit toutefois lui être bien subordonnée. Les exemples de grands génies que de grands torts ont flétris sont infiniment rares , et il seroit à souhaiter

qu'ils n'existassent pas, au prix même des beaux ouvrages que nous serions obligés d'y perdre. Ce sont des choses qui s'allient naturellement dans l'organisation d'un homme supérieur, que le talent et la vertu; et, quand le hasard les sépare, son caprice ne doit être considéré que comme une exception; encore, cela me paroît-il susceptible de quelque difficulté, et je serois bien porté à croire qu'il n'y a pas eu un méchant dont on ne puisse contester le génie, dans la plus haute acception de ce mot; tant il me paroît difficile que le génie, qui est comme une inspiration toute divine, et qui porte ordinairement avec lui tous les attributs de sa noble essence, se dégrade à animer les conceptions d'un mauvais cœur et d'un esprit dépravé. Les tems anciens sont d'accord avec les modernes, pour l'application de ce principe; et Platon, Virgile, Corneille, Racine, Fénelon seroient morts sans avoir enfanté ces chefs-d'œuvre qui placent leurs noms au-dessus de tout le reste de l'humanité, qu'on les citeroit peut-être encore comme les modèles de toutes les qualités sociales. Je vois seulement que la Grèce auroit perdu, à l'institution dont je parle, un Archiloque, si admiré tout à la fois et si méprisable, et dont le tems semble avoir fait justice, au défaut des lois, en détruisant les seuls titres qu'il eut à la gloire, tandis qu'il a laissé subsister tous ceux que l'histoire lui donne à l'exécration. Chez les Romains, je ne connois que Salluste, dont la vie infâme ait souillé un mérite réellement rare et regrettable; et J. B. Rous-

seau me paroît le seul de nos écrivains du premier ordre , qui ait laissé aux honnêtes gens plus de torts à déplorer , qu'aux écrivains de beaux modèles à suivre ; car je ne pense pas que la gloire de la littérature française fût sérieusement compromise , quand même un François Villon n'auroit pas *débrouillé l'art confus de nos vieux romanciers* , qu'on eût bien débrouillé sans lui ; quand un le Noble n'auroit pas dérobé le tems d'accumuler ses ennuyeuses compilations au loisir de la prison et des galères ; et quand une mort honteuse auroit surpris le Motteux dans un lieu de débauche , avant qu'il eût hasardé ses pitoyables conjectures sur Rabelais.

Un homme de mauvaises mœurs ayant énoncé à Sparte une opinion utile , l'éphore la fit répéter par un autre , de crainte que le peuple ne laissât retomber sur le premier quelque chose de la considération que cette idée méritoit. Il devoit en être de même dans les lettres. Quel que soit le motif de l'estime dont l'opinion investit un scélérat , il est de l'intérêt de la morale que ce motif soit anéanti. Je n'en excepterois pas l'Iliade.

NOTES.

(A MONTAIGNE.)

En premier lieu je te demande, Cinna, paisible audience ; n'interromps pas mon parler. Je te donneray tems et loisir d'y répondre. Tu sais, Cinna, que t'ayant pris au camp de mes ennemis, non seulement t'estant fait mon ennemy, mais estant né tel, je te sauvay ; je te mis entre mains tous tes biens, et t'ay enfin rendu si accomodé et si aysé que les victorieux sont envieux de la condition du vaincu. L'office du sacerdoce que tu me demandas, je te l'octroyai, l'ayant refusé à d'autres desquels les pères avoient tousjours combattu avec moy. T'ayant si fort obligé, tu as entrepris de me tuer. A quoi Cinna s'estant escrié qu'il estoit bien esloigné d'une si meschante pensée : Tu ne me tiens pas, Cinna, ce que tu m'avois promis, suivit Auguste ; tu m'avois asseuré que je ne serois pas interrompu. Ouy, tu as entrepris de me tuer, en tel lieu, tel jour, telle compagnie, et de telle façon. Et le voyant transi de ces nouvelles, et en silence, non plus pour tenir le marché de se taire, mais de la presse de sa conscience : Pourquoi, adjousta-t-il, le fais-tu ? Est-ce pour estre empereur ? Vrayment, il va bien mal à la chose publique s'il n'y a que moi qui t'empesche d'arriver à l'Empire. Tu ne peux pas seulement defendre ta maison, et perdis dernièrement un procès par la faveur d'un simple libertin. Quoy ! n'as-tu moyen ny pouvoir en autre chose qu'à entreprendre César ? Je le quitte s'il n'y a que moi qui empesche tes espérances. Penses-tu que Paulus, que Fabius, que les Cosséens et Serviliens te souffrent, et une si grande troupe de nobles, non seulement nobles de nom, mais qui, par leur vertu, honorent leur noblesse ? Après plusieurs autres propos, car

il parla à lui plus de deux heures entières : Or va , lui dit-il , je te donne , Cinna , la vie , à traistre et à parricide , que je te donnai autrefois à ennemy. Que l'amitié commence de ce jour d'huy entre nous. Essayons qui de nous deux de meilleure foy , moy , t'ai donné ta vie , ou tu l'ayes reçue.

(Le récit de Montaigne est lui-même littéralement dérobé à Sénèque.)

CORNEILLE.

AUGUSTE.

Prends un siège , Cinna , prends , et sur toute chose
Observe exactement la loi que je t'impose ;
Prête , sans me troubler , l'oreille à mes discours ;
D'aucun mot , d'aucun cri n'en interromps le cours ;
Tiens ta langue captive ; et si ce grand silence ,
A ton émotion fait quelque violence ,
Tu pourras me répondre après tout à loisir.
Sur ce point seulement contente mon désir.

CINNA.

Je vous obéirai , seigneur.

AUGUSTE.

Qu'il te souviene
De garder ta parole , et je tiendrai la mienne.
Tu vois le jour , Cinna ; mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon père et les miens :
Au milieu de leur camp tu reçus la naissance ;
Et lorsqu'après leur mort tu vins en ma puissance ,
Leur haine , enracinée au milieu de ton sein ,
T'avoit mis contre moi les armes à la main.
Tu fus mon ennemi même avant que de naître ;
Et tu le fus encore quand tu me pus connoître ;
Et l'inclination jamais n'a démenti
Ce sang qui t'avoit fait du contraire parti.
Autant que tu l'as pu les effets l'ont suivie.
Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie :
Je te fis prisonnier pour te combler de biens ;
Ma cour fut ta prison , mes faveurs tes liens.
Je te restituai d'abord ton patrimoine ;
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine ;

Et tu sais que depuis , à chaque occasion ,
 Je suis tombé pour toi dans la profusion.
 Toutes les dignités que tu m'as demandées ;
 Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées ;
 Je t'ai préféré même à ceux dont les parens
 Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs ;
 A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire ,
 Et qui m'ont conservé le jour que je respire :
 De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu ,
 Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
 Quand le ciel me voulut , en rappelant Mécène ,
 Après tant de faveurs montrer un peu de haine ,
 Je te donnai sa place , en ce triste accident ,
 Et te fis , après lui , mon plus cher confident.
 Aujourd'hui même encor , mon ame irrésolue ,
 Me pressant de quitter ma puissance absolue ,
 De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis ;
 Et ce sont , malgré lui , les tiens que j'ai suivis.
 Bien plus , ce même jour je te donne Emilie ,
 Le digne objet des vœux de toute l'Italie ,
 Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins ,
 Qu'en te couronnant roi je t'aurois donné moins.
 Tu t'en souviens , Cinna : tant d'heur et tant de gloire
 Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire ;
 Mais ce qu'on ne pourroit jamais s'imaginer ,
 Cinna , tu t'en souviens , et veux m'assassiner.

CINNA.

Moi , seigneur , moi , que j'eusse une ame si traîtresse !
 Qu'un si lâche dessein . . .

AUGUSTE.

Tu tiens mal ta promesse :

Sieds-toi ; je n'ai pas dit encor ce que je veux ;
 Tu te justifieras après , si tu le peux.
 Ecoute cependant , et tiens mieux ta parole.
 Tu veux m'assassiner demain au Capitole ,
 Pendant le sacrifice ; et ta main , pour signal ;
 Me doit , au lieu d'encens , donner le coup fatal ;
 La moitié de tes gens doit occuper la porte ,
 L'autre moitié te suivre et te prêter main forte.
 Ai-je de bons avis ou de mauvais soupçons ?
 De tous ces meurtriers te dirai-je les noms ?
 Procule , Glabrien , Virginian , Rutile ,
 Marcel , Plaute , Tenas , Pompone , Albin , Icile ,

Maxime , qu'après toi j'avois le plus aimé ;
 Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé ;
 Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes ,
 Que pressent de mes lois les ordres légitimes ,
 Et qui , désespérant de les plus éviter ,
 Si tout n'est renversé ne sauroit subsister.
 Tu te tais maintenant , et garde le silence ,
 Plus par confusion que par obéissance.
 Quel étoit ton dessein , et que prétendois-tu ,
 Après m'avoir au temple à tes pieds abattu ?
 Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique ?
 Si j'ai bien entendu tantôt ta politique ,
 Son salut désormais dépend d'un souverain
 Qui , pour tout conserver , tienne tout dans sa main ;
 Et si sa liberté te faisoit entreprendre ,
 Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre.
 Tu l'aurois accepté au nom de tout l'état ,
 Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
 Quel étoit donc ton but ? d'y régner en ma place !
 D'un étrange malheur son destin la menace ,
 Si , pour monter au trône et lui donner la loi ,
 Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi ;
 Si , jusques à ce point , son sort est déplorable ,
 Que tu sois , après moi , le plus considérable ,
 Et que ce grand fardeau de l'empire romain ,
 Ne puisse , après ma mort , tomber mieux qu'en ta main.
 Apprends à te connoître et descends en toi-même.
 On t'honore dans Rome , on te courtise , on t'aime ;
 Chacun tremble sous toi , chacun t'offre des vœux ;
 Ta fortune est bien haut ! tu peux ce que tu veux ;
 Mais tu ferois pitié , même à ceux qu'elle irrite ,
 Si je t'abandonnois à ton peu de mérite.
 Ose me démentir : dis-moi ce que tu vaux ;
 Conte-moi tes vertus , tes glorieux travaux ;
 Les rares qualités par où tu m'as dû plaire ,
 Et tout ce qui t'élève au dessus du vulgaire.
 Ma faveur fait ta gloire , et ton pouvoir en vient ;
 Elle seule t'élève et seule te soutient :
 C'est elle qu'on adore et non pas ta personne ;
 Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne ;
 Et , pour te faire cheoir , je n'aurois , aujourd'hui ,
 Qu'à retirer la main qui , seule , est ton appui.
 J'aime mieux , toutefois , céder à ton envie :
 Règne , si tu le peux , aux dépens de ma vie ;

Mais osés-tu penser que les Serviliens ,
Les Cosse, les Métel, les Paul, les Fabiens ,
Et tant d'autres enfin , de qui les grands courages ,
Des héros de leur sang sont les vives images ,
Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux ,
Jusqu'à pouvoir souffrir que tu règues sur eux ?
.

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie ;
Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie ;
Et, malgré la fureur de ton lâche dessein ,
Je te la donne encor comme à mon assassin.
Commençons un combat qui montre par l'issue ,
Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue.

N. B. Le fameux monologue d'Auguste, dont il n'est pas parlé dans le texte, se retrouve également dans Montaigne. Sur les autres plagiats de Corneille, voyez l'examen du Cid, par Scudéry.

(B MONTAIGNE.

Or, je vous veux monstrier combien la religion que je tiens est plus douce que celle de quoy vous faites profession. La vostre vous a conseillé de me tuer sans m'ouïr, n'ayant reçu de moi aucune offense, et la mienne me commande que je vous pardonne, tout convaincu que vous estes de m'avoir voulu tuer sans raison.

VOLTAIRE.

Des dieux que nous servons connois la différence.
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance ;
Le mien, lorsque ton bras vient de m'assassiner ,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

(C MONTAIGNE.

Je conçois aisément Socrate en la place d'Alexandre ;
Alexandre en celle de Socrate, je ne puis.

(104)

ROUSSEAU.

Vous chez qui la guerrière audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clitus.
Vous verrez un roi respectable,
Humain, généreux, équitable,
Un roi digne de vos autels.
Mais à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

(D CASSAIGNE.

Je chante ce héros qui régna sur la France,
Et par droit de conquête, et par droit de *chevalance*.

VOLTAIRE.

Je chante ce héros qui régna sur la France,
Et par droit de conquête, et par droit de *naissance*.

(E DU RYER.

Donc vous vous figurez qu'une bête assommée,
Tienne votre fortune en son ventre enfermée,
Et que des animaux les sales intestins
Soient un temple adorable où parlent les destins.
Ces superstitions, et tout ce grand mystère,
Sont propres seulement à tromper le vulgaire.

VOLTAIRE.

Cet organe des dieux est-il donc infaillible ?
Un ministère saint les attache aux autels,
Ils approchent des dieux, mais ils sont des mortels.
Pensez-vous qu'en effet, au gré de leur demande,
Du vol de leurs oiseaux la vérité dépende ?
Que, sous un fer sacré, des taureaux gémissans
Dévoilent l'avenir à leurs regards perçans,
Et que, de leurs festons, ces victimes ornées,
Des humains, dans leurs flancs, portent les destinées ?
Non, non ; chercher ainsi l'obscurité,
C'est usurper les droits de la divinité.
Nos prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense :
Notre crédulité fait toute leur science.

(105)

(F THÉOPHILE.

Mais je me sens jaloux de tout ce qui te touche ;
De l'air qui , si souvent , entre et sort par ta bouche ;
Je crois qu'à ton sujet le soleil fait le jour
Avecque des flambeaux et d'envie, et d'amour.
Les fleurs que , sous tes pas , tous les chemins produisent ,
Dans l'honneur qu'elles ont de te plaire me nuisent.
Si je pouvois complaire à mon jaloux dessein ,
J'empêcherois tes yeux de regarder ton sein.
Ton ombre suit ton corps de trop près , ce me semble ;
Car nous deux seulement devons aller ensemble.
Bref , un si rare objet m'est si doux et si cher
Que ma main seulement me nuit de te toucher.

CORNEILLE.

PSYCHÉ.

Des tendresses du sang peut-on être jaloux ?

L'AMOUR.

Je le suis , ma Psyché , de toute la nature.
Les rayons du soleil vous baisent trop souvent ;
Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent ;
Dès qu'il les flatte , j'en murmure.
L'air même que vous respirez ,
Avec trop de plaisir passe par votre bouche.
Votre habit de trop près vous touche.

(G MONTAIGNE.

CHARRON.

Liv. I^{er}, chap. 18.

Liv. II , chap. 2.

*Qu'il ne faut juger de notre
heur qu'après la mort.*

*Se tenir toujours prêt à la
mort : fruit de sagesse.*

Et semble que la fortune
quelquefois guette à point
nommé le dernier jour de
notre vie , pour montrer sa
puissance, de renverser en un
moment ce qu'elle a basti en
longues années, et nous fait
crier après Laberius : *Nimi-*

Le jour de la mort est le
maître jour , le juge de tous
les autres jours , auquel se
doivent toucher et éprouver
toutes les actions de notre
vie... Pour juger de la vie ,
il faut regarder comment s'en
est porté le bout. L'on ne peut

rùm hâc die unâ plus vixi mihi quàm vivendum fuit... On ne doit juger l'homme qu'on ne lui ait vu jouer le dernier acte de sa comédie, et sans doute le plus difficile.... En tout le reste il peut y avoir du masque... Mais à ce dernier roolle de la mort et de nous, il n'y a plus que feindre, il faut parler françois....

*Nam veræ voces tum demum pectore
ab imo
Ejiciuntur, et eripitur persona,
manet res.*

Voilà pourquoi se doivent à ce dernier trait, toucher et esprouver toutes les autres actions de nostre vie. C'est le maistre jour, c'est le jour juge de tous les autres... Epaminondas, interrogé lequel des trois il estimoit le plus, ou Chabrias, ou Iphicrates, ou soi-même? Il nous faut voir mourir, dit-il, avant que d'en pouvoir résoudre... Au jugement de la vie d'autrui, je regarde toujours comment s'en est porté le bout....

Chap. 19. *Que philosopher
c'est apprendre à mourir.*

Touté la sagesse et discours du monde se résout enfin à ce point de nous apprendre à ne craindre point à mourir.

bien juger de quelqu'un, sans lui faire tort, que l'on ne lui aye vu jouer le dernier acte de sa comédie, qui est sans doute le plus difficile. Epaminondas, le premier de la Grèce, enquis lequel il estimoit plus de trois hommes, de lui, Chabrias, et Iphicrates, répondit : Il nous faut voir premièrement mourir tous trois avant en résoudre. La raison est qu'en tout le reste il peut avoir du masque, mais à ce dernier roollet il n'y a que feindre.

Nam veræ voces, etc.

D'ailleurs, la fortune semble nous guetter à ce dernier jour, comme à point nommé, pour montrer sa puissance, renverser en un moment ce que nous avons basti et amassé en plusieurs années, et nous faire crier, avec Laberius : *Nimirum hâc die unâ plus vixi, etc.*

C'est chose excellente que d'apprendre à mourir; c'est l'étude de la sagesse qui se résout toute à ce but...

Vous en avez vu qui se sont bien trouvés de mourir, eschapan par là de grandes misères. Mais quelqu'un qui s'en soit mal trouvé, en avez-vous vu?...

Chiron refusa l'immortalité, informé, des conditions d'icelle, par le dieu même, du tems et de la durée, Saturne, son père. Imaginez, de vrai, combien seroit une vie perdurable, moins supportable à l'homme, et plus pénible que n'est la vie que je lui ay donnée. Si vous n'aviez la mort, vous me maudiriez sans cesse de vous en avoir privé. J'y ay à escient, meslé quelque peu d'amertume, pour vous empêcher, voyant la commodité de son usage, de l'embrasser trop avidement et indiscrètement.....

Le but de notre carrière, c'est la mort... Comment est-il possible d'aller au pas avant sa fièvre? Le remède du vulgaire, c'est de n'y penser pas. Mais de quelle brutale stupidité lui peut venir un si grossier aveuglement?... Ils vont, ils viennent, ils trottent, ils dansent : de mort nulles nouvelles. Tout cela est beau ; mais quand elle arrive, ou à

Jamais la mort présente ne fit de mal à personne ; et aucun de ceux qui l'ont essayée et savent ce que c'est, ne s'en est plaint.

.

S'il n'y avoit point de mort, et qu'il fallût demeurer ici, bon gré mal gré, certes, l'on la maudiroit. Imaginez combien seroit moins supportable et plus pénible, une vie perdurable, que la vie avec la condition de la laisser. Chiron refusa l'immortalité, informé des conditions d'icelle, par le dieu du tems, Saturne, son père. Queseroit-ce, d'autre part, s'il n'y avoit quelque peu d'amertume meslé en la mort? Certes, l'on y courroit trop avidement et indiscrètement.....

Le remède que baille en cecy le vulgaire est trop sot, qui est de n'y penser point, de n'en parler jamais. Outre que telle nonchalance ne peut loger en la teste d'homme d'entendement, encore enfin coûteroit-elle trop cher ; car advenant au despourveu, la mort, quels tourmens, cris, rage, désespoir? La sagesse conseille bien mieux de l'attendre de pied ferme et de la combattre ; et, pour ce faire,

eux, ou à leurs femmes.... les surprenant en dessoude et au découvert, quels tourmens, quels cris, quelle rage et quel désespoir les accable?.. Pour commencer à lui oster son plus grand avantage contre nous, prenons voye toute contraire à la commune. Ostons-lui son estrangeté.....

Si vous avez vescu un jour, vous avez tout veu ; un jour est égal à tous jours. Il n'y a point d'autre lumière ny d'autre nuit. Ce soleil, cette lune, ces estoiles, cette disposition, c'est celle même que vos ayeuls ont jouye, et qui entretiendra vos arrières neveux. Et, au pis aller, la distribution et variété de tous les actes de ma comédie se fournit en un an. Si vous avez pris garde au branle de mes quatre saisons, elles embrassent l'enfance, l'adolescence, la virilité, et la vieillesse du monde. Il a joué son jeu ; il n'y sait autre finesse que de recommencer : ce sera tousjours cela même.

Liv. II, Chap. 3.

Coûstume de l'isle de Cea.

La plus volontaire mort, c'est la plus belle... Comme

nous donne un avis tout contraire au vulgaire, c'est de l'avoir toujours en la pensée, la pratiquer, l'accoutumer, l'apprivoiser, etc.

Tu as tout veu ; un jour est égal à tous ; il n'y a point d'autre lumière ni d'autre nuit, d'autre soleil ny d'autre train au monde ; au pis aller tout se void en un an. L'on y voit la jeunesse, l'adolescence, la virilité, la vieillesse du monde. Il n'y a autre finesse que de recommencer.

La plus volontaire mort est la plus belle. Au reste, je

je n'offense les loix qui sont faites contre les larrons, quand j'emporte le mien, et que je coupe ma bourse, ni des boute-feux quand je brûle mon bois; aussi ne suis-je tenu aux lois faictes contre les meurtriers, pour m'avoir osté ma vie..... Mais ceci ne va pas sans contraste; car plusieurs tiennent que nous ne pouvons abandonner ceste garnison du monde, sans le commandement exprès de celui qui nous y a mis.... Il y a bien plus de constance à user la chaîne qui nous tient qu'à la rompre; et plus d'épreuves de fermeté en Régulus qu'en Caton. C'est l'indiscrétion et l'impatience qui nous hâtent le pas. Nuls accidens ne font tourner le dos à la vraie vertu... C'est le rôle de la couardise de s'aller tapir dans un creux, sous une tombe massive, pour éviter les coups de la fortune.

(H MONTAIGNE.

Liv. II, chap. 12.

Ceste mesme piperie que les sens apportent à nostre entendement, ils la reçoivent à leur tour; nostre ame, par

n'offense pas les loix faites contre les larrons, quand j'emporte le mien et je coupe ma bourse. Aussi ne suis-je tenu aux lois faites contre les meurtriers, pour m'avoir osté la vie. D'ailleurs elle est réprouvée par plusieurs, non seulement chrétiens et juifs... et philosophes comme Platon, Scipion, lesquels tiennent cette procédure pour vice de lâcheté, couardise et impatience; car c'est s'aller cacher et tapir pour ne sentir les coups de la fortune. Or, la vraie et vive vertu ne doit jamais céder: les maux et les douleurs sont ses alimens; il y a bien plus de constance à user la chaîne qui nous tient qu'à la rompre; et plus de fermeté en Régulus qu'en Caton.

PASCAL.

Les sens abusent la raison par de fausses apparences, et cette même piperie qu'ils lui apportent, ils la reçoivent

fois s'en revanche de mesme, ils mentent et se trompent à l'envy.

Quelle bonté est-ce que je voyois hier en crédit, et demain plus, et que le trajet d'une rivière fait crime? Quelle vérité que ces montagnes bornent, qui est mensonge au monde qui se tient au delà!

Le meurtre des enfans, meurtre des pères, communication de femmes, traficque de voleries, licence à toutes sortes de voluptez. Il n'est rien en somme si extrême qui ne se treuve reçue par l'usage de quelque nation. Il est croyable qu'il y a des lois naturelles, comme il se veoid ès aultres créatures, mais cette belle raison humaine s'ingérant partout de maîtriser et commander, brouillant et

d'elle à leur tour; elle s'en revanche. Les passions de l'ame troublent les sens et leur font des impressions fâcheuses. Ils mentent et se trompent à l'envi.

On ne voit presque rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence. Un méridien décide de la vérité.

Les lois fondamentales changent. Le droit à ses époques. Plaisante justice qu'une rivière ou une montagne borne! Vérité au deçà des Pyrénées, erreur au delà

.....
Pourquoi me tuez-vous? Eh quoi! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau?

Le larcin, l'inceste, le meurtre des enfans et des pères, tout a eu sa place entre les actions vertueuses.

Il y a sans doute des lois naturelles, mais cette belle raison humaine a tout corrompu. *Nihil amplius nostri est, quod nostrum dicimur artis est; ex senatûs consultis et plebiscitis crimina exercentur, ut olim vitis, sic nunc legibus nostris laboramus.*

confondant le visage des choses selon sa vanité et inconstance : *nihil itaque amplius nostrum est; quod nostrum dico artis est.*

Un souffle du vent contraire, le croassement d'un vol de corbeaux, le faulx pas d'un cheval, le passage fortuit d'un aigle, un songe, une voix, un signe, une brouée matinière suffisent à le renverser et porter par terre. Donnez-lui seulement d'un rayon de soleil par le visage, et le voilà fondu et évanoui.

Qu'on jette une poultre entre ces deux tours de Notre-Dame de Paris, d'une grosseur telle qu'il nous la fault à nous promener dessus, il n'y a sagesse philosophique de si grande fermeté qui puisse nous donner courage d'y marcher comme si elle estoit à terre.

Liv. II, chap. I.

Cette variation et contradiction que je veois en nous, si souple, a faict que auteurs nous songent deux ames, d'autres deux puissances, qui nous accompagnent et agissent chascune à sa mode, vers le bien l'une, l'autre

L'esprit du plus grand homme du monde n'est pas si indépendant qu'il ne soit sujet à être troublé par le moindre tintamare qui se fait autour de lui; il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées; il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une poulie.

Le plus grand philosophe du monde, sur une planche plus large qu'il ne faut pour marcher à son ordinaire, s'il y au-dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra.

Suivons nos mouvemens, observons nous-mêmes, et voyons si nous n'y trouverons pas les caractères vivans de ces deux natures. Tant de contradictions se trouveroient-elles dans un sujet simple? Cette duplicité de l'homme

vers le mal ; une si brusque diversité ne se pouvant bien assortir à un subject simple.

est si visible qu'il y en a qui ont pensé que nous avions deux ames , un sujet simple leur paroissant incapable de telles et si soudaines variétés , d'une présomption démesurée à un horrible abattement de cœur.

Liv. III, chap. 13.

Il n'est rien si lourdement et largement fautier que les lois , ny si ordinairement. Quiconque leur obéit parce qu'elles sont justes , ne leur obéit pas justement par où il doit.

Rien n'est si fautif que ces loix qui redressent les fautes. Qui leur obéit parce qu'elles sont justes , obéit à la justice qu'il imagine , mais non pas à l'essence de la loi.

(I TIMÉE de Locres.

PASCAL.

Dieu est un cercle immense dont le centre est partout et la circonférence nulle part.

• N. B. Je dois convenir que je ne donne cette pensée à Timée de Locres , que sur la foi des auteurs nombreux qui l'ont citée. Je ne l'ai pas trouvée dans le texte.

Nous avons beau enfler nos conceptions , nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie , dont le centre est partout , la circonférence nulle part.

(J Je donnerai deux de ces pastiches , non comme les meilleurs d'un homme d'esprit , qui est réellement fort habile en ce genre , mais comme les plus courts de sa collection. Le premier paroît être d'après la Bruyère , et le second d'après un auteur vivant.

Quoique la gloire soit infiniment peu de chose en soi-

même, et ne vaut pas qu'on sacrifie son repos à un vain appétit de la fumée qu'elle donne; je ne désapprouve pas tout à fait la recherche qu'un si grand nombre d'hommes font de ce fantôme, tant qu'ils ont l'espérance de le saisir pendant le cours de leur vie, car l'espérance même est un bien; et les illusions qui amusent nos misères sont aussi bonnes qu'autre chose. Mais je n'ai jamais conçu qu'un être passablement organisé, et doué de quelque sens, usât ses jours à se préparer une réputation à venir, froide et inutile indemnité pour sa cendre, de cette foule de soucis et d'angoisses qui remplissent l'existence des gens de lettres.

Je conviens avec vous, Criton, qu'il y a peu de sagesse à pâlir vingt ans sur des lois barbares, pour obtenir le droit de s'orner de la fourrure d'un petit quadrupède du nord, et qu'on paye cher un regard du souverain quand on l'achète au milieu du tumulte et du danger des batailles; c'est une grande vanité des hommes, de rechercher à si haut prix des jouissances frivoles, quand ils en pourroient goûter gratuitement en eux-mêmes de plus pures et de plus solides; et Cynéas a dit avant vous, Criton, que le repos étant le complément de tous les biens, il étoit absurde d'y marcher par tant de circuits quand on pouvoit s'y tenir dès l'abord. Mais vous, qui êtes souverainement prudent et sage, et qui dédaignez d'un mépris plus qu'humain, toutes les faiblesses puériles de vos semblables, dites-nous, Criton, quel souci secret vous travaille depuis quelques années? Pourquoi vous a-t-on vu, tout à coup, volontairement exilé du monde, abandonner l'état honnête qui vous faisoit vivre, et la maison de vos parens, et la société de vos amis, et la cité qui reclamoit vos services? D'où vient que votre tête a blanchi, que vos membres se sont décharnés, que vos yeux se sont troublés comme ceux d'un maniaque? Etes-vous malade, insensé ou poète? Je ne me suis point mépris. Vous travaillez à une grande épopée, qui doit faire vivre

vosre réputation jusques dans les siècles les plus reculés du monde, si la mort prématurée dont la misère vous menace, attend pour vous frapper que ce bel ouvrage soit à son terme. J'aime à croire, puisque telle est vosre manie, que la poussière des pyramides sera depuis long-tems balayée par le vent avant que les vers de Criton soient sortis de la mémoire des hommes, et que la postérité révèrera le nom de Criton à l'égal de Virgile et d'Homère. Mais en quoi ce nom vous est-il si cher, que vous lui fassiez le sacrifice de vos loisirs, de vosre tranquillité, de vosre vie entière? Qu'y a-t-il de commun entre vous et la combinaison de deux articulations prises au hasard dans l'immense répertoire des langues, pour qu'un bruit incertain de renommée, qui les accompagnera dans l'avenir, vous paroisse digne des soins qui ont sillonné vosre visage? O louable vocation! admirable emploi du tems! homme vraiment judicieux, qui sourit, du haut de sa sagesse, de voir le vulgaire se consumer en efforts, pour des cordons et des hermines, et qui n'aspire, quant à lui, qu'à faire retentir, à travers les tems qui ne seront peut-être jamais, six lettres de l'alphabet arrangées dans un certain ordre!

Au treillis serré qui garnit sa fenêtre rustique, la capucine du Pérou accroche de toutes parts ses tymbales d'un verd mat et ses cornets mordorés, tandis qu'un vieux lierre, décoration naturelle de la maison du pauvre, garnit tout le mur extérieur de ses fraîches tentures, où pendent de petits bouquets de bayes noires comme le jais.

N. B. Si mon opinion sur le style des grands maîtres et sur celui des écoles, a quelque vérité, le genre de ce second pastiche étoit plus facile à saisir que le genre du premier, et l'auteur doit s'en être mieux acquitté.

(K D'APRÈS BALZAC.

A M. le duc de Vivonne.

Aux Champs-Élysées , le 2 juin.

Monseigneur , le bruit de vos actions ressuscite les morts. Il réveille des gens endormis depuis trente années , et condamnés à un sommeil éternel. Il fait parler le silence même. La belle , l'éclatante , la glorieuse conquête que vous avez faite sur les ennemis de la France ! Vous avez redonné le pain à une ville qui a accoutumé de le fournir à toutes les autres. Vous avez nourri la mère nourrice de l'Italie. Les tonnerres de cette flotte , qui vous fermoit les avenues de son port , n'ont fait que saluer votre entrée. Sa résistance ne vous a pas arrêté plus long-tems qu'une réception un peu trop civile. Bien loin d'empêcher la rapidité de votre course , elle n'a pas seulement interrompu l'ordre de votre marche. Vous avez contraint , à sa vue , le sud et le nord de vous obéir. Sans châtier la mer , comme Xerxès , vous l'avez rendue disciplinable. Vous avez plus fait encore : vous avez rendu l'Espagnol humble. Après cela , que ne peut-on point dire de vous ? Non , la nature , je dis la nature encore jeune , et du tems qu'elle produisoit les Alexandre et les César , n'a rien produit de si grand que sous le règne de Louis XIV. Elle a donné aux Français , sur son déclin , ce que Rome n'a pas obtenu d'elle dans sa plus grande maturité. Elle a fait voir au monde , dans votre siècle , en corps et en ame , cette valeur parfaite dont on avoit à peine entrevu l'idée dans les romans et dans les poèmes héroïques. N'en déplaise à un de vos poètes , il n'a pas de raison d'écrire qu'au delà du Cocyte le mérite n'est plus connu. Le vôtre , monseigneur , est vanté ici , d'une commune voix , des deux côtés du Styx. Il fait sans cesse ressouvenir de vous , dans le séjour même de l'oubli ; il trouve des partisans zélés dans le pays de l'indiffé-

rence. Il met l'Achéron dans les intérêts de la Seine. Disons plus : il n'y a point d'ombre parmi nous, si prévenue des principes du portique, si endurcie dans l'école de Zénon, si fortifiée contre la joie et contre la douleur, qui n'entende vos louanges avec plaisir, qui ne crie miracle ! au moment où l'on vous nomme, et qui ne soit prête de dire, avec votre Malherbe :

A la fin, c'est trop de silence,
En si beau sujet de parler (1).

Pour moi, monseigneur, qui vous conçois encore beaucoup mieux, je vous médite sans cesse dans mon repos ; je m'occupe tout entier de votre idée, dans les longues heures de notre loisir. Je crie continuellement : le grand personnage ! et si je souhaite de revivre, c'est moins pour revoir la lumière que pour jouir de la souveraine félicité de vous entretenir, et de vous dire de bouche, avec combien de respect je suis, de toute l'étendue de mon ame, etc.

D'APRÈS VOITURE.

A M. le duc de Vivonne.

Aux Champs-Élysées, le 2 juin.

Monseigneur, bien que nous autres morts ne prenions pas grand intérêt aux affaires des vivans, et ne soyons pas trop portés à rire, je ne saurois pourtant m'empêcher de

(1) On ne peut s'occuper de plagiat sans se rappeler que ces deux vers ont été plaisamment dérobés par Scarron :

Or ça, tout de bon, je commence.
Aussi bien, c'est trop de silence
En si beau sujet de parler.
Ces vers sont ici d'importance :
J'ai fort bien fait de les voler.

me réjouir des grandes choses que vous faites au-dessus de notre tête. Sérieusement, votre dernier combat fait un bruit du diable aux enfers. Il s'est fait entendre dans un lieu où l'on n'entend pas Dieu tonner, et a fait connoître votre gloire dans un pays où l'on ne connoît pas le soleil. Il est venu ici un bon nombre d'Espagnols, qui y étoient, et qui nous en ont appris le détail. Je ne sais pourquoi on veut faire passer les gens de leur nation, pour fanfarons : ce sont, je vous assure, de fort bonnes gens ; et le roi, depuis quelque tems, nous les envoie ici, fort humbles et fort honnêtes. Sans mentir, monseigneur, vous avez bien fait des vôtres, depuis peu. A voir de quel air vous courez la mer Méditerranée, il semble qu'elle vous appartienne toute entière. Il n'y a pas, à l'heure qu'il est, dans toute son étendue, un seul corsaire en sûreté ; et pour peu que cela dure, je ne vois pas de quoi vous voulez que Tunis et Alger subsistent. Nous avons ici les César, les Pompée et les Alexandre : ils trouvent tous que vous avez assez attrapé leur air, dans votre manière de combattre. Surtout, César vous trouve très César. Il n'y a pas jusqu'aux Alaric, aux Genserik, aux Théodoric, et à tous ces autres conquérans en *ic*, qui ne parlent fort bien de votre action : et, dans le Tartare même, je ne sais si ce lieu vous est connu, il n'y a point de diable, monseigneur, qui ne confesse ingénument qu'à la tête d'une armée vous êtes beaucoup plus diable que lui. C'est une vérité dont vos ennemis tombent d'accord. Néanmoins, à voir le bien que vous avez fait à Messine, j'estime, pour moi, que vous tenez plus de l'ange que du diable, hors que les anges ont la taille un peu plus légère que vous, et n'ont point le bras en écharpe. Raillerie à part, l'enfer est extrêmement déchaîné en votre faveur. On ne trouve qu'une chose à redire à votre conduite : c'est le peu de soin que vous prenez quelquefois de votre vie. On vous aime assez en ce pays-ci, pour souhaiter de ne vous y point voir. Croyez-moi, monseigneur, je l'ai déjà dit en l'autre

monde : *C'est peu de chose qu'un demi-dieu quand il est mort.* Il n'est rien tel que d'être vivant ; et pour moi , qui sais maintenant par expérience , ce que c'est que de ne plus être , je fais ici la meilleure contenance que je puis. Mais , à ne vous rien céler , je meurs d'envie de retourner au monde , ne fût-ce que pour avoir le plaisir de vous y voir. Dans le dessein même que j'ai de faire ce voyage , j'ai déjà envoyé chercher plusieurs fois les parties de mon corps pour les rassembler ; mais je n'ai jamais pu ravoïr mon cœur , que j'avois laissé en partant à ces sept maîtresses que je servois , comme vous savez , si fidèlement , toutes sept à la fois. Pour mon esprit , à moins que vous ne l'ayez , on m'a assuré qu'il n'étoit plus dans le monde. A vous dire le vrai , je vous soupçonne un peu d'en avoir au moins l'enjouement ; car on m'a rapporté ici , quatre ou cinq mots de votre façon , que je voudrois de tout mon cœur avoir dits , et pour lesquels je donnerois volontiers le panégyrique de Pline et deux de mes meilleures lettres. Supposé donc que vous l'ayez , je vous prie de me le renvoyer au plutôt ; car , en vérité , vous ne sauriez croire quelle incommodité c'est que de n'avoir pas tout son esprit , surtout lorsqu'on écrit à un homme comme vous. C'est ce qui fait que mon style aujourd'hui est tout changé. Sans cela , vous me verriez encore rire , comme autrefois , avec mon compère le Brochet , et je ne serois pas réduit à finir ma lettre trivialement , comme je fais en vous disant que je suis , monseigneur , etc.

(L Maudit soit l'auteur dur , dont l'âpre et rude verve ,
 Son cerveau tenaillant , rima malgré Minerve ;
 Et de son lourd marteau , martelant le bon sens ,
 A fait de méchans vers douze fois douze cents.

FIN.

DE LA
PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE,
OU
LES CONTREFACTEURS ET LES PLAGIAIRES
DÉMASQUÉS.

*TITRE du Dictionnaire Universel publié par M.
L. PRUDHOMME, rue des Marais, F. S. G.*

DICTIONNAIRE UNIVERSEL ;

HISTORIQUE, CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE,

Ou Histoire abrégée et impartiale des hommes de toutes les nations qui se sont rendus célèbres, illustres ou fameux par des vertus, des talens, de grandes actions, des opinions singulières, des inventions, des découvertes, des monumens, ou par des erreurs, des crimes, des forfaits, etc., depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours ; avec les dieux et les héros de toutes les mythologies ; enrichie des notes et additions des abbés BROTIER et MERCIER DE SAINT-LÉGER, etc., etc.

D'après la huitième Édition publiée par MM. CHAUDON et DELANDINE.

NEUVIÈME ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE DE 20,000 ARTICLES,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE SAVANS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

Suivie de Tables chronologiques, pour réduire en corps d'histoire les articles répandus dans ce Dictionnaire.

18 volumes in-8°, ornés de 12,000 portraits en médaillons.

Prix de chaque volume :

Broché, avec étiquette . . . 7 fr. — 8 fr., *franc de port.*

Papier vélin, ... 14 — 15 *idem.*

NOTA. Il en paraît 15 volumes. Les tomes 16, 17 et 18 seront terminés irrévocablement dans le mois de décembre prochain.

TITRE de la contrefaçon, dont les deux premiers volumes paraissent.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE,

Ou histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs talens, leurs vertus ou leurs crimes ;

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF.

Rédigé par une Société de Gens de Lettres et de Savans.

A PARIS, chez les frères MICHAUD.

DE LA PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE,

OU

LES CONTREFACTEURS ET LES PLAGIAIRES DÉMASQUÉS.

CONTENANT : 1^o Introduction au procès, contre les Auteurs et Éditeurs *de la Biographie universelle*, contrefaçon du DICTIONNAIRE UNIVERSEL, HISTORIQUE, CRITIQUE et BIBLIOGRAPHIQUE. 2^o Charlatanisme des discours préliminaires et des prospectus. 3^o Astuce et conjuration des contrefacteurs. 4^o Rapprochement entre les brevets d'invention et les anciens privilèges. 5^o Caractères de la contrefaçon et du plagiat. 6^o Lois sur la propriété littéraire et les brevets d'invention, depuis 1682, jusqu'à nos jours. 7^o Idée générale sur la contrefaçon, par l'un de nos plus célèbres jurisconsultes.

PAR L. PRUDHOMME.

Le style de l'homme qui a raison doit
être calme comme son ame.

A PARIS,

Chez l'Auteur, rue des Marais, n^o 18. F. S. G.

DE L'IMPRIMERIE DE PRUDHOMME FILS.

1811.



TABLE

RAISONNÉE

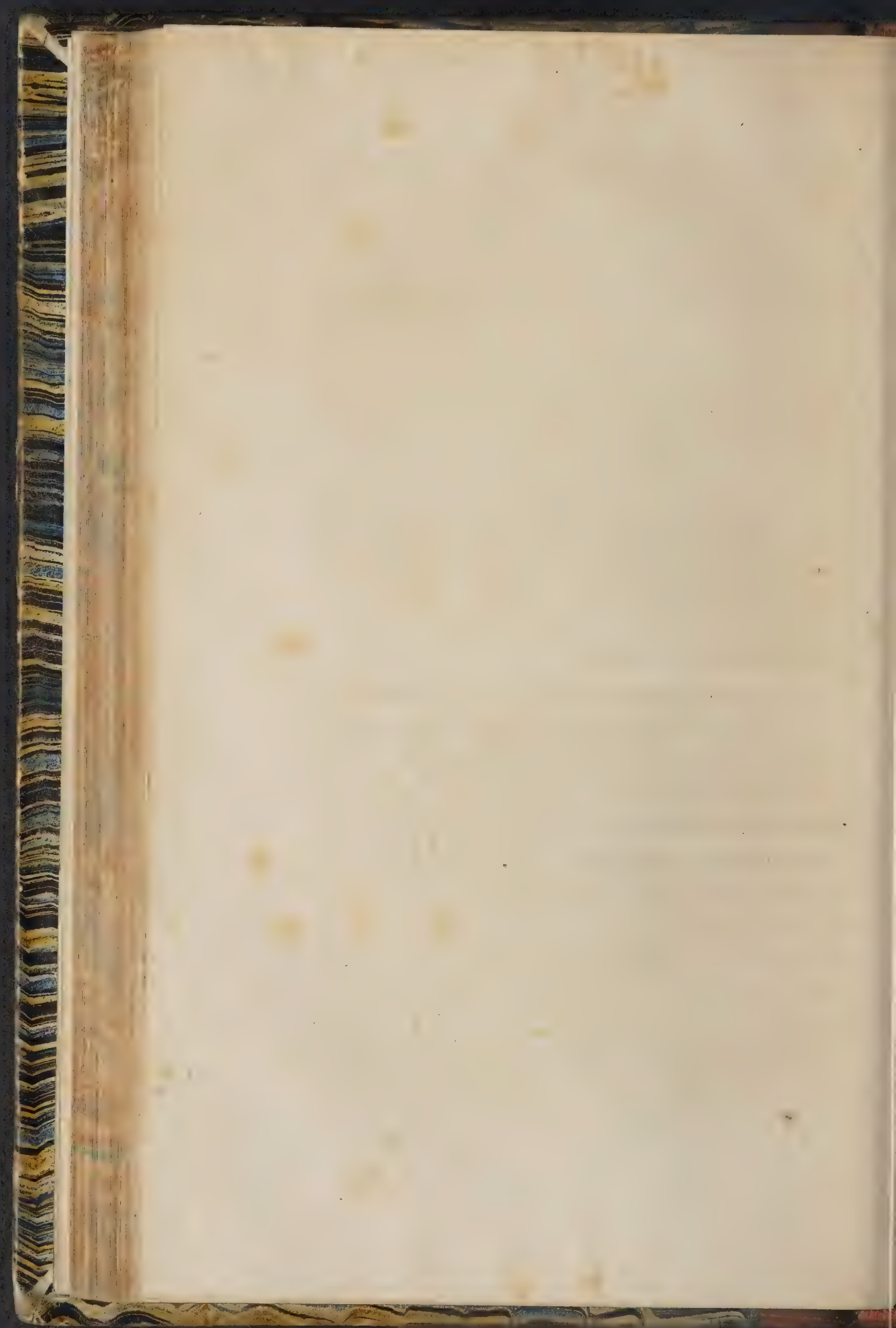
DES MATIÈRES.

A mes juges.	Pag.	v.
Exposition du procès, moyen de conciliation tenté inutilement.		
<i>Lettre</i> du Directeur général de l'Imprimerie ; plainte contre les freres Michaud.		2
<i>Lettre</i> de l'abbé Chaudon, sur l'assignation donnée aux freres Michaud.		4
Service rendu aux FF. M. , sur le danger de leur entreprise.		6
Mépris pour le public en lui annonçant un ouvrage <i>entièrement neuf</i>		7
Impudeur de plusieurs écrivains du 19 ^e siècle.	<i>id.</i>	
Vénération de M. Delandine pour M. Chaudon	<i>id.</i>	
Présomption et charlatanisme des faiseurs de discours préliminaire et de prospectus.		8
Modestie de la préface de l'abbé Chaudon ; et honneur rendu à ce savant.		10
Preuve de la conjuration des freres Michaud contre le Dictionnaire Universel.		11
Conversation avec le censeur d'un journal.		15
Opinion de l'abbé de Fleury et d'un souverain, sur les écrivains qui trahissent la vérité, et dont les opinions suivent les mouvemens d'une girouette.		17
Réponse à quelques erreurs de dates reprochées au Dictionnaire Universel.		18
Fautes, erreurs, omissions reprochées à la Biographie Universelle.		19
Examen critique de M ^{me} de Genlis sur la Biographie.		22
Lettre du Ministre de la Justice sur les contrefaçons.		31
Idee sur la déclaration à faire par les imprimeurs, auteurs et éditeurs à la Direction générale de l'Imprimerie ; avantage qu'on peut retirer de cette déclaration contre les contrefacteurs.	<i>id.</i>	
Rapprochement des brevets d'inventions et des anciens privilèges en librairie.		33
Intention des lois de l'empire sur les propriétés litté-		

raires ; bases de ces lois déjà posées sous Louis XII.	Pag. 38
Sévérité des tribunaux pour les contrefacteurs.	40
Astuce et perfidie des contrefacteurs.	41
Arrêt du Conseil qui condamne un imprimeur , d'Orléans. Défense de publier deux ouvrages en concurrence.	42
Ordre donné par le garde des Sceaux en faveur du libraire Desaint.	43
Arrêt de la Cour de Cassation , qui condamne la contrefaçon du Dictionnaire de l'Académie.	44
Respect du sieur Prudhomme pour les propriétés littéraires.	Id.
Lettres honorables , pour M. Prudhomme , de l'abbé Chaudon.	46
Frais et travaux pour la 9 ^e édition du Dictionnaire Universel.	49
Avœux de plusieurs collaborateurs de la Biographie.	52
Franchise des frères Michaud , qui avouent avoir mis à contribution le Dictionnaire Universel.	53
Scrupule des frères Michaud.	54
Rapprochement de la contrefaçon et définition du plagiat.	57
Extrait de la préface de l'abbé Chaudon , pour la première édition de son Dictionnaire Historique publié en 1765 , qui fait connaître la modestie de son style et son érudition , en opposition au charlatanisme des préfaces de nos jours.	67
Preuves authentiques de contrefaçon et de plagiat du Dictionnaire Universel.	77
Idée générale de la contrefaçon par l'un de nos plus célèbres jurisconsultes , avec les citations des lois et arrêts du Conseil sur la propriété littéraire , et moyen de réprimer la contrefaçon , depuis 1682 , jusqu'à nos jours.	103
Lois des 5 et 19 février 1810.	107
Loi sur les découvertes utiles , et sur les brevets d'inventions.	108
Loi portant règlement sur les propriétés des auteurs d'invention , et découvertes en tout genre d'industrie.	110

A MES JUGES.

LES hommes de génie, tous les auteurs, imprimeurs et libraires, attendent avec impatience une décision définitive sur la propriété littéraire. Ils vous disent, par mon organe :
« Votre justice et la sagesse de votre jugement protégeront nos veilles laborieuses ;
» nos travaux n'auront de valeur, ils n'obtiendront d'encouragement, ils ne seront
» récompensés qu'autant que la cause soumise
» à vos lumières aura triomphé des embûches
» de l'avarice, et des spéculations de ces
» hommes qui seroient dignes de notre estime,
» s'ils n'étoient égarés par l'envie ou l'avidité. »



DE LA
PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE ,

OU

LES CONTREFACTEURS ET LES PLAGIAIRES
DÉMASQUÉS

« QUAND on contrefait les productions d'un
» auteur, on commet contre lui le crime de
» vol, puisqu'on lui ravit le fruit de ses veilles
» et de ses travaux. » (*Répertoire de Juris-*
prudence, par M. Merlin.)

Démasquer les contrefacteurs et les plagiaires ,
c'est rendre à la société un service important ;
peut-être ne me serais-je pas chargé sitôt de
cette tâche honorable , si je n'avais pas eu un
motif urgent de manifester ma juste indignation
contre de tels spoliateurs , *ab uno disce omnes*.
Ce n'est pas seulement ma propriété que j'ai à
défendre aujourd'hui , c'est encore celle de quel-
ques pères de famille et d'honnêtes capitalistes ,
qui , connaissant ma droiture , mon zèle , mon
économie , mes soins et mon travail , n'ont pas
hésité à me confier des sommes considérables
pour venir à bout d'une entreprise bibliogra-
phique d'une utilité évidente.

Je me suis proposé de donner la neuvième édition du *Dictionnaire universel historique* , dont les huit premières éditions , publiées dans l'espace de cinquante ans par le respectable abbé Chandon , ont obtenu les plus heureux succès en France et dans les pays étrangers. J'ai acquis à grands frais les droits de l'auteur et de ses ayant-cause ; j'ai publié mon *Prospectus* , bon nombre de souscripteurs ont affermi ma résolution ; j'ai commencé et avancé l'impression de l'ouvrage , devais-je m'attendre à la voir contrariée , ou plutôt envahie par des rivaux , par des compétiteurs , par des contrefacteurs , par des confrères de la même cité , qui ne pouvaient ignorer ni mon projet , ni son exécution actuelle , ni l'accueil du Public , ni même les noms de mes associés et de mes collaborateurs ; pouvais-je prévoir qu'une entreprise aussi mûrement méditée , aussi exactement , aussi sagement conduite , ne pourrait être terminée que par un recours forcé devant les tribunaux ? Je dis recours forcé , car avant de porter devant les magistrats une cause aussi ignominieuse pour mes adversaires , j'ai épuisé en vain pendant dix-huit mois toutes les voies de conciliation ; on n'a pas même déferé à la médiation de M. le Conseiller d'Etat , directeur de l'Imprimerie et de la Librairie : ce fait pourrait être révoqué en doute ; en voici la preuve , qui va désigner le nom de

mes antagonistes que je ne puis plus me dispenser de faire connaître.

A M. PRUDHOMME.

Du 22 août 1810.

J'ai communiqué, Monsieur, à MM. Michaud les observations et les propositions que vous m'avez faites dans votre lettre du 17 juillet. J'ai l'honneur de vous transmettre un extrait de leur réponse; elle ne me laisse pas espérer que la discussion que vous avez avec eux puisse être terminée autrement que par *les voies de droit*.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Le Conseiller d'Etat, Directeur général,
signé PORTALIS.

Ce n'est donc que le 19 juillet 1811 que j'ai rendu plainte contre les frères Michaud, donné assignation en police correctionnelle, conformément à la loi du 19 juillet 1793, à l'article 425 de la loi du 12 février 1810, et conclu à ce qu'il plaise au tribunal les condamner solidairement à une amende de 2,000 fr. d'après l'article 427 de la loi du 19 février 1811, en outre à 100,000 fr. de dommages et intérêts, et ordonner que les volumes déjà imprimés de ladite contrefaçon, et ceux qui pourraient l'être par la suite, ainsi que les planches, etc., fussent saisis et confisqués à mon profit, sauf à M. le procureur impérial à requérir ce qu'il appartiendra pour la vindicte publique.

Malgré la légitimité de ma cause, je n'ai ce-

pendant pas voulu faire saisir provisoirement , comme je le pouvais , les premiers volumes de la *Biographie* , et peut-être ai-je eu tort. Je rends néanmoins justice à l'un des frères Michaud , le poète ; il ne s'est pas refusé à l'arbitrage de M. le directeur général , et m'a paru , plus que son frère , pénétré de respect pour le droit sacré de la propriété littéraire.

J'ai cru devoir faire part de ma démarche à mon cessionnaire , le respectable abbé Chaudon , qui , parvenu à l'âge de 75 ans , pouvait encore espérer de voir une neuvième édition de son intéressant ouvrage , à laquelle il m'avait même promis de concourir ; voici sa réponse :

Je viens de recevoir, mon cher Monsieur, les lettres de marque dont vous vous êtes pourvu contre les honnêtes écumeurs de la typographie ; vous gagnerez votre procès auprès de tous les hommes équitables ; mais vous savez que cette espèce est rare , et que la plupart des hommes , même parmi certains des mes confrères de la plume , ne connaissent la justice que comme les menteurs connaissent la vérité.

Cependant , toute la terre n'est pas pervertie ; je me flatte que les juges auxquels vous vous êtes adressé ne participent pas à la corruption générale , et qu'ils ont autant d'équité que de lumières.

Je connais aussi ces deux qualités dans plusieurs gens de lettres dignes de ce nom , devenu trop commun ; mais il en est quelques-uns que le plus léger intérêt , que la crainte de perdre un petit coin dans un journal , font presque toujours parler contre leur pensée , et approuver

en public des procédés qu'ils condamnent au fond de leur cœur.

Votre cause est celle de tous les auteurs, de tous les libraires; ils devraient se joindre à vous pour la soutenir. Quant à moi, parvenu à la fin de mon quinzième lustre, n'ayant recueilli depuis plus de cinquante ans de travaux que des vols et des tracasseries, voyant qu'on me traite comme le grison mourant de la fable, dont tous les confrères se disputent la fourrure, je ne puis vous servir que par mes vœux, et j'en fais de bien sincères pour que vous triomphiez de vos rivaux. En outre mes armes sont rouillées, et je n'ai pas assez de vigueur pour me battre contre l'archange Michel, ni même contre aucun membre de la milice angélique.

D'ailleurs votre réclamation est trop forte de raisons pour que je doute de votre victoire; ayez la bonté de m'apprendre les suites de cette nouvelle espèce de combat du désintéressement et de la loyauté, contre l'avidité et l'artifice. — A Mézin, le 4 août 1811.

Signé CHAUDON.

Comme le dit M. Chaudon, ma cause est bien celle de tous les gens de lettres et de tous les libraires; si les lois sur les propriétés littéraires ne sont pas respectées, il faut jeter toutes les plumes et fermer les imprimeries. Mais le succès de ma juste réclamation donnera toute sécurité à ceux qui sont dignes de cultiver les lettres; les libraires ne craindront plus d'acquérir des manuscrits, de faire des spéculations honorables pour leur pays, sans compromettre leur fortune, et d'exposer les capitaux qu'ils sont

très-souvent obligés d'emprunter pour des ouvrages considérables.

J'aurai même rendu aux frères Michaud le service de les éclairer sur le danger qu'ils peuvent courir en continuant leur *Biographie* : cet ouvrage devant former au moins quarante volumes , si l'on en juge par les deux premiers qu'ils ont publiés, leur ferait , à coup sûr, éprouver une perte d'environ cinq cent mille francs.

Ils ne peuvent ignorer que les libraires *Levrault* ont perdu quatre-vingt mille francs pour avoir commencé, d'après les promesses d'un grand nombre de savans naturalistes qui devaient signer leurs articles , un Dictionnaire d'histoire naturelle , *ouvrage unique et absolument neuf*, qui devait avoir dix-huit volumes. Ce Dictionnaire fut proposé dans le moment où M. Déterville , libraire à Paris , en publiait un semblable : il n'en a jamais paru que quatre volumes dans le cours de trois ou quatre ans ; et par la longueur de chaque article on en pouvait attendre plus de cinquante. Le Dictionnaire de M. Déterville , composé de vingt-quatre volumes , a été terminé , et l'édition épuisée dans le délai de la confection des quatre premiers volumes de MM. Levrault. Le prospectus et le discours préliminaire de M. Déterville promettaient cependant beaucoup moins que celui des libraires *Levrault*.

Il faut qu'ils jugent bien mal du public , ces écrivains qui s'engagent à donner un Dictionnaire *neuf* ou *entièrement neuf*, ouvrage dans lequel on ne peut changer ni les faits, ni les dates, tel qu'un Dictionnaire historique ; il faudrait dans ce cas annoncer un ouvrage *entièrement neuf*, pour la manière de juger les hommes et les choses ; par exemple , prouver que Bossuet , Fénelon , Racine , Corneille , Voltaire , Rousseau , Buffon , etc. etc., ne sont pas des écrivains célèbres , ce qui serait *neuf et entièrement neuf*.

Les littérateurs , dans le dix-neuvième siècle , auraient-ils surpassé tous leurs prédécesseurs ? On le croit presque , en voyant de jeunes écrivains déprimer , d'un ton décisif , des productions qui ont obtenu le plus grand succès et qui ont mérité à leurs auteurs les éloges d'un siècle.

M. Delandine , homme de lettres , du dix-huitième siècle , qui a dirigé et augmenté la huitième édition du Dictionnaire historique publiée en 1804 , a eu la modestie de dire : *Je ne me suis pas permis de retoucher les anciens articles des précédentes éditions de l'abbé Chaudon : c'est notre maître à tous. On lit toujours avec un nouveau plaisir ses articles historiques ; ses jugemens sur les hommes et sur les choses sont sans passion ;*

les faits ne sont pas noyés dans des phrases inutiles ; son style est concis ; ses connaissances profondes sont le résultat de cinquante ans de méditation , d'une correspondance suivie avec des savans français et étrangers du premier mérite, dont la plupart ont été ses collaborateurs.

Eh ! c'est au commencement du dix-neuvième siècle que les frères Michaud , qui n'étaient pas nés lorsque M. Chaudon a publié la cinquième édition de son Dictionnaire , ont l'audace de dire dans un discours préliminaire : « La première construction de l'édifice de ce Dictionnaire est tellement vicieuse qu'il semble moins difficile de la refaire que de la réparer. »

Ne pourrait-on pas appliquer à l'auteur de ce discours, ce vers du poète Gilbert :

Qui se croit un grand homme et fit une préface.

Le Public n'est plus la dupe du charlatanisme des discours préliminaires que l'on place en tête des prospectus pour le séduire , mais il ignore que certains faiseurs de discours préliminaires exigent des éditeurs une rétribution sur chaque souscription : il en est qui ont reçu jusqu'à trois mille francs pour un discours ou une préface de dix à douze pages , amas indigeste de mensonges , dans lequel l'auteur s'épuise à faire des promesses que l'éditeur ne remplira jamais.

Les frères Michaud assurent dans leur discours préliminaire qu'il manquait à la France un *Dictionnaire historique* tel que celui qu'ils annoncent, et qu'en le publiant ainsi ils rendent service à la littérature. Etrange aveuglement ! illusion inouïe de l'amour-propre ! il n'existait peut-être pas en France, depuis cinquante ans, des écrivains dignes d'entrer en lice avec ceux de nos jours ! Les savans du dix-huitième siècle, malgré leur supériorité, ont-ils jamais eu la présomption d'annoncer un *Dictionnaire historique entièrement neuf* ? il n'est pas un auteur qui n'eût rougi de prêter son nom à une spéculation qui aurait porté atteinte à la propriété ; tous savaient apprécier et respecter la concision, l'atticisme et l'agrément du style de M. Chaudon, style qui fera toujours le désespoir des plagiaires et des contrefacteurs.

Mais rien ne doit étonner aujourd'hui, lorsqu'on voit des écrivains dire qu'il manquait à la France des géographes, des historiens, des poètes, des biographes, etc. : pourquoi n'ont-ils pas dit aussi que ni les précédentes académies, ni l'Institut n'ont produit aucun littérateur capable d'illustrer leur pays ; qu'il faut déchirer ou brûler tout ce qui a été écrit sur les sciences, la géographie, la morale, l'histoire, etc., etc ? Oui, il manquait à la France des hommes de lettres qui, comme ceux-ci, au lieu de plumes, fissent

usage de ciseaux, et dont les opinions fussent périodiques.

Pour juger si les écrivains du dix-huitième siècle avaient autant d'érudition et de modestie que ceux du dix-neuvième, j'invite à lire l'extrait (page 67 de ce mémoire), de la préface de M. Chaudon qui se trouve en tête de la première édition de son Dictionnaire historique publiée en 1765, et que j'ai mise au tome premier de ma neuvième édition.

On remarquera la modestie du style qui règne dans cette préface, et qui pourrait servir de modèle à nos faiseurs de discours préliminaires.

Les frères Michaud ignorent sans doute que M. Chaudon a l'honneur d'être membre agréé ou correspondant des plus célèbres académies et sociétés littéraires de l'Europe.

Ils ignorent que M. Chaudon appartenait à l'ordre des bénédictins, qui, pendant plusieurs siècles, a conservé les manuscrits, a cultivé avec fruit les sciences et les lettres, et à qui l'on doit des ouvrages qui passeront à la dernière postérité.

Ils ignorent que les habitans de la ville de Mézin, lieu de la résidence de M. Chaudon, ont rendu, vers la fin de 1808, un hommage éclatant à ses vertus et à ses talens comme auteur principal de huit éditions du Dictionnaire historique

des Hommes célèbres; ouvrage, disent-ils, dont le *mérite et l'utilité ont été généralement reconnus* et consacrés par l'estime publique en France et dans les pays étrangers; qu'ils ont fait faire son portrait à leurs frais; qu'ils l'ont placé avec solennité dans la salle communale en présence de M. le préfet du département qui a voulu partager ce témoignage d'une juste vénération.

Ainsi, d'après les frères Michaud et consorts, il faut que tous ceux qui ont fait l'éloge de M. l'abbé Chaudon conviennent qu'ils se sont trompés.

Avant de soumettre à mes juges et à l'opinion publique quelques idées sur les propriétés littéraires et sur les différens caractères de contre-façons et de plagiats, je vais rendre un compte exact de tous les moyens employés par les frères Michaud pour me ravir la propriété de mon dictionnaire.

Non, jamais conjuration littéraire n'a été ourdie avec plus d'astuce et de perfidie: on ne sera pas surpris d'y voir des journalistes éhontés, des hommes de lettres, se coaliser et y prendre une part très-active..... Quel est le puissant moteur de cette coalition? l'argent! l'argent!

..... *Quid non mortalia pectora cogis
Auri sacra fames?*

Pour prouver l'astuce et la mauvaise foi des frères Michaud, il suffit de les suivre pas à pas dans leur marche; leur premier Prospectus por-

tail : *Biographie ancienne et moderne*; le second, *Dictionnaire universel de Biographie*, rédigé par vingt - quatre hommes de lettres , désignés tous français , et sans annonce de portraits.

Mon Prospectus ayant alors paru avec une liste de soixante savans, français et étrangers, qui devaient enrichir mon Dictionnaire , et dont le nombre et les noms justement célèbres ont effrayé MM. Michaud , l'un des deux , qui est rédacteur de la Gazette de France , a cherché à jeter de la défaveur sur les savans étrangers en plaisantant sur l'orthographe de certains noms, et particulièrement sur celui de M. Schlichtegroll, l'un des premiers littérateurs de l'Allemagne.

Leur troisième Prospectus, qui a suivi le mien, porte *Biographie ancienne et moderne* ; il est rédigé d'après mon plan et mes idées ; ces MM. se sont même servi dans divers endroits des mêmes expressions ; ils ont aussi annoncé des portraits. Ces portraits sont ceux que M. Landon a fait graver pour sa galerie historique des grands hommes ; aucun n'a été gravé particulièrement pour la Biographie universelle ; et cependant , à cause de ces portraits , les éditeurs ont augmenté de trois francs chaque volume ; ils ont donné une liste de collaborateurs composée du même nombre de savans français et étrangers , parmi lesquels on retrouve M. Schlichtegroll , sur le nom duquel ils avaient plaisanté.

Les frères Michaud étaient instruits que beaucoup de savans français et étrangers coopéraient à ma neuvième édition, puisqu'ils ont écrit à plusieurs d'entr'eux pour les prier de leur fournir des matériaux , et que le plus grand nombre a eu la délicatesse de refuser , et s'est montré peu ambitieux de transmettre son nom à la postérité , en signant quelques articles.

Comme le titre de *Dictionnaire universel* m'appartient, ils n'ont osé le mettre en tête de leur ouvrage; le titre de leurs deux premiers volumes porte *Biographie universelle* , avec cette épigraphe :

On doit des égards aux vivans ; on ne doit aux morts que la vérité !

Ce n'est pas cet esprit qui a dirigé les auteurs de la *Biographie moderne* , sur les hommes vivans , 4 vol. in-8°, publiés en 1806 ; car ils ont proscrit tous les philosophes qui , à l'époque de 1789, étaient partisans de la révolution, à l'exception cependant de ceux qui sont devenus puissans par les places qu'ils occupent ; ils ont au contraire été comblés d'éloges. Il serait curieux pour le Public de connaître plusieurs de ces apologistes ; on y verrait des poètes ci-devant dévoués à Robespierre , à Marat , à Châlier de Lyon , etc. Sans doute le poète Michaud qui doit les connaître ne les aura pas admis au nombre de ses collaborateurs pour la *Biographie universelle*.

Le titre *Dictionnaire* étant pour les frères Michaud d'une grande ressource, ils ont employé encore une autre supercherie qui n'échappera pas à mes juges, ce fut d'annoncer dans plusieurs journaux les deux premiers volumes de la *Biographie universelle*, sous le titre de *Dictionnaire universel*; ils ont même trompé à ce sujet le journal officiel de la Librairie.

Je puis encore me plaindre de diverses lettres qu'ils ont écrites à des libraires pour les prévenir que mon *Dictionnaire* ne se continuait pas, ainsi que des moyens qu'ont employés leurs commis voyageurs pour détruire la bonne opinion que les libraires des départemens et de l'étranger avaient conçue de mon ouvrage.

Il me répugne de citer ici un autre moyen employé par les frères Michaud pour me nuire, mais les juges en seront instruits lorsqu'il en sera temps.

Les conjurés n'ont pas manqué de dire : « Prud-
 » homme a du courage et de la persévérance ;
 » il faut lui opposer une arme sous laquelle
 » il sera forcé de succomber ; donnons un in-
 » térêt aux rédacteurs des principaux jour-
 » naux et aux partisans de la gastronomie ;
 » ils se chargeront particulièrement de décrier
 » son *Dictionnaire* et feront l'éloge du nôtre. »
 Le marché sera signé au *Rocher de Cancale*, (où

ces messieurs se rassemblent une fois par mois.)

Le succès de la conjuration eût été complet sans la délicatesse du censeur du journal de Paris , et sans celle du censeur et de quelques rédacteurs du journal de l'Empire.

Pour démontrer jusqu'à l'évidence que cette conjuration de plusieurs journalistes n'est point supposée , je vais rendre compte de mon entretien avec le censeur de la Gazette de France.

» M. le censeur, je réclame de vous un acte
 » de justice : lorsque j'envoie à votre journal
 » un ouvrage pour être annoncé, je dois m'at-
 » tendre à une critique impartiale ; mais il est
 » peu délicat de déprécier mon Dictionnaire ,
 » et de faire dans le même article l'éloge de
 » celui de mes rivaux. Je vous prie de faire
 » insérer ma réponse , qui est exempte de per-
 » sonnalités ; il m'importe de rectifier une pré-
 » tendue erreur.—Adressez-vous , monsieur , à
 » un autre journal pour votre réponse. — Mais ,
 » Monsieur, je ne dois m'adresser qu'aux lec-
 » teurs que l'on a prévenus contre mon ou-
 » vrage.—Il m'est impossible de recevoir votre
 » réponse ; M. Michaud est l'un des proprié-
 » taires de la Gazette de France, il est en outre
 » mon ami ; pourquoi avez-vous fait assigner
 » mon ami ? — J'ai l'honneur de vous dire,
 » Monsieur, que votre ami ne peut trouver
 » mauvais que vous me rendiez justice ; j'ai été

» journaliste , j'en connais les devoirs ; s'ils
 » ne les remplissaient , les journaux ne seraient
 » que des archives de proscription ; votre refus
 » me forcera d'imprimer ma réclamation , dans
 » laquelle je ferai le portrait de la Gazette de
 » France depuis 1789 ; il ne peut être à son
 » avantage. — J'en suis fâché , mais M. Michaud
 » est mon ami. »

Que penserait-on d'un juge qui dirait à un plaideur : je suis ami de votre partie adverse , pourquoi l'avez-vous fait assigner ? On serait sans doute réduit , d'après ces principes , à se laisser condamner sans pouvoir se justifier ; les journaux pourraient ainsi trancher sur les réputations littéraires , tronquer le sens des phrases ; et supposer à l'auteur des opinions et même des intentions dangereuses .

Malgré l'acharnement des conjurés , les critiques intéressés à la Biographie , n'osent accuser mon Dictionnaire de partialité ; ils n'osent dire que l'histoire n'est pas écrite sans passion , sans esprit de parti , sans prédilection ou sans préjugés ; ils n'osent dire que les croyances religieuses et les opinions politiques n'y sont pas respectées ; ils savent qu'aucune considération générale ou particulière n'a exercé la moindre influence sur l'ouvrage .

Tous les hommes de lettres qui coopèrent à mon Dictionnaire sont pénétrés de cette maxime , que l'écrivain trahit tout à la fois sa conscience

et la vérité , lorsqu'il devient l'instrument servile des partis , ou le jouet ridicule des circonstances.

« Un portrait flatté n'est pas ressemblant , dit
 » l'abbé de Fleury ; tels sont ordinairement les
 » panégyriques où l'on fait paraître un homme
 » louable en ne relevant que ses bonnes quali-
 » tés, artifice grossier qui révolte les gens sensés
 » et leur fait faire plus d'attention aux défauts
 » qu'on leur cache avec tant de soin ; c'est une
 » espèce de mensonge , de ne dire la vérité
 » qu'à demi : personne n'est obligé d'écrire
 » l'histoire , mais quiconque l'entreprend s'en-
 » gage à dire la vérité toute entière. » Combien
 d'écrivains devraient se pénétrer de ces princi-
 pes ! ils auraient moins souvent à rougir de leur
 versatilité.

Un souverain a dit : « J'estime plus l'écrivain
 » qui publie une vérité utile que celui qui me
 » prodigue des éloges ; ce dernier n'est guidé
 » que par la soif de l'or et par l'ambition : dès que
 » je n'existerai plus , il dénigrera mon règne
 » s'il croit plaire à mon successeur. »

S'il est des hommes de lettres estimables ,
 beaucoup aussi ne méritent qu'un profond mé-
 pris. J'ai été à même d'en juger depuis l'époque
 de 1788. Combien en ai-je connu dont les opi-
 nions , à tant la feuille , suivoient les mouvemens
 d'une girouette !

A l'égard de quelques erreurs involontaires dans les dates , relevées par des journalistes coalisés , M. Chaudon a justifié d'avance ce reproche dans l'extrait de la préface de l'édition de 1765 qu'on lira plus loin [page 67.

C'est une grande difficulté à vaincre , que de mettre d'accord les bibliographes , les biographes et les bibliomanes sur des ouvrages qui n'existent plus ou qui existent sous de nouveaux titres. J'avoue que ce genre de travail est celui qui exige le plus d'attention et de patience. Cinq bibliographes distingués , parmi lesquels on remarque M. Peignot , s'en sont chargés pour mon Dictionnaire , ils diffèrent souvent , selon les sources où ils ont puisé. Peut-on en outre citer une bibliographie exacte ? l'accord des chiffres est en même temps la chose la plus pénible et le travail le plus ennuyeux.

Il est encore des fautes typographiques qu'on ne saurait éviter , malgré toutes les précautions. On en trouve dans tous les ouvrages , même les plus soignés : il y en a dans *l'Art de vérifier les dates* , par les bénédictins.

Les deux premiers volumes de la *Biographie universelle* des frères Michaud éprouvent déjà une censure impartiale ; le rédacteur du Journal des Arts, des Sciences et de la Littérature, y relève

un grand nombre d'omissions, de fausses dates, d'erreurs historiques, de citations hasardées, d'ouvrages attribués faussement à tel ou tel auteur. Ces reproches s'adressent principalement à des hommes qui ne sont pas sans mérite : à MM. ADELON, BOTTA, BOURGOING, CHAUSSIER, CLAVIER, DELAULNAYE, GINGUENÉ, GUIZOT, LACROIX, MICHAUD, NOEL, STAPFER, SUARD, VILLERS, etc. Le même journal objecte encore que la Biographie donne des articles *neufs* copiés dans mon Dictionnaire; que, dans l'article *tout neuf* d'*Arrien*, par M. Clavier, on lit vingt lignes mot pour mot, qui se trouvent dans la traduction d'*Arrien*, par M. Chaussard, publiée en 1802; que M. Suard avance, dans l'article *Addisson*, qu'il existe une traduction de sa tragédie de *Caton*, par M. Deschamps, traduction inconnue; qu'il n'est pas dit un mot de la traduction de *Boyer*; pas un mot de la traduction de *Laplace*; on pourrait ajouter que M. Suard n'a pas non plus parlé de la traduction en vers français, par Guillemard, 1767, etc., etc. Le Journal des Arts dit que la Biographie universelle, *ouvrage entièrement neuf*, a bien voulu enterrer *don Juan Andé* qui jouit d'une parfaite santé à Naples, où il remplit les fonctions de bibliothécaire.

Le Journal de Paris y a remarqué une faute copiée dans mon Dictionnaire, et que la Ga-

zette de France , domaine des frères Michaud , avoit relevée avec malice.

Le public leur reproche encore d'avoir transposé , par des renvois aux livraisons suivantes , autant de noms qu'il a été possible , à la faveur d'une orthographe peu commune , qui , à chaque page , contrarie les recherches du lecteur ; sans doute , pour éviter des rapprochemens peu honorables pour eux et jouir paisiblement du fruit de leurs contrefaçons. Est-ce encore une tactique d'avoir changé l'orthographe de certains mots consacrés par les Racine, les Voltaire, etc. ? plaisant charlatanisme ! ont-ils espéré qu'après ces princes de notre littérature , la postérité pourrait adopter des innovations puériles , et se familiariser avec les mots étymologiques de *khalyfe* , *tatars* , *turke* , etc. On a aussi remarqué que le plus grand nombre des articles concernent des italiens , et qu'ils étaient signés de M. Ginguené ; on ne peut que le féliciter de son adresse. Semblable à ces meûniers qui , suivant un ancien proverbe , savent *tirer d'un sac deux moutures* , M. Ginguené , qui vient de publier et de vendre fort cher à un libraire , une histoire de la littérature italienne , la vend aujourd'hui en détail aux frères Michaud.

On verra plus loin , par la comparaison de quatre-vingts articles , que trente collaborateurs de la Biographie, *ouvrage entièrement neuf*, ont

eu la complaisance de souscrire indirectement a mon *Dictionnaire universel* pour le mutiler avec des ciseaux (plumes à la mode). Dans les trente noms *célèbres* qui doivent passer à la postérité ! on remarque MM. ADELON , BARBIER jeune , CLAVIER , CHAUSSIER , DURDENT, BEAUCHAMP, BEUCHOT , LASALLE , DUPETIT-THOUARS , GINGUENÉ , TABARAUD , et M. NOEL qui a eu la modestie de ne piller que vingt-sept lignes de mon article Henri Arnauld , et cent quatre-vingt lignes de Antoine Arnauld , etc. , etc.

Quel est donc cet *ouvrage entièrement neuf* ? en quoi donc consiste sa nouveauté ? dans le style. Ce n'est pas du nouveau qu'ils promettent , c'est du *neuf*.

A Dieu ne plaise que je veuille dire que le style n'est pas une partie essentielle d'un ouvrage ; mais il faut que ce style soit adapté au sujet. Celui de la Biographie est souvent vicieux , en cela même qu'il est étranger au style qui doit être employé dans un *Dictionnaire universel* , ou une *Biographie universelle* : la concision est son premier mérite , et l'on ne doit point admettre dans un pareil ouvrage ces amplifications fastueuses , ces expressions ambitieuses , qui prouvent plutôt la stérilité d'esprit ou l'envie de briller des rédacteurs que leur jugement et leur goût.

Pour en donner un exemple , il faut lire l'*Examen critique de l'ouvrage* , intitulé : *Biographie universelle* , OUVRAGE ENTIÈREMENT

NEUF , brochure in - 8° (1) , par madame de Genlis qu'on peut citer comme une autorité en littérature. Sa critique est impartiale , elle ne condamne pas la totalité , elle fait même l'éloge de plusieurs des articles des deux premiers volumes de la *Biographie*. Je n'en citerai que quelques fragmens , qu'on ne lira pas sans intérêt. Madame de Genlis dit :

Il résulte de la distribution , quelquefois mal faite , des parties qui composent la *Biographie* , que souvent les articles ont une couleur absolument fautive : par exemple , celui d'Attila devoit avoir une couleur sombre qui peignît une grandeur sauvage , une puissance effrayante et destructive , et l'on trouve dans le ton général de cet article une légère teinte d'ironie et de plaisanterie. En voici un exemple dans cette manière de conter : Attila trouva dans la ville de Milan , un tableau qui représentoit les Scythes prosternés aux pieds de l'empereur des Romains.

« Il ordonna au peintre d'effacer ce tableau , et de représenter sur la même toile , le roi des Huns , assis sur son trône , et les empereurs romains déposant à ses pieds des sacs d'or. Les spectateurs applaudirent , sans doute , à ce changement , et l'Italie ne tarda pas à s'apercevoir que le tableau ordonné par le roi des Huns *était d'une effrayante vérité....* » Cette phrase est un jeu de mots et une plaisanterie , parce que la *vérité d'un tableau* consiste , non dans l'exactitude du trait historique , mais dans la vérité de la carnation , de l'expression , et dans l'illusion du relief des figures.

L'article d'*Alexandre-le-Grand* devoit être naturellement l'un des plus brillans de cet ouvrage ; il est diffus et languissant , et l'on y a passé sous silence beaucoup de beaux traits de la vie de ce fameux conquérant. Le style est trop faible pour le sujet ; et malheureusement pour la *Biographie*

(1) Qui se trouve chez M. Maradan , libraire , à Paris.

cet article est très-complet et très-bon dans la nouvelle édition de l'ancien dictionnaire universel, publiée par M. Prudhomme. Il y a même dans cet article un trait d'une beauté fort remarquable. Après avoir dit qu'Alexandre, âgé de vingt ans, et à peine monté sur le trône, conquiert la Thraee, l'Égypte, et détruit Thèbes, l'auteur ajoute que *Démosthène se tut*, et que *les Athéniens se soumirent....*

Il est impossible de donner, en moins de paroles, une plus haute idée et du jeune conquérant et de l'orateur. La gloire d'Alexandre impose silence à Démosthène; et lorsque ce grand orateur a cessé de parler, les Athéniens se soumettent, et la Grèce devient esclave.

Voilà un coup de pinceau digne des plus grands maîtres, et la narration entière est bien écrite et très-intéressante.

L'auteur du discours préliminaire de la *Biographie universelle*, prétend qu'il est un point sur lequel tous les auteurs de la *Biographie* se sont entendus, c'est la *précision dans les choses* et la *concision dans le style*. L'espace, ajoute-t-il, étoit bien précieux dans un ouvrage qui auroit pu, sans diffusion et sans inutilité, être porté au double de son étendue. M. Auger fait là fort innocemment, c'est-à-dire sans le vouloir, une critique bien grave de la biographie. Pourquoi donc nous priver de ces choses qu'on pouvoit nous dire *sans diffusion*, et qui n'étoient pas des *inutilités*? parce que l'ouvrage eût été porté au double de son étendue. Que de choses utiles on a donc soustraites! précisément le double de ce qu'on nous donne. Quel ouvrage tronqué! le double!.... Voilà un singulier aveu; ce n'étoit pas la peine de refaire à neuf les treize gros volumes de MM. Chaudon et Delandine, pour ne nous donner qu'une moitié d'ouvrage. Mais quand on lira certains articles en assez grand nombre, on ne pensera certainement pas que tous les auteurs se soient si bien entendus sur la *précision dans les choses*, et la *concision dans le style*.

Enfin, il paroît que plusieurs auteurs de la *Biographie* ont écrit avec une extrême précipitation, si l'on en juge par l'incorrection, les négligences, le défaut de propriété d'expression que l'on remarque dans leurs articles. En voici quel-

ques exemples (et, comme je l'ai annoncé, j'en ai supprimé beaucoup d'autres).

L'article *Aretin*, de M. Ginguené, est l'un des plus longs de ce Dictionnaire. Sans égard pour l'espace précieux (dont parle M. Auger), l'auteur l'a rempli de réflexions qui sont toutes de la force de celle-ci : « Il (l'Aretin) retourna auprès » de Jean de Médicis, qui le prit si fort en amitié, qu'il lui » faisait partager non-seulement sa table, mais son lit. » C'étoit alors le comble de la politesse ; on n'est pas aujourd'hui aussi poli entre les hommes, ou du moins on l'est autrement. »

Voici une question importante du même article :

« L'Aretin eut beaucoup de maîtresses de tout rang et de tous états : les aimait-il ? »

M. Ginguené emploie toute sa sagacité à résoudre cette question ; il pèse le pour et le contre, et ne décide rien ; de sorte que, malgré ce long article, nous ne savons pas encore si l'Aretin aimait ou n'aimait pas ses maîtresses.

L'auteur conte que le peintre Tintoret causa un jour une grande frayeur à l'Aretin, « et qu'ensuite il renvoya l'Aretin, » qui ne se le fit pas dire deux fois. » Cela n'est pas français : au lieu de ces mots *il renvoya*, il fallait : *lui ordonna de sortir ; ce que l'Aretin ne se fit pas dire deux fois.*

L'article de l'Aretin est un des mieux faits dans le Dictionnaire Universel, qui rapporte plusieurs traits fort curieux du ridicule orgueil de l'Aretin, que M. Ginguené passe sous silence, ainsi que son épitaphe faite par un poète italien, traduite en français, et qui méritait d'être citée.

M. Ginguené est moins heureux, s'il est possible, en parlant de l'Arioste. Il lui a fallu treize colonnes pour faire l'article de l'Aretin ; il ne lui en faut que huit pour faire celui de l'Arioste !....

M. Ginguené dit que le cardinal d'Est s'attacha l'Arioste, mais qu'il était peu digne de le posséder auprès de lui. Comment possède-t-on quelqu'un loin de soi ?

M. Ginguené n'a pas mieux réussi dans l'article du comte

Alfieri : cet article est l'un des meilleurs de la nouvelle édition du Dictionnaire universel.

M. Ginguené parle souvent , dans cet article , d'une personne infiniment respectable à tous égards par son rang , son mérite , ses vertus , et qu'il ne désigne jamais que sous le titre d'*amie* du comte Alfieri. Cette espèce de mystère n'est pas de bon goût , et semble sur-tout déplacé dans un ouvrage fait pour rester , et dans lequel on ne doit rien laisser à deviner à la postérité (1) ; il fallait aussi retrancher de cet article beaucoup de petits détails minutieux , dépourvus d'intérêt et de grâce. Il est inutile de savoir que le comte Alfieri eut dans son enfance *des maladies dégoûtantes* , et qu'il *aimait passionnément les chevaux* ; qu'il en *à eu jusqu'à douze ou treize à la fois* , *presque tous fins et de prix*. Il n'est pas étonnant qu'un grand seigneur , qui aime *passionnément* les chevaux , en ait douze ou treize , ni qu'avec cette passion il en ait de beaux.

L'auteur dit que le comte Alfieri *s'élança , avec toute la rapidité des chevaux de poste , à travers l'Espagne et la France* ; ce qui devrait faire croire qu'il était le meilleur coureur de l'Europe : mais l'auteur a voulu dire qu'il parcourut rapidement , en poste , l'Espagne et la France. L'auteur rapporte que , contre toute justice , le comte Alfieri fut traité en émigré ; qu'après sa fuite de Paris , on confisqua les biens qu'il avait en France , et l'auteur ajoute que *de-là vint sa haine implacable contre la France* : c'est supposer à un sentiment injuste un motif indigne d'une grande ame. Les éditeurs du nouveau Dictionnaire universel , donnent à cette haine une cause plus noble et plus vraisemblable : « L'indignation (disent-ils) que lui inspira l'abus qu'on faisait en

(1) Il est vrai qu'il est peu respectueux de nommer , et même de désigner dans un ouvrage imprimé une personne qui existe ; mais rien n'y obligeait , il fallait n'en point parler (comme ont fait les anciens éditeurs) , et se contenter de dire que *l'amitié a fait élever au comte Alfieri un tombeau magnifique* , etc.

» France des nobles idées de l'homme ; la douleur de voir sa
 » divinité flétrie par des crimes sans exemple, et d'être calom-
 » nieusement associé à cette profanation , l'aignirent contre la
 » nation toute entière. »

M. Ginguené, dans quelques autres articles d'auteurs peu connus, donne des jugemens sur leurs productions ; mais, en général, ces jugemens nous offrent des contradictions embarrassantes. Par exemple, M. Ginguené dit qu'il y a dans les vers de l'Accolti, de la *verve* et de l'*imagination*, et que son *style est pénible*. La *verve* est une inspiration : elle fait composer sans calcul ; elle fait écrire avec une facile rapidité. Comment peut-on avoir un *style pénible* avec de la *verve* ? On pourrait soupçonner que M. Ginguené n'a lu qu'une petite partie de ces auteurs, et qu'il ne connaît des autres que les titres de leurs livres.

Que nous importe de savoir que *Léon Allacci*, qui écrivit un nombre prodigieux de volumes, *se servit pendant quarante ans de la même plume, et que, l'ayant perdue, il fut près d'en pleurer de chagrin* ? Que nous importe de savoir que l'*Ammirato*, allant à Lecce pour se marier, *rencontra un homme qui se disait habile en chiromancie, et qui, ayant examiné sa main, lui prédit que ce mariage ne se concluroit pas* ?

Nous pourrions aussi nous passer de savoir qu'*Abbanò* avoit une telle horreur pour le lait, qu'il ne pouvait en voir manger sans éprouver un soulèvement de cœur. C'est un dégoût qu'il dut avoir rarement ; il n'est pas commun de voir manger du lait. C'est encore avec ce style si peu soigné, que M. Ginguené dit qu'*Andreini donna des fragmens de sa femme Isabelle* ; ce qui ne veut pas dire qu'il mit sa femme en pièces ; mais ce qui signifie qu'il donna des fragmens des ouvrages de sa femme. C'est par une ellipse aussi hardie, qu'au sujet de la diversité d'opinions sur la patrie d'*Arator*, M. Ginguené paroît faire de ce poète un poisson ou un animal amphibie, en disant que *la rivière de Gènes réclame l'honneur de l'avoir produit*. Cette manière d'écrire est bien singulière dans des professeurs, dans des hommes de lettres.

qui font des cours de littérature, etc. On ne trouvera rien de semblable dans les écrits de M. de la Harpe.

Il y auroit bien d'autres phrases à refaire dans les articles de cet auteur. En parlant des ouvrages d'Allegretti, il dit qu'ils *contiennent des particularités minutieuses, et souvent frivoles*. Dans ce même article on nous apprend qu'Allegri, mort il y a trois cents ans, avoit *une maison située à Florence, sur la place de Sainte-Marie-Nouvelle*. Il ne manque à cette adresse que le numéro. Voilà *une particularité minutieuse et un peu frivole*.

L'auteur dit que dans les poésies héroïques d'Allegri, « *on ne s'aperçoit nullement du ton habituel de son esprit, » tel qu'il paraît dans toutes ses poésies toscanes, etc.* »

On dit le *ton de la conversation, la tournure de l'esprit, etc.*; mais combien de gens, aujourd'hui, écrivent au hasard, et placent les expressions comme elles se présentent à leur esprit! Ce n'est là ni du naturel, ni de *l'abandon*; c'est un défaut absolu de réflexion, ou une nonchalance très-peu respectueuse pour le public.

Un littérateur d'un goût plus mûr, et d'une meilleure école, M. Suard, s'est chargé de la littérature anglaise. Durant toute sa vie, il n'a employé ses talens et son instruction qu'à faire des critiques; il ne sera pas surpris que dans un ouvrage de littérature, dont la critique fait tout le fonds, on relève quelques fautes qu'on a pu remarquer dans ses articles.

L'article le plus important de M. Suard, dans la biographie, est celui du célèbre Addison, et l'on y trouve une contradiction bien étrange. M. Suard convient qu'Addison a fait des poèmes latins de la plus grande beauté. Il dit que dans *le Tatlor et the Spectator*, il a excellé dans la critique des mœurs, etc.; que sa tragédie de *Caton* est écrite avec autant d'élégance que de pureté; que le caractère de *Caton* est admirablement soutenu; que la scène entre *Syphax* et *Juba* est un chef-d'œuvre; que l'opéra de *Rosamonde*, du même auteur, est parfaitement écrit; que dans la comédie du *Tambour*, on trouve beaucoup d'esprit, des scènes comiques,

et un caractère original bien tracé ; qu'enfin , ses voyages sont instructifs et intéressans. Tous ces éloges sont parfaitement justes , et l'on pourroit même en ajouter beaucoup d'autres plus glorieux encore ; et cependant M. Suard finit par dire que ce grand homme ne s'est élevé dans aucun genre au plus haut degré de supériorité , et qu'il n'a fait que se placer au-dessus de la médiocrité. Rien n'est plus singulier que ce jugement sur un homme qui , d'après les propres expressions de M. Suard , excellait dans l'art d'écrire ; sur un homme qui a été le plus profond observateur , et le plus grand critique des mœurs de son temps ; sur un auteur qui a joint à tout le talent de la Bruyère celui de poète tragique , et de poète lyrique et comique , etc. Si un tel homme n'est pas placé au premier rang , qui donc pourra se flatter d'y atteindre ?

M. Suard assure qu'Addisson , un jour dans la chambre des communes , répéta trois fois , *en bégayant : Messieurs , je conçois* , et ensuite *se rassit , fort confus ; et qu'enfin , Addisson , dans les détails de l'administration , ne pouvait donner un ordre , ni écrire une lettre , sans perdre un temps précieux à soigner son style. Il est certain qu'il est aussi singulier de s'occuper de son style en donnant un ordre , qu'il est fâcheux de le négliger en écrivant dans un dictionnaire.*

M. Suard , dans son article de Saint-Alban , premier martyr de la Grande-Bretagne , s'est encore livré à cet ancien goût de plaisanterie , devenu si froid. Il ne parle de ce saint que pour conter les fables ridicules *dont une superstition crédule à (dit-il) déshonoré sa mémoire.* A quoi bon rapporter ces fables ? Ce saint , martyrisé encore par M. Suard , produit , dans la *Biographie* , un effet désagréable.

M. Suard remplit deux colonnes de la vie d'un *Pierre Annet* , dont on aurait dû faire l'article en cinq ou six lignes. C'était un impie qui , pour avoir publié un livre infâme , fut condamné à être exposé au pilori. M. Suard , sans faire une réflexion qui puisse servir de correctif à une idée fort irréligieuse , rapporte de cet homme un *apologue* très-insipide et très-impie , qu'il fit , pour toute réponse , à quelqu'un qui lui :

demandait *ce qu'il pensait de la vie à venir*. Tout cela remplit une place au moins inutile dans la *Biographie universelle*.

Dans l'article *Andrew*, l'auteur (M. Suard) pouvait nous faire grâce des flatteries de l'évêque de Durham répondant à Charles II, qui lui demande s'il n'est pas le maître de prendre tout l'argent de ses sujets : *Nul doute que votre majesté ne puisse le faire : vous êtes le souffle de nos narines*.

M. Suard, très en état d'écrire purement quand il le voudra et qu'il aura le temps d'y réfléchir, a laissé plusieurs fautes de langage dans ses articles, entr'autres dans les phrases suivantes :

« La rébellion qui éclata en 1715, en faveur de la maison » de Stuart, donna lieu à l'archevêque de Cantorbéry et à » l'évêque de Londres, d'adresser à leurs diocésains une » exhortation pastorale, pour exciter l'affection et le dévouement du clergé au roi et à la maison de Brunswick. »
Art. *Alterbury*.

Peut-on dire *pour exciter l'affection du clergé au roi* ?

Dans l'article *Alan, Allen, Allyn*, on trouve cette phrase :

« De pareilles déclarations, absurdes et révoltantes en soi, » devinrent encore plus ridicules, etc. »

Des déclarations révoltantes en soi ! Voilà une grande distraction.

On pourroit citer beaucoup d'autres fautes de ce genre, mais il faut savoir s'arrêter.

L'un des plus grands défauts de la *Biographie*, est le manque d'accord dans les principes littéraires des collaborateurs.

On retrouve ce défaut de goût et de justesse dans les jugemens, dans l'article *Arnauld* (l'abbé de Grandchamp). M. Beuchot dit que cet ecclésiastique *mérite une place parmi nos écrivains distingués* : c'est une place qui ne s'obtient pas facilement. L'abbé Arnauld fut un homme parfaitement honnête et très-aimable dans la société, par la pureté de son caractère et par les agrémens de son esprit ; mais il fut un très-mauvais écrivain.

Ces jugemens bizarres ont déjà jeté une extrême défaveur sur la *Biographie* ; on les regarde généralement, dans les auteurs auxquels on les reproche, comme la preuve non équivoque d'un manque absolu de lumière et de goût.

L'article de l'évêque Aidan offre un exemple frappant de la manière traînante et diffuse de conter.

On peut encore reprocher à la *Biographie* quelques omissions d'artistes célèbres.

On ne doit regarder que comme des distractions , quelques phrases répréhensibles , telles que les suivantes :

M. Michaud termine ainsi l'article d'*Apollonius de Tyanes* :

« Tout porte à croire qu'Apollonius réunissait le caractère » d'un sage et celui d'un imposteur. »

Il est peu moral d'admettre qu'un *sage* puisse être un *imposteur* ; et cette idée est aussi fausse que révoltante. La sagesse, qui n'est que la vertu raisonnée, est surtout ennemie du mensonge et de l'imposture.

Le même auteur, dans l'article *Assoucy*, après avoir dit que ce poète jouait du luth, ajoute que « Madame Royale le » prit à son service, pour qu'il la divertît ; qu'ensuite il se » mit à errer en Italie, escorté de deux petits pages de mu- » sique ; et qu'un nommé Loret écrivit qu'on l'avoit condamné » au feu pour un crime qui est en abomination parmi les » femmes. »

Et voilà tout ce que l'auteur de l'article dit de ce crime , il n'ajoute rien de plus. Sans chercher à deviner quel est ce crime , on se plaît à croire que , puisqu'il mérite le supplice du feu , il est aussi en abomination parmi les hommes. Il est certain que cet article de la *Biographie* est entièrement neuf, l'auteur n'en a rien pris dans l'ancien dictionnaire. Les anciens auteurs, et les nouveaux, peuvent avoir inséré dans leur ouvrage quelques erreurs de fait (ce que j'ignore) ; mais quant à leur manière, par la sagesse et la simplicité de leur style, ils ne donnent aucune prise à la critique.

Je quitte à regret ces judicieuses observations ; mais elles ne sont pour moi qu'un objet secon-

daire. J'ai à exposer les effets préjudiciables des contrefaçons et des vrais plagiats, et à rappeler les lois qui les réprouvent et les condamnent.

La lettre du Ministre de la justice, du 21 nivôse an 7, énonce que : La contrefaçon d'un ouvrage EN TOUT ou PARTIE *est un délit, comme le pillage total ou partiel des diligences.*

Je suis convaincu que l'intention de la loi, qui oblige un auteur ou un éditeur à déclarer à la direction générale de l'Imprimerie, tel ouvrage qu'il veut mettre au jour, (déclaration conignée sur un registre public) est de prévenir de cette intention tous ceux qui peuvent y avoir quelque intérêt, ou de les avertir de ne pas se charger du même ouvrage. Si la loi veut empêcher les contrefaçons, si elle prononce des peines contre ceux qui s'en rendent coupables, il est dans l'ordre que la direction cherche à prévenir ce délit, et qu'à cet effet elle prenne des mesures propres à instruire les auteurs, éditeurs et libraires, que tel ouvrage est sous presse, pour les avertir du droit de celui qui l'imprime, lorsque l'ouvrage n'est pas du domaine public.

Aussi, avais-je toujours pensé que c'était à la direction à s'opposer à l'entreprise des frères Michaud. Quand ils ont publié leur prospectus, je me suis adressé à M. le directeur général. Mais M. le directeur pensa que le délit

de la contrefaçon ne pouvoit être établi avant la publication de l'ouvrage, et qu'alors il ressortissait des tribunaux.

Le but de l'établissement de la direction de la librairie serait, ainsi que la loi, éludé par la tolérance accordée à l'avidité du gain, et à l'adresse avec laquelle on parviendrait à masquer le délit de la contrefaçon ou du plagiat ; la direction renoncerait ainsi elle-même au plus beau de ses droits, celui de diriger les entreprises littéraires au plus grand avantage de la société ; le public perdrait à un double emploi, qui, multipliant deux fois le même objet, le prive nécessairement d'une autre production peut-être plus utile ou plus agréable. La sécurité des entrepreneurs ne peut exister avec la certitude d'une concurrence ruineuse pour les deux parties.

La direction renoncerait en même temps à l'un de ses attributs les plus précieux, si, au lieu de s'opposer dans le principe au délit et de chercher à le prévenir, elle attendait qu'il fût déjà consommé, pour en livrer l'auteur à la justice des tribunaux ; ne dérogerait-elle pas à la protection que tous ses administrés ont lieu d'attendre lorsqu'on saura qu'elle n'use pas de ses droits pour forcer le nouvel entrepreneur à se soustraire au danger d'une punition infamante, d'un procès criminel et de la perte de ses avances ?

Le premier bienfait dont la librairie sera redevable à la direction est de pouvoir obtenir justice administrativement avant de recourir aux tribunaux, de l'obtenir sans frais, avec célérité, et de la devoir à un magistrat éclairé, entièrement livré à cette partie. Combien l'avantage de ne pas plaider n'est-il pas précieux au commerçant qui doit tout son temps à son état, et principalement au libraire souvent forcé de partager le sien entre des soins mercantiles, et une surveillance toujours active; sur-tout lorsqu'il s'agit d'un Dictionnaire? S'il en était autrement, les propriétés littéraires seraient plus exposées que les objets mécaniques, que protègent les brevets d'invention.

Lorsqu'un artiste a trouvé quelque procédé pour abréger ou perfectionner une fabrication dans les arts, il y a deux moyens de le récompenser; l'un, de lui assurer exclusivement, pendant un tems déterminé, la jouissance et le bénéfice de son procédé par un brevet d'invention, s'il s'occupe lui-même de la fabrication qu'il a perfectionnée; l'autre, d'encourager par des primes ou par la vente exclusive, la propagation de son procédé: encore arrive-t-il souvent que malgré cette protection spéciale du gouvernement, le bénéfice ne peut balancer les sacrifices.

Les brevets d'invention entre les mains de ceux qui en ont obtenu, sont-ils autre chose

que ce qu'étaient jadis, en librairie, les privilèges des auteurs et éditeurs, une garantie donnée par le gouvernement d'une propriété légitimement acquise, et qu'il était juste de protéger contre le danger de la voir envahir par d'autres ?

Quel peut avoir été le but commun des privilèges et des brevets d'invention, si ce n'est le dédommagement des avances faites ? Pourquoi ont-ils une durée déterminée, si ce n'est pour assurer d'une manière incontestable la rentrée de ces mêmes avances que les divers gouvernemens, qui se sont succédés, ont regardée comme une dette sacrée ?

Si quelque fabrication mérite plus particulièrement cette faveur, c'est sans contredit celle dont s'occupe l'imprimerie : elle a un caractère distinctif de toute autre, en ce que l'entrepreneur d'un ouvrage qui imprime à ses risques et périls pour dix ans d'avance, est souvent victime de sa témérité, malgré la faveur accordée par le gouvernement à sa fabrication. Si elle ne réussit pas, ou que venant à réussir, elle ne soit pas défendue par les lois contre ceux qui voudraient la contrefaire, l'imiter, ou lui ôter un libre exercice, le propriétaire ne serait-il pas hors d'état de jamais faire une nouvelle entreprise ? Quel serait l'avantage du commerce dans une concurrence qui le priverait de ses moyens ? son intérêt est qu'il existe plutôt deux bons ou-

vrages d'un genre différent que deux éditions simultanées et semblables du même ouvrage ; enfin l'intérêt commun le réclame impérieusement et la justice le veut , parce qu'elle ne peut priver de son droit ni le premier occupant , ni le premier auteur.

Il y a bien de la différence entre une invention mécanique et une production littéraire qui exige souvent de l'auteur vingt ans de travaux , et l'impression de plusieurs milliers d'exemplaires avant de la publier , sans qu'il puisse se flatter d'en retirer le fruit ; tandis que le fabricant d'un objet mécanique peut s'assurer du succès de son procédé sans en faire un grand nombre : voilà pourquoi le gouvernement donne à ce dernier un brevet pour dix ans , sauf à le renouveler ; mais à l'égard d'un ouvrage de littérature , la loi en accorde à l'auteur la jouissance durant sa vie , et vingt ans après sa mort à ses héritiers ou cessionnaires , afin de l'encourager à corriger ou augmenter chaque édition ; et malgré cette faveur du gouvernement , il est des ouvrages dont la première édition ne peut se débiter dans l'espace de trente ans.

En supposant que tout le monde puisse faire un Dictionnaire historique , au moins ne serait-il pas permis de prendre le même titre , de suivre le même plan. Par exemple , si deux ouvrages de ce genre étaient publiés à la même époque,

on ne pourrait supposer que les auteurs se fussent copiés ; mais celui qui annonce un même ouvrage pour paraître dix-huit mois après l'autre, manifeste nécessairement l'intention bien formelle de nuire , en mettant le public dans l'alternative de souscrire , ou de profiter des sacrifices que le premier a faits. Jamais une telle rivalité ne peut être tolérée.

Si, dans un terrain commun, la loi avait permis à chacun de construire à sa fantaisie , sans rien prescrire sur la situation respective des édifices , et qu'autour d'une construction récemment élevée , un nouveau constructeur vînt obstruer entièrement les jours et les issues de la maison déjà bâtie, le premier constructeur serait-il astreint à la privation de la lumière et de communications au dehors ? le second serait-il fondé à dire *que tout ce que la loi ne défend pas est permis* ? oserait-il alléguer que le terrain étant à sa disposition et les matériaux à lui, il est bien libre de murer son voisin ? se croirait-il autorisé à l'enterrer vivant ? admettrait-on enfin qu'il suffit de récrépir un immeuble à ses frais , ou d'ajouter un étage à ceux qui existent pour être autorisé à s'en emparer ? Tel se présente le résultat des frères Michaud.

Les lois de l'Empire ne souffrent pas qu'un possesseur légitime soit dépossédé d'une propriété dont il a droit de jouir encore vingt

ans après la mort de l'auteur , sous le vain prétexte d'un perfectionnement supposé , et sous l'apparence d'un travestissement illusoire.

J'ai donc le droit d'invoquer les lois des 19 juillet 1793 , 19 février 1810 , et 5 janvier 1811. Article 425 du Code pénal qui dit : « Toute » édition décrite de composition musicale, de » dessin , de peinture , ou de toute autre production , imprimée ou gravée en entier ou en » partie , au mépris des lois et réglemens relatifs à la propriété des auteurs , est une contrefaçon et un délit. » (*Voyez page 107.*)

Si la loi protège la propriété d'un dessin dont la contrefaçon peut porter un léger préjudice au propriétaire sans le ruiner , à plus forte raison doit-elle être le soutien , la sauvegarde , l'égide de l'auteur ou de l'éditeur d'un ouvrage qui aura exposé trois ou quatre cents mille francs.

Au milieu du dix-septième siècle , Hogarth , célèbre par l'esprit et la malignité de ses caricatures , les vit contrefaire à Londres par des graveurs qui les imitèrent sous un format différent. Les statuts de la reine Anne sur les propriétés littéraires avaient gardé le silence sur les gravures et les dessins. L'omission de la loi mettait les contrevenans à l'abri de toute attaque ; mais l'oubli ne fut pas plutôt remarqué , qu'il fut ré-

paré, et que justice fut rendue à la propriété du premier auteur.

Les monarques français n'ont jamais été moins sévères à l'égard des contrefacteurs. On en voit la preuve dans toutes les anciennes approbations données par le gouvernement pour la publication des divers ouvrages ; cette législation est en vigueur, et a même reçu une nouvelle sanction par les décrets déjà cités. Toute industrieuse qu'ait été l'avidité des contrefacteurs, ils ont néanmoins subi les peines portées par les lois, quand elles ont été provoquées et réclamées par les auteurs, les éditeurs, les imprimeurs et les libraires autorisés à publier quelque ouvrage.

J'invoque ces lois avec une pleine confiance contre les frères Michaud, puisque malgré ma déférence envers eux, ils m'obligent d'y recourir, et j'en espère constamment la conservation de mes droits.

Louis XII, protecteur des Lettres, a commencé à poser des bases pour la garantie des propriétés littéraires.

Sous Louis XIV, plusieurs arrêts du conseil, et des lettres-patentes en faveur des auteurs, éditeurs ou libraires, ont maintenu les privilèges.

Le même esprit qui animait Louis XIV, et les rois, ses successeurs, a dicté le décret du 5 fé-

vrier 1810 ; S. M. l'Empereur veut aussi honorer cette branche précieuse du commerce ; des précautions sont prises pour assurer la propriété des auteurs , éditeurs ou libraires ; des peines sont prononcées contre les contrefacteurs.

Il semblait, d'après ces sages précautions que le droit des auteurs , éditeurs ou libraires n'eût plus cet envahissement à redouter : mais la cupidité ne connaît point de frein ; plus le législateur a pris de moyens pour arrêter ses funestes effets et prévenir ses attentats , plus elle s'agite pour tourmenter la loi par de perfides interprétations , et la rendre favorable à ses desseins. Cette tactique criminelle a été suivie de tout temps.

A peine Buffon avait-il fait imprimer un volume de son immortel ouvrage que les contrefacteurs s'en emparaient, et le faisaient imprimer chez l'étranger.

Ces contrefaçons , qui se multipliaient toujours en raison du mérite de l'ouvrage original , privaient l'auteur du fruit légitime de son travail , finissaient par le décourager , et par le dégoûter de former des entreprises dont les bénéfices lui étaient enlevés par les contrefacteurs ; et si Buffon eût été plus sensible à ces scandaleuses contrefaçons , la France aurait perdu un ouvrage dont elle se glorifie.

Mais qu'importe aux contrefacteurs la gloire

d'un auteur ? que leur importe la gloire de la patrie ? l'argent ! voilà leur idole, leur unique pensée.

En vain la loi prononçait contre eux des peines sévères ; en vain elle les condamnait à une amende ; en vain elle ordonnait la confiscation de la contrefaçon qui était mise au pilon ; en vain elle imprimait sur le front des contrefacteurs le sceau de la honte et du déshonneur, en les condamnant à une peine corporelle, et en cas de récidive, en les déclarant déchus du droit d'exercer la profession d'imprimeur ou de libraire ; jamais elle n'a été assez puissante pour prévenir les contrefaçons.

La loi même du 19 juillet 1793 qui, lors de sa promulgation, fut regardée comme la sauvegarde de la librairie, produisit, par une fausse interprétation, un effet tellement contraire à celui qu'on devait en espérer, qu'en l'an 7 le Ministre de la Justice écrivit une circulaire aux tribunaux pour leur rappeler le véritable esprit de cette loi, et les inviter à en faire une juste application, d'après l'arrêt du Conseil du 30 août 1777.

Si les tribunaux, convaincus que les contrefaçons nuisent autant à l'intérêt public et à la gloire de la patrie, qu'à l'intérêt particulier et la réputation des auteurs ou éditeurs d'un ouvrage de génie, ne les poursuivaient pas et ne les condamnaient pas avec la dernière ri-

gueur, on ne publierait pas un seul ouvrage important, dont on ne vît à l'instant paraître une foule de contrefaçons.

Pendant quelque temps cette sévérité fit perdre aux contrefacteurs l'espoir d'échapper à la vindicte publique; mais bientôt ils cherchèrent à éluder la loi, en déguisant leur vol sous des formes aussi astucieuses que criminelles, aussi perfides que favorables à la fraude; on ne se hasarda plus à contrefaire matériellement un ouvrage, c'est-à-dire à le faire imprimer tel que l'auteur l'avait livré au public. On en dénaturait le titre; on changeait quelques mots dans certaines phrases; on mettait à la fin ou au milieu d'un article ce qui était au commencement; on y faisait quelques légères additions; on en tronquait même des passages. On a vu une édition de Buffon, que l'on prétendait n'être pas une contrefaçon parce que le titre avait quelque différence avec celui de l'édition du Louvre.

Celui qui emploie cette manière de contrefaire un ouvrage, non-seulement commet un vol, mais encore défigure l'ouvrage original.

Au surplus, pourvu qu'à l'aide d'un titre imposteur, ou d'une annonce séduisante, l'ouvrage s'enlève rapidement, le contrefacteur ne demande rien de plus.

Habile à se justifier, il trouve par-tout des motifs d'excuse.

S'il s'agit d'un ouvrage d'histoire , sa réimpression , si l'on veut bien l'en croire , ne peut pas être regardée comme une contrefaçon ; il a rendu compte de faits , d'événemens connus , et qui appartiennent à tout le monde.

Est-ce un livre élémentaire qu'il a contrefait ? Il soutiendra que les élémens d'une science ou d'une grammaire sont un objet commun dont tout le monde a droit de s'occuper.

Est-ce une géographie ? Le contrefacteur assurera , avec impudence , que les noms des villes appartiennent à celui qui veut les faire imprimer , et qu'on ne peut traiter ni de plagiat , ni de contrefaçon , des articles géographiques qui , à peu de choses ou à quelques mots près , ne peuvent que se ressembler.

Est-ce un livre de littérature ? Il ajoutera quelques pitoyables rapsodies , et dira en même temps du mal de l'ouvrage qu'il copie et qu'il défigure , en annonçant sa contrefaçon comme un *livre absolument neuf*.

Un arrêt du conseil du 19 juillet 1706 , a condamné un imprimeur d'Orléans pour avoir contrefait en partie le livre des *Comptes faits de Barême et tarif des monnaies*.

Il n'aurait pas été permis autrefois de publier , dans le même temps , deux Histoires de France , deux Encyclopédies , deux Dictionnaires d'Histoire Naturelle , deux Almanachs royaux ,

deux Etrennes mignonnes , deux Tableaux du commerce, etc., etc., et cela par une raison bien légitime , pour ne pas multiplier les doubles emplois, pour ne pas nuire à celui qui a eu la première idée de l'entreprise. Si on autorisait deux spéculations absolument semblables, quelle raison aurait-on pour ne pas en autoriser quatre, dix, vingt, et les multiplier ainsi à un point qui rendrait cette tolérance absurde? Qui oserait d'ailleurs hasarder sa fortune entière, ou même en exposer une partie, si, en se livrant à une entreprise de ce genre, on courait, indépendamment du risque qui l'accompagne, celui de la voir imitée et doublée avant qu'elle eut pu dédommager l'auteur de ses frais? On parviendrait ainsi, sous prétexte de favoriser l'émulation, à en étouffer entièrement le germe.

Lorsque le libraire Desaint publia le Dictionnaire de Jurisprudence par Denisart (ce recueil de décisions publiques appartenait sans doute à tout le monde), M. le Garde des Sceaux autorisa M. Desaint à faire saisir le *Répertoire de Jurisprudence*, et il se fonda sur ce que cette spéculation étant la même, elle portait atteinte à la propriété, et compromettait la fortune de M. Desaint, qui avait acheté fort cher le manuscrit de M. Denisart. Les parties transigèrent à l'amiable, et les deux ouvrages ne furent publiés que lorsque l'éditeur de De-

nisart eut obtenu les indemnités qui lui étaient dues.

C'est ainsi qu'on a vu un arrêt de la Cour de cassation, du 26 fructidor an 11, condamner comme contrefaçon, et avec confiscation de l'édition, et dommages et intérêts de la valeur de 3000 exemplaires, c'est-à-dire de plus de 100,000 francs, un nouveau Dictionnaire de l'Académie française, publié par Moutardier, qui n'a pu se défendre, en alléguant qu'il était libre à tout le monde de faire un Dictionnaire de la langue française.

L'abus des contrefaçons n'existe ni en Angleterre, ni en Allemagne, ni en Italie, ni en Hollande, où les libraires se gardent bien de se faire entre eux une guerre qui les appauvrirait tous.

Il m'appartient, d'après les preuves non équivoques que depuis vingt-cinq ans j'ai données de mon respect pour les propriétés littéraires, de poursuivre avec courage les auteurs de ce délit à mon égard.

Si les frères Michaud avaient observé comme moi, cette maxime : *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse* ; ils auraient évité les suites d'un procès qui ne peut leur faire honneur.

Depuis plusieurs années j'ai cherché à enrichir la littérature française de nouvelles éditions de livres en possession d'une grande ré-

putation , mais qui commençaient à manquer. Je les ai réimprimés avec des augmentations considérables , et une nouvelle classification des matières , qui présente plus d'ensemble , plus de clarté , et fait ressortir le mérite des auteurs. Je puis citer depuis six ans les *Cérémonies et Coutumes religieuses de tous les peuples du monde* , 13 volumes in-folio , édition originale de Hollande , ornés de 400 planches , d'après les dessins du célèbre Bernard Picart ; LAVATER , sur *l'art de connaître les hommes par la physionomie* , 10 volumes in-4° , sur grand papier raisin double , et une édition grand in-8° , ornée de 700 planches ; le *Nouveau Testament* , 2 volumes , ornés de 100 belles gravures , d'après les dessins de Moreau jeune , etc. J'ai proposé ces ouvrages par souscription , et l'on peut se rappeler avec quelle exactitude et quelle fidélité j'ai rempli les promesses consignées dans mes prospectus , qui n'avaient en tête aucun discours préliminaire qui engageât à souscrire.

Le succès des précédentes entreprises m'a suggéré l'idée d'en faire une non moins intéressante. Il existoit un ouvrage classique dont l'estimable auteur a déjà donné huit éditions , qu'il a vu s'écouler rapidement. Quoique parvenu à l'automne de son âge , il recueillait encore de nouveaux matériaux pour répondre à l'empres-

sement des littérateurs, je parle du *Dictionnaire historique*, par M. CHAUDON, et qui dans la dernière édition (13 volumes in-8°) s'étoit associé M. Delandine.

Ayant pour la propriété d'autrui le même respect que je réclame pour la mienne, je me transportai à Lyon, à Bordeaux et à Caen, pour traiter avec les auteurs et avec les propriétaires de cet ouvrage, la maison Bruyset à Lyon, et les héritiers de feu Leroi de Caen, moyennant plus de *cent mille francs* pour chaque édition que je publierois pendant l'espace de trente années : je suis substitué à tous leurs droits sous la protection de la loi du 19 juillet 1793, qui n'est pas abrogée. L'extrait des lettres suivantes du respectable M. Chaudon étant des titres honorables, je dois les consigner dans mon mémoire.

~~~~~

A M. BRUYSET AINÉ, A LYON.

Mézin, le 6 mai 1809.

La révolution m'a enlevé, mon cher monsieur Bruyset, les trois quarts de ma petite fortune, c'est-à-dire plus de 5000 livres de rente.

Je suis charmé qu'un homme ingénieux, actif et intelligent, tel que M. Prudhomme, soit le vengeur des torts que voulaient vous faire les libraires qui armaient en course contre vous.

Je lui enverrai avec plaisir mon exemplaire corrigé et augmenté. Voici en peu de mots en quoi consistent mes additions et mes corrections;

1° J'ai rectifié avec soin les fausses dates dans les articles nouveaux, et même dans les anciens.

2° J'ai ajouté aux anciens articles des précis historiques ; j'ai enrichi cette partie de ceux qui y manquaient. J'ai semé de plus, dans le cours de l'ouvrage, des articles nouveaux ou des mémoires pour ceux qu'on voudra insérer dans la nouvelle édition.

Vous savez, Monsieur, que, quant à mes honoraires, je n'ai jamais regardé avec vous ; je crois traiter de même avec M. Prudhomme. J'entre dans ma soixante-treizième année, et ne puis dans ma vieillesse souffrante attendre la fin de l'impression de la nouvelle édition, que je ne verrai peut-être pas, pour recueillir le fruit de mes travaux.

Ayez la bonté de faire parvenir ma lettre à M. Prudhomme. Si dans le courant de l'impression je trouve l'occasion de fournir quelques corrections ou augmentations, je les lui adresserai.

Je me réserve de plus six exemplaires de la nouvelle édition, et en cas que mon grand âge me permette d'en voir encore une dixième, j'espère que M. Prudhomme aura égard à la peine que m'auront donnée les additions et les corrections nouvelles que je pourrai y ajouter.

*Signé*, CHAUDON.

~~~~~  
A M. PRUDHOMME, A PARIS.

Mézin, le 30 mai 1809.

Je suis charmé, monsieur, que mon ouvrage reparaisse de nouveau dans la capitale, et surtout sous les yeux d'un homme aussi loyal que vous. Je me flatte que vous conserverez à ce livre son véritable caractère. Si je n'avais presque perdu la vue, et si la goutte m'avait laissé plus de momens libres, je me serais livré tout entier à ce travail ; mais à 75 ans, faible, demi-quinze vingt et podagre, il

faut bien que je dépose les armes dans des mains plus vigoureuses que les miennes.

Je n'ai aucune observation à ajouter à votre *Prospectus* ; puisqu'on a voulu mettre mon nom, malgré moi, à la huitième édition, il faut bien l'y laisser, et ne pas me priver de la part que j'ai à l'ouvrage qui est tout à moi, à l'exception des augmentations que M. Delandine a faites à la dernière édition en 13 volumes, et dont quelques-unes auraient besoin d'être réduites ; je l'ai indiqué en marge dans mon exemplaire corrigé que je vous ai adressé, etc.

Signé, CHAUDON.

~~~~~  
A U M Ê M E.

Mézin, le 6 juin 1809.

Vos sentimens généreux pour la maison Bruyset vous font bien de l'honneur dans mon esprit. Je me félicite que mon ouvrage passe de leurs mains dans les vôtres ; je me flatte qu'il ne perdra rien sous vos auspices ; les auteurs que vous employerez tiendront une balance égale entre tous les partis, et ils écriront avec liberté, mais sans licence : j'espère que leur stile, conforme au genre historique, sera concis sans être sec, serré sans être obscur, simple avec élégance, et quelquefois piquant sans malignité ; que les nouvelles anecdotes ne seront pas un amas indigeste, mais qu'on les liera habilement aux portraits dont elles doivent être l'accompagnement ; que ces portraits seront courts et vrais, et qu'on en bannira l'emphase, la bouffissure, l'entortillement et tous les vains ornemens du goût moderne.

J'ai tâché de me former sur les bons abrégiateurs anciens, Patercule, Cornelius Nepos, Justin, etc ; et si je n'ai pas réussi à les imiter, ce n'est pas faute de les avoir lus et relus.

Je n'adopte pas les critiques comme un canon de

concile œcuménique, encore moins comme le jugement dernier. Il suffit de quelques traits manqués dans un grand tableau, pour qu'un censeur atrabilaire se croie en droit d'y trouver tout mauvais; mais il est des journalistes impartiaux dont les observations ne doivent pas être méprisées : c'est d'après eux, et surtout d'après un examen assidu et réfléchi de mon ouvrage, que je m'étais décidé à faire divers changemens.

J'aurais voulu pouvoir vous être plus utile, mais j'ai perdu l'usage de l'œil droit; et tous les médecins m'annoncent la perte de l'autre, souvent obscurci de nuages, si je travaillais à 75 ans avec trop d'assiduité. Cependant je continuerai de noter les fautes que je remarquerai à mesure qu'on me lira différens articles. Je ne manquerai pas de vous envoyer les bagatelles que j'aurai pu glaner.

*Signé,* CHAUDON.

Muni de l'assentiment de l'auteur, ayant satisfait aux droits et prétentions de toutes les parties intéressées, j'ouvre à grands frais une correspondance avec des savans, membres des plus célèbres académies de l'Europe, je me procure des relations même avec l'Amérique et l'Asie.

J'ai acquis dix exemplaires de ce Dictionnaire chargés de notes manuscrites par des auteurs aussi recommandables par leur érudition que par leurs talens : il suffit de nommer MM. BROTTIER, l'abbé DE SAINT-LÉGER, CHAUDON, HAILLET de COURONNE, etc. sans parler de celui de M. DELANDINE, qui me coûte 5000 francs, et de celui de M. MARRON que j'ai acheté 3000 francs.



J'ai rassemblé vingt mille notices détaillées sur les auteurs et leurs ouvrages. Propriétaire de ces notices , qui auraient pu me fournir cinquante volumes , je les ai soumises à la discussion et à l'analyse ; et de cette immense quantité de matériaux j'ai composé un ouvrage qui sans doute n'est pas parfait (l'ouvrage de l'homme peut-il jamais l'être !) mais qui a réuni le suffrage universel des savans français et étrangers.

Si l'on considère les dépenses considérables que cet ouvrage m'a occasionnées , on ne sera pas surpris que je ne puisse consentir à m'en laisser ravir la propriété.

Combien de personnes n'ai-je pas été obligé d'employer pour me seconder dans la confection de cet ouvrage !

Combien de traducteurs pour toutes ces notices qui me parvenaient dans toutes les langues connues ! de gens de lettres pour rédiger ces mêmes traductions , pour les classer , les analyser ! de savans et de littérateurs pour relire , corriger avant l'impression !

Que l'on calcule l'immensité de mes déboursés , les travaux , les veilles consacrées à diriger une pareille entreprise , et l'on sera convaincu que j'ai le droit incontestable de réclamer contre la publication de la *Biographie universelle ancienne et moderne* , qui , annoncée avec emphase sous la qualification imposante

d'ouvrage *entièrement neuf*, n'est qu'une contrefaçon entière ou partielle du *Dictionnaire universel*, etc.

Elle est *contrefaçon* sous le rapport du plan qui est le même, sous le rapport de la transmission ou relation des faits qui ne peuvent différer entre eux, etc. ; c'est encore plus une contrefaçon sous le rapport moral ; car il ne peut pas se faire qu'une Biographie universelle, historique, par ordre alphabétique, ne soit pas un Dictionnaire universel historique.

Elle est partielle, en ce que la Biographie universelle en a copié grand nombre d'articles, et qu'elle les a presque tous imités, en tout ou en partie, dans la classification des idées.

Déjà plusieurs volumes du Dictionnaire universel avaient paru : les souscripteurs, satisfaits de mon exactitude et de ma fidélité à remplir les engagements pris dans mon prospectus, me donnaient lieu d'espérer que je recueillerais le fruit de mes peines et de mes déboursés que je peux évaluer à près de 400,000 francs ; je fus déçu de mon espoir.

Quoique j'eusse rempli la formalité voulue par le décret du 5 février 1810, qui m'obligeait à faire ma déclaration à la direction générale de la Librairie, que je voulais imprimer, ou plutôt continuer d'imprimer mon Dictionnaire dont j'avais déjà publié les six premiers volumes



avant l'existence de cette administration et le régime de la censure ; le *Journal typographique* du 16 avril dernier annonçait un ouvrage pareil au mien , et même avec mon titre de *Dictionnaire universel* ; pareille annonce fut insérée dans le *Moniteur* du 19 avril , journaux officiels , et dans le *Journal du Commerce* du 3 mai.

Ainsi que je l'ai déjà fait observer , mon titre de Dictionnaire universel est d'une telle importance pour les frères Michaud , éditeurs de la *Biographie* , qu'ils l'ont encore usurpé dans une de leurs circulaires du mois d'avril.

J'apprends en même temps qu'ils distribuent les volumes déjà publiés de mon Dictionnaire à des gens de lettres pour composer les articles du leur. Je dirai à cette occasion , que M. Royou , auteur d'une *Histoire ancienne et moderne* , projetait avec les frères Michaud un traité ; mais qu'ayant entrevu leur intention peu honnête de s'approprier le Dictionnaire universel , il refusa d'y coopérer. M. Barbier , bibliothécaire de Sa Majesté et du Conseil d'Etat , a eu la même délicatesse. M. R. , homme de lettres , ne me laissa pas ignorer que M. C. , membre de l'institut , l'un des collaborateurs des frères Michaud , lui avait dit :

« Les trois premiers volumes du Dictionnaire que vient de publier M. Prudhomme me contrarient. J'ai trouvé plus de cent cinquante

» articles qui manquent dans le nombre de  
 » ceux que j'ai faits pour la lettre A , de la Bio-  
 » graphie ; je suis bien obligé de les donner. »

Un autre homme de lettres dit : « Il y a des ar-  
 » ticles excellens dans le Dictionnaire de Prud-  
 » homme , je suis bien embarrassé pour ne pas  
 » être accusé de l'avoir copié. »

L'annonce d'un ouvrage *entièrement neuf* eut lieu de m'étonner , et elle n'étonnera pas moins quiconque apprendra que cet ouvrage *entièrement neuf* est une contrefaçon du *Dictionnaire historique*.

Les éditeurs de la Biographie ont la franchise de l'avouer ; si toutefois on peut appeler franchise un pareil aveu. Ils déclarent ingénument que leur *Biographie universelle* ne paraissant qu'après le Dictionnaire universel , elle a sur ce dernier un grand avantage qui doit donner à leur livre un prix inestimable , celui *de le mettre à contribution*. Cette déclaration donne , au juste , la mesure de la délicatesse des frères Michaud , et ne laisse aucun doute sur leur détermination positive et réfléchie d'enfreindre la loi.

Il est vrai qu'ils ont retranché tous les articles de mythologie , comme si les noms de Jupiter , d'Apollon , d'Agamemnon et d'Achille n'étaient que des noms fabuleux , et n'étaient pas ceux d'hommes illustres ou fameux. Ceux qui , en li-



sant Homère et Virgile , voudraient connaître les personnages cités dans leurs ouvrages , chercheraient donc vainement à s'aider de la *Biographie universelle* des frères Michaud.

Ils poussent même le scrupule si loin , que non-seulement ils ne parlent pas de la mythologie , mais ils craignent même de nommer les personnages célèbres qui portent des noms semblables à ceux de la fable. En conséquence , passant sous silence *Apollon* , fils de Jupiter et de Latone , ils se sont sans doute cru obligés de ne point parler d'*Apollon* , juif d'Alexandrie , ami intime de saint Paul ; en revanche l'article *Apollonius de Thyane* a fourni à la *Biographie* vingt colonnes : c'est ainsi que ces messieurs établissent leur compensation.

D'après ce système favori de compensation , si les frères Michaud n'ont osé offrir les mêmes expressions et les mêmes tournures de phrases que mon *Dictionnaire universel* , ils ont du moins cru déguiser leur contrefaçon , en délayant leurs articles dans des périphrases vagues , inutiles , dans des antithèses oiseuses , quelquefois pitoyables , etc.

C'est ainsi qu'en fouettant le cahier on ferait aisément quarante volumes ; mon *Dictionnaire universel* n'en aura que dix-huit , et les livraisons que je promets , je les donne exactement. Mes preuves sont faites à cet égard , et l'on est bien

assuré d'avance , de n'être pas exposé auprès de moi , à dépenser plus qu'on n'a voulu en souscrivant.

Fort de la certitude de mes moyens d'exécution , je n'ai pas demandé , comme les frères Michaud , qu'on me payât d'avance le prix de la souscription ; l'expérience a souvent démontré qu'il est permis d'augurer mal d'un livre que l'on propose par souscription et dont on fait d'avance payer le prix.

Ayant déjà publié quinze volumes du Dictionnaire universel , et les mesures les plus efficaces étant prises et arrêtées pour faire paraître vers la fin de décembre prochain au plus tard , les tomes XVI , XVII et XVIII , derniers volumes qui doivent compléter cet ouvrage , tandis que la Biographie n'en a que deux qui ne présentent qu'une partie de la lettre A ; il est vraisemblable qu'un amateur ne sera pas assez imprudent pour préférer à un ouvrage presque fini , qu'on ne paie qu'en le recevant , une souscription qu'il faut payer d'avance , et pour un ouvrage alphabétique dont la vingt-troisième partie n'est pas encore terminée ; dont la fin subordonnée à toutes sortes d'événemens devient très-incertaine ou peut-être indéfiniment retardée , d'après l'exemple tout récent que j'ai cité plus haut pour le Dictionnaire d'histoire naturelle annoncé par les frères Levrault.



Mais la question importante et sur laquelle je dois irrévocablement m'appesantir est celle du tort qu'on cherche à me faire, est celle de ma ruine qu'on essaie d'opérer.

J'accuse donc, devant les tribunaux et devant le Public, les éditeurs de la *Biographie universelle* d'avoir fait une contrefaçon de mon *Dictionnaire universel historique*, de l'avoir fait annoncer sous mon titre *Dictionnaire universel*. Quoique leur titre porte *Biographie universelle*. Il est facile de justifier mon accusation.

On a déjà vu la lettre du Ministre de la justice, du 21 nivôse an 7, définir la contrefaçon ; *La contrefaçon partielle d'un ouvrage est un délit comme le pillage partiel des diligences.*

S'il en était autrement, il n'y aurait jamais de contrefaçon ; car le contrefacteur ne manquerait pas d'omettre quelques phrases, quelques alinéas de l'ouvrage qu'il voudrait contrefaire, et d'y intercaler quelques réflexions bonnes ou mauvaises de son propre fond ; à l'aide de cette odieuse supercherie il éluderait aisément la loi et exercerait impunément son scandaleux brigandage.

J'en avancerai pas en ce moment que la *Biographie universelle* soit, mot à mot, la copie de mon *Dictionnaire universel* ; mais il y a tant d'articles copiés, en tout ou en partie, qu'il est évident qu'on a voulu faire, et qu'on a fait

réellement une contrefaçon de mon livre ; pour s'en convaincre , il suffit d'en comparer plus loin des exemples.

D'ailleurs , puisque les frères Michaud voulaient copier mon ouvrage , ou du moins , suivant eux , profiter de mon travail , pourquoi n'ont-ils pas imité ma franchise ? J'ai promis une neuvième édition du Dictionnaire universel , mais j'ai promis en même temps que beaucoup d'articles éprouveraient des changemens , je les ai indiqués par une croix † ; j'ai promis que j'en ajouterais beaucoup d'autres et je les ai distingués par une astérisque \*. Les frères Michaud se sont bien gardés de m'imiter à cet égard ; tous les articles de la Biographie ont l'air d'être entièrement neufs , tous sont signés d'un des prétendus coopérateurs , comme s'il en était l'auteur. C'est en cela que les éditeurs conviennent du plagiat ; c'est de-là qu'ils partent pour établir une grande différence entre le plagiat et la contrefaçon ; et ils me laissent la triste fonction de les dénoncer comme coupables de l'un et de l'autre.

Le plagiat consiste à s'approprier , comme auteur , une idée ou une expression qui appartient à autrui : en fait de science , d'art ou d'invention , il s'exerce sur l'idée qui n'appartient pas à celui qui se l'approprie. En fait de littérature , il s'exerce , ou sur une expression heureuse , ou sur une phrase , ou sur un ou-



vrage qu'on s'approprie en tout ou en partie. Le plagiat emporte l'idée de la fraude , en ce qu'il tend à ôter à autrui le mérite d'une conception , d'une expression qui appartient à celui qui a créé l'une ou l'autre , et non à celui qui s'en présente comme l'auteur. Le plagiat par lambeaux , cesse , lorsqu'on cite l'auteur qu'on copie : alors on emprunte , on ne vole pas. Le plagiat qui a pour objet un ouvrage entier ou une portion de cet ouvrage , n'a point d'excuse.

L'imitation consiste à faire d'une manière différente une chose qui a été déjà faite , à reproduire , sous une autre forme , une idée déjà connue : elle est au-dessus ou au-dessous de son modèle. Molière a imité de l'Aulaire de Plaute , le rôle de son *Avare* , et Regnard , la comédie des *Ménèchmes* ; Racine a transporté , dans ses vers , les plus beaux traits de Sophocle et d'Euripide ; Boileau , les plus beaux passages d'Horace , etc. Ces imitations heureuses ne sauraient être des plagats ; il n'y a point de fraude ; les imitateurs n'ont point cherché à déguiser la source où ils ont puisé. D'ailleurs , en transportant les idées d'autrui , d'une langue dans une autre , avec tant de succès , en renchérissant sur leurs modèles , en revêtissant d'une poésie harmonieuse et brillante des idées dont ils ne cherchent point à s'arroger

le mérite, ils se les rendent propres, en quelque manière. Imiter comme eux, c'est créer.

Pline a dit : « Il me semble que la probité » et l'honneur demandent que, par un aveu » sincère, on rende une sorte d'hommage à » ceux de qui l'on a tiré quelque secours et » quelque lumière. » Il compare un auteur qui profite du travail d'autrui à un homme qui emprunte de l'argent dont il paye l'intérêt, avec cette différence pourtant que le débiteur, par cet intérêt, n'acquitte pas le fonds de la somme prêtée ; au lieu qu'un auteur, par l'aveu ingénu de ce qu'il emprunte, l'acquitte en quelque sorte, d'où il conclut qu'il y a de la petitesse d'esprit et de la bassesse d'aimer mieux être surpris honteusement dans le vol, que d'avouer ingénieusement sa dette.

La contrefaçon se rapproche bien plus du plagiat, ou plutôt elle se confond avec lui ; elle n'en diffère souvent que par le motif. Le plagiat est quelquefois suggéré par l'amour-propre ; la contrefaçon a pour but l'intérêt et l'avidité d'un gain sordide et malhonnête, puisque son résultat est de priver l'éditeur primitif des fruits de son travail et de s'en emparer. Le plagiaire prend les idées, les phrases, et fait cause commune avec le contrefacteur.

Aussi les lois, protectrices sacrées des propriétés, attentives à la sûreté des fortunes, ont



elles prohibé , par des dispositions sévères , l'abus des contrefaçons , même sous le manteau du plagiat,

Non seulement les frères Michaud ne se défendent pas d'être plagiaires , ils le prouvent eux-mêmes ; ils sont encore contrefacteurs , puisqu'ils ont copié textuellement les articles du Dictionnaire universel.

Les frères Michaud en avouant qu'ils sont plagiaires , m'exemptent d'en donner la preuve ; mais ils se défendent d'être contrefacteurs : ce n'est pas qu'il leur importe d'être l'un et l'autre ; et pour échapper à la peine , ils prétendent qu'il n'y a de contrefaçon que , quand le titre et le texte d'un ouvrage sont littéralement copiés par des éditeurs , qui n'en ont point acheté le manuscrit.

Comment ? il n'y aura pas de contrefaçon , lorsqu'un éditeur prendra un titre , plus ou moins différent de celui de l'auteur contrefait ? Une différence dans le titre empêchera qu'il y ait contrefaçon ! Ainsi , l'édition de Buffon copiée mot pour mot , mais avec une différence dans le millésime du titre , ne serait pas une contrefaçon ? Ainsi , les frères Michaud qui ont copié mon ouvrage , n'auraient pas fait une contrefaçon , parce qu'ils ont donné un titre différent du mien , parce qu'ils appellent *Biographie universelle* ou *Histoire par ordre*

*alphabétique*, ce que j'appelle *Dictionnaire universel, historique et critique, bibliographique* ou *Histoire abrégée, etc.* !

Les frères Michaud soutiennent que tout cela est à peine plagiat, et que leur ouvrage est *entièrement neuf*, non par le fond de l'ouvrage qui est le même que le mien, mais par la manière de rendre les mêmes faits et les mêmes idées.

Et pour séduire encore mieux ceux qui ne connaissent pas l'ouvrage, ils font annoncer dans les Journaux un *ouvrage entièrement neuf*, et les Journaux ont la complaisance ou mal adroite, ou trop adroite, de donner pour preuve de la bonté de l'ouvrage, des articles très-bien faits *qui ne sont pas dans l'ouvrage*.

Et pourquoi donc, ajoutent les frères Michaud, ne suivrions-nous pas la marche du Dictionnaire universel ? Pourquoi ne le copierions-nous pas ? C'est un Dictionnaire de faits, et les faits appartiennent à tout le monde. L'abbé Chaudon, auteur de huit éditions du Dictionnaire universel, n'a-t-il pas lui-même profité des sources où il a puisé ses matériaux ?

Les faits appartiennent à tout le monde ! Oui . . . . ; mais le récit des faits n'appartient qu'à celui qui en est l'auteur.

Les mots de la langue appartiennent sûrement à tout le monde, et cependant les anciens



tribunaux ont regardé et puni comme contrefacteurs, les éditeurs du Dictionnaire de Trévoux, imprimé au préjudice des libraires qui en avaient publié l'édition originale.

Et dernièrement, comme il a été dit plus haut, nos tribunaux ont puni, comme contrefacteur, l'éditeur du Dictionnaire de l'Académie, quoique ce Dictionnaire réprouvé ne fût pas une simple copie du véritable Dictionnaire; car deux mille mots, et peut-être plus, avaient été ajoutés par le nouvel éditeur; il n'a pas moins été déclaré contrefacteur, et puni comme tel.

Il faut avouer qu'il est difficile de faire un Dictionnaire sans copier celui qui existe déjà; qu'il est impossible de composer, sous quelque titre que ce soit, un Dictionnaire universel, ou une Histoire des Hommes de toutes les nations, sans copier les éditions précédentes, et c'est une des allégations des frères Michaud.

Mais, d'après une telle évasion, il faudrait en conclure que la loi ne regardera jamais comme contrefaçon l'édition d'un Dictionnaire, même quand elle serait faite au préjudice des droits de l'auteur.

Un Dictionnaire est la propriété de son auteur, comme tout autre ouvrage, et la loi ne protège pas moins l'auteur d'un Dictionnaire que l'auteur d'un ouvrage quelconque. Il ne s'agit pas ici d'ailleurs d'un simple vocabulaire, d'un

l'exique ordinaire, mais d'un ouvrage historique, dans lequel la littérature et l'érudition marchent de front.

S'il est difficile, s'il est impossible d'en faire un autre sans copier le premier, n'en faites pas un second, du moins à la même époque.

Mais faut-il donc, direz-vous, faut-il sacrifier à la cupidité d'un seul, la fortune de tous? Que de réflexions ferait naître cette question si l'on voulait y satisfaire cathégoriquement! On demanderait préalablement, faut-il sacrifier à la cupidité d'un ou deux individus la fortune d'un tiers? Mais sans entrer dans la discussion morale ou métaphysique de cette proposition, je demande si la loi sur les contrefaçons veut conserver, ou non, à un auteur ou éditeur le juste droit qui lui appartient, et empêcher que sa propriété ne devienne l'objet des spéculations sordides de ceux qui veulent s'emparer du fruit des veilles, des travaux et des dépenses d'autrui.

Les frères Michaud se plaisent à répandre que M. Chaudon a copié ses prédécesseurs. Cette accusation qui fait peu d'honneur au discernement des frères Michaud, n'étaye en rien le frêle édifice de leur justification; elle prouve seulement leur ignorance de l'histoire de cet ouvrage, dont la première édition en 4 volumes était si peu la copie des ouvrages de ses prédécesseurs, que M. Chaudon ne put la faire im-



primer en France , sous le vain prétexte de l'esprit philosophique qu'on disait y dominer ; et qu'elle fut enfin imprimée dans l'étranger sous le titre , d'Amsterdam , chez *Michel Rey*. On voit en même temps qu'aveuglés par un coupable intérêt , les frères Michaud n'ont pas daigné remarquer qu'il a fallu plus de quarante années du travail consécutif de l'auteur , et la série de neuf éditions pour porter cet ouvrage au nombre de volumes qu'il a en ce moment. J'ai tâché de rendre cette édition meilleure , et , avec le consentement de M. Chaudon , je me suis livré à une correspondance très étendue , à des travaux infinis , à des dépenses difficiles à apprécier ; et , quand je me vois au moment de recueillir le fruit de mes travaux et de mes déboursés , je m'en trouverais privé par des contrefacteurs qui avouent froidement qu'ils profitent de mon travail , qu'ils copient mon ouvrage , qu'ils font ce que j'ai fait moi-même , et ce qu'a fait l'auteur dont j'ai acquis le droit !

Si un argument si singulier pouvait être admis par les magistrats , il en résulterait que ma fortune et les capitaux qu'on m'a confiés passeraient dans les mains des frères Michaud , dont toute la peine se réduit à copier en tout ou par extraits mon ouvrage.

*Sic vos non vobis !.....*

Une objection captieuse au premier coup

d'œil , paraît aux frères Michaud si favorable à leur cause, qu'ils cherchent à la faire envisager comme inséparable de l'intérêt public et de la gloire de la littérature et des arts.

Faut-il , disent les frères Michaud , faut-il fermer une carrière ouverte à tous pour favoriser les vues particulières de ceux qui craignent que l'on n'avance plus loin qu'eux dans cette même carrière ? La rivalité est utile ; elle est la source de la perfection.

Ce n'est point la rivalité , mais l'émulation qui est utile à la littérature et aux arts. La rivalité est envieuse et jalouse , l'émulation est un noble et louable effort , pour faire aussi bien et mieux que ceux dont on se propose l'exemple. Un rival est un adversaire , un émule est un collègue ou un modèle.

Sans doute , il ne faut pas fermer une carrière ouverte à tous pour favoriser les vues particulières de ceux qui craignent qu'on aille plus loin qu'eux , ce sont alors des rivaux dangereux ; mais il ne faut pas que parmi ceux qui courent la même carrière , le dernier arrivant fasse périr ceux qui l'y précèdent , pour obtenir le prix à leur préjudice ; il ne faut pas qu'un libraire , sachant qu'un ouvrage est sous presse par les soins et les travaux d'un de ses confrères , annonce de son côté un semblable ouvrage comme un *ouvrage entièrement neuf* , tandis qu'il n'est pas



encore commencé. Comment qualifier un tel procédé? en quoi peut-il intéresser le public? qu'en résulte-t-il pour la gloire de la littérature et des arts? comment peut-il en jaillir une source de perfection? tout ce qui peut en résulter, c'est que la source de bénéfices cessera de couler pour l'éditeur propriétaire, et le deuxième éditeur la fera dériver sur ses terres qui en deviendront plus fertiles.

Ainsi, sous les spécieuses apparences d'un service à rendre à la société, les frères Michaud profiteraient, sans risques et sans frais extraordinaires, de la neuvième édition du Dictionnaire et des éditions précédentes, sans cependant avoir le droit, pendant la vie de l'auteur et de l'éditeur qu'il a agréé, de se servir ni des unes ni des autres.

J'ai corrigé et augmenté beaucoup d'articles des premières éditions de ce Dictionnaire. Les frères Michaud s'emparent de ces corrections,

Graces à mes soins, à mes démarches, à mon active correspondance et à mes voyages, j'ai trouvé le moyen d'ajouter à la dernière édition du Dictionnaire historique vingt mille articles. MM. Michaud, en mettant à contribution mon livre qui paraît avant le leur, profitent de mes travaux, de mes recherches et de mes déboursés immenses; sans peines, sans soins, sans dépenses, ils trouvent mes articles tout composés et se les approprient: c'est moi qui sème; ce sont eux qui viennent recueillir.

On remarque dans l'extrait suivant la modestie de style, et l'érudition de l'auteur du Dictionnaire historique, en opposition au charlatanisme des préfaces de nos jours.

*EXTRAIT de la Préface de CHAUDON, pour la première Edition, publiée en 1765.*

« NOTRE Ouvrage n'était d'abord qu'un répertoire pour notre usage particulier, et comme un Supplément au Dictionnaire historique de M. l'abbé Ladvocat. Nous avons attendu long-tems qu'une main plus habile que la nôtre réparât ce petit édifice, et en élevât un plus utile au public. Nous croyons que M. Barral aurait fait ce que nous n'osions faire dans son Dictionnaire en six volumes in-8° ; malgré le mérite de l'auteur, il n'a pas répondu à notre attente. Nous nous sommes aidés alors des recherches de plusieurs gens de lettres qui voulurent bien nous seconder dans notre travail et fournir des couleurs à notre pinceau.

Quiconque entreprend un nouveau Dictionnaire historique, doit donner la même attention à l'histoire de l'esprit humain qu'à celle des gouvernemens. Les annales du monde, isolées de celles des sciences, sont une belle statue à laquelle on a coupé la tête. On n'a pas assez pensé à peindre les hommes, et surtout ceux qui, au milieu des ténèbres et des vices qui ont inondé la terre, ont fait briller des lumières et des vertus. Tous les princes dont l'histoire n'offre aucun fait intéressant ni aucune circonstance singulière, seront renvoyés dans les *tables chronologiques*.

Écarter les articles superflus, voilà le premier devoir d'un historien lexicographe; présenter les articles néces-



saïres sous un jour vrai et agréable, voilà le second. Rien ne sert plus à remplir ce dernier objet que les anecdotes, et les anecdotes bien choisies.

Nous n'oublierons pas, par exemple, à l'article de *Probus*, que les ambassadeurs de *Varanane II*, roi de Perse le rencontrèrent sur de hautes montagnes au milieu de ses soldats, mangeant des poids cuits depuis long-tems et du porc salé. Ces circonstances, minutieuses au jugement des esprits superficiels, paraîtront intéressantes aux hommes judicieux. Qui ne sent en effet, qu'en rapportant ce trait, nous donnons une leçon de morale aux lecteurs? Ils voient, avec un admiration mêlée d'étonnement, un empereur, c'est-à-dire, le maître de l'univers connu, souffrir les injures de l'air, la faim, la soif, tandis qu'on a vu le moindre de nos plus jeunes capitaines traîner dans les armées le luxe de nos grandes villes.

Quoique notre but ne soit point d'entasser simplement des chiffres chronologiques, nous ne négligerons pourtant pas les dates. Nous n'en mettrons aucune qu'après nous être assurés de sa justesse par un travail aussi ingrat que pénible. Peu de gens savent quels soins il faut se donner, combien de livres il faut dévorer pour parvenir à cette exactitude, si nécessaire et presque toujours si négligée.

Si l'histoire est le tableau des belles et des mauvaises actions des hommes, il faut nécessairement des particularités pour les faire connaître : elles amusent le lecteur curieux, elles instruisent le philosophe, elles embellissent l'ouvrage. Dans cette moisson abondante que nous offrent des livres en tous genres, nous glanerons ce qui servira à notre but. Nous excluons les minuties historiques dont les petits esprits ornent leurs portefeuilles ; mais nous ne laisserons échapper aucun détail intéressant, surtout lorsqu'il peindra le caractère, l'esprit et le cœur des hommes célèbres.

Après avoir fixé l'année de la naissance, de la mort, du couronnement des princes ; on dira , en peu de mots , ce que la postérité en a pensé. On suivra , dans les articles des philosophes et des savans , la même marche que dans ceux des guerriers et des souverains. Les vertus douces et tranquilles des sages qui ont poli le monde méritent toute notre attention. Les années où ils ont vu le jour et où ils l'ont perdu , seront suivies d'un court détail de leurs vertus ou de leurs vices, de leurs talens ou de leurs imperfections , avec un précis des jugemens qu'on en aura portés.

Qu'on ne s'attende pas à des plaidoyers pour ou contre ; nous ne serons que témoins , et le public sera juge. Nous avons cru devoir nous interdire un plaisir que des auteurs moins délicats et plus intéressés que nous se sont permis , celui de la satire. Notre ouvrage ne sera pas assez piquant pour les lecteurs frivoles et malins ; nous nous en consolons en tâchant de plaire aux sages. Il ne faut pas déguiser les mauvaises actions , mais il faut aussi remarquer les bonnes. Les vertus , dans l'histoire , sont des îles riantes au milieu d'une mer orageuse , dans lesquelles le voyageur vient se reposer après la tempête.

Quel intérêt prend-on à tant de petits faits dictés par la médisance , et souvent par la calomnie , dont les Arétins lexicographes ont sali leurs compilations ? Quel homme serait assez dépourvu de vertu et d'esprit pour ne pas préférer le récit de ce que les chefs de gouvernement ont fait pour le bonheur des peuples , et les grands artistes pour la gloire de leur nation , au détail scandaleux de quelques faiblesses secrètes et de quelques crimes cachés ? Léon X s'est fait un nom immortel par son amour pour tous les arts ; ce service rendu au genre humain suffit pour que nous ne déchirions pas , avec emportement , le voile qui a couvert ses faiblesses. Nous nous garderons bien de prêcher contre lui et contre d'autres princes , dont on peut excuser les petits défauts en faveur de leurs grandes qualités.



Nous nous éloignerons en cela, comme en bien d'autres points, de quelques historiens déclamateurs, qui se sont fait de plein droit les précepteurs des monarques et les prédicateurs du genre humain. L'histoire doit être l'école de la morale et de la politique, et non celle de la frénésie. Elle doit apprécier les hommes, et non les insulter; rapporter les opinions, sans argumenter pour ou contre elles; être l'écho du public sage et modéré, et jamais celui du fanatisme et de l'enthousiasme.

Quoique notre but ait été de faire un Dictionnaire moitié historique, moitié philosophique, nous ne dissimulerons point, en remarquant les biens qu'a faits la vraie philosophie, les maux qu'a produits la fausse, qui a pris son masque. Ce n'est point celle-ci que nous prendrons pour guide; ce serait vouloir nous égarer. On croit aujourd'hui que, pour paraître philosophe, il faut proscrire tous les anciens historiens et fronder toutes les traditions. Dans les siècles d'ignorance on a trop cru, et dans notre siècle éclairé on ne croit pas assez (\*). Rejeter tout est d'un pyrrhonien téméraire; adopter tout est d'un légendaire imbécille. Il y a un milieu entre ces deux extrémités, et nous avons tâché de le tenir.

Il serait inutile d'enfler notre Dictionnaire des noms oubliés des mauvais auteurs. Parmi les écrivains, nous choisirons ceux qui ont fait le plus d'honneur aux lettres et à leur siècle. Autant le public s'intéresse au détail de la vie et des ouvrages des grands génies, autant est-il fatigué de la liste des productions d'un rimeur plat ou d'un compilateur ennuyeux. Les articles d'un Corneille, d'un Racine sont toujours trop courts aux yeux d'un homme de goût; et ceux d'un Pradon, d'un Cassagne, toujours trop

---

(\*) Le célèbre Despréaux avoit eu cette pensée avant nous. « Autrefois, disoit ce poète, on croyoit à tout, à l'astrologie, à la magie, à toutes les sottises imaginables, mais actuellement on ne croit à rien. »

longs. On ne parlera du rôle que ces rimailleurs ont joué dans la république des lettres, que pour montrer le peu de droit qu'ils avaient de se comparer aux grands hommes, et pour préserver les jeunes gens de la lecture de leurs platitudes. Si les rois qui n'ont signalé leur règne ni par aucun établissement utile, ni par leur valeur, ni par leur vertu, ne méritent pas d'être cités, pourquoi tireroit-on de la poussière les auteurs d'un poème insipide ou d'un roman bizarre? Arracher ces morts à leur obscurité, c'est troubler leurs cendres pour renouveler leur confusion; c'est chercher, dans la poussière du tombeau, de quoi ennuyer les vivans.

Quelques savans auraient voulu que nous eussions donné un extrait de tous les articles du Moréri, bons ou mauvais. Notre ouvrage eût été plus étendu, et n'en eût pas valu mieux. De deux mille articles du grand *Dictionnaire historique*, il y en a près de la moitié qui n'intéresse aucun lecteur; c'est ainsi qu'en jugeait le célèbre abbé des Fontaines.

Tous les articles ne peuvent pas paraître également bien choisis à tout le monde. Dans les livres comme dans la société, le même homme amuse les uns et ennuie les autres. Un guerrier ne voudroit que des conquérans, un séminariste que des théologiens, un bibliographe que des philologues, un peintre que des peintres. Le lecteur sensé doit alors prendre la place de l'écrivain, et devenir, comme lui, le citoyen de tous les peuples et l'ami de tous les arts. Il sentira qu'un Dictionnaire consacré à la mémoire des hommes célèbres par des *talens*, par des *erreurs*, par des *vertus* et des *forfaits*, doit renfermer ceux qui se sont distingués dans tous ces genres. Il sentira que si, pour plaire à un peintre, on met généralement tous ceux qui ont barbouillé de la toile, un érudit sera aussi en droit de nous demander une place pour tous ceux qui ont barbouillé du papier.



Tout écrivain doit s'attendre à quelques éloges et à une foule de critiques : c'est l'apanage ordinaire de quiconque prend la plume ; mais un historien ne doit guère se promettre que des reproches et des censures. L'univers est partagé en divers gouvernemens et en différentes religions. Chaque gouvernement a ses intérêts, et chaque religion ses partis. Il est fort difficile d'adopter les récits d'un parti sans choquer l'autre.

Dans la foule des auteurs imprimés qu'on a consultés, on a préféré ceux qui jouissent de l'estime générale, et sur lesquels le public n'a qu'une voix. On a eu sous les yeux, pour l'histoire sacrée et ecclésiastique : la Bible de Vitré avec ses tables chronologiques, Joseph, Prideaux, Calmet, Bossuet, Tillemont, Fleury, Racine, Alexandre, Dupin, Cellier, etc..... Pour l'histoire ancienne des empires et des républiques : Hérodote, Thucydide, Xénophon, Diodore de Sicile, Plutarque, Quinte-Curce, Polybe, Justin, Arrien, etc., parmi les anciens. Banier, Rollin, Guyot, Crevier, Goguet, etc., parmi les modernes..... Pour l'histoire romaine : Tite-Live, Salluste, Cornélius-Népos, Tacite, etc., Rollin, Catrou, Vertot, Laurent Échard, son continuateur, Montesquieu, Saint-Évremont, Saint-Réal, Tillemont, et les traductions du président Cousin..... Pour l'histoire des royaumes modernes : Puffendorff, Voltaire, etc..... Pour l'histoire de France : De Thou, Boulainvilliers, du Bos, Montfaucon, Daniel, Hénault, Velly, et tous les mémoires particuliers..... Pour l'histoire d'Espagne : le père d'Orléans, Ferreras, d'Hermilly, etc..... Pour celle d'Angleterre : Rapin de Thoiras, Clarendon, Smollet, Hume, etc..... Pour le Portugal : Vertot, La Clède..... Pour Venise : Nani, Amelot de La Houssaye, Laugier, etc..... Pour l'histoire de Danemarck et de Suède : Puffendorff, Vertot, Voltaire, Nordbert, etc..... Pour l'histoire de Moscovie : La Combe, Voltaire..... Pour celle de Pologne : So-

lignac, des Fontaines.... Pour l'histoire de Brandebourg : le roi de Prusse..... Pour celle des Turcs, des Persans des Chinois, des Huns, des Sarrasins : Prideaux, Marigny, Cantemir, de Guignes, Marsy, Chardin, du Halde, etc., etc.

Il est de notre devoir d'avouer que tous ces historiens nous ont fourni les couleurs de nos tableaux, et nous nous sommes quelquefois permis de les broyer. Chaque auteur a sa façon particulière d'écrire. Nous avons tâché de réduire à la nôtre celles des différens écrivains qui nous ont précédés dans tous les endroits où leur style nous a paru s'éloigner du style propre à un Dictionnaire et à un abrégé. Quoique notre ouvrage soit composé par plusieurs, nous l'avons rendu uniforme.

Quelques gens de goût, accoutumés au style nombreux du dernier siècle, nous reprocheront peut-être d'avoir imité quelquefois le style vif, pressé et antithétique du nôtre. Ayant tâché de former notre goût sur les préceptes du célèbre Rollin, un des plus sévères critiques de ce style, il nous aurait peut-être été facile d'en employer un autre, si nous n'eussions jugé celui-ci plus convenable dans un ouvrage où il faut dire beaucoup en peu de mots. Nous avouons qu'il serait déplacé dans une grande histoire ; dans un grand édifice, où tout doit être noble et majestueux ; mais un cabinet, dit un homme d'esprit, peut recevoir avec grace de petits ornemens.

Pour mettre plus de vérité dans les portraits des gens de lettres, nous avons emprunté des écrits qui ont paru sur eux, *Journaux*, *Feuilles*, *Vies*, *Mémoires*, *Eloges*, *Critiques*, tout ce qui pouvait servir à les peindre et comme particuliers et comme écrivains. Ces deux points de vue différens, sous lesquels nous regarderons le même homme, rendront notre Recueil plus instructif et plus agréable. Nous ne nous sommes point atta-



chés à indiquer toutes les productions d'un auteur; nous avons fait choix des principales, et nous ne nous y sommes arrêtés qu'autant qu'il le fallait pour en donner une idée nette et précise. Les critiques les plus célèbres du siècle nous ont fourni souvent les jugemens que nous avons portés. Toutes les louanges, toutes les censures ont été mises dans la balance, avant de nous décider pour celles auxquelles le public a mis le sceau par son approbation.

A l'exemple des lexicographes qui nous ont précédés dans la même carrière, nous avons orné notre ouvrage de l'histoire des dieux et des héros du paganisme. Cette partie sera même beaucoup plus complète que dans les deux Dictionnaires historiques portatifs. Les auteurs de ces livres ont tenté quelquefois de donner un sens raisonnable aux extravagances de la mythologie. Pour nous, il nous a paru que nous devions nous borner à exposer succinctement ces vieilles erreurs, sans y mêler les explications que tant de modernes en ont données, explications souvent plus ridicules que la chose expliquée. La théologie païenne, fille de la grossièreté, de la superstition et de la poésie, n'est, aux yeux des gens sensés, qu'un tissu d'imaginations bizarres, de brillantes chimères, plus propres à dégrader la Divinité qu'à former le cœur de l'homme. Ceux qui se repaissent de ces absurdités trop célèbres, et qui veulent en tirer un sens moral, sont dignes d'être les interprètes des rêves d'un homme en délire.

« On nous a si fort accoutumés pendant notre enfance, dit le sage et ingénieux Fontenelle, aux fables des Grecs, que, quand nous sommes en état de raisonner, nous ne les trouvons plus aussi étonnantes qu'elles le sont. Mais si l'on vient à se défaire des yeux de l'habitude, il ne se peut qu'on ne soit épouvanté de voir toute l'ancienne histoire d'un peuple, qui n'est qu'un amas de faussetés aussi

étranges que manifestes..... Que ne peuvent point, ajoute cet ingénieux écrivain, les esprits follement amoureux de l'antiquité ! On va s'imaginer que sous ces fables sont cachés les secrets de la physique et de la morale. Eût-il été possible que les anciens eussent produit de telles rêveries, sans y entendre quelque finesse ? Le nom des anciens en impose toujours ; mais assurément ceux qui ont fait les fables n'étaient pas gens à savoir de la morale ou de la physique, ni à trouver l'art de les déguiser sous des images empruntées. Ne cherchons donc autre chose dans les fables que l'histoire des erreurs de l'esprit humain. » C'est sous ce point de vue que nous les avons considérées.

On l'a répété plusieurs fois, et on le répètera encore, il est impossible qu'un Dictionnaire historique soit parfait. Il est si aisé de mettre un chiffre pour un autre, et si difficile de donner une attention égale à tant de dates et de noms multipliés, que, quoique nous ayons profité des fautes de nos prédécesseurs, il se peut très-bien qu'il nous en soit échappé beaucoup. On corrige depuis cent ans le *Moréri*, et les savans qui l'examinent avec des yeux sévères y trouvent chaque jour des fautes nouvelles. Si l'on nous fait l'honneur de nous critiquer, nous n'aurons d'autre réponse à faire que de nous corriger, et de conserver pour ceux qui nous auront mis sur la voie, la reconnaissance qu'on doit à un bienfaiteur et à un guide. Il n'appartient qu'à l'orgueil et à l'ingratitude d'insulter un homme qui veut bien nous donner la main quand nous sommes tombés. Nous osons seulement prier nos lecteurs de ne pas juger de tout l'ouvrage d'après une fausse date, qui peut être réformée dans l'*errata*. Ce qu'on doit le plus considérer, c'est si nous avons gardé l'impartialité qui doit faire le caractère de tout homme sensé et surtout d'un historien ; si nous avons pris parti pour ou contre ; si nous avons mis quelque fiel dans l'examen des



ouvrages des bons auteurs. Nous prions d'examiner les grands articles plutôt que ceux de quelques écrivains de peu d'importance, dont personne ne s'embarrasse, sur lesquels on peut plaisanter impunément, et dont on ne parle que pour proposer des exemples à éviter.

Malgré notre attention et nos recherches, nous ne nous flatons pas d'avoir connu tous les hommes illustres qui ont paru depuis que le monde existe. Combien de grands hommes dont le nom a resté dans l'oubli, soit parce qu'ils sont nés dans des tems barbares, soit parce qu'ils ont manqué d'historiens, quoique nés dans des temps plus heureux? « Combien de belles actions particulières, dit Montaigne, s'ensevelissent dans la foule d'une bataille; De tant de milliasses de vaillans hommes qui sont morts depuis 1500 ans en France les armes à la main, il n'y en a pas cent qui soient venus à notre connaissance. La mémoire, non des chefs seulement, mais des batailles et des victoires, est ensevelie. Les fortunes de plus de la moitié du monde, à faute de registre, ne bougent de leur place, et s'évanouissent sans durée... Pensons-nous qu'à chaque arquebusade, et à chaque hasard que nous courons, il y ait soudain un greffier qui l'enrôle? Et cent greffiers, outre cela, le pourraient écrire, desquels les commentaires ne dureront que trois jours, et ne viendront à la vue de personne. »

Plût à dieu que cette remarque d'un philosophe célèbre pût guérir les hommes de ces vains désirs de l'immortalité qui les tourmentent, et surtout de cette folie trop commune de chercher la récompense de la vertu dans la fumée de la gloire! C'est par cette réflexion que nous finirons cet avant-propos : elle ne paraîtra pas déplacée aux sages, pour qui l'histoire n'est autre chose que la morale mise en récit; et si elle paraît l'être aux lecteurs qui n'y cherchent qu'un amusement, ils pourront la placer parmi tant d'autres pensées vraies et inutiles.

## QUELQUES PREUVES AUTHENTIQUES

*De Contrefaçon et de Plagiat. (1)*

*Dictionnaire universel.*

† **AARON** (Isaac). . . . .  
Lorsqu'Andronic Comnène eut usurpé le trône impérial, ce scélérat lui conseilla de ne pas se contenter d'arracher les yeux de ses ennemis, mais de leur couper encore la langue, qui pouvoit lui nuire davantage.

† **ABAILARD** ou **ABÉLARD** (Pierre). . . . . Il joignoit aux talens de l'homme de lettres les agrémens de l'homme aimable. S'il fut admiré des hommes, il ne plut pas moins aux femmes. . . . . Fulbert voulut les séparer, mais il n'étoit plus temps. Héloïse portoit dans son sein le fruit de ses foiblesses. Abailard l'enleva et la conduisit en Bretagne, où elle accoucha d'un fils qu'on nomma Astrolabe. . . Héloïse, à qui la prétendue gloire d'Abailard étoit plus précieuse que la sienne propre, nia leur union avec serment.

† **ABEILLE** (Gaspard). . . . .  
Un visage fort laid et plein de rides, qu'il arrangeoit comme il vouloit, lui tenoit lieu de différens masques. Quand il lisoit un conte ou une comédie, il se servoit fort plaisamment de cette physionomie mobile, pour faire distinguer les personnages de la pièce qu'il récitait.

† **ABELLY** (Louis). . . . .

(1) Je remarquerai que, pour mettre quelque différence entre leur ouvrage et le mien, les frères Michaud ont suivi l'orthographe de Voltaire en mettant les *a* au lieu des *o*, que nous avons suivi pour nous conformer à l'orthographe du dictionnaire de l'Académie. — Dans notre édition, nous avons distingué les articles nouveaux par un astérisque \*, et ceux recomposés par une croix †.

*Biographie universelle.*

**AARON** (Isaac). . . . .  
Lorsque Andronic Comnène eut usurpé le trône, Aaron lui conseilla de ne pas se contenter d'arracher les yeux à ses ennemis, mais encore de leur couper la langue qui pouvoit lui nuire davantage. (MARGUERIT.)

**ABAILARD** ou **ABÉLARD** (Pierre). . . . .  
Il étoit le seul . . . qui joignoit la science du philosophe et les talens de l'homme de lettres aux agrémens de l'homme du monde. Il fut aimé des femmes, autant qu'il étoit admiré des hommes. . . Il n'étoit plus temps; Héloïse portoit dans son sein le fruit de sa foiblesse. Abailard l'enleva, la conduisit en Bretagne, où elle accoucha d'un fils que son père nomma Astrolabe. . . Mais Héloïse, à qui la prétendue gloire d'Abailard étoit plus chère que son honneur, nia le mariage avec serment. (GALLAIS.)

**ABEILLE** (Gaspard). . . . .  
Un visage fort laid et plein de rides, qu'il arrangeoit comme il vouloit, lui tenoit lieu de différens masques. Quand il lisoit une comédie ou un conte, il se servoit fort plaisamment de cette physionomie mobile pour faire distinguer les différens interlocuteurs. (BEUCHOT.)

**ABELLY** (Louis). . . . .



*Dictionnaire universel.*

Le style d'Abelly est dur en latin, lâche et plat en français. C'étoit d'ailleurs un homme rempli de toutes les vertus sacerdotales et pastorales.

† ABLAVIUS ou ABLABIUS. . . . Ablavius se retira dans une maison de plaisance en Bithynie, où il vivoit en philosophe. Constance redoutant le pouvoir que lui avoit donné son ancien crédit, lui envoya des officiers de l'armée, qui lui rendirent une lettre par laquelle il sembloit l'associer à l'empire ; mais comme il demandoit où étoit la pourpre qu'on lui envoyoit, d'autres officiers entrèrent et le tuèrent.

† III. ACACE, évêque d'Amide sur le Tygre, dans le 15<sup>e</sup>. siècle, accomplit à la lettre le précepte de saint Paul. « Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger, s'il a soif, donnez-lui à boire. » Il vendit des vases sacrés pour racheter sept mille esclaves perses, mourant de faim et de misère. Il les renvoya à leur roi, qui touché de cette générosité voulut voir le saint évêque. Leur entrevue produisit la paix entre ce roi et Théodose-le-jeune.

† ACADÉMUS ou ECADÉMUS. . . Cicéron avoit donné le nom d'Académie à une de ses maison de campagne, située près de Pouzzoles, sur le bord du lac d'Averne. On y voyoit des portiques et des jardins plantés d'arbres, à l'imitation de l'académie d'Athènes.

† ACHILLINI (Alexandre)....

*Biographie universelle.*

Le style d'Abelly est dur en latin, lâche et plat en français. C'étoit d'ailleurs un homme rempli de toutes les vertus de son état. (BEUCHOT.)

ABLAVIUS ou ABLABIUS. . . . Ablavius se retira dans une maison de plaisance qu'il avoit en Bithynie ; mais quoiqu'il se fut ainsi résigné de lui-même à une sorte d'exil, il ne put jouir du repos qu'il avoit espéré. Constance, qui redoutoit toujours son crédit, lui envoya quelques officiers avec des lettres par lesquelles il sembloit l'associer à l'Empire ; mais lorsqu'Ablavius demandoit où étoit la pourpre dont il alloit être revêtu, d'autres officiers survinrent et le tuèrent. (URDENT.)

ACACE évêque d'Amide, sur le Tygre, vers l'an 420, vendit les vases d'or et d'argent de son église pour racheter sept mille esclaves persans. Il subvint à leurs nombreux besoins, et les renvoya à leur roi. Ce prince touché de cette générosité, demanda une entrevue au respectable évêque ; et ce fut principalement à leurs entretiens qu'on attribua la paix qui eut lieu entre le monarque persan et l'empereur Théodose-le-jeune. (Anonyme.)

ACADÉMUS, ou plutôt HECADÉMUS. . . . Cicéron donna le nom d'Académie à sa maison de campagne, située près du lac d'Averne, dans le lieu appelé aujourd'hui Pouzzole, où l'on voyoit des portiques et des jardins, à l'imitation de l'académie d'Athènes. (CLAVIER.)

ACHILLINI (Alexandre).....

On lui attribue la découverte du marteau et de l'enclume; de deux ossemens de l'organe de l'ouïe..... Dans les disputes Pomponace avoit toujours le dessus, parcequ'il savoit mêler à ses argumens des plaisanteries qui divertissoient les spectateurs.

† ACHILLINI (Claude). . . . .  
Les papes et les cardinaux lui donnèrent de grandes espérances de fortune, qui ne se réalisèrent point.

† ACONCIO (Jacques). . . . .  
Le but de l'auteur étoit de réduire à un très-petit nombre les dogmes nécessaires de la religion chrétienne, et d'établir une tolérance réciproque entre toutes les sectes qui divisent le christianisme.

† I. ADAM. . . . .  
Le nom d'adamites a été donné à plusieurs hérétiques, qui dans leurs assemblées, se mettoient nus, comme Adam et Eve l'étoient dans l'état d'innocence. La raison de cette étrange singularité étoit que, depuis la mort de Jésus-Christ, les hommes devoient être rétablis dans l'état d'innocence. Ils s'assembloient nus dans le temple, et s'y livroient, dit-on, à la débauche. Cette secte fut renouvelée à Anvers dans le 13<sup>e</sup> siècle, par un nommé Taurméde, qui, suivi de 3,000 soldats, enlevait les filles et les femmes, et donnoit des noms spirituels à ses infamies. Un Flamand, nommé Picard, l'apporta en Bohême dans le 15<sup>e</sup> siècle. Elle passa de là en Pologne, où l'on prétend qu'elle subsiste encore.

Pomponace obtenait toujours l'avantage en mêlant à ses argumens de plaisanteries qui amusoient les spectateurs..... Il avait étudié avec soin l'anatomie et y fit des découvertes. On lui doit celle du marteau et de l'enclume, deux osselets de l'organe de l'ouïe.

( GINGUENÉ ).

ACHILLINI (Claude). . . . .  
Des papes, entre autres Grégoire XV et plusieurs cardinaux lui firent de brillantes promesses de fortune qui ne se réalisèrent jamais.

( GINGUENÉ ).

ACONCIO (Jacques). . . . .  
L'objet de ce livre est de réduire à un très-petit nombre les dogmes essentiels du christianisme, et d'inspirer une tolérance générale pour ceux qui ne sont pas compris dans cette classe.

( TABARAUD ).

ADAM. . . . .  
Adam a donné lieu à une secte d'hérétiques, nommée *adamites*, qui, dans leurs temples paroissent tous nus, sous prétexte que la mort de J. C. avoit rétabli les hommes dans l'état d'innocence où Dieu avoit créé Adam et Eve. Cette secte renouvelée à Anvers, dans le 13<sup>e</sup> siècle par un nommé *Taurméde*, qui, suivi de 3000 brigands, enlevaient les filles et les femmes, fut portée en Bohême, au 15<sup>e</sup> siècle, par un flamand, nommé *Picard*, et passa de là en Pologne, où l'on croit qu'elle subsiste encore.

( TABARAUD ).



ADAM, dit l'*Ecossais*, parce qu'il étoit originaire de ce pays, ou le *Prémontré*, parcequ'il s'étoit fait religieux de cet ordre en 1158. Saint Northbert, instituteur des prémontrés, l'envoya en écosse pour y enseigner l'Ecriture-sainte et la tradition. Il fut depuis tiré de cet emploi pour être fait évêque de Withern, et mourut en 1180.

\* ADELAIDE DE FRANCE (Madame). . . . . Il fallut des ordres précis du roi et de l'assemblée nationale, pour qu'on leur permit de continuer leur route.

† ADER (Guillaume). . . . . Vigneul-Marville dit qu'on prétend qu'Ader n'avoit composé ce livre que pour en faire oublier un autre, où il avoit témérairement soutenu le contraire.

V. ADOLPHE, duc de Sleswigh. . . . . Il avoit montré dès son enfance une sagesse prématurée, et un mépris profond pour le luxe.

IV. ADRIEN (Ælius Adrianus). . . . . Il remit tout ce qui étoit dû au fisc depuis 16 ans. Il en brûla publiquement les comptes, afin que personne ne pût être inquiété à ce sujet.

†. ÆLIANUS MACCIUS, médecin loué par Gallien. Il employa le premier, dans un temps de peste, la thériaque comme remède et préservatif.

ADAM, dit l'*Ecossais*, parce que sa famille étoit originaire de l'Ecosse; ou le *Prémontré*, parcequ'il étoit religieux de cet ordre, vivoit dans le 12<sup>e</sup> siècle. Saint Northbert, instituteur des Prémontrés, l'envoya en Ecosse enseigner l'Ecriture-sainte et professer la théologie. Il fut depuis tiré de cet emploi pour être fait évêque de Withern, et mourut en 1180. (GALLAIS).

ADELAIDE (Madame). . . . . Il fallut des ordres précis du roi et de l'assemblée nationale, pour qu'on leur permit de continuer leur route. (DURDENT).

ADER (Guillaume). . . . . Vigneul-Marville dit qu'Ader n'avoit composé ce livre que pour en faire oublier un autre, où il avoit d'abord soutenu le contraire. (CHAUSSEIER et ADELON).

ADOLPHE VIII; duc de Sleswigh. . . . . Elevé à la cour de l'empereur Sigismond, il montra une sagesse prématurée, et un grand mépris pour le luxe. (BEAUCHAMP).

ADRIEN (P. Ælius Adrianus)... Il fit remise de tout ce qui étoit dû au fisc depuis 16 ans, et en brûla publiquement tous les comptes, afin que personne ne pût être inquiété à ce sujet. (DURDENT).

ÆLIANUS MACCIUS, médecin du 2<sup>e</sup> siècle, sous l'empire d'Adrien, employa le premier et avec succès, dans un temps de peste, la thériaque comme remède et préservatif.

CHAUSSEIER et ADELON.

\* AFFRI (le comte d') . . . . .  
se trouva placé, à l'époque de la révolution, à la tête d'un des deux régimens chargés de la garde du roi. Plus habile que le colonel des gardes-françaises, il parvint à conserver son corps, et à rendre de grands services à Louis XVI dans les journées des 5 et 6 octobre 1789. . . . .  
Lors du départ du roi pour Varenne, il s'offrit à servir l'assemblée nationale. . . Depuis lors . . . il ne prit que fort peu de part aux événemens qui renversèrent la monarchie; il fut néanmoins arrêté au 10 août, et conduit dans les prisons de l'Abbaye, où il se trouvoit à l'époque des massacres de septembre. Il fut sauvé dans ces terribles exécutions . . . . .  
oublié ou méprisé par Robespierre, ce vieillard est mort dans son lit en 1793, inconsolable de la mort de son fils, tué aux Tuileries au 10 août 1792.

\* AGASIAS. . . . .  
Il est bien reconnu aujourd'hui que cette figure si noble d'un jeune combattant n'est pas celle d'un gladiateur. Il est probable qu'elle faisoit partie d'un groupe, etc. . . . .

†. AGATOCLES. . . . .  
Il ordonna l'abolition des dettes, et le partage égal des terres entre les riches et les pauvres.

† AGILULPHE. . . . .  
On voyoit dans le cabinet des médailles de la bibliothèque impériale la couronne d'or d'Agil-

AFFRY (Louis-Auguste-Augustin d') . . . . .  
nommé colonel des gardes-suisse en 1780, et placé, à l'époque de la révolution française, à la tête des régimens chargés de la garde de Louis XVI, il servit ce prince avec zèle dans les journées des 5 et 6 octobre 1789, et parvint à conserver la discipline parmi ses soldats. . . . . mais presque abandonné ensuite, et affaibli par l'âge, il s'offrit le premier à servir l'assemblée nationale, lors du départ du roi pour Varennes. Depuis 1792, il ne prit plus aucune part aux événemens politiques. Arrêté néanmoins le 10 août, et conduit dans les prisons de la capitale, il échappa aux malheurs de septembre, et ayant été remis en liberté peu de temps après, il se retira à son château de Saint-Barthélemy, dans le canton de Vaud, où il mourut en 1793, inconsolable de la perte d'un de ses fils, qui avoit été tué aux Tuileries, le jour où il avoit lui-même été arrêté. (USTÉRI.)

AGASIAS. . . . .  
Il est reconnu aujourd'hui que cette statue n'est point celle d'un gladiateur; elle paroît avoir appartenu à un groupe, etc. . . . .  
(LASALLE.)

AGATHOCLES . . . . .  
Agatocles signala sa puissance en ordonnant l'abolition de toutes les dettes, et le partage égal des terres entre les riches et les pauvres. . . . .  
(BEAUCHAMP.)

AGILULPHE. . . . .  
La couronne d'or d'Agilulphe avoit la forme d'un cercle orné de figures de saints; on la voyoit



lulphe, ayant la forme d'un cercle avec des figures de saints. Cet objet d'antiquité fut volé en 1804, et fondu par les voleurs.

† ALAND (sir John FORTESCUE), juge anglois, né en 1670, de l'ancienne famille de Fortescue, en Devonshire. Il prit le nom d'Aland par égard pour sa femme, fille aînée de Henri Aland, de Waterford en Irlande. Il fut élevé à Oxford, d'où il vint à Inner-Temple, et parut au barreau en 1690. En 1714, il fut nommé solliciteur-général par le prince de Galles, et ensuite par le roi : en 1717, créé baron de l'échiquier, et l'année suivante, l'un des juges de la cour du banc du roi. A l'avènement de Georges II, il perdit cette place, on ignore pour quelle raison. En 1728, il fut fait juge des plaids communs, place qu'il résigna en 1746, et alors il fut créé pair d'Irlande. C'étoit un très-habile légiste et un juge impartial. Il publia en 1714 le traité de son aïeul sir John Fortescue sur la *Monarchie absolue et la Monarchie tempérée*. Depuis sa mort, on a imprimé ses Rapports, qui ne sont pas sans mérite.

dans le cabinet des médailles de la bibliothèque impériale. Elle a été volée en 1804, et fondue par les voleurs. (SISMONDE SISMONDI).

ALAND (sir John FORTESCUE), juge anglais, né en 1670, de l'ancienne famille de Fortescue, dans le Devonshire, prit le nom d'Aland pour plaire à son épouse, fille aînée de Henri Aland, écuyer de Waterford en Irlande ; il fit ses études à Oxford, vint à Inner-Temple, et parut au barreau en 1690. Il devint successivement solliciteur-général du prince de Galles, et ensuite solliciteur du roi. En 1717, il fut créé baron de l'échiquier, et l'année suivante juge de la cour du banc du roi. Destitué de ce poste à l'avènement de Georges II, il fut nommé ensuite juge des plaidoyers communs, place qu'il remplit jusqu'en 1746, époque à laquelle il donna sa démission. Créé alors pair d'Irlande, avec le titre de baron de Fortescue de Credan, il mourut bientôt après. Aland étoit habile jurisconsulte, juge intègre, et profondément instruit dans la littérature saxone. En 1714, il a publié in-8° un traité de l'un de ses ancêtres, Jean de Fortescue, intitulé : *Différence entre une Monarchie absolue* (1). (BARBIER jeune.)

(1) Dans cet article, la *Biographie universelle*, pour prouver au public qu'elle n'employait pas toujours les mêmes mots que le *Dictionnaire universel*, a mis *plaidoyers communs* au lieu de *plaids*



† ALBÉRONI ( Jules ). . . .  
Ce prélat, inquiet et intrigant, mourut à Rome le 26 juin 1752, âgé de 88 ans, avec la réputation d'un grand politique et d'un ministre aussi entreprenant et aussi ambitieux que Richelieu, aussi souple et aussi adroit que Mazarin; mais plus inconsideré, plus chimérique que l'un et l'autre.

† ALBERT, ou ALBERTET. . . .  
C'est d'après les rêveries de Nostadamus qu'on a rapporté qu'avant de mourir, Albertet pria son ami Peyre Valiéras de remettre ses *chansons* à la dame de ses pensées; que cet infidèle ami les vendit à un autre troubadour, nommé Fabre d'Uzès, qui les publia sous son nom. Le même historien ajoute que ce plagiat ayant été découvert, le plagiaire fut fouetté.

† I. ALBIZI, ou DE ALBIZIS. . . .  
La troisième édition se fit encore à Milan, en 1513, in-folio, en caractères gothiques, avec une nouvelle préface de Jean Mapelli, cordelier. Ces trois éditions sont rares, et on n'en trouve guères d'exemplaires qui ne soient mutilés. Jérémie Bucchi, autre cordelier, en donna une nouvelle édition à Bologne en 1590; il fit bien des retranchemens, et ajouta un abrégé historique des hommes illustres de l'ordre de Saint-François. Cette édition n'ayant pas été vendue, on la reproduisit en 1620, et pour la masquer, on changea les deux premiers feuillets. On y trouve l'approbation

ALBÉRONI ( Jules ). . . .  
Il mourut le 26 juin 1752, à 87 ans, avec la réputation d'un ministre plus intrigant que politique, aussi ambitieux que Richelieu, aussi souple que Mazarin; mais plus imprévoyant et moins profond que l'un et l'autre.  
( BEAUCHAMP. )

ALBERT, ou ALBERTET. . . .  
On a prétendu que ce poëte, en mourant, avoit chargé un de ses amis de remettre ses chansons à la dame de ses pensées, et que cet infidèle dépositaire les ayant vendues à un troubadour, nommé Fabre d'Uzès, celui-ci les publia sous son nom, et fut condamné au fouet pour ce plagiat.  
( BEAUCHAMP. )

ALBIZI ( Barthélémy ). . . .  
La troisième édition, aussi de Milan, 1513, avec une nouvelle préface de Jean Mapelli, franciscain. Ces trois éditions sont très-rares, et l'on n'en trouve guères d'exemplaires qui n'aient été mutilés. Jérémie Bucchi, autre franciscain, en donna une nouvelle édition à Bologne, en 1590; mais il y retranche beaucoup de choses, et ajouta à la fin un *Abrégé des hommes illustres de l'ordre de Saint-François*. Cette édition imparfaite ne s'étant pas vendue, on la reproduisit en 1620, en prenant soin de changer les deux premières feuilles pour la déguiser. On

*communs*, qui sont les mots techniques; elle a employé un terme impropre: que signifie *plaidoyers communs*, en bon français, sinon un discours ordinaire et même trivial? Au lieu que le mot de *plaid communs* signifie des audiences où l'on porte toutes sortes de causes,



du chapitre des Franciscains, datée du 2 août 1399. Ce même livre fut réimprimé à Cologne, en 1632, in-8°, sous le titre de : *Antiquitates Franciscanæ, sive speculum vitæ beati francisci et sociorum*, etc.

† I. ALBUQUERQUE (Alfonse, duc d'). . . . .  
Son premier exploit fut la conquête de Goa, place importante qui devint le centre d'une partie du commerce des Portugais. . .  
Tranquille après tant de succès dans le centre de ses conquêtes, Albuquerque réprima la licence des Portugais, rétablit l'ordre dans toutes les colonies, affermit la discipline militaire, et parut toujours actif, prévoyant, sage juste, désintéressé, humain. . .  
Les Indiens, long-temps après sa mort, alloient à son tombeau pour lui demander justice des vexations de ses successeurs.

ALEXANDRE (Nicolas), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Paris, et mort dans un âge avancé à Saint-Denis, est connu par deux ouvrages utiles : 1. *La Médecine et la Chirurgie des pauvres*, Paris, in-12, 1738. Ce livre renferme des remèdes choisis, peu coûteux et faciles à préparer, pour les maladies internes et externes....

† II. ALLEGRI (Jérôme), célèbre chimiste de Vérone au milieu du 16<sup>e</sup> siècle, y présida long-

y trouve l'approbation du chapitre général de l'ordre, datée du 2 août 1399. Ce même livre fut réimprimé en 1632, mais avec des changemens considérables, à Cologne, in-8°, sous ce titre : *Antiquitates Franciscanæ, sive speculum vitæ beati francisci et sociorum*. (GINGUENÉ.)

ALBUQUERQUE (Alfonse d'). . . . .  
Son premier exploit fut la conquête de Goa, place très-importante sur la côte du Malabar, dont il fit le centre de la puissance et du commerce des Portugais dans l'Orient. . . . .  
Alors, tranquille au centre des colonies portugaises, Albuquerque réprima la licence des troupes, établit l'ordre dans les comptoirs, affermit la discipline militaire, et se montra tout à-la-fois actif, prévoyant, sage humain, juste et désintéressé. . .  
L'idée de ses vertus avoit fait une impression si profonde sur les Indiens, que, long-temps après sa mort, ils alloient à son tombeau pour lui demander justice des vexations de ses successeurs. (ESMÉNARD.)

ALEXANDRE (Nicolas), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Paris en 1654, et mort à Saint-Denis en 1728, est connu par deux ouvrages, 1. *La Médecine et la Chirurgie des pauvres*; Paris, in-12, 1758. Il renferme des remèdes choisis, peu coûteux et faciles à préparer, pour les maladies internes et externes.... (CHAUSSIER et ADELON.)

ALLEGRI (Jérôme) célèbre chimiste de Vérone au milieu du 16<sup>e</sup> siècle, y présida long-temps



temps l'académie des alétophiles, c'est-à-dire des amis de la vérité, société consacrée à découvrir les erreurs populaires qui pouvoient se glisser dans la pratique de la médecine.

ALOARA, veuve de Pandulf, surnommé *Tête de Fer*, prince de Capoue et de Bénévent, gouverna ses états avec habilité. En 980, Baronius l'accusa d'avoir fait périr un comte, neveu de Pandulf, dans la crainte que ce dernier n'usurpât sur son fils le souverain pouvoir; meurtre que saint Nil lui reprocha, en lui prédisant que sa postérité ne régneroit plus à Capoue; ce que l'événement justifia. Aloara mourut au mois de décembre 992.

† ALVIANO (Barthélemi). . . Au milieu du tumulte des armes, il cultivoit la littérature et la poésie: il fonda même une académie à Pordonone dans le Frioul, d'où sortirent plusieurs poètes célèbres.

† I. AMBOISE (George d'). . . La France perdit le cardinal d'Amboise en 1510: il mourut le 25 mai, à Lyon, dans le couvent des Pères Célestins, âgé de 50 ans. On dit qu'il répétoit souvent au frère infirmier qui le servoit dans sa maladie: « Frère Jean, que n'ai-je été toute ma vie frère Jean! » Après sa mort, son corps fut transporté dans l'église cathédrale de Rouen, où on lui éleva un beau mausolée qu'on voit encore.

† VII. AMBOISE (Michel d'), fils naturel de Charles d'Amboise, amiral de France, et lieutenant-général du roi en Lombardie, sei-

l'académie des alétophiles consacrée à découvrir les erreurs populaires qui pouvoient se glisser dans la pratique de la médecine.  
(CHAUSSIER et ADELON.)

ALOARA, veuve de Pandulf, surnommé *Tête de Fer*, prince de Capoue et de Bénévent, gouverna ses états avec habilité. Saint Nil, dit Baronius, lui prédit qu'en punition du meurtre d'un neveu de son mari, qu'elle avoit fait tuer de peur qu'il ne dépouillât son fils, sa postérité ne régneroit plus à Capoue: prophétie que justifia l'événement. Aloara mourut en décembre 992. (Anonime.)

† ALVIANO (Barthélemi). . . Au milieu des camps, Alviano cultivoit la littérature et la poésie. Il fonda une académie dans une bourgade qui lui appartenoit, à Pordenone dans le Frioul. Il en est sorti plusieurs hommes célèbres. (SISMONDE SISMONDI.)

AMBOISE (George d'). . . . Il mourut à Lyon le 25 mai 1510, dans le couvent des Célestins, à l'âge de 50 ans. Son corps fut transporté à Rouen, où l'on voit encore le mausolée qui lui fut élevé dans la cathédrale. On dit qu'il répétoit souvent au frère infirmier qui le servoit dans sa maladie: « Frère Jean, que n'ai-je été toute ma vie frère Jean! » (Anonime.)

AMBOISE (Michel d'), écuyer, qui prenoit en tête de ses ouvrages le titre de seigneur de Chevillon, étoit fils naturel de Chau-



gneur de Chevillon, autrement dit l'Esclaye Fortuné. Il naquit à Naples dans les premières années du 16<sup>e</sup> siècle.

† AMBROGI (Antoine-Marie). . . . . Remplit avec éclat, pendant 30 ans, la chaire d'éloquence au collège Romain. La plupart des littérateurs qui honorent en ce moment l'Italie, lui doivent leur goût pour l'étude et le développement de leurs talents.... Il a publié : *Musæum Kircheranum*, 2 vol. in-fol. La garde de ce dépôt précieux fut long-temps confiée à Ambrogio, qui engagea le savant cardinal de Zelada à l'enrichir de ses dons. Il a laissé en manuscrit un *Poème* latin en plusieurs chants sur la culture des citronniers.

† III. AMOUR (Louis Gorin de Saint-). . . . . Un arrêt du conseil d'état de l'an 1684, donné sur les mémoires de plusieurs prélats et docteurs, qui y avoient trouvé les cinq propositions de Jansénius, le condamna à être brûlé par la main du bourreau.

AMY (N), avocat au parlement d'Aix, mort en 1760, est connu par quelques ouvrages de physique, I. *Observations*, etc. Ces ouvrages décèlent un homme ami de l'humanité, qui emploie ses lumières à découvrir ce qui peut être utile ou nuisible à ses semblables.

† ANCILLON (Charles) . . . . . Après la révocation de l'édit de Nantes, les réformés de Metz le députèrent à la cour pour de-

mont d'Amboise, amiral de France, et lieutenant-général du roi en Lombardie. Il naquit à Naples dans les premières années du 16<sup>e</sup> siècle. (Anonime.)

AMBROGI (Antoine-Marie).... Il remplit pendant 30 ans, avec distinction, la chaire d'éloquence et de poésie dans l'université de Rome alors florissante. La plupart des jeunes gens qui se firent depuis un nom dans les lettres lui durent leur instruction.... On a de lui : *Musæum Kircherianum*; Rome, 1765, 2 vol. in-fol., contenant la description et l'explication de ce musée, confié pendant plusieurs années à ses soins, et que le cardinal Zelada a encore enrichi depuis. Ambrogio a laissé de plus un *Poème* latin inédit sur la culture des citronniers.

( GINGUENÉ. )

AMOUR (Louis Gorin de Saint-). . . . . Un arrêt du conseil d'état de 1684, sollicité par le parti opposé, et rendu sur les mémoires de plusieurs prélats et docteurs qui y avoient trouvé les cinq propositions de Jansénius, le condamna à être brûlé par la main du bourreau. (NOEL.)

AMY ( . . . . ), avocat au parlement d'Aix, mort en 1760, a publié quelques ouvrages de physique qui décèlent un homme ami de l'humanité, et qui emploie ses lumières à chercher ce qui peut être utile ou nuisible à ses semblables, I. *Observations*, etc. (Anonime.)

ANCILLON (Charles) . . . . . Il exerça cette profession avec tant de succès dans sa patrie, que les réformés de Metz le dé-



mander de n'être point compris dans la révocation. Tout ce qu'il put obtenir pour eux, ce fut un traitement plus doux. Il suivit son père à Berlin, et devint inspecteur ou juge supérieur des tribunaux de justice que les réfugiés français avoient en Prusse, historiographe et conseiller du roi, et surintendant de l'école française.

ANCKWITZ, nonce du palatinat de Cracovie, fut nommé ambassadeur de Pologne à la cour de Danemarck. Il revint à Varsovie à la fin de 1792, et, l'année suivante, il fit à Grodno l'ouverture de la diète, et signa, le 25 juillet 1793, au nom du roi et de la république de Pologne, le traité d'alliance avec la Russie. Lors de l'insurrection de Varsovie, le 18 avril 1794, il fut arrêté et mis en prison. On l'accusa de vouloir asservir sa patrie à la Russie; ses juges, après lui avoir fait lecture de quelques-unes de ses lettres surprises dans les papiers du général Ingelstrom, le condamnèrent à être pendu; il fut exécuté devant l'hôtel-de-ville de Varsovie; et à la demande du peuple, son corps fut privé de la sépulture de ses aïeux, pour être rejeté dans celle des mal-fauteurs.

† I. ANDRADA (Diégo de Payva d'). . . . . Nous avons de lui *la défense du concile de Trente*. . . . .

putèrent en cour pour représenter qu'ils ne devoient point être compris dans la révocation de l'édit de Nantes. Tout ce qu'il put obtenir fut qu'on useroit à leur égard d'un traitement plus doux qu'à l'égard des autres. Peu satisfait des dispositions de la cour, il suivit son père à Berlin. L'électeur de Brandebourg le fit d'abord juge et directeur des réfugiés français de cette ville, puis inspecteur des tribunaux de justice que ces mêmes réfugiés avoient en Prusse, enfin conseiller d'ambassade, historiographe du roi, et surintendant de l'école française.

(TABARAUD.)

ANKWICZ, nonce du palatinat de Cracovie, ambassadeur de Pologne à la cour de Danemarck. De retour à Varsovie vers la fin de 1792, il fut l'année suivante, à Grodno, un des membres les plus actifs de la diète, et signa, le 23 juillet 1793, au nom du roi et de la république de Pologne, à la suite du second partage, le traité d'alliance avec la Russie. Soupçonné d'avoir voulu asservir son pays à la cour de Pétersbourg, il fut arrêté lors de l'insurrection de Varsovie, le 18 avril 1794, jugé sur ses lettres trouvées parmi celles du général russe Igelstrom, et pendu devant l'hôtel-de-ville de Varsovie; à la demande du peuple, son corps fut jeté dans la sépulture des mal-fauteurs.

(BEAUCHAMP.)

ANDRADA (Diégo Payva d') . . . . . Ses ouvrages sont, *Defensio trid. fidei*, etc. Le 6<sup>e</sup> livre, qui traite de la concupis-



et le sixième livre qui traite de la concupiscence et de la conception immaculée de la sainte Vierge, est le plus curieux par la diversité des nombreux sentimens que l'auteur y rapporte.

III. ANDRADA (Thomas d'), nommé dans son ordre *Thomas de Jésus*, commença la réforme des augustins déchaussés. Le frère Thomas suivit le roi don Sébastien dans sa malheureuse expédition d'Afrique. Les infidèles l'enfermèrent dans une caverne, où il composa, en portugais *les souffrances de Jésus*, ouvrage plein d'onction, traduit en français en 2 vol. in-12. Sa sœur Yolande d'Andrada, comtesse de Lignarez, lui envoya de l'argent pour acheter sa liberté; mais il aima mieux s'occuper dans les fers, à consoler les chrétiens qui souffroient avec lui.

ANDROMAQUE, de Crète, médecin de l'empereur Néron. . . . Andromaque introduisit un usage inconnu avant lui, en prenant le titre d'*Archiater* ou premier médecin des empereurs.

† I. ANEAU (Barthélemi). . . . En 1565, une pierre fut jetée d'une fenêtre de ce collège, sur le prêtre qui portoit le saint sacrement en procession le jour de la Fête-Dieu : les catholiques irrités de cette action, entrèrent sur-le-champ dans le collège, et ayant trouvé Aneau, qu'on regardoit comme un calviniste secret, l'assommèrent et le mirent en pièces.

cence et de la conception immaculée de la sainte Vierge, est le plus curieux, à cause de la diversité des nombreux sentimens que l'auteur y rapporte. . . . . Diégo eut pour frère, Thomas d'Andrada, plus connu sous le nom de *Thomas de Jésus*, réformateur des augustins déchaussés. Il suivit le roi Sébastien dans la malheureuse expédition d'Afrique. Il fut racheté, et eut la liberté de retourner dans son pays. Mais il préféra de rester dans les fers, pour soutenir et encourager ses compagnons d'infortune, employant à les soulager, les sommes d'argent que la comtesse de Lignarez, sa sœur, et le roi d'Espagne, lui faisoient passer pour son usage. C'est dans cet état qu'il mourut en 1582 : il est auteur d'un livre plein d'onction, intitulé *les Souffrances de Jésus*, composé dans sa prison, traduit en français, 2 vol. in-12.

(TABARAUD.)

ANDROMACHUS, premier médecin de Néron, naquit dans l'île de Crète. . . . . Andromachus introduisit un usage inconnu avant lui, en prenant le titre d'*archiater* ou premier médecin des empereurs.

(CHAUSSIER et ADELON.)

ANEAU (Barthélemi). . . . . Le 21 juin 1565, jour de la Fête-Dieu, une pierre ayant été jetée d'une des fenêtres du collège sur le prêtre qui portoit le saint sacrement à la procession, le peuple irrité monta en foule dans le collège, massacra Aneau, qu'on crut auteur de cet attentat, sur le soupçon qu'il étoit protestant.

(Anonyme.)



II. ANGENTES (Claude d')... ,  
né à Rambouillet en 1538 , de-  
vint conseiller-clerc au parlement  
de Paris , en 1565. Envoyé trois  
ans après vers Cosme de Médicis ,  
grand duc de Toscane , il fut ho-  
noré du titre de conseiller d'état ,  
et nommé évêque de Noyon en  
1577 , puis du Mans en 1588 , à  
la place de son frère Charles. Il  
y établit un séminaire , et y mou-  
rut le 15 mai 1601. On a de  
lui , etc.

\* ANISSON DUPERRON. . . .

En 1790 , il publia une lettre sur  
l'impression des assignats , et fit  
inutilement plusieurs tentatives  
pour être chargé de leur confec-  
tion. En décembre de la même  
année , il exécuta le décret qui  
lui ordonnoit de faire l'inventaire  
des effets existans à l'imprimerie  
royale , et de le déposer aux ar-  
chives. Le 4 juillet 1792 , inculpé  
pour l'impression d'un arrêté in-  
constitutionnel du département de  
la Somme , il produisit à l'as-  
semblée législative l'ordre qui lui  
en avoit été donné par le se-  
crétaire-général du ministre de  
l'intérieur. . . . . Il employa  
tous ses efforts pour recouvrer sa  
liberté , et il essaya de faire dis-  
tribuer des sommes considérables  
à quelques membres des autorités  
de Ris et de Corbeil. Ce moyen  
accéléra sa perte ; il fut traduit  
devant le tribunal révolutionnaire ,  
et condamné à mort le . . . .

† I. ANNIBAL (Hannibal) . . . .

On rapporte qu'Amilcar , faisant  
un sacrifice pour se rendre les  
Dieux favorables dans la guerre  
qu'il alloit porter en Espagne , son  
fils Annibal , se jetant à son cou ,  
le conjura de le mener avec lui à

ANGENTES (Claude d') . . . ,  
né à Rambouillet en 1538 , con-  
seiller-clerc au parlement de Pa-  
ris en 1565 ; envoyé , trois ans  
après , vers Cosme de Médicis ,  
grand-duc de Toscane , avec le  
titre de conseiller d'état ; évêque  
de Noyon en 1577 , puis du Mans  
en 1588 , à la place de son frère  
Charles , y établit un séminaire ,  
et y mourut le 15 mars 1601. On  
a de lui , etc. ( NOEL ).

ANISSON DUPERRON. . . .

En 1790 , il publia une lettre sur  
l'impression des assignats , et fit  
inutilement plusieurs tentatives  
pour être chargé de leur confec-  
tion. En décembre de la même  
année , il exécuta le décret qui  
lui ordonnoit de faire l'inventaire  
des effets existans à l'imprimerie  
royale , et de le déposer aux ar-  
chives. Le 14 juillet 1792 , in-  
culpé pour l'impression d'un ar-  
rêté inconstitutionnel du départe-  
ment de la Somme , il produisit  
à l'assemblée législative l'ordre  
qui lui en avoit été donné par le  
secrétaire-général du ministre de  
l'intérieur. . . . . Il employa  
tous ses efforts pour recouvrer sa  
liberté , et il essaya de faire dis-  
tribuer des sommes considérables  
à quelques membres des autorités  
de Ris et de Corbeil. Ce moyen  
accéléra sa perte ; il fut traduit  
devant le tribunal révolutionnaire ,  
et condamné à mort le . . . .

( Anonyme ).

ANNIBAL , fils d'Amilcar . . . ,  
n'avoit que neuf ans , lorsque  
voyant son père offrir un sacrifice  
pour se rendre les Dieux favora-  
bles , dans la guerre qu'il alloit  
porter en Espagne , il se jeta à son  
cou , et le conjura de le mener



l'armée. On ajoute que ce général, charmé de voir de si belles dispositions dans un enfant de 9 ans, le prit entre ses bras, et que l'ayant placé près des autels, il le fit jurer, en mettant sa main sur la victime, qu'il se déclareroit l'ennemi des Romains, dès qu'il seroit en âge de porter les armes.

VI. ANSELME (Antoine). . . .  
Le duc d'Antin fit revivre pour lui la place d'historiographe des bâtimens. L'académie de peinture, et celle des inscriptions et belles-lettres, l'admirent en qualité d'associé, dans leur corps. L'abbé Anselme se retira sur la fin de ses jours, dans son abbaye de Saint-Sever en Gascogne. Il y vécut en philosophe chrétien, partageant son temps entre ses livres et ses jardins. Son abbaye et les paroisses qui en dépendoient se ressentirent de sa présence. Il ouvrit de nouveaux chemins, décora les églises, fonda des hôpitaux, et accommoda les différens.

\* ANTHOINE (François-Paul-Nicolas), lieutenant-général du bailliage de Boulay. . . ., député du tiers-état aux états-généraux, s'y montra zélé partisan de la révolution. . . . Il y parla en faveur de l'institution des jurés..., vota le licenciement des officiers de l'armée, et appuya vivement la suppression des ordres de chevalerie.

† ANTOINE, prieur de Crato, et roi titulaire de Portugal. . . .  
Don Antoine échappa aux pour-

avec lui. Amilcar, vaincu par les caresses de son fils, le prit entre ses bras, lui accorda sa demande, et lui fit jurer aux pieds des autels, qu'il se déclareroit l'implacable ennemi de Rome, dès qu'il seroit en âge de porter les armes.  
(BEAUCHAMP).

ANSELME (Antoine). . . . .  
Il fut reçu amateur honoraire de l'académie de peinture; presque dans le même temps, le duc d'Antin fit revivre en sa faveur la place d'historiographe des bâtimens. Et en 1710, il fut admis à l'académie des inscriptions et belles-lettres, en qualité d'associé. . . .  
A l'âge de 72 ans, il obtint la vétéranee, et se retira, en 1724, en Gascogne, dans l'abbaye de Saint-Sever, que Louis XIV lui avoit donnée en 1699. Il y vécut dans une parfaite tranquillité, s'occupant de ses livres, de ses jardins, et répandant sur son abbaye et sur les paroisses qui en dépendoient, toutes sortes de bienfaits: il ouvroit de nouveaux chemins, décoroit les églises, fonda des hôpitaux, et concilioit les différens.  
(MILLIN)

ANTHOINE (François-Paul-Nicolas) lieutenant-général du bailliage de Boulay. . . ., député du tiers-état aux états-généraux, s'y montra zélé partisan de la révolution. . . . Il y parla en faveur de l'institution des jurés..., vota le licenciement des officiers de l'armée et appuya la suppression des ordres de chevalerie.  
(NOEL).

ANTOINE, prieur de Crato, roi titulaire de Portugal. . . .  
Don Antoine, poursuivi par les



suites, passa sur un navire flamand, erra en Hollande, en France, en Angleterre, et revint à Paris, où il mourut le 26 août 1595, âgé de 64 ans. Il céda tous ses droits, réels ou prétendus, à Henri IV. . . . Ce prince eut un fils naturel, nommé Emmanuel, d'abord novice chez les capucins, attaché ensuite au prince Maurice d'Orange, dont il épousa la sœur. Il mourut à Bruxelles, en 1638, à 70 ans. Son petit-fils, Emmanuel Eugène, mourut sans postérité, en 1687.

XII. ANTOINE, dit le *Bâtard de Bourgogne*, fils naturel de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, naquit en 1421. Il donna si souvent des témoignages de conduite et de bravoure, qu'il mérita d'être surnommé le *Grand*. Etant passé avec Baudouin son frère, en Barbarie, il délivra Centa assiégée par les Maures. A son retour en France, il servit contre les liégeois et contre les Suisses. Il commandoit l'avant-garde l'an 1476; au combat de Grandson, et il fut fait prisonnier à la bataille de Nancy, etc.

XV. ANTOINE (Paul-Gabriel), . . . . Il s'éloigne, dans la décision des cas de conscience, des opinions relâchées de quelques membres de la société.

\* ANTONIDES (Henri). . . . On lui doit un *Systema theologiae*, qui est fort rare, et dont la préface est intéressante, sous le rapport des renseignemens qu'elle donne sur les commencemens de la réformation des Pays-Bas.

† V. AQUAVIVA (Claude). . . . Ce fut lui qui fit dresser la fa-

vainqueurs, passa sur un navire flamand, erra en Hollande, en Angleterre, et revint à Paris, où il mourut, le 26 août, 1595, à l'âge de 64 ans, après avoir cédé tous ses droits à Henri IV. Il eut un fils naturel, nommé Emmanuel, d'abord novice chez les capucins, attaché ensuite à Maurice d'Orange, dont il épousa la sœur et qui mourut à Bruxelles, en 1638, à 70 ans. Son petit-fils, Emmanuel Eugène, mourut sans postérité, en 1687. (BEAUCHAMP).

ANTOINE, dit le grand *Bâtard*, fils naturel de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, naquit en 1421. Il passa en Afrique avec son frère Baudouin, et força les Maures à lever le siège de Centa. De retour en France, il servit dans l'armée du duc de Bourgogne, pendant les guerres contre les Liégeois et contre les Suisses. . . . Il commandoit l'avant-garde, en 1476, au combat de Grandson; l'année suivante, il fut fait prisonnier à la bataille de Nancy, etc. (BEAUCHAMP).

ANTOINE (Paul-Gabriel). . . . L'auteur s'est éloigné, dans la décision des cas de conscience, des opinions relâchées de ses confrères. (TABARAUD). ]

ANTONIDES *Nerdenus* (Henri). . . . La préface de son *Systema theologiae*, contient des renseignemens précieux sur les commencemens de la réformation dans les Pays-Bas. (STAPPER).

AQUAVIVA (Claude). . . . Ce fut lui qui fit dresser l'ordon-



meuse ordonnance connue sous le nom de *Ratio studiorum*, Romæ, 1586, in-8°, qui fut supprimée par l'inquisition, et vue d'aussi mauvais œil par les jésuites, qui ne vouloient pas être gênés dans leurs opinions.

† II. AQUIN (Philippe) .....  
Le célèbre Lejay l'avoit chargé de l'impression et de la correction des textes hébreux et chaldéens de sa Polyglotte.

\* ARANTIUS ou ARANZI (Jules-César), célèbre anatomiste de Bologne, né dans cette ville vers l'an 1530 . . . . Il entre dans le plus grand détail sur la structure de la matrice, du placenta et des membranes du fœtus. Il y a encore deux éditions de ce traité, Venise, 1587 et 1595, in-4°, auxquelles on a joint d'autres ouvrages du même auteur,

\* ARCHAGATUS, fils de Ly-sanias, étoit du Péloponèse. Il fut le premier médecin grec qui vint s'établir à Rome, l'an 534 de la fondation de cette ville, 219 ans avant l'ère chrétienne. Il paroît qu'il s'occupa plus de la chirurgie que de la médecine; la méthode douce et simple dont il se servit dans les premiers temps de sa pratique pour traiter ses malades, lui mérita le surnom de *guérisseur de plaies*, *vulnerarius*; mais s'étant mis ensuite à brûler et à couper, ce traitement parut si cruel, qu'on changea son premier nom en celui de *bourreau*, et que les Romains prirent dès-lors une grande aversion pour la médecine et les médecins..

† I. AREMBERGH (Jean de Ligne, comte d'), servit avec

nance connue sous le nom de *Ratio studiorum*, Romæ, 1586, in-8°; ouvrage qui fut supprimé par l'inquisition, et vu d'aussi mauvais œil par les jésuites, qui ne vouloient pas être gênés dans leurs opinions. (anonyme.)

AQUIN (Philippe d') . . . .  
On assure également que Lejay l'avoit chargé de l'impression et de la correction des textes hébreux et chaldéen de sa Polyglotte (JOURDAIN.)

ARANTIUS (Jules-César), célèbre anatomiste, né à Bologne vers l'an 1530 . . . . Arantius, dans cet ouvrage, entre dans de grands détails sur la structure de l'utérus, du placenta et des membranes du fœtus. Il y en a encore de 1<sup>re</sup> éditions, Venise, 1587 et 1595, in-4°, auxquelles on a joint deux autres ouvrages du même auteur.

(CHAUSSIER et ADELON.)

ARCHAGATUS, premier médecin grec qui vint s'établir à Rome l'an 534 de la fondation de cette ville, 219 ans avant Jésus-Christ. Il paroît qu'il s'occupa plus de chirurgie que de médecine, et dans le principe sa méthode étoit si douce, qu'elle lui fit appliquer le nom de *guérisseur de plaies*, *vulnerarius*; mais ensuite certains cas qui exigeoient l'emploi du feu et de l'instrument tranchant, s'étant rencontrés, on changea son premier nom en celui de *bourreau*, et les Romains prirent en haine et la médecine et les médecins.

(CHAUSSIER et ADELON.)

AREMBERGH (Jean de Ligne, comte d') servit avec zèle Charles-



zèle Charles-Quint par ses négociations et par son épée. . . . Jean fut tué dans une bataille près de Groningue, le 24 mai 1568. L'un de ses descendants périt aussi de ses blessures reçues dans la bataille de Salankemen, livrée aux Turcs le 15 août 1691.

\* ARGILLA ou ARGELLATA ( Pierre d' ), naquit à Bologne, où il fut pendant plusieurs années recteur de logique, d'astrologie et de médecine. Il mérite un rang distingué parmi ceux qui ont travaillé à perfectionner la chirurgie en Italie, et il a enrichi ses ouvrages de plusieurs remarques intéressantes, qui ne peuvent partir que d'un génie observateur. Il est le premier qui ait proposé de traiter le *Spina ventosa* par des moyens tirés de la chirurgie. Ses ouvrages eurent quatre éditions en moins de vingt ans; ils sont connus sous ce titre, *Chirurgiæ libri sex*, Venetiis, 1480, 1492, 1497 et 1499, in-fol. Le savant Haller parle d'une 5<sup>e</sup> édition de 1520, in-folio. Il mourut à Bologne, au mois de juin 1423.

II. ARNAULD D'ANDILLY ( Robert ), fils aîné du précédent, naquit à Paris, en 1588 . . . . Il y jouit d'un grand crédit, et n'en fit usage que pour rendre service.

† III. ARNAULD ( Henri ), frère du précédent, naquit à Paris en 1597. Après la mort de Gournay, évêque de Toul, le chapitre de cette ville élut unanimement pour son successeur l'abbé Arnauld, alors doyen de cette église. Le roi lui confirma cette nomination, à la prière du fa-

Quint, et fut tué dans une bataille près de Groningue, le 24 mai 1568. Un de ses descendants périt de blessures reçues à la bataille de Salankmène, livrée aux Turcs le 25 août 1691.

( NOEL. )

ARGILLATA ou ARGELLATA ( Pierre d' ), médecin bolonais, y professa long-temps la logique, l'astronomie et la médecine, et y mourut en 1423. Il est un de ceux qui ont travaillé à perfectionner la chirurgie en Italie. Ses écrits, pleins d'ailleurs d'observations précieuses . . . . .

Entre autres vérités neuves pour son temps, on y trouve une méthode curative, plus rationnelle pour le *Spina ventosa*. . . . Ses ouvrages, en moins de vingt ans, eurent quatre éditions : *Chirurgiæ libri sex*, Venetiis, 1480, 1492, 1497 et 1499, in-folio. Le savant Haller parle d'une 6<sup>e</sup> édition de 1520, in-folio.

( CHAUSSIER et ADELON ).

ARNAULD D'ANDILLY ( Robert ), fils aîné du précédent, né à Paris, en 1589. . . . Il jouit à la cour d'un grand crédit, et n'en usa que pour rendre service.

( NOEL ).

ARNAULD ( Henri ), frère du précédent, naquit à Paris en 1597 . . . . . A son retour en 1637, le chapitre de Toul, dont il étoit le doyen, l'élut tout d'une voix, pour évêque de cette ville, et cette nomination fut confirmée par le roi, à la prière du P. Joseph, capucin;



meux P. Joseph , capucin ; mais les querelles que le droit d'élection occasionna , l'empêchèrent d'accepter . . . . . L'abbé Arnauld montra beaucoup de zèle pour l'intérêt de la patrie et pour ceux des Barberins. Cette maison fit frapper une médaille en son honneur , et lui éleva une statue avec ce vers , que Fortunat avoit composé pour saint Grégoire de Tours.

*Alpibus Arvernus veniens mons altior ipsis.*

Les Barberins faisoient allusion aux armes et à la patrie des Arnauld , qui étoient d'Auvergne , et portoient pour armes une montagne. L'abbé Arnauld , de retour en France , fut fait évêque d'Angers l'an 1649. Il ne quitta qu'une seule fois son diocèse , et ce fut pour convertir le prince de Tarente , et pour le réconcilier avec le duc de la Trémouille , son père.

† IV. ARNAULD ( Antoine ) . . dans son *Acte de Tentative* , soutenu en 1635 , il mit en thèse des sentimens sur la grace , entièrement opposés à ceux qu'on lui avoit dictés . . . . . Arnauld travailla dès-lors à tourner contre les calvinistes les armes dont il s'étoit servi contre ses adversaires. Il donna la *Perpétuité de la Foi* , le *Renversement de la Morale de Jésus-Christ par les calvinistes* , et plusieurs autres ouvrages de controverse , qui le firent redouter des protestans. Il sembloit que la tranquillité fût

mais d'après les contestations survenues entre le pape et le roi sur le droit d'élire , Arnauld remercia. Le pape , malgré son dépit , concut tant d'estime pour l'abbé de St. Nicolas , qu'il lui accorda la grâce et le retour des Barberins , négociation dont Arnauld eut toute la gloire. Aussi les cardinaux de ce nom , rétablis dans leurs biens et leurs dignités , firent frapper une médaille en son honneur , et lui élevèrent dans leur palais une statue , avec ce vers que Fortunat avoit composé pour St. Grégoire de Tours :

*Alpibus Arvernus veniens mons altior ipsis.*

Allusion aux armes et à la patrie des Arnauld , dont la famille étoit originaire d'Auvergne , et dont les armes étoient une montagne. De retour en France , l'abbé de St. Nicolas , fut fait évêque d'Angers en 1649 , et se voua tout entier aux obligations de son état. Il ne quitta qu'une seule fois le diocèse , et ce fut pour avoir , avec le prince de Tarente , et à la prière de ce seigneur , une conférence , dont le résultat fut sa conversion et sa réconciliation avec le duc de la Trémouille , son père. ( NOEL ).

ARNAULD ( Antoine ) . . . dans son *Acte de tentative* , soutenu en 1636 , et dédié au clergé de France , alors assemblé à Paris , il soutint des sentimens entièrement opposés à ceux qu'on lui avoit dictés . . . . . Arnauld tourna contre les calvinistes les armes dont il s'étoit servi contre ses adversaires. Ce calme heureux produisit : la *Perpétuité de la foi* , le *Renversement de la morale de J.-C. par les calvinistes* , et plusieurs autres ouvrages de controverse , qui le firent redouter des protestans. Mais la



revenue pour toujours ; mais la démangeaison de dogmatiser dans les uns, et l'ardeur de s'opposer aux dogmatisans dans les autres, troublèrent bientôt ce calme passager. Arnauld, devenu suspect par les visites nombreuses qu'il recevoit, et cru dangereux par Louis XIV, se cacha pendant quelque temps. . . . Cet écrivain (Jurieu), lança un libelle, intitulé : *l'Esprit de M. Arnauld*, rempli de calomnies contre ce docteur qui ne daigna pas y répondre, mais qui n'y fut pas moins sensible. Le père Simon doute que ce recueil d'infamies ait été fait par Jurieu. Il pense qu'il a été composé à Paris, et qu'on en a fait passer le manuscrit à Jurieu qui l'a arrangé à sa manière. . . . Le père Malebranche, qui avoit embrassé des sentimens différens sur la grâce, les développa dans un *Traité*, et le fit parvenir à Arnauld qu'il regardoit comme son maître. Ce docteur, sans répondre à Malebranche, voulut arrêter l'impression de son livre ; mais n'ayant pu en venir à bout, il ne pensa plus qu'à lui déclarer la guerre : il fit le premier acte d'hostilité en 1683. Il y eut plusieurs écrits de part et d'autre, assaisonnés d'expressions piquantes et de reproches très-vifs. Arnauld n'attaquoit pas le *Traité de la Nature et de la Grâce* ; mais l'opinion que l'on voit tout en Dieu, exposée dans la recherche de la vérité qu'il avoit lui-même vantée autrefois, il intitula son ouvrage : *Des vraies et des fausses Idées*. Il prenoit ce chemin, qui n'étoit pas le plus court, pour apprendre, disoit-il, à Malbranche, à se défier de ses plus chères spéculations métaphysiques, et le pré-

tranquillité ne fut pas de longue durée : la démangeaison de dogmatiser dans les uns, et l'ardeur de combattre les dogmatisans dans les autres, rallumèrent la guerre. . . . Arnauld, devenu suspect par le concours des visites qu'il recevoit, et regardé comme dangereux par Louis XIV, que l'archevêque de Paris (de Harlay, ne cessoit d'animer contre lui, crut devoir disparaître pour quelque temps. . . . Jurieu. . . . rassembla dans un libelle qu'il intitula *l'Esprit de M. Arnauld*, mille calomnies grossières contre le docteur qui dédaigna d'y répondre ; mais qui n'y fut pas moins sensible. Le P. Simon doute que ce recueil d'infamies ait été fait par Jurieu. Il pense qu'il fut composé à Paris, et qu'on en fit passer le manuscrit à Jurieu, qui l'arrangea à sa manière. . . . Le P. Mallebranche, qui avoit embrassé des sentimens différens sur la grâce, les développa dans un *Traité*, et le fit parvenir à celui qu'il regardoit comme son maître. Le docteur voulut arrêter l'impression de son livre ; mais n'ayant pu y réussir, il lui déclara la guerre en 1683. Il y eut plusieurs écrits de part et d'autre, remplis d'expressions piquantes et de reproches très-vifs. Arnauld n'attaquoit pas le *Traité de la Nature et de la Grâce* ; mais l'opinion que l'on voit tout en Dieu, exposée dans la *Recherche de la vérité*, qu'il avoit lui-même vantée autrefois. Il intitula son ouvrage : *Des Vraies et des Fausses idées*. Il prenoit ce chemin pour apprendre, disoit-il, à Mallebranche à se défier de ses plus chères spéculations métaphysiques, et le préparer ainsi à se laisser plus aisément désabuser.



parer par là à se laisser plus aisément désabuser sur la grâce. Malebranche se plaignit de ce qu'une matière dont il n'étoit nullement question, avoit été malignement choisie, parce qu'elle étoit la plus métaphysique, et par conséquent la plus susceptible de ridicule aux yeux de la plupart des lecteurs. . . . . Les partisans de Jansénius perdirent le plus habile défenseur qu'ils aient jamais eu, et les jésuites leur plus ardent adversaire. Son cœur fut porté à Port-Royal, puis transféré à Palaiseau. Les poètes les plus illustres, entre autres Sauteuil et Boileau, lui firent des épitaphes, chacun dans leur langue favorite. On connoît celle de Boileau, qui, dans cette occasion, ne craignit pas de déplaire aux ennemis de Port-Royal. . Nicole, son compagnon d'armes, né avec un caractère plus doux et plus accommodant, lui représentant qu'il étoit las de se battre la plume à la main, et qu'il étoit temps de se reposer. . Il vécut jusqu'à 82 ans dans une retraite ignorée, inconnue, sans fortune, même sans domestique, lui, dont le neveu avoit été ministre d'état, lui qui auroit pu être cardinal. Le plaisir d'écrire en liberté lui tint lieu de tout. Il donna, jusqu'au dernier moment, l'exemple d'une ame forte, inébranlable, et supérieure à la mauvaise fortune. Son extérieur n'annonçoit point ce qu'il étoit. Il avoit le corps petit et la tête fort grosse. Les traits de son visage auroient annoncé la stupidité plutôt que l'esprit, si la vivacité de ses yeux n'avoit parlé en faveur de son génie. Il s'exprimoit d'un ton fort haut lorsqu'il soutenoit ses opinions. Il étoit cependant plus modeste que ses ennemis

sur la grâce. Mallebranche se plaignit de la malignité qu'il y avoit à choisir une matière dont il n'étoit nullement question, parce qu'elle étoit la plus métaphysique, et par conséquent la plus susceptible de ridicule aux yeux de la plupart des lecteurs. . . . . Sa mort enleva aux partisans de Jansénius le plus habile défenseur qu'ils aient jamais eu, et aux jésuites leur plus redoutable adversaire. Le lieu de sa sépulture fut long-temps ignoré; mais son cœur fut porté à Port-Royal, puis transféré à Palaiseau. Les poètes les plus illustres lui firent des épitaphes. . . . Boileau ne craignit pas de déplaire aux ennemis du Port-Royal, en consacrant les vers suivans à sa mémoire. . . . . Nicole, son compagnon d'armes, et qui avoit partagé sa retraite et toutes les agitations de sa vie errante, mais né avec un caractère plus doux et plus accommodant, lui représentant un jour qu'il étoit las de guerroyer sans cesse, la plume à la main, et qu'il vouloit enfin se reposer. . . . . Pour lui, il donna jusqu'au dernier moment l'exemple d'une ame forte, inébranlable et supérieure à la mauvaise fortune. . . . Il vécut dans une retraite ignorée, sans fortune, sans domestique, lui dont le neveu avoit été ministre d'état, lui qui auroit pu être cardinal. . . . . Le plaisir d'écrire en liberté, et peut-être aussi l'orgueil d'être chef de parti, lui tinrent lieu de tout. Son extérieur ne prévenoit point en sa faveur, sa taille étoit petite et sa tête d'une grosseur disproportionnée. Ses traits n'auroient annoncé que la stupidité, sans la vivacité de ses yeux qui révéloit le secret de son



plus modeste que ses ennemis n'ont voulu le faire croire. Son frère, l'évêque d'Angers, l'ayant invité à le venir voir, il se trouva dans une voiture publique où l'on parloit du livre de la *Perpétuité de la Foi*. On le vantoit beaucoup : le docteur, lui seul, le déprécia. Quelqu'un indigné lui dit : « C'est bien à vous de vous ériger en censeur du grand Arnauld ! et que trouvez-vous à blâmer dans son livre ? — Beaucoup de choses, répondit Arnauld. On a manqué tel ou tel endroit ; on eût dû mettre plus d'ordre, pousser d'avantage le raisonnement. » Il parla de tout en maître, et cependant personne ne fut désabusé. Le carrosse de son frère étant venu le prendre à quelques lieues d'Angers, on reconnut que le censeur d'Arnauld étoit Arnauld lui-même. . . . On a de cet homme illustre environ cent volumes en différens formats. . . . On peut les diviser en cinq classes : la première composée des livres de belles-lettres et de philosophie, I. *Grammaire générale*, etc., . . . ouvrage fondamental, et qui est la clef de toutes les langues. II. *Elémens de Géométrie*. III. *L'Art de penser*, avec Nicole, livre excellent. La plupart des bons professeurs modernes y ont pris leur logique ; ils ne pouvoient la puiser dans une meilleure source. Si Arnauld avoit écrit de nos jours, il auroit encore rendu son livre plus court. Il n'y a fait entrer certaines matières, qu'il auroit exclues aujourd'hui, que pour ménager les partisans de l'ancienne barbarie scholastique. Il est vrai qu'il fait assez sentir le cas qu'il faisoit de ces sottises, jouées peu de temps après sur le théâ-

génie. . . . Il s'exprimoit d'un ton fort haut, l'orsqu'il soutenoit ses opinions. Plusieurs traits prouvent cependant qu'il étoit plus modeste que ses ennemis n'ont voulu le faire croire. Son frère, évêque d'Angers, l'ayant invité à le venir voir, il prit la voiture publique. On vint à parler de son livre de la *Perpétuité de la foi*. On le vantoit beaucoup ; lui seul le déprécia. Un des voyageurs indigné lui dit : « Il vous appartient bien de vous ériger en censeur du grand Arnauld ! et que trouvez-vous à blâmer dans son livre ? — Beaucoup de choses, répondit Arnauld ; on a manqué tel et tel endroit ; on eût dû mettre plus d'ordre, pousser d'avantage le raisonnement. » Il parla de tout en maître, et cependant personne ne fut désabusé. Le carrosse de son frère étant venu le prendre à quelques lieues d'Angers, on reconnut que le censeur d'Arnauld étoit Arnauld lui-même ; et chacun se répandit en excuses. . . . On a de cet homme illustre, environ 140 vol. en différens formats. . . . On peut diviser ses écrits en cinq classes : la première composée des livres de belles-lettres et de philosophie : I. *Grammaire générale*, etc., . . . ouvrage fondamental, et qui est la clef de toutes les langues. II. *Elémens de géométrie*. III. *L'Art de penser*, avec M. Nicole, livre excellent, qui a fait révolution dans l'enseignement de la logique. Les auteurs ont cru devoir, par ménagement pour les partisans de l'ancienne barbarie scholastique ; y faire entrer des matières que, plus tard, ils n'auroient pas manqué d'exclure. Arnauld, du moins, y fait assez sentir le cas qu'il faisoit de



tre par l'inimitable Molière. . . . .  
 IV. Le *Traité des vraies et des fausses Idées*, Cologne, 1683. La seconde classe est composée des ouvrages sur les matières de la grâce, dont on trouve une liste fort longue dans le *Dictionnaire* de Moréri. Le principal est intitulé : *Réflexions philosophiques et théologiques*, etc. . . . . La plupart des autres ne roulent que sur des disputes particulières, si l'on en excepte la *Traduction des livres de saint Augustin, de la Correction, de la Grâce*, 1647, in-8°. La troisième, des livres de controverse contre les calvinistes, I. La *Perpétuité de la Foi* ouvrage auquel il avoit eu beaucoup de part, et qu'il publia sous son nom, comme Nicole, qui en étoit le principal auteur, l'avoit désiré. Clément IX, à qui il fut dédié, Clément X. et Innocent XI lui firent écrire des lettres de remerciement. . . . . VII. Le *prince d'Orange, nouvel Absalon, nouvel Hérode, nouveau Cromwell*, véritable portrait de Guillaume - Henri de Nassau. L'auteur du siècle de Louis XIV prétend que ce livre n'est pas d'Arnauld, parce que le style du titre ressemble à celui du P. Garasse. . . . . On dit même que Louis XIV le fit imprimer, et qu'on en envoya des exemplaires dans toutes les cours de l'Europe. La quatrième, des écrits contre les jésuites, parmi lesquels on distingue la *Morale pratique des jésuites*, en 8 volumes, qui sont presque tous d'Arnauld, à l'exception du premier et d'une partie du second, qui sont de Cambout-de-Pont-Château. Il y a dans cet ouvrage bien des choses vraies, quelques-unes exagérées, et quelques autres alté-

ces sottises, dont Molière fit justice après. . . . . IV. *Traité des vraies et des fausses idées*, Cologne, 1683. La deuxième classe est celle des ouvrages sur les matières de la grâce. On en trouve une liste fort longue dans le *Dictionnaire* de Moréri. . . . . Le principal est celui dont nous avons parlé plus haut, sous le titre de *Réflexions philosophiques et théologiques*. La plupart des autres ne roulent que sur des disputes particulières, si l'on en excepte la *Traduction des livres de St. Augustin*. . . . . La troisième, des livres de controverse contre les calvinistes : I. La *Perpétuité de la foi* ; ouvrage auquel il avoit beaucoup de part, et qu'il publia sous son nom, comme Nicole, son principal coopérateur, l'avoit désiré. Clément IX, à qui il fut dédié, Clément X et Innocent XI lui firent écrire des lettres de remerciemens. . . . . VI. Le *prince d'Orange, nouvel Absalon, nouvel Hérode, nouveau Cromwell*. L'auteur du siècle de Louis XIV doute que ce livre soit d'Arnauld, parce que le style du titre ressemble à celui du P. Garasse. . . . . On dit même que Louis XIV ordonna qu'on le fit imprimer, et qu'on en envoyât des exemplaires dans toutes les cours. . . . . La quatrième classe, des écrits contre les jésuites, parmi lesquels on distingue la *Pratique morale des jésuites*, en 8 vol., qui sont presque tous d'Arnauld, à l'exception du premier et d'une partie du second, qui sont de Cambout-de-Pont-Château. Il y a dans cet ouvrage ; comme dans tous les écrits de parti, des vérités et des exagérations. . . . . On peut comprendre dans cette quatrième



rées. On peut mettre dans cette quatrième classe tous les écrits contre la morale relâchée, dont il étoit un des plus ardens ennemis. La cinquième partie comprend les écrits sur l'écriture sainte. . . . . II. *La traduction du Missel*, en langue vulgaire, autorisée par l'écriture sainte et par les Pères, faite avec de Voisin. . . . . On a imprimé après sa mort 9 volumes de lettres qui peuvent servir à ceux qui voudront écrire sa vie. Le Père Quesnel en publia une avec des pièces relatives et des écrits posthumes. On y trouve une réponse aux reproches qu'on lui avoit faits de se servir de termes injurieux contre ses adversaires. . . . . il veut y prouver par l'écriture et par les Pères, qu'il est permis de combattre ses adversaires avec des traits vifs, forts et piquans.

† ARNOLD ( Christophe ), simple paysan, né à Sommerfeld en 1650, près de Leipsick, où il mourut en 1697. Il étudia l'astronomie, et fit de tels progrès qu'il put observer, en 1683, la grande comète, et trois ans après une autre comète; puis, en 1690, le passage de Mercure par le soleil. Le magistrat de Leipsick, pour le récompenser de ses travaux, lui fit présent d'une somme d'argent, et l'affranchit pour toujours de toutes ses contributions. Après sa mort, il fit placer son portrait dans la salle de l'hôtel de ville. Arnold a fait et consigné un grand nombre d'observations, depuis 1688 jusqu'en 1697. Il en céda les six premières années à l'astronome Godefroi Kircher, et les dernières à la bibliothèque de Leipsick, où elles sont encore déposées.

classe tous les écrits contre la morale relâchée, dont il étoit un des plus ardens ennemis. . . . . Dans la cinquième partie sont tous les écrits sur l'écriture sainte. . . . . II. *Traduction du Missel* en langue vulgaire, autorisée par l'écriture sainte et par les Pères, faite avec de Voisin. . . . . On a imprimé après sa mort 9 vol. de lettres où l'on distingue les noms de Boileau, de Leibnitz, etc. . . . . Le P. Quesnel a publié sa vie avec des pièces relatives et des écrits posthumes. On y trouve une réponse aux reproches qu'on lui avoit faits de se servir de termes injurieux contre ses adversaires. L'objet de cette *Dissertation* est de prouver, par l'écriture et par les Pères, qu'il est permis de combattre ses adversaires avec des traits forts et piquans. (NOEL.)

ARNOLD ( Christophe ), paysan de Sommerfeld, dans les environs de Leipzig, vécut et termina sa vie dans son village. Il fit des progrès en astronomie tels, que ses observations de la comète de 1683, de celle de 1686, et du passage de Mercure en 1690, attirèrent l'attention des astronomes. Le magistrat de Leipzig lui donna plusieurs marques de considération; son portrait est à la bibliothèque du conseil de cette ville. Il naquit en 1650, et mourut en 1697, après avoir fait de nombreuses observations astronomiques et météorologiques, dont une partie fut par lui remise à l'astronome Godeiroi Kirch, et le reste déposé dans cette bibliothèque. (STAPHER.)



† ARROY ( Bésian ), théologal de l'église de Lyon, est connu par quelques ouvrages. I. *Questions sur la justice des armes des rois de France*. Cet ouvrage que Jansénius chercha à réfuter dans son *Mars gallicus*, fut composé pour la défense des traités de Louis XIII avec les Suédois et les protestans d'Allemagne.

ARTAUD ( Pierre-Joseph ), né à Bonieux, dans le comtat Venaissin, vint de bonne heure à Paris, et remplit avec distinction les différentes chaires de cette capitale. Devenu curé de Saint-Merry, il édifia son troupeau et l'instruisit. Son mérite lui valut, en 1756, l'évêché de Cavaillon. Il mourut en 1760, à 54 ans, avec la réputation d'un prélat exemplaire et d'un homme aimable. On a de lui, I. *Panegyrique de saint Louis*, 1754, in-4°. II. *Discours sur les mariages*, à l'occasion de la naissance du duc de Bourgogne, 1757, in-4°. III. *Quelques Mandemens et Instructions pastorales*. Il règne dans tous ses ouvrages une éloquence solide et chrétienne. Ses prônes étoient des modèles dans le genre familier.

† ARTAXERXÈS III, surnommé Ochus. . . . . Bagoas fit hacher son corps, et le livra à des chats; quant à ses os, il en fit faire des manches de couteaux ou d'épées, pour rappeler son humeur sanguinaire. Bagoas mit ensuite la couronne sur la tête d'Arsès, le plus jeune des fils d'Artaxerxès, après avoir fait périr tous les autres.

† ARVIEUX ( Laurent d' ) . . .

ARROY ( Bésian ), docteur de Sorbonne, et théologal de Lyon, a donné : I. *Questions décidées*, etc., ouvrage composé pour la défense des traités de Louis XIII avec les Suédois et les protestans d'Allemagne, et qu'essaya de réfuter Jansénius, qui sous le nom d'Alexandre, patrice d'Armach, publia le *Mars Gallicus*.

( BEUCHÔT ).

ARTAUD ( Pierre-Joseph ), né à Bonieux, dans le comtat Venaissin, en 1706, vint très-jeune à Paris, et s'y distingua dans le ministère de la chaire. On lui confia d'abord la cure de Saint-Méry; ses talens et ses vertus lui méritèrent ensuite l'évêché de Cavaillon, dont il fut pourvu en 1756. La mort l'enleva le 5 septembre 1760, au troupeau qu'il avoit édifié autant par ses exemples que par ses prédications. Son *Panegyrique de saint Louis*, 1754, in-4°, son *discours sur les mariages à l'occasion de la naissance du duc de Bourgogne*, 1757, in-4°. ses *Mandemens et Instructions pastorales*, etc., ne sont dépourvus ni d'élégance ni d'onction. Ses Prônes, qui n'ont point été imprimés, passent pour des modèles dans le genre familier.

( STAFER. )

ARTAXERXÈS III, ou Ochus. . . . .

Bagoas le fit empoisonner, donna son corps à manger à des chats, et fit faire avec ses os, des poignées de sabres, pour rappeler son humeur farouche et sanguinaire. Il plaça ensuite sur le trône Arsès, le plus jeune de ses fils, et fit mourir tous les autres.

( CLAVIER )

ARVIEUX ( Laurent d' ) . . . .



Revenu en France, il fut d'abord envoyé extraordinaire du roi à la sublime Porte ; en 1668, à Tunis pour y négocier un traité. Il y procura la liberté à 380 esclaves français, qui, en reconnaissance, lui envoyèrent une bourse de 600 pistoles qu'il refusa.

† III. ARUNDEL (Thomas Howard, comte d') . . . . . Des différentes explications de ces marbres, la meilleure édition est celle d'Oxford, 1763, in-fol., par Chandler. Il y a cependant dans l'édition donnée en 1732, in-fol., par Maittaire, de bons commentaires qui ne sont pas dans celle de 1763.

† I. ASCHAM (Roger), savant écrivain, né dans le comté d'Yorck, vers 1515 . . . . . Henri VIII avoit beaucoup d'estime pour lui ; il lui faisait une pension et le nomma l'un des instituteurs de la princesse Elisabeth. . . . . Au bout de deux ans il retourna à Cambridge . . . En 1550, il suivit sir Richard Moresyas, ambassadeur d'Angleterre auprès de Charles-Quint, et demeura en Allemagne trois années de suite : à la fin desquelles il revint à Londres, et fut nommé secrétaire du roi Edouard ; mais à la mort de ce prince, il perdit sa place et sa pension. Cependant il parvint à être nommé secrétaire en langue latine de la reine Marie, et travailla souvent avec le cardinal Pole. A l'avènement de la reine Elisabeth, il continua son office de secrétaire, et cette princesse fit avec lui de nouvelles études en grec et en

Il fut envoyé en 1668 à Tunis, pour y négocier un traité avec le dey, s'acquitta de sa commission au gré de la cour, délivra 388 esclaves français, qui voulurent lui témoigner leur reconnaissance par une bourse de 600 pistoles, qu'il refusa généreusement.

(TABARAUD.)

ARUNDEL (Thomas Howard, comte d') . . . . . La meilleure et la plus belle édition de ces marbres est celle du savant et célèbre docteur Richard Chandler, intitulée : *Marmora Oxoniensia*, Oxford, 1763, in-fol., format d'atlas. Il y a cependant dans les deux éditions précédentes de bons commentaires qui ne se trouvent pas dans celle-ci. (Anonyme.)

ASCHAM (Roger), né dans le Yorkshire vers 1513 . . . . . Henri VIII lui fit une pension de 10 liv. sterlings, le plaça comme instituteur auprès d'Elisabeth. . . . . Après avoir été occupé deux ans dans ces honorables fonctions, il revint à Cambridge. . . . En 1550, il suivit sir Richard Moresyne, dans son ambassade auprès de Charles-Quint, resta plusieurs années en Allemagne. Pendant ce temps, Ascham fut nommé secrétaire latin du roi Edouard ; mais à la mort de ce prince, il perdit sa place et sa pension. Il devint secrétaire latin de la reine Marie, et fut employé par le cardinal Pole. A l'avènement de la reine Elisabeth, il fut rétabli dans la place de secrétaire, et devint son instituteur particulier pour les langues anciennes. Son ouvrage le plus estimé est intitulé, etc.

(BARRIERE jeune.)



latin. Il mourut à Londres en 1558. Un de ses ouvrages les plus estimés est le, etc.

\* **ATHANASIO** (Don Pierre), peintre, né à Grenade, en 1638, étoit disciple d'Alexis Cano. Comme il ne put jamais prendre sur lui d'étudier la nature, ce peintre étoit froid, maniéré et peu correct dans son dessin : de plus il péchoit par l'invention ; mais il avoit peu d'égaux pour le coloris. Il étoit redevable de ce mérite à ses études sérieuses et assidues d'après les plus beaux morceaux de Van-Dyck et de Pierre Moya, dont il avoit très-bien saisi la manière. Il mourut à Grenade, en 1688, à l'âge de 50 ans. La plupart de ses œuvres sont répandues dans la ville de Grenade ; on en voit chez les Chartreux, beaucoup dans le cloître de Notre-Dame-des-Grâces, entre autres une *Conception de la Vierge* qui est fort belle.

### III. ATHÉNÉE. . . . .

Un autre Athénée, mécanicien grec, imagina une horloge dont les heures se faisoient entendre par un sifflement d'air que l'impulsion de l'eau faisoit sortir par un étroit orifice.

### † **ATSIZ**. . . . .

Atsiz, brave et habile guerrier, se montra de plus libéral envers les gens de lettres, au nombre desquels il étoit compté lui-même.

**ATHANASIO** (don Pedro), peintre, né à Grenade en 1638, fut élève du célèbre Alexis Cano. Palomino Velasco, qui lui fait plusieurs reproches très-graves, tels que ceux de froideur, d'incorrection et de défaut d'invention, lui accorde le mérite très-éminent d'avoir été le plus grand coloriste de son temps. Il doit cet avantage à l'étude des tableaux de Pierre de Moya, qui avoit été élève de Van-Dyck, et de ceux de Van-Dyck lui-même. La plupart des ouvrages d'Athanasio se voient dans les églises de sa ville natale. On estime sur-tout une *Conception de la Vierge* dans le cloître de Notre-Dame-des-Grâces . . . Athanasio mourut à Grenade, en 1688, à l'âge de 50 ans. (DURDENT).

### ATHÉNÉE. . . . .

Antiphilius parle d'un autre Athénée qui avoit exécuté une horloge très-ingénieuse, qui indiquoit les heures par le sifflement de l'air, au moyen de l'impulsion de l'eau poussée par une ouverture fort étroite.

(Anonyme.)

### ATZYZ. . . . .

Atzyz est représenté dans l'Histoire comme un prince très-courageux, savant dans l'art militaire et très-libéral envers les hommes de lettres, au nombre desquels on pouvoit le compter.

(JOURDAIN.)



## LOIS

*Sur les propriétés Littéraires et idées relatives aux Contrefaçons , et aux moyens de les réprimer.*

Nous ne pouvons donner une idée plus claire et plus précise des lois sur les contrefaçons, qu'en rapportant ici les paragraphes I à VII, pages 100 à 102, tome 3 du *Répertoire de Jurisprudence*, rédigé par l'un de nos plus célèbres jurisconsultes, M. Merlin. Il s'exprime ainsi :

§ I. *Idee générale de la contrefaçon. Lois faites pour la réprimer.*

« L'ouvrage auquel un auteur donne l'existence, est sans doute un bien qui lui appartient, et dont il a seul le droit de disposer, comme tous les autres citoyens disposent des choses dont ils sont propriétaires. Il faut conclure de ce principe que quand on contrefait les productions d'un auteur, on commet contre lui le crime de vol, puisqu'on lui ravit le fruit de ses veilles et de ses travaux. Ce crime est même plus qualifié que ne le serait celui d'un homme qui, s'étant introduit chez son voisin, en aurait enlevé les meilleurs effets. La raison de la différence est que, dans ce dernier cas, on peut inculper de négligence celui qui laisse entrer un voleur dans sa maison, et que, dans le premier cas, le vol est d'une chose confiée à la foi publique.

» Quoi qu'il en soit, c'est en envisageant les contrefaçons comme des vols, que, par arrêt du conseil du 27 février 1682, le roi fit défenses aux libraires et imprimeurs de Lyon, et autres, de contrefaire les livres qui auraient été imprimés par d'autres libraires avec privilège, à peine de punition corporelle.

» Cette loi a depuis été adoucie par l'édit du mois d'août 1686, en ce qu'il n'a prononcé la punition corporelle qu'en cas de récidive. — « Défendons (porte l'art. 65 de cet édit) à tous imprimeurs et libraires, de contrefaire les livres pour lesquels il a été accordé des privilèges ou continuations de privilège; de vendre et débiter ceux qui sont contrefaits, sous les peines portées par lesdits privilèges, qui ne pourront être modérées ni diminuées par les juges; et en cas de récidive, les contrevenans seront punis corporellement, et seront déchus de la maîtrise, sans qu'ils puissent, directement ou indirectement, s'entremettre du fait de l'imprimerie ou du commerce des livres ».

» Ces dispositions se trouvent répétées dans l'art. 109 du règlement du 28 février 1723.

» On remarque que, par ces différentes lois, les peines prononcées contre les contrefacteurs, ont été étendues à ceux qui vendent des livres contrefaits. La raison en est que ceux-ci sont considérés comme



les complices de ceux-là, et que, par conséquent, ils doivent tous être punis de la même manière. C'est d'ailleurs ce qui se pratique dans les autres espèces de vols : on prononce contre les recéleurs les mêmes peines que contre les voleurs.

» Il semble que le législateur ayant ainsi voué à l'infamie les contrefacteurs, il devrait être rare de voir des coupables de ce genre parmi les citoyens qui exercent des professions honnêtes, telles que l'imprimerie et la librairie; cependant rien n'est plus commun. A peine un livre paraît-il avec quelque succès dans la capitale, qu'aussitôt on le contrefait dans les provinces; et même on assure qu'au lieu d'empêcher ce brigandage, il y a des magistrats qui le favorisent. Il ne faut toutefois pas croire légèrement que de pareilles imputations soient fondées : car de tels magistrats seraient des prévaricateurs, ou ils n'auraient aucune notion de ce qui est juste ou injuste; ce que l'on ne doit pas supposer.

» Quoi qu'il en soit, les contrefaçons s'étaient tellement multipliées, au préjudice des légitimes propriétaires des livres, que le roi a cru devoir augmenter les peines prononcées par les réglemens contre ce genre de délit : pour cet effet, sa majesté a rendu en son conseil, le 30 août 1777, un arrêt, par lequel elle a ordonné que les imprimeurs qui contreferaient des livres, et les libraires qui se trouveraient saisis de livres contrefaits, seraient condamnés chacun à une amende de 6,000 livres pour la première fois; et en cas de récidive, à une pareille amende, et être privés de leur état.

» Le même arrêt a décidé que les peines dont on vient de parler, n'empêcheroient pas le possesseur d'un privilège, au préjudice duquel une édition contrefaite aurait eu lieu, de former, tant contre les contrefacteurs que contre les libraires qui auraient été trouvés saisis d'exemplaires contrefaits, une demande en dommages et intérêts, et d'en obtenir de proportionnés au tort que la contrefaçon lui aurait fait.

» Au reste, s'il est juste de punir les crimes, il est sage de les prévenir. Le roi a jugé que cela se pouvoit aisément en matière de contrefaçon, et qu'il suffisoit pour cela d'autoriser les possesseurs de privilèges à poursuivre ce genre de délit par la voie de la plainte et de l'information. En conséquence, sa majesté a rendu en son conseil, le 30 juillet 1778, un arrêt, suivant lequel cette voie peut être employée contre tout auteur, possesseur, distributeur et fauteur de contrefaçons.

» La facilité avec laquelle on peut, par ce moyen, acquérir les preuves nécessaires pour faire punir les coupables, doit rendre les contrefaçons aussi rares qu'elles étaient autrefois communes. On conçoit que personne ne doit être assez imprudent pour commettre de propos délibéré un délit dont la punition serait inévitable. . . .

» La loi du 19 juillet 1793 a remis en vigueur quelques-unes des dispositions des réglemens que l'on vient de rappeler, et en a ajouté de nouvelles. Voici comment elle est conçue :

« *Art. 1.* Les auteurs d'écrits en tout genre, les compositeurs de musique, les peintres et dessinateurs qui feront graver des tableaux ou dessins, jouiront durant leur vie entière du droit exclusif de vendre, faire vendre, distribuer leurs ouvrages dans le territoire de



la république, et d'en céder la propriété en tout ou en partie.

» 2. Leurs héritiers ou cessionnaires jouiront du même droit, durant l'espace de dix ans, après la mort des auteurs.

» 3. Les officiers de paix seront tenus de faire confisquer, à la réquisition et au profit des auteurs, compositeurs, peintres ou dessinateurs et autres, leurs héritiers ou cessionnaires, tous les exemplaires des éditions imprimées ou gravées sans la permission formelle et par écrit des auteurs.

» 4. Tout contrefacteur sera tenu de payer au véritable propriétaire, une somme équivalente au prix de 3,000 exemplaires de l'édition originale.

» 5. Tout débiteur d'édition contrefaite, s'il n'est pas reconnu contrefacteur, sera tenu de payer au véritable propriétaire une somme équivalente au prix de 500 exemplaires de l'édition originale.

» 6. Tout citoyen qui mettra au jour un ouvrage, soit de littérature ou de gravure, dans quelque genre que ce soit, sera obligé d'en déposer deux exemplaires à la Bibliothèque nationale ou au cabinet des estampes de la république, dont il recevra un reçu signé par le bibliothécaire : faute de quoi, il ne pourra être admis en justice pour la poursuite du contrefacteur.

» 7. Les héritiers de l'auteur d'un ouvrage de littérature ou de gravure, ou de toute autre production de l'esprit ou du génie, qui appartient aux beaux arts, en auront la propriété exclusive pendant dix années ».

» Une autre loi du 25 prairial an 3 (rendue à la suite d'un rapport fait « sur plusieurs demandes en interprétation de l'art. 3 de la loi du 19 juillet 1793, dont l'objet est d'assurer aux auteurs et artistes la propriété de leurs ouvrages par des mesures répressives contre les contrefacteurs »), ordonne que « les fonctions attribuées aux officiers de paix par l'article 3 de la loi du 19 juillet 1793, seront à l'avenir exercées par les commissaires de police et par les juges de paix dans les lieux où il n'y a point de commissaire de police ».

§ II. *Questions auxquelles ont donné lieu les lois relatives à la contrefaçon des ouvrages littéraires. Et d'abord, cette contrefaçon est-elle un délit? La connoissance en appartient-elle aux tribunaux correctionnels?*

» Cette première question a été quelque temps fort controversée; mais on ne doute plus aujourd'hui que les contrefacteurs et les débiteurs d'éditions contrefaites ne puissent être poursuivis correctionnellement. Voyez les arrêts de la cour de cassation des 28 ventôse an 9, 16 germinal an 10 et 21 prairial an 11, rapportés dans mon *Recueil de questions de droit*, tome 3, page 103.

§ III. *Le ministère public peut-il poursuivre seul et d'office, un délit de contrefaçon? Le peut-il sans l'adjonction d'un agent civil du gouvernement, lorsqu'il s'agit de la contrefaçon d'une propriété littéraire nationale? La loi du 19 juillet 1793 est-elle applicable aux propriétés littéraires qui appartiennent à l'état? Celui à qui le*



*propriétaire d'un ouvrage littéraire a cédé le droit d'en faire une édition, peut-il, comme partie civile, poursuivre le contrefacteur de cet ouvrage?*

» Toutes ces questions ont été jugées pour l'affirmative par un arrêt de la cour de cassation du 7 prairial an 11. Voyez le Recueil cité, page 111.

§ IV. *Y a-t-il contrefaçon lorsque, sans la permission du propriétaire ou de son cessionnaire, un ouvrage est imprimé sous le même titre que l'édition originale, mais avec l'addition des mots, nouvelle édition augmentée; que, dans le fait, cette nouvelle édition contient des changemens et des additions à l'ouvrage contrefait; et que d'ailleurs elle est annoncée comme faite à une autre époque, comme sortie des presses d'un autre imprimeur, comme mise en vente chez un autre libraire?*

» Oui; et c'est ce qu'a jugé un arrêt de la cour de cassation du 28 floréal an 12, rapporté dans le même Recueil, tome 7, page 339.

§ V. *Y a-t-il contrefaçon lorsque, sans la permission d'un évêque, on réimprime son catéchisme, ses instructions pastorales, ses sermons, etc.?*

» Oui encore. Voy. l'arrêt de la cour de cassation du 29 thermidor an 12, rapporté dans le même Recueil, tom. 9, pag. 294; et le décret impérial du 7 germinal an 13.

§ VI. *Le cessionnaire d'un auteur par acte sous seing privé, enregistré seulement après la saisie des exemplaires contrefaits, a-t-il qualité pour poursuivre le contrefacteur? L'a-t-il notamment, lorsqu'il n'a pas, avant la saisie, déposé à la bibliothèque impériale deux exemplaires de la véritable édition?*

» L'arrêt cité dans le paragraphe précédent, a également jugé pour l'affirmative sur l'un et l'autre points.

§ VII. *Les ouvrages posthumes sont-ils, quant à la législation sur les contrefaçons, assimilés aux ouvrages des auteurs encore vivans?*

» Voici ce que porte sur cette question le décret impérial du 1<sup>er</sup> germinal an 13:

« NAPOLÉON..., sur le rapport du ministre de l'intérieur; — Vu les lois sur les propriétés littéraires; — Considérant qu'elles déclarent propriétés publiques les ouvrages des auteurs morts depuis plus de dix ans; que les dépositaires, acquéreurs, héritiers ou propriétaires des ouvrages posthumes d'auteurs morts depuis plus de dix ans, hésitent à publier ces ouvrages dans la crainte de s'en voir contester la propriété exclusive, et dans l'incertitude de la durée de cette propriété; que l'ouvrage inédit est comme l'ouvrage qui n'existe pas; et que celui qui le publie, a les droits de l'auteur décédé, et doit

en jouir pendant sa vie ; que cependant, s'il réimprimait en même temps et dans une seule édition, avec les œuvres posthumes, les ouvrages déjà publiés du même auteur, il en résulterait en sa faveur une espèce de privilège pour la vente d'ouvrages devenus propriété publique ; — Le conseil d'état entendu, décrète : — *Art. 1.* Les propriétaires par succession ou à autre titre, d'un ouvrage posthume, ont les mêmes droits que l'auteur ; et les dispositions des lois sur la propriété exclusive des auteurs et sur sa durée, leur sont applicables ; toutefois à la charge d'imprimer séparément les ouvrages posthumes, et sans les joindre à une nouvelle édition des ouvrages déjà publiés et devenus propriété publique. — *2.* Le grand-juge ministre de la justice et les ministres de l'intérieur et de la police générale, sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret. »

Nous ajouterons les lois suivantes, qui complètent tout ce qui a rapport aux propriétés littéraires.

*Loi du 5 février 1810.*

*Art. 39.* « Le droit de propriété est garanti à l'auteur et à sa veuve pendant leur vie, si les conventions matrimoniales de celle-ci lui en donnent le droit, et à leurs enfans pendant vingt ans.

*40.* » Les auteurs, soit nationaux, soit étrangers, de tout ouvrage imprimé ou gravé, peuvent céder leur droit à un imprimeur ou libraire, ou à toute personne, qui est alors substituée en leur lieu et place pour eux et leurs ayans-cause, comme il est dit dans l'article précédent. »

*Loi du 19 février 1810 (Code des délits et des peines).*

*Art. 425.* « Toute édition d'écrits, de composition musicale, de dessin, de peinture ou de toute autre production, imprimée ou gravée en entier ou en partie, au mépris des lois et réglemens relatifs à la propriété des auteurs, est une contrefaçon ; et toute contrefaçon est un délit.

*426.* » Le débit d'ouvrages contrefaits, l'introduction sur le territoire français d'ouvrages qui, après avoir été imprimés en France, ont été contrefaits chez l'étranger, sont un délit de la même espèce.

*427.* » La peine contre le contrefacteur, ou contre l'introduit, sera une amende de 100 francs au moins, et de 2000 francs au plus ; et contre le débitant une amende de 25 francs au moins et de 500 fr. au plus.

» La confiscation de l'édition contrefaite sera prononcée tant contre le contrefacteur que contre l'introduit et le débitant.

» Les planches, moules ou matrices des objets contrefaits, seront aussi confisqués. »



*Loi du 7 janvier 1791,  
Sur les découvertes utiles et sur les moyens d'en assurer la propriété  
à ceux qui en seront reconnus les auteurs.*

« L'assemblée nationale, considérant que toute idée nouvelle dont la manifestation ou le développement peut devenir utile à la société, appartient primitivement à celui qui l'a conçue, et que ce serait attaquer les *droits de l'homme* dans leur essence, que de ne pas regarder une *découverte industrielle* comme la propriété de son auteur; considérant en même temps combien le défaut d'une déclaration positive et authentique de cette vérité, peut avoir contribué, jusqu'à présent, à décourager l'industrie française, en occasionnant l'émigration de plusieurs artistes distingués, et en faisant passer à l'étranger un grand nombre d'inventions nouvelles, dont cet empire aurait dû tirer les premiers avantages; considérant enfin que tous les principes de justice, d'ordre public et d'intérêt national, lui commandent impérieusement de fixer désormais l'opinion des citoyens français sur ce genre de propriété, par une loi qui la consacre et qui la protège, décrète ce qui suit :

*Art. 1.* « Toute découverte ou nouvelle invention, dans tous les genres d'industrie, est la propriété de son auteur; en conséquence, la loi lui en garantit la pleine et entière jouissance, suivant le mode et pour le temps qui seront ci-après déterminés.

2. » Tout moyen d'ajouter à quelque fabrication que ce puisse être, un nouveau genre de perfection, sera regardé comme une invention.

3. » Quelconque apportera le premier en France une découverte étrangère, jouira des mêmes avantages que s'il en étoit l'inventeur.

4. » Celui qui voudra conserver ou s'assurer une propriété industrielle du genre de celles énoncées aux précédens articles, sera tenu :

» 1<sup>o</sup> De s'adresser au secrétariat du directoire de son département, et d'y déclarer par écrit si l'objet qu'il présente est d'invention, de perfection ou seulement d'importation.

» 2<sup>o</sup> De déposer sous cachet une description exacte des principes, moyens et procédés qui constituent la découverte, ainsi que les plans, coupes, dessins et modèles qui pourraient y être relatifs, pour, ledit paquet, être ouvert au moment où l'inventeur recevra son titre de propriété.

5. » Quant aux objets d'une utilité générale, mais d'une exécution trop simple et d'une imitation trop facile pour établir aucune spéculation commerciale, et dans tous les cas, lorsque l'inventeur aimera mieux traiter directement avec le gouvernement, il lui sera libre de s'adresser soit aux assemblées administratives, soit au corps législatif, s'il y a lieu, pour confier sa découverte, en démontrer les avantages et solliciter une récompense.

6. » Lorsqu'un inventeur aura préféré aux avantages personnels assurés par la loi, l'honneur de faire jouir sur-le-champ la nation des fruits de sa découverte ou invention, et lorsqu'il prouvera par la notoriété publique et par des attestations légales que cette découverte ou invention est d'une véritable utilité, il pourra lui être accordé une récompense sur les fonds destinés aux encouragemens de l'industrie.



7. » Afin d'assurer à tout inventeur la propriété et la jouissance temporaire de son invention, il lui sera délivré un *titre* ou *patente*, selon la forme indiquée dans le règlement qui sera dressé pour l'exécution du présent décret.

8. » Les patentes seront données pour 5, 10 ou 15 années, au choix de l'inventeur; mais ce dernier terme ne pourra jamais être prolongé sans un décret particulier du corps législatif.

9. » L'exercice des patentes accordées pour une découverte importée d'un pays étranger, ne pourra s'étendre au-delà du terme fixé dans ce pays, à l'exercice du premier inventeur.

10. » Les patentes expédiées en parchemin et scellées du sceau national, seront enregistrées dans les secrétariats des directoires de tous les départemens du royaume, et il suffira pour les obtenir de s'adresser à ces directoires, qui se chargeront de les procurer à l'inventeur.

11. » Il sera libre à tout citoyen d'aller consulter au secrétariat de son département, le catalogue des inventions nouvelles; il sera libre de même à tout citoyen domicilié, de consulter au dépôt général établi à cet effet, les *spécifications* des différentes patentes actuellement en exercice; cependant les *descriptions* ne seront point communiquées, dans le cas où l'inventeur, ayant jugé que des raisons politiques ou commerciales exigent le secret de sa découverte, se serait présenté au corps législatif pour lui exposer ses motifs et en aurait obtenu un décret particulier sur cet objet.

» Dans le cas où il sera déclaré qu'une description demeurera secrète, il sera nommé des commissaires pour veiller à l'exactitude de la description, d'après la vue des moyens et procédés, sans que l'auteur cesse pour cela d'être responsable par la suite de cette exactitude.

12. » Le propriétaire d'une patente jouira privativement de l'exercice et des fruits des découverte, invention ou perfection pour lesquelles ladite patente aura été obtenue; en conséquence, il pourra en donnant bonne et suffisante caution, requérir la saisie des objets contrefaits, et traduire les contrefacteurs devant les tribunaux; lorsque les contrefacteurs seront convaincus, ils seront condamnés en sus de la confiscation, à payer à l'inventeur des dommages-intérêts proportionnés à l'importance de la contrefaçon, et en outre à verser dans la caisse des pauvres du district, une amende fixée au quart du montant desdits dommages-intérêts, sans toutefois que ladite amende puisse excéder la somme de 3000 livres, et au double en cas de récidive.

13. » Dans le cas où la dénonciation pour contrefaçon d'après laquelle la saisie aurait eu lieu, se trouverait dénuée de preuves, l'inventeur sera condamné envers sa partie adverse à des dommages et intérêts proportionnés au trouble et au préjudice qu'elle aura pu en éprouver, et en outre à verser dans la caisse des pauvres du district, une amende fixée au quart du montant desdits dommages et intérêts, sans toutefois que ladite amende puisse excéder la somme de 3000 livres, et au double en cas de récidive.

14. » Tout propriétaire de patente aura droit de former des établissemens dans toute l'étendue du royaume, et même d'autoriser d'autres particuliers à faire l'application et l'usage de ses moyens et



procédés; et dans tous les cas, il pourra disposer de sa patente comme d'une propriété mobilière.

15. » A l'expiration de chaque patente, la découverte ou invention devant appartenir à la société, la description en sera rendue publique, et l'usage en deviendra permis dans tout le royaume, afin que tout citoyen puisse librement l'exercer et en jouir, à moins qu'un décret du corps législatif n'ait prorogé l'exercice de la patente, ou n'en ait ordonné le secret dans les cas prévus par l'article 11.

16. » La description de la découverte énoncée dans une patente, sera de même rendue publique, et l'usage des moyens et procédés relatifs à cette découverte, sera aussi déclaré libre dans tout le royaume, lorsque le propriétaire de la patente en sera déchu, ce qui n'aura lieu que dans les cas ci-après déterminés:

» 1<sup>o</sup> Tout inventeur convaincu d'avoir, en donnant sa description, recélé ses véritables moyens d'exécution, sera déchu de sa patente.

» 2<sup>o</sup> Tout inventeur convaincu de s'être servi, dans ses fabrications, de moyens secrets qui n'auraient point été détaillés dans sa description, ou dont il n'aurait pas donné sa déclaration, pour les faire ajouter à ceux énoncés dans sa description, sera déchu de sa patente.

» 3<sup>o</sup> Tout inventeur ou se disant tel, qui sera convaincu d'avoir obtenu une patente pour des découvertes déjà consignées et décrites dans des ouvrages imprimés et publiés, sera déchu de sa patente.

» 4<sup>o</sup> Tout inventeur qui, dans l'espace de deux ans, à compter de la date de sa patente, n'aura point mis sa découverte en activité, et qui n'aura point justifié les raisons de son inaction, sera déchu de sa patente.

» 5<sup>o</sup> Tout inventeur qui, après avoir obtenu une patente en France, sera convaincu d'en avoir pris une pour le même objet en pays étranger, sera déchu de sa patente.

» 6<sup>o</sup> Enfin, tout acquéreur du droit d'exercer une découverte énoncée dans une patente, sera soumis aux mêmes obligations que l'inventeur; et s'il y contrevient, la patente sera révoquée, la découverte publiée, et l'usage en deviendra libre dans tout le royaume.

17. » N'entend l'assemblée nationale porter aucune atteinte aux privilèges exclusifs ci-devant accordés pour *inventions et découvertes*, lorsque toutes les formes légales auront été observées pour ces privilèges, lesquels auront leur plein et entier effet; et seront au surplus les possesseurs de ces deux anciens privilèges, assujettis aux dispositions du présent décret.

» Les autres privilèges fondés sur de simples arrêts du conseil, ou sur des lettres-patentes non enregistrées, seront convertis, sans frais, en *patentes*, mais seulement pour le temps qui leur reste à courir, en justifiant que lesdits privilèges ont été obtenus pour découvertes et inventions du genre de celles énoncées aux précédens articles.

» Pourront les propriétaires desdits anciens privilèges enregistrés, et de ceux convertis en *patentes*, en disposer à leur gré, conformément à l'article 14.

*Loi du 25 mai 1791,*

*Portant règlement sur la propriété des auteurs d'inventions et découvertes en tout genre d'industrie.*

**TIT. II, art. 1.** » Celui qui voudra obtenir un brevet d'invention, sera



tenu, conformément à l'article 4 de la loi du 7 janvier, de s'adresser au secrétariat du directoire de son département, pour y remettre sa requête au roi, avec la description de ses moyens, ainsi que les dessins et modèles relatifs à l'objet de sa demande, conformément à l'article 3 du titre 1<sup>er</sup>; il y joindra un état fait double et signé par lui, de toutes les pièces contenues dans le paquet; un de ces doubles brevets d'invention, qui se chargera de toutes les pièces, par son *récépissé* au pied dudit état.

2. » Le demandeur aura le droit, avant de signer le procès-verbal, de se faire donner communication du catalogue de tous les objets pour lesquels il aura été expédié des brevets, afin de juger s'il doit ou non persister dans sa demande.

3. » Le demandeur sera tenu, conformément à l'article 3 du titre premier, d'acquitter au secrétariat du département, la taxe du brevet suivant le tarif annexé au présent règlement ( sous le numéro 4 ); mais il lui sera libre de ne payer que la moitié de cette taxe en représentant sa requête, et de déposer sa soumission d'acquitter le reste de la somme dans le délai de six mois.

4. » Si la soumission du breveté n'est point remplie au terme prescrit, le brevet qui lui aura été délivré sera de nul effet; l'exercice de son droit deviendra libre, et il en sera donné avis à tous les départemens par le directoire des brevets d'invention.

5. » Toute personne, pourvue d'un brevet d'invention, sera tenue d'acquitter, en sus de la taxe dudit brevet, la taxe des patentes annuelles imposée à toutes les professions d'arts et métiers, par la loi du 17 mars 1791.

6. » Tout propriétaire de brevet qui voudra des changemens à l'objet de sa première demande, sera obligé d'en faire sa déclaration, et de remettre la description de ses nouveaux moyens au secrétariat du département, dans la forme prescrite par l'article premier du présent titre; et il sera observé à cet égard les mêmes formalités entre les directoires des départemens et celui des brevets d'invention.

7. » Si ce breveté ne veut jouir privativement de l'exercice de ses nouveaux moyens, que pendant la durée de son brevet, il lui sera expédié par le directoire des brevets d'invention, un certificat dans lequel sa nouvelle déclaration sera mentionnée, ainsi que la remise du paquet contenant la description de ses nouveaux moyens.

» Il lui sera libre aussi de prendre successivement de nouveaux brevets pour lesdits changemens, à mesure qu'il en voudra faire, ou de les faire réunir dans un seul brevet quand il les présentera collectivement.

» Ces nouveaux brevets seront expédiés de la même manière et dans la même forme que les brevets d'invention, et ils auront les mêmes effets.

8. » Si quelque personne annonce un moyen de perfection pour une invention déjà brevetée, elle obtiendra sur sa demande un brevet pour l'exercice privatif dudit moyen de perfection, sans qu'il lui soit permis, sous aucun prétexte, d'exécuter ou de faire exécuter l'invention principale; et réciproquement, sans que l'inventeur puisse faire exécuter par lui-même le nouveau moyen de perfection.



» Ne seront pas mis au rang des *perfections industrielles* ; les changemens de formes ou de proportions , non plus que les ornemens , de quelque genre que ce puisse être.

9. » Tout concessionnaire de brevet obtenu pour un objet que les tribunaux auroient jugé contraire aux lois du royaume , à la sûreté publique ou aux réglemens de police , sera déchu de son droit , sans pouvoir prétendre d'indemnité , sauf au ministère public à prendre , suivant l'importance du cas , telles conclusions qu'il appartiendra.

10. » Lorsque le propriétaire d'un brevet sera troublé dans l'exercice de son droit privatif , il se pourvoira , dans les formes prescrites pour les autres procédures civiles , devant le juge de paix pour faire condamner le contrefacteur aux peines prononcées par la loi.

11. » Le juge de paix entendra les parties et leurs témoins , ordonnera les vérifications qui pourront être nécessaires ; et le jugement qu'il prononcera , sera exécuté provisoirement nonobstant l'appel.

12. » Dans le cas où une saisie juridique n'aurait pu faire découvrir aucun objet fabriqué ou débité en fraude , le dénonciateur supportera les peines énoncées dans l'article 13 de la loi , à moins qu'il ne légitime sa dénonciation par des preuves légales , auquel cas il sera exempt desdites peines , sans pouvoir néanmoins prétendre aucuns dommages-intérêts.

13. » Il sera procédé de même , en cas de contestation entre deux brevets pour le même objet : si la ressemblance est déclarée absolue , le brevet de date antérieure demeurera seul valide ; s'il y a dissimilitude en quelque parties , le brevet de date postérieure pourra être converti , sans payer de taxe , en brevet de perfection , pour les moyens qui ne seroient point énoncés dans le brevet de date antérieure.

14. » Le propriétaire d'un brevet pourra contracter telle société qu'il lui plaira pour l'exercice de son droit , en se conformant aux usages du commerce ; mais il lui sera interdit d'établir son entreprise par *actions* , à peine de déchéance de l'exercice de son brevet.

15. » Lorsque le propriétaire d'un brevet aura cédé son droit en tout ou en partie , ( ce qu'il ne pourra faire que par un acte notarié ) les deux parties contractantes seront tenues , à peine de nullité , de faire enregistrer ce transport ( suivant le modèle sous le numéro 5 ) au secrétariat de leurs Départemens respectifs , lesquels en informeront aussitôt le directoire des brevets d'invention , afin que celui-ci en instruisse les autres Départemens.

16. » En exécution de l'article 17 de la loi du 7 janvier , tous les possesseurs de privilèges exclusifs , maintenus par ledit article , seront tenus , dans le délai de six mois après la publication du présent règlement , de faire enregistrer au directoire d'invention les titres de leurs privilèges , et d'y déposer les descriptions des objets privilégiés , conformément à l'art. 1<sup>er</sup> du présent titre ; le tout à peine de déchéance.

FIN.

MÉMOIRE  
A CONSULTER,  
SUR UNE QUESTION  
DE PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE.



---

« J'aurais pu piller sans en rien dire, à l'exemple de tant d'auteurs, qui se  
« donnent l'air d'avoir puisé dans les sources, quand ils n'ont fait que dé-  
« pouiller des savans dont ils taisent le nom. Ces fraudes sont très-faciles  
« aujourd'hui : on commence par écrire sans avoir rien lu, et l'on continue ainsi  
« toute sa vie. Les véritables gens de lettres gémissent en voyant cette nuée de  
« jeunes auteurs, qui auraient peut-être du talent s'ils avaient quelques études. »

M. DE CHATEAUBRIAND, *Itin. de Paris à Jérusalem*, t. II, p. 318.

« Plus ineptes et plus ignares, nos compilateurs ne se bornent pas à faire  
« tranquillement le métier de fripiers littéraires; ils pillent sur les grands  
« chemins du monde savant; leur avidité extrême ne leur laisse pas le temps de  
« disposer les produits de leur brigandage.... Munis de quelques livres et  
« d'autant de paires de ciseaux, ils se bornent à fabriquer à la hâte une compi-  
« lation qui n'offre ni un choix bien fait, ni une analyse exacte et complète. »

MALTE-BRUN, *Journal de l'Empire*, du 11 novembre 1810.

« Ce qu'on doit le moins estimer en littérature, ce sont les singes, qui ne  
« savent qu'imiter et copier. »

GEOFFROY, *Journal de l'Empire*, du 24 mai 1811.

---

SE TROUVE :

Chez J.-G. DENTU, Imprimeur - Libraire,  
rue du Pont de Lodi, n° 3;

Et au Palais-Royal, galeries de bois, n<sup>os</sup> 265 et 266.

# MOYEN DE PARVENIR EN LITTÉRATURE,

OU

## MÉMOIRE A CONSULTER,

SUR UNE QUESTION DE PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE,

DANS LEQUEL ON PROUVE

QUE LE SIEUR MALTE-BRUN,

SE DISANT GÉOGRAPHE DANOIS,

A copié littéralement une grande partie des Œuvres de  
M. GOSSELLIN, ainsi que de celles de MM. LACROIX,  
WALCKENAER, PINKERTON, PUISSANT, etc., etc.,  
et les a fait imprimer et débiter sous son nom.

Et dans lequel on discute cette question importante pour le commerce  
de la librairie : « Qu'est-ce qui distingue le *plagiaire-copiste* du  
« simple *contrefacteur* ; et jusqu'à quel point le premier peut-il  
« être regardé comme devant encourir la peine portée par la loi  
« contre le dernier ? »

PAR JEAN-GABRIEL DENTU,

IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

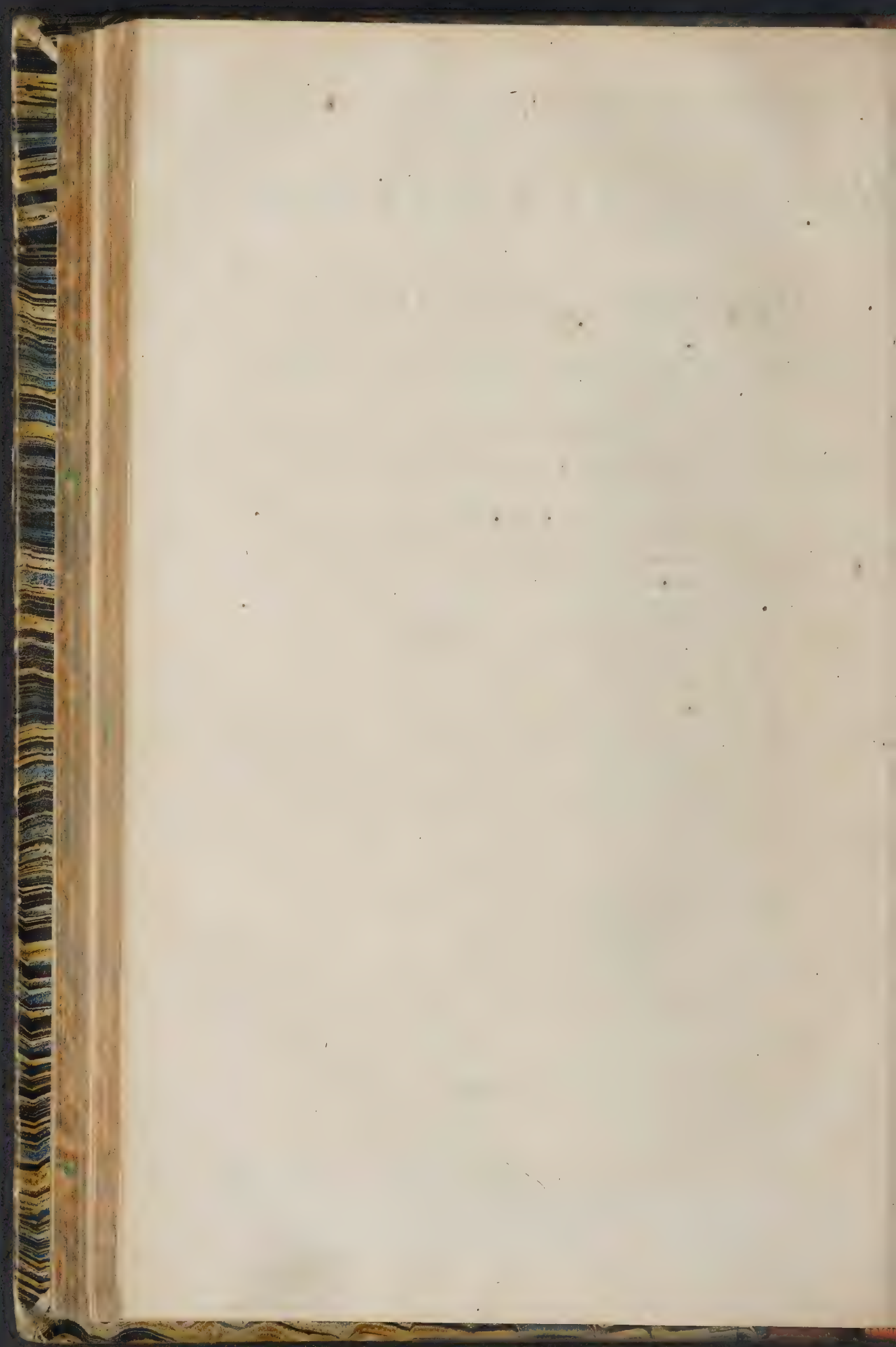
Editeur de la Géographie de J. Pinkerton.



PARIS.

1811.





## AVERTISSEMENT.

LA question que je soumets au Public est tout-à-fait neuve. Attaqué dans ma propriété, il m'est facile, comme on va le voir, de prouver la lésion et de démasquer celui qui l'a commise ; mais telle est la nature du délit, que j'ignore à quelle autorité je dois adresser ma plainte.

A quelle cour, à quelle partie du ministère public doit être portée une dénonciation de plagiat ?

Il existe une loi formelle pour la répression des contrefacteurs, je le sais ; mais ce n'est pas une simple contrefaçon que j'ai à poursuivre. Telle est donc la question de droit que je dois poser :

*« Qu'est-ce qui distingue le PLAGIAIRE-COPISTE du simple CONTRE-FACTEUR ; et jusqu'à quel point le premier peut-il être regardé comme devant encourir la peine prononcée par la loi contre le dernier ? »*

Si j'invoque cette loi, n'est-il pas de ma prudence de prévoir le subterfuge que ma partie adverse pourrait m'opposer ? « Un contrefacteur, me dira-t-il, est celui qui vole tout un livre ; et moi, je ne vous ai volé qu'une partie du vôtre. » Cette réponse évasive et dérisoire, le plagiaire la fera individuellement à chacun des auteurs qu'il a pillés ; et, contrefacteur de dix ouvrages divers, il se dérobera à la peine qui attend le contrefacteur d'une simple brochure.

Si notre jurisprudence est incomplète sur ce point, à quelle autorité, je le demande encore, dois-je demander protection et vengeance ? Est-ce à S. E. le Grand-Juge, à ce chef suprême de la Justice, qui préside à l'exécution des lois, toujours armées pour la défense du propriétaire et le châtimement du spoliateur ? Est-ce à S. E. le ministre de la Police, dont les regards vigilans poursuivent et répriment sans cesse les délits ténébreux qui troublent le repos de la société ? Est-ce à M. le Directeur-général de la Librairie, à ce magistrat spécialement investi du noble soin de maintenir l'ordre dans cette partie importante de la propriété publique et particulière, soit qu'on l'envisage comme dépôt de nos richesses littéraires et monument de la gloire nationale, soit qu'on ne la regarde même que comme une des branches de notre commerce au dedans et au dehors ? Est-ce enfin à S. E. le Grand-Maitre de l'Université impériale, que je dois adresser mes réclamations contre le plagiaire qui arrache audacieusement par lambeaux les pages d'un livre destiné à l'instruction publique, pour en recomposer un autre, qu'il ose présenter comme un service rendu à l'éducation de la jeunesse ? N'est-ce pas au corps exclusivement chargé de l'enseignement en France, à venger des



savans Français des vols et des outrages continuels d'un étranger téméraire? Le Sénat, le Conseil d'Etat, le Corps Législatif, les Cours de Justice comptent dans leur sein des savans et des hommes de lettres du premier mérite : n'est-ce pas à des hommes si recommandables par leurs lumières et leurs attributions, à flétrir de leur désaveu le plus infâme brigandage littéraire dont il ait jamais été mention parmi nous?

Il est plus urgent que jamais d'y mettre un terme : au moment même où j'écris ceci, M. Malte-Brun annonce dans les papiers publics qu'il nous manque un *Traité complet et particulier de Géographie mathématique*; qu'à la vérité, le *Précis de sa Géographie universelle* contient un exposé succinct de ces matières; mais que, sur les demandes pressantes des instituteurs et des élèves, il a entrepris, et déjà considérablement avancé, un *Traité complet et spécial de Géographie mathématique*. (*Journal de l'Empire*, du 8 Avril 1811).

Qui ne croirait, d'après ces paroles, que jamais on n'a su, en France, ce que c'était que la *Géographie mathématique*? Qui ne croirait que, le premier, M. Malte-Brun est venu nous l'apprendre, tandis que ce qu'il lui plaît d'appeler aujourd'hui un *Exposé succinct de ces matières*, n'est qu'une copie presque littérale de l'ouvrage d'un savant français? La lecture de ce Mémoire va convaincre les lecteurs les plus incrédules, par la voie irrécusable des confrontations, que la *Géographie mathématique* de M. Malte-Brun, qui forme plusieurs livres du second volume de son *Précis de la Géographie universelle*, n'est qu'une transcription, et quelquefois qu'une mutilation du beau *Traité élémentaire* que M. Lacroix, membre de l'Institut, a placé en tête de ma grande édition de Pinkerton, sous le titre d'*Introduction à la Géographie mathématique et critique*. Je vais en publier une seconde édition, considérablement augmentée, et enrichie de cartes et de planches : mais qu'arrivera-t-il, si je n'obtiens une défense légale contre le plagiaire qui a déjà détourné la première à son profit? N'est-il pas évident qu'il va s'approprier de nouveau, et le fruit du travail de M. Lacroix, et le produit d'une acquisition que j'ai faite sous la garantie des lois? Et si je suis lésé dans mes intérêts, ne le sommes-nous pas tous dans notre honneur littéraire? A en croire le Danois Malte-Brun, nos savans sont tombés dans l'oubli, nos écrivains dans l'impuissance. Quoi! c'est dans un pays qui possède l'Institut, l'Ecole polytechnique, tant d'illustres établissemens, tant de professeurs célèbres, que les *instituteurs et les élèves* adressent des *demandes pressantes* à un étranger obscur, pour le supplier de répandre sur eux les lumières qui n'ont pas encore pénétré dans nos climats!

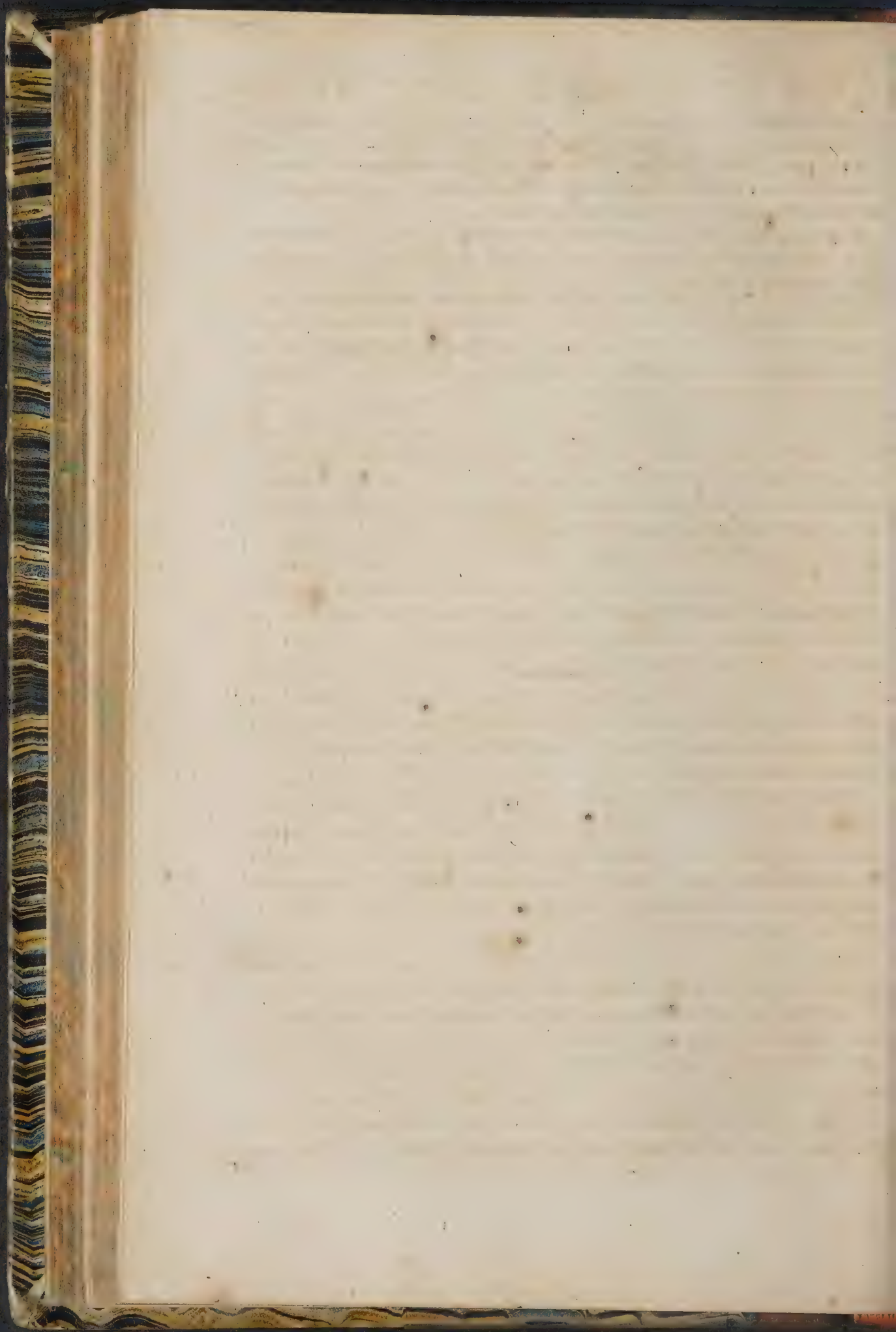
Je le répète, c'est une cause nationale que je défends; et ce n'est plus dans des Journaux qu'elle doit être plaidée. C'est dans celui de tous, qui a le plus de lecteurs, que M. Malte-Brun a trouvé, jusqu'ici, refuge et protection : il en a fait une armée offen-

sive et défensive. Ses censeurs, ses collaborateurs, trop étrangers à des manœuvres que ne connaissent pas les véritables gens de lettres, ont laissé le champ libre et quelquefois prêté la main à des diatribes, dont ils étaient loin de soupçonner les intentions et les conséquences.

Il faut aujourd'hui éclairer le public et mes juges, il faut mettre sous leurs yeux toutes les pièces du procès : je veux qu'il puisse être jugé, non-seulement par tout homme ami des lettres et des sciences, mais par tout ami de la justice et de la bonne-foi.

J. G. DENTU.





# MOYEN DE PARVENIR EN LITTÉRATURE.

---

*Qui terre a, guerre a*, dit un vieux proverbe : je n'ai point l'honneur d'être seigneur terrien, mais jamais baronnie, marquisat, ou comté n'excitèrent plus de débats entre des voisins avides et hargneux, qu'il ne m'a fallu soutenir d'assauts pour défendre un bien dont, grâce au ciel et à mon argent, je suis légitime propriétaire. Ce bien est un livre, et ce livre est la *Géographie de J. Pinkerton*. Me reposant sur la réputation de l'auteur, sur le mérite des savans qui ont fait passer son travail dans notre langue, sur les suffrages glorieux qu'il obtint à sa première apparition dans le monde, je m'endormais au bruit flatteur des éloges prodigués à l'ouvrage, et des félicitations dont on accablait l'éditeur. Calme trompeur ! funeste illusion ! Tout à coup un mot insidieux se glisse au milieu de ce concert de louanges : il est le signal d'un trait plus envenimé ; l'envie humiliée se relève, se dresse, s'agite ; l'orage éclate.... Mais, en historien véridique et modeste, je dois me borner à décrire l'origine et les progrès de la guerre cruelle où je me vois entraîné.

Encouragé par le succès de la grande *Géographie de Pinkerton*, je me déterminai à en faire un Abrégé qui, renfermant sans détails superflus, tout ce qu'il est essentiel de savoir, fût spécialement utile à la jeunesse. La première édition rapidement enlevée par les pères de famille et les instituteurs, j'en publie une seconde, *revue, corrigée, augmentée*. Tout lui promet une destinée aussi favorable : mais quel cri se fait entendre du fond de la rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois ? Le samedi, 9 septembre 1809, (*nefanda dies !*) le *Journal de l'Empire* me déclare que « mon Abrégé de « *Pinkerton* est peut-être inférieur à tout ce qu'il y a de « plus pitoyable parmi les géographies françaises, qui « sont pourtant les plus pitoyables de celles de l'Europe. »



« On ne conçoit pas ; me dit-on , comment il *soit*  
 « possible d'enseigner la géographie d'*après* un tel livre ;  
 « Pinkerton , *charlatan littéraire* s'il en fût jamais , ose  
 « citer des ouvrages *danois* qu'il n'a pas lus ; mais cela  
 « en impose toujours à *beaucoup d'érudits français* ; enfin ,  
 « pour citer un exemple foudroyant des *inexactitudes*  
 « qui rendent l'Abrégé de Pinkerton *inintelligible* , on  
 « cite la ville de Cronstadt , en Russie , à laquelle il  
 « donne 60,000 habitans , au lieu de 12,000. »

Voilà de terribles allégations contre l'auteur et contre son livre ! Mais quelle est donc l'autorité qui fulmine de tels anathèmes ? quel est ce souverain juge des nations qui , du haut de son tribunal , vient prononcer que les géographes *français* sont *les plus pitoyables* géographes de l'Europe , et que les citations mensongères d'un *charlatan* en imposent à *beaucoup d'érudits français* ? Quel est-il cet arbitre de la science , ce contempteur de nos savans ? c'est M. Malte-Brun ! Qu'est-ce que M. Malte-Brun ? c'est un garçon-philosophe danois à qui l'air de la Baltique eût pu devenir très-malsain , si ses amis ne lui eussent conseillé de prendre au plus vite le chemin de France ; et , comme il faut être quelque chose ici-bas , l'honnête jeune homme est venu se faire géographe à Paris. Si le style dans lequel il rédige ses arrêts sent encore un peu le Scandinave , il faut convenir du moins qu'il sait encore nous estimer assez , pour ne pas se croire tenu de payer en flatteries l'hospitalité qu'il nous demande : trouvera-t-il que nous manquions à celle que nous lui donnons , si nous osons lui représenter que les géographes des rives de la Seine peuvent valoir ceux des bords du grand et du petit Belt ; si nous prenons enfin la liberté de lui affirmer que nul de nos érudits , tout simples et tout crédules qu'il les suppose , n'est la dupe d'aucun *charlatan littéraire ou scientifique* , quels que soient son pays et son jargon.

N'auriez-vous jamais fait , à ce sujet , M. Malte-Brun , une petite réflexion qui siérait assez bien à un géographe , observateur de l'esprit des nations ? c'est que tous les charlatans de l'Europe , qu'une sotte vanité ou l'appât du gain attire chez nous , s'y voient tôt ou tard



arracher leur masque. C'est un fait que l'expérience a dû et peut encore vous apprendre. Nous sommes polis, affables envers les étrangers : c'est un trait de notre caractère national. Mais nous ne poussons pas la bonhomie jusqu'à les croire sur parole ; et , si l'un d'eux, par exemple , vient nous dire que l'Abrégé de la Géographie de Pinkerton donne 60,000 habitans à la ville de Cronstadt, nous allons vite ouvrir le livre , et nous trouvons , page 139 de la 2<sup>e</sup> édition , qui a paru en 1806 , c'est-à-dire , trois ans avant l'article cité : *Cronstadt* , 20,000 habitans. Nous reconnaissons l'exactitude du géographe , et nous rions alors du maladroit dénonciateur.

Mais, entre nous , M. Malte-Brun, quel changement si subit s'est-il donc fait dans votre cœur et dans votre pensée à l'égard de ce Pinkerton, dont le nom seul semble aujourd'hui vous donner des vertiges ? Lorsqu'étayé du nom de M. Mentelle, vous donnâtes vos 16 lourds volumes de géographie mathématico-physico-politique (qui sont presque tous chez mon confrère L\*\*\*\*), par quelle bénignité citâtes-vous Pinkerton (pag. 5 de votre annonce) au nombre des *meilleurs auteurs de géographie et de statistique de toutes les nations européennes* ? Quel esprit de justice s'était, à votre insu, emparé de vous, quand votre plume laissa échapper cette note remarquable, tom. 2, pag. 237 : « Un Anglais, M. Pinkerton, auteur d'une géographie universelle et très-estimée, qui n'a été publiée qu'en 1802, etc., etc. » Quelle puissance surnaturelle vous força de rendre hommage à la vérité, lorsque, dans la *notice critique* annexée à votre Atlas, vous annoncez et jugez en ces termes le même ouvrage que vous déchirez aujourd'hui avec tant de fureur ? Ouvrez cette notice, et voyez-y pag. 22, 1<sup>re</sup> colonne, 4<sup>e</sup> alinéa, écrit de votre propre main ce qui suit :

« Pinkerton, géographie moderne, traduite de l'anglais  
« par M. Walckenaer, avec une introduction mathématique par S. F. Lacroix, de l'Institut, 6 vol. in-8°  
« et un vol. d'Atlas ; Paris, 1804. Cet ouvrage est très-



« *savant* pour la partie critique, ainsi que pour les  
 « articles de botanique et de zoologie; cependant il  
 « avait besoin des notes de M. Walckenaer pour cette  
 « dernière partie. ( Ce qui est parfaitement vrai,  
 « M. Malte-Brun! ) Il est moins bon pour la partie  
 « géologique, et assez faible pour la partie statistique ou  
 « politique et morale; cependant M. Pinkerton montre  
 « infiniment moins de préjugés que ses compatriotes,  
 « et, dans ses préjugés même, il décèle *un savoir peu*  
 « *commun*, et le désir sincère de connaître la vérité.  
 « L'auteur a *parfaitement* saisi LE BUT et la NATURE de  
 « la *géographie*. »

Si les amis de Pinkerton lui font, quelque jour, ériger un monument, ils chercheront en vain une inscription qui soit plus digne d'y figurer que cette dernière phrase de M. Malte-Brun. Dans son énergique concision, elle contient le plus vaste et le plus profond éloge qui ait jamais été fait d'un géographe quelconque. Ah! que vous seriez bon, que vous seriez aimable, M. Malte-Brun, si, au lieu d'une longue notice apologétique qui peut intimider les lecteurs, vous me permettiez de mettre en tête de la nouvelle édition que j'imprime, ces mots qui contiennent une recommandation à la fois si simple et si puissante de mon auteur, ces mots naïfs qui prouvent qu'autrefois vous fûtes un honnête et loyal jeune homme! *quantum mutatus!!!*

Vous ne tarissiez point dans ce temps-là sur les louanges de Pinkerton: à tout instant son nom revenait sous votre plume. Que de fois je l'aperçois dans cette seule page 22 de votre notice, indépendamment du passage éternellement mémorable que je viens de citer! Ici, les systèmes de Baven sont proclamés les meilleurs, *d'après le jugement de M. Pinkerton*; là, le malheureux Guthrie est terrassé par ce seul mot: *M. Pinkerton en parle avec mépris*. Plus loin, si vous voulez vanter une Collection de voyages anglais, vous pensez qu'il suffit de dire: Elle est estimée de M. Pinkerton, *qui doit être regardé comme un juge compétent*. Enfin, si vous mettez une note au bas de cette page sur laquelle j'aime tant à



arrêter mes regards , c'est pour nous assurer que M. Pinkerton a mieux décrit la Scandinavie (votre terre natale) que les autres Anglais ne l'ont fait. Vous auriez pu ajouter : *mieux que quelques Scandinaves même*. Mais cette note vous eût paru incomplète , si vous eussiez négligé d'y recueillir un des rayons de la gloire du géographe anglais : vous vous empressez, en conséquence , d'y prévenir vos lecteurs que Pinkerton a publié en 1804 une *Dissertation sur les Goths*, qui contient des choses *fort savantes* et des erreurs *ingénieuses*. Erreurs *ingénieuses* ! de la galanterie jusque dans les reproches ! Quoi ! va-t-on s'écrier dans les cafés , où M. Malte-Brun est un grand homme : Prétendez-vous nous faire croire que c'est le phénix de la Scandinavie qui a pu s'abaisser à servir ainsi de trompette au géographe d'Albion ? Oui, Messieurs , c'est lui , je vous le répète , c'est lui-même

Qui depuis.... mais alors il était innocent.

Quel malin génie s'est donc fait une gloire cruelle d'empoisonner de son souffle une ame qui nous était arrivée de Copenhague toute candide et toute débonnaire ? Pleurons sur la fragilité des vertus humaines. M. Malte-Brun, qui, en 1804, traite Pinkerton de géographe *très-estimé*, le traite en 1809 (*horresco referens*), de géographe *très-ignorant*. On refuse encore d'ajouter foi à mes paroles ? Lisez, incrédules, lisez une lettre divisée en quatre points, et adressée le 24 septembre 1809 aux rédacteurs du Journal de Paris (1) : vous y verrez, de plus, que Pinkerton est *méprisé des savans* ;

---

(1) Les rédacteurs de cette feuille n'ont pas jugé probablement devoir l'enrichir de cette précieuse lettre, car on la trouve reléguée dans les *annonces*, entre un chien perdu et une cuisinière à placer. Or, comme il est notoire que l'on paye pour tout article qui n'est pas dans le corps du journal, nous pouvons conclure sans hésiter que M. Malte-Brun a financé pour l'insertion de sa belle épître. L'admiration redouble lorsqu'on pense qu'il lui a obtenu, *au même prix*, les honneurs des *Petites Affiches*. Quelle fureur a donc pu le porter à un si rude sacrifice ? ou quel intérêt si puissant..... ? De la fureur ? nous venons de voir que M. Malte-Brun n'était point *furieux* contre Pinkerton, puisqu'il le citait et le prônait sans cesse. De l'intérêt ? ah ! c'est une autre affaire. M. Malte Brun n'est pas apparemment comme les perruquiers, qui se contentent, lorsqu'ils viennent ouvrir boutique près d'un confrère, d'écrire sur leur enseigne : *Le*



manière adroite de nous faire conclure que ces savans doivent nécessairement avoir une furieuse estime pour M. Malte-Brun ; enfin, vous trouverez dans cette lettre ( car que n'y trouve-t-on pas ? ) que Pinkerton est sans instruction *dans la littérature grecque* ; chef d'accusation dont je prie instamment les lecteurs de tenir note : qui sait si nous n'en viendrons pas à examiner, quelques pages plus bas, jusqu'à quel point l'universel Scandinave est versé lui-même, non dans la littérature, mais dans l'*alphabet grec* ?

Avant de rien approfondir à cet égard, j'opinerais déjà à le croire vraiment *grec* lorsqu'il s'agit de déprécier l'ouvrage d'autrui pour mieux faire valoir le sien. Citons-en un petit exemple, et montrons que nous savons rendre justice à l'habileté des manœuvres exécutées par nos ennemis même.

Le Conseil de l'Université impériale, voulant fixer l'incertitude d'une foule d'instituteurs, avait publié, vers la fin de l'année scolaire 1809, une liste assez succincte des livres propres à l'enseignement. Cette liste, où ne se trouvent même pas des auteurs consacrés par l'admiration des siècles, ne fut regardée que comme provisoire, en un mot comme uniquement destinée à subvenir aux besoins du moment. Le moindre écolier de rhétorique n'ignorait pas que les hommes aussi sages qu'éclairés qui composent le Conseil de l'Université, se réservaient de prendre une connaissance approfondie de tous les écrits proposés pour l'instruction de la jeunesse ; il était notoire enfin que S. E. le Grand-Maître avait nommé *ad hoc* une commission, dite des *lires classiques*. Ainsi, lorsque le Conseil, dans la liste abrégée dont je viens de parler, ne fit mention d'aucun ouvrage de géographie, il ne tomba dans la tête de personne que son dessein eût été de flétrir de sa désapprobation

---

*soleil luit pour tout le monde.* M. Malte-Brun veut que le soleil ne luise que pour lui. S'il dépense largement son argent ou celui du libraire Buisson, pour faire circuler ses diatribes jusque dans les estaminets et les tabagies, croyez qu'il calcule fort bien. Il y a plus d'un marchand d'orviétan sur le Pont-Neuf ou la place Maubert, qui, à force de décrier les drogues de son voisin, parvient quelquefois à vendre un paquet des siennes.

le travail des écrivains qui se sont occupés de cette science : autant eût-il valu croire qu'il entraînait dans ses vues de proscrire l'étude même de la géographie. Mais ce n'est pas ainsi qu'il convenait à deux individus d'interpréter le silence de ce corps respectable : spéculant d'un côté sur une gloire exclusive, de l'autre sur un monopole absolu, ces deux puissans raisonneurs ne se sont pas bornés à conclure que l'autorité condamnait, parce qu'elle se taisait : ils ont trouvé expédient de la faire parler. Grande et belle idée, certes ! mais il fallait la mettre à exécution ; et c'est là que des esprits vulgaires se fussent trouvés embarrassés. Mais M. Malte-Brun en revendrait au valet de l'*Etourdi* ; comme Mascarille il s'écrie :

Croyez que je mets bien mon adresse en usage ;  
Si j'ai reçu du ciel des fourbes en partage ,  
Je ne suis point au rang de ces esprits mal nés ,  
Qui cachent les talens que Dieu leur a donnés.

MOLIÈRE, l'*Etourdi*, act. III, scène VII.

Et, le 27 octobre 1809, il écrit et porte cette lettre au rédacteur du Journal de l'Empire :

« Permettez-moi, Monsieur, d'annoncer dans votre journal un fait qui intéresse *tous les professeurs des Lycées*.

« Il résulte d'un règlement sur l'enseignement publié officiellement par l'Université impériale, que ni *la fameuse Géographie de Pinkerton*, ni *la Traduction*, ni *l'Abrégé*, ne se trouvent plus au nombre des livres *prescrits*, ou seulement *recommandés* pour l'usage des Lycées. »

Ainsi, de par le *danois* Malte-Brun, voilà tous les professeurs des Lycées de France avertis qu'un ouvrage, honoré de l'approbation de l'ancien chef de l'instruction publique, n'est plus considéré *par l'Université impériale* comme digne de se trouver dans leurs mains ou dans celles de leurs élèves.

Que ne peut un bon exemple ! Quand Gilles a fait un



tour de force à la foire , Paillasse vent aussitôt le surpasser : et c'est ce que nous allons voir ici. A peine la déclaration *officielle* du géographe danois a-t-elle paru , que voici mon très-honoré confrère Buisson , libraire , ami , patron et compère du susdit Danois , qui se présente à son tour (*Journal Typographique* du 30 octobre 1809), et qui dit : « Il résulte d'un règlement sur l'enseignement , publié officiellement par l'Université impériale , etc. » C'est mot à mot toute la phrase de son noble client , ce qui est assez remarquable , quoi qu'en dise le proverbe : *les beaux esprits se rencontrent* ; car je doute que ce soit jamais à ce titre-là que MM. Buisson et Malte-Brun puissent se rencontrer. Mais j'ai annoncé du plus fort , et nous y sommes :

« Jean Pinkerton , dit mon aimable confrère , a été  
« inhumé en définitif avec sa géographie distinguée ,  
« le 19 septembre 1809 , sous le grand escalier du palais  
« de l'*Université impériale*. Que J. G. Dentu assiste avec  
« résignation à son oraison funèbre et à ses obsèques ,  
« et que Dieu fasse paix et miséricorde au défunt ! »

La plaisanterie est fine et de bon goût , *ridiculum acri*, nous ne prétendons pas le nier : mais , permettez-moi , mon cher confrère , de m'extasier sur la miraculeuse exactitude avec laquelle vous êtes instruit de tout ce qui se passe à l'Université impériale. Vous mettriez le comble à la vénération que je vous porte , si vous eussiez rendu patent le diplôme qu'elle vous a conféré pour la représenter dans l'occasion ; dans celle-ci , par exemple , où vous la faites agir et parler d'une manière d'autant plus noble et plus juste , que vous n'êtes point du tout *partie intéressée*. Que vous avez bonne grâce à commenter jusqu'à ce que n'a point dit l'Université impériale ! Et que peut-il lui rester à dire , lorsque celui qui compile une nouvelle géographie et celui qui veut la vendre , montent sur les bornes pour crier aux passans ?  
« La Géographie de Pinkerton est condamnée à mort  
« par moi et mon compère. »

Vos amis vous doivent cependant , Messieurs , un



avis charitable : non , Pinkerton n'est point enterré sous le grand escalier de l'Université impériale. Quoique vous lui fassiez un peu la guerre à la manière des Algonquins , vos flèches empoisonnées n'ont pas compromis son existence ; enfin, Messieurs, veuillez me permettre de vous le dire :

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

Malgré les arrêts de proscription rendus par vous au nom de l'Université impériale , qui n'en sait rien ; malgré les billets d'enterrement que vous avez pris la peine de distribuer ; enfin, depuis l'époque même où vous réunîtes toutes vos forces pour écarter de votre chemin un livre qui vous offusque et vous gêne : ce livre tant décrié a été adopté pour l'enseignement dans les écoles impériales militaires de Saint-Cyr et de Saint-Germain ; il a été choisi pour l'instruction des pages de Sa Majesté.

Il faut croire , Messieurs , que l'on n'a pas été frappé, dans ces établissemens , de la vigueur d'un des argumens dont vous vous armez avec une certaine complaisance pour ferrailer contre ce Pinkerton qui , jour et nuit , trouble vos cerveaux. *C'est un Anglais !* criez-vous à tue-tête. Eh ! qui prétend le nier ? Mais nous sommes en guerre avec l'Angleterre ! Assurément : équipez un bâtiment, soyez une fois corsaires avec honneur , et je prends des actions dans votre armement. Mais sommes-nous en guerre avec la raison , les lumières et les sciences ? Si Newton et Locke écrivaient aujourd'hui , faudrait-il brûler leurs ouvrages comme un ballot d'étoffes de Manchester ?

Mais que parlé-je de géographie *anglaise* ? Celle que vous voulez *vendre* à sa place ne sera-t-elle pas une géographie *danoise* ? Connaissez-vous quelque loi de l'Empire qui , en fait de sciences , d'arts ou de littérature , donne à Copenhague une préférence exclusive sur Londres ?

Mais , avez-vous avancé dans vos journaux , la Géographie de Pinkerton est remplie de *déclamations contre la France*. Vous n'en croyez rien ; mais il est peut-être



des gens honnêtes et bons à qui il aura moins coûté de le croire, sur votre parole, que de vous soupçonner capable d'une calomnie aussi atroce. Je ne puis donc répandre trop de clarté sur la vérité que vous avez feint de méconnaître : elle va recevoir ici l'appui d'un garant irrécusable, d'un témoin à l'autorité duquel vous avez rendu vous-même le plus éclatant hommage, en prenant tous les soins possibles d'écarter sa déposition.

L'habile traducteur de la Géographie de Pinkerton (*M. Walckenaer*) a vu constamment d'un œil de pitié la grande colère et les petites manœuvres de ceux qui trouvaient plus commode de déchirer son ouvrage que d'en faire un meilleur. Les articles signés ou non signés, les lettres anonymes ou pseudonymes, les déclamations furibondes du compilateur danois, et les gros bons-mots du libraire son patron, rien ne put troubler le repos ni même attirer l'attention d'un écrivain qui, dès long-temps, savait qu'Hésiode avait dit en grec que *le potier est jaloux du potier, le musicien du musicien, et Malte-Brun de Pinkerton.*

L'envieux eût été plutôt las de crier que le savant de se taire, lorsque le premier, irrité de voir sans cesse échouer ses moyens scientifiques, conçut la noble idée de recourir aux moyens politiques. Soudain l'alarme sonne à la fois dans la rue *Gît-le-Cœur* et dans la rue des *Prêtres*; la patrie est proclamée en danger : *Voici un anglais qui déclame contre la France!!!*

Pour la première fois, le français qui a servi d'interprète à cet anglais dont le nom sème la terreur, sort de son cabinet, et vient répondre pour lui. Il ne s'agit plus d'un vain combat d'auteur contre auteur, ou de boutique contre boutique : la discussion prend ici un caractère plus grave. Au sanglant manifeste lancé contre Pinkerton, son traducteur et ses lecteurs, *M. Walckenaer* n'oppose qu'une déclaration aussi modérée que cathégorique. Elle est adressée au journaliste qui a battu la générale : nul doute qu'il ne s'empresse de battre la retraite, et de rassurer les bons citoyens sur les projets hostiles du géographe britannique.... Vain espoir ! le géographe danois est en faction à la porte du



bureau et de l'imprimerie : il fait si bonne garde qu'il parvient à en défendre l'entrée à la note explicative et pacifique qui peut faire avorter son plan de campagne. Mais, ô triomphe incomplet ! vous avez repoussé la vérité, M. Malte-Brun, vous ne l'avez point anéantie. Je puis encore la faire parler, je puis encore transcrire cette lettre à laquelle une autre feuille a donné la publicité tant redoutée par vous et votre compère. Qu'il me suffise d'en retracer ici ce passage, qui vous a paru trop concluant pour que votre prudence n'exigeât pas la suppression du tout.

« Quant à ce qui concerne les déclamations contre la France, vous écrivait M. Walckenaer, je dirai, pour toute réponse, au public : LISEZ. »

Vous avez *lu*, M. Malte-Brun, mais vous ne voulez pas que les autres *lisent* : ne vous ai-je pas deviné ?

« Cependant, continue M. Walckenaer, comme un ministre a permis que M. Pinkerton restât tranquille et libre à Paris, tandis que ses compatriotes étaient prisonniers à Verdun ; comme il a permis qu'il retournât dans sa patrie avec un passeport signé de sa main ; comme un officier distingué qui occupait alors et qui occupe encore auprès de S. M. l'Empereur une place importante, a logé chez lui M. Pinkerton et en a fait sa société intime ; comme plusieurs conseillers d'état et un grand nombre de gens de lettres ont reçu et fréquenté cet *anglais*, il n'est peut-être pas inutile d'apprendre à ces illustres personnages que, depuis son retour à Londres, il a publié sur Paris deux volumes in-8<sup>o</sup>, qui lui ont valu, de la part des journalistes de son pays, le surnom de *Gallomane*. »

Chose étrange ! voilà le malheureux Pinkerton déclaré à Paris *ennemi de la France*, et à Londres *ami des Français* ! Mais pourquoi s'en étonner ? Dans cette contradiction apparente voyons que partout l'envie se sert des mêmes armes, et concluons-en qu'ici comme chez nos voisins un mérite supérieur est un forfait qu'elle ne



pardonne pas. *Si vous voyez, dit Swift, un homme persécuté par les sots, soyez certain que c'est un homme de mérite.*

Mais, encore une fois, que font ici les opinions individuelles et les principes politiques ? Il me semble qu'il s'agit d'examiner si Pinkerton est un grand géographe, et non quel degré d'affection il nous porte dans le fond de son ame. D'après cette logique, qui me paraît fort saine, j'aurai soin de m'informer si vous, M. Malte-Brun, qui refusez (*aujourd'hui*) tout savoir à Pinkerton, en possédez un bien réel et bien positif. Mais irai-je prendre la peine de scruter les replis de votre cœur, pour découvrir depuis quand y a germé pour la France et les Français une tendresse si soudaine et si vive, que vous, qui n'avez pas manqué une occasion de ridiculiser nos *pitoyables* géographes, nos *crédules* érudits, et nos *ignares* professeurs, vous teniez maintenant pour *ennemi* quiconque n'est pas notre *ami* ? Enverrai-je des exprès à Copenhague pour m'y faire instruire des sentimens que vous y avez professés, de l'estime dont vous y avez joui, et des motifs qui vous ont *décidé* à en sortir si lestement ? Non, je vous le proteste. Donnez-nous de bons livres, et peu m'importe ce que vous valez vous-même.

Laissez donc en paix la conscience du géographe de Londres. Parvinssiez-vous à me prouver qu'il a été révolutionnaire, jacobin, propagandiste, qu'il a péroré dans les cabarets et les carrefours, tantôt comme *athée*, tantôt comme *théophilanthrope*, enfin qu'il a été banni de son pays comme un pestiféré : je vous déclare que je n'aurai pas moins de foi dans ses descriptions géographiques et la précision de ses cartes. Et, *vice versa*, eussiez-vous toujours été, comme je n'en doute pas, M. Malte-Brun, le plus zélé défenseur des principes monarchiques, le plus intrépide champion de l'ordre social, le plus fervent apôtre du christianisme, je me prosternerai devant vos vertus, mais je ne croirai pas à votre omni-science.

Nous voici donc d'accord que, pour juger du savoir d'un homme et du mérite de ses écrits, il n'est pas né-



cessaire de suivre de l'œil tout ce qui se passe dans son for intérieur : Pinkerton n'est pas le seul qui pourra gagner à cette liberté de conscience. Mais si vous allicz réussir à nous démontrer une de vos assertions favorites , savoir : que le géographe anglais *désavoue la traduction française dont je suis l'éditeur*, il faudrait convenir, non pas que cette traduction ne vaut rien , car le public savant, auquel on la soumet, est le seul juge suprême dans cette affaire, mais qu'il s'élève contre l'ouvrage un préjugé peu favorable. Cependant, avant de l'admettre, souffrez que je discute tant soit peu la validité des pièces sur lesquelles vous vous êtes hâté si bénévolement de prononcer ma sentence.

Au mois de septembre 1809, M. Malte-Brun imprima dans le Journal de l'Empire une lettre qu'il affirmait avoir été adressée au Moniteur en l'an 13 (1804) par M. Pinkerton lui-même. Quelques jours après, son libraire Buisson (qui passe toujours le dernier, quoique ce soit lui qui paye) nous donna dans un autre journal une seconde édition de cette lettre, entrelardée de ces épaisses plaisanteries qu'il fait quelquefois lui-même pour épargner les frais d'auteur. Tous les acquéreurs de la Géographie de Pinkerton durent trembler pendant cinq ou six minutes. Il disait, ou on lui faisait dire dans cette terrible lettre « qu'en publiant sa dernière édition an-  
« glaise il avait été *contraint d'avouer le juste mécontente-  
« ment* que lui causait la *traduction française* ; qu'il y  
« trouvait au moins *quatre cents fautes* ; que, dans la  
« crainte qu'on ne lui imputât les *erreurs grossières* de  
« cette traduction, il avait confié à un homme de  
« lettres *très-connu* le soin de traduire la dernière édi-  
« tion anglaise ; qu'enfin il allait *faire faire* sous ses yeux  
« une nouvelle traduction de l'*Abrégé de sa Géographie*,  
« dégagée des erreurs qu'offre la première, et qui peu-  
« vent beaucoup nuire à l'instruction de la jeunesse. »

Et, comme s'il pouvait encore me rester un souffle de vie après un tel *désaveu* ; voilà l'impitoyable M. Malte-Brun qui vient me donner le coup de grâce par cette apostille foudroyante : « Cette lettre, *je l'es-  
« père*, n'a pas besoin de commentaire ; elle anéantit



« tous les éloges que le libraire Dentu a *fait faire*, et  
« de sa Traduction et de son Abrégé. »

Eh ! Messieurs, que ne suis-je aussi habile à *faire faire* des éloges de mes livres, que vous l'êtes à *faire faire* des lettres qui les dénigrent ! Que je me sens encore novice auprès de vous, je l'avoue en rougissant, dans l'art d'accaparer les cent voix de la renommée ! M'a-t-on jamais vu me glisser furtivement, comme un vent coulis, par une porte entr'ouverte, dans le bureau d'un journaliste, avancer vers lui à petits pas, sur la pointe du pied, arrondissant les épaules, roulant la prunelle, et, après avoir déposé sur sa table l'exemplaire du chef-d'œuvre nouveau avec un article *tout fait* et une carte d'invitation, me retirer humblement à reculons, en suppliant par des signes et des *chut-chut* l'inflexible Aristarque de ne point quitter son fauteuil ni sa plume ? M'a-t-on jamais vu, apercevant de cinquante pas le prote d'une imprimerie de feuille périodique, courir à lui, les bras tendus,

Lui présenter la main, et, d'un baiser flatteur,  
Appuyer les sermens d'être son serviteur ?

Hélas ! vous confesserai-je que je suis venu jusqu'à ce jour sans savoir comment avec un pâté de foies gras, une terrine de Nérac, ou un flacon de vin de Constance, on obtenait un brevet de savant pour un compilateur brouillon, et une patente de grand écrivain pour un phrasier qui n'a pas encore achevé d'étudier la grammaire française ?

Les éloges qu'ont reçus mes quatre éditions de la grande Géographie de Pinkerton et de son Abrégé, ne peuvent donc être attribués tout platement qu'au mérite de l'ouvrage, et non à la séduction de mes diners. Au mérite de l'ouvrage ! Eh ! ne venons-nous pas de voir que l'auteur l'a désavoué ? M. Malte-Brun nous en a bien et dûment avertis ; il *espère*, charitablement, que tout commentaire à ce sujet sera désormais superflu. Mais que serait-ce, grands dieux ! si M. Malte-Brun lui-même allait être à son tour *désavoué* par Pinkerton !

J'ai dit, dans le temps où le géographe scandinave et



mon honoré confrère Buisson eurent la maladresse de parler de cette fameuse lettre de l'an XIII, et je répète aujourd'hui tout aussi formellement, qu'elle a été forgée dans l'ombre. Elle a été rédigée par un homme qui s'était engagé à traduire de prétendues augmentations de Pinkerton, pour le compte de l'honnête libraire ci-dessus nommé. Il fallait *per fas et nefas* entraver le débit de l'édition que je publiais alors, et ce n'était pas le choix des moyens qui pouvait embarrasser le patron du compilateur danois.

Mais je vais plus loin : et pour ne pas avoir l'air, un instant, d'esquiver le coup de massue qui doit m'écraser, je veux reconnaître ici l'authenticité de la terrible lettre de *désaveu*. N'est-il pas possible, après tout, que M. Pinkerton, qu'on avait eu grand soin d'éloigner de moi, par suite de basses intrigues et de manœuvres que je passe sous silence, se soit vu, avec une certaine complaisance, recherché, caressé par ce même François Buisson, qui, alors comme aujourd'hui, eût tenu à honneur suprême d'être l'éditeur de cette géographie, objet de ses regrets plus encore que de sa burlesque colère ? N'est-il pas possible, enfin, qu'obsédé d'instances, séduit par de somptueuses promesses, il ait griffonné son nom au bas d'un papier blanc ou noir que l'on aura glissé devant lui ? Vous savez, M. Buisson, qu'il ne m'a pas fallu la science d'Œdipe pour deviner cela, et pour pénétrer les raisons qui vous ont déterminé à ne publier cette lettre qu'après le départ de Pinkerton pour Londres ? Mais pourquoi ne l'avoir imprimée qu'en la morcelant par une foule de réticences et de points suspensifs..... Ah ! pourquoi ? parce que les profonds génies qui avaient machiné ce tour de passe-passe, se seront aperçus, après coup, que cet écrit, dont ils voulaient faire la plus formidable de leurs armes offensives, contenait des choses qu'il fallait taire, ou ne disait pas tout ce qu'il fallait dire (1).

---

(1) Voici, par exemple, quelques-uns des passages de cette lettre, qui auraient un peu contrarié le petit géographe, qui comptait faire un coup de partie en la publiant : « Dans l'avertissement de la dernière édition anglaise de ma



Mais, n'importe : j'ai promis d'aller franchement au-devant de l'ennemi; et je veux admettre, encore un coup, que Pinkerton ait réellement *signé*, et, qu, plus est, ait réellement *écrit* la lettre par laquelle les traductions que j'ai débitées et que je débite, sont *improuvées* et *désavouées*. Eh ! mais, me crie-t-on de toutes parts, voilà une supposition qui vous tue ! Qu'avez-vous à répliquer ?—Moi, Messieurs, pas un mot ; mais savez-vous qui va répondre à Pinkerton ? Pinkerton lui-même :

C'est, dit la fameuse lettre citée plus haut (1), dans l'*avertissement de sa dernière édition anglaise* que Pinkerton a été contraint d'avouer le *juste mécontentement* que lui donnait la traduction française. Or, j'ai sous les yeux, en ce moment, cette dernière édition anglaise, et j'y copie, mot à mot, dans l'*avertissement* même ( tom. 1, pag. 17 ), le passage que l'on va lire :

« *The french translation of this Work contributed by its great succes to open additional sources of information, and cannot pass without the acknowledgement that the translator (M. Walckenaer) is a man far superior to the usual pretensions of translator, and has enriched the text with many valuable notes.* »

M. Malte-Brun n'entend pas l'anglais mieux que moi (2) ; mais, comme moi, il peut se faire traduire

---

« *Géographie*, j'ai témoigné la plus sincère reconnaissance de l'accueil flatteur que cet ouvrage a reçu en France, de la manière honorable dont M. le comte de Fourcroy en a parlé, et du beau *Traité de la sphère*, composé par M. Lacroix. Le traducteur (M. Walckenaer) est un homme de talent, etc. »

(1) Voyez la page 13.

(2) Je prendrai pour garant de ce que j'avance ici, un excellent article du *Publiciste* ( 13 avril 1807, ) sur la traduction du *Voyage de Barrow à la Chine* par ledit Malte-Brun. On y trouve, comme échantillon de la science du traducteur, des demoiselles qui *plument leurs roses* ( tom. 1er, pag. 23 ); des canons posés sur de *mauvaises lavettes* ( ibid. p. 86 ), et le mot *average* pris pour le nom d'un poids indien ( tom. 11, p. 346 ).

Ayant à traduire la phrase anglaise *girls who pluck their roses*, notre docteur danois a pris, sans façon, le premier mot que lui a offert le dictionnaire pour *pluck*, et c'est en effet *plumer*; tant pis pour les roses si elles viennent après : les voilà *plumées* comme des chapons ou des cailles. Mais ce n'est pas tout que cette balourdise, que Gilles ou Arlequin ne manqueront pas de voler à M. Malte-Brun; il n'a pas plus compris le sens que les mots. S'il eût pris, comme moi,



littéralement ces six lignes, et il saura qu'elles signifient :

« La traduction française de cet ouvrage a contribué,  
« *par son grand succès*, à ouvrir de nouvelles sources  
« d'instruction ; et je ne puis me dispenser de recon-  
« naître que l'écrivain auquel on la doit, est un homme  
« très-supérieur au mérite ordinaire des traducteurs, et  
« qu'il a *enrichi le texte d'un grand nombre de notes pré-*  
« *cieuses.* »

Je le demande maintenant à tout homme que la jalousie et la haine ne font pas délirer : est-ce en ces termes qu'un auteur s'exprime sur le compte d'un écrivain qui, sous prétexte de traduire son ouvrage chéri, l'a déshonoré par *quatre cents fautes et erreurs grossières* ? Comment un Malte-Brun lui-même pourrat-il concilier cet hommage public rendu par Pinkerton au travail de M. Walckenaer, avec le *juste mécontentement* articulé dans la lettre de l'an XIII ?

Mais voici du plus fort : le *désaveu* de Pinkerton tombe sur la traduction de l'*Abrégé*, comme sur celle du grand

la peine d'interroger un Anglais, il aurait su ce que l'on entend, en Angleterre, par des demoiselles qui *cueillent* (et non qui *plument*) des roses. On lui aurait indiqué une note du *Sentimental journey*, stéréotype de Didot (p. 170,) qui explique très-clairement, quoique très-délicatement, ce que Sterne a voulu dire à la fin de son chapitre intitulé : *The rose*.

Le *Pocket Dictionary* tout seul aurait pu apprendre à notre docteur qu'*average* n'est pas un poids indien équivalent à un *million*, comme il l'a écrit, mais un mot anglais qui signifie *partage égal*. Dans le sens où l'a employé Barrow, *on average* devait se rendre par l'expression vulgaire : *l'un portant l'autre*.

Quant aux canons posés sur des *lavettes*, j'ai pris à ce sujet des renseignements, dont il résulte que M. Malte-Brun est tout aussi profondément versé dans l'allemand que dans l'anglais. Il a fait de sa traduction, ou de son travestissement de Barrow, une capilotade, dans laquelle il a fourré je ne sais quelles brutes tirées de l'allemand et du hollandais. Il aura trouvé dans l'un de ces morceaux le mot *lavette*, par lequel, d'un bout de l'Allemagne à l'autre, on entend un *affût* ; mais ne daignant pas s'embarasser s'il était question de *canons* ou de *casseroles*, le savant traducteur a pensé que ce serait faire injure à sa sagacité que de recourir ici au dictionnaire, et le joli terme de *lavettes* est tombé de sa plume. On conviendra que voilà du français de cuisine.

M. Malte-Brun a toujours été véhémentement soupçonné d'être l'auteur d'un fameux article traduit de l'anglais, qui parut dans certain journal lors de la prise du cap de Bonne-Espérance, et dont le Publiciste amusa, le lendemain, ses abonnés. Dans cette relation vraiment curieuse, une grande quantité de bétail (*cattle*) était prise pour une grande quantité de châteaux (*castles*) ; six *vaisseaux de ligne* (*six men of war*) étaient transformés en six *hommes de guerre* qui bloquaient étroitement le port, etc. etc. Le *Médecin malgré lui*, comme on le voit, n'est pas moins fort en latin que l'est M. Malte-Brun dans les langues vivantes.



ouvrage : or , M. Malte-Brun qui explique tant de choses sans les comprendre (1), m'expliquera-t-il et me fera-t-il concevoir comment le géographe anglais a pu *désavouer*, en 1804, un livre qui n'a été imprimé par moi et mis en vente qu'en 1806?

Faut-il enfin entasser argument sur argument, preuve sur preuve, pour démontrer jusqu'à l'évidence que dans toute cette pièce qui devait m'anéantir, il n'y a pas un mot qui s'accorde avec ce qu'a dit et fait, depuis, le savant auquel on ose l'attribuer? Mettons de côté l'éloge personnel de M. Walckenaer que nous venons d'entendre de la bouche même de Pinkerton, et demandons-nous sincèrement s'il nous paraît concevable qu'un auteur, à qui son traducteur a causé de *justes mécontentemens*, aille lui emprunter la plus grande partie des notes et additions dont il a cru devoir enrichir l'original? Non, sans doute. Eh bien! c'est ce qu'a fait précisément Pinkerton en publiant sa nouvelle édition. Il y a fondu, dans le texte même, ou traduit en notes, mais en ayant toujours soin d'en prévenir ses lecteurs, ces *valuable notes*, ces supplémens dus au savoir et aux soins de M. Walckenaer, et qui forment environ un SIXIÈME de l'édition primitive.

Ces diverses éditions anglaises, je ne puis trop le dire, sont entre mes mains; *elles sont à la disposition de toutes les personnes qui voudront les confronter, et vérifier ce que j'avance.*

Il faut que je fasse le plaisir à M. Malte-Brun d'en extraire encore un petit passage qui pourra lui paraître piquant : Pinkerton, depuis son retour à Londres, a changé l'article concernant le gouvernement français, et, dans sa nouvelle édition ( tom. 1<sup>er</sup>, pag. 272 ), cet article commence ainsi :

« *The present state of the government of France may be most impartially derived from the mouth of a french author, a man of talent and observation. (M. Walckenaer, in his translation of this geography, t. 1, p. 53, or t. 1, p. 55, in an other edition of the same year).* »

---

(1) Le lecteur en aura bientôt des preuves de plus d'une espèce.



Avec l'aide de son dictionnaire, ou d'un ami complaisant, M. Malte-Brun apprendra que cette phrase veut dire en français :

« L'état présent du gouvernement de France peut être décrit avec beaucoup d'impartialité d'après un auteur français, homme de talent et bon observateur, » ( M. Walckenaer, dans sa Traduction de cette Géographie, tom. 1, pag. 53, ou pag. 55 d'une autre édition de la même année. ) »

Suit après, dans l'original, la traduction de l'article FRANCE, tel que l'a écrit M. Walckenaer, le géographe anglais ayant loyalement substitué ce morceau au sien propre.

Et voilà cet homme, accusé de *déclamations contre la France*, qui emprunte à un *français* ce qu'il doit en dire !

Et voilà encore cet auteur qu'on nous représente comme indigné contre son traducteur, comme *désavouant la traduction*, qui donne ici de nouvelles louanges à l'un, et qui prend l'autre pour guide et pour modèle !

S'il m'est permis enfin de tirer tous mes avantages de cette dernière citation de l'anglais, je ferai remarquer que Pinkerton y reconnaît bien formellement deux éditions françaises de sa Géographie; publiées dans la même année, deux éditions qu'il a lues et comparées; tandis que mon honoré confrère Buisson qui ne lit rien (et pour cause), qui ne compare rien (et pour cause encore), a publiquement affirmé et fait affirmer par son jeune homme, que jamais il n'y avait eu qu'une seule édition de cette Géographie, qui trouble la fin de ses jours, et fait craindre un nouveau dérangement dans les fibres de son cerveau.

Voilà, grâce à Dieu, Pinkerton bien purgé de ce soupçon d'*anti-gallicisme* qui alarmait si vivement le *danois* Malte-Brun ! voilà mes éditions françaises de sa Géographie solennellement *avouées*, et même *vantées* par lui. Qui peut donc encore exciter ces fureurs, tantôt tragiques, tantôt bouffonnes, qui donnent l'air au géo-



graphe scandinave d'être échappé de certaine maison située sur les bords de la Marne? Serait-ce parce que Pinkerton, dans un Mémoire sur les progrès récents et l'état actuel de la géographie, qu'il a mis en tête de sa nouvelle édition (1), s'est amusé à lui donner la petite marque de souvenir que voici :

*« One Brun, a young Dane, who has left his country,  
« and been glad to live as an amanuensis at Paris, had  
« compiled and translated from various german authors  
« a modern geography in sixteen volumes, in so chaotic a  
« manner that it was justly styled a good description of the  
« world before it was made. This compilation of the danish  
« youth was baptized with the name of Mentelle. »*

C'est-à-dire en français tout uni :

*« Un nommé Brun, jeune Danois, qui a quitté son  
« pays (vous voyez comme Pinkerton choisit ses expres-  
« sions), et qui s'est trouvé heureux de vivre à Paris  
« en qualité de copiste, a compilé et traduit de divers  
« auteurs allemands une géographie moderne en seize  
« volumes, et dans une manière tenant tellement du  
« chaos, qu'on a justement nommé cet ouvrage une  
« exacte description du monde avant la création. Cette  
« compilation du jeune Danois a été baptisée du nom  
« de Mentelle. »*

Sans doute M. Malte-Brun, qui s'est mis quelquefois à nous prêcher les vertus évangéliques avec autant d'onction qu'un missionnaire, professe trop sincèrement le pardon des injures, pour ne pas rire avec nous de cette vengeance anodine du malin anglais. Il conviendra qu'il l'a mordu aux jambes assez long-temps, avant d'en obtenir ce léger signe d'attention. Jusque-là, qu'avait fait le vieux savant au jeune compilateur, pour allumer dans son ame tant de haine et de rage? Hélas! en serait-il de M. Malte-Brun comme de ces gens qui ne peuvent plus voir un homme, qui ne veulent même

---

(1) Tom. 1, p. 25.



plus entendre prononcer son nom, dès qu'ils en ont reçu quelque service? M. Malte-Brun aurait-il contracté envers Pinkerton quelque dette secrète? Il me vient tout à coup de singulières idées à ce sujet, et je ne puis résister à l'envie de l'approfondir.

Mais irai-je péniblement lire, page à page, tout ce qu'a écrit ou plutôt tout ce qu'a imprimé le géographe danois, pour y chercher la trace des emprunts clandestins qu'il aura faits à l'ouvrage dont je suis éditeur et propriétaire? Dieu m'en garde! un tel interrogatoire serait presque aussi fastidieux pour moi qu'humiliant pour lui: mais je vais ouvrir les premiers volumes qui me tomberont sous la main, et lorsque l'*imitation* me semblera un peu forte, je mettrai scrupuleusement l'original en regard de la copie.

Voici, par exemple, le tome XII de M. Malte-Brun: l'article *Empire chinois* me rappelle involontairement quelque chose que je suis sûr d'avoir déjà lu autre part; je le confronte aussitôt avec celui de Pinkerton, et, à ma grande surprise, j'observe entre l'un et l'autre la ressemblance dont le lecteur va juger:

*Pinkerton, tome IV, page 201.*

La Chine possède tous nos animaux domestiques, le cheval, l'âne, le bœuf, le buffle, le chien, le chat, le cochon. La variété du chien la plus ordinaire dans le midi, depuis Canton jusqu'à Tong-chin-chen, est l'épagneul à oreilles droites; et au nord, depuis Tong-chin-chen jusqu'à Peking, les chiens ont ordinairement les oreilles pendantes et la queue grêle. Près de la ville de Tan-Gnan-Chen, il y a une variété de cochons qui est toute noire, et qui diffère de celle de Canton.

Les éléphants sont communs dans le midi de la Chine, et on en trouve même jusqu'au 30<sup>e</sup> degré de latit. nord, dans la province de Yunnan et de Nankin. L'antilope goitrée, infatigable, grimpe les montagnes et les rochers; l'énorme rhinocéros unicolore, dans les provinces de Thuenan et de Quang-Si, habite les bords des marais et se vautre dans leur limon; le cerf agile, l'ours pesant, le sanglier, le lapin, le renard, l'once, etc., se retirent dans les profondeurs des forêts; et divers singes, le gibbon aux

*Malte-Brun, tome XII, page 45.*

La Chine possède tous nos animaux domestiques, le cheval, l'âne, le bœuf, le buffle, le chien, le chat, le cochon; mais les chevaux sont de petite taille et mal bâtis. Les chameaux de la Chine ne sont souvent pas plus grands que nos chevaux. Les autres races sont belles, sur-tout celle des cochons. L'espèce du chien la plus ordinaire, dans le midi, depuis Canton jusqu'à Tong-chin-tchen, est l'épagneul à oreilles droites; plus au nord jusqu'à Peking, les chiens ont ordinairement les oreilles pendantes et la queue grêle.

Les éléphants sont communs dans le midi de la Chine; ils vivent jusqu'au 30<sup>e</sup> deg. de lat. nord, dans la province de Nan-kin. Le rhinocéros unicolore habite les bords des marais, dans la province d'Hou-nan et de Quan-si. Le lion, selon Duhalde, est étranger à la Chine, mais les tigres, les onces, les sangliers ainsi que les cerfs, les renards, les lapins se trouvent en grand nombre dans les forêts. Selon quelques naturalistes, on trouve dans les pro-



Pinkerton.

longs bras (*simia longimana*), le magot à face hideuse (*simia inuus*), le pithèque (*simia silvanus*), imitateurs des gestes et du rire même de l'homme, se trouvent, suivant quelques naturalistes, dans les provinces méridionales et dans l'île de Haïnan.

L'animal du musc, qui est un des moins répandus sur le globe, et qui paraît sur-tout particulier au Tibet et au plateau de l'Asie, pénètre cependant en Chine vers l'occident jusque dans les provinces de Xensi et de Suchuen. Les faisans dorés et argentés de la Chine, que l'on voit si souvent peints sur les papiers chinois, et qui font actuellement l'ornement de nos volières, nous donnent l'idée la plus avantageuse des oiseaux que l'on trouve dans cette contrée. Il en est de même de la sarcelle de la Chine, remarquable par ses deux belles crêtes orangées.

Des dessins exacts faits en Chine, nous ont appris que cette contrée possède presque tous les poissons qui sont communs en Europe, et Bloch et Lacépède en ont fait connaître plusieurs qui lui sont particuliers. La dorade chinoise (*cyprius auratus*, Bloch), que nous conservons dans des bocaux, et qui, en France, aussi bien qu'en Chine, sert d'ornement à nos bassins et d'amusement aux oisifs, est originaire d'un lac qui est peu éloigné de la haute montagne qu'on nomme Tien-King, près de la ville de Tchang-Hou, située dans la province de The-Kiang, à 30° 23' de latitude. Elle a, dit-on, été transportée de là dans les autres provinces de l'empire, et ensuite au Japon. En 1611, elle fut apportée en Angleterre, et en 1728 y était généralement connue. Ce bombix dont la chenille file la soie, est aussi originaire de la Chine et du Tibet, et si c'est un des insectes les moins remarquables pour la couleur, c'est un des plus précieux pour les produits.

Malte-Brun.

vinces méridionales diverses espèces de singes, le gibbon aux longs bras, (*simia longimana*), le magot à face hideuse (*simia inuus*), le pithèque (*simia silvanus*) qui imite les gestes et jusqu'au rire de l'homme.

L'animal porte-musc, qui semble être particulier au plateau central de l'Asie, descend quelquefois dans les provinces occidentales de la Chine. La volaille abonde en Chine, sur-tout les canards; on en voit errer des troupes entières sur les canaux pendant le jour, le soir leurs maîtres les font rentrer en les appelant par un sifflet. Les oiseaux de la Chine sont remarquables par la beauté des formes et l'éclat des couleurs. Témoins ces faisans dorés et argentés que l'on voit si souvent peints sur les papiers chinois, et qui font actuellement l'ornement de nos volières; témoin encore la sarcelle de Chine remarquable par ses deux belles crêtes de couleur orange.

Des dessins exacts faits en Chine nous ont appris que cette contrée possède presque tous les poissons communs de l'Europe; Bloch et Lacépède en ont fait connaître plusieurs espèces qui lui sont particulières. La dorade chinoise, qui, en Chine comme chez nous, sert d'ornement aux bassins, est originaire d'un lac au pied de la haute montagne de Tien-king, près la ville de Tchang-hou, dans la province de Tche-kiang; elle a été transportée de-là dans les autres provinces de l'empire, et ensuite au Japon. En 1611 elle fut apportée, pour la première fois, en Angleterre. Le poisson nommé en chinois *kay-pou* est aussi très beau, mais sa chair est extrêmement venimeuse.

Eh bien! M. Malte-Brun, que dites-vous de cette petite découverte, qui n'est, d'ailleurs, que le prélude d'une foule d'autres plus curieuses encore? Mais vous pourrez vous venger de mon indiscretion par un dé-



menti formel : je vous ai accusé d'avoir volé Pinkerton, et vous n'avez volé ici que son traducteur. Cette note intéressante a dû coûter à M. Walckenaer d'assez longues recherches ; elle ne vous a coûté, tout au plus, que la peine de la copier avec quelques transpositions de mots : c'est profit tout clair. Quant à votre poisson *kai-pou*, il est à vous, jusqu'à ce que l'auteur chez qui vous l'avez pêché le réclame.

Voyons si vos connaissances dans le *règne minéral* vous appartiennent aussi légitimement.

*Pinkerton*, tome IV, pag. 203 et suiv.

Le cuivre de Yunnan et d'autres provinces sert à faire la petite monnaie qui a cours dans tout l'empire ; mais il y a un cuivre singulier, d'une couleur blanche, appelé par les Chinois *petung*, qui mérite une attention particulière. On le mêle quelquefois avec le tutenag pour le rendre plus doux, mais le meilleur moyen est de l'allier avec un cinquième d'argent.

La pierre musicale des Chinois est une espèce de marbre noir très-sonore. Plusieurs idoles chinoises sont formées de smectite ou de stéatite durcie (c'est le talc glaphique de Haüy, ou la pierre de lard de Delisle). Sans doute que les montagnes qui sont au nord et à l'occident de la Chine renferment un grand nombre d'autres minéraux ; mais elles ont échappé aux recherches des Européens.

A cette énumération des productions minérales de la Chine, il faut ajouter la baryte sulfatée ou spath pesant, que les Chinois nomment *chekao*, et qu'ils font entrer dans la composition de leur porcelaine, ainsi que les différents feldspaths qui en sont la base, le *kaolin* et le *petunzé*.

L'arsenic sulfuré, connu sous le nom de *réalgar*, est aussi employé par les Chinois en masse pour faire des pagodes et des vases ; lorsqu'ils veulent se purger, ils laissent séjourner pendant quelques heures dans ces vases du vinaigre ou du jus de citron, et l'avalent ensuite.

*Malte-Brun*, tome XII, page 47.

Le cuivre jaune de Yun-nan et d'autres provinces sert à fabriquer la petite monnaie qui a cours dans tout l'empire. Mais il y encore un cuivre singulier, de couleur blanche, appelé par les Chinois *pe-tung*. Pour le rendre plus doux, on l'allie avec la tutenague, et mieux encore avec un cinquième d'argent.

La pierre musicale des Chinois est une espèce de marbre noir très-sonore. Plusieurs idoles sont faits de la pierre de lard, qu'on appelle aussi smectite ou talc glaphique. La Chine renferme sans doute un grand nombre de substances minérales utiles ou curieuses ; mais elles ont échappé aux recherches des Européens.

Nous devons cependant nommer les trois substances qui entrent dans la composition de la porcelaine de Chine ; c'est le *petuntzé*, un feld-spath laminaire blanchâtre, le *kaolin*, un feld-spath argiliforme, et le *chekaa*, ou la baryte sulfatée.

L'arsenic sulfuré connu sous le nom de *réalgar*, et qui pour nous est un violent poison, est employé par les Chinois en masse pour faire des pagodes et des vases ; lorsqu'ils veulent se purger, ils laissent séjourner pendant quelques heures dans ces vases du vinaigre ou du jus de citron, et l'avalent ensuite.

J'avouerai que la patience pourrait me manquer s'il



fallait, chaque fois, faire le même travail pour collationner les pièces du procès: le géographe danois a mis ici un certain art pour dérouter le lecteur. Il a interverti l'ordre des phrases, il a même fondu dans son texte les deux derniers paragraphes qui forment une note du traducteur de Pinkerton: mais, enfin, je suis venu à bout de démêler la fusée. Je ne m'amuserai pas à relever les petits larcins ou emprunts faits à la dérobée: ils sont sans nombre; je ne releverai même pas la ruse employée çà et là par le compilateur, pour se donner un air tout-à-fait innocent: quelquefois quand il prend dix lignes à Pinkerton ou à son traducteur, il les cite; mais lorsqu'il prend des pages entières, il passe vite sans mot dire. Voici une légère esquisse de cette double manœuvre.

Dans l'*Avis au lecteur* qui précède le tome XII, qui ne serait édifié d'entendre M. Malte-Brun déclarer modestement qu'il a profité des recherches du *savant géographe Pinkerton sur la géographie botanique*? Or, il est à remarquer que le *savant géographe Pinkerton* n'a jamais fait de recherches sur la géographie botanique: lui-même a pris soin de nous instruire dans sa préface (page 14), que c'est à M. Arthur Aikin, naturaliste zélé, qu'il est redevable de cette partie de son ouvrage. Quoi qu'il en soit, nous venons de voir M. Malte-Brun s'accuser dans un petit coin d'avoir *profité des recherches du savant Pinkerton*; mais nous allons le voir, en revanche, lui escamoter deux grandes pages sur la Sibérie, sans daigner articuler son nom.

*Pinkerton, tome IV, page 141 et 142.*

La Sibérie présente aussi une grande variété de pierres précieuses, sur-tout dans les montagnes d'Adunshollo près de la rivière d'Argoon, dans la province de Nershinsk ou de Daourie. On n'a jamais trouvé le diamant que dans l'Indostan et le Brésil, où il est toujours détaché; de même la pierre précieuse ne se trouve que dans l'île Ceylan, et se nomme, suivant sa couleur, rubis, saphir, ou topaze orientale. On trouve dans la montagne d'Adunshollo des topazes communes, cristallisées en prismes quadrangulaires, de

*Malte-Brun, tome XII, p. 271 et 272.*

La Sibérie présente aussi une grande variété de pierres précieuses, sur-tout dans les montagnes d'Adunshollo, près de la rivière d'Argoun; dans la province de Nertchinsk ou de Daourie. On n'a jamais trouvé le diamant que dans l'Indostan et le Brésil, où il est toujours détaché; de même la pierre gemme (*téléstie d'Hallé*) ne se trouve que dans l'île de Ceylan, et se nomme, suivant sa couleur, rubis, saphir ou topaze orientale. On trouve dans la montagne d'Adunshollo des topazes communes cristallisées en prismes qua-



même que la hyacinthe. L'émeraude y est inconnue : cette espèce de pierre appelée mère d'émeraude est particulière à la Sibérie ; et le beryl ou l'aigue-marine se trouve à Adunshollo , mais on la trouve en plus grande perfection, ainsi que la chrysolite, dans ce que l'on appelle les mines de pierres précieuses de Moursintsky près de Catherinburg. Le grenat rouge abonde près de la mer de Baïkal ; et une espèce particulière d'un blanc jaunâtre a été découverte par Laxman. On dit qu'on a trouvé l'opale dans les montagnes Altaïques, mais c'est probablement un demi-opal, car le véritable opal paraît particulier à la Hongrie. Le schorl couleur de rubis fut découvert dans les monts Urals par le professeur Herman, à Sarapoulsky, à environ 7 milles de Moursintsky. Il est appelé rubellite par M. Kirwan, et présente un tissu fibreux et délicat, et lorsqu'il est poli il offre aux yeux la couleur changeante et veloutée du rubis. Le baïkalite du même auteur est d'une couleur verte-olive, et contient une quantité suffisante de magnésie, pour être placée dans la classe des sels muriatiques, avec le péridot des Français qui lui est très-analogue. Le feld-spath vert de Sibérie est une très-belle pierre que les Russes façonnent pour en faire divers ornemens. Les montagnes de Daourie qui sont entre la rivière d'Onon et celle d'Argoon produisent aussi de très-beaux onix. La pierre de selve est un fongit agatisé. Les belles pierres appelées les cheveux de Vénus et de Thétis, sont des cristaux de roche très-limpides, contenant du schorl capillaire vert ou rouge, qui se trouve près Catherinburg. La pierre d'alliance est un porphyre gris, mêlé et comme agglutiné avec un quartz transparent.

Les beaux jaspes vert et rouge de Sibérie sont pour la plupart dans les montagnes éloignées, ainsi que je l'ai déjà dit. Le lapis lazuli se trouve près de la mer de Baïkal. La chaîne des monts Urals offre aussi une belle espèce de marbre blanc, et les nombreuses montagnes primitives présentent différentes variétés de granit et de porphyre.

drangulaires, de même que la hyacinthe ; l'émeraude y est inconnue : cette espèce de pierre appelée mère d'émeraude est particulière à la Sibérie ; et le beryl ou l'aigue-marine se trouve à Adunshollo, mais on la trouve en plus grande perfection, ainsi que la chrysolite, dans ce que l'on appelle les mines de pierres précieuses de Moursintsky, près de Catherinburg. Le grenat rouge abonde près de la mer Baïkal, et une espèce particulière d'un blanc jaunâtre a été découverte par Laxman. On dit qu'on a trouvé l'opale dans les montagnes Altaïques ; mais c'est probablement un demi-opale, car le véritable opale paraît particulier à la Hongrie. Le schorl couleur de rubis fut découvert dans les monts Urals par le professeur Hermann, à Sarapulski, à environ 7 milles de Moursinski. Il est appelé rubellite par M. Kirwan, et présente un tissu fibreux et délicat, et lorsqu'il est poli il offre aux yeux la couleur changeante et veloutée du rubis.

Le baïkalite du même auteur est d'une couleur verte-olive, et contient une quantité suffisante de magnésie pour être placée dans la classe des sels muriatiques, avec le péridot des Français qui lui est très-analogue. Le feld-spath vert de Sibérie est une très-belle pierre que les Russes façonnent pour en faire divers ornemens. Les montagnes de Daourie qui sont entre la rivière d'Onon et celle d'Argoun produisent aussi de très-beaux onix. La pierre de selve est un fongit agatisé. Les belles pierres appelées les cheveux de Vénus et de Thétis sont des cristaux de roche très-limpides, contenant du schorl capillaire vert ou rouge, qui se trouve près Catherinburg.

Les beaux jaspes vert et rouge de Sibérie sont pour la plupart dans les montagnes éloignées, ainsi que je l'ai déjà dit. Le lapis lazuli se trouve près de la mer de Baïkal. La chaîne des monts Urals offre aussi une belle espèce de marbre blanc, et les nombreuses montagnes primitives présentent différentes variétés de granit et de porphyre.

Voilà un article de minéralogie qui a dû coûter sang et eau à notre profond Scandinave ! Je ne puis toutefois omettre une observation : c'est que ce docteur qui



( page 6 de son *Avis au lecteur* ), affirme avoir toujours examiné les sources par lui-même, ne s'est pas donné, une seule fois, la peine de consulter le texte original de Pinkerton. Cet ouvrage, à la vérité, est écrit en anglais, et nous avons vu ( page 16, *en note* ), que M. Malte-Brun n'est pas très-familier avec cette langue. Aussi, quand il a besoin de recourir à Pinkerton pour couvrir sa nudité, il tombe sans scrupule sur la traduction française : alors, tout y passe, l'auteur et le traducteur. J'en ai précisément un petit exemple sous la main :

*Pinkerton, t. IV, note de la p. 237.*

Il n'est peut-être pas de contrée dont la zoologie soit plus intéressante à connaître que celle de la Tatarie chinoise, qui renferme les lieux les plus fertiles du nord de l'Asie, et ce vaste plateau, considéré par quelques auteurs comme le berceau du genre humain. Tous les animaux utiles aux hommes se trouvent ici sauvages. Le cheval, l'âne et une troisième espèce de solipède, qui tient le milieu entre l'âne et le cheval, le *dzeggitaï* ou *Phemione* de Gmelin, se rassemblent par troupes sur les bords de l'Onon, de l'Argoun et de l'Amour, dans le désert de Cobie, et jusqu'aux confins de la Chine et du Tibet. Le chameau qui, de tous les animaux, est celui que l'homme a le plus anciennement et le plus universellement réduit en esclavage, erre indépendamment dans les déserts sablonneux de la Mongolie. Le yak ou bœuf grognant sauvage fréquente les pâturages; cet animal est peut-être la tige du zébu, ou de notre bœuf d'Europe, et a mal à propos été confondu avec l'aurochs, qui est une espèce bien différente. La mer de Baïkal et les monts d'où dérive la source de l'Amour, marquent à la fois les limites méridionales et orientales que la nature a assignées au renne, qui se trouve sauvage dans ces contrées; mais cinq degrés plus bas, au 35<sup>e</sup> degré de latitude, on retrouve encore l'élan qui a avec lui de si grands rapports. L'argali, espèce de brebis sauvage, la chèvre, le chamois, le bouquetin du Caucase, l'antilope goitrée ( qui est probablement la chèvre jaune de du

*Malte-Brun, tome XI, page 149.*

Il n'est peut-être pas de contrée dont la zoologie soit plus intéressante à connaître que celle du centre de l'Asie, de ce vaste plateau considéré par quelques auteurs comme le berceau du genre humain. Tous les animaux utiles aux hommes se trouvent ici sauvages. Le cheval, l'âne et une troisième espèce de solipède qui tient le milieu entre l'âne et le cheval, le *dzeggitaï* de Pallas (1), ou *Phemione* de Gmelin, se rassemblent par troupes sur les bords de l'Onon, de l'Argoun et de l'Amour, dans le désert de Cobie, et jusqu'aux confins de la Chine et du Tibet. Le chameau, qui de tous les animaux est celui que l'homme a le plus anciennement et le plus universellement réduit à l'esclavage, erre indépendamment dans les déserts sablonneux de la Mongolie. Le yak ou bœuf grognant sauvage, fréquente les pâturages; cet animal est peut-être la tige du zébu ou de notre bœuf d'Europe, et a mal-à-propos été confondu avec l'aurochs, qui est une espèce bien différente. La mer de Baïkal et les monts d'où dérive la source de l'Amour, marquent à-la-fois les limites méridionales et orientales que la nature a assignées aux rennes qui se trouvent sauvages dans ces contrées : mais 5 degrés plus bas, au 35<sup>e</sup> parallèle de latitude, on retrouve encore l'élan, qui a avec lui de si grands rapports. L'argali, espèce de brebis sauvage (2), la chèvre, le chamois, le bouquetin du Caucase, l'antilope goitrée ( qui est probablement la chèvre jaune de Duhalde ),

(1) Voyages de Pallas, t. IV, p. 305. Voyez l'extrait dans cette géographie, t. II, p. lxxix.

(2) *Idem*, t. IV, p. 325.



Halde), le saiga, le kevel, se retirent dans les montagnes, et grimpent en troupes les sommets les plus escarpés. L'animal du musc erre seul et sans suite dans ces vastes solitudes : la Mongolie, la Daourie et les régions montagneuses qu'arrose le fleuve Amour, paraissent être sa patrie native ; mais au midi, il pénètre dans le Tibet, en Chine, et jusqu'au Tonquin ; et vers l'ouest, jusqu'aux montagnes de Cachemire ; au nord, Pallas en a rencontré sur les bords du Lena, jusqu'à Jakutsk. Dans les bois qui sont au nord-ouest de la Corée, on trouve le sanglier, l'ours brun et noir, le blaireau, le renard noir, le chat sauvage, le linx sur les frontières de la Chine, ainsi que l'once et divers autres animaux, du genre des *felis* ; mais on n'y a pas, quoi qu'en aient dit quelques naturalistes, trouvé le tigre proprement dit, et l'animal de la Chine que Neuhof a figuré comme un tigre, n'en est pas un. Parmi les animaux de cette vaste contrée, nous nommerons encore l'adive, le serval, le manul, sur les rives de la Selenga et de la Chida, dans la Mongolie ; l'hermine, la marte, la zibeline, la loutre, qui se trouvent sur les bords des lacs nombreux du pays des Kalmoucks ; la marmotte, la polatouche, l'écureuil strié, différentes espèces de lièvres ; le tolaï, l'ogoton et une petite espèce de lapins blancs, dont Bell a rencontré des troupes composées de plus de six cents individus. Telle est l'énumération des principaux animaux de cette intéressante contrée, dont la plupart sont aussi communs à la Russie asiatique, au Tibet et au nord de la Chine. Elle suffit pour prouver que la nature a en quelque sorte rassemblé dans une seule partie du monde ce qui ne se trouve disséminé que dans plusieurs autres très-éloignées les unes des autres : enfin, nous ne terminerons pas cette rapide esquisse sans nommer ce bel et singulier oiseau qui tient le milieu entre les faisans et les paons, l'argus ou le luen des Chinois, *phasianus argus* des naturalistes ; il paraît être originaire des montagnes de l'Asie centrale, et se trouve, dit-on, en Chine et à Sumatra.

le *Saiga* ou chèvre du désert (1) se retirent dans les montagnes, et grimpent en troupes les sommets les plus escarpés. L'animal porte-musc erre seul et sans suite dans ces vastes solitudes. La Mongolie, la Daourie et les régions montagneuses qu'arrose le fleuve Amour paraissent être son pays natif ; mais au midi il pénètre dans le Tibet, en Chine, et jusqu'au Tonquin et vers l'ouest, jusqu'aux montagnes de Cachemire. Au Nord M. Pallas en a rencontré sur les bords d'Eniseï, aux environs de Krasnoïarsk (2). Dans les bois qui sont au nord-ouest de la Corée on trouve le sanglier, l'ours brun et noir, le blaireau, le renard noir, le chat sauvage, le linx sur les frontières de la Chine, ainsi que l'once et divers autres animaux du genre des *Felis* ; mais on n'y a pas, quoi qu'en aient dit quelques naturalistes, trouvé le tigre proprement dit ; et l'animal de la Chine que l'un a pris pour un tigre n'en est pas un. Parmi les animaux de cette vaste contrée nous nommerons encore l'adive, le serval, le manul, sur les rives de la Selenga et de la Chida, dans la Mongolie ; l'hermine, la marte, la zibeline, la loutre, qui se trouvent sur les bords des lacs nombreux, du pays des Kalmoucks ; la marmotte, la polatouche, l'écureuil strié, différentes espèces de lièvres, le tolaï, l'ogoton, et une petite espèce de lapin blanc, dont Bell a rencontré des troupes composées de plus de six cents individus. Telle est l'énumération des principaux animaux de cette intéressante contrée, dont la plupart sont aussi communs à la Russie asiatique, au Tibet et au nord de la Chine. Elle suffit pour prouver que la nature a en quelque sorte rassemblé dans une seule partie du monde ce qui ne se trouve disséminé que dans plusieurs autres très-éloignées les unes des autres : enfin nous ne terminerons pas cette rapide esquisse sans nommer ce bel et singulier oiseau qui tient le milieu entre les faisans et les paons, l'argus ou le luen des Chinois, *Phasianus argus* des naturalistes ; il paraît être originaire des montagnes de l'Asie centrale, et se trouve, dit-on, en Chine et à Sumatra.

(1) Pallas, t. IV, p. 285.

(2) *Idem*, t. IV, p. 13.

Dans ce long passage, il n'y a que quatre ou cinq



mots d'intercalés : du reste c'est une copie littérale où le scribe a seulement écorché les noms, en écrivant *Zéba* au lieu de *Zébu* (1), et *Ureïs* pour *Urus*. Voilà, d'ailleurs, M. Malte-Brun paré, à bon marché, d'une érudition étrangère ! Mais voici le plus important.

M. Walckenaer, en homme véritablement savant, a pensé que les faits contenus dans l'article ci-dessus étant généralement connus des naturalistes, l'indication des autorités n'eût été qu'une vaine parade scientifique : il s'est donc borné à une seule citation de Neuhof : qu'a fait notre compilateur ? Il s'est bien gardé de nommer M. Walckenaer en lui volant tout ce morceau ; mais il s'est hâté d'aller chercher dans la traduction française des *Voyages de Pallas* les noms des animaux en question, et, à l'aide de trois ou quatre citations jetées au bas des pages, il s'est flatté que ses lecteurs lui attribueraient le résultat des recherches variées qu'a dû faire l'estimable auteur de cet article de zoologie. Elles ne sont pas toutes puisées dans Pallas, quoique le maladroît plagiaire affecte de s'appuyer de son autorité : aussi a-t-il eu grand soin de supprimer la citation et le nom de Neuhof.

Maintenant, qu'un lecteur inattentif et superficiel, comme il n'y en a que trop, soit frappé, par hasard, de voir le volume de Pinkerton et celui de M. Malte-Brun porter la même date de 1804 : comparant les deux ouvrages sans savoir l'époque précise de leur publication, il n'hésitera pas un seul instant à prononcer que le Danois est l'auteur original et que le traducteur français est le plagiaire : en effet, le morceau du premier est appuyé de citations scientifiques, et le second est dénué de cet étalage. Mais heureusement, M. Malte-Brun nous fournira lui-même la preuve irrécusable qu'il n'est venu qu'en dernier ; il cite plusieurs fois Pinkerton dans ce même volume, et y renvoie nommément au tome IV dont est tiré tout l'article zoologique qu'on vient de lire. (*Malte-Brun*, tome XII, page 179.)

---

(1) Nous aurons occasion de voir plus tard que ce nom de *zébu* semble destiné à porter malheur à M. Malte-Brun.



Plus d'un lecteur trouvera, sans doute, assez curieux de voir par quels moyens on peut voler un auteur et faire soupçonner cet auteur même d'être le voleur. On conviendra que voilà vraiment le sublime de l'art pour le plagiaire ; mais que ce serait en même temps pour l'écrivain pillé et n'osant s'en plaindre, le *nec plus ultra* de la dégradation littéraire.

« Mais, s'écriera peut-être ici quelque personne charitable, l'équité ordonne de citer le bien comme le mal ; et si M. Malte-Brun s'est cru en droit de faire à Pinkerton et à son traducteur les petits emprunts que vous venez malicieusement de nous dénoncer, pourquoi ne lui rendriez-vous pas hommage pour les belles et savantes choses qui lui appartiennent en propre ? Pourquoi affecteriez-vous de ne pas vous apercevoir que, dans l'*avis au lecteur* dont vous parliez à l'instant, le géographe danois dit formellement (page 6) que, dans la rédaction de ses articles *Tatarie, Japon et Tibet*, il s'est sur-tout appliqué à en retracer la *géographie naturelle, négligée par les géographes français* ? »

Cette interpellation est on ne saurait mieux fondée : je connais le devoir que m'impose ici la justice, et tout prêt à me prosterner devant le profond savoir du docteur de Copenhague, je vais lire attentivement tout ce qu'il lui a plu de nous révéler sur ces fameuses contrées asiatiques si honteusement *négligées* par nos *pitoyables géographes français*.

Je commence par le Tibet, et je suis d'abord édifié de la candeur de M. Malte-Brun, qui n'ose citer une vingtaine de lignes de Pinkerton sans les guillemeter scrupuleusement. Séduit par cet heureux début, je devore les pages suivantes... mais bientôt je m'arrête, et, saisi d'une douloureuse surprise, je m'écrie : Serait-il possible que le nom de Pinkerton et les guillemets ne fussent placés là que pour établir un doute et hasarder une contradiction ? cette apparence de bonne foi ne serait-elle qu'un artifice, par lequel notre docteur scandinave veut se donner l'air d'un sceptique qui n'admet rien légèrement ? enfin, cette reconnaissance d'un em-



prunt de vingt lignes n'a-t-elle d'autre but que de cacher le vol de vingt pages ? Nous allons savoir promptement à quoi nous en tenir :

*Pinkerton, tome IV, pag. 266 et suiv.*

**MONTAGNES.** On a souvent parlé des vastes chaînes de montagnes du Tibet ; mais il n'y a jamais eu de description géographique de leur direction ou de leur étendue, faite avec exactitude. Celles de l'ouest et du sud semblent se courber en forme de croissant, depuis les sources du Gange jusqu'aux frontières d'Asam, dans une direction nord-ouest et sud-est. Au nord du Sampou, paraît se diriger une chaîne parallèle et encore plus haute, à l'extrémité de laquelle se trouvent beaucoup de grands lacs glacés. Dans l'atlas de du Halde, dressé par le savant d'Anville, les montagnes où le Gange prend sa source sont désignées sous le nom de Kentaisse, et semblent appartenir à la chaîne du nord, connue sous diverses dénominations locales. La principale élévation paraît, comme à l'ordinaire, être centrale. Elle est au sud du lac Terkiri : on l'appelle Koiran, nom qu'en langage scientifique on pourrait étendre à toute la chaîne, si celui de Kantel, sa partie occidentale, est rejeté. On emploie des noms divers pour désigner les différentes montagnes de la chaîne méridionale ; mais le nom indous d'Himmala doit être préféré.

Plusieurs branches de ces différentes chaînes s'étendent au nord et au sud, comme dans les Alpes : ce n'est que d'une manière très-inexacte que l'on peut étudier leurs noms et leurs directions, dans la carte générale du Tibet, et dans les cartes particulières que nous avons citées plusieurs fois, et que d'Anville a données d'après les dessins des missionnaires.

*Pinkerton, tom. IV, pag. 265 et suiv.*

**FLEUVES.** Le principal fleuve du Tibet est le Sampou, ou le Berhampouter. Il s'en faut beaucoup qu'aucun autre puisse lui être comparé. Il prend sa source vers les contrées occidentales, dans ces mêmes montagnes d'où sort le Gange. Sa direction se porte d'abord à l'est et au sud-est, et parcourt un espace de 85 milles, jusqu'aux confins du Tibet d'Asam ; il se dirige ensuite au sud-ouest, et coule dans l'embouchure du

*Malte-Brun, t. XII, p. 180 et suiv.*

**MONTAGNES.** On a souvent parlé des vastes chaînes des montagnes du Tibet ; mais il n'y a jamais eu de description géographique de leur direction ou de leur étendue, faite avec exactitude. Celles de l'ouest et du sud semblent se courber, en forme de croissant, depuis les sources du Gange jusqu'aux frontières d'Asam, dans une direction nord-ouest et sud-est. Au nord du Sampou paraît se diriger une chaîne parallèle et encore plus haute, à l'extrémité de laquelle se trouvent beaucoup de grands lacs glacés. Dans l'atlas de Duhalde, dressé par le savant Danville, les montagnes où le Gange prend sa source sont désignées sous le nom de Kentaisse, et semblent appartenir à la chaîne du nord, connue sous diverses dénominations locales. La principale élévation paraît, comme à l'ordinaire, être centrale. Elle est au sud du lac Terkiri ; on l'appelle Koiran, nom qu'en langage scientifique on pourrait étendre à toute la chaîne, si celui de Kantel, sa partie occidentale, était rejeté. On emploie des noms divers pour désigner les différentes montagnes de la chaîne méridionale ; mais le nom indous d'himmala ou de himmaloia doit être préféré.

Plusieurs branches de ces différentes chaînes s'étendent au nord et au sud, comme dans les Alpes : ce n'est que d'une manière très-inexacte que l'on peut étudier leurs noms et leurs directions dans la carte générale du Tibet, et dans les cartes particulières que nous avons citées plusieurs fois, et que Danville a données, d'après les dessins des missionnaires.

*Malte-Brun, tome XII, page 181.*

**FLEUVES.** Le principal fleuve du Tibet est le Sampou, ou le Berhampouter. Il s'en faut beaucoup qu'aucun autre puisse lui être comparé. Il prend sa source vers les contrées occidentales, dans ces mêmes montagnes d'où sort le Gange. Sa direction se porte d'abord à l'est et au sud-est, et parcourt un espace de 360 lieues jusqu'aux confins du Tibet et d'Asam ; il se dirige ensuite au sud-ouest, et coule dans l'embouchure du



*Pinkerton.*

Gange, après avoir parcouru 340 milles.

Le Hoan-Ho et le Kian-Ku tirent aussi leur origine des confins orientaux du Tibet. On sait peu de chose sur les autres rivières, mais le grand fleuve japonais de Camboge ou le Mai-Kaung du Laos, le Nounkia, que l'on croit se jeter dans le golfe du Pégu, près de Martaban, et l'Irraouady de cette dernière contrée, sont supposés tirer leur source des montagnes du Tibet, que l'on peut regarder comme les Alpes de l'Asie. On ne doit point oublier un autre fleuve considérable, nommé le Sardjou ou Gagra, qui, après un cours de 600 milles vers l'est, presque parallèle à celui du Gange, se joint à ce dernier fleuve près de Choupra, et prend aussi sa source dans les montagnes élevées qui sont à l'occident du Tibet.

*Pinkerton, tome IV, page 266.*

**LACS.** Ces régions montagneuses ont, comme c'est l'ordinaire, beaucoup de lacs. Le plus considérable porte le nom de Terkirî; il a environ 68 milles de long, et 21 milles de large. Les lamas de la Chine, qui ont dressé les cartes du Tibet, que les géographes copient encore faute de mieux, y ont placé plusieurs autres lacs dans les parties septentrionales. Il est certain qu'il en existe un très-singulier, qui fournit du tinkal, ou borax brut. Celui qui est au sud de Lhassa, et que nos cartes appellent Iamdrou, ou Palté, n'est pas moins extraordinaire. Ce dernier nom dérive vraisemblablement de Peiti, village qui, dans l'Atlas original du père du Halde, est placé sur ses bords. Cet étrange lac est figuré comme une vaste tranchée d'environ deux lieues de large, qui entoure une île d'environ douze lieues de diamètre: singulier jeu de la nature, si le fait est vrai. Les lacs plus petits, même du sud du Tibet propre, sont gelés en hiver à une grande profondeur.

*Pinkerton, tom. IV, pag. 262 et suiv.*

**CLIMAT.** Le climat du Boutan peut être regardé comme tempéré, si on le compare avec celui du Tibet propre; cependant les hivers sont très-rigoureux, même dans ce premier pays. Il règne une remarquable uniformité dans la température des saisons du Tibet, ainsi que dans leur durée et leur retour périodique. Elles s'y divisent de la même manière que dans les régions les

*Malte-Brun.*

Gange, après avoir parcouru 140 lieues.

Le Hoan-Ho et le Kian Ku tirent aussi leur origine des confins orientaux du Tibet. On sait peu de chose sur les autres rivières; mais le grand fleuve dit Japonais ou de Camboge ou le Maikauny du Laos, le Nounkia, que l'on croit se jeter dans le golfe du Pégu près de Martaban, et l'Irraouady de cette dernière contrée, sont supposés tirer leur source des montagnes du Tibet, que l'on peut regarder comme les Alpes de l'Asie. On ne doit point oublier un autre fleuve considérable, nommé le Sardjou ou Gagra, qui après un cours de 250 lieues vers l'est, presque parallèle à celui du Gange, se joint à ce dernier fleuve près de Choupra, et prend aussi sa source dans les montagnes élevées qui sont à l'occident du Tibet.

*Malte-Brun, t. XII, p. 181 et suiv.*

**LACS.** Ces régions montagneuses ont, comme c'est l'ordinaire, beaucoup de lacs. Le plus considérable porte le nom de Terkirî; il a environ 27 lieues de long, et 9 lieues de large. Les lamas de la Chine, qui ont dressé les cartes du Tibet, que les géographes copient encore faute de mieux, y ont placé plusieurs autres lacs dans les parties septentrionales. Il est certain qu'il en existe un très-singulier, qui fournit du tinkal ou borax brut. Celui qui est au sud de Lassa, et que nos cartes appellent Jambro ou Palté, n'est pas moins extraordinaire. Ce dernier nom dérive vraisemblablement de Peiti, village qui, dans l'Atlas original du père Duhalde, est placé sur ses bords. Cet étrange lac est figuré comme une vaste tranchée d'environ deux lieues de large, qui entoure une île d'environ douze lieues de diamètre: singulier jeu de la nature, si le fait est vrai. Les lacs plus petits, même du sud du Tibet propre, sont gelés en hiver à une grande profondeur.

*Malte-Brun, t. XII, p. 182 et suiv.*

**CLIMAT.** Le climat du Boutan ou du Tibet méridional est tempéré, si on le compare avec celui du Haut-Tibet; cependant les hivers sont très-rigoureux, même dans ce premier pays. Il règne une remarquable uniformité dans la température des saisons du Tibet, ainsi que dans leur durée et leur retour périodique. Elles s'y divisent de la même manière que dans les régions les plus



plus méridionales du Bengale. Le printemps, depuis mars jusqu'en mai, y est marqué par de grandes variations dans l'atmosphère, et on y éprouve de fortes chaleurs : le tonnerre s'y fait fréquemment entendre, et il est quelquefois suivi d'ondées rafraîchissantes. La saison humide a lieu depuis juin jusqu'en septembre; alors de fortes pluies tombent continuellement, les rivières enflent jusqu'aux bords, coulent avec rapidité et vont contribuer à l'inondation du Bengale. Depuis octobre jusqu'en mars, le ciel est constamment serein; rarement des brouillards ou des nuages l'obscurcissent. Pendant trois mois de cette saison, on éprouve un froid peut-être plus rigoureux qu'en Europe; mais son âpreté se borne plus particulièrement à la partie qui forme la frontière sud du Tibet, près de cette chaîne élevée qui le sépare d'Asam, du Boutan et du Nipal.

Ainsi le caractère distinctif de ce climat est un froid sec et piquant, qui, sous la latitude de 26 degrés dans le voisinage de cette zone à laquelle nos pères ont donné le nom de Torride, le dispute à celui des Alpes sous la latitude de 46 deg.

Le voyageur ingénieux que j'ai déjà cité, nous apprend que le Boutan, malgré ses montagnes informes et confuses, est couvert d'une verdure éternelle, et abonde en forêts pleines d'arbres d'une grosseur et d'une élévation étonnantes; des mains industrieuses ont mis en valeur les pentes de ces montagnes, et les ont couronnées de vergers, de champs, de villages. Le Tibet propre, au contraire, n'offre que des collines basses, hérissées de rochers et sans aucune apparence de végétation, ou des plaines arides d'un aspect uniforme et triste. Le froid du climat force le malheureux habitant à chercher un abri dans le creux des vallées, ou des rocs, où l'air est moins pénétrant. Cependant, le Tibet produit une grande quantité de gibier; il a de nombreux troupeaux de moutons, de chèvres et de gros bétail; il est infesté par un grand nombre de bêtes féroces, au lieu que dans le Boutan, il n'y a d'animaux sauvages que des singes et quelques faisans.

*Pinkerton, tome IV, page 264 et suiv.*

SOL. La nature du sol, dans cette contrée, oppose un obstacle au pro-

plus méridionales du Bengale. Le printemps, depuis mars jusqu'en mai, y est remarqué par de grandes variations dans l'atmosphère, et on y éprouve de fortes chaleurs : le tonnerre s'y fait fréquemment entendre, et il est quelquefois suivi d'ondées rafraîchissantes. La saison humide a lieu depuis juin jusqu'en septembre; alors de fortes pluies tombent continuellement, les rivières enflent jusqu'aux bords, coulent avec rapidité, et vont contribuer à l'inondation du Bengale. Depuis octobre jusqu'en mars le ciel est constamment serein; rarement des brouillards ou des nuages l'obscurcissent. Pendant trois mois de cette saison on éprouve un froid peut-être plus rigoureux qu'en Europe; mais son âpreté se borne plus particulièrement à la partie qui forme la frontière du Tibet, près de cette chaîne élevée qui sépare l'Asam du Boutan et du Nipal.

Ainsi le caractère distinctif de ce climat est un froid sec et piquant, qui sous la latitude de 26 degrés dans le voisinage de cette zone à laquelle nos pères ont donné le nom de Torride, le dispute à celui des Alpes sous la latitude de 46 degrés.

Turner, ce voyageur ingénieux qui nous a fait connaître un peu le Tibet, assure que le Boutan, malgré ses montagnes informes et confuses, est couvert d'une verdure éternelle, et abonde en forêts pleines d'arbres d'une grosseur et d'une élévation étonnante; des mains industrieuses ont mis en valeur les pentes de ces montagnes, et les ont couronnées de vergers, de champs, de villages. Le Tibet propre, au contraire, n'offre que des collines basses, hérissées de rochers et sans aucune apparence de végétation, ou des plaines arides d'un aspect uniforme et triste. Le froid du climat force les habitants à chercher un abri dans le creux des vallées ou des rocs, où l'air est moins pénétrant. Cependant le Tibet a une grande quantité de gibier; il a de nombreux troupeaux de moutons, de chèvres et de gros bétail; il est infesté par un grand nombre de bêtes féroces, au lieu que dans le Boutan il n'y a d'animaux sauvages que des singes et des faisans.

*Malte-Brun, tome XII, page 183.*

PRODUCTIONS VÉGÉTALES. La nature du sol dans cette contrée oppose un



Pinkerton.

grès de l'agriculture. Vers l'approche de l'hiver, les vallées sont communément sous les eaux. Au printemps on laboure et on sème. De fréquentes pluies et l'influence d'un soleil ardent ont bientôt mûri les épis. Le temps de l'automne étant clair et serein, on laisse la moisson sur terre pour y sécher, ensuite on la fait fouler par des bœufs. Les produits ordinaires sont du froment, des pois, de l'orge. Le riz ne croît que dans les climats méridionaux.

Malte-Brun.

obstacle au progrès de l'agriculture. Vers l'approche de l'hiver, les vallées sont communément sous les eaux. Au printemps on laboure et on sème. De fréquentes pluies et l'influence d'un soleil ardent ont bientôt mûri les épis. Le temps de l'automne étant clair et serein, on laisse la moisson sur la terre pour y sécher, ensuite on la fait fouler par des bœufs. Les produits ordinaires sont du froment, des pois, de l'orge. Le riz ne croît que dans les climats méridionaux.

Pinkerton ne fournissait pas ici au docte danois tout ce qu'il lui fallait pour gonfler son article de botanique; mais il a bien vite trouvé de la science toute faite dans l'un de ces *géographes français*, qu'il accusait tout à l'heure d'avoir négligé la *géographie naturelle* du pays que nous parcourons présentement.

Pinkerton, tom. iv, pag. 268 et suiv.

M. Saunder nous a donné une idée assez étendue des productions végétales du Boutan et du moyen Tibet, entre les 27<sup>e</sup> et 29<sup>e</sup> degrés de latitude nord, depuis Buxadéouar jusqu'à Teschou-Lombou. La plupart des plantes de cette contrée se retrouvent aussi au Bengale et en Europe. Les nombreuses montagnes qui s'y trouvent sont entourées, à leur base, par des forêts de bambous, de bananiers, de trembles, de bouleaux, de cyprès, d'ifs, de frênes très-grands et très-beaux, de pins et sapins petits et rabougris. On trouve sur leur sommet neigeux le *rheum undulatum*, espèce de rhubarbe dont les habitants font usage. Les marais sont couverts de joncs et de plantes grasses. Les arbres à fruits les plus communs, tant sauvages que cultivés, sont les pêchers, les abricotiers, les pommiers, les poiriers, les orangers, les grenadiers. Les autres arbustes, plantes et arbrisseaux, sont le raisin d'ours, le sureau, l'airelle à fruit noir et l'airelle canneberge, le *datura ferox* ou pomme épineuse, commune à la Chine et au Tibet, et regardée dans ces deux contrées comme un puissant narcotique; deux espèces du genre laurier, la racine de l'une, appelée le *canellier bâtard*, a le goût et l'odeur de la canelle; la *cacalia seracenica* qui sert à la fabrication du chong, liqueur spiritueuse un peu acide; enfin le *coriandrum testiculatum*, le *chenopodium*, etc.

Malte-Brun, t. xii, p. 183 et suiv.

Nous avons des relations assez exactes sur les productions végétales du Tibet méridional et central, entre les 27 et 29 degrés de latitude. La plupart des plantes qui s'y trouvent sont également répandues en Europe et au Bengale. Les montagnes sont entourées à leur base par des forêts de bambou, de bananiers, de trembles, de bouleaux, de cyprès, d'ifs, de frênes très-grands et très-beaux, de pins et sapins petits et rabougris. On trouve sur leurs sommets neigeux le *rheum undulatum*, espèce de rhubarbe dont les habitants font usage. Les arbres à fruits les plus communs, tant sauvages que cultivés, sont les pêchers, les abricotiers, les pommiers, les poiriers, les orangers, les grenadiers. Les autres arbustes, plantes et arbrisseaux, sont le raisin d'ours, l'airelle à fruit noir, et l'airelle canneberge, le *datura ferox* ou pomme épineuse, commune à la Chine comme au Tibet, et regardée dans ces deux contrées comme un puissant narcotique, deux espèces du genre laurier, la racine de l'une appelée le *canellier bâtard*, a le goût et l'odeur de la canelle; la *cacalia seracenica*, qui sert à la fabrication du chong, liqueur spiritueuse un peu acide, enfin le *coriandrum testiculatum*, le *chenopodium*, etc.



*Pinkerton , tome IV , page 269 et suiv.*

**ZOOLOGIE.** On remarque dans le Boutan peu d'animaux sauvages, excepté des singes; mais le Tibet abonde en toute sorte de gibier. Les chevaux y sont petits, mais pleins de feu, vifs et obstinés. Le bétail y est aussi d'une taille médiocre: on y trouve de nombreux troupeaux de moutons; communément l'espèce est petite. Ils ont la tête et les jambes noires; leur laine est fine et douce, et leur chair excellente. Une chose particulière à ce pays, c'est que ce dernier mets s'y mange cru. Quand on l'a fait sécher à l'air froid, il n'est point désagréable, même pour un palais européen.

Il y a une grande quantité de chèvres; elles sont renommées pour leur beau poil, qui sert à faire les schâls, et qui se trouve au-dessous d'un poil plus grossier. Je ne dois point omettre une espèce particulière de bétail, que les Tatares appellent *yak*, auquel la nature a donné un poil long et épais, et une queue singulièrement flottante et lustrée: c'est au Levant un article de luxe. On en fait des mouchoirs, et on les tanne pour servir à la parure. Ces animaux ne beuglent pas; mais quand ils souffrent, ils font entendre une espèce de grognement; ce qui a fait donner à l'espèce le nom de *bos grunniens*.

L'animal du musc se plaît au grand froid. Ce chevrotain précieux a deux défenses courbes qui descendent de sa mâchoire supérieure, et qui paraissent destinées à déterrer les racines dont il fait sa nourriture ordinaire. Il ressemble assez par le corps à un porc, tandis que ses soies se rapprochent des épines du porc-épic. Le musc ne se trouve que dans le mâle; il se forme dans une petite poche ou tumeur qui tient au nombril: il est noir et séparé par de minces pellicules; c'est là le seul musc véritable.

On range aussi le cheval sauvage dans la classe des animaux du Tibet. Peut-être rencontre-t-on des tigres au sud-est; mais les autres bêtes féroces, tel que l'once, etc., sont d'une petite taille, ainsi qu'on doit s'y attendre dans un climat aussi froid.

Pendant l'été, les lacs abondent en poissons d'eau douce, dont plusieurs peut-être sont jusqu'ici inconnus en zoologie. On a fait peu de découvertes au sujet des poissons et des insectes de ce singulier pays.

*Malte-Brun , t. XII , p. 184 et suiv.*

**ANIMAUX.** On remarque dans le Boutan peu d'animaux sauvages, excepté des singes; mais le Tibet abonde en toute sorte de gibier. Les chevaux y sont petits, mais pleins de feu, vifs et obstinés. Le bétail y est aussi d'une taille médiocre. On y trouve de nombreux troupeaux de moutons, communément l'espèce est petite. Ils ont la tête et les jambes noires, leur laine est fine et douce, et leur chair excellente. Une chose particulière à ce pays, c'est que ce dernier mets s'y mange cru. Quand on l'a fait sécher à l'air froid, il n'est point désagréable, même pour un palais européen.

Il y a une grande quantité de chèvres: elles sont renommées pour leur beau poil, qui sert à faire des châls, et qui se trouve au-dessous d'un poil plus grossier. Je ne dois point omettre une espèce particulière de bétail que les Tatares appellent *yak*, auquel la nature a donné un poil long et épais, et une queue singulièrement flottante et lustrée: c'est au levant un article de luxe. On en fait des mouchoirs, on on les tanne pour servir à la parure. Ces animaux ne beuglent pas, mais quand ils soufflent, ils font entendre une espèce de grognement, ce qui a fait donner à l'espèce le nom de *bos grunniens*.

L'animal porte-musc se plaît au grand froid. Ce chevrotain précieux a deux défenses courbes qui descendent de sa mâchoire supérieure, et qui paraissent destinées à déterrer les racines dont il fait sa nourriture ordinaire. Il ressemble assez par le corps à un porc, tandis que ses soies se rapprochent des épines du porc-épic. Le musc ne se trouve que dans le mâle; il se forme dans une petite poche ou tumeur qui tient au nombril; il est noir, est séparé par de minces pellicules; c'est là le seul musc véritable.

On range aussi le cheval sauvage dans la classe des animaux du Tibet. Peut-être rencontre-t-on des tigres au sud-est; mais les autres bêtes féroces, tels que l'once, etc., sont d'une petite taille, ainsi qu'on doit s'y attendre dans un climat froid.

Pendant l'été les lacs abondent en poissons d'eau douce, dont plusieurs peut-être sont jusqu'ici inconnus en zoologie. On a fait peu de découvertes au sujet des poissons et des insectes de ce singulier pays.



**MINÉRALOGIE.** D'après la notice dont M. Turner a enrichi son voyage de 1783, on a des connaissances plus étendues sur la minéralogie. Il résulte de sa relation, que le Boutan paraît ne contenir que du fer et une petite quantité de cuivre. Le Tibet propre, au contraire, a de riches mines : l'or s'y trouve en grande quantité ; quelquefois on le rencontre sous la forme de poudre dans le lit des rivières ; d'autres fois en grandes masses ou en veines irrégulières ; communément dans des gangues de pétro-silex ou de quartz. On trouve une mine de plomb à deux journées de Teschou-Lombou. Le minerai est une galène qui probablement contient de l'argent : on y rencontre aussi du cinabre, riche en mercure, et de fortes indications y font présumer qu'il y a du cuivre. Le sel gemme est une autre production du Tibet ; mais en général, on ne peut y travailler les métaux, faute de combustibles. Le charbon y serait beaucoup plus précieux que l'or.

La production la plus particulière au Tibet est le tincal ou borax brut. Voici les renseignemens intéressans que donne sur cette substance M. Saunder, qui accompagnait M. Turner : « Le lac d'où l'on tire le tincal et le sel gemme, est à environ quinze journées au nord de Teschou-Lombou, il est de tout côté entouré par des montagnes rocheuses : on ne voit à sa portée ni ruisseaux, ni fontaines ; mais il est alimenté par des sources qui, ayant un goût saumâtre, ne sont point mises en usage par les gens du pays. Le tincal se forme et se dépose dans le lit du lac : ceux qui vont le recueillir le tirent du fond en grandes masses qu'ils rompent ensuite pour les rendre plus transportables, et qu'ils exposent à un air sec. Quoiqu'on en tire depuis un temps très-considérable, la quantité ne paraît point en diminuer sensiblement. Les cavités qui résultent de son exploitation, disparaissant ou se remplissant promptement ; l'opinion commune est qu'il s'en forme continuellement du nouveau. Cependant on n'en a jamais trouvé sur un sol à sec, ou dans des situations élevées, mais seulement à de petites profondeurs et sur les bords du lac ; et comme sa profondeur augmente graduellement depuis les bords jusqu'au centre, il y a trop d'eau pour qu'elle permette de rechercher commodément le tincal. Mais c'est des en-

**MINÉRAUX.** D'après la notice dont M. Turner a enrichi son voyage de 1783, on a des connaissances plus étendues sur la minéralogie. Il résulte de sa relation, que le Boutan paraît ne contenir que du fer et une petite quantité de cuivre. Le Tibet propre, au contraire, a de riches mines : l'or s'y trouve en grande quantité ; quelquefois on le rencontre sous la forme de poudre dans le lit des rivières ; d'autres fois en grandes masses ou en veines irrégulières ; communément dans des gangues de pétro-silex ou de quartz. On trouve une mine de plomb à deux journées de Teschou-Lombou. Le minerai est une galène qui probablement contient de l'argent : on y rencontre aussi du cinabre riche en mercure, et de fortes indications y font présumer qu'il y a du cuivre. Le sel gemme est une autre production du Tibet ; mais en général on ne peut y travailler les métaux faute de combustibles. Le charbon y serait beaucoup plus précieux que l'or.

La production la plus particulière au Tibet est le tincal ou borax brut. Voici les renseignemens intéressans que donne sur cette substance M. Saunder, qui accompagnait M. Turner ; le lac d'où l'on tire le tincal et le sel gemme est environ à quinze journées au nord de Teschou-Lombou. Il est de tous côtés entouré par des montagnes rocheuses : on ne voit à sa portée ni ruisseaux ni fontaines ; mais il est alimenté par des sources qui, ayant un goût saumâtre, ne sont point mises en usage par les gens du pays. Le tincal se forme et se dépose dans le lit du lac : ceux qui vont le recueillir le tirent du fond en grandes masses ; qu'ils rompent ensuite pour les rendre plus transportables, et qu'ils exposent à un air sec. Quoiqu'on en tire depuis un temps très-considérable, la quantité ne paraît point en diminuer sensiblement. Les cavités qui résultent de son exploitation disparaissent ou se remplissent promptement ; l'opinion commune est qu'il s'en forme continuellement du nouveau. Cependant on n'en a jamais trouvé sur un sol à sec, ou dans des situations élevées, mais seulement à de petites profondeurs et sur les bords du lac ; et comme sa profondeur augmente graduellement depuis les bords jusqu'au centre, il y a trop d'eau pour qu'elle permette de rechercher commodément le tincal. Mais c'est des endroits les plus profonds que l'on



*Pinkerton.*

droits les plus profonds que l'on pêche le sel gemme : on ne le trouve ni dans les médiocres profondeurs, ni vers les bords. On ne voit les eaux du lac ni s'élever, ni baisser d'une manière bien sensible; il est entretenu par une source qui ne tarit point. Aucune autre eau courante n'y entre pour l'augmenter, aucun ruisseau n'en sort pour sa diminution. On m'a assuré que le lac a au moins 17 milles de circonférence. Situé sous un ciel assez froid, il est gelé la plus grande partie de l'année : les ouvriers employés à recueillir ses sels sont obligés de renoncer à leur travail dès le mois d'octobre, à cause de la glace. Au Tibet on emploie le tincal pour soudure, et pour aider la fusion de l'or et de l'argent. Dans le Tibet, le Boutan et Nipal, le sel gemme sert généralement aux usages domestiques.

Les eaux minérales se trouvent en quantité dans les différentes parties de cette vaste contrée. Les gens du pays ne sont point étrangers à leur usage.

Il devrait y avoir beaucoup de curiosités naturelles dans ces régions montagneuses; mais on y fait peu de recherches. Vers le nord de Tassisudon, M. Saunder a observé un rocher singulier, formant de face six ou sept demi-colonnes d'une grande circonférence, et qui a près de cent pieds de haut. Cette masse est détachée en partie de la montagne, et se projette sur une chute d'eau considérable, ce qui augmente beaucoup son effet pittoresque. Il ajoute que le rocher est formé de lames, et qu'il pourrait être taillé en ardoises. Comme on trouve des pierres ferrugineuses dans le voisinage, il est probable que ces colonnes, comme celles du basalte, sont dues à l'influence de ce métal.

Je ne transcrirai pas l'article *villes et édifices*, parce que M. Malte-Brun n'en a guère pris que les deux tiers à Pinkerton, et que je ne veux pas avoir l'air si minutieux. Mais je demanderai la permission de poursuivre la confrontation si bien entamée sur les articles qui suivent :

*Pinkerton, tom. IV, pag. 256 et suiv.*

MOEURS. M. Turner peint les habitants du Tibet sous les traits d'un peuple doux et aimable; les hommes sont vigoureux, leur physionomie tient un peu de celle des Tatares; le teint des femmes est d'un brun incarnat, haut en couleur, comme les fruits qui reçoivent

*Malte-Brun.*

pêche le sel gemme: on ne le trouve ni dans les médiocres profondeurs ni vers les bords. On ne voit les eaux du lac ni s'élever ni baisser d'une manière bien sensible; il est entretenu par une source qui ne tarit point. Aucune autre eau courante n'y entre pour l'augmenter, aucun ruisseau n'en sort pour sa diminution. On m'a assuré que ce lac a au moins 17 milles de circonférence. Situé sous un ciel assez froid, il est gelé la plus grande partie de l'année. Les ouvriers employés à recueillir ces sels sont obligés de renoncer à leur travail dès le mois d'octobre, à cause de la glace. Au Tibet on emploie le tincal pour soudure, et pour aider la fusion de l'or et de l'argent. Dans le Tibet, le Boutan et Nipal, le sel gemme sert généralement aux usages domestiques.

Les eaux minérales se trouvent en quantité dans les différentes parties de cette vaste contrée. Les gens du pays ne sont point étrangers à leur usage.

Il devrait y avoir beaucoup de curiosités naturelles dans ces régions montagneuses; mais on y a fait peu de recherches. Vers le nord de Tassisudon, M. Saunder a observé un rocher singulier, formant de face six ou sept demi-colonnes d'une grande circonférence, et qui a près de cents pieds de haut. Cette masse est détachée en partie de la montagne, et se projette sur une chute d'eau considérable; ce qui augmente beaucoup son effet pittoresque. Il pourrait être taillé en ardoises. Comme on trouve des pierres ferrugineuses dans le voisinage, il est probable que ces colonnes, comme celles du basalte, sont dues à l'influence de ce métal.

*Malte-Brun, t. XII, p. 188 et suiv.*

MOEURS. M. Turner peint les habitants du Tibet sous les traits d'un peuple doux et aimable; les hommes sont vigoureux, leur physionomie tient un peu de celle des Tatares, le teint des femmes est d'un brun incarnat, haut en couleur, comme les fruits qui reçoivent



de près l'impression du soleil. Les fraîches brises d'un pays montagneux entretiennent leur vigueur et leur santé.

« Au Tibet, les mariages n'exigent point de préliminaires ennuyeux ou embarrassans. Rien de si simple que la manière de courtoiser sa femme future; rien de si promptement conclu que l'union conjugale. Dans une famille, lorsque l'aîné, à qui appartient la prérogative de choisir, est épris d'une demoiselle, il s'adresse à ses parens. Si sa recherche est approuvée, ceux-ci se rendent avec leur fille à la maison du prétendu. Les amis et les connaissances des deux parties les y accompagnent; trois jours se passent dans les plaisirs de la danse, de la musique, et dans d'autres divertissemens. Quand ce temps est expiré, le mariage est censé fait. Les prêtres, qui au Tibet ne se permettent aucune sorte de commerce avec les femmes, n'y interviennent point. Leur présence n'est point nécessaire à la ratification des obligations que contractent les époux. Le consentement mutuel forme le contrat, il a les assistans pour témoins; et cela suffit pour les rendre indissoluble. Le mari n'a pas le droit de renvoyer une femme qui lui déplaît, ni la femme celui de quitter son mari, à moins que le même consentement qui les a unis, ne concoure à leur séparation. Dans ce cas, ni l'un ni l'autre ne peuvent former un nouveau lien. Les exemples d'incontinence sont rares. Si une femme mariée néanmoins viole la foi qu'elle a promise, elle expie son crime par une punition corporelle, et son complice répare le scandale en payant une amende pécuniaire. »

Une circonstance remarquable et particulière au Tibet, c'est que la polygamie y est admise dans le sens inverse des autres contrées de l'Orient. Là ce sont les femmes à qui il est permis d'avoir plusieurs maris. Le privilège du frère aîné est, comme nous l'avons dit, de choisir l'épouse. Mais dès-lors elle est commune à tous ses frères, quel qu'en soit le nombre. On prétend que cet usage s'est pratiqué secrètement à Venise, dans des familles nobles et pauvres, par un motif d'orgueil. Au Tibet, il est fondé sur l'infériorité du nombre des femmes, comparé à celui des hommes, quoiqu'une grande quantité de ceux-ci s'ensevelissent dans des monastères.

vent de près l'impression du soleil. Les fraîches brises d'un pays montagneux entretiennent leur vigueur et leur santé.

Au Tibet, les mariages n'exigent point de préliminaires ennuyeux ou embarrassans. Rien de si simple que la manière de courtoiser sa femme future; rien de si promptement conclu que l'union conjugale. Dans une famille, lorsque l'aîné, à qui appartient la prérogative de choisir, est épris d'une demoiselle, il s'adresse à ses parens. Si sa recherche est approuvée, ceux-ci se rendent avec leur fille à la maison du prétendu. Les amis et les connaissances des deux parties les y accompagnent; trois jours se passent dans les plaisirs de la danse, de la musique et dans d'autres divertissemens. Quand ce temps est expiré, le mariage est censé fait. Les prêtres, qui au Tibet ne se permettent aucune sorte de commerce avec les femmes, n'y interviennent point. Leur présence n'est point nécessaire à la ratification des obligations que contractent les époux. Le consentement mutuel forme le contrat, il a les assistans pour témoins, et cela suffit pour le rendre indissoluble. Le mari n'a point le droit de renvoyer une femme qui lui déplaît, ni la femme celui de quitter son mari, à moins que le même consentement qui les a unis ne concoure à leur séparation: dans ce cas, ni l'un ni l'autre ne peuvent former un nouveau lien. Les exemples d'incontinence sont rares. Si une femme mariée néanmoins viole la foi qu'elle a promise, elle expie son crime par une punition corporelle, et son complice répare le scandale en payant une amende pécuniaire.

Une circonstance remarquable et particulière au Tibet, c'est que la polygamie y est admise dans le sens inverse des autres contrées de l'Orient. Là ce sont les femmes à qui il est permis d'avoir plusieurs maris. Le privilège du frère aîné est, comme nous l'avons dit, de choisir l'épouse. Mais dès-lors elle est commune à tous ses frères, quel qu'en soit le nombre. On prétend que cet usage s'est pratiqué secrètement à Venise dans des familles nobles et pauvres, par un motif d'orgueil. Au Tibet, il est fondé sur l'infériorité du nombre des femmes comparé à celui des hommes, quoiqu'une grande quantité de ceux-ci s'ensevelissent dans des monastères.



*Pinkerton.*

Tel est le respect porté au lama, qu'après sa mort, son corps est conservé tout entier dans une espèce de châsse. On brûle celui des prêtres inférieurs, et on en conserve les cendres dans de petites images creuses de métal. Les autres corps morts sont privés de sépulture, et demeurent exposés à la voracité des oiseaux de proie et autres bêtes carnacières, dans de grands enclos fermés de murs.

*Pinkerton, tome IV, pag. 261 et suiv.*

**MANUFACTURES.** Les principales manufactures du Tibet consistent dans des fabriques de schâls ou d'étoffes de laine. En général, il y a peu d'industrie. Le superbe poil de chèvre avec lequel on fait les schâls, est en grande partie transporté à Cachmir. Les objets d'exportation pour la Chine consistent en poudre d'or, perles, corail, que Marco-Polo cite comme une denrée du pays, en peaux d'agneaux, en une petite quantité de musc, et en étoffes de laine. La plus grande partie de ce que les Chinois importent sont des produits de leurs manufactures. Le Tibet envoie à Nipal du sel gemme, du tincal ou borax brut et de la poudre d'or. Il reçoit en retour de la monnaie d'argent, du cuivre, du riz, de grosses étoffes de coton. Par Nipal, le Tibet fait aussi un commerce avec le Bengale, qui consiste en poudre d'or, en borax et musc; les retours sont en draperies, épices, toile à voiles émeraude, saphirs, lapis lazuli, jayet et ambre, etc. Le Tibet n'entretient point de correspondance avec Asam située au sud-est, et le peu de commerce qui a lieu avec le Boutan doit être regardé comme commerce intérieur.

Celui que l'on fait avec la Chine, et qui est le principal, a sur-tout lieu à Sining, ville où il y a garnison, et qui est située à l'extrémité occidentale de la province de Shensi.

Les Tibétains y achètent le thé avec un ardeur empressement. Comme on ne bat point monnaie au Tibet, parce que les principes religieux ne le permettent pas, on se sert du bas argent de Nipal qui a cours dans tout le pays.

*Malte-Brun.*

Le corps du grand Lama est conservé après sa mort dans une grande châsse. On brûle celui des prêtres inférieurs, et on conserve les cendres dans de petites images creuses. Les corps de la profane multitude sont jetés aux oiseaux, dans de grands enclos fermés de murs.

*Malte-Brun, t. XII, p. 190 et suiv.*

**MANUFACTURES ET COMMERCE.** Les principales manufactures du Tibet consistent dans des fabriques de schâls ou d'étoffes de laine. En général il y a peu d'industrie. Le superbe poil de chèvre avec lequel on fait les schâls est en grande partie transporté à Cachemir. Les objets d'exportation pour la Chine consistent en poudre d'or pâle, corail que Marco-Polo cite comme une denrée du pays, en peaux d'agneaux, en une petite quantité de musc et en étoffes de laine. La plus grande partie de ce que les Chinois importent sont des produits de leur manufacture. Le Tibet envoie à Nipal du sel gemme, du tincal ou borax brut et de la poudre d'or. Il reçoit en retour de la monnaie d'argent, du cuivre, du riz, de grosses étoffes de coton. Par Nipal, le Tibet fait aussi un commerce avec le Bengale, qui consiste en poudre d'or, en borax et musc; les retours sont en draperies, épices, toiles à voiles, émeraude, saphirs, lapis lazuli, jais, etc. Le Tibet n'entretient point de correspondance avec Asham, situé au sud-est.

Celui que l'on fait avec la Chine, et qui est le principal, a sur-tout lieu à Sining, ville où il y a garnison, et qui est située à l'extrémité occidentale de la province de Shensi.

Les Tibétains y achètent le thé avec empressement. Comme on ne bat pas monnaie au Tibet, parce que les principes religieux ne le permettent pas, on se sert du bas argent de Nipal, qui a cours dans tout le pays.

Vous plairait-il maintenant, M. Malte-Brun, de faire avec moi un petit calcul arithmétique? L'article TIBET de MM. Pinkerton et Walckenaer, dans mon édition française, est composé de 32 pages; et, dans



vosre savant livre, dont l'impression est plus serrée, il en forme 13. Sur ces 13 pages, j'en signale 10 qui font incontestablement partie de l'ouvrage dont je suis propriétaire; j'établis donc cette petite règle de proportion :  $13 : 10 :: 32 : X$ , et je n'ai pas de peine à trouver pour mon inconnu,  $24 \frac{8}{13}$ . Voilà donc à quoi ont abouti les nobles et vigoureux efforts promis à vos lecteurs! à vous approprier les *trois grands quarts* des recherches faites, avant vous, par ces géographes que vous traitez de *négligens*! Que dis-je approprier? vous n'avez pas même ici le facile mérite de la rédaction : vous avez servilement copié mot à mot ces auteurs que vous déchirez aujourd'hui; vous ressemblez à ces enfans pervers qui battent la nourrice qui les a sustentés.

Et observez, encore une fois, M. Malte-Brun, que ce n'est pas votre ouvrage, si mauvais sous tant de rapports, que j'attaque ici directement. Je ne m'attache uniquement qu'aux articles compilés par vous, avoués par vous, dont vous faites gloire, et que vous vantez dans vos préfaces comme le fruit de vos longues et pénibles recherches. . . (et je n'ai pas encore passé en revue un volume entier sur 16!) je ne relève point les passages où vous profitez des idées de MM. Pinkerton et Walckenaer, ni ceux où vous les copiez en les citant légèrement; mais je me borne aux morceaux que vous avez impudemment pillés, sans faire la moindre mention ni du livre ni des auteurs.

Qu'il serait plaisant, phénix du Danemarck, de rappeler les déclamations furibondes auxquelles vous n'avez cessé de vous livrer contre les géographes *français* et *anglais*, vous, qui ne pouvez faire un pas sans leur appui, vous, qui n'eussiez pu vivre sans les secours que vous leur avez extorqués! Qu'elle est bien placée dans votre bouche cette éternelle raillerie contre les malheureux écrivassiers qui font des livres à *coups de ciseaux*! En existe-t-il un seul qui, dans sa vie entière, en ait fait un si fréquent et si large usage que vous, depuis quelques années que vous vous êtes établi fabri-

(1) M. Malte-Brun a défiguré cette remarque dans son joli article (Journal de l'Empire du 7 mai).



cant de géographie ? De quel terrible instrument étiez-vous armé, lorsque vous vous mîtes en campagne pour m'enlever mon Japon ? Vous aviez fait paraître encore quelque modération dans la conquête du Tibet, puisque vous nous en laissâtes près d'un quart ; mais dans votre expédition au Japon, vous nous forcez à ne plus voir en vous qu'un Attila : tout tombe sous le tranchant de votre fer.

Quarante-deux pages composent l'article *Japon*, tant texte que notes, de Pinkerton et du traducteur : vous les avez toutes fait passer dans votre tome XII, toutes ; je le répète, sans omettre une virgule. La seule peine que vous ayez prise a été d'intervertir l'ordre des matières, dans le ridicule espoir dont vous vous bercez constamment, de faire perdre à vos lecteurs les traces de vos honteux larcins. Non, M. Malte-Brun, dans tout votre *Japon* vous ne nous montrerez pas *dix lignes* qui ne soient pas à Pinkerton ou à M. Walckenaer ; et, encore, ce ne serait point prouver qu'elles vous appartenissent : à défaut d'Anglais et de Français, n'y a-t-il point d'Allemands à piller ?

Je sais fort bien que tout cela n'est point vraisemblable, mais enfin cela est.

Je ne quitterai point le Japon sans faire observer que dans la note placée au bas de la page 337 (tom. XII, ) vous citez et M. Walckenaer et la *Géographie de Pinkerton* : c'est la vingtième preuve que je vous arrache de l'antériorité de date de mon livre sur le vôtre, et je ne parle ici que de la traduction dont je suis l'éditeur ; car lorsque Pinkerton a mis au jour sa *Géographie anglaise*, l'univers ignorait que le géographe Malte-Brun existât. Mais avec un homme comme vous, la vérité reste toujours à prouver.

Je ne me déciderai cependant pas à mettre ici *tout* votre Japon en regard de *tout* le nôtre ; l'opération se réduirait, il est vrai, à copier deux fois l'un ou l'autre, puisque c'est *unum et idem*. Mais il faut prendre garde à deux choses : 1° A ne pas fatiguer mes lecteurs ; 2° à ne pas faire un livre d'une brochure.

Il me vient néanmoins un scrupule : je vous entends



déjà vous écrier, M. Malte-Brun, qu'il y a une certaine malice de ma part à vous attaquer sans cesse dans un même volume; que ce tome XII a pu être fabriqué dans un moment de presse, où il ne vous aura pas été bien facile de distinguer toujours le *tien* et le *mien*; qu'enfin dans tous les autres vous êtes constamment *neuf*, *original*, *indépendant*! Vos réclamations me touchent; et quoique je ne fasse ici qu'une guerre défensive, je veux la soutenir loyalement. Pour vous complaire, je vais donc changer de champ de bataille. Je quitte le tome XII, réceptacle immense de vos larcins, et je prends le *xv<sup>e</sup>*, consacré à l'*Amérique*. Nous voici dans un autre hémisphère; voyons si vous me suivrez jusque-là!

J'observe d'abord la première phrase de votre *Avis au lecteur*: « La Description des Indes occidentales qui commence ce volume, remplit une *lacune* qu'on rencontre ordinairement dans les géographies modernes. » Plus bas, vous nous confiez que vous avez des *mémoires particuliers sur différentes îles*. Saint-Domingue, comme la plus intéressante de toutes pour un Français, doit premièrement attirer mes regards. Mais de quoi sont-ils frappés à l'ouverture du livre? de ce dont les lecteurs vont juger en se donnant la peine de comparer les deux colonnes suivantes:

*Pinkerton, tom. VI, pag. 127 et suiv., note de M. Walckenaer.*

D'après la dernière carte de Saint-Domingue, publiée par ordre du ministre de la marine française en l'an 11, et rédigée sur les plans les plus exacts et les observations les plus authentiques, elle a 160 lieues de longueur de l'est à l'ouest, sur une largeur moyenne de 30 lieues. Son circuit est de 600 lieues en faisant le tour des anses.

*Pinkerton, tome VI, pag. 128 et suiv., suite de la note.*

Le centre de cette île paraît occupé par un groupe de montagnes plus élevées que les autres, qu'on nomme le Cibao. De ce groupe, comme d'un point commun, partent trois chaînes principales; l'une, la plus alongée, se dirige vers l'est en traversant dans son milieu cette

*Malte-Brun, tom. XV, pag. 69.*

D'après la carte de Saint-Domingue, publiée par ordre du ministre de la marine française en l'an XI, et rédigée sur les plans les plus exacts et les observations les plus authentiques, elle a 160 lieues de longueur de l'est à l'ouest, sur une largeur moyenne de 30 lieues. Son circuit est de 600 lieues en faisant le tour des anses.

*Malte-Brun, tom. XV, p. 69 et suiv.*

Le centre de cette île paraît occupé par un groupe de montagnes plus élevées que les autres, qu'on nomme le Cibao. De ce groupe, comme d'un point commun, partent trois chaînes principales; l'une, la plus alongée, se dirige vers l'est en traversant dans son



portion de l'île : on pourrait l'appeler chaîne de l'*Engano*, d'après la nouvelle division de cette île par départements. Il se trouve encore deux autres chaînes : l'une se dirige au nord-ouest et aboutit au cap Fou ; l'autre, moins élevée et moins alongée que la précédente, suit la même direction, et en décrivant une courbe vers le sud, va se terminer au cap Saint-Marc : la première pourrait s'appeler chaîne du nord, et l'autre chaîne Artibonite : entre les deux, est encore la petite chaîne des Gonave, qui court du sud-est au nord-est, et est de tout côté séparée par des plaines des deux autres. Cette multiplicité de montagnes à l'ouest de l'île, rend les communications très-difficiles entre le nord et le sud de cette partie. Le rivage le plus septentrional de l'île, qui se trouve entre la baie de Mancenille et la baie Ecossaise, est bordé par une chaîne de montagnes qui a reçu le nom de Monte-Christo ; et le rivage de la péninsule méridionale, au nord de laquelle se trouve le Port-au-Prince, ou Port-Républicain, est pareillement bordé par une chaîne non-interrompue de montagnes, dont les points les plus élevés, en allant de l'est à l'ouest, reçoivent successivement les noms de montagnes Bahorecco, de la Selle, de la Hotte. Cette chaîne pourrait être appelée chaîne du sud. C'est entre ces chaînes de montagnes, que les principales rivières prennent leurs sources. De ces chaînes partent d'autres montagnes secondaires, courant dans divers sens, qui laissent des gorges plus ou moins profondes, que coupent encore, dans des directions différentes, des mamelons contigus ou séparés, formant de petites vallées et des vallons, où de moindres rivières, ou plutôt des torrens et des ravins, trouvent une issue. C'est au bas de toutes ces montagnes et collines, que se trouvent ces plaines, autrefois couvertes des produits de la végétation la plus riche, et qui formaient de cette île une des plus belles colonies du monde.

*Pinkerton, tome VI, page 129 et suiv., suite de la note.*

Les principales rivières de Saint-Domingue sont, au sud, l'Ozama, dont l'embouchure forme le port de Santo-Domingo, et la Neyva ; la Yague, ou rivière de Monte-Christo, au nord ; la Yuna à l'est, qui se jette dans la baie

milieu cette portion de l'île : on pourrait l'appeler chaîne de l'*Engano*, d'après la nouvelle division de cette île par département. Il s'y trouve encore deux autres chaînes, l'une se dirige au nord-ouest et aboutit au cap Fou ; l'autre, moins alongée que la précédente, suit la même direction, et en dérivant une courbe vers le sud, va se terminer au cap Saint-Marc. La première pourrait s'appeler chaîne du nord, et l'autre chaîne Artibonite : entre les deux est encore la petite chaîne des Gonaïves, qui court du sud-est au nord-est, et qui de tous côtés est séparée par les plaines des deux autres. Cette multiplicité de montagnes à l'ouest de l'île, rend les communications très-difficiles entre le nord et le sud de cette partie. Le rivage le plus septentrional de l'île, qui se trouve entre la baie de Mancenille et la baie Ecossaise, est bordé par une chaîne de montagnes qui a reçu le nom de Monte-Cresto ; et le rivage de la péninsule méridionale, au nord de laquelle se trouve le Port-au-Prince ou Port-Républicain, est pareillement bordé par une chaîne non-interrompue de montagnes, dont les points les plus élevés, en allant de l'est à l'ouest, reçoivent successivement le nom de montagnes Bahorecco, de la Salle, de la Hotte. Cette cinquième chaîne pourrait être appelée chaîne du Sud. C'est entre ces montagnes que les principales rivières prennent leurs sources. De ces chaînes partent d'autres montagnes secondaires, courant dans divers sens, qui laissent des gorges plus ou moins profondes, que coupent encore, dans des directions différentes, des mamelons contigus ou séparés, formant de petites vallées et des vallons, où de moindres rivières, ou plutôt des torrens et des ravins trouvent une issue. C'est au bas de toutes ces montagnes et collines que se trouvent ces plaines autrefois couvertes des produits de la végétation la plus riche, et qui formaient de cette île une des plus belles colonies du monde.

*Malte-Brun, t. XV, p. 71 et suiv.*

Les principales rivières de Saint-Domingue sont, au sud, l'Ozama, dont l'embouchure forme le port de Santo-Domingo, et la Neyva ; la Jague, ou rivière de Monte-Christo, au nord ; la Juna, à l'est, qui se jette dans la



*Pinkerton.*

de Samana ; et l'Artibonite à l'ouest. Les autres ne sont que des torrens ou des ruisseaux ; et de toutes celles que nous venons de nommer , il n'y en a pas une seule qui soit navigable à quatre lieues de son embouchure. Ces rivières et ces ruisseaux , en descendant des montagnes , entraînent vers la mer et sur les esters , des terres et des substances de diverses natures. Les esters sont des rivages de niveau avec la mer basse , et qu'elle couvre dans le flux. Un auteur récent prétend que près de la moitié de Saint-Domingue consiste en esters.

« Ce sont , dit-il , des plages marécageuses , couvertes de mangles , demeures d'une prodigieuse quantité d'insectes , de maringouins , de moustiques et de crustacées , dont les décompositions exhalent , avec les détritiques des végétaux , des myriades d'émanations délétères , sources inépuisables de maladies de mauvaise nature , si communes dans les colonies. »

*Pinkerton , tome VI , page 130 et suiv. , suite de la note.*

La terre végétale de Saint-Domingue a très-peu d'épaisseur , et on trouve à une très-petite profondeur le tuf , l'argile ou le sable : mais la nature du terroir est très-diversifiée et propre à toutes les cultures. On y trouve des terrains calcaires , argileux , schisteux , marneux , sablonneux. La moitié de l'île est en montagnes , dont la plupart peuvent se cultiver jusqu'à leurs sommets. Il y en a de stériles et très-escarpées , d'une grande hauteur ; leurs gorges , dont le terrain est plus humide par la chute habituelle des torrens , se couvrent de bananiers , de palmiers , de *mimosa* de toute espèce. D'autres montagnes , également arides , bordent les côtes. A leur pied se voient des rochers effrayans par leurs masses , s'élevant à pic , et formant ce que l'on appelle les côtes de Fer. Telle est la côte qui s'étend depuis le fort Picolet , au Cap , jusqu'au fort de l'Acul ; telle est encore la bande du nord de l'île de la Tortue. La plupart des côtes des départemens du nord et de l'ouest , sont des collines calcaires , formées par des masses énormes de madrépores , souvent cellulaires. Les habitans les nomment rochers à ravets , du nom de l'insecte *blatta americana* de Linné , aussi commun qu'incom-

*Malte-Brun.*

baie de Saumaca ; et l'Artibonite à l'ouest. Les autres ne sont que des torrens ou des ruisseaux : et de toutes celles que nous venons de nommer il n'y en a pas une seule qui soit navigable à quatre lieues de son embouchure. Ces rivières et ces ruisseaux , en descendant les montagnes , entraînent vers la mer et sur les esters des terres et des substances de diverses natures. Les esters sont des rivages de niveau avec la mer basse , et qu'elle couvre dans le flux. Un auteur récent prétend que près de la moitié de Saint-Domingue consiste en esters.

« Ce sont , dit-il , des plages marécageuses , couvertes de mangles , demeure d'une prodigieuse quantité d'insectes , de maringouins , de moustiques et de crustacés , dont les décompositions exhalent , avec les détritiques des végétaux , des myriades d'émanations délétères , source inépuisable de maladies de mauvaise nature si communes dans les colonies. »

*Malte-Brun , t. XV , p. 70 et suiv.*

La terre végétale de Saint-Domingue a très-peu d'épaisseur , et on trouve à une très-petite profondeur le tuf , l'argile ou le sable : mais la nature du terroir est très-diversifiée , et propre à toutes les cultures. On y trouve des terrains calcaires , argileux , schisteux , marneux , sablonneux. La moitié de l'île est en montagnes ; dont la plupart peuvent se cultiver jusqu'à leurs sommets. Il y en a de stériles , très-escarpées et d'une grande hauteur ; leurs gorges , dont le terrain est plus humide par la chute habituelle des torrens , se couvrent de bananiers , de palmiers , de *mimosa* de toute espèce. D'autres montagnes également arides bordent les côtes. A leurs pieds se voient des rochers effrayans par leurs masses , s'élevant à pic , et formant ce qu'on appelle les côtes de Fer. Telle est la côte qui s'étend depuis le fort Picolet au Cap , jusqu'au fort de l'Acul ; telle est encore la bande du nord de l'île de la Tortue. La plupart des côtes des départemens du nord et de l'ouest sont des collines calcaires , formées par des masses énormes de madrépores souvent cellulaires. Les habitans les nomment rochers à ravette , du nom de l'insecte *blatta americana* de Lin-



mode, qui se réfugie dans ces madrepores.

Suivant un auteur déjà cité, on trouve dans ces montagnes des mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, d'étain et d'aimant; du crystal de roche, du soufre, du charbon de terre, etc.; des carrières de marbre, de schiste, de marne, dans lesquelles on rencontre beaucoup de silex; des produits volcaniques et des stalactites dans les cavernes; et, suivant Moreau, des granits, des jaspes, des porphyres de la plus grande beauté, et des huîtres fossiles de six pouces de diamètre et trois pouces de hauteur. Le Morne, ou la montagne nommée Bonnet-à-l'Evêque, située dans la paroisse de la plaine du nord, près le canton de Grand-Boucan, ne présente, dans son intérieur, qu'excavations, précipices et cavernes, où d'immenses stalactites et stalagmites annoncent le long et continuel ouvrage de la nature. On remarque une caverne curieuse près la côte de Fer, à cinq quarts de lieue de la mer, sur un lieu nommée la Grande-Colline. Elle est composée de sept grottes ou voûtes considérables, et contient des meubles, des fétiches et des ossemens des sauvages indigènes.

*Pinkert., t. VI, p. 131, suite de la note.*

Les eaux des rivières y sont vives et fraîches; celles qui avoisinent les bords de la mer sont saumâtres et limoneuses; elles deviennent meilleures à mesure que leurs sources approchent des mornes; le plus grand nombre d'entr'elles contient plus ou moins de sulfate calcaire, ou chaux sulfatée. On y a découvert deux sources d'eaux minérales, toutes deux sulfureuses.

On trouve dans l'intérieur quelques étangs ou petits lacs. Les deux plus considérables sont le lac Henriquillo et l'étang Saumage, situés entre la chaîne Artibonite et la chaîne du sud.

*Pinkert. t. VI, p. 131, suite de la note.*

Les chaînes de montagnes qui coupent en différens sens l'île de Saint-Domingue, y produisent une telle variété de climat, que les habitans des diverses parties ne sont pas d'accord entre eux sur ce qu'ils doivent appeler hiver ou été. A l'est et au sud de l'île, on appelle hiver le temps des orages, depuis avril jusqu'en novembre; on n'y connaît ni printemps ni automne. Au

né, aussi commun qu'incommode, qui se réfugie dans ces madrepores.

Suivant un auteur déjà cité, on trouve dans ces montagnes des mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, d'étain et d'aimant; du crystal de roche, du soufre, du charbon de terre, etc.; des carrières de marbre, de schiste, de marne, dans lesquelles on rencontre beaucoup de silex, des produits volcaniques et des stalactites dans les cavernes; et suivant Moreau, des granits, des jaspes, des porphyres de la plus grande beauté, et des huîtres fossiles de six pouces de diamètre et trois pouces de hauteur. Le morne ou la montagne nommée Bonnet-à-l'Evêque, située dans la paroisse de la Plaine-du-Nord, près le canton de Grand-Boucaud, ne présente, dans son intérieur, qu'excavations, précipices et cavernes, où d'immenses stalactites et stalagmites annoncent le long et le continuel ouvrage de la nature. On remarque une caverne curieuse près la côte de Fer, à cinq quarts de lieue de la mer, sur un endroit nommé la Grande-Colline. Elle est composée de sept grottes ou voûtes considérables, et contient des meubles, des fétiches et des ossemens des sauvages indigènes.

*Malte-Brun, tome XV, page 72.*

Les eaux des rivières y sont vives et fraîches; celles qui avoisinent les bords de la mer sont saumâtres et limoneuses; elles deviennent meilleures à mesure que leurs sources approchent des mornes; le plus grand nombre d'entr'elles contient plus ou moins de sulfate calcaire, ou chaux sulfatée. On y a découvert deux sources d'eaux minérales, toutes deux sulfureuses.

On trouve dans l'intérieur quelques étangs ou petits lacs. Les deux plus considérables sont le lac Haniquillo et l'étang Saumache, situés entre la chaîne Artibonite et la chaîne du Sud.

*Malte-Brun, tom. XV, pag. 73.*

Les chaînes de montagnes qui coupent en différens sens l'île de Saint-Domingue, y produisent une telle variété de climats, que les habitans des diverses parties ne sont pas d'accord entre eux sur ce qu'ils doivent appeler hiver ou été. A l'est et au sud de l'île, on appelle hiver le temps des orages, depuis avril jusqu'en novembre; on n'y connaît ni printemps ni automne. Au



nord, l'hiver commence au mois d'août et finit au mois d'avril. C'est alors que se font sentir les vents du nord, appelés les Nords; ils sont accompagnés d'un temps nébuleux, pluvieux; ils durent trois à quatre jours de suite et reviennent deux à trois fois le mois; alors les nuits et les matinées sont fraîches et même un peu froides; les plantes végètent peu, quoique ce soit le temps des pluies: le printemps naît, se continue jusqu'vers la fin de mai; les végétaux sont parés de verdure, de fleurs et de fruits; l'air est embaumé: juin amène avec lui les chaleurs dévorantes, les sécheresses accablantes, les vents de sud étouffans; c'est l'été de la zone torride, il dure jusqu'en octobre, temps des orages, saison de l'automne, qui se termine en novembre. C'est l'époque des maladies et sur tout des fièvres. Celle qui s'est manifestée dernièrement, d'une manière si terrible dans l'armée française, n'est autre, suivant un habile observateur, que la fièvre jaune d'Amérique, qui est la fièvre putride ordinaire des tropiques, connue depuis long-temps et devenue plus maligne par des circonstances particulières: c'est enfin la même qui ravagea la Catalogne en 1764, et Cadix en 1800.

Pinkerton, tome vi, page 150.

On foule aux pieds, dans les Savannes, le *cleome pentaphylla*, le *lepidium Virginicum*, le *bunias cakile*, le *turnera pumicea*, l'*ocymum americanum*; sur les bords de la mer les grands raisiniers, *coccoloba uvifera*, croissent entre les rochers; sur les côtes on trouve des acacias de toute espèce, et entr'autres l'acacia de Farnèse, *mimosa Farnesiana*, formant des buissons charmans par la finesse de ses feuilles et le parfum de ses petites fleurs jaunes disposées en boucles; là se trouvent aussi la modeste sensitive, cachée sous le gazon entre les *sida*, les *dianthera*, les *ruelia*; les habitations et les plantations sont entourées d'orangers, de citronniers, de bois de Campêche, *hæmatoxylum campechianum*, de Brésil, et de *cæsalpinia cristata*; d'élégant trône d'Amérique, *volkameria aculeata*, de jolis *melia azedarach*; de belles poincillades, *poinciana pulcherrima*. Dans les bois, des lianes de toutes les familles, *convolvulus*, *dolichos*, *granadilla*, *raïana*, *paulinia*, *bignonia*, se-

nord, l'hiver commence au mois d'août et finit au mois d'avril. C'est alors que se font sentir les vents du nord, appelés les Nords; ils sont accompagnés d'un temps nébuleux, pluvieux; ils durent trois à quatre jours de suite, et reviennent deux à trois fois le mois; alors les nuits et les matinées sont fraîches et même un peu froides; les plantes végètent peu, quoique ce soit le temps des pluies: le printemps naît, se continue jusqu'vers la fin de mai; les végétaux sont parés de verdure, de fleurs et de fruits; l'air est embaumé. Juin amène avec lui les chaleurs dévorantes, les sécheresses accablantes, les vents du sud étouffans; c'est l'été de la zone torride; il dure jusqu'en octobre, temps des orages, saison de l'automne, qui se termine en novembre. C'est l'époque des maladies et sur-tout des fièvres. Celle qui s'est manifestée dernièrement d'une manière si terrible dans l'armée française, n'est autre, suivant un habile observateur, que la fièvre jaune d'Amérique, qui est la fièvre putride ordinaire des tropiques, connue depuis long-temps et devenue plus maligne par des circonstances inconnues: c'est enfin la même qui ravagea la Catalogne en 1764, et Cadix en 1800.

Malte-Brun, t. xv, pag. 14 et suiv.

On foule aux pieds, dans les savannes, le *cleome pentaphylla*, le *lepidium virginicum*, le *bunias cakile*, le *turnera pumicea*, l'*ocymum Americanum*; sur les bords de la mer, les grands raisiniers, *coccoloba uvifera*, croissent entre les rochers; sur les côtes on trouve des accacias de toute espèce, et entr'autres l'accacia de Farnèse, *mimosa farnesiana*, formant des buissons charmans, par la finesse de ses feuilles et le parfum de ses petites fleurs jaunes disposées en boucles; là se trouve aussi la modeste sensitive, cachée sous le gazon entre le *sida*, les *dianthera*, les *ruelia*; les habitations et les plantations sont entourées d'orangers, de citronniers, de bois de campêche, *hæmatoxylum campechianum*, de Brésil, et de *cæsalpinia cristata*; d'élégant trône d'Amérique, *volkameria aculeata*, de jolis *melia azedarach*, de belles poincillades, *poinciana pulcherrima*. Dans les bois, des lianes de toutes les familles, *convolvulus*, *dolichos granadilla*, *raïana*, *pouli-*



Pinkerton.

riana, etc., forment par leurs entrelacements et leurs contours multipliés autour des palmiers les plus élevés, des figuiers, des cycas, des élatés, des zamias, une multitude de berceaux où pendent en nombreux festons leurs longs pétioles, leurs feuilles armées d'épines, et leurs fleurs odorantes. Enfin sur le penchant couvert des mornes, on trouve des *cactus*, des cierges, des *opuntia*, des aloës.

Malte-Brun.

nia, *bignonia*, *seriana*, etc., forment, par leurs contours multipliés autour des palmiers les plus élevés; des figuiers, des cycas, des élatés, des zamias, une multitude de berceaux où pendent en nombreux festons leurs longs pétioles, leurs feuilles armées d'épines et leurs fleurs odorantes. Enfin, sur le penchant couvert des mornes, on trouve des *cactus*, des cierges, des *apuntia*, des aloës.

Certes, M. Malte-Brun, quand vous nous promettiez dans votre *Avis au Lecteur* de remplir, par votre Description des Indes occidentales, la lacune qui existe dans les géographies modernes, vous ne vous engagiez pas témérairement! nous voyons bien où vous étiez sûr de trouver les matériaux nécessaires pour combler cette lacune. Et ces fameux *mémoires particuliers* dont vous étiez le mystérieux possesseur! ce sont donc des notes publiques, des notes imprimées de M. Walckenaer!

Entre nous, savant géographe, ne serait-ce pas encore M. Walckenaer qui vous aurait fourni les *mémoires particuliers*, d'après lesquels vous avez composé votre long article sur les quadrupèdes du Paraguay? Vous citez bien exactement le titre de l'ouvrage de M. d'Azara; mais est-ce vous ou l'estimable traducteur de Pinkerton qui a pris la peine de faire l'extrait dont vous avez enrichi votre volume? Enfin les observations sur le texte de l'auteur espagnol sont-elles à vous ou à M. Walckenaer? C'est ce que nous allons bientôt éclaircir.

Pinkerton, tome VI, page 201 et suiv., suite de la note de M. Walckenaer.

M. de Azara commence par le tapir, bien connu des naturalistes. Les guaranis le nomment mborébi; le nom d'anta est celui qui lui a été donné par les Portugais qui, sans doute, auront aussi appliqué le même nom à un animal d'Afrique qui leur aura paru avoir quelque ressemblance avec celui-là. Il paraît, d'après cela, que M. Pinkerton a commis la même faute qu'il reproche si souvent aux autres, en cherchant à tirer quelque induction de cette identité de nom, pour en inférer l'identité de

Malte-Brun, t. XV, p. 183 et suiv.

M. de Azara, qui a séjourné plus de vingt ans dans le pays dont il trace la zoologie, commence ses descriptions par le tapir, bien connu des naturalistes. Les guaranis (1) le nomment mborébi; le nom danta est celui qui lui a été donné par les Portugais, qui sans doute auront aussi appliqué le même nom à un animal d'Afrique qui leur aura paru avoir quelque ressemblance à celui-là. Il y a trois espèces de sangliers, toutes trois mentionnées par Garcilasso, liv. VIII, chap. 18;

(1) Le plagiaire a commis ici une lourde bétise, en confondant le tapir (mborebi) avec les Guaranis.



Pinkerton.

population entre l'Afrique et l'Amérique. Viennent ensuite trois espèces de sangliers, toutes trois mentionnées, suivant Azara, par Garcilasso, liv. 8, chap. 18. Le premier est le *sus tajassu* de Linné, ou pécari de Buffon, le taytétou des Guaranis; le second est le tayazon, espèce nouvelle jusqu'ici confondue avec le taytétou; le tagnicati ou mâchoire blanche, qui est dans le même cas : ces animaux habitent les forêts. Azara compte au Paraguay jusqu'à quatre espèces de cerfs, différens par leur conformation, leurs mœurs et leurs habitudes, que les Guaranis comprennent sous le nom générique de gazou, deux rougeâtres et deux bruns; le gouazoupanou, le plus grand de tous, est roux, son bois est large et ramifié, il habite les lieux baignés et les grands esters; le gouazouti ou cerf blanc, qui est le *cervus mexicanus* de Linné, se rapproche du chevreuil d'Europe; il est brun, il habite les champs découverts depuis Pampas jusqu'à Buénos-Ayres, vit en famille et va en troupes composées quelquefois de cent individus; c'est le plus rapide à la course : le gouazoupita est roux, son bois n'est pas ramifié, il n'habite que les forêts, et n'en sort que la nuit; le gouazoubira est brun, mais le corps plus petit et plus ramassé que le gouazouti : les femelles de ces quatre espèces, ont la tête sans ornement; elles s'appriivoisent toutes, et il y en a dans le pays de réduites à l'état de domesticité. L'auteur décrit ensuite sous les noms de gnouroumi ou yoqoui, et de cagouari, les deux espèces connues de fourmillier, le tamanoir, *myrmecophaga jubata*, et le tamandua *myrmecophaga trydactyla* et *tetradactyla* de Linné, qui ne forment qu'une seule et même espèce.

Il discute ensuite l'intéressante et obscure famille des nombreux individus du genre chat; l'yagouarété ou jaguar de Buffon, est le plus grand, mais il a été très-mal décrit par ce célèbre naturaliste, qui s'en est formé des idées très-fausSES; l'yagouarété est un animal très-redoutable, qui terrasse même des taureaux, et par conséquent l'homme. Le gouazara ou cougar de Buffon, *felis discolor* de Linné, est appelé pouma par Garcilasso, liv. 8 chap. 18. Il paraît que le même animal se retrouve aussi dans l'Amérique septentrionale, et que c'est celui que Charlevoix a décrit sous le nom de tigre du pays des Iroquois; il est moins redoutable que le précédent, et n'attaque jamais l'homme; il grimpe aux arbres.

Malte-Brun.

le premier est le *sus tajassu* de Linné, ou le pécari de Buffon, le tayetetus des Guaranis; le second est le tayazon, espèce nouvelle jusqu'ici confondue avec le tayetetus, le tagnicato ou mâchoire blanche, qui est dans le même cas; ces animaux habitent les forêts. Azara compte au Paraguay jusqu'à quatre espèces de cerfs, différens par leurs conformations, leurs mœurs et leurs habitudes, que les Guaranis comprennent sous le nom générique de gazou, deux rougeâtres et deux bruns; le gouazoupanou, le plus grand de tous, est roux, son bois est large et ramifié; il habite les lieux baignés et les grands esters : le gouazouti ou cerf blanc, qui est le *cervus mexicanus* de Linné, se rapproche du chevreuil d'Europe, il est brun, et habite les champs découverts, depuis Pampas jusqu'à Buénos-Ayres, vit en famille, et va en troupes composées quelquefois de cent individus, c'est le plus rapide à la course; le gouazoupita est roux, son bois n'est pas ramifié, il n'habite que les forêts, et n'en sort que la nuit; le gouazoubira est brun, mais le corps plus petit et plus ramassé que le gouazouti, les femelles ont la tête sans ornement; elles s'appriivoisent toutes, et il y en a dans le pays de réduites à l'état de domesticité. L'auteur décrit ensuite, sous les noms de gnouroume ou yoqoui, et de cagouari, les deux espèces connues de fourmillier, le tamanoir, *myrmecophaga jubata*, et le tamandua, *myrmecophaga trydactyla* et *tetradactyla* de Linné, ils ne forment qu'une seule et même espèce.

M. Azara discute ensuite l'intéressante et obscure famille des nombreux individus de genre *felis*; l'iaouarète ou jagouar de Buffon est le plus grand, mais il est mal décrit par ce célèbre naturaliste, qui s'en est formé des idées très-fausSES. L'iaouarète est un animal très-redoutable, qui terrasse même les taureaux et par conséquent l'homme. Le gouazara ou cougar, *felis discolor* de Linné, est appelé pouma par Garcilasso, liv. VIII, chap. 18. Il paraît que le même animal se trouve aussi dans l'Amérique septentrionale, et que c'est celui que Charlevoix a décrit sous le nom de tigre du pays des Iroquois; il est moins redoutable que le précédent, et n'attaque jamais l'homme, il grimpe aux arbres.



Le chibigouazon est le *felis pardalis*, ou Pocolot de Buffon; il est très-commun, il grimpe aussi aux arbres pour manger les oiseaux: deux autres chats, l'yagouarouнди et l'évra, paraissent entièrement inconnus aux naturalistes d'Europe; il semble que ces deux espèces, ainsi que le chat pampa, qu'on ne rencontre pas au Paraguay, mais dans les pampas au sud de Buénos Ayres, ont été confondus avec le chat d'Europe. L'auteur passe ensuite aux animaux, qu'il comprend sous les noms de furets, que Buffon a nommés mouffettes, et Linné *viverra*: ce sont la *viverra vittata*, *barbata*, et une troisième espèce décrite sous le nom de yagouaré qui, suivant Cuvier, se rapproche de la mouffette du Chili de Buffon, ou *viverra compati* de Linné. Viennent ensuite six espèces de didelphes ou de sarigues, qu'il nomme micouré; on reconnaît parmi ces six espèces le *didelphis virginiana* de Pennant, ou la sarigue à long poil, ou des Illinois de Buffon, et peut-être aussi le cayopollin; mais les autres espèces sont ou entièrement nouvelles, ou ne se rapportent qu'imparfaitement aux descriptions connues; elles sont nommées par Azara micouré à queue grosse, à longue queue, à queue courte, micouré nain: toutes ces espèces, dit l'auteur, sont nocturnes, stupides, ni féroces, ni inquiètes, et on pourrait les apprivoiser. Observons en passant, d'après Cuvier, qu'aucun vrai sarigue n'est oriental, et qu'on ne trouve en Orient que deux genres voisins, les phalangers et les kangourous: c'est par erreur que Séba a donné son grand philandre pour oriental, et qu'il a été en cela suivi par Linné. L'*ursus cancrivorus* de Cuvier, ou le raton crabier de Buffon, est décrit par Azara sous le nom de agouara-gouazon, dont la première partie signifie renard: l'agouarachay, espèce nouvelle, paraît plutôt appartenir au genre du chien qu'à celui de l'ours; on l'a confondu avec le renard d'Espagne: le couati, *viverra nasua* de Linné, *ursus nasua* de Cuvier, coati noirâtre de Buffon, n'habite point les montagnes comme on l'a dit, mais les forêts; il y en a de domestiques dans ces contrées, qui y tiennent lieu de chats. La loutre décrite par Azara ne paraît être qu'une variété de la saricovienne, *mustella lutris brasiliensis* de Linné. Le

Le chibigonazan est le *felis pardalis* ou Pocolot de Buffon; il est très-commun; il grimpe aussi aux arbres pour manger les oiseaux. Deux autres chats, l'yagoua rundi et l'évra paraissent entièrement inconnus aux naturalistes d'Europe; il semble que ces deux espèces, ainsi que le chat pampa, qu'on ne rencontre pas au Paraguay, mais dans les pampas du sud de Buénos Ayres, ont été confondus avec le chat d'Europe. M. Azara passa ensuite aux animaux qu'il comprend sous les noms de furets, que Buffon a nommés mouffettes, et Linné *viverræ*. Ce sont la *viverra*, *vittata*, la *barbata*, et une troisième espèce décrite sous le nom de yagouaré qui, suivant Cuvier, se rapproche de la mouffette du Chili de Buffon, ou *viverra compati* de Linné. Viennent ensuite six espèces de didelphes ou de sarigues. On reconnaît parmi ces six espèces, le *didelphis virginiana* de Pennant, ou la sarigue à long poil, ou les illinois de Buffon, et peut être aussi le cayopollin; mais les autres espèces sont entièrement nouvelles, ou ne se rapportent qu'imparfaitement aux descriptions connues; elles sont nommées par Azara fécondo ou sarigue à grosse queue, à longue queue, à courte queue, et sarigue nain; toutes ces espèces, dit l'auteur, sont nocturnes, stupides, ni féroces, ni inquiètes, et on pourrait les apprivoiser. On peut observer, d'après Cuvier, qu'aucun vrai sarigue n'est oriental, et qu'on ne trouve en orient que deux genres voisins, les phalanges et les kangourous: c'est par erreur que Séba a donné un grand philandre pour oriental, et qu'il a été en cela suivi par Linné. L'*ursus cancrivorus* de Cuvier, ou le raton crabier de Buffon, est décrit par Azara, sous le nom de agouara-gouazon, dont la première partie signifie renard. L'agouarachay, espèce nouvelle, paraît plutôt appartenir au genre du chien qu'à celui de l'ours; on l'a confondu avec le renard d'Espagne. Le couati *viverra nasua* de Linné, *ursus nasua* de Cuvier, coati noirâtre de Buffon, n'habite point les montagnes, comme on l'a dit, mais les forêts; il y en a de domestiques dans ces contrées, qui y tiennent lieu de chats. La loutre décrite par Azara, ne paraît être qu'une variété de saricovienne, *mustella lutris brasiliensis*



quouyia est une espèce nouvelle de *cavia* ; il abonde dans la province de Buenos-Ayres et dans celle du Tucuman ; mais il est rare au Paraguay. Le capiygoua est le *cavia capybara* ou cabiai de Buffon, que l'on trouve sur les bords des lacs et des rivières. Le pay est le *cavia paca* qui habite, dit-on, l'épaisseur des forêts, et se cache dans les terriers. L'acouti est l'agouti ou *cavia acuti* qui se trouve dans les bois sous des arbres abattus. La vizcache est le *cavia acuschi* ou l'accouchi de Buffon, et peut-être aussi le *lepus viscacia* de Chili, mentionné par Gmelin, d'après Molina : on n'en trouve guère que dans la partie méridionale par le 30<sup>e</sup> degré de latitude, point depuis lequel elles deviennent plus communes, en raison de la hauteur du pôle ; jusqu'à la terre des Patagons. Elles habitent en familles et creusent des trous que l'on nomme vizcachères ; elles s'établissent dans le voisinage des maisons. Le lièvre pampa est une espèce nouvelle et commune de *cavia* qui habite depuis le 34<sup>e</sup> degré de latitude jusqu'à la terre des Patagons ; il s'apprivoise, on mange sa chair, et on fait des tapis de son poil. Le tapiti est le *lepus brasiliensis* de Pallas et autres. L'apéréa est le *cavia cabaya* ou cochon d'inde sauvage, dont Gmelin a fait à tort une espèce particulière ; il se cache dans les ronces, n'entre pas dans les bois et ne forme point de terrier. Les sept espèces de rats décrites par notre auteur, sont entièrement nouvelles et inconnues à tous nos systèmes d'histoire naturelle. Le couiy est le coëndon de Buffon, ou l'*histrich brachiura* de la dixième édition de Linné. Mais une des parties les plus curieuses de l'ouvrage de M. Azarra, est celle où il traite des tatous ; on les a classés par le nombre des bandes qui cependant varient avec l'âge ; d'où il s'ensuit que toutes les descriptions doivent être refaites et rapportées à celles qu'il a données ; il en décrit huit espèces. Ces singuliers animaux creusent des terriers qu'ils dirigent communément sous un angle de 45 degrés, mais tout-à-coup ils les détournent ; ils ont l'odorat très-fin, vivent d'oiseaux, d'œufs de vipères, de petits lézards, de crapauds, de vers. Le grand tatou seul se trouve dans les grands bois du Paraguay ; le poytu ou tatou à mains jaunes, le tatouax, le tatou noir vivent dans les champs, les chacarras (ou jardins des Indiens), et sur

de Linné. Le quouyia, est une espèce nouvelle de *cavia* ; il abonde dans la province de Buénos-Ayres et dans celle du Tucuman ; mais il est rare au Paraguay. Le capiygoua est le *Cavia paca*, qui habite, dit-on, l'épaisseur des forêts, et se cache dans les terriers. L'acouti est l'agouti ou *cavia acuti*, qui se trouve dans les bois sous les arbres abattus. La vizcache (le lièvre des Patagons des voyageurs) est le *cavia acuchi* ou l'acouchi de Buffon, et peut-être aussi le *lepus viscacia* du Chili, mentionné par Gmelin d'après Molina : on en trouve guères que dans la partie méridionale par le 30<sup>e</sup> degré de latitude, point depuis lesquelles elles deviennent plus communes en raison de la proximité du pôle, jusqu'à la terre des Patagons. Elles habitent en familles, et creusent des trous que l'on nomme vizcachères ; elles s'établissent dans le voisinage des maisons. Le lièvre pampa est une espèce nouvelle et commune de *cavia* qui habite le 34<sup>e</sup> degré de latitude jusqu'à la terre des Patagons ; il s'apprivoise, on mange sa chair, et on fait des tapis de son poil. Le tapiti est le *lepus brasiliensis* de Pallas et autres. L'apéréa est le *cavia cobaya* ou cochon d'inde sauvage, dont Gmelin a fait à tort une espèce particulière ; il se cache dans les ronces, n'entre pas dans les bois, et ne forme pas de terrier. Les sept espèces de rats décrites par notre auteur sont entièrement nouvelles et inconnues à tous nos systèmes d'histoire naturelle. Le couiy est le coëndon de Buffon, ou l'*histrich brachiura* de la 10<sup>e</sup> édition de Linné. Une des parties les plus curieuses de l'ouvrage de M. Azara, est celle où il traite des tatous : on les a classés par le nombre des bandes, qui cependant varient avec l'âge, d'où il s'ensuit que toutes les descriptions doivent être refaites et rapportées à celles qu'il a données : il en décrit huit espèces. Ces singuliers animaux creusent des terriers qu'ils dirigent communément sous un angle de 45 degrés ; mais tout-à-coup ils les détournent : ils ont l'odorat très-fin, vivent d'oiseaux, d'œufs de vipères, de petits lézards, de crapaux, de vers. Le grand tatou seul se trouve dans les grands bois du Paraguay : le poytu ou tatou à mains jaunes, le tatouax, le tatou noir vivent dans les champs, les chacarras (ou jardins indiens), et sur le bord des bois de la même pro-



les bords des bois de la même province; mais aucune de ces quatre espèces n'habite la province de Buenos-Ayres, où l'on trouve le tatou velu, le tatou mulet, le pichiy et le matacou, qui ne sont point au Paraguay. Le tatou mulet se voit cependant par le 26<sup>e</sup> degré et demi de latitude australe, dans la partie méridionale de cette province; toutes ces espèces sont fort grasses, et plusieurs sont recherchées par les Indiens non soumis et les Espagnols. Les tatous de la province du Paraguay ne sortent que de nuit, et ce qu'on aura peine à croire d'animaux ainsi conformés, c'est qu'ils courent plus vite qu'un homme. Le velu, le mulet, le matacou, le pichiy, sont moins véloces; ces quatre espèces vont aussi le jour, et on les prend facilement.

L'auteur ne compte que trois espèces de singes au Paraguay, le caraya *simia belzebut* ou Pourarine de Buffon, c'est le plus commun dans les forêts épaisses et élevées, et il paraît préférer celles qui sont dans le voisinage des eaux; il est triste, sérieux, paresseux, il va toujours en famille composée de quatre à dix individus, parce que chaque mâle conduit trois ou quatre femelles; à l'aurore et à la fin du jour, ils font retentir les bois de leur voix rauque, forte, triste, et que l'auteur compare au craquement d'une quantité de charrettes non graissées. Azara regarde l'ourina ou singe hurleur noir, comme le mâle de l'alouate ou du roux (*simia seniculus*); mais cela n'est pas prouvé. Le cay, saï de Buffon, ou *simia capucina*, habite de même les grandes forêts, mais il est plus rare, léger à la course et difficile à atteindre. Le saïmiri de Buffon n'est, suivant notre auteur, qu'un cay ou saï plus jeune. Le miriquouina, *simia pithecia* de Linné, saï de Buffon, habite les bois de la province de Chaco et de la rive occidentale de la rivière du Paraguay: il paraît, d'après notre auteur, que ce joli singe blanc à face rouge, rapporté par la Condamine, qui se trouve au muséum d'histoire naturelle de Paris, et dont Buffon a fait une espèce sous le nom de mico, n'est que celle-ci dégénérée ou un individu albinos. La chair de toutes ces espèces de singes est recherchée par les naturels. Parmi les douze espèces de chauve-souris décrites par Azara, il ne s'en trouve que deux qui soient connues des naturalistes, *vespertilio spectrum* ou vampire, *vespertilio hastatus* ou chauve-

vince; mais aucune de ces quatre espèces n'habite la province de Buenos-Ayres, où l'on trouve le tatou velu, le tatou mulet, le pichiy et le matacou, qui ne sont point au Paraguay. Le tatou mulet se voit cependant par le 26<sup>e</sup> degré et demi de latitude australe, dans la partie méridionale de cette province: toutes ces espèces sont fort grasses, et plusieurs sont recherchées par les Indiens non soumis et les Espagnols. Les tatous de la province du Paraguay ne sortent que de nuit, et ce qu'on aura peine à croire d'animaux ainsi conformés, c'est qu'ils courent plus vite qu'un homme. Le velu, le mulet, le matacou et le pichiy sont moins véloces; ces quatre espèces vont aussi le jour, et on les prend facilement.

Azara ne compte que trois espèces de singes au Paraguay, le cayara, *simia belzebut* ou Pourarine de Buffon, c'est le plus commun dans les forêts épaisses et élevées, et il paraît préférer celles qui sont dans le voisinage des eaux: il est triste, sérieux, paresseux; il va toujours en famille composée de quatre à dix individus, parce que chaque mâle conduit trois à quatre femelles; à l'aurore et à la fin du jour ils font retentir les bois de leur voix rauque, forte, triste, et que l'auteur compare au craquement d'une quantité de charrettes non graissées. Azara regarde l'ourina, ou singe hurleur noir, comme le mâle de l'alouate et du roux (*simia seniculus*), mais cela n'est pas prouvé. Le cay, le saï de Buffon, ou la *simia capucina* habite de même les forêts, mais il est plus rare, léger à la course, et difficile à atteindre; le saïmiri de Buffon n'est, suivant notre auteur, qu'un cay ou saï plus jeune. Le miriquouina, *simia pithecia* de Linné, saï de Buffon, habite les bois de la province Chaco et de la rive occidentale de la rivière du Paraguay: il paraît, d'après notre auteur, que ce joli singe blanc à face rouge, rapporté par la Condamine, qui se trouve au muséum d'histoire naturelle de Paris, et dont Buffon a fait une espèce sous le nom de mico, n'est que celle-ci dégénérée, ou un individu albinos. La chair de toutes ces espèces de singes est recherchée par les naturels. Parmi les douze espèces de chauve-souris décrites par Azara, il ne s'en trouve que deux qui soient connues des naturalistes, *vespertilio spectrum* ou vampire, *vespertilio hastatus* ou chauve-souris fer de-



souris fer de lance : les chauvesouris sont nommées mbopi par les naturels ; ce genre est très-nombreux, et Geoffroy en observa récemment onze espèces nouvelles dans l'Égypte seule. Le crocodile de l'Amérique, qu'Azara nomme l'yacaré d'après les Guaranis, est peu redoutable, et n'attaque que les chiens et autres animaux de moindre taille. Azara ne croit pas qu'il aille au sud plus loin que le 32<sup>e</sup> degré de latitude méridionale.

Il nous reste actuellement peu de choses à ajouter à ce catalogue exact et précis, fourni par un observateur encore actuellement résidant sur les lieux, et qui y demeure depuis plus de vingt ans. Les notions que peuvent nous fournir les meilleurs ouvrages des plus grands naturalistes de l'Europe, sur le sujet qui nous occupe, ne méritent pas à beaucoup près la peine de nous arrêter aussi long-temps ; leurs auteurs n'ayant pas eu les mêmes moyens de bien observer, ne sauraient nécessairement avoir autant de droit à la confiance. Différens petits quadrupèdes du Chili indiqués par Molina dans son histoire naturelle de cette contrée, quoiqu'en général peu connus des naturalistes, occupent une place dans leurs systèmes et doivent être ici mentionnés, ne fût-ce que pour provoquer de nouvelles recherches à leur égard : tel est le castor du Chili, *castor huido- brius*, il habite le bord des lacs et des rivières, ne bâtit point comme le castor commun ; sa fourrure est très-estimée. Le *mus coypus*, loutre ou rat aquatique, à queue comprimée à son sommet ; le *mus cyanus*, ou mulet bleu ; le *mus laniger*, rat laineux ; il a, dit-on, les poils très-longs, fins comme de la toile d'araignée, tellement que les Péruviens l'employaient jadis au lieu de la meilleure laine ; le *mus maulinus* ; l'écureuil du Chili, *sciurus degus*, se rapproche du loir ; il vit dans des trous qui s'avoisinent et se communiquent autour des broussailles.

Pinkerton, tome VI, page 207, suite de la note.

Azara donne des détails intéressans sur les chevaux et bêtes à cornes transportés en Amérique en 1535 et en 1552, puis abandonnés et devenus sauvages. Les chevaux sauvages vont par troupes composées de plus de dix milles individus, presque tous sont bais-châtaîns,

lance, les chauvesouris sont nommées mbopi par les naturels ; ce genre est très-nombreux, et Geoffroy en a observé récemment onze espèces nouvelles, dans l'Égypte seule. Le crocodile de l'Amérique, qu'Azara nomme liucaré, d'après les Guaranis, est peu redoutable, et n'attaque que les chiens et autres animaux de moindre taille. Azara ne croit pas qu'il aille au sud plus loin que le 32<sup>e</sup> deg. de lat. méridionale.

Il y a peu de chose à ajouter à ce catalogue exact et précis, fourni par un observateur encore actuellement résidant sur les lieux, et qui y demeure depuis plus de vingt ans. Les notions que peuvent nous fournir les meilleurs ouvrages des plus grands naturalistes de l'Europe, sur le sujet qui nous occupe, ne méritent pas, à beaucoup près, la même confiance, leurs auteurs n'ayant pas eu les mêmes moyens d'observer. Différens petits quadrupèdes du Chili, indiqués par Molina dans son histoire naturelle de cette contrée, quoiqu'en général peu connus des naturalistes, occupent une place dans leur système, et doivent être ici mentionnés, ne fussent que pour provoquer de nouvelles recherches à leur égard, tel est le castor de Chili, *castor huido- brius*, il habite le bord des lacs et des rivières, ne bâtit pas comme le castor commun ; sa fourrure est très-estimée. Le *mus coypus*, loutre ou rat aquatique à queue comprimée à son sommet ; le *mus cyaneus* ou mulet bleu ; le *mus laniger*, rat laineux ; il a, dit-on, les poils très-longs, fins comme de la toile d'araignée, tellement que les Péruviens l'employaient jadis au lieu de la meilleure laine ; le *mus maulinus* ; l'écureuil du Chili, *sciurus degus*, se rapproche du loir, il vit dans des trous qui s'avoisinent et se communiquent autour des broussailles.

Malte-Brun, t. XV, p. 189 et suiv.

Azara donne des détails intéressans sur les chevaux et bêtes à cornes transportés en Amérique en 1535 et en 1552, puis abandonnés et devenus sauvages. Les chevaux sauvages vont par troupes composées de plus de 10,000 individus, presque tous sont bais-châtaîns, il y



il y en a environ un dixième de zain, et quelques-uns de noirs, mais en très-petit nombre; ils diffèrent très-peu des domestiques; on les dompte facilement; et comme les pâturages ne manquent pas, le plus pauvre journalier a son cheval. Dans le district de Santa-Fé et de Vera-Cruz, il y a aussi beaucoup d'ânes sauvages qui proviennent de la même source. Il y a aussi beaucoup de bœufs sauvages, sur-tout dans la province de Chiquito, entre le 15<sup>e</sup> et le 17<sup>e</sup> degré de latitude méridionale, et dans les champs de Montévideo, qui sont d'une grande ressource, car ces animaux sont pour les Espagnols et les habitants ce que les rennes et les chameaux sont pour les Lapons et les Arabes; leur chair est la base de la nourriture, et il est à remarquer que l'on préfère celle de la vache, même à celle du bœuf ou du taureau châtré; on la trouve plus tendre et de meilleur goût. On exporte leur peau, et cette exportation a produit plus d'un million de peaux en 1794: on fait avec leurs cornes des vases, des cuillers, des peignes, des pots, des cruches; avec leur cuir, des cordes, des liens, des matelas, des cabanes; la graisse supplée l'huile, même pendant le carême; du suif on fait du savon, de la chandelle; les os servent de bois à brûler dans beaucoup d'endroits où il manque, et on les fait flamber par le moyen du suif: les crânes sont les chaises dont on use dans les estancias (ou maisons de campagne); on fait avec du lait une grande quantité de ragoûts, de fromages; la couleur de ces animaux est sombre et rougeâtre dans les parties supérieures, et noirâtre dans le reste. Bien loin que le taureau ait dégénéré dans l'Amérique, comme le croit Buffon, notre auteur affirme que le bétail de Montévideo est plus grand que celui de Salamanque, qui est lui-même le plus grand d'Espagne; mais il avoue cependant que les taureaux ne sont ni aussi légers ni aussi féroces qu'en Espagne, ce qu'il attribue à ce qu'ils ne sont jamais séparés des vaches. Il y a une race naine dans les Corrientes, qu'il faut distinguer de la race ordinaire des fameux *estancias* des Jésuites. Près du Coin-de-la-Lune, à environ 45 lieues vers le sud-ouest de la cité de l'Assomption, par le 27<sup>e</sup> degré de latitude méridionale, il est né un taureau sans cornes qui a propagé sa race. L'au-

en a environ un dixième de zain, et quelques-uns de noirs, mais en très-petit nombre, ils diffèrent très-peu des domestiques: on les dompte facilement; et comme les pâturages ne manquent pas, le plus pauvre journalier a son cheval dans le district de Santa-Fé, de Vera-Cruz; il y a aussi beaucoup d'ânes sauvages qui proviennent de la même source; il y a aussi beaucoup de bœufs sauvages, sur-tout dans la province de Chiquito, entre le 15<sup>e</sup> et le 17<sup>e</sup> degré de latitude méridionale, et dans les champs de Montévideo, qui sont d'une grande ressource; car ces animaux sont, pour les Espagnols et les habitants, ce que les rennes et les chameaux sont pour les Lapons et les Arabes; leur chair est la base de la nourriture, et il est à remarquer que l'on préfère celle de la vache même à celle du bœuf ou taureau châtré; on la trouve plus tendre et de meilleur goût; on exporte leurs peaux, et cette exportation a produit plus d'un million de peaux en 1794; on fait avec leurs cornes des vases, des cuillers, des peignes, des pots, des cruches; avec leurs cuirs, des cordes, des liens, des matelas, des cabannes; la graisse supplée l'huile, même pendant le carême; de leur graisse on fait du savon, de la chandelle, les os servent de bois à brûler dans beaucoup d'endroits où il manque, et on les fait flamber par le moyen du suif; les crânes sont des chaises dont on use dans les estancias (ou maisons de campagne); on fait avec du lait une grande quantité de ragoûts, de fromages; la couleur de ces animaux est sombre et rougeâtre dans les parties supérieures, et noirâtre dans le reste. Bien loin que le taureau ait dégénéré dans l'Amérique, comme le croit Buffon, notre auteur affirme que le bétail de Monte-Video est plus grand que celui de Salamanque, qui est lui-même le plus grand d'Espagne; mais il avoue cependant que les taureaux ne sont pas aussi légers ni aussi féroces qu'en Espagne, ce qu'il attribue à ce qu'ils ne sont jamais séparés des vaches. Il y a une race naine de corrientes qu'il faut distinguer de la race ordinaire des fameux *estancias* des Jésuites. Près du Coin-de-la-Lune, à environ 45 lieues vers le sud-ouest de la cité de l'Assomption, par le 27<sup>e</sup> degré de latitude méridionale, il est né



teur en infère de là, contre l'opinion de Buffon, que ce n'est pas faute de pâturage qu'il se trouve en Irlande des vaches sans cornes.

Une autre race que l'on nomme *nata*, a la tête d'un tiers plus courte et le front garni d'un poil crépu. Il existe aussi quelques variétés de taureaux qu'on appelle *chivos*, parce qu'ils ont les cornes droites, verticales, coniques et très-grosses à la racine. Les bœufs sauvages s'appriivoient facilement, et ils pourraient, ainsi que les chevaux, devenir une source de richesses et de prospérité entre les mains d'un peuple plus industrieux.

un taureau sans cornes, qui a propagé sa race. L'auteur en infère contre l'opinion de Buffon que ce n'est pas faute de pâturage qu'il se trouve en Islande des bœufs sans cornes; d'ailleurs l'Islande ne manque pas de pâturages.

Une autre race qu'on nomme *nata*, a la tête d'un tiers plus courte et le front garni d'un poil crépu. Il existe aussi quelques variétés de taureaux qu'on appelle *chivos*, parce qu'ils ont les cornes droites, verticales, coniques et très-grosses à la racine. Les bœufs sauvages s'appriivoient facilement, et ils pourraient, ainsi que les chevaux, devenir une source de richesse entre les mains d'un peuple plus industrieux.

Notre Danois conviendra que M. Walckenaer lui a été de quelque utilité pour se tirer de cette partie toute neuve de la description du Paraguay; je connais des gens qui osent prétendre que c'est aussi le même savant qui a fait les frais d'un article sur *Madagascar*, placé en tête du n° 31 des *Annales des voyages* de M. Malte-Brun. Parce que ce sublime géographe a été surpris, deux ou trois cent fois seulement, revêtu des dépouilles du prochain, va-t-on en conclure qu'il ne peut rien produire de bon par lui-même? D'ailleurs, observez que cet article sur *Madagascar* est signé de lui (*par le rédacteur*), tant il craignait qu'on n'en fit honneur à l'un de ses collaborateurs ou de ses correspondans! En suivant ma méthode accoutumée, je vais bientôt confondre les calomniateurs du phénix de Copenhague.

Pinkerton, tome VI, page 421 et suiv.

Parmi les plantes nourissantes se trouvent le riz, la banane, la patate, *nymphaea lotus*, plusieurs espèces de dolichos, ou de fèves de haricots, des citrouilles et des melons d'eau, et des cocotiers. Les fruits consistent en pommes de pin, en tamarins, en oranges et en grenades. Les épices, le poivre de bétel, le gingembre et le curcuma, la cannelle et le sucre y sont communs. La figue de l'Inde y croît, de même que l'ébénier, le bambou, le coton et l'indigo.

Depuis quelques années on s'est pro-

Malte-Brun, *Annales des Voyages*, n° XXXI, pag. 12.

Parmi les plantes nourissantes se trouvent le riz, la banane, la patate, le *nymphaea lotus*, plusieurs espèces de *dolichos* ou de fèves, de haricots, des citrouilles et des melons d'eau, et des cocotiers. Les fruits consistent en pommes de pin, en tamarins, en oranges et en grenades. Les épices, le poivre, le bétel, le gingembre et le curcuma, la cannelle et le sucre y sont communs. La figue de l'Inde y croît, de même que l'ébénier, le bambou, le coton et l'indigo.

Depuis quelques années on s'est pro-



Pinkerton.

curé un petit nombre de plantes de Madagascar : les seules espèces qui peuvent intéresser le lecteur sont le mûrier de Mauritanie à fruit verd, et le *gummiphora Madagascariensis*, dont le jus se fige et se transforme en gomme élastique absolument semblable au caoutchouc de Cayenne.

Pinkerton, tome VI, page 422 et suiv.,  
note de M. Walckenaer.

Commerson dit quelque part que les plantes de Madagascar sont particulières à cette île, et ne sont point les mêmes que celles qui se trouvent sur la côte opposée d'Afrique. Plusieurs quadrupèdes, qu'on n'a encore trouvés que dans cette contrée, donnent encore du poids à cette assertion : tel est ce singulier animal nommé l'aye-l'aye, *sciurus Madagascariensis* de Linné, qui diffère assez de tous les écureuils, pour former un genre à part, sous le nom de cheïromis. Tous les makis, le maki gris, le maki brun, l'indri, le mococo ; le maki à bourre, *lemur murinus*, *mongoz*, *indri*, *catta*, *laniger* ; les *tendrac* et les *tanrecs* n'ont encore été trouvés que dans cette île. Ne pourrait-on pas inférer de cette singularité dans ses produits naturels, qu'elle n'a jamais pu faire partie du continent de l'Afrique, ou qu'elle n'a pu en être séparée qu'avant la création de ces animaux ? Le mangabey, *simia Æthiops*, singe de la famille des guenons, est, suivant Buffon, originaire de Madagascar ; mais cela n'est pas encore bien certain, et la patrie de cet animal n'est pas bien connue : nous l'avons déjà mentionné, d'après Browne, au nombre des animaux du Darfour.

Les sangliers de Madagascar sont de l'espèce appelée *sus æthiopicus*, commune au Cap ; tandis que le *sus Africanus*, ou sanglier du Cap-Verd, paraît particulier à l'ouest de l'Afrique, au nord du Sénégal ; et le *sus Guineensis*, dans la Sénégambie et contrées adjacentes. Les bœufs de Madagascar sont des zèbres, ils deviennent énormes, et Bucquoy nous dit qu'il y en a qui pèsent quelquefois jusqu'à sept ou huit cents livres. Cet auteur en a vu de trois espèces ou variétés, les uns avec des cornes, les autres sans cornes ; et d'autres qui ont, à ce qu'il prétend, des cornes pendantes, et qui ne paraissent tenir qu'à la peau.

Malte-Brun.

curé un petit nombre de plantes de Madagascar : les espèces les plus intéressantes sont le mûrier de Mauritanie à fruits verts, et le *gummiphora Madagascariensis*, dont le jus se fige et se transforme en gomme élastique absolument semblable au caoutchouc de Cayenne.

Malte-Brun, *Annales des Voyages*,  
no. xxxi, pag. 13.

Commerson dit que les plantes de Madagascar sont particulières à cette île, et ne sont point les mêmes que celles qui se trouvent sur la côte opposée d'Afrique. Plusieurs quadrupèdes, qu'on n'a encore trouvés que dans cette contrée, donnent encore du poids à cette assertion ; tel est ce singulier animal nommé l'aye-l'aye, *sciurus Madagascariensis* de Linné, qui diffère assez de tous les écureuils pour former un genre à part sous le nom de cheïromis. Tous les makis, le maki gris, le maki brun, l'indri, le mococo, le maki à bourre, *lemur murinus*, *mongoz*, *indri*, *catta*, *laniger* ; les *tendrac* et les *tanrecs* n'ont encore été trouvés que dans cette île. On pourrait inférer de cette singularité dans ses productions naturelles, qu'elle n'a jamais pu faire partie du continent de l'Afrique, ou qu'elle n'a pu en être séparée qu'avant la création de ces animaux. Le mangabey, *simia æthiops*, singe de la famille des guenons, est, suivant Buffon, originaire de Madagascar ; mais cela n'est pas encore bien certain, et la patrie de cet animal n'est pas bien connue. Browne l'a mentionné au nombre des animaux du Darfour.

Les sangliers de Madagascar, de l'espèce appelée *sus æthiopicus*, commune au Cap ; tandis que le *sus Africanus*, ou sanglier du Cap-Verd, paraît particulier à l'ouest de l'Afrique, au nord du Sénégal, et le *sus Guineensis*, dans la Sénégambie et contrées adjacentes. Les bœufs de Madagascar sont des zèbres ; ils deviennent énormes, et Bucquoy nous dit qu'il y en a qui pèsent quelquefois jusqu'à sept ou huit cents livres. Cet auteur en a vu de trois espèces ou variétés, les uns avec des cornes, les autres sans cornes ; et d'autres qui ont, à ce qu'il prétend, des cornes pendantes, et qui ne paraissent tenir qu'à la peau.



Je suis stupéfait ! je l'avoue. Eh quoi ! c'est en 1810 , c'est l'année même où Pinkerton fut déclaré, *de par* M. Malte-Brun, *charlatan littéraire, très-ignorant en géographie*, etc., etc., etc., que le doctissime danois en était encore réduit à le copier mot à mot ! Pendant qu'il le foudroyait d'une main, il le volait de l'autre : *proh ! pudor !*

Et M. Walckenaer ! il est donc avéré que c'est à ses recherches que les abonnés des *Annales des voyages* sont redevables de la notice zoologique sur Madagascar, que le *rédacteur* leur a fait payer comme étant de son crû ! Mais est-ce à M. Walckenaer aussi que les amateurs d'histoire naturelle doivent faire honneur de la découverte de ces *bœufs* de Madagascar qui sont des *zèbres* ? Eh ! non, vraiment ; car l'*errata* de ce même tome VI de Pinkerton nous avertit qu'il faut lire *zébus* et non *zèbres*. Que les *bœufs-zèbres* soient donc restitués tout entiers à M. Malte-Brun ! qu'un juste et touchant hommage soit rendu à la bonhomie véritablement exemplaire avec laquelle ce grand naturaliste imprima, dans son numéro suivant, la lettre d'un de ses abonnés qui lui confesse que la nouvelle race de bœufs aurait pu *fournir aux malins ample sujet de critique* ! Nous ne voulons pas être de ces *malins* ; mais lorsqu'il prendra encore à M. Malte-Brun de ces envies irrésistibles de piller ses maîtres en géographie, nous l'engagerons à ne pas pousser le scrupule jusqu'à leur voler leurs fautes d'impression.

Ainsi donc, M. Malte-Brun, à moins que le cœur ne vous en dise, je m'en tiendrai à ce faible aperçu de la manière vraiment surprenante dont vous avez su mettre à contribution le géographe britannique. Jamais Croate, Valaque, Arabe, s'entendirent-ils aussi bien dans l'art de détrousser leur homme ? Plus d'une fois dans cette guerre, docte et rusé Danois, les corsaires de votre pays se sont distingués par leur courage et leurs manœuvres contre nos ennemis communs : mais, depuis long-temps, il n'existerait plus de commerce anglais, si trois ou quatre de ces armateurs eussent été animés de cette soif de butin qui vous dévore. Pinkerton dépouillé jusqu'à la chemise est un assez beau



monument de votre patriotisme; mais les plus nobles vertus, lorsque, comme vous, on s'y livre sans mesure, ne peuvent-elles pas porter à quelque excès? Dans la chaleur du combat, avez-vous toujours bien pris garde sur qui tombaient vos coups? Dans l'ivresse qui s'est emparée de vous à l'aspect d'une si riche proie, n'auriez-vous point confondu marchandise française et marchandise anglaise? L'une et l'autre sont étiquetées pourtant, et les trois majuscules C. A. W. placées au bas de toutes les notes auraient dû, ce me semble, vous conduire à faire quelque distinction entre Charles-Athanase Walckenaer, né à Paris, et Jean Pinkerton, né en Ecosse.

Vous me rappelez involontairement, et toute comparaison à part, l'histoire d'un *quidam* venu au monde avec un attrait irrésistible pour le bien du prochain. Assis, un soir, au parterre de l'Opéra, je ne sais comment il se fit qu'au bout d'un quart-d'heure une très-belle montre passa de la poche de son voisin dans la sienne. Ce voisin était un horloger, et la montre celle d'une de ses pratiques, personne d'une grande distinction. Le propriétaire de l'objet volé court à la police; il arriva au moment où l'on venait d'arrêter le filou. « Comment, « coquin! lui cria-t-il, tu t'avisés de me voler ma montre! — Ah! Monsieur, dit le drôle, foi d'homme « d'honneur, je ne l'eusse pas prise sur vous; mais « pourquoi diable se trouvait-elle dans le gousset d'un « homme que je travaillais? » Saisissez-vous de ce trait, M. Malte-Brun! voilà votre réponse à M. Walckenaer toute faite: « Eh! pourquoi diable vos notes se trouvent-elles dans le livre d'un géographe que je travaille? »

Elle est commode, en effet, cette manière de travailler! vous y avez pris goût! et, si je m'en rapporte à des gens que vous avez dû trouver trop clairvoyans, c'est en suivant cette douce méthode que vous êtes parvenu à enfanter ces deux gros volumes et ce petit atlas, dont le début a déjà coûté tant de dîners et de courbettes à votre digne éditeur. Auriez-vous oublié certaines lettres publiées dans certain journal (1) par

---

(1) Journal de Paris des 17 et 18 février 1819.



un certain M. *Misagyrtès* ? Quant à moi, je vous avoue que dès qu'elles parurent, me rappelant assez de grec pour savoir que *misagyrtès* signifiait *l'ennemi des charlatans*, ou plutôt *du charlatan*, je me doutai qu'il pourrait bien y être question de vous. Mille pardons de la liberté grande, M. Malte-Brun ! mais depuis que vous avez traité Pinkerton de *charlatan littéraire* (1), j'ai réfléchi sur la valeur de ce mot ; et, m'étant bien convaincu qu'un *charlatan littéraire* est celui qui répète et s'approprie sans pudeur ce que de vrais savans ont découvert, pensé, ou écrit avant lui, j'ai pensé qu'entre Pinkerton pillé et M. Malte-Brun pillard, il n'y avait pas à balancer sur l'application du terme en question.

Revenons donc aux lettres de M. *Misagyrtès* : je les ai lues avec empressement, je les relis avec un plaisir toujours nouveau. Vous souhaiteriez de bien bon cœur que le vent en eût emporté jusqu'au moindre lambeau ; mais il m'importe à moi de les reproduire par-tout et sans cesse ; il importe à la tranquillité de ma conscience, à la clarté de ma cause, à la validité de mes moyens, que tous ceux qui vous ont lu et me liront voient et se persuadent que je ne suis pas le seul qui vous ait pris *la main dans le sac*.

Vous l'avez donc encore mise dans le mien pour enrichir d'une *géographie primitive des Grecs* le petit atlas que vous dirigez ! Parbleu ! M. Malte-Brun, il faut que tout ce que je possède ait un merveilleux attrait pour vous ! si cela continue, vous finirez par arracher les ardoises de mon toit pour en couvrir le vôtre. Dans cette *Géographie primitive des Grecs*, M. *Misagyrtès* a fait reconnaître à tout Paris le *Monde homérique* de Voss ; il en donne pour preuve la carte qui se trouve à la fin du tome VI de l'*Odyssée de Bitaubé*, édit. in-8° : or, cette édition m'appartient ; l'idée d'y avoir placé cette carte m'appartient aussi par conséquent. Que ne m'êtes-vous venu trouver, honnête géographe ? Votre détresse eût touché mon ame ; et, comme le bon *Courval* de l'*Ecole des Pères*, je vous aurais dit : *acceptez, ne dérobez pas* (2).

(1) Voyez page 2.

(2) J'ai promis, page 6, d'examiner jusqu'à quel point le docte M. Malte-



Grand géographe danois ! le même scrupule de conscience, ou plutôt le même embarras vous eût ensuite conduit chez le savant et modeste M. Gossellin : vous lui auriez exposé, la larme à l'œil, l'état perplexe où vous réduisait la nécessité de donner, dans votre petit atlas, un petit aperçu des *systèmes de Ptolémée, de Strabon et d'Eratosthène*. M. Gossellin est bon et charitable ; et, pour vous épargner une transgression manifeste du septième commandement de Dieu, il vous eût autorisé à faire usage des belles cartes dont il est l'auteur (1).

Mais dans quel parti violent vous a jeté le désespoir ! Oubliant que le commandement dont je vous parlais tout-à-l'heure défend non seulement de prendre, mais même de convoiter la servante, le bœuf, l'âne, ni rien de ce qui appartient au prochain (*nec omnia quæ illius sunt*), vous vous êtes indévotement emparé des cartes de M. Gossellin, et vous avez cru, pécheur aussi aveugle que téméraire, déguiser votre larcin en réduisant ces cartes au format exigü de votre petit atlas ! Le premier péché commis, dit l'Écriture, *l'impie avale l'iniquité comme l'eau*. Non content d'enlever d'un coup trois cartes à M. Gossellin, ce n'est encore qu'en le pillant outrageusement que vous parvenez à fabriquer tant bien que mal votre *Monde connu des Anciens*, et malheureusement pour vous, très-connu aussi des modernes.

Qui ne voit pas, monsieur le géographe danois, que c'est d'après notre savant compatriote que vous nous

---

Brun est versé, non dans la *littérature grecque*, mais dans l'*alphabet* de cette langue. M. Misagyrts ou l'*ennemi du charlatan* va nous l'apprendre par l'observation suivante. Voyez le *Journal de Paris* du 18 février 1810. )

« On trouve sur la première carte de M. Malte-Brun (*la géographie primitive des Grecs*), le *προς ἡωρ' ἡελιόν τε* d'Homère (*Iliade* XII, 239. *Odyss.* IX, 26,) « défiguré ainsi en gros caractères : ΠΡΟΣ ΗΩΤ' ΗΛΙΟΝΤΕ ; c'est-à-dire que « dans le dernier mot il y a trois fautes : 1<sup>o</sup> une lettre retranchée (ε) ; 2<sup>o</sup> un L « romain au lieu d'un *lambda* grec (Λ) ; 3<sup>o</sup> la particule TE est réunie à ἡελιον, « comme si ces deux mots n'en faisaient qu'un. »

Plus bas, je trouve en note que M. Fortia d'Urban, dans une lettre imprimée par le *Journal de Paris*, le 24 décembre précédent, avait déjà prouvé que la science hellénique de M. Malte-Brun allait jusqu'à confondre les articles masculins avec les articles féminins (τὸ avec τῆς.) *Bone Deus!* et voilà de nos Grecs!

(1) Voyez les planches 2, 3 et 5 à la fin de la *Géographie des Grecs analysée*, in-4<sup>o</sup>, 1790.



avez donné les limites *occidentales et méridionales de l'Afrique des anciens*? Qui ne sait pas que les limites de leurs connaissances dans les parties orientales et septentrionales de l'Asie et de l'Europe, *tracées*, osez-vous dire, d'*après vous-même*, sont copiées d'un mémoire que M. Gossellin a communiqué à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 17 avril 1792? Ce mémoire, intitulé *Recherches sur la sérique des anciens*, etc., a été imprimé par extrait dans le *Journal des Savans* de la même année; il l'a été en entier en 1805 à l'*Imprimerie impériale*: enfin il est inséré dans les derniers Mémoires de l'Académie qui ont paru cette année. Et ne nous soutenez pas, M. Malte-Brun, que vous n'en avez pas eu connaissance, puisque *vous le citez vous-même* dans votre nouveau chef-d'œuvre, tome II, page 316, note.

Pourquoi, dit encore la feuille que j'ai sous les yeux, pourquoi n'avez-vous pas fait honneur à ce même M. Gossellin de tout ce que vous êtes venu nous débiter, comme de source, sur *les côtes méridionales de l'Arabie*? « Mais, répondez-vous (page 216), je ne connaissais « pas encore les recherches de cet académicien sur ces « côtes; elles ne se trouvent (note 3), que dans les « Mémoires *inédits* de l'Académie des Inscriptions. » Vaines défaites, M. Malte-Brun! il est patent que le mémoire de M. Gossellin intitulé : *Recherches sur les connaissances géographiques des Anciens le long des côtes méridionales de l'Arabie*, a été lu le 10 mai 1790, publié aussitôt par le *Journal des Savans*, et imprimé en entier en 1805 à l'*Imprimerie impériale*. Mais où vais-je chercher des preuves de ce que j'avance? vous nous les fournirez vous-même : par une de ces contradictions si fréquentes chez vous, lorsque vous dites, page 216, que le mémoire cité est encore *inédit*, vous oubliez qu'à la page 178 vous nous aviez indiqué le volume XLIX où il se trouve. Vous avez des distractions fatales, M. Malte-Brun!

Mais nous ne sommes pas au bout de vos peccadilles, phénix des géographes; et l'impitoyable *Misagyrtès*, fidèle à son nom, va poursuivre le charlatan jusque dans le plus petit coin de son petit atlas. Lorsque Can-



dide a passé son épée au travers du corps de l'israélite Issacar, et qu'il voit entrer tout-à-coup le grand inquisiteur, il se dit à lui-même : « Je suis en train de tuer ; « il n'y a pas à balancer, tuons encore cet homme ! » et il l'étend par terre. Pareillement, après avoir mis M. Gossellin à contribution, vous vous serez dit : « Je « suis en train de piller : il n'y a pas à balancer, pillons « encore cet auteur ! » et cet auteur, c'était celui du savant *Tableau des révolutions de l'Europe*. Ses planches 1 et 2 (*l'Europe avant l'invasion des barbares et vers la fin du v<sup>e</sup> siècle*), ont passé subtilement de son ouvrage dans votre compilation pour y former les cartes 4 et 5, c'est-à-dire *l'Europe avant et après l'invasion des Barbares*.

Vous étiez en trop beau chemin pour vous arrêter : vous avez réfléchi que vos lecteurs étaient gens à vous demander un tableau de la *géographie du moyen âge*, et c'est encore M. Koch qui, bon gré, mal gré, a dû subvenir à vos besoins : sa carte de *l'Empire de Charlemagne* n'a fait que changer de nom, et vous en voilà l'auteur. Si j'osais hasarder une similitude, je vous dirais, sauf respect, M. Malte-Brun, que votre conduite, en cette affaire, est absolument celle de ces honnêtes gens qui veulent que le chien qu'ils ont volé leur appartienne, parce qu'ils ont pris la peine de lui mettre un autre collier. Au reste, vous connaissez le proverbe : *chacun reprend son bien où il le trouve* ; et, d'après cette maxime incontestable, MM. Gossellin et Koch peuvent faire main-basse, quand bon leur semblera, sur la partie la plus précieuse de votre petit atlas.

Voilà comme, en revendiquant l'idée de la carte *homérique* de mon édition de Bitaubé, j'ai été conduit à dévoiler quelques autres larcins de M. Malte-Brun en ce genre. Qu'il n'allègue point ici que ce soin ne me regardait pas ; je prends pour exemple, en cette affaire, la marche même de la justice. Lorsqu'un homme prévenu d'un délit quelconque est traduit devant elle, n'ordonne-t-elle pas une enquête sur la vie, les mœurs et habitudes de l'accusé ? Il m'importe donc, pour éclairer mes juges, le parquet et l'auditoire, de mettre au grand jour les *us et coutumes* du plagiaire que je pour-



suis. Irai-je, d'ailleurs, m'exposer à entendre dire qu'animé seulement par un intérêt mercantile et sordide, je ne sais dépenser mon temps, mon papier et mon encre qu'à la défense de mon bien, et que la cause des lettres et des sciences me touche peu? Non, sans doute. Je veux donner meilleure opinion de moi à mes lecteurs; je veux prouver que je suis trop jaloux de la gloire de mon pays, pour ne pas être sensible à l'honneur de venger les savans qui l'illustrent, des attaques et des déprédations continuelles d'un étranger téméraire. J'adresse donc encore l'interpellation suivante au compilateur danois :

Est-il bien certain, laborieux frelon du Nord, que ce soit seulement sur les cartes de M. Gossellin que vous vous soyez permis de butiner? J'entends crier partout autour de moi, que vous avez fait des excursions non moins hardies et non moins productives dans toutes les propriétés de notre savant compatriote. Il s'est, apparemment, trouvé assez riche pour ne pas réclamer contre vos larcins : mais je réclamerai, moi, contre son silence, parce que l'intérêt de la société veut qu'elle connaisse ceux de ses membres qui prétendent vivre aux dépens de leurs voisins. Je prends, en conséquence, le premier volume de votre *Précis de la Géographie universelle*, et, à l'ouverture du livre, je découvre ce que je vais exposer à mes lecteurs, dussé-je encore les scandaliser : j'imagine pourtant qu'ils doivent désormais s'attendre à tout, quand je vous confronte avec un vrai savant.

Vous nous dites donc (page 71), à propos de la fameuse navigation des Carthaginois le long des côtes occidentales de l'Afrique, qu'il nous reste une relation authentique de cette entreprise connue sous le nom de *Périple d'Hannon*, relation que vous allez traduire littéralement. Je n'ai pas lu six lignes de votre *traduction littérale*, que je m'extasie sur ce nouveau procédé de traduire un auteur sans connaître seulement l'original. Reprenons notre méthode aussi claire que loyale des deux colonnes :



Gossellin, *Recherches sur la Géographie systématique et positive des anciens*, tome 1, pa. 70 et suiv.

Les Carthaginois ordonnèrent à Hannon de naviguer au-delà des Colonnes d'Hercule, et d'y fonder des villes, Liby-phéniciennes. Hannon s'embarqua à la tête d'une flotte de soixante navires à cinquante rames chacun chargés de trente mille personnes tant hommes que femmes, de vivres et d'autres provisions nécessaires.

Après être partis et avoir navigué pendant deux jours au-delà des Colonnes, nous avons fondé la ville de *Tymiatèrion*, qui domine sur une vaste plaine.

De *Thymiatèrion*, continuant de naviguer à l'ouest, nous sommes arrivés à un promontoir de Libye, nommé *Soloé*. Il est couvert d'un bois épais. Nous y avons élevé un autel à Neptune.

Du cap *Soloé*, après avoir navigué un demi-jour en tirant vers l'est, nous sommes arrivés à un étang voisin de la mer. Il était plein de grands roseaux, et nous vîmes une multitude d'éléphants et d'autres bêtes sauvages qui paissaient sur ses bords.

Après une journée de navigation au-delà de cet étang, nous avons fondé successivement les villes suivantes, sur le bord de la mer : *Caricus murus*, *Gytte*, *Acra*, *Melitta* et *Arambys*; et continuant notre route, nous sommes arrivés au grand fleuve *Lixus*, qui descend de la Libye.

Des Lixides nomades faisaient paître leurs troupeaux sur les bords de ce fleuve. Nous avons séjourné quelque temps parmi eux, et nous nous sommes liés d'amitié. Au-dessus de ces peuples, dans l'intérieur des terres, habitent des Ethiopiens sauvages, dont le pays est plein de bêtes féroces, et de montagnes élevées où le *Lixus* prend ses sources, à ce qu'ils disaient. Ils ajoutaient que ces montagnes étaient habitées par des Troglodytes, espèce d'hommes extraordinaires, si agiles à la course, qu'ils surpassaient la vitesse des chevaux.

Après avoir pris des interprètes chez les Lixites, nous avons longé, pendant deux jours, une côte déserte qui s'étendait au midi. Ensuite, tournant vers l'est pendant un jour de navigation, nous avons trouvé dans une espèce de golfe une petite île de cinq stades de tour, que nous avons nommée *Cerné*, et dans laquelle nous avons établi une colonie.

Malte-Brun, *Précis de la Géographie universelle*, t. 1, p. 71 et suiv.

Les Carthaginois ordonnèrent à Hannon de naviguer au-delà des colonnes d'Hercule, et d'y fonder des villes Libyphéniciennes. Hannon mit à la voile avec une flotte de soixante navires à cinquante rames chacun, chargés de trente mille personnes, tant hommes que femmes, de vivres et d'autres provisions nécessaires.

Après être partis et avoir navigué pendant deux jours au-delà des colonnes, nous fondâmes la ville de *Thymiatèrion* qui domine sur une vaste plaine.

De *Thymiatèrion*, continuant de naviguer à l'ouest, nous arrivâmes à un promontoire de Libye, nommé *Soloé*. Il est couvert de bois épais; nous y élevâmes un autel à Neptune.

Du cap *Soloé*, après avoir navigué un demi-jour en tirant vers l'est, nous arrivâmes à un étang voisin de la mer. Il était plein de grands roseaux; nous vîmes une multitude d'éléphants et d'autres bêtes sauvages qui paissaient sur ses bords.

Après une journée de navigation au-delà de cet étang, nous fondâmes successivement les villes suivantes, sur le bord de la mer : *Caricum - Teichos*, *Gytte*, *Acra*, *Melitta* et *Arambe*; et continuant notre route, nous arrivâmes au grand fleuve *Lixus* qui descend de la Libye.

Des Lixites nomades faisaient paître leurs troupeaux sur les bords de ce fleuve. Nous y séjournâmes quelque temps, et nous conclûmes avec eux un pacte d'amitié. Au-dessus de ces peuples habitent des Ethiopiens sauvages, dans un pays plein de bêtes féroces et de montagnes élevées où le *Lixus* prend ses sources, à ce qu'ils disaient. Ils ajoutaient que ces montagnes étaient habitées par des Troglodytes, espèce d'hommes extraordinaires, et qui, à la course, surpassaient la vitesse des chevaux.

Après avoir pris des interprètes chez les Lixites, nous longeâmes, pendant deux jours, une côte déserte qui s'étendait au midi. Ensuite tournant vers l'est pendant un jour de navigation, nous trouvâmes, au fond d'un golfe, une petite île de cinq stades de tour, que nous nommâmes *Cerné*, et dans laquelle nous établîmes une colonie.



A Cerné, nous avons comparé la route que nous avions faite depuis notre départ ; et en l'évaluant en ligne droite, nous avons cru reconnaître que cette île était à l'opposite de Carthage, par rapport aux Colonnes : car notre navigation depuis Carthage jusqu'aux Colonnes, et depuis les Colonnes jusqu'à Cerné, était égale.

De Cerné, après avoir traversé l'embouchure d'un grand fleuve nommé *Chretes*, nous sommes arrivés à un étang dans lequel se trouvaient trois îles, plus grandes que celles de Cerné. Nous n'avons pu atteindre le fond de cet étang qu'après un jour de navigation. Ici, il était dominé par de hautes montagnes, habitées par des hommes sauvages, vêtus de peaux de bêtes féroces. Ils nous attaquèrent à coups de pierres et nous forcèrent de nous retirer.

Nous sommes entrés ensuite dans un autre fleuve, grand, large, plein de crocodiles et d'hippopotames.

De là, nous sommes retournés à Cerné : et de Cerné, continuant notre route au midi, nous.....

De Cerné, continuant notre route au midi, nous avons vogué douze jours le long d'une côte habitée par des Ethiopiens. Ils paraissaient effrayés de nous voir, et fuyaient à notre approche.

La langue de ces peuples n'était plus entendue par nos interprètes lixites.

Le douzième jour, nous sommes arrivés à de grandes montagnes couvertes d'arbres odoriférans et de diverses couleurs. Nous avons employé deux jours à doubler le cap qu'elles forment, et nous nous sommes trouvés dans un golfe immense, au fond duquel était une plaine.

Pendant la nuit, on voyait briller de tous côtés une grande quantité de feux, les uns plus grands, les autres plus petits.

Après avoir renouvelé notre eau en cet endroit, nous avons suivi cinq jours les côtes de ce golfe.

Continuant notre route, nous sommes arrivés à un autre grand golfe : le cap qui est à son entrée, était nommé par nos interprètes *la Corne du Couchant*. Ce golfe renfermait une grande île, et cette île un lac d'eau salée, dans lequel se trouvait une autre île.

Nous y descendîmes. Dans le jour nous n'aperçûmes que des forêts ; mais pendant la nuit, nous vîmes briller un grand nombre de feux, et nous enten-

A Cerné, nous comparâmes la route que nous avions faite depuis notre départ ; et en l'évaluant en ligne droite, nous crûmes reconnaître que cette île était à l'opposite de Carthage, par rapport aux colonnes ; car notre navigation depuis Carthage jusqu'aux colonnes, et depuis les colonnes jusqu'à Cerné, était égale.

De Cerné, après avoir traversé l'embouchure d'un grand fleuve nommé *Chretes*, nous arrivâmes à un étang dans lequel se trouvaient trois îles, plus grandes que celle de Cerné. Nous ne pûmes atteindre le fond de cet étang qu'après un jour de navigation. Ici, il était dominé par de hautes montagnes, habitées par des hommes sauvages, vêtus de peaux de bêtes féroces. Ils nous attaquèrent à coups de pierres, et nous forcèrent de nous retirer.

Nous entrâmes ensuite dans un autre fleuve, grand, large, plein de crocodiles et d'hippopotames.

De-là, nous revînmes à Cerné.

Et de Cerné, recommençant notre route au midi, nous voguâmes douze jours le long d'une côte habitée par des Ethiopiens. Ils paraissaient nous éviter, ils fuyaient à notre approche.

La langue de ces peuples n'était plus entendue par nos interprètes, les Lixites.

Le douzième jour, nous arrivâmes à de grandes montagnes couvertes d'arbres odoriférans et de diverses couleurs. Après avoir navigué deux jours plus loin, nous nous sommes trouvés dans un golfe immense, bordé d'une plaine.

Pendant la nuit, on voyait briller de tous côtés une grande quantité de feux, les uns plus grands, les autres plus petits.

Nous renouvelâmes notre eau en cet endroit, et nous suivîmes cinq jours les côtes de ce golfe.

Continuant notre route, nous arrivâmes à une autre grande baie nommée par nos interprètes, *la Corne du Couchant*. Ce golfe renfermait une grande île, et cette île un lac d'eau salée, dans lequel se trouvait une autre île.

Nous y descendîmes. Dans le jour nous n'aperçûmes que des forêts ; mais pendant la nuit, nous vîmes briller un grand nombre de feux, et nous enten-



dîmes le son des flûtes, le bruit des cymbales et des tambours, mêlé aux cris effroyables des habitans. Ce vacarme nous ayant épouvantés, nos devins nous ordonnèrent de sortir promptement de cette île. Nous voguâmes le long d'une côte odoriférante et embrasée, d'où sortaient des torrens de feu qui se précipitaient dans la mer. Le sol de cette terre était si brûlant, que les pieds ne pouvaient en supporter la chaleur.

Nous nous retirâmes donc au plus vite de ces lieux; et durant quatre jours de navigation, la terre nous parut couverte de flammes toutes les nuits. Au milieu de ces feux, il s'en élevait un beaucoup plus grand que les autres; il semblait atteindre jusqu'aux astres; mais de jour, on ne distinguait qu'une haute montagne appelée *Theôn Ochema*, le char des dieux.

Après avoir passé ces torrens de feu, nous naviguâmes trois jours, et nous arrivâmes à un cap formant l'entrée d'un golfe: ce cap est nommé *la Corne du Midi*.

Dans le fond de ce golfe, existait une île semblable à la précédente. Elle avait aussi un lac, dans lequel se trouvait une autre île habitée par des sauvages. Les femmes y étaient plus nombreuses que les hommes; elles avaient le corps velu, et nos interprètes les nommaient *Gorilles*.

Nous ne pûmes prendre aucun homme; ils fuyaient à travers les précipices, et se défendaient à coups de pierres. Nous prîmes cependant trois femmes; mais comme elles rompaient leurs liens, qu'elles nous mordaient et nous déchiraient avec fureur, nous les avons tuées, et les ayant écorchées nous avons rapporté leurs peaux à Carthage.

Le défaut de vivres nous empêcha de naviguer plus loin.

dîmes le son des flûtes, le bruit des cymbales et des tambours, mêlé à des cris effroyables. Nous en fûmes épouvantés; nos devins nous ordonnèrent de sortir promptement de cette île. Nous voguâmes le long d'une côte embrasée et odoriférante; partout des torrens de feu se précipitaient dans la mer. Le sol de cette terre était si brûlant, que les pieds ne pouvaient en supporter la chaleur.

Nous nous retirâmes donc au plus vite de ces lieux; et durant quatre jours que nous tinmes la mer, la terre nous parut couverte de flammes toutes les nuits. Au milieu de ces feux, il s'en élevait un beaucoup plus grand que les autres: il semblait atteindre jusqu'aux astres; mais de jour on ne distinguait qu'une haute montagne appelée *Theôn Ochema*, le char des Dieux.

Après avoir passé ces torrens de feu, par une navigation de trois jours, nous arrivâmes à une baie nommée *la Corne du Midi*.

Dans le fond de ce golfe, existait une île semblable à la précédente; elle avait aussi un lac, dans lequel se trouvait une autre île habitée par des sauvages. Les femmes y étaient plus nombreuses que les hommes; elles avaient le corps velu, et nos interprètes les nommaient *Gorilles*.

Nous ne pûmes prendre aucun homme; ils fuyaient à travers les précipices, et se défendaient à coups de pierres. Nous prîmes cependant trois femmes; mais comme elles rompaient leurs liens, qu'elles nous mordaient et nous déchiraient avec fureur, nous les tuâmes, et les ayant écorchées nous rapportâmes leurs peaux à Carthage.

Le défaut de vivres nous empêcha de naviguer plus loin.

Il faut convenir, M. Malte-Brun, que si tous les traducteurs des ouvrages anciens *s'accordaient* aussi bien que vous et M. Gossellin, les lecteurs ne se trouveraient jamais dans cette pénible incertitude où les met trop souvent la diversité des interprétations du même passage. Mais ici quel rapport, quelle harmonie entre les deux versions! Il n'y a pas jusqu'aux virgules qui ne se correspondent parfaitement. La seule petite dif-



férence qu'un chicaneur pourrait observer, c'est que l'ouvrage de M. Gossellin a été publié en l'an VI (1798), et que votre *traduction littérale* n'a paru que *douze ans* après (en 1810).

Voyons si vous vous serez aussi merveilleusement rencontré avec l'académicien français, pour votre division de l'Asie :

*Gossellin, Géographie des Grecs analysée, page 101.*

La chaîne du *Taurus*, en partageant l'Asie, donnait la facilité de la diviser en deux grandes parties. Tout ce qui était au nord de ces montagnes s'appelait *Asie en-deçà du Taurus*, par rapport à l'Asie Mineure qu'occupaient les Grecs. Ce qui était au midi se nommait *Asie au-delà du Taurus*.

Ces parties se subdivisaient. On distinguait dans celle *en-deçà du Taurus* quatre principales contrées.

La première était bornée à l'occident par le Tanais, les Palus-Mæotides jusqu'au Bosphore, et le Pont-Euxin jusqu'à la Colchide, au nord par l'Océan septentrional et la partie de cet océan qui s'avance jusqu'à l'embouchure de la mer Caspienne; à l'orient par la mer Caspienne jusqu'à la séparation de l'Albanie et de l'Arménie, à l'endroit où le *Cyrus* et l'*Araxe* terminent leurs cours; au midi, enfin, par l'isthme qui sépare le Pont-Euxin de la mer Caspienne, suivant une ligne qui traverserait l'Albanie et l'Ibérie, depuis l'embouchure du *Cyrus* jusqu'à la Colchide. On estimait cet intervalle à 3,000 stades.

Ces pays étaient occupés au nord par des *Scythes nomades*, qui n'avaient d'autres habitations que leurs chariots. En-deçà on trouvait les *Sarmates* ou *Sauromates*, qui n'étaient que des *Scythes*; les *Aorses* et les *Siraces*, qui s'étendaient vers le midi jusqu'au mont Caucase. Parmi ces derniers, il y avait des tribus nomades, d'autres qui vivaient sous des tentes et qui cultivaient des terres.

*Malte-Brun, t. 1, p. 118 et suiv.*

La chaîne du *Taurus*, en partageant l'Asie, donnait la facilité de la division en deux grandes parties : tout ce qui était au nord de ces montagnes s'appelait *Asie en-deçà du Taurus*, par rapport à l'Asie - Mineure qu'occupaient les Grecs; ce qui était au midi se nommait *Asie au-delà du Taurus*.

Ces parties se subdivisaient : on distinguait dans celle *en-deçà du Taurus* quatre principales contrées.

La première était bornée à l'occident par le Tanais, les Palus-Méotides jusqu'au Bosphore, et le Pont-Euxin jusqu'à la Colchide; au nord, par l'Océan septentrional et la partie de cet Océan qui s'avance jusqu'à l'embouchure de la mer Caspienne; à l'orient, par la mer Caspienne jusqu'à la séparation de l'Albanie et de l'Arménie, à l'endroit où le *Cyrus* et l'*Araxe* terminent leurs cours; au midi enfin, par l'isthme qui sépare le Pont-Euxin de la mer Caspienne, suivant une ligne qui traversait l'Albanie et l'Ibérie depuis l'embouchure du *Cyrus* jusqu'à la Colchide; on estimait cet intervalle à 3,000 stades.

Ces pays étaient occupés au nord par des *Scythes nomades* qui n'avaient d'autres habitations que leurs chariots; en-deçà on trouvait les *Sarmates* ou *Sauromates*, qui n'étaient, selon Hérodote, qu'une branche des *Scythes*, et les *Siraces* qui s'étendaient vers le midi jusqu'au mont Caucase. Parmi ces derniers il y avait des tribus nomades, d'autres qui vivaient sous des tentes et qui cultivaient des terres.

Dans le passage ci-dessus, M. Malte-Brun ne paraît pas comme ayant *traduit*, mais comme ayant *copié littéralement*. S'il fait ensuite quelques pas sans M. Gossellin, il reprend bien vite la trace de ce géographe dans les pages suivantes, où de légers détails adroitement inter-



calés lui donnent l'air d'avoir fait , pour son compte , de profondes recherches. Nous poursuivrons les nôtres :

*Gossellin, Géographie des Grecs analysée, page 102.*

En commençant par l'orient, on trouvait d'abord les *Indiens*, qui passaient pour la nation la plus puissante et la plus nombreuse de l'Asie. Leur pays avait pour confins, suivant *Eratosthènes* et *Strabon*, l'Océan Oriental et la partie méridionale de l'Océan Atlantique. A l'occident de l'Inde, on trouvait une vaste région mal peuplée, à cause de la stérilité de son sol; elle était occupée par différentes nations tout à fait barbares. Celle des *Ariens* s'étendait depuis les montagnes jusqu'à la *Gédrosie* et la *Carmanie*. Venaient ensuite les *Perses*, les *Susiens*, les *Babyloniens*, quelques autres petits peuples, la *Mésopotamie*, la *Syrie*, les *Arabes* et les *Egyptiens* jusqu'au Nil.

*Gossellin, Géographie des Grecs analysée, page 36.*

*Eratosthènes* plaçait la *Taprobane* au midi de l'Inde, à sept journées de navigation du Continent et du cap où habitaient les *Coliaques*, mais d'une navigation infiniment lente. Il lui donnait 5,000 stades de largeur sur 7,000 de longueur, et même 8,000 suivant *Strabon*. Cette île se projetait d'orient en occident vers l'*Ethiopie*, parallèlement à la côte de l'Inde.

*Gossellin, Géographie des Grecs analysée, page 106 et suiv.*

*Gallus*, parti de *Cléopatride* avec une flotte considérable, débarqua à *Leuce*, principal port des *Nabathéens*. *Obodas*, roi de cette nation, joignit ses forces à celles de *Gallus* déjà très-épuisées, et fit commander ses troupes par *Sylleus*. Ce lieutenant conduisit les *Romains*, par des déserts arides, dans le pays où régnait *Arétas*; il leur fit ensuite traverser l'*Ararène*, et ils n'arrivèrent qu'après cinquante jours d'une marche forcée et excessivement difficile à *Anagrana* qu'ils saccagèrent: les villes d'*Asca* et d'*Athrulla* eurent le même sort; mais les *Ramanites* résistèrent, et *Marsyabas* ne fut point prise. *Gallus* revint sur ses pas, après avoir vu périr la plus grande partie de

*Malte-Brun, t. 1, p. 135.*

En commençant par l'orient, il trouvait d'abord les *Indiens* qui passaient pour la nation la plus puissante et la plus nombreuse de l'Asie: leur pays avait pour confins, suivant *Eratosthènes* et *Strabon*, l'Océan oriental et la partie méridionale de l'Océan atlantique. A l'occident de l'Inde, on trouvait une vaste région mal peuplée à cause de la stérilité de son sol: elle était occupée par différentes nations tout à fait barbares; c'était l'*Ariane*, dont l'*Aria* n'est qu'une partie, et qui s'étendait de *Paropamisus* jusqu'à la *Gédrosie* et la *Carmanie*; venaient ensuite les *Perses*, les *Susiens*, les *Babyloniens*; quelques autres petits peuples, la *Mésopotamie*, la *Syrie*, les *Arabes* et les *Egyptiens* jusqu'au Nil.

*Malte-Brun, t. 1, p. 140.*

*Eratosthènes* plaçait la *Taprobane* au midi de l'Inde, à vingt journées de navigation du cap des *Coliaques*, mais d'une navigation infiniment lente; il lui donnait 5,000 stades de long sur 7,000 de large, ou même 8,000 selon *Strabon*: l'île se projetait d'orient en occident vers l'*Ethiopie*, et parallèlement à la côte de l'Inde.

*Malte-Brun, t. 1, p. 154.*

*Gallus*, parti de *Cléopatride* en Egypte avec 10,000 hommes et une flotte considérable, débarqua à *Leuce*, principal port des *Nabathéens*. *Obodas*, roi de cette nation, joignit ses forces à celles de *Gallus* déjà très-épuisées, et fit commander ses troupes par *Sylleus*. Ce traître conduisit les *Romains* par des déserts arides, dans le pays où régnait *Arétas*; il leur fit ensuite traverser l'*Ararène*, et ils n'arrivèrent qu'après une marche forcée et excessivement difficile à *Anagrana* qu'ils saccagèrent: les villes d'*Asca* et d'*Athrulla* eurent le même sort; mais les *Rhamanites* résistèrent, et *Marsyabas* ne fut point prise. *Gallus* revint sur ses pas après avoir vu périr la plus grande



son armée par les maladies, la fatigue, la soif et la faim; il n'avait perdu que sept hommes dans les différens combats qu'il avait livrés.

*Gossellin, Géographie des Grecs, analysée, page 107 et suiv.*

L'intérieur de l'Afrique était presque entièrement inconnu au temps de Strabon; la côte de la Méditerranée seule et les environs du Nil étaient fréquentés par les Grecs. Leur opinion sur l'ensemble de cette partie du monde était, que sa forme ressemblait à celle d'un trapèze; ou même que la côte, depuis le détroit des Colonnes jusqu'à Péluse, pouvait être considérée comme la base d'un triangle rectangle, dont le Nil formait le côté perpendiculaire qui se prolongeait jusqu'à l'Ethiopie et à l'Océan, et dont l'hypothénuse était la côte comprise depuis l'Ethiopie jusqu'au Déroit. Le sommet de ce triangle s'étendait au-delà des limites de la terre habitable, et était par conséquent regardé comme inaccessible; aussi Strabon avoue-t-il qu'il ne peut assigner la largeur précise de cette portion de l'Afrique.

Il ne connaissait guère plus la côte occidentale, puisqu'il dit qu'en passant le Déroit, on trouve une montagne que les Grecs nomment *Atlas* et les Barbares *Dyris*; que de là, s'avancant à l'ouest, on voit le cap *Cotes*, et ensuite la ville de *Tinga* située vis-à-vis *Gades*, à 800 stades de distance; que de ces deux villes aux colonnes d'Hercule il y a aussi 800 stades; qu'au sud de *Tinga* on rencontre le golfe *Emporicus*, où les Phéniciens ont un établissement; que toute la côte après ce golfe est creuse; et que si on en excepte les sinuosités, il faut imaginer qu'elle va droit, entre le midi et l'est, rejoindre le sommet du triangle dont il a parlé.

*Gossellin, Géographie des Grecs analysée, page 109.*

Une erreur qu'on ne peut s'empêcher de relever, parce qu'elle appartient tout entière à Strabon, est d'avoir placé le mont *Atlas* sur le déroit des Colonnes, à l'orient du cap *Cotes*; tandis qu'il ne lui était pas permis d'ignorer que cette montagne devait être beaucoup au-delà, sur la côte occidentale de l'Afrique, baignée par l'Océan Atlantique, auquel elle a donné son nom.

partie de son armée par les maladies; la fatigue, la soif et la faim; il n'avait perdu que sept hommes dans les différens combats qu'il avait livrés,

*Malte-Brun, t. 1, p. 157.*

L'intérieur de l'Afrique était presque entièrement inconnu au tems de Strabon; la côte de la Méditerranée seule et les environs du Nil étaient fréquentés par les Grecs. Leur opinion sur l'ensemble de cette partie du monde était, que sa forme ressemblait à celle d'un trapèze, ou même que la côte, depuis le détroit des Colonnes jusqu'à Péluse, pouvait être considérée comme la base d'un triangle-rectangle, dont le Nil formait le côté perpendiculaire qui se prolongeait jusqu'à l'Ethiopie et à l'Océan, et dont l'hypoténuse était la côte comprise depuis l'Ethiopie jusqu'au déroit. Le sommet de ce triangle s'étendait au-delà des limites de la terre habitable, et était par conséquent regardé comme inaccessible; aussi Strabon avoue-t-il qu'il ne peut assigner la largeur précise de cette portion de l'Afrique.

Il ne connaissait guère plus la côte occidentale, puisqu'il dit qu'en passant le déroit, on trouve une montagne que les Grecs nomment *Atlas*, et les Barbares *Dyris*; que de là, s'avancant à l'ouest, on voit le cap *Cotes*, et ensuite la ville de *Tinga*, située vis-à-vis *Gades*, à 800 stades de distance; que de ces deux villes aux Colonnes d'Hercule il y a encore 800 stades; qu'au sud de *Tinga* on rencontre le golfe *Emporicus* où les Phéniciens avaient eu des établissemens; que toute la côte après ce golfe est creuse; et que si on en excepte les sinuosités, il faut imaginer qu'elle va directement entre le midi et l'est, rejoindre le sommet du triangle dont il a parlé.

*Malte-Brun, t. 1, p. 157 et suiv.*

Une erreur qu'on ne peut s'empêcher de relever parce qu'elle lui appartient tout entière, c'est d'avoir placé le mont *Atlas* sur le déroit des Colonnes, à l'orient du cap *Cotes*, tandis qu'il aurait pu apprendre de Polybe que cette montagne devait être beaucoup au-delà sur la côte occidentale de l'Afrique baignée par l'Océan atlantique, auquel elle a donné son nom.



Gossellin, *Recherches sur la Géographie systématique et positive des Anciens*, tome 1, page 233 et suiv.

Posidonius, parlant de ceux qu'on dit avoir navigué autour de l'Afrique, raconte qu'un certain Eudoxe de Cyzique, député et chargé de faire des libations aux jeux corynthesiens, vint en Egypte, sous le règne d'Evergète second; qu'il eut des conférences avec ce prince et ses ministres, et particulièrement sur la navigation du Nil dans sa partie supérieure. Cet homme observait avec attention les particularités des lieux, et il était d'ailleurs assez instruit.

Dans le même temps, le hasard fit qu'un Indien fut amené au roi, par ceux qui gardaient le fond du golfe Arabique. Ils disaient l'avoir trouvé seul et à demi mort, dans un navire. Ils ne pouvaient savoir ni qui il était, ni d'où il venait, parce qu'ils n'entendaient point son langage. On le mit entre les mains de gens qui lui apprirent le grec : quand il le sut, il conta comment, après s'être embarqué sur les côtes de l'Inde, il s'était égaré, et avait abordé dans le lieu où il fut trouvé, après avoir vu mourir tous ses camarades. Il promit que si on voulait le renvoyer, il montrerait le chemin des Indes aux pilotes que le roi choisirait pour s'embarquer avec lui.

Eudoxe fut du nombre de ceux que le roi nomma. Il partit avec différents objets destinés à faire des présents, et rapporta en échange des aromates et des pierres précieuses, les unes roulées par les fleuves comme les cailloux, les autres tirées du sein de la terre, et formées par la concrétion de l'eau, comme les cristaux le sont chez nous. Mais il fut privé des profits qu'il avait espéré faire, parce que le roi s'appropriait tout ce qu'il rapportait.

Après la mort de ce prince, Cléopâtre sa veuve, prit les rênes du gouvernement, et fit repartir Eudoxe avec plus de marchandises que la première fois. Dans son retour, les vents le portèrent sur la côte de l'Ethiopie : il aborda en quelques lieux, fit amitié avec les habitants, leur donna des vivres, ainsi que du vin et des figes séchées qu'ils ne connaissaient point. Il reçut en échange des secours et des guides, mit par écrit quelques mots de leur langue, et trouva un morceau de bois qui avait formé la partie antérieure d'un navire, sur lequel était sculptée la figure d'un cheval. Comme il apprit que ce fragment avait

Malte-Brun, t. 1, p. 159 et suiv.

Posidonius, en parlant de ceux qu'on prétend avoir navigué autour de l'Afrique, raconte qu'un certain Eudoxus, député de la ville de Cyzique, et chargé de faire des libations aux jeux corinthiens, vint en Egypte, sous le règne d'Evergète second, et qu'il eut des conférences avec ce prince et ses ministres, et particulièrement sur la navigation du Nil dans sa partie supérieure. Cet homme était curieux de connaître les particularités des lieux, et il ne manquait point d'instruction.

Dans le même temps le hasard voulut qu'un Indien fût amené au roi par les gardes-côtes du golfe Arabique : ils disaient l'avoir trouvé seul et à demi-mort dans un navire ; ils ne pouvaient savoir ni qui il était, ni d'où il venait, parce qu'ils n'entendaient point son langage. On le mit entre les mains de gens qui lui apprirent le grec : quand il le sut, il conta comment, après s'être embarqué sur les côtes de l'Inde, il s'était égaré, et avait abordé dans le lieu où il fut trouvé, après avoir vu mourir de faim tous ses camarades. Il promit que, si on voulait le renvoyer, il montrerait le chemin des Indes aux pilotes que le roi choisirait pour s'embarquer avec lui.

Eudoxus fut du nombre de ceux que le roi nomma. Il partit avec différents objets destinés à faire des présents, et rapporta en échange des aromates et des pierres précieuses, les unes roulées par les fleuves parmi les cailloux, les autres tirées du sein de la terre, et formées par la concrétion de l'eau, comme les cristaux se font chez nous ; mais il fut privé des profits qu'il avait espéré faire, parce que le roi s'appropriait tout ce qu'il avait apporté.

Après la mort de ce prince, Cléopâtre, sa veuve, prit les rênes du gouvernement, et fit repartir Eudoxus avec plus de marchandises que la première fois. Dans son retour les vents le portèrent sur la côte de l'Ethiopie ; il aborda en quelques endroits, se lia avec les habitants, leur donna des vivres ainsi que du vin et des figes sèches, denrées qu'ils ne connaissaient point ; il reçut en échange des secours et des guides, mit par écrit quelques mots de leur langue, et trouva un morceau de bois qui avait le bec de proue d'un navire, sur lequel était sculptée la figure d'un cheval. Comme il apprit que ce



fait partie d'un navire venu des plages occidentales, il l'emporta et reprit sa route.

Arrivé en Egypte, il ne trouva plus Cléopâtre sur le trône. Le fils de cette reine y était monté; et Eudoxe fut dépouillé une seconde fois de tout ce qu'il rapportait, parce qu'on découvrit qu'il avait détourné plusieurs objets à son profit. Quant aux débris de navire qu'il avait embarqués, il les exposa dans le marché à l'examen des pilotes, et ils furent reconnus pour avoir fait partie d'un vaisseau de Cadix. Les commerçans de cette ville arment de gros bâtimens; mais les moins riches en ont de petits qu'ils appellent *chevaux*, parce que la figure d'un cheval est représentée sur leur proue. Ils s'en servent pour aller pêcher sur les côtes de la Mauritanie jusqu'au fleuve *Lixus*. Des pilotes reconnurent même ces débris pour avoir appartenu à un navire qui, avec quelques autres, avait tenté de s'avancer plus loin que le *Lixus*, sans qu'aucun d'eux eût jamais reparu.

D'après ces renseignemens, Eudoxe ayant conclu qu'il était possible de faire par mer le tour de l'Afrique, retourna chez lui, et se remit en mer avec tout ce qu'il possédait. Il relâcha d'abord à Dicéarque, ensuite à Marseille, et parcourut ainsi la côte jusqu'à Cadix, annonçant partout son projet. Ayant rassemblé des fonds, il arma dans cette ville un grand navire et deux barques semblables aux bâtimens légers des pirates. Ensuite il embarqua des esclaves musiciens, des médecins, des artisans, et fit voile pour l'Inde, poussé par des vents qui soufflaient de l'ouest sans interruption. Son équipage fatigué le força d'aborder où le vent le portait. Il craignait l'effet du flux et du reflux: ce qu'il craignait arriva; le navire toucha, mais doucement, de sorte qu'il ne fut pas subitement brisé. On eut le temps de sauver les marchandises; et même la plus grande partie des bois du vaisseau, qui servirent à construire une troisième barque aussi grande qu'un bâtiment à cinquante rames. Eudoxe reprit sa route, jusqu'à ce qu'enfin il rencontra des peuples qui parlaient la même langue que celle dont il avait mis quelques mots par écrit; et il en inféra que ces peuples étaient de la même nation que les Ethiopiens chez lesquels il avait abordé autrefois, et semblables à ceux qu'il avait vus dans le palais de Bogus.

fragment avait fait partie d'un navire venu des plages occidentales, il l'emporta et reprit sa route.

Arrivé en Egypte, il ne trouva plus Cléopâtre sur le trône, le fils de cette reine y était monté; et Eudoxus fut dépouillé une seconde fois de tout ce qu'il rapportait, parce qu'on découvrit qu'il avait détourné plusieurs objets à son profit. Quant aux débris de navire qu'il avait embarqués, il les exposa dans le marché à l'examen des pilotes, et ils furent reconnus pour avoir fait partie d'un vaisseau de *Gades*. Les commerçans de cette ville avaient de gros bâtimens; mais les moins riches en ont de petits qu'ils appellent *chevaux*, parce que la figure d'un cheval est représentée sur leur proue; ils s'en servent pour aller pêcher sur les côtes de la Mauritanie jusqu'au fleuve *Lixus*. Quelques pilotes reconnurent même ces débris pour avoir appartenu à un navire qui, avec plusieurs autres, avait tenté de s'avancer plus loin que le *Lixus*, sans qu'aucun d'eux eût jamais reparu.

D'après ces renseignemens, Eudoxus ayant conclu qu'il était possible de faire par mer le tour de l'Afrique, retourna chez lui, et se remit en mer avec tout ce qu'il possédait. Il relâcha d'abord à Dicéarchia (près Naples), ensuite à Marseille; et parcourant ainsi toute la côte jusqu'à Gades, partout il annonçait hautement son projet. Ayant rassemblé des fonds, il arma dans cette ville un grand navire et deux barques semblables aux bâtimens légers des pirates; ensuite il embarqua de jeunes esclaves musiciennes, des médecins, des artisans, et fit voile pour l'Inde, poussé par des zéphyrus qui soufflaient sans interruption: son équipage fatigué le força d'aborder où le vent le portait. Quoiqu'il craignît l'effet du flux et du reflux, le désastre qu'il avait prévu arriva; le grand navire toucha, mais doucement, de sorte qu'il ne fut pas subitement brisé; on eut le temps de sauver les marchandises et même la plus grande partie des bois du vaisseau, qui servirent à construire une troisième barque grande comme un bâtiment à cinquante rames. Eudoxus reprit sa route, jusqu'à ce qu'enfin il rencontra des peuples qui parlaient la même langue que celle dont il avait mis quelques mots par écrit; et il en inféra que ces peuples étaient de la même nation que les Ethiopiens, chez lesquels il avait abordé autrefois, et semblables à ceux



Alors, il abandonna son voyage aux Indes, et commença son retour. Chemin faisant, il aperçut une île déserte, abondante en eau et en bois : il en marqua la position. Arrivé heureusement en Mauritanie, il vendit son navire, et se rendit par terre, auprès de Bogus, à qui il conseilla d'envoyer une flotte vers les lieux d'où il venait. Mais le conseil de ce prince s'y opposa, dans la crainte que, montrant ainsi le chemin aux étrangers, on ne fût exposé à leurs incursions. Eudoxe, apprenant ensuite que sous prétexte de le charger de l'exécution de son projet, on devait l'abandonner dans quelque île déserte, se sauva sur les terres de la domination romaine, et de là passa en Ibérie.

Il arma de nouveau un bâtiment rond, et un autre long, à cinquante rames; l'un propre à tenir le large, l'autre à reconnaître les côtes. Il embarqua des outils de labourage, des graines, des ouvriers pour bâtir des maisons, et recommença son voyage; résolu, si sa navigation se prolongeait jusqu'à une saison trop avancée, d'hiverner dans l'île qu'il avait remarquée précédemment, d'y semer, d'y faire la moisson, et d'achever ensuite la navigation qu'il avait entreprise. Voilà, dit Possidonius, ce que j'ai appris des aventures d'Eudoxe : sans doute que les habitants de Cadix et de l'Ibérie connaissent les particularités de ce dernier voyage.

qu'il avait vus dans le palais de Bogus.

Alors il renonça pour cette fois à son voyage aux Indes. En revenant sur ses pas, il aperçut une île déserte, abondante en eau et en bois; il en marqua la position. Arrivé heureusement en Mauritanie, il vendit son navire, et se rendit par terre auprès de Bogus, à qui il conseilla d'envoyer une flotte vers les lieux d'où il venait. Mais le conseil de ce prince s'y opposa, dans la crainte que, montrant ainsi le chemin aux étrangers, on ne fût exposé à leurs incursions. Eudoxus apprenant ensuite que, sous prétexte de le charger de l'exécution de son projet, on devait l'abandonner dans quelque île déserte, se sauva sur les terres de la domination romaine, et de là passa en Ibérie.

Il arma de nouveau un bâtiment rond et un autre long à cinquante rames, l'un propre à tenir le large, l'autre à reconnaître les côtes; il embarqua des outils de labourage, des graines, des ouvriers pour bâtir des maisons, et recommença son voyage, résolu, si la navigation se prolongeait jusqu'à une saison trop avancée, d'hiverner dans l'île qu'il avait remarquée précédemment, d'y semer, d'y faire la moisson, et d'achever ensuite la navigation qu'il avait entreprise. Voilà, dit Possidonius, ce que j'ai appris des aventures d'Eudoxus : sans doute que les habitants de Gades et de l'Ibérie connaissent les particularités de ce dernier voyage.

Nous remarquerons que tout le récit qu'on vient de lire est *traduit* de Strabon; et nous nous extasierons encore sur le *hasard* qui fait que M. Malte-Brun traduisant, au bout de douze ans, le passage déjà traduit par M. Gossellin, ne se trouve différer de lui que de huit à dix mots sur quatre grandes pages! Qu'imagine ensuite le compilateur danois pour éviter toute apparence d'avoir copié le savant français? il griffonne un petit paragraphe qu'il intitule pompeusement : *Défense d'Eudoxus contre M. Gossellin*. Le moyen de se persuader que l'on pille l'auteur que l'on combat! Mais poursuivons, et nous apprendrons à connaître la tactique de ce forban littéraire :



Gossellin, *Géographie des Grecs analysée*, page 105.

Après avoir vu le *Delta* et visité le Nome *Arsinoïtes* jusqu'au lac *Mœris*, Strabon s'embarque sur un canal parallèle au Nil, qu'il prend pour le Nil même, et qui le conduit par *Oxyrinchus* à *Phylace Thebaica*. Là il croit rencontrer un canal qui menait à *Tanis* (1). C'était cependant le véritable lit du Nil qu'il avait cessé de voir depuis *Memphis*. Il est probable que la rapidité du fleuve ne permettait pas de le remonter facilement, et que l'on se servait des canaux pour parvenir dans la haute Egypte. Mais un géographe pouvait-il se méprendre sur la route qu'il suivait, et ignorer le grand nombre de villes qu'il aurait dû rencontrer, s'il avait réellement navigué sur le Nil?

Strabon ne rentra dans le véritable lit de ce fleuve qu'à *Panopolis* ou *Chemmis*. Il parle des villes qu'il avait rencontrées comme si elles avaient été situées sur le Nil même; quoiqu'elles en fussent toutes éloignées, et baignées par les eaux d'un canal qu'on ne doit pas confondre avec le Nil dont il suivait le cours.

Gossellin, *Recherches sur la Géographie systématique et positive des Anciens*, tome 1, page 151.

« La première des îles Fortunées s'appelle *Ombrios*. On n'y voit aucun vestige d'édifices. Dans ses montagnes il existe un étang et des arbres semblables à la fêrûle : les uns sont noirs, on en exprime une eau amère; les autres sont blancs, on en tire une eau agréable à boire.

» La seconde se nomme *Junonia*; elle ne renferme qu'un petit temple bâti en pierres.

» Près de *Junonia* est une autre île du même nom, mais plus petite.

» Ensuite, vient *Capraria*, remplie de grands lézards.

» Vis-à-vis de ces îles, est *Nivaria*, ainsi nommée des brouillards et des neiges qui la couvrent en tout tems.

» Près de *Nivaria* est *Canaria*; elle doit son nom à la multitude de chiens d'une grandeur énorme qu'elle nourrit. . . . »

(1) Strabon, xvii.

Malte-Brun, t. 1, p. 163.

Après avoir vu le *Delta* et visité le Nome *Arsinoïtes* jusqu'au lac *Mœris*, Strabon s'embarque sur un canal parallèle au Nil, qu'il prend pour le Nil même, et qui le conduit par *Oxyrinchus* à *Pylace Thebaica*. Là il croit rencontrer un canal qui menait à *Tanis* (1); c'était cependant le véritable lit du Nil qu'il avait cessé de voir depuis *Memphis*. Il est probable que la rapidité du fleuve ne permettait pas de le remonter facilement, et que l'on se servait des canaux pour parvenir dans la Haute-Egypte; mais un géographe devait-il se méprendre sur la route qu'il suivait, et ignorer le grand nombre de villes qu'il aurait dû rencontrer s'il avait réellement navigué sur le Nil?

Strabon ne rentra dans le véritable lit de ce fleuve qu'à *Panopolis* ou *Chemmis*. Il parle des villes qu'il avait rencontrées comme si elles avaient été situées sur le Nil même, quoiqu'elles en fussent toutes éloignées et baignées par les eaux d'un canal qu'on ne doit pas confondre avec le Nil dont il suivait le cours.

Malte-Brun, t. 1, p. 192.

« La première des îles Fortunées s'appelle *Ombrios* : on n'y voit aucun vestige d'édifices; dans ses montagnes il existe un étang, et des arbres semblables à la fêrûle : les uns sont noirs, on en exprime une eau amère; les autres sont blancs, on en tire une eau agréable à boire.

La seconde se nomme *Junonia*; elle ne renferme qu'un petit temple bâti en pierres.

Près de *Junonia* est une autre île du même nom, mais plus petite.

Ensuite vient *Capraria*, remplie de grands lézards.

On voit de ces îles *Nivaria*, ainsi nommée des brouillards et des neiges qui la couvrent en tout tems.

Près de *Nivaria* est *Canaria*; elle doit son nom à la multitude de chiens d'une grandeur énorme qu'elle nourrit. »

(1) Strabon, xvii.

Ce passage est tiré de Pline : admirons encore l'étonnante conformité qui existe entre M. Malte-Brun tra-



*duisant*, en 1810, et M. Gossellin *qui avait traduit* en 1790 ! Nous allons voir une conformité plus surprenante encore :

*Gossellin, Géographie des Grecs analysée, page 126.*

Au temps de Ptolémée on avait passé le Sund, et l'on était parvenu jusqu'au fleuve *Chesinus*, que M. d'Anville dit être la rivière de Perna (1). Nous pensons qu'il se trompe, et que le *Chesinus* doit répondre à la Duna, puisque Ptolémée ne compte que trois fleuves principaux entre celui-ci et la Vistule, et qu'on les retrouve aujourd'hui ; savoir,

Le *Chronus*, répondant au Prégel ; qui passe à Königsberg ;

Le *Rhubon*, qui répond au Niémen ;

Et le *Turuntus*, qui ne peut être que la rivière de Windaw.

Nous observons que Ptolémée donnant 58° 30' de longitude à l'embouchure du *Chesinus*, si on réduit ces degrés suivant la méthode que nous avons indiquée, on reconnaîtra que la carte que Ptolémée copiait, ne donnait à l'embouchure du *Chesinus* que 41° 47' de longitude, et que c'est à 15 minutes près celle de la Duna prise au-dessous de Riga, à l'endroit même où elle se jette dans la mer.

(1) D'Anville, 1, 323.

*Malte-Brun, t. 1, p. 295.*

La côte connue de ce géographe s'étend jusqu'au fleuve *Chesinus*, que d'Anville croit être la rivière de Perna (1). Nous pensons qu'il se trompe, et que le *Chesinus* doit répondre à la Duna, puisque Ptolémée ne compte que trois fleuves principaux entre celui-ci et la Vistule, et qu'on les retrouve tous, savoir :

Le *Chronus*, répondant au Prégel qui passe à Königsberg ;

Le *Rhubon*, qui répond au Niémen, et dont le nom marquait probablement qu'il formait la limite entre les Wendes et les Sarmates ;

Enfin le *Turuntus*, qui ne peut être que la rivière Windaw.

Nous observons que Ptolémée donnant 58 deg. 30 m. de longitude à l'embouchure du *Chesinus*, si on réduit ces degrés, suivant la méthode indiquée par M. Gossellin, on reconnaîtra que la carte hydrographique que Ptolémée copiait, ne donnait à l'embouchure du *Chesinus* que 41 degrés 47 minutes de longitude, et que c'est à 15 minutes près celle de la Duna prise au-dessous de Riga, à l'endroit même où elle se jette dans la mer.

(1) D'Anville, 1, 323.

*Nous pensons, nous observons !* Et qui donc ici a *pensé*, a *observé* ? est-ce l'auteur original, ou celui qui le copie ? *Nous*, dans la bouche de M. Malte-Brun, veut dire : M. Gossellin. Mais le lecteur veut-il bien remarquer comme le compilateur a intercalé le nom du savant, pour faire croire qu'il a fait usage de la méthode donnée par celui-ci, et que la découverte de l'identité du *Chesinus* et de la *Duna* lui appartient en propre.

L'ouvrage de M. Malte-Brun est plein de ces petits subterfuges, au moyen desquels il s'approprie sans difficulté, et sans qu'on puisse trop le lui prouver matériellement, le résultat d'un grand nombre de recherches et de travaux extrêmement pénibles.

L'adresse du compilateur est de s'emparer des idées des autres, de changer souvent le style des phrases



qu'il copie, de citer, comme étant le fruit de ses élucubrations, les autorités sur lesquelles l'auteur qu'il pille a fondé son sentiment. C'est ainsi que ses pages se trouvent hérissées de citations de livres qu'il n'a point lus. Son érudition est une érudition d'emprunt; l'observateur le moins exercé s'en aperçoit fréquemment, parce que ces citations, dont le compilateur fait étalage, sont souvent mal placées, et ne se rapportent pas toujours à ce qu'il dit. Je n'en citerai qu'un seul exemple; mais il peut s'appliquer à mille autres :

M. Malte - Brun nous dit (Précis de la Géographie universelle, tom. 1<sup>er</sup>, pag. 104) : *C'est ainsi qu'Eratosthènes, en évaluant les stades à 700 par degré, plaça Thule à 66 degrés, ou sous le cercle polaire.* Et il cite Strabon, lib. II, page 163.

D'abord, il fallait citer lib. I, p. 63; mais Strabon ne dit pas qu'Eratosthènes plaçait *Thule* sous le cercle polaire. Il dit seulement qu'*Eratosthènes comptait 11,500 stades depuis le parallèle du Boristhènes jusqu'à celui de Thule.* C'est M. Gossellin qui, dans sa *Géographie des Grecs analysée* (page 12), et dans le tableau n° 1, ainsi que dans ses notes sur le Strabon français (p. 155), a fait voir que la mesure précédente, jointe à d'autres mesures que Strabon ne rapporte pas dans l'endroit cité, plaçait *Thule* (dans l'opinion d'Eratosthènes) sous le 66<sup>e</sup> deg. 8 min. 34 secondes de latitude.

C'est encore M. Gossellin qui va faire les frais de toute l'érudition contenue dans les articles suivans :

*Gossellin, Géog. des Grecs anal. p. 127.*

A l'orient de la Chersonèse Cimbrique ou du Jutland, Ptolémée place quatre îles sous le nom de *Scandix insulæ*.

Les trois plus petites répondent à celles de Laland, de Funen et de Seeland, qui font partie du Danemarck.

La quatrième représentait la Scanie. La grande étendue de la mer Baltique n'avait pas encore permis aux Romains de la parcourir tout entière. Entraîné d'ailleurs par les écrits de Pythéas, on croyait encore que la Scandinavie ne tenait pas à la terre ferme. Cette quatrième île représente donc celle qui est nommée *Basilis* ou *Baltia* par Pythéas.

*Malte-Brun, t. I, p. 296.*

A l'orient de la Chersonèse cimbrique ou du Jutland, Ptolémée place quatre îles sous le nom de *Scandix insulæ*.

Les trois plus petites répondent à celles de Laland, de Fionie et de Seeland, qui font partie du Danemarck.

La quatrième, à laquelle il donne en particulier le nom de *Scandia*, représentait la Scanie. La grande étendue de la mer Baltique n'avait pas encore permis aux Romains de la parcourir toute entière. Entraîné, d'ailleurs, par les écrits de Pythéas, on croyait encore que la Scandinavie ne tenait pas à la terre ferme. Cette quatrième île paraît représenter celle qui avait été nommée *Basilis* ou *Baltia* par Pythéas.



Gossellin, Géographie des Grecs  
analysée, page 128.

Malte-Brun, t. 1, p. 297.

L'Angleterre, les côtes occidentales de la Gaule, et le nord de l'Espagne, présentent un accroissement de connaissances de détail étonnant pour le temps écoulé depuis Strabon, qui avait à peine des notions sur l'existence de ces contrées. La Géographie des Grecs semblerait avoir beaucoup plus gagné dans ces pays lointains que dans la Méditerranée. La forme tout à fait barbare que Ptolémée donne encore à l'Italie, est un exemple de ces circonstances qui, laissant les sciences stationnaires dans certaines parties, hâtent leurs progrès dans d'autres.

Cependant la Méditerranée n'offre plus un asservissement rigoureux aux bases qu'Eratosthènes et Strabon avaient suivies; on remarque dans les longitudes et dans les latitudes un tâtonnement qui annonce des combinaisons nouvelles, et des efforts pour arriver à une plus grande perfection. Il est vrai que ces efforts ne sont pas tous également heureux: mais le détroit de Sicile n'est plus, dans Ptolémée, sous le parallèle du détroit des Colonnes; il y prend, à huit minutes près, la hauteur qu'il doit occuper.

La Sicile est déjà mieux orientée; et quoique l'on y remarque encore de grands défauts, l'intervalle compris entre le cap Pélore et le *Pachynum* n'y est plus compté dans le sens direct de la longitude comme on l'avait fait jusqu'alors.

La position de Carthage y est encore soumise à la latitude beaucoup trop méridionale du promontoire Lilybée, ce qui fait fuir la côte septentrionale de l'Afrique vers le sud, et en altère les contours dans toute son étendue jusqu'au détroit de *Gades*. Cette fausse latitude contribue d'abord à faire disparaître le grand enfoncement des Syrtes dans la carte de Ptolémée; et le Péloponèse, y étant placé à 20° 16' trop au midi, comprime d'un autre côté le cap *Phycus*, le rend très-peu sensible, et donne à la côte une direction presque parallèle à l'équateur jusqu'à Alexandrie.

Cette ville est située dans Ptolémée plus à l'orient que Rhodes, et presque sous le méridien du cap *Sacré* de Lycie, comme la nature l'exige. Il nous a paru qu'Artémidore avait proposé cette correction dans les cartes d'Eratosthènes, et que Strabon l'avait mal comprise.

L'Angleterre, les côtes occidentales de la Gaule et le nord de l'Espagne, présentent un accroissement de connaissances de détail étonnant pour le temps écoulé depuis Strabon, qui avait à peine des notions sur la configuration de ces contrées. La géographie semblerait avoir beaucoup plus gagné dans ces pays lointains que dans la Méditerranée. La forme barbare que Ptolémée assigne encore à l'Italie, est un exemple frappant de ces circonstances qui, hâtant les progrès des sciences dans certaines parties, les laissent stationnaires dans d'autres.

Cependant la Méditerranée n'offre plus un asservissement rigoureux aux bases qu'Eratosthènes et Strabon avaient suivies; on remarque dans les longitudes et dans les latitudes un tâtonnement qui annonce des combinaisons nouvelles, et des efforts pour arriver à une plus grande perfection. Le détroit de Sicile n'est plus dans Ptolémée sous le parallèle du détroit des Colonnes: il y prend, à 8 minutes près, la hauteur qu'il doit occuper.

La Sicile même est déjà mieux orientée; et quoique l'on y remarque encore de grands défauts, l'intervalle compris entre le cap Pélore et celui de *Pachynus* n'y est plus tracé directement de l'est à l'ouest, comme on l'avait fait jusqu'alors.

La position de Carthage y est encore assujétie à la latitude beaucoup trop méridionale du promontoire Lilybée, ce qui force Ptolémée à refouler la côte septentrionale de l'Afrique vers le sud, et à en altérer les contours dans toute son étendue jusqu'au détroit de *Gades*. Le grand enfoncement des Syrtes disparaît, et le Péloponèse, étant placé trop au midi, comprime d'un autre côté la Cyrénaïque, et donne à la côte une direction presque est et ouest jusqu'à Alexandrie.

Cette ville est située, dans Ptolémée, plus à l'orient que Rhodes, et presque sous le méridien du cap *sacré* de Lycie, comme la nature l'exige. Il a paru à M. Gossellin qu'Artémidore avait déjà proposé cette correction dans les cartes d'Eratosthènes, et que Strabon l'avait mal comprise.



La différence entre le méridien de Rhodes et celui de l'Hellespont se fait sentir dans les tables de Ptolémée. On y voit un commencement d'inclinaison dans la Propontide ; mais on ne la jugeait pas encore assez forte, pour que l'on pensât à corriger la latitude de Byzance donnée par Pythéas.

La différence entre le méridien de Rhodes et celui d'Hellespont se fait sentir dans les tables de Ptolémée. On y voit un commencement d'inclinaison dans la Propontide ; mais on ne la jugeait pas encore assez forte pour que l'on pensât à corriger la latitude de Byzance, donnée par Pythéas.

Le paragraphe que l'on vient de lire se distingue par un trait de bonne-foi trop rare chez le copiste de M. Gossellin, pour ne pas lui en faire honneur. Nous avons vu plus haut que lorsque ce savant *pensait et observait*, M. Malte-Brun disait sans façon : *Nous pensons, nous observons* ; mais ici le texte français portant : *Il nous a paru*, le Danois a répété avec candeur : *Il a paru à M. Gossellin*. La voix de la justice peut donc encore se faire entendre par moment dans l'ame d'un plagiaire ! mais vous allez le voir retomber dans ses pirateries :

Gossellin, *Géographie des Grecs analysée*, page 131.

Ptolémée, qui n'admettait point la communication de l'Océan Atlantique avec la mer Erythrée, pensait au contraire que la côte occidentale de l'Afrique, après avoir formé un golfe médiocrement enfoncé, et qu'il nomme *Hespericus*, s'étendait indéfiniment entre le sud et l'ouest : de même qu'il croyait que celle de l'Afrique orientale, après le cap *Prasum*, allait rejoindre la côte de l'Asie au midi de *Catigara*. On a vu que l'opinion qui divisait les mers en de grands bassins isolés les uns des autres, avait été soutenue par Hipparque : il doit paraître étonnant que l'école d'Alexandrie fût encore dans cette erreur au siècle de Ptolémée.

Malte-Brun, t. 1, p. 299.

Ptolémée, qui n'admettait point la communication de l'Océan atlantique avec la mer Erythrée, pensait, au contraire, que la côte occidentale de l'Afrique, après avoir formé un golfe médiocrement enfoncé, et qu'il nomme *Hespericus*, s'étendait infiniment entre le sud et l'ouest ; de même qu'il croyait que celle de l'Afrique orientale, après le cap *Prasum*, allait rejoindre la côte de l'Asie au midi de *Catigara*. Cette opinion qui divisait les mers en de grands bassins isolés les uns des autres, avait été soutenue par Hipparque : il ne doit pas paraître étonnant que l'école d'Alexandrie revînt à cette erreur au siècle de Ptolémée.

J'espère que le lecteur n'aura pas négligé de remarquer dans ces dernières lignes la noble fierté de notre Danois : *Il doit paraître étonnant*, dit M. Gossellin ; *il ne doit pas paraître étonnant*, dit au contraire M. Malte-Brun. Que l'on ose prétendre encore qu'il copie servilement ! Nous allons le voir, il est vrai, enlever d'un coup six grandes pages à M. Gossellin : mais nous prions d'observer qu'en revanche il cite deux fois cet académicien :



Après l'embouchure orientale du Gange, confondue avec celle de la rivière de Megna, Ptolémée place le fleuve *Latamedā*, qui répond à la rivière de Morée. *Baracura Emporium* n'est point Shatigan ou Islamabad, comme on l'a cru. Cette position se retrouve dans un lieu nommé Barracoon, situé entre la rivière de Morée et celle de Curmfullée, qui est le *Tocosanna* de Ptolémée. La ville de *Sambra* peut répondre à Santatoli; et les rivières de Rajoo et de Dombac représentent les fleuves *Sadus* et *Temala*.

Le promontoire *Temala*, qui répond au cap Botermango d'aujourd'hui, est, dans Ptolémée, le commencement du *Sabaracus Sinus*. A la hauteur de Botermango, la mer forme un golfe qui reçoit la rivière d'Aracan comme le *Sabaracus* reçoit le *Besynga*. La rivière d'Aracan se reconnaît encore pour être le *Besynga*, par le nom de Béting que porte une petite isle située à son embouchure.

Au sud de ce golfe, une ville, que l'on rencontre sous le nom de Barabon, répond à *Berabæ*: le petit cap qui vient après, et l'enfoncement de la côte où était située Tacola, se retrouvent dans la pointe de Négrais appelée aussi Négrailles par les marins.

Ce qui caractérise le plus la Chersonèse d'Or dans Ptolémée, est l'embouchure d'un grand fleuve qui vient s'y diviser en trois branches avant de se jeter dans la mer. Ces canaux ont paru si considérables, que chacun d'eux portait le nom de fleuve; on les appelait *Chrysoana*, *Palandas* et *Attabas*. Il faut remarquer que Ptolémée ne donne aucun nom à ce fleuve au-dessus de sa division, et qu'il n'indique point le lieu de ses sources comme il le fait pour tous les autres; d'où l'on peut conclure qu'il ignorait toute la partie de son cours qui traversait le *Lestorum Regio*.

On voit en effet que Ptolémée n'avait aucune connaissance de l'intérieur de cette contrée, puisqu'il n'y détermine la position d'aucun lieu. Elle était habitée par un peuple de brigands chez lequel on évitait de passer; et les Indiens que le commerce attirait chez les Sines, suivaient une route tracée au nord de ce pays.

Cette route rencontrait un fleuve considérable nommé *Daona*, que Ptolémée conduit jusqu'à la ville du même nom

Après l'embouchure orientale du Gange, confondue avec celle de la rivière de Megna, Ptolémée place le fleuve *Latamedā* qui répond à la rivière de Morée. *Baracura-Emporium* se trouve dans un lieu nommé Barracoon, situé entre la rivière de Morée et celle de Curmfullée, qui est le *Tocosanna* de Ptolémée. La ville de *Lambra* peut répondre à Santatoli; et les rivières de Zajoo et de Dombac représentent les fleuves *Sadus* et *Temala*.

Le promontoire *Temala*, qui répond au cap Botermango d'aujourd'hui, est, dans Ptolémée, le commencement du golfe *Sabaracus*. A la hauteur de Botermango, la mer forme un golfe qui reçoit la rivière d'Aracan, comme le *Sabaracus* reçoit le *Besynga*. La rivière d'Aracan se reconnaît encore pour être le *Besynga*, par le nom de Béting que porte une petite île située à son embouchure.

Au sud de ce golfe, la ville de Baraton répond à *Berabæ*: le petit cap qui vient après, et l'enfoncement de la côte où était située Tacola, se retrouvent dans la pointe de Négrais.

Ce qui caractérise le plus la Chersonèse d'Or dans Ptolémée, est l'embouchure d'un grand fleuve qui vient s'y diviser en trois branches avant de se jeter dans la mer. Ces canaux ont paru si considérables que chacun d'eux portait le nom de fleuve; on les appelait *Chrysoana*, *Palandas* et *Attabas*. Ptolémée ne donne aucun nom à ce fleuve au-dessus de sa division, et il n'indique point le lieu de ses sources.

Ce géographe n'avait aucune connaissance de l'intérieur de la contrée nommée *Lestorum regio*, puisqu'il n'y détermine la position d'aucun lieu. Elle était habitée par un peuple de brigands chez lequel on évitait de passer; les Indiens que le commerce attirait chez les Sines, suivaient une route tracée au nord de ce pays.

Cette route rencontrait un fleuve considérable nommé *Daona* ou *Doanas*, que Ptolémée conduit jusqu'à la



qu'habitaient les *Daonæ*. De là jusqu'à son embouchure, le cours de ce fleuve, n'étant appuyé d'aucune position intermédiaire, fait assez voir qu'il est tracé au hasard. Nous pensons qu'il doit être le même que celui qui vient se rendre dans la Chersonese d'Or, et que c'est faute de l'avoir bien connu que Ptolémée en a interrompu le cours.

Nous pensons de plus que ce fleuve *Daona* et celui de la Chersonese d'Or, joints ensemble, représentaient la rivière d'Ava, qui, en descendant du nord, vient former une grande presqu'île, dans laquelle elle se divise en trois bras principaux, orientés précisément comme les fleuves *Chrysoana*, *Palandas* et *Attabas*. La preuve que les deux fleuves de Ptolémée ne doivent en former qu'un seul, et ne peuvent se rapporter qu'à la rivière d'Ava, est la position de la ville de *Daona* sur le fleuve du même nom, puisque cette ville existe encore sur la rivière d'Ava, et se nomme actuellement *Dana-plou*.

Plaçons-nous maintenant à la pointe de Bragu, où était autrefois *Zabæ*, et consultons la route que tenaient les navigateurs pour se rendre de cette échelle à *Catigara*, principal entrepôt du commerce des Sines.

Marin de Tyr, qui avait rapporté les itinéraires dont Ptolémée a fait usage, disait que les navigateurs qui partaient de *Zabæ* pour *Catigara*, dirigeaient leur route vers le midi, et encore plus vers leur gauche : c'est-à-dire qu'ils couraient dans une direction sud-est.

Or, en partant de la pointe de Bragu, cette route mène directement à la côte occidentale du royaume de Sian, qui doit par conséquent représenter le pays des Sines.

Ce pays, suivant Marin, Ptolémée, et Marcien d'Héraclée, devait être terminé au nord par les *Seres*, au levant et au midi par des terres inconnues, et au couchant par la mer.

On peut voir que, dans tous les parages de l'Inde, il n'y a que la seule côte occidentale du royaume de Sian qui soit précisément orientée comme ce passage l'exige.

Il est étonnant qu'on ne se soit pas aperçu qu'en plaçant les Sines au-delà des détroits de Malaca et de Sincapura, comme on l'a fait jusqu'aujourd'hui, c'était intervertir absolument le sens de ces passages ; que c'était vouloir persuader que les anciens se trompaient sur la direction de leur route, jusqu'au

ville du même nom qu'habitaient les *Daonæ*. De là jusqu'à son embouchure, le cours de ce fleuve n'étant appuyé d'aucune position intermédiaire, fait assez voir qu'il est tracé au hasard. Il paraît être le même que celui qui vient se rendre dans la Chersonese d'Or ; et

.....  
 .....  
 .....  
 .....  
 .....  
 .....

tous ces bras de fleuve, joints ensemble, peuvent représenter le Delta formé par la rivière d'Ava, partagée en trois bras principaux, orientés précisément comme les fleuves *Chrysoana*, *Palandas* et *Attabas*. La preuve que les deux fleuves de Ptolémée ne peuvent se rapporter qu'à la rivière d'Ava, c'est la position de la ville *Daona* sur le fleuve du même nom, puisque cette ville existe encore sur la rivière d'Ava, et se nomme actuellement *Dana-Plou*.

Plaçons-nous maintenant à la pointe de Bragu où était autrefois *Zabæ*, et consultons la route que tenaient les navigateurs pour se rendre de cette échelle à *Catigara*, principal entrepôt du commerce des Sines.

Marin de Tyr, qui avait rapporté les itinéraires dont Ptolémée a fait usage, disait que les navigateurs, en partant de *Zabæ* pour *Catigara*, dirigeaient leur route vers le midi, et encore plus vers leur gauche : c'est-à-dire, qu'ils couraient dans une direction sud-est.

Or, en partant de la pointe de Bragu, cette route mène directement à la côte occidentale du royaume de Sian ou Siam, qui doit par conséquent représenter le pays des Sines.

Ce pays, suivant Marin, Ptolémée et Marcien d'Héraclée, devait être terminé au nord par les *Seres*, au levant et au midi par des terres inconnues, et au couchant par la mer.

Il est facile de voir que, dans tous les parages de l'Inde, la côte occidentale du royaume de Sian est la seule qui soit précisément orientée comme ce passage l'exige.

Il est étonnant qu'avant M. Gossellin on ne se soit pas aperçu qu'en plaçant les Sines au-delà des détroits de Malaca et de Sincapura, comme on l'a fait jusqu'aujourd'hui, c'était intervertir absolument le sens de ces passages ; que c'était vouloir persuader que les anciens se trompaient sur la direction de







avaient engagé l'ancienne Compagnie française des Indes orientales à y établir un comptoir, qu'une révolution lui enleva peu de tems après.

L'analogie qu'on vient de remarquer entre deux villes également intéressantes à reconnaître, est encore confirmée par le nom du pays même où elles sont situées; car ce qu'on appelle royaume de Sian, ou Tsian comme disent les Malais, et qu'une prononciation vicieuse nous fait écrire Siam, présente la même conformité avec le nom de Sines ou *Sinæ* que ces peuples portaient autrefois.

La dernière de ces observations n'avait point échappé à Isaac Vossius; mais il a eu tort d'en conclure que la ville de Sian devait représenter la capitale des Sines de Ptolémée, qu'il nomme indifféremment *Sinæ* ou *Thinæ*. Vossius n'a point fait attention que *Thinæ* était l'ancienne capitale de ces peuples; que le nom de *Sinæ metropolis* est moderne par rapport à Ptolémée, et qu'il n'a été employé que long-tems après lui, lorsque des navigateurs ont apporté en Europe des notions confuses sur l'existence de Sian, devenue plus florissante que Tana-sérin. Nous ne trouvons pas en effet que le nom de *Sinæ metropolis* ait été en usage avant le commencement du sixième siècle. Le premier auteur qui en parle nous paraît être Etienne de Byzance qui écrivait sous Anastase.

C'est aussi de Sian que parle l'Edrissi, sous le nom de *Sinia Sinarum*, en la plaçant dans la partie orientale du pays des Sines; tandis que, d'un autre côté, il indique la situation de *Caitaghora* ou *Catigara*, ville d'un grand commerce, à l'embouchure d'un fleuve, sur la côte occidentale des Sines, baignée par la mer des Indes; ce qui s'accorde parfaitement avec la position de Merghi.

Ajoutons que *Thinæ* ou *Sinæ* est toujours donnée, dans le texte grec, pour être à plusieurs degrés au nord de l'équateur; au lieu que, dans le texte latin, elle est toujours placée à trois degrés au midi de ce cercle. Il faut donc croire qu'on a constamment cherché à indiquer la position de deux villes différentes, et qu'elles ne doivent pas être confondues ensemble, comme l'a fait l'interprète latin de Ptolémée, et Vossius après lui. Nous pensons que *Thinæ* ou Tana-sérin doit être regardée comme l'ancienne métropole de Sines, et *Sinæ* ou Sian comme

l'ancienne compagnie française des Indes-Orientales à y établir un comptoir qu'une révolution lui enleva peu de tems après.

L'analogie qu'on vient de remarquer entre deux villes également intéressantes à connaître, est encore confirmée par le nom du pays même où elles sont situées; car la dénomination moderne du royaume de Sian, ou *Tsian*, comme disent les Malais, présente assez de conformité avec le nom de *Sinæ* que ces peuples portaient autrefois.

La dernière de ces observations n'avait point échappé à Isaac Vossius; mais il a eu tort d'en conclure que la ville de Sian devait représenter la capitale des Sines de Ptolémée, qu'il nomme indifféremment *Sinæ* ou *Thinæ*. Vossius n'a point fait attention que *Thinæ* était l'ancienne capitale de ces peuples; que le nom de *Sina metropolis* est moderne par rapport à Ptolémée, et qu'il n'a été en usage qu'au commencement du sixième siècle. Le premier auteur qui en parle, nous paraît être Etienne de Byzance, qui écrivait sous Anastase.

C'est aussi de Sian que parle Edrisi, sous le nom de *Sinia Sinarum*, en la plaçant dans la partie orientale du pays des Sines; tandis que, d'un autre côté, il indique la situation de *Caitaghora* ou *Catigara*, ville d'un grand commerce, à l'embouchure d'un fleuve, sur la côte occidentale des Sines, baignée par la mer des Indes; ce qui s'accorde parfaitement avec la position de Merghi.

On pourrait ajouter que *Thinæ* ou *Sinæ* est toujours donnée, dans le texte grec, pour être à plusieurs degrés au nord de l'équateur, au lieu que, dans le texte latin, elle est toujours placée à trois degrés au midi de ce cercle; on pourrait en conclure qu'on a constamment cherché à indiquer la position de deux villes différentes, et que *Thinæ* ou Tana-Sérin doit être regardée comme l'ancienne métropole des Sines, tandis que *Sinæ* ou Sian

.....  
 .....  
 .....



une ville qui n'est devenue la capitale du pays, que dans des siècles postérieurs à celui de Ptolémée.

Ptolémée rapporte qu'à *Thinæ* le plus long jour est de 12 heures 47 minutes 30 secondes; et que le soleil passe deux fois l'année au zénith de cette ville, lorsqu'il est éloigné du tropique du *Cancer* de 58 degrés (de l'écliptique). Ces deux observations, au lieu de placer *Thinæ* à 3° de l'équateur, s'accordent au contraire pour la fixer vers 13° 30' de latitude boréale, qui est celle de Tana-sérin, à 1° 43' près. Elles acheveraient donc de compléter toutes les preuves que nous avons réunies sur l'identité de ces deux villes. Mais, quelque avantage que nous puissions tirer de cette remarque, nous ne la présenterons ici que comme un moyen secondaire.

La recherche de *Thinæ* nous a fait laisser en arrière la description du *Grand Golfe* qui doit baigner une partie de la côte des Sines. On le reconnaît dans celui de Martaban. La plus intéressante des positions est celle du *Serus*, que Ptolémée place précisément dans le fond du golfe: ce fleuve répond à celui du Pégu. La ville de *Tomara*, située sur sa rive gauche, près de son embouchure, se retrouve aujourd'hui dans un lieu appelé *Marrarco*, dont le nom n'a souffert qu'une légère altération dans l'arrangement des syllabes. *Aspithra*, qui vient après, doit être Martaban, située, comme elle, à une petite distance de la mer, et sur un fleuve peu considérable. Enfin *Rhabana* et le fleuve *Ambastus* peuvent se rapporter à Tavay et à la rivière du même nom.

Nous avons reconnu plus haut le *Senus* et le *Cotiaris* dans les deux rivières qui baignent les murs de Tana-sérin. Le reste de la côte, qu'on savait se diriger vers le midi, a fait naître l'idée qu'elle se prolongeait jusqu'en Afrique, où elle allait joindre le promontoire *Prasum*. Les auteurs modernes, qui ont placé les Sines chez les Chinois ou dans la Cochinchine, n'ont pas fait attention que, si les connaissances d'Hipparque et de Ptolémée s'étaient étendues jusque-là, jamais ils n'auraient imaginé que cette côte retournât à l'occident pour former un vaste bassin de la mer Erythrée. Tous

serait une ville devenue la capitale du pays dans des siècles postérieurs à celui de Ptolémée.

Ptolémée rapporte qu'à *Thinæ* le plus long jour est de 12 heures 47 minutes 30 secondes, et que le soleil passe deux fois l'année au zénith de cette ville, lorsqu'il est éloigné du tropique du *Cancer* de 58 degrés de l'écliptique. Ces deux observations, au lieu de placer *Thinæ* à 3 degrés de l'équateur, s'accordent au contraire pour la fixer vers 13 degrés 30 minutes de latitude boréale, qui est celle de Tana-Serim, à 1 degré 43 minutes près. Elles acheveraient donc de compléter toutes les preuves que nous avons réunies sur l'identité de ces deux villes; mais comme les innombrables contradictions dont fourmillent les diverses éditions de Ptolémée, jettent quelques doutes sur cet argument, nous n'y insisterons pas.

La recherche de *Thinæ* nous a fait laisser en arrière la description du grand golfe (*Magnus Sinus*), qui doit baigner une partie de la côte des Sines. On le reconnaît dans celui de Martaban. La plus intéressante des positions est celle du fleuve *Serus*, que Ptolémée place précisément dans le fond du golfe: ce fleuve répond à celui du Pégu: son nom indique qu'il descend de la *Serique* ou du Thibet. La ville de *Tomara*, située sur sa rive gauche, près de son embouchure, se retrouve aujourd'hui dans un lieu appelé *Marrarco*, dont le nom n'a subi qu'une légère altération. *Aspithra*, qui vient après, doit être Martaban, située, comme elle, à une petite distance de la mer, et sur un fleuve peu considérable. Enfin, *Rhabana* et le fleuve *Ambastus* peuvent se rapporter à Tavay et à la rivière du même nom.

Nous avons reconnu plus haut le *Senus* et le *Cotiaris* dans les deux rivières qui baignent les murs de Tana-Serim. Le reste de la côte, qu'on savait se diriger vers le midi, a fait naître l'idée qu'elle se prolongeait jusqu'en Afrique où elle allait joindre le promontoire *Prasum*. Les auteurs modernes qui ont placé les Sines chez les Chinois ou dans la Cochinchine, n'ont pas fait attention que, si les connaissances de Ptolémée s'étaient étendues jusque-là, jamais il n'aurait imaginé que cette côte retournât à l'occident pour former de la mer Erythrée un vaste bassin. Tous les rensei-



les renseignemens que les anciens auraient pu recueillir, leur auraient indiqué au contraire que la côte remontait au nord sans interruption.

Cette difficulté a été sentie par quelques géographes du seizième siècle, qui, prenant la presqu'île Malayenne pour la Chersonèse d'Or, se sont vus forcés de supposer à l'Asie une troisième presqu'île beaucoup plus grande que les deux autres, afin d'avoir une côte dirigée au midi et tournée vers l'occident, qui lui représentât celles des Sines de Ptolémée.

La plupart de ces méprises sont l'ouvrage des premiers Portugais qui ont parcouru la mer des Indes. Comme ils n'avaient que Ptolémée pour guide, ils ont cru reconnaître, dans le cap de Romania, le Grand Promontoire des anciens et l'emplacement qu'occupait *Sabana* ou *Zabæ*. Le nom d'*Estreito Sabaon*, qu'ils ont quelquefois appliqué au détroit qui baigne ce cap, etc.

gnemens que les anciens auraient pu recueillir, leur auraient indiqué au contraire que la côte remontait au nord sans interruption.

Cette difficulté a été sentie par quelques géographes du seizième siècle qui, prenant la presqu'île Malayenne pour la Chersonèse d'Or, se sont vus forcés de supposer à l'Asie une troisième presqu'île beaucoup plus grande que les deux autres, afin d'avoir une côte dirigée au midi et tournée vers l'occident, qui leur représentât celles des Sines et de Ptolémée.

La plupart de ces méprises sont l'ouvrage des premiers Portugais qui ont parcouru la mer des Indes. Ayant cru reconnaître, dans le cap de Romania, le grand Promontoire des anciens et l'emplacement qu'occupaient *Sabana* ou *Zabæ*, ils nommèrent le détroit voisin *Estreito Saboan*.

Nous sommes vraiment affligés de voir que dans ce long fragment le compilateur danois est encore retombé dans ses *nous* : *Plaçons-nous, nous pensons, nous paraît être*, les preuves que *nous avons* recueillies, *nous avons* reconnu. Mais, au nom de Dieu, M. Malte-Brun, où voulez-vous qu'on vous *place*? qu'avez-vous *pensé*? qu'est-ce qui vous *paraît* être? quelles preuves avez-vous *recueillies*? qu'avez-vous *reconnu*? Toute votre besogne, en ceci, a été de vous armer d'une grande paire de ciseaux, et d'abattre dans le livre de M. Gossellin les six pages in-4° dont vous aviez besoin pour couvrir votre nudité. Il ne vous a point fallu plus d'efforts pour enfanter tout ce passage sur la mer Caspienne :

Gossellin, *Géog. des Grecs anal.*,  
pag. 133.

Malte-Brun, t. 1, p. 311.

On avait parcouru cette mer dans tout son contour; on savait qu'elle n'était plus un golfe de l'Océan septentrional, et qu'elle en était même fort éloignée, puisque le Wolga avait été remonté jusqu'à ses sources. En supprimant les gorges par où Ératosthènes avait cru que la Caspienne communiquait à l'Océan, on lui avait conservé sa

On avait de nouveau appris que la mer Caspienne n'était pas un golfe de l'Océan septentrional, et qu'elle en était même fort éloignée, puisque le Wolga avait été remonté jusqu'à ses sources. En supprimant les gorges par où Ératosthènes avait cru que la Caspienne communiquait à l'Océan, on lui avait conservé sa forme prolongée



forme prolongée de l'occident à l'orient.

Quant à la partie orientale de la même mer, Ptolémée nous paraît faire une erreur qu'Eratosthènes ni Strabon n'avaient point commise: c'est de porter au nord-est la côte de toute l'Hyrkanie jusqu'au fleuve *Polytimetus*, quoiqu'elle dût aller directement au nord, et diminuer encore la largeur de la Caspienne de ce côté. Il est probable que cette dernière méprise tenait à des notions imparfaites sur l'existence du lac Aral, qu'on a cru si long-tems faire partie de la mer Caspienne.

. . . . . de l'occident à l'orient.

Dans la partie orientale de la même mer, Ptolémée nous paraît faire une erreur qu'Eratosthènes ni Strabon n'avaient point commise; c'est de porter au nord-est la côte de toute l'Hyrkanie jusqu'au fleuve *Polytimetus*, quoiqu'elle dût aller directement au nord; ce qui aurait diminué la largeur de la mer de ce côté. Cette erreur tenait à des notions imparfaites sur le lac Aral, qu'on croyait faire partie de la mer Caspienne.

Et ce malheureux Ptolémée qui vous a paru faire une erreur! Avouez qu'il a dû vous en coûter bien du temps et de la peine pour la vérifier! Je vous avoue, moi, M. Malte-Brun, qu'il m'en coûte beaucoup pour vous suivre ainsi à la piste; j'aurais bientôt atteint à la grosseur d'un volume, si j'extrayais du vôtre tout ce qui ne vous appartient pas. Nos juges voudront bien se contenter maintenant d'une simple indication des objets volés et des endroits où l'on peut les ressaisir.

Tout ce que vous nous dites de la *Sérikie*, par exemple (page 316), est évidemment pillé du *Mémoire* inséré par M. Gossellin dans le *Journal des Savans*: selon votre tactique, vous le citez une fois, avec un air de loyauté; mais vous avez bien soin que ce soit pour une chose presque indifférente.

Votre page 158 sur les côtes orientales et les bornes de l'Afrique a été fabriquée avec les pages 194 et 195 de la *Géographie systématique et positive des Anciens*, par M. Gossellin.

Que l'on prenne la peine de lire vos articles: *Voyages d'Artémidore* et d'*Agatharchide*, *Troglodytique*, etc. (p. 171 et suiv.), que remarquera-t-on à l'instant? que toutes ces descriptions confuses, que toute cette érudition mal digérée, que tout, en un mot, est pillé et mal pillé du savant article de M. Gossellin, intitulé: *Périples combinés d'Agatharchide et d'Artémidore*. (*Géog. syst. et posit. des Anciens*, t. II, p. 169 et suiv.)

Il ne tiendrait qu'à moi, compilateur éternel, de vous faire subir encore ici une humiliante confrontation pour vos pages 213, 214 et 215; toute la science



dont vous y faites parade pour nous décrire minutieusement les *côtes méridionales de l'Arabie*, n'est-elle pas scandaleusement pillée dans un Mémoire très-curieux de M. Gossellin, qui porte le même titre ? mémoire qui, par parenthèse, nous a fait connaître la bévue que j'ai déjà relevée, page 59 : aussi ne reparlerai-je pas de ce mémoire, auquel je me borne à renvoyer le lecteur. (M. Gossellin, *Recherches sur les côtes méridionales de l'Arabie, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tom. 49.)

Mais ce n'est pas tout que d'avoir de bons ciseaux pour dépecer à son profit l'ouvrage d'un autre ; il faut savoir comprendre ce que l'on copie, ou l'on s'expose à montrer d'effroyables bouts d'oreilles. Voici, par exemple, une petite observation que j'ai recueillie naguère de la bouche d'un savant qui a fait d'excellens livres, et qui les a faits lui-même :

« M. Malte-Brun, disait-il, cherche à parler des différens stades employés par les Anciens, et de la confusion qu'ils en ont faite ; mais le pauvre homme n'y entend rien. Il veut discourir sur le stade de  $1111\frac{1}{2}$  au degré (page 60 du tome I de son *Précis de la Géogr. universelle*) ; il écrit 1,119 ; ce qui dénature tellement l'objet, qu'il n'est absolument plus possible d'y rien comprendre. »

Voyez-vous maintenant, M. Malte-Brun, ce que l'on va conclure des paroles de ce savant ? c'est que non seulement vous ignorez ce que c'est qu'un stade (et que par conséquent vous êtes incapable d'avoir une idée à vous en géographie ancienne), mais même que vous êtes étranger aux plus simples élémens de la numération arithmétique, puisque vous ne vous êtes point aperçu que tous les chiffres placés à la droite de votre virgule devenaient des décimales. Des degrés d'un stade  $\frac{119}{1000}$  ou des stades d'environ 20 lieues marines ! quelle nouveauté pour tous les académiciens de l'Europe !

Et c'est vous, M. Malte-Brun, vous qui n'avez cessé de copier M. Gossellin, et qui n'avez pas même su le copier fidèlement ; c'est vous qui n'avez pas rougi d'affirmer dans un article signé de votre main (*Journal de*



*l'Empire*, du 20 février 1810), que vous avez exposé les opinions de M. Gosselin et les vôtres, « en marquant « ce qui appartient *exclusivement* à chacun de vous : » Nous venons de voir, en effet, ce qui vous appartient *exclusivement* : des citations infidèles, de faux calculs, des faits dénaturés ! Voltaire avait-il soupçonné que l'audace d'un pirate littéraire pût être portée à ce point, quand il écrivait (*Dictionnaire philos. article PLAGIAT*) :

« Le véritable *plagiat* est de donner pour vôtres les « ouvrages d'autrui, de coudre dans vos rapsodies de « *longs passages d'un bon livre avec quelques petits chan-* « *gemens*. Mais le lecteur éclairé voyant ce morceau de « drap d'or sur un habit de bure, reconnaît bientôt le « voleur maladroit. »

Vous l'entendez, M. Malte-Brun, *coudre dans des rapsodies de longs passages d'un bon livre avec quelques petits changemens* : tel a été de tout temps l'art du plagiaire. Fiers d'ajuster un petit morceau de drap d'or sur leur habit de bure, quelques-uns s'en sont tenus là ; mais vous, affublé de lambeaux de toutes formes et de toutes couleurs, votre souquenille est devenue un véritable habit d'arlequin. Avez-vous pu ne pas tressaillir d'effroi, vous qui avez lu des premiers l'Itinéraire de M. Châteaubriant, lorsque vous y avez vu ces lignes (t. II, pag. 318) : « J'aurais pu piller les Mémoires de « l'abbé Guénée *sans en rien dire*, à l'exemple de tant « d'auteurs, *qui se donnent l'air d'avoir puisé dans les sour-* « *ces, quand ils n'ont fait que dépouiller des savans dont ils* « *taisent le nom ?* Ces fraudes sont très-faciles aujourd'hui : on commence par écrire sans avoir rien lu, et « l'on continue ainsi toute sa vie. Les véritables gens de « lettres gémissent en voyant cette nuée de jeunes au- « teurs qui auraient peut-être des talens, s'ils avaient « quelques études. » Eh ! quelle est aussi cette manie de vous faire voir sur tous les chemins, de discourir sur tous les sujets, de trancher dans toutes les questions ? Qu'arrive-t-il nécessairement ? quand votre science est à court sur un point, vous êtes forcé de recourir à celle d'autrui. Par exemple, ne venons-nous pas de voir, à l'instant même, que vos connaissances



en mathématiques n'allaient pas encore jusqu'à distinguer les décimales de l'unité principale ? Et vous nous faites annoncer pourtant, par votre gazette (*Journal de l'Empire*, du 31 décembre 1810), que « vous avez non seulement exposé, dans votre second volume, les principes mathématiques de la géographie, principes négligés dans tous les traités récemment publiés, mais que vous avez encore choisi dans l'immense dépôt des sciences physiques les vérités qui s'appliquent particulièrement à la géographie.... etc. ! » En un mot, vous ne seriez pas admis dans une classe d'arithmétique ; et vous allez jouer intrépidement le rôle d'un Newton, d'un Lagrange, ou d'un Laplace !

Il est facile de se figurer l'empressement avec lequel tous les amis des sciences ont couru à ce second volume du Phénix danois, pour y recevoir l'initiation à ces principes mathématiques, négligés dans tous les traités récemment publiés. Mais me sera-t-il permis de répéter les cris qui se sont élevés de toutes parts ? croirai-je à l'indication de la source où le nouveau docteur a puisé tout ce savoir géométrique et physique qui devait nous éblouir ? Quoi ! M. Malte-Brun, serait-ce bien réellement dans un livre qui m'appartient ? serait-ce encore dans cette *Géographie de Pinkerton*, qui, depuis votre arrivée à Paris, semble être chargée de votre éducation et de votre entretien ? Comme propriétaire de cet ouvrage, je suis assurément très-flatté qu'en dépit de votre ingratitude et de vos noirceurs, il continue à vous servir de refuge ; mais je ne dois cependant pas m'en faire un mérite avant de m'en être procuré la preuve, et je vais user du moyen le plus sûr de l'acquérir.

Le voici ouvert devant moi le précieux dépôt de ces connaissances si fraîchement écloses de votre cerveau ; j'ouvre à côté l'*Introduction à la Géographie mathématique et critique*, dont M. Lacroix, membre de l'Institut, a daigné enrichir ma traduction de Pinkerton, et je vous mets en regard avec ce savant :

Lacroix, *Introduction à la Géographie de Pinkerton*, t. 1, p. xxv.

Malte-Brun, *Géog. mathématique*, t. II, p. 7.

Le pôle qui répond à l'étoile polaire

Le pôle qui répond à l'étoile polaire



se nomme le *pôle septentrional* ou le *pôle nord* ou le *pôle arctique* ; et l'opposé, le *pôle austral* ou le *pôle sud* ou le *pôle antarctique*.

Le côté de l'horizon qui répond au-dessous du pôle nord, est le nord ou septentrion ; le côté opposé est le sud ou midi.

Si on conçoit par ces deux points un cercle dont le plan soit perpendiculaire à l'horizon, il passera nécessairement par les pôles, et ce sera celui que les astronomes ont appelé le *méridien* : il partage en deux parties égales l'hémisphère céleste compris au-dessus de l'horizon, en sorte que les astres qui se trouvent sur ce cercle sont au milieu de leur course apparente ; et c'est le passage du soleil par le même cercle qui marque l'instant du midi.

La ligne qui joint le point nord de l'horizon avec celui du midi, se nomme la *méridienne*. Si on lui mène une perpendiculaire, qu'on imagine prolongée de part et d'autre jusqu'à l'horizon, elle détermine sur ce cercle deux points opposés, que l'on désigne sous les noms de *est* et *ouest*, ou *orient* et *occident*, ou *levant* et *couchant*.

Ces dernières dénominations font entendre que l'un de ces points est du côté où les astres paraissent commencer leur course journalière ou se lever, que l'autre est du côté où ils semblent se plonger au-dessous du même cercle ou se coucher.

se nomme le *pôle septentrional*, ou le *pôle nord*, ou le *pôle arctique* ; et l'opposé, le *pôle austral*, ou le *pôle sud*, ou le *pôle antarctique*.

Le point de l'horizon qui répond au pôle nord, est le nord ou septentrion ; du côté opposé se trouve le sud ou midi.

Si nous concevons un cercle passant par ces deux points, et dont le plan soit perpendiculaire à l'horizon, il passera nécessairement par les pôles, et ce sera celui que les astronomes ont appelé le *méridien* : il partagera en deux parties égales l'hémisphère céleste visible, en sorte que les astres, au moment où ils se trouvent sur ce cercle, sont au milieu de leur course apparente ; c'est le passage du soleil par le même cercle qui marque l'instant du midi.

La ligne qui joint le point nord de l'horizon avec celui du midi, se nomme la *méridienne*. Une ligne perpendiculaire à la méridienne et qu'on imagine prolongée de part et d'autre jusqu'à l'horizon, détermine sur ce cercle deux points opposés, que l'on désigne sous les noms de *est* et *ouest*, ou *orient* et *occident*, ou *levant* et *couchant*.

Les dernières dénominations rappellent que l'un de ces points est du côté où les astres paraissent commencer leur course journalière ou se lever, que l'autre est du côté où ils semblent se plonger au-dessous du même cercle ou se coucher.

M. Lacroix a dit tout simplement : *Si on conçoit un cercle*, etc. ; M. Malte-Brun, toujours occupé de lui, a soin d'écrire : *Si nous concevons*, afin d'avoir l'air d'opérer par lui-même, tandis que c'est beaucoup si, en effet, il *conçoit* ici ce qu'il copie. Je remarque, une fois pour toutes, qu'il change de temps en temps quelques mots de l'original, dans l'espoir ridicule, et même absurde, de déguiser ses vols. Nous le verrons procéder constamment d'après cette tactique puérile :

*Lacroix, Introd., tome 1, p. xxvij.*

Le cercle MENO, fig. 2, représente l'horizon, au centre duquel l'observateur A est placé ; B C D, B' C' D', sont les portions de cercle que paraissent décrire les astres autour du pôle

*Malte-Brun, t. II, p. 8.*

Le cercle NEMO représente l'horizon, au centre duquel l'observateur A est placé ; les lettres a, b, c, et d, e, f indiquent les portions de cercle que paraissent décrire les astres autour du



céleste. Ceux dont la distance au pôle est moindre que l'arc  $PN$ , qui marque l'élévation de ce point au-dessus de l'horizon, paraissent décrire des cercles entiers, tels que  $GHIK$ ;  $N$  est le nord de l'horizon,  $M$  le midi, et  $MN$  désigne par conséquent la ligne méridienne. Le demi-cercle  $MZN$ , dont le plan est supposé perpendiculaire sur celui de l'horizon  $MENO$ , et qui passe par les points  $N$  et  $M$ , est le méridien céleste qui coupe, aux points  $C, C'$ , les arcs  $BCD, D'C'D'$ , en deux parties égales.

Le point  $E$  est l'orient ou l'est de l'horizon, et le point  $O$  est l'occident ou l'ouest; c'est de  $E$  vers  $O$  que les astres paraissent se mouvoir, et passer au milieu de leur course par quelqu'un des points du cercle  $MZN$ .

pôle céleste. Ceux dont la distance au pôle est moindre que l'arc  $PN$ , qui marque l'élévation du pôle nord au-dessus de l'horizon, paraissent décrire des cercles entiers, tels que  $g, h, i, k$ ; le point  $N$  est le nord de l'horizon,  $M$  le midi, et  $MN$  désigne par conséquent la ligne méridienne; le demi-cercle  $MZN$ , dont le plan est supposé perpendiculaire sur celui de l'horizon  $NEMO$ , et qui passe par les points  $N$  et  $M$ , est le méridien céleste qui coupe, aux points  $c$  et  $e$ , les arcs  $a, b, c$ , et  $d, e, i$ , en deux parties égales.

Le point  $E$  est l'orient de l'horizon, et le point  $O$  y marque l'occident; c'est de l' $E$  vers  $O$  que les astres paraissent se mouvoir en passant au milieu de leur course par quelqu'un des points du cercle  $MZN$ .

Le lecteur observe-t-il quel travail de tête a coûté cette démonstration au *mathématicien* danois? Il a changé  $MENO$  en  $NEMO$  et  $BCD, B'C'D'$  en  $a, b, c$  et  $d, e, i$ . Poursuivons :

*Lacroix, Introd., t. 1, p. xxviii.*

Le plan  $MZN$  du méridien, élevé sur la ligne méridienne  $NM$ , perpendiculairement au plan horizontal  $ENOM$ , tourne aussi avec ce dernier, et se dirige successivement vers les mêmes astres, qui se trouvent alors au milieu de l'espace qu'ils semblent parcourir au-dessus de l'horizon.

Quand le bord occidental de l'horizon est parvenu à un astre, cet astre paraît se coucher, et cesse ensuite d'être visible jusqu'à ce que le mouvement de la terre ait ramené sur lui le bord oriental de l'horizon, parce que pendant cet intervalle, les rayons visuels qui rasant la terre passent au-dessus de l'astre.

*Lacroix, Introd., t. 1, p. xxviii.*

Il suit de cette remarque que l'on peut, lorsqu'il s'agit des astres, substituer au plan tangent  $ENOM$  un plan parallèle mené par le centre de la terre; car lorsqu'un astre situé en  $G$  paraîtra dans l'horizon tangent au point  $A$ , un observateur qui serait placé au centre de la terre, voyant le même astre sur la ligne  $CG$ , le trouverait seulement élevé de l'angle  $GCn$ , qui

*Malte-Brun, t. II, p. 9.*

Le plan  $MZN$  du méridien, élevé sur la ligne méridienne  $NM$ , perpendiculairement au plan horizontal  $ENOM$ , tournant aussi avec ce dernier, se dirige successivement vers les mêmes astres, qui se trouvent alors au milieu de l'espace qu'ils semblent parcourir au-dessus de l'horizon.

Quand le bord occidental de l'horizon est parvenu à un astre, cet astre paraît se coucher, et cesse ensuite d'être visible jusqu'à ce que le mouvement de la terre ait ramené sur lui le bord oriental de l'horizon.

*Malte-Brun, t. II, p. 9.*

Il est donc facile de voir qu'on peut, sans erreur, substituer au plan horizontal tangent  $ENOM$  un plan parallèle mené par le centre de la terre; car lorsqu'un astre situé en  $I$  paraîtra dans l'horizon tangent au point  $A$ , un observateur qui serait placé au centre de la terre, voyant le même astre sur la ligne  $CI$ , le trouverait seulement élevé de l'angle  $ICn$ , qui sera d'autant plus



est d'autant plus petit que le point G est plus éloigné, ainsi qu'on le voit à l'égard du point G'.

*Lacroix, Introd., t. 1, p. xxix.*

Substituant en conséquence de ce qui vient d'être dit, la figure 4 à la précédente, je prends pour plan horizontal par rapport aux astres, le plan ENOM, mené par le centre de la terre parallèlement au plan qui la toucherait en A, ou, ce qui est la même chose, perpendiculairement au rayon CA tiré de ce point au centre de la terre. Je conçois le plan MZN du méridien prolongé indéfiniment autour du centre C de la terre, par lequel il passe nécessairement, puisqu'il est mené par l'axe PP'. Il détermine alors sur la surface terrestre un cercle PAP', qui passe par les pôles, qu'on nomme le *méridien* du lieu A, et qui l'est aussi de tous les points situés sur sa circonférence. L'horizon ENOM se nomme l'*horizon rationnel*, pour le distinguer de celui qui est tangent à la surface de la terre et qui s'appelle *horizon sensible*.

Le point Z, qui répond dans le ciel perpendiculairement au-dessus de la tête de l'observateur, se nomme le *zénith*; et à cause de la rondeur de la terre, la ligne CZ prolongée en-dessous en indique un autre Z' que l'on appelle *nadir*, qui est opposé au premier et qui se trouve le zénith du lieu A', diamétralement opposé sur la surface de la terre au lieu A.

La position de la droite ZA, que l'on nomme la *verticale*, est indiquée sur la terre par la direction de la chute des corps graves, comme celle du plan horizontal l'est par la surface des eaux stagnantes d'une petite étendue, sur laquelle la verticale, ou la ligne que marque un fil à plomb est perpendiculaire.

La pesanteur tendant par-tout vers l'intérieur de la terre, agit en A', suivant la direction Z'A' opposée à ZA; les corps en ce lieu tombent encore vers la surface de la terre, à laquelle les hommes sont retenus par leur poids; ceux qui sont en A' ayant leurs pieds opposés aux pieds de ceux qui se trouvent en A, sont les *Antipodes* de ces derniers.

*Lacroix, Introd., t. 1, p. xxx.*

D'après la définition de l'horizon, on aperçoit sans peine qu'il doit chan-

petit que l'astre est plus éloigné, ainsi qu'on le voit à l'égard de celui qui est situé au point H.

*Malte-Brun, t. II, p. 10.*

Nous substituons donc sans erreur, la figure 3 à la précédente; nous prenons pour plan horizontal par rapport aux astres, le plan ENOM, mené par le centre de la terre parallèlement au plan qui la toucherait en A, ou ce qui est la même chose, perpendiculairement au rayon CA tiré de ce point au centre de la terre. Nous concevons de même le méridien céleste MZN prolongé indéfiniment autour du centre C de la terre, par lequel il passe nécessairement puisqu'il est mené par l'axe Pp. Il détermine alors sur la surface terrestre un cercle PAp, qui passe par les pôles, qui est le *méridien* terrestre du lieu A, et qui l'est aussi de tous les points situés sur sa circonférence. L'horizon qui passe par le centre de la terre s'appelle l'*horizon rationnel*, pour le distinguer de celui qui est tangent à la surface, et qu'on nomme *horizon sensible*.

Le point Z, qui répond dans le ciel perpendiculairement au-dessus de la tête de l'observateur, se nomme le *zénith*; la ligne droite qui passe par le zénith et le lieu de l'observateur, prolongée à travers le centre du globe, marque dans la partie opposée du ciel un autre point z que l'on appelle le *nadir*.

La position de la droite ZAC, que l'on nomme la *verticale*, est indiquée sur la terre par la direction que prennent dans leur chute les corps graves, comme celle du plan horizontal l'est par la surface que présentent des eaux tranquilles d'une petite étendue, sur laquelle la verticale, ou la ligne qui marque un fil à plomb, se trouve perpendiculaire.

La pesanteur tendant partout vers l'intérieur de la terre, agit en a, suivant la direction za opposée à ZA; les corps en ce lieu tombent donc encore vers la surface de la terre. Les hommes qui sont en a ayant leurs pieds opposés aux pieds de ceux qui se trouvent en A, sont les *antipodes* de ces derniers.

*Malte-Brun, t. II, p. 11.*

D'après la définition de l'horizon, on aperçoit sans peine qu'il doit chan-



ger de position par rapport aux astres, lorsque l'observateur change spontanément de lieu. S'il se transporte par exemple de A en A', fig. 5, en allant directement du nord au midi, ou en suivant le méridien, le rayon visuel horizontal qui était NM deviendra N'M', en sorte qu'un astre E placé sur le prolongement de ce rayon se trouvera élevé au-dessus du rayon horizontal M'N' au lieu A', d'un angle ECM', précisément égal à celui que forment les rayons CA et CA' menés au centre de la terre.

En effet les angles ACM et A'CM' étant droits (n°. 6), si on en retranche l'angle commun MCA', les restes MCM' et A'CA seront égaux.

C'est ainsi que Possidonius ayant remarqué qu'une étoile très-brillante désignée sous le nom de *Canopus*, paraissait à Rhodes dans l'horizon, et se trouvait élevée de la 48<sup>e</sup>. partie du cercle ou de 7 deg. et demi à Alexandrie en Egypte, en conclut que Rhodes se trouvait éloignée d'Alexandrie, dans le sens du méridien, de la 48<sup>e</sup>. partie de ce cercle.

*Lacroix, Introd., t. 1, p. xxxj.*

Mais le principe est encore celui dont on se sert aujourd'hui pour parvenir aux déterminations les plus exactes.

Il s'agit toujours de trouver, par les observations du même astre, dans quel rapport l'arc AA' du méridien qui passe par les deux points d'observation, est avec la circonférence entière; et on mesure ensuite la distance itinéraire de ces points.

9. Par cette observation, on est en état de rapporter un lieu A' à un autre lieu A; mais pour déterminer d'une manière absolue la position de ces points, il est nécessaire de prendre un terme fixe de comparaison.

Pour cela, on conçoit par le centre de la terre perpendiculairement à son axe de rotation, un plan qui détermine sur sa surface une circonférence GEF, fig. 6, dont tous les points sont à égale distance des pôles P et P', et qu'on nomme *équateur*. Lorsqu'on est placé sur ce cercle, les deux pôles sont dans l'horizon; mais à mesure qu'on s'en éloigne pour s'approcher de l'un des pôles, celui-ci s'élève tandis que l'autre s'abaisse. C'est ainsi que lorsqu'on est en A', fig. 5, le pôle P paraît élevé

ger de position par rapport aux astres, lorsque l'observateur change spontanément de lieu. S'il se transporte par exemple de A en a, fig. 4, en allant directement du nord au midi, ou en suivant le méridien, le rayon visuel horizontal qui était NM deviendra nm, en sorte qu'un astre E placé sur le prolongement du premier rayon, paraîtra au lieu A, se trouvera élevé au-dessus de l'horizon mn d'un angle ECm', précisément égal à celui que forment les rayons CA et Ca menés au centre de la terre. Car les angles ACM et aCm étant droits, si on en retranche l'angle commun MCA, il est évident que les angles MCM et aCA seront égaux.

C'est ainsi que Possidonius, ayant remarqué qu'une étoile brillante désignée sous le nom de *Canopus*, paraissait à Rhodes dans l'horizon, tandis qu'elle se montrait, à Alexandrie en Egypte, élevée de la 48<sup>e</sup> partie du cercle ou de 7 degrés et demi, en conclut que Rhodes se trouvait éloignée d'Alexandrie, dans le sens du méridien, de la 48<sup>e</sup> partie de ce cercle.

*Malte-Brun, t. II, p. II.*

Mais son principe est vrai; c'est le même dont on se sert aujourd'hui pour parvenir aux déterminations les plus exactes.

Il s'agit toujours de trouver, par les observations du même astre, dans quel rapport l'arc Aa du méridien qui passe par les deux points d'observation, est avec la circonférence entière; on mesure ensuite la distance itinéraire de ces points.

Par cette observation, on établit le rapport d'un lieu a à un autre lieu A; mais pour déterminer d'une manière absolue la position de ces points, on a besoin d'un terme fixe de comparaison.

A cette fin, on conçoit par le centre de la terre perpendiculairement à son axe de rotation, un plan qui détermine sur sa surface une circonférence GEF, fig. 3, dont tous les points sont à égale distance des pôles P et p, et qu'on nomme *équateur*. Lorsqu'on est placé sur ce cercle, les deux pôles sont dans l'horizon; mais à mesure qu'on s'en éloigne pour s'approcher de l'un des pôles, celui-ci s'élève tandis que l'autre s'abaisse. C'est ainsi que lorsqu'on est en a, fig. 4, le pôle P



au-dessus de l'horizon de la quantité angulaire  $PCN'$ ; et quand on passe en  $A$ , cet angle augmente de  $NCN'$  et devient  $PCN$ .

L'angle qui mesure la hauteur du pôle au-dessus d'un horizon quelconque, est égal à celui qui mesure la distance angulaire d'un lieu à l'équateur, comptée dans le sens du méridien.

Pour s'en convaincre, il suffit de remarquer que les angles  $ACM$  et  $GCP$ , *fig. 6*, étant droits, si on en retranche l'angle commun  $ACP$ , les restes  $ACG$  et  $NCP$  seront égaux. On voit aussi par la même figure, que la hauteur  $MCG$  à laquelle les points de l'équateur paraissent sur l'horizon, est le complément de l'angle  $ACG$ .

Lors donc qu'on parviendra à déterminer dans un lieu quelconque la hauteur du pôle au-dessus de l'horizon, on connaîtra la distance angulaire de ce lieu à l'équateur, ou le nombre de parties de l'arc du méridien intercepté entre ce lieu et l'équateur.

*Lacroix, Introd., t. 1, p. xxxv.*

Les plans des divers méridiens  $PA P'$ ,  $PL P'$ ,  $PM P'$ , etc., *fig. 8*, se coupant tous dans l'axe  $PP'$ , et tournant sur cette ligne, répondent successivement à la même étoile, et entre le passage de deux méridiens quelconques par cette étoile, il s'écoule un tems qui est à la durée de la rotation entière, comme l'angle que font ces méridiens est à quatre angles droits; en sorte que si on pouvait mesurer le premier intervalle pour le comparer au second, on en déduirait l'angle que les deux méridiens proposés font entr'eux.

On y parviendrait si l'on pouvait indiquer par un signal visible en même tems dans des lieux placés sous les deux méridiens, le moment où une étoile paraît sur l'un de ces méridiens; car ayant marqué cet instant, une horloge bien réglée donnerait la mesure du tems qui s'écoulerait entre ce passage et celui de la même étoile par l'autre méridien.

Connaissant par ce moyen l'angle que le méridien  $PL P'$  passant par le lieu  $L$ , fait avec le méridien  $PA P'$  passant par un lieu donné  $A$ , le lieu

paraît élevé au-dessus de l'horizon de l'espace angulaire  $PCn$ ; et quand on passe en  $A$ , cet angle augmenté de  $NCn$  devient  $PCN$ .

L'angle qui mesure la hauteur du pôle au-dessus d'un horizon quelconque, est égal à celui qui mesure la distance angulaire d'un lieu à l'équateur, comptée dans le sens du méridien.

Car les angles  $ACN$  et  $GCP$ , *fig. 5*, étant droits, si on en retranche l'angle commun  $ACP$ , les restes  $ACG$  et  $NCP$  seront égaux. On voit aussi par la même figure, que la hauteur  $MCG$  à laquelle les points de l'équateur paraissent sur l'horizon, est le complément de l'angle  $ACG$ .

Lors donc qu'on parviendra à déterminer dans un lieu quelconque la hauteur du pôle au-dessus de l'horizon, on connaîtra la distance angulaire de ce lieu à l'équateur, ou le nombre des degrés de l'arc du méridien intercepté entre ce lieu et l'équateur.

*Malte-Brun, t. II, p. 13.*

Les plans des divers méridiens  $PAP$ ,  $PLP$ ,  $PMp$ , etc., *fig. 6*, se coupant tous dans l'axe  $PCp$  et tournant sur cette ligne, répondent successivement à la même étoile; et entre le passage de deux méridiens quelconques par cette étoile, il doit s'écouler un tems qui est à la durée de la rotation entière, comme l'angle que font ces méridiens est au cercle entier; d'où il suit que si l'on pouvait mesurer le premier intervalle pour le comparer au second, on en conclurait l'angle que les deux méridiens proposés font entre eux.

On y parviendrait si l'on pouvait indiquer par un signal visible en même tems dans des lieux placés sous les deux méridiens, le moment où une étoile paraît sur l'un de ces méridiens; car ayant marqué cet instant, une horloge bien réglée donnerait la mesure du tems qui s'écoulerait entre ce passage et celui de la même étoile sur l'autre méridien.

Connaissant par ce moyen l'angle sur le méridien  $LLp$ , passant par le lieu  $L$ , fait avec le méridien  $PAP$ , passant par un lieu donné  $A$ , le lieu  $L$  sera



L sera entièrement déterminé, si l'on a d'ailleurs sa distance GL à l'équateur EGF, puisqu'il se trouvera à l'intersection du parallèle LM mené à cette distance, et du demi-cercle PLP'.

La distance GL d'un lieu à l'équateur, comptée sur le méridien, se nomme *latitude*; elle est *septentrionale* ou *nord* lorsque le lieu est placé entre le pôle de ce nom et l'équateur; elle est *méridionale* ou *sud* dans l'hémisphère opposé.

L'angle des méridiens PAP' et PLP', mesuré par les arcs FG ou HL, compris sur l'équateur ou sur le parallèle, est la *différence en longitude* des lieux A et L, et se nomme *longitude* du lieu L, lorsque le demi-cercle PAP' est le *premier méridien*, qu'on fait passer par un lieu convenu arbitrairement.

Lacroix, *Introd.*, t. 1, p. xxxvj.

Outre le mouvement diurne apparent qu'il partage avec tous les astres, le soleil, dans le cours d'une année, semble s'avancer alternativement vers l'un des pôles et vers l'autre; si de plus on le compare aux étoiles, en remarquant une de celles qui se couchent un peu après lui, on reconnaît que l'intervalle de ces deux phénomènes diminue, et bientôt on cesse d'apercevoir l'étoile, effacée par la lumière du soleil, qui par conséquent s'en est approché en s'avancant vers l'orient. Quelques jours après la même étoile reparait à l'orient un peu avant le lever du soleil : l'intervalle qui s'écoule entre ce lever et celui de l'étoile augmentant chaque jour, prouve que le soleil s'est éloigné de plus en plus vers l'orient; et après environ 365 jours, l'étoile et le soleil se retrouvent dans les mêmes positions relatives.

entièrement déterminé, supposé qu'on ait déjà sa distance GL à l'équateur EGF, puisqu'il se trouvera, à l'intersection du parallèle LM, mené à cette distance, et du demi-cercle PLP'.

La distance d'un lieu à l'équateur, comptée sur le méridien, se nomme *latitude*: elle est *septentrionale* ou *nord* lorsque le lieu est placé entre le pôle de ce nom et l'équateur; elle est *méridionale* ou *sud* dans l'hémisphère opposé.

L'angle de deux méridiens, mesuré par les arcs de l'équateur ou d'un cercle parallèle, est la *différence en longitude* des lieux situés sous ces deux méridiens. Pour pouvoir compter ces différences d'une manière absolue, il faut convenir d'un *premier méridien*, dont le choix est arbitraire.

Malte-Brun, t. II, p. 14.

Outre le mouvement diurne apparent qu'il partage avec tous les astres, le soleil, dans le cours d'une année, semble changer de lieu de deux manières. D'abord il semble s'élever et s'abaisser alternativement vers l'un et l'autre pôle ou vers le nord et le midi. Ensuite, si on le compare aux astres, il paraît ou qu'il recule journellement vers l'orient, ou que les astres s'avancent dans le sens opposé; car les étoiles que l'on a vues d'abord se coucher après le soleil, semblent, le soir suivant, perdues dans les rayons du soleil couchant; quelques jours après, elles reparaissent à l'orient, et leurs levers précèdent de plus en plus celui de l'astre du jour. Enfin, après une année ou environ 365 jours, les étoiles et le soleil se retrouvent dans la même position.

Arrêtons-nous, un instant, pour contempler M. Malte-Brun qui va voler de ses propres ailes ! Écoutons-le parler des *planètes entraînées par un tourbillon impétueux*, de l'impossibilité de concilier cette *anarchie des cieux* avec les principes de la physique, etc. Notre Danois se croit un petit Buffon quand il a lâché quelques-unes de ces phrases qui semblent volées à Trissotin ou à la savante Bélise. Il va sagement se remettre à copier M. Lacroix :



*Lacroix, Introd., t. 1, p. xxxvij.*

Copernic imagina donc qu'en même tems que la terre tournait sur son axe d'occident en orient, dans l'intervalle d'un jour (n<sup>o</sup>. 5), sa masse, emportée dans l'espace absolu d'orient en occident, faisait, dans un plan incliné à l'équateur, autour du soleil, une révolution entière dans l'intervalle d'une année.

On a tous les jours sous les yeux une foule d'exemples de ces deux mouvemens simultanés dans un même corps.

La toupie dont s'amuse les enfans est l'un des plus familiers; tandis qu'elle tourne rapidement sur le morceau de fer qui la traverse, et qui forme son axe, elle décrit encore sur le sol des courbes très-variées, et qui dépendent de la manière dont elle a été lancée.

*Lacroix, Introd., t. 1, p. xxxvij.*

Cet axe (de la terre), qui est incliné par rapport au plan dans lequel le centre de la terre exécute son mouvement autour du soleil, demeurant toujours parallèle à lui-même, présente alternativement chacune de ses extrémités ou chacun des pôles vers le soleil. Cela se voit dans la fig. 9, où les lignes PP' parallèles entr'elles, représentent l'axe de la terre, et S le centre du soleil. Ce parallélisme fait que le pôle P, qui est le plus près du soleil lorsque la terre est en B, devient le plus éloigné quand la terre est en D, parce que dans la première situation, l'inclinaison de la partie BP de l'axe terrestre est tournée en-dedans de la courbe ABCD, tandis qu'au point D elle se trouve en-dehors. Il y a deux points intermédiaires A et C, dans lesquels l'axe PP' ne penche ni vers le soleil ni du côté opposé, et la ligne CSA qui joint le centre du soleil et celui de la terre dans ces deux positions opposées, est perpendiculaire sur l'axe PP'. Dans tous les autres points de l'orbite ABCD, l'axe terrestre penchera nécessairement vers le soleil ou du côté opposé; et comme ce sont ces deux positions qui produisent les saisons, je vais les considérer à part.

*Lacroix, Introd., t. 1, p. xxxix.*

On conçoit d'abord que la surface terrestre se partage à chaque instant en deux parties, celle qui regarde le

*Malte-Brun, t. II, p. 15.*

Copernic imagina qu'en même temps que la terre tournait sur son axe d'occident en orient, dans l'intervalle d'un jour, sa masse, emportée dans l'espace absolu d'orient en occident, faisait, dans un plan incliné à l'équateur, autour du soleil, une révolution entière dans l'intervalle d'une année.

Ce double mouvement que plusieurs esprits ont encore de la peine à concevoir, se présente cependant à nos yeux dans la toupie, avec laquelle les enfans s'amuse : tandis qu'elle tourne rapidement sur le morceau de fer qui la traverse, et qui forme son axe, elle décrit encore sur le sol des courbes très-variées, et qui dépendent de la manière dont elle a été lancée.

*Malte-Brun, t. II, p. 16.*

L'axe de la terre, incliné par rapport au plan dans lequel le centre de la terre exécute son mouvement autour du soleil, mais demeurant toujours parallèle à lui-même, présente alternativement chacune de ses extrémités ou chacun des pôles vers le soleil. C'est ce que montre la fig. 7, où les lignes PP' parallèles entr'elles, représentent l'axe de la terre, S le centre du soleil, et ABCD la courbe elliptique décrite autour du soleil par la terre. Ce parallélisme fait que le pôle P, le plus rapproché du soleil lorsque la terre est en B, devient le plus éloigné quand la terre est en D, parce que dans la première situation, l'inclinaison de la partie BP de l'axe terrestre est dirigée en dedans de la courbe ABCD, tandis qu'au point D elle se trouve l'être en dehors. Il y a deux points intermédiaires A et C, dans lesquels l'axe P ne penche ni vers le soleil ni du côté opposé; et la ligne CSA qui joint le centre du soleil et celui de la terre dans ces deux positions opposées, est perpendiculaire sur l'axe Pp. Dans tous les autres points de l'orbite ABCD, l'axe terrestre penchera nécessairement ou vers le soleil ou du côté opposé; et comme ce sont ces deux positions qui produisent les saisons, nous allons les considérer plus en détail.

*Malte-Brun, t. II, p. 16.*

On voit d'abord que la surface terrestre se partage à chaque instant en deux parties, celle qui regarde le so-



*Lacroix.*

soleil étant éclairée, tandis que celle qui est du côté opposé est obscure. La limite qui sépare ces deux parties est déterminée par le grand cercle  $ILK'$ , mené perpendiculairement à la ligne  $SO$ ; car il est évident que ce cercle embrasse la surface que la terre présente au soleil, et que les rayons de lumière tels que  $SI$ ,  $SK'$ , qui en atteignent la circonférence, ne font que raser le globe. On l'appelle le *cercle d'illumination*.

Cela posé, l'équateur E L F étant un grand cercle, se trouve partagé en deux également par le cercle d'illumination; chacun de ses points parcourt la moitié de la circonférence dans la partie éclairée de la terre, et jouit par conséquent de la présence du soleil pendant la moitié du tems de la rotation de la terre. De là vient que dans les lieux situés sur ce cercle, les jours sont égaux aux nuits, et qu'on le nomme quelquefois *ligne équinoxiale*. Tous les cercles que décrivent les différens points de l'arc P E, sont partagés de plus en plus inégalement par le cercle d'illumination, à mesure qu'ils sont plus près du pôle; la plus grande des deux portions se trouve dans la partie éclairée, et la plus petite dans la partie obscure pour tous ces points, la durée du jour surpasse donc de plus en plus celle de la nuit. Il n'y a même pas de nuit pour toute la région renfermée dans le cercle I K, décrit par le point I où passe le rayon solaire qui rase la terre le plus près du pôle P, parce que ce cercle est tout entier dans la partie éclairée.

Pour l'autre hémisphère  $EP'F$ , tout se passe dans un ordre inverse. Au-delà de l'équateur  $ELF$ , en allant vers le pôle  $P'$ , les cercles décrits parallèlement à l'équateur, coupés de plus en plus inégalement par le cercle d'illumination  $ILK'$ , ont leur plus grande portion dans la partie obscure, et leur plus petite dans la partie éclairée. La durée des nuits surpasse donc de plus en plus celle des jours, et la région renfermée dans le cercle  $ILK'$ , décrit par le point  $K$  où tombe le rayon du soleil qui rase la terre le plus près du pôle  $P'$ , se trouvant tout entière dans la partie obscure, n'a point de jour.

*Ma'te-Brun.*

leil étant éclairée, tandis que celle qui est du côté opposé reste obscure. La limite qui sépare ces deux parties est déterminée par le grand cercle  $ILk$ , mené perpendiculairement à la ligne  $SO$ , qui joint les centres du soleil et de la terre. Nous supposons les rayons du soleil parallèles à cette ligne, attendu que la grande distance du soleil et le petit diamètre de la terre rendent toute convergence ou divergence insensible. Il reste donc évident que le cercle  $ILk'$ , nommé *cercle d'illumination*, embrasse toute la surface que la terre présente au soleil. Cela posé, l'équateur  $ELF$  étant un grand cercle, se trouve partagé en deux parties égales par le cercle d'illumination; chacun de ses points parcourt la moitié de la circonférence dans la partie éclairée de la terre, et jouit par conséquent de la présence du soleil pendant la moitié du temps de la rotation de la terre. Tous les cercles que décrivent les différents points de l'arc  $PE$ , sont partagés de plus en plus inégalement par le cercle d'illumination, à mesure qu'ils se rapprochent du pôle; la plus grande des deux portions se trouve dans la partie éclairée, et la plus petite dans la partie obscure: pour tous ces points, la durée du jour surpasse donc de plus en plus celle de la nuit. Il n'y a pas même de nuit pour toute la région renfermée dans le cercle  $IK$ , décrit par le point  $I$  où passe le rayon solaire qui rase la terre le plus près du pôle  $P$ , parce que ce cercle est tout entier dans la partie éclairée.

Dans l'autre hémisphère EP'F, tout se passe en un ordre inverse. . .

La durée des nuits surpasse de plus en plus celle des jours, et la région polaire se trouvant toute entière dans la partie obscure, n'a point de jour.



Lacroix.

Quand la terre est en A ou en C, *figure 9*, le rayon solaire SA ou SC, dirigé vers le centre de la terre, étant perpendiculaire à l'axe PP' (n°. 14), celui-ci se trouve dans le plan du cercle d'illumination, qui partage alors non-seulement l'équateur en deux parties égales, mais tous les cercles qui lui sont parallèles; en sorte que la partie éclairée en embrasse autant que la partie obscure. Dans cette position, la durée du jour se trouve égale à celle de la nuit pour tous les points de la surface terrestre. On nomme, en conséquence, *équinoxes* les points A et C, et les époques auxquelles le centre de la terre arrive à ces points.

Le tems que la terre emploie à aller du point A au point B, et pendant lequel le pôle P s'approche de plus en plus du soleil, est le printemps astronomique pour l'hémisphère EPF, parce que le plan de l'équateur s'abaissant de plus en plus par rapport au soleil, cet astre paraît s'élever vers le pôle. Parvenu en B, le demi-axe BP de la terre, étant incliné le plus qu'il est possible vers le soleil, cet astre paraît alors le plus près du pôle P; et c'est à ce point que commence l'été de l'hémisphère EPF. La situation de l'axe PP' changeant très-peu pendant plusieurs jours, aux environs du point B, on a nommé ce point *solstice* d'été. Cette saison dure jusqu'à ce que la terre soit au second équinoxe C, où commence l'automne. Alors le pôle P s'étant éloigné du soleil, cet astre, en paraissant s'abaisser, est revenu dans le plan de l'équateur. Après son passage par le point C, le demi-axe CP tournant de plus en plus son inclinaison du côté opposé au soleil, cet astre continue de paraître s'abaisser au-dessous de l'équateur, jusqu'à ce que la terre soit en D, lieu où l'inclinaison du demi-axe DP est directement opposée au soleil, qui a atteint par conséquent la limite de son abaissement au-dessous de l'équateur. C'est à ce point que commence l'hiver de l'hémisphère EPF; et l'axe demeurant aussi plusieurs jours presque dans la même situation, on a nommé le point D *solstice* d'hiver. La durée de cette saison est marquée par le

Malte-Brun.

Quand la terre se trouve au point A ou C, *fig. 7*, le rayon solaire SA ou SC, dirigé vers le centre de la terre, est perpendiculaire à l'axe PF, et celui-ci tombe dans le plan du cercle d'illumination, qui partage alors en deux parties égales l'équateur et tous les cercles qui lui sont parallèles; en sorte que la partie éclairée en embrasse autant que la partie obscure. Alors la durée du jour se trouve égale à celle de la nuit pour tous les points de la surface terrestre. On nomme *équinoxes* les époques auxquelles le centre de la terre arrive à ces deux positions. Comme le soleil est alors dans le plan de l'équateur, ce cercle prend aussi le nom de *ligne équinoxiale*, ou simplement de la *ligne*.

Le temps que la terre emploie à aller du point A au point B, et pendant lequel le pôle P s'approche de plus en plus du soleil, est le printemps astronomique pour l'hémisphère EPF; le point de l'équateur s'abaissant de plus en plus par rapport au soleil, cet astre paraît s'élever vers le pôle. Parvenu au point B, le demi-axe BP de la terre, ayant pris sa plus grande inclinaison possible vers le soleil, cet astre paraît alors le plus près du pôle P; c'est à ce point que commence l'été de l'hémisphère EPF. La situation de l'axe PF changeant très-peu pendant plusieurs jours, on a nommé ce point *solstice* d'été. C'est la position que nous avons examinée en détail d'après la figure 8; c'est l'été de nos régions. La terre étant arrivée au second équinoxe C, l'hémisphère dont nous nous occupons voit commencer l'automne. Alors le soleil, en paraissant s'abaisser, est revenu dans le plan de l'équateur. Après son passage par le point C, le demi-axe CP s'inclinant de plus en plus du côté opposé au soleil, cet astre continue de paraître s'abaisser au-dessous de l'équateur, jusqu'à ce que la terre soit en D, point où commence l'hiver de l'hémisphère EPF; l'axe demeurant aussi plusieurs jours presque dans la même situation, on a nommé ce point *solstice* d'hiver. La position de la terre à ce point peut être examinée en détail à l'aide de la figure 9, qui représente l'hiver de nos régions. La durée de cette saison est marquée par le temps



Lacroix.

tems que la terre emploie à revenir au point A. Pendant cet intervalle, le pôle P se rapproche du soleil, qui par conséquent semble remonter vers l'équateur, où il parvient quand la terre est en A, et qu'elle a achevé sa révolution annuelle.

A l'égard de l'hémisphère opposé, E P' F', les saisons suivent un ordre contraire : le printemps de cet hémisphère répond à l'automne de l'autre, l'été à l'hiver, l'automne au printemps et l'hiver à l'été.

Dans l'origine de l'astronomie, on rapporta le mouvement apparent du soleil aux groupes d'étoiles fixes ou *constellations* qu'il paraît traverser successivement, et qui sont au nombre de douze. L'espace que le soleil parcourt dans une saison en embrasse trois. Leurs noms, et les caractères dont on se sert quelquefois pour les représenter, en commençant par celle qui se trouve à l'équinoxe du printemps, sont :

|                  |                  |
|------------------|------------------|
| ♈ le Belier,     | ♋ le Cancer,     |
| ♎ la Balance,    | ♏ le Capricorne, |
| ♉ le Taureau,    | ♌ le Lion,       |
| ♏ le Scorpion,   | ♊ le Verseau,    |
| ♊ les Gemeaux,   | ♍ la Vierge,     |
| ♐ le Sagittaire, | ♈ les Poissons.  |

Malte-Brun.

que la terre emploie à revenir au point A. Pendant cet intervalle, le pôle P se rapproche du soleil, qui par conséquent semble remonter vers l'équateur, où il arrive quand la terre se retrouvant au point A, vient d'achever sa révolution annuelle.

Il est facile de concevoir que dans l'hémisphère opposé, EpF, la succession des saisons doit suivre un ordre contraire, de sorte que le printemps de cet hémisphère répond à l'automne de l'autre, et ainsi de suite.

Les premiers astronomes, pour mieux calculer ce mouvement apparent du soleil, le rapportèrent aux *constellations* ou groupes d'étoiles fixes que cet astre paraît traverser successivement, et qui sont au nombre de douze. L'espace que le soleil parcourt dans une saison en embrasse trois. Voici leurs noms et les caractères dont on se sert pour les représenter :

|                  |                  |
|------------------|------------------|
| ♈ le Belier,     | ♋ le Cancer,     |
| ♎ la Balance,    | ♏ le Capricorne, |
| ♉ le Taureau,    | ♌ le Lion,       |
| ♏ le Scorpion,   | ♊ le Verseau,    |
| ♊ les Gemeaux,   | ♍ la Vierge,     |
| ♐ le Sagittaire, | ♈ les Poissons.  |

Voilà, de compte fait, quatre pages in-8° d'un caractère très-serré, que les ciseaux de M. Malte-Brun ont confisquées sur M. Lacroix. Le docteur scandinave n'a eu d'autre peine que d'y glisser quelques mots pour les coutures :

Lacroix, *Introd.*, t. I, p. xliij.

Par l'effet d'un mouvement particulier, mais très-lent, de l'axe de la terre, les constellations ne répondent plus aux mêmes points de l'orbite terrestre, et comme de plus elles diffèrent les unes des autres en étendue, on a transporté le nom de signes aux douze divisions de la circonférence du cercle qui mesure la révolution entière de la terre. Chacune de ces divisions comprend 30 degrés ; et l'on distingue

Malte-Brun, t. II, p. 19.

Par l'effet d'un mouvement particulier, mais très-lent de l'axe de la terre, les *constellations* ne répondent plus aux mêmes points de l'orbite terrestre, mais comme on a restreint le nom de *signes* aux douze divisions de la circonférence du cercle qui mesure la révolution entière de la terre, et comme ces divisions, dont chacune est de 30 degrés, ne changent point, l'équinoxe du printemps répond toujours au premier point du signe du bélier, le solstice d'été coïncide avec le premier point du cancer, l'équinoxe d'automne arrive au premier point



Lacroix.

maintenant les signes du zodiaque des constellations, cette dernière dénomination étant spécialement affectée aux groupes d'étoiles.

Parces conventions, l'équinoxe du printemps répond toujours au premier point du signe du belier, le solstice d'été au premier point de cancer, l'équinoxe d'automne au premier point de la balance, et le solstice d'hiver au premier point du capricorne.

En paraissant s'approcher alternativement de chaque pôle, le soleil passe successivement au zénith de tous les points de la terre compris entre les deux cercles GH et G'H', fig. 10 et 11, parallèles à l'équateur, et sur lesquels il répond à plomb au solstice d'été ou à celui d'hiver. Ces limites, où le soleil semble s'arrêter dans chaque hémisphère, portent le nom de *tropiques*; celui qui répond au solstice d'été est le *tropique du cancer*, et l'autre le *tropique du capricorne*.

Les cercles IK et I'K', qui terminent vers chaque pôle la partie que le soleil éclaire, lorsqu'il est dans l'hémisphère opposé, ont reçu le nom de *cercles polaires*, et se distinguent par la dénomination du pôle qu'ils enveloppent; l'un est le *cercle polaire arctique*, et l'autre le *cercle polaire antarctique*.

Les cercles polaires et les tropiques partagent la surface terrestre en cinq portions, qu'on nomme *zones*, celles qui sont renfermées dans chaque cercle polaire étant privées du soleil une grande partie de l'année, ou n'en recevant jamais les rayons que très-obliquement, sont les *zones glaciales*.

Les zones comprises dans chaque hémisphère, entre le cercle polaire et le tropique, n'ont jamais le soleil à plomb, mais reçoivent ses rayons moins obliquement que les zones glaciales, et sont appelées *zones tempérées*.

Enfin l'espace terminé par les deux tropiques, dont chaque point passe deux fois sous le soleil dans l'année, et qui reçoit les rayons de cet astre dans une direction toujours peu oblique, éprouvant à cause de ces circonstances une chaleur considérable, porte le nom de *zone torride*.

Malte-Brun.

de la balance, et le solstice d'hiver au premier point du capricorne, bien que les constellations ou groupes d'étoiles de mêmes noms aient cessé d'être en rapport avec ces saisons.

En paraissant s'approcher alternativement de chaque pôle, le soleil passe successivement au zénith de tous les points de la terre, compris entre les deux cercles GH et gh (figures 8 et 9), parallèles à l'équateur, et sur lesquels ses rayons tombent à plomb au solstice d'été ou à celui d'hiver. Ces limites où le soleil semble s'arrêter et revenir sur ses pas, portent le nom de *tropiques*; celui qui répond au solstice d'été est le *tropique du cancer*, et l'autre le *tropique du capricorne*.

Les cercles IK et ik, qui terminent vers chaque pôle la partie que le soleil éclaire, lorsqu'il est dans l'hémisphère opposé, ont reçu le nom de *cercles polaires*; l'un est l'*arctique* et l'autre l'*antarctique*.

Les cercles polaires et les tropiques partagent la surface terrestre en cinq portions, qu'on nomme *zones*, c'est-à-dire bandes; celles qui sont renfermées dans chaque cercle polaire, étant privées du soleil une grande partie de l'année, ou n'en recevant jamais les rayons que très-obliquement, ont mérité le nom de *zones glaciales*. Deux autres zones comprises dans chaque hémisphère, entre le cercle polaire et le tropique, n'ont jamais le soleil à plomb, mais reçoivent ses rayons moins obliquement que les zones glaciales; ce sont les *zones tempérées*.

Enfin la bande, circonscrite par les deux tropiques, dont chaque point passe deux fois sous le soleil dans l'année, et qui toujours reçoit les rayons de cet astre dans une direction peu oblique, a reçu la dénomination ou trée de *zone torride*.



Il serait injuste de ne pas faire remarquer ici un petit changement que le bon goût de M. Malte-Brun lui a dicté : « La bande qui reçoit a reçu : »

*Lacroix, Introd., t. I, p. xlv.*

Les anciens géographes ont établi une division de la terre en *climats*, fondés sur la durée du jour comparée à celle de la nuit, au solstice d'été.

La diverse distribution des saisons, dans les hémisphères différens par rapport à l'équateur, a fait donner aux habitans de la terre des dénominations qui ne sont plus guères en usage, mais qu'il faut connaître, parce qu'on les rencontre quelquefois dans les auteurs un peu anciens.

Les peuples qui sont placés, l'un au midi, l'autre au nord de l'équateur, mais sur le même méridien et la même latitude dans chaque hémisphère, sont *antæciens* ; ils comptent les mêmes heures aux mêmes instans, mais ils ont des saisons opposées.

Ceux qui sont du même côté de l'équateur, mais placés sous des méridiens opposés, sont les *périœciens* : ils comptent au même instant des heures opposées, les uns ayant minuit quand les autres ont midi, et vice versa ; mais étant du côté du même pôle, ils ont les mêmes saisons.

Les géographes anciens ont également établi une division des habitans de la terre, d'après la situation des ombres. Ils ont nommé :

*Étérosociens* ceux qui sont placés dans les zones tempérées, parce que leur ombre est toujours tournée vers le pôle ;

*Périsociens*, ceux qui, habitant les zones glaciales et jouissant, dans un tems de l'année, de la présence du soleil pendant 24 heures et plus, voient cet astre tourner autour de leur horizon, et projeter leur ombre dans tous les sens ;

*Amphiscociens* ou *ascociens*, les habitans de la zone torride, dont les ombres, à midi, sont alternativement tournées vers un pôle et vers l'autre.

En s'attachant ainsi à considérer les phénomènes locaux, ils ont établi trois situations de la *sphère*, c'est-à-dire, de l'ensemble des divers cercles dont j'ai parlé précédemment et aux-

*Malte-Brun, t. I, p. 20.*

Les anciens géographes ont établi une division de la terre en *climats*, fondés sur la durée du jour comparée à celle de la nuit, au solstice d'été.

La diverse distribution des saisons, dans les hémisphères situés au nord et au sud de l'équateur, a fait donner aux habitans de la terre des dénominations qu'il faut connaître, parce qu'on les rencontre quelquefois dans les géographies d'une date ancienne.

Les peuples qui sont placés, l'un au midi, l'autre au nord de l'équateur, mais sur le même méridien et à la même latitude dans chaque hémisphère, sont *antæciens* ; ils comptent les mêmes heures aux mêmes instans, mais ils ont des saisons opposées.

Ceux qui sont du même côté de l'équateur, mais placés sous des méridiens opposés, sont les *périœciens* : ils comptent au même instant des heures opposées, les uns ayant minuit quand les autres ont midi, mais étant du côté du même pôle, ils ont les mêmes saisons.

Les géographes anciens ont également établi une division des habitans de la terre, d'après la situation des ombres. Ils ont nommé :

*Étérosociens*, ceux qui sont placés dans les zones tempérées, parce que leur ombre est toujours tournée vers le pôle ;

*Périsociens*, ceux qui, habitant les zones glaciales et jouissant, dans un tems de l'année, de la présence du soleil pendant 24 heures et plus, voient cet astre tourner autour de leur horizon, et projeter leur ombre dans tous les sens ;

*Amphiscociens* ou *ascociens*, les habitans de la zone torride, dont les ombres presque nulles à midi, sont alternativement tournées vers un pôle et vers l'autre.

En s'attachant à considérer les phénomènes locaux, les géographes ont distingué trois situations de la *sphère*, c'est-à-dire, de l'ensemble des divers cercles que nous avons fait connaître



quels on rapporte la position des astres.

Ils ont dit que les habitans de l'équateur avaient la *sphère droite*, parce que le plan de ce cercle passant alors par le zénith est perpendiculaire à l'horizon, et qu'en conséquence les astres, qui dans leur mouvement diurne paraissent décrire des parallèles à l'équateur, semblent monter et descendre à plomb par rapport à l'horizon.

Depuis l'équateur jusqu'aux pôles, ce cercle coupant l'horizon obliquement, on a la *sphère oblique*, parce que la route diurne des astres est inclinée à l'horizon. Enfin, à l'un et à l'autre pôle, l'horizon est l'équateur même (n°. 6), et les astres paraissent se mouvoir parallèlement à ce cercle; on a par cette raison, dans ces points, la *sphère parallèle*.

L'étendue des zones et des climats est déterminée par l'inclinaison de l'axe de la terre sur le plan de l'écliptique: et cette inclinaison se découvre en observant dans un même lieu la plus grande et la plus petite des hauteurs du soleil, lorsqu'il passe au méridien au solstice d'été et au solstice d'hiver.

En effet, puisqu'il s'écarte également des deux côtés de l'équateur dans l'une et l'autre circonstance, les points de l'équateur doivent passer au méridien à une hauteur moyenne, entre les deux hauteurs extrêmes du soleil, et la différence de celles-ci est le double de la quantité angulaire dont le soleil s'élève et s'abaisse par rapport à l'équateur; on déterminera donc à la fois cette quantité et la position de l'équateur sur l'horizon, qui fera connaître la latitude du lieu des observations.

A Paris, par exemple, le soleil s'élève au solstice d'été à  $64^{\circ} 38'$  au-dessus de l'horizon, et seulement à  $17^{\circ} 42'$  au solstice d'hiver.

$64^{\circ} 38'$   
 $17^{\circ} 42'$

La somme de ces hauteurs est  $82^{\circ} 20'$

La moitié . . . . .  $41^{\circ} 10'$   
donne la hauteur de l'équateur sur l'horizon de Paris, et prenant le complément à  $90^{\circ}$ , on trouve que la distance de l'équateur au zénith, ou la latitude de Paris, est de  $48^{\circ} 50'$ .

et auxquels on rapporte la position des astres.

Les habitans de l'équateur ont la *sphère droite*, parce que le plan de ce cercle passant par le zénith est, pour eux, perpendiculaire à l'horizon, et qu'en conséquence les astres, qui dans leur mouvement diurne paraissent décrire des parallèles à l'équateur, semblent monter et descendre à plomb par rapport à l'horizon.

Depuis l'équateur jusqu'aux pôles, ce cercle coupant l'horizon obliquement, on a la *sphère oblique*, parce que la route diurne des astres est inclinée à l'horizon. Enfin, à l'un et l'autre pôle, l'horizon est l'équateur même, et les astres paraissent se mouvoir parallèlement à ce cercle; ainsi un habitant du pôle, s'il y en avait, aurait la *sphère parallèle*.

L'étendue des zones et des climats est déterminée par l'inclinaison de l'axe de la terre sur le plan de l'écliptique; et cette inclinaison se découvre en observant dans un même lieu la plus grande et la plus petite des hauteurs du soleil, lorsqu'il passe par le méridien au solstice d'été et à celui d'hiver.

Car, puisque dans l'un et l'autre cas, le soleil s'écarte également de l'équateur de côté et d'autre, ce cercle doit couper le méridien à une hauteur moyenne, entre les deux hauteurs extrêmes du soleil, et la différence de celles-ci est le double de la quantité angulaire dont le soleil s'élève et s'abaisse par rapport à l'équateur; on déterminera donc à la fois cette quantité, et la position de l'équateur sur l'horizon, d'où l'on conclura la latitude du lieu des observations.

A Paris, par exemple, le soleil s'élève au solstice d'été à  $64^{\circ} 38'$  au-dessus de l'horizon, et seulement à  $17^{\circ} 42'$  au solstice d'hiver. La somme de ces hauteurs est  $82^{\circ} 20'$ , dont la moitié est  $41^{\circ} 10'$ . C'est la hauteur de l'équateur sur l'horizon de Paris; et prenant le complément de cet arc à  $90^{\circ}$ , on trouve que la distance de l'équateur au zénith, ou la latitude de Paris, est de  $48^{\circ} 50'$ .







Lacroix.

Par cette différence, les étoiles paraissent gagner chaque jour sur le soleil environ 4' de tems dans leur passage au méridien.

La durée de la rotation de la terre est uniforme dans tous les tems ; mais il n'en est pas ainsi de celle du jour, qui se compose, comme on vient de le dire, du tems de la rotation de la terre, et de celui qu'elle emploie à décrire autour de son axe, l'angle qui compense la quantité dont elle a tourné autour du soleil par l'effet de son mouvement annuel ; car ce dernier mouvement, qui ne s'effectue pas dans un cercle, mais dans une ellipse dont le soleil occupe le foyer, n'est pas uniforme, et a lieu dans le plan de l'écliptique, incliné à celui de l'équateur. Le concours de ces causes fait que la durée des jours, comparée à celle de la rotation de la terre, est tantôt moindre et tantôt plus grande que 24 heures ; et la série des différences forme ce qu'on appelle l'équation du tems, qu'il faut dans certaines saisons ajouter, et dans d'autres soustraire à l'heure indiquée par les horloges réglées sur le soleil, ou marquant le tems vrai, pour en conclure le tems moyen, auquel se rapportent les tables astronomiques, au moyen desquelles on calcule maintenant avec une très-grande précision les mouvemens des astres.

Lacroix, *Introd.*, t. I, p. 1.

La lune emploie 27 jours 7 heures 43' 4" à accomplir, d'orient en occident, sa révolution autour de la terre par rapport aux points équinoxiaux ; mais quand on la compare au soleil, qui pendant ce tems paraît s'avancer dans le même sens, elle emploie 29 jours 12 heures 44' 3" à parcourir la circonférence entière du ciel, plus le chemin fait par le soleil. Telle est la révolution synodique, ou le mois lunaire, qui commence au moment où la lune se trouve directement entre le soleil et la terre, ce qu'on nomme *en conjonction*. Cet aspect est représenté dans la figure 12, où S désigne le soleil, T la terre, et L la lune.

Pendant cette révolution, la lune prend, par rapport au soleil, toutes

Malte-Brun.

56' 4". Par cette différence, les étoiles paraissent gagner chaque jour sur le soleil environ 4' de tems dans leur passage au méridien.

Ainsi, quoique la durée de la rotation de la terre soit uniforme dans tous les tems, le jour solaire ne l'est pas, parce qu'il se compose, comme on vient de le dire, du tems de la rotation de la terre, et de celui qu'elle emploie à décrire autour de son axe, l'angle qui compense la quantité dont elle a tourné autour du soleil par l'effet de son mouvement annuel ; or, ce dernier mouvement, qui ne s'effectue pas dans un cercle, mais dans une ellipse dont le soleil occupe le foyer, n'est pas d'une vitesse uniforme. Le concours de ces circonstances fait que la durée des jours solaires, comparée à celle de la rotation de la terre, est tantôt moindre et tantôt plus grande que vingt-quatre heures ; et la série de ces différences forme ce qu'on appelle l'équation du tems, ou la quantité qu'il faut dans certaines saisons ajouter, et dans d'autres soustraire à l'heure indiquée par les horloges réglées sur le soleil et marquant le tems vrai, si l'on veut en conclure le tems moyen ou astronomique. Or, c'est au tems moyen que se rapportent les tables astronomiques, à l'aide desquelles on calcule les mouvemens des astres.

Malte-Brun, t. II, p. 25.

La lune emploie 27 jours 7 heures 43' 11" à accomplir, d'occident en orient, sa révolution autour de la terre par rapport aux points équinoxiaux ; mais quand on la compare au soleil, qui pendant ce tems paraît s'avancer dans le même sens, elle emploie 29 jours 12 heures 44' 3" à parcourir la circonférence entière du ciel, plus le chemin fait par le soleil en apparence ou en réalité par la terre. Telle est la révolution synodique, ou le mois lunaire, qui commence au moment où la lune se trouve directement entre le soleil et la terre, ce qu'on nomme *en conjonction*. Cet aspect est représenté dans la figure 10, où S désigne le soleil, T la terre et L la lune.

Pendant cette révolution, la lune prend, à l'égard du soleil, plusieurs



Lacroix.

les situations possibles, desquelles résultent les divers aspects ou *phases*. En effet, la lune étant un corps opaque, comme toutes les planètes, ne peut être aperçue qu'autant qu'elle renvoie sur la terre les rayons lumineux qu'elle reçoit du soleil; et il faut, pour cela, qu'elle tourne vers nous au moins une partie de celui de ses hémisphères qui, se trouvant directement opposé au soleil, est le seul éclairé. La lune ne devient donc visible pour nous que lorsqu'après avoir passé le point L, elle commence à tourner vers la terre une portion ou segment de son disque éclairé, qui s'agrandit à mesure qu'elle s'éloigne du soleil pour passer du côté opposé en L''. La terre se trouvant alors entre ces deux astres, on voit en entier l'hémisphère éclairé de la lune, qui, dans cet état, paraît pleine et en *opposition* avec le soleil.

La conjonction et l'opposition de la lune par rapport au soleil, ou la nouvelle et la pleine lune, sont les *syzygies*. Quand la lune est éloignée du soleil d'un quart de circonférence, comme en L' et L'', elle est en *quadrature*. On n'aperçoit que la moitié de son hémisphère éclairé. C'est le premier ou le dernier quartier, selon que son bord arrondi est tourné à l'occident ou à l'orient.

Cette explication des phases de la lune semble d'abord sujette à une difficulté qui conduit à la cause des éclipses. On est tenté de croire que la lune devrait toujours, lorsqu'elle est en conjonction avec le soleil, nous cacher en tout, ou au moins en partie, le disque de cet astre; et lorsqu'elle est en opposition, se trouver dans l'ombre que la terre porte derrière elle, et cessant d'être éclairée par le soleil, devenir invisible. Il y aurait, dans le premier cas, *éclipse de soleil*, et dans le second, *éclipse de lune*.

Ces phénomènes arrivent en effet souvent dans les circonstances que je viens de décrire, et même plusieurs fois dans une année; mais ils n'ont pas lieu à toutes les nouvelles et pleines lunes, parce que l'orbite décrite par la lune autour de la terre n'étant pas dans le même plan que celle de la terre autour du soleil, il arrive le plus fréquemment que dans la conjonction

Malte-Brun.

situations, desquelles résultent les aspects ou *phases*. En effet, la lune étant un corps opaque, comme toutes les planètes, ne peut être aperçue qu'autant qu'elle renvoie sur la terre les rayons lumineux qu'elle reçoit du soleil; . . . . .

. . . . . elle ne devient donc visible pour nous que lorsqu'après avoir passé le point N, elle commence à tourner vers la terre une portion ou segment de son disque éclairé, qui s'agrandit à mesure qu'elle s'éloigne du soleil pour passer du côté opposé en O. La terre se trouvant alors entre ces deux astres, on voit en entier l'hémisphère éclairé de la lune qui, dans cet état, paraît pleine et en *opposition* avec le soleil.

La conjonction et l'opposition de la lune par rapport au soleil, ou la nouvelle et la pleine lune, sont les *syzygies*. Quand la lune est éloignée du soleil d'un quart de circonférence, comme en P et D, elle est en *quadrature*. On n'aperçoit que la moitié de son hémisphère éclairé. C'est le premier ou le dernier quartier, selon que son bord arrondi est tourné à l'occident ou à l'orient.

On pourrait être tenté de croire que la lune devrait toujours, lorsqu'elle est en conjonction avec le soleil, nous cacher en tout, ou au moins en partie, le disque de cet astre, et lorsqu'elle est en opposition, se trouver dans l'ombre que la terre porte derrière elle, et cessant d'être éclairée par le soleil, devenir invisible, de sorte qu'il y aurait dans le premier cas, *éclipse de soleil*, et dans le second, *éclipse de lune*.

Ces phénomènes arrivent en effet souvent dans les circonstances que nous venons d'indiquer; mais ils n'ont pas lieu à toutes les nouvelles et pleines lunes, parce que l'orbite décrite par la lune autour de la terre n'étant pas dans le même plan que celle de la terre autour du soleil, il arrive le plus souvent que dans la conjonction la lune se trouve un peu au-dessous ou au-



*Lacroix.*

la lune se trouve un peu au-dessous ou au-dessus du soleil, et un peu au-dessus ou au-dessous de l'ombre de la terre dans l'opposition.

*Lacroix, Introd., t. I, p. liij.*

Pour faire mieux comprendre cette particularité, j'ai joint à la *figure 12*, qui représente en *plan géométral* les orbites de la terre et de la lune, la *figure 13*, qui montre le *coupe* ou *profil*, suivant la ligne ST. Cette ligne ST désigne le plan de l'écliptique, et LL' celui de l'orbite lunaire. L'inspection de cette figure suffit, sans aucune explication, pour voir quand il peut y avoir éclipse ou non. D'ailleurs le détail de ces circonstances et du calcul des éclipses appartient à l'astronomie, et je n'en parle ici que par rapport à l'usage qu'on peut faire de l'observation de ces phénomènes pour fixer la longitude d'un lieu de la terre.

On a déjà vu dans le n°. 11 que cette détermination revient à celle de l'heure que l'on compte au même instant en deux points différens, par l'observation d'un phénomène instantané qui puisse être aperçu dans ces deux points.

Les éclipses de lune remplissent parfaitement ce but; car un point donné du disque lunaire se plonge dans l'ombre de la terre au même instant pour tous les lieux où cet astre est visible; et les taches dont son disque est parsemé donnent le moyen de faire plusieurs observations dans la même éclipse, en marquant avec soin le tems de la disparition de chaque tache, à son entrée dans l'ombre ou *immersion*. Si les mêmes observations ont été faites dans un lieu dont la position soit connue, la différence entre les tems déterminés dans chaque lieu par la même circonstance, donne la différence des longitudes. Si tous les résultats obtenus ne se rapportent pas exactement, on prend un milieu.

*Lacroix, Introd., t. I, p. liij.*

Il n'est pas toujours nécessaire d'avoir des observations correspondantes à celles qu'on a faites dans le lieu dont on veut connaître la longitude. Si ce

*Malte-Brun.*

dessus du soleil, et dans l'opposition un peu au-dessus ou au-dessous de l'ombre de la terre.

*Malte-Brun, t. II, p. 26.*

On comprendra mieux ces particularités en comparant la *figure 10*, qui représente en *plan géométral* les orbites de la terre et de la lune, et la *fig. 11*, qui montre le *coupe* ou *profil*, suivant la ligne ST. Cette ligne ST désigne le plan de l'écliptique, et LL' celui de l'orbite lunaire. L'examen de cette figure suffit, sans aucune explication, pour voir quand il peut y avoir éclipse ou non. Mais le détail de ces circonstances et le calcul des éclipses appartiennent à l'astronomie, et nous ne devons en parler ici que pour faire connaître en quoi l'observation de ces phénomènes sert à fixer la longitude d'un lieu de la terre.

Nous savons que la détermination d'une longitude revient à celle de l'heure que l'on compte au même instant en deux points différens, par l'observation d'un signal instantané qui puisse être aperçu dans ces deux points.

Les éclipses de lune remplissent ce but; car un point donné du disque lunaire se plonge dans l'ombre de la terre au même instant pour tous les lieux où cet astre est visible; et les taches dont son disque est parsemé donnent le moyen de faire plusieurs observations dans la même éclipse, en marquant avec soin le temps de la disparition de chaque tache, à son entrée dans l'ombre ou l'*immersion*, et celui de la sortie de l'ombre ou l'*émersion*. Si les mêmes observations ont été faites dans un lieu dont la position soit connue, la différence entre les temps déterminés dans chaque lieu par la même circonstance, donne la différence des longitudes. Si tous les résultats obtenus ne se rapportent pas exactement, on prend ordinairement un milieu.

*Malte-Brun, t. II, p. 27.*

Il n'est pas absolument nécessaire d'avoir des observations correspondantes à celles qu'on a faites dans le lieu dont on veut connaître la longi-



*Lacroix.*

point est fort éloigné, et n'a pas encore été fixé avec une grande précision, les calculs faits dans les bons almanachs, tels que la *Connaissance des tems* des Français, ou le *Nautical almanach* des Anglais, sont assez exacts pour tenir lieu des observations dont on est privé.

C'est ainsi que l'éclipse de lune du 30 juin 1787, observée par l'astronome *Bauchamp* à *Casbine*, place située dans le voisinage de la mer Caspienne, a servi à *M. de Lalande* à déterminer la longitude de ce lieu. La fin de l'éclipse ou la sortie totale du disque lunaire de l'ombre de la terre, ayant eu lieu pour *Casbine* à

7 h. 45' 30'' tems

et le calcul donnant vrai,

pour Paris . . . 4 h. 36' 38''

la différence . . . 3 h. 8' 52''

répond à la différence des méridiens de Paris et de *Casbine*. Si on la convertit en degrés à raison de 15 pour une heure, ce qui donne 15 minutes de degré pour une minute de tems, et 15 secondes de degré pour une seconde de tems, on trouvera :

Pour 3 h. . . 45°

Pour 8'. . . 2°

Pour 52'' . . . 13'

TOTAL . . . 47° 13'

Telle est, par rapport au méridien de Paris, la longitude de *Casbine*, résultante de l'observation ci-dessus. Il peut y avoir quelque incertitude dans ce résultat, non-seulement parce qu'on n'a point l'observation correspondante dans un lieu dont la position soit connue, mais encore parce qu'on ne peut répondre de quelques secondes de tems dans la détermination des phases d'une éclipse de lune, et que 4'' de tems font déjà une minute de degré.

*Lacroix, Introd. ; t. 1, p. liv.*

Ce qu'on vient de lire doit faire comprendre que si, parmi les planètes, qui décrivent toutes comme la terre une orbite autour du soleil, il y en a qui soient environnées de satellites, ces corps se trouvant dans des circonstances semblables à celles qui produisent les éclipses de lune, se plongeront dans l'ombre de leur planète; et si l'on peut

*Malte-Brun.*

tude. Les almanachs astronomiques, tels que la *Connaissance des tems* des Français, le *Nautical almanach* des Anglais, ou le *Calendrier du Navigateur* des Danois, offrent des calculs d'éclipses faits d'avance pour un point connu.

C'est ainsi que l'éclipse de lune du 30 juin 1787, observée par l'astronome *Bauchamp*, à *Casbin*, place située dans le voisinage de la mer Caspienne, a servi à *M. de Lalande* à déterminer la longitude de ce lieu. La fin de l'éclipse ou la sortie totale du disque lunaire de l'ombre de la terre, ayant eu lieu pour *Casbin* à 7 h. 45' 30'' tems vrai, et le calcul donnant pour Paris 4 heures 36' 38'', la différence qui est de 3 heures 8' 52'', répond à la différence des méridiens de Paris et de *Casbin*. Si on la convertit en degrés à raison de 15 pour une heure, ce qui donne 15 minutes de degré pour une minute de tems, et 15 secondes de degré pour une seconde de tems, on trouvera pour 3 heures 8' 52'' en tems, la somme de 45° 13' en arc.

Telle est, par rapport au méridien de Paris, la longitude de *Casbin*, résultante de l'observation ci-dessus. Mais les éclipses de la lune offrent un grand inconvénient : c'est la difficulté qu'on éprouve à observer avec précision l'instant où la lune entre dans l'ombre; on ne saurait donc répondre de quelques secondes de tems dans la détermination des phases d'une éclipse de lune, et 4'' de tems font déjà une minute de degré.

*Malte-Brun, t. II, p. 28.*

Nos lecteurs doivent déjà avoir fait la réflexion que si, parmi les planètes, qui décrivent toutes comme la terre une orbite autour du soleil, il y en a qui soient environnées de satellites, ces corps se trouvant dans des circonstances semblables à celles qui produisent les éclipses de lune, se plongeront dans l'ombre de leur planète; et si l'on



*Lacroix.*

observer leur disparition et leur apparition dans plusieurs lieux à la fois, on en fera pour la détermination des longitudes, le même usage que des éclipses de lune.

C'est aussi le parti important qu'on tire pour la géographie, de l'observation des éclipses des quatre satellites qui accompagnent Jupiter, planète remarquable par sa grandeur et par l'éclat de la lumière qu'elle nous réfléchit. Il y a encore deux autres planètes, Saturne et Herschel, auxquelles on a reconnu des satellites; mais leur petitesse et leur éloignement ne les rendant perceptibles que pour les plus grandes lunettes ou les plus forts télescopes, l'observation de leurs éclipses est à-peu-près impraticable.

L'utilité de celles des satellites de Jupiter a engagé les astronomes, non-seulement à observer assiduellement toutes celles qu'ils peuvent apercevoir, mais encore à dresser des tables pour les prédire avec une exactitude telle qu'on puisse, comme dans les éclipses de lune, se passer des observations correspondantes lorsqu'elles manquent.

Les éclipses du soleil s'emploient aussi à la détermination des longitudes; mais le calcul n'est pas aussi simple que pour les éclipses de lune; il ne peut guère être fait que par ceux qui sont très-versés dans l'astronomie; M. Lalande, en s'en occupant avec soin, a par leur secours rectifié les positions d'un grand nombre de lieux importants.

La difficulté du calcul naît de ce que la situation relative du soleil et de la lune n'est pas la même pour les différens points de la terre où l'on aperçoit en même tems ces deux astres. Il arrive à cet égard ce qu'on remarque dans les nuages qui, vus d'un certain point, paraissent sous le soleil, et jettent leur ombre dans un espace limité hors duquel le soleil se montre tout entier. Quand on est sur les bords de cette ombre, on peut apercevoir une partie du disque du soleil, et les diverses apparences changent à chaque instant par l'effet des mouvemens relatifs du soleil, du nuage et du spectateur.

Pour appliquer l'observation d'une éclipse du soleil à la recherche des longitudes, il faut en avoir déterminé plusieurs phases, comme le commencement

*Malte-Brun.*

peut observer leur disparition et leur apparition dans plusieurs lieux à la fois, on en fera pour la détermination des longitudes, la même usage que des éclipses de lune.

C'est ainsi que la géographie astronomique tire un parti important de l'observation des éclipses des quatre satellites qui accompagnent Jupiter, planète remarquable par sa grandeur et par l'éclat de la lumière qu'elle nous réfléchit. Il y en a bien deux autres planètes, Saturne et Uranus, auxquelles on a reconnu des satellites; mais leur petitesse et leur éloignement ne les rendant perceptibles qu'au moyen des plus grandes lunettes ou des plus forts télescopes, l'observation de leurs éclipses est à-peu-près impraticable.

L'utilité dont les satellites de Jupiter peuvent néanmoins être, a engagé les astronomes à dresser des tables pour prédire leurs immersions, afin que l'on puisse, comme dans les éclipses de lune, se passer des observations correspondantes.

Les éclipses du soleil s'emploient aussi à la détermination des longitudes; mais le calcul n'est pas aussi simple que pour les éclipses de lune; il ne peut guère être fait que par ceux qui sont très-versés dans l'astronomie; M. de Lalande, en s'en occupant avec soin, a par leur secours rectifié les positions d'un grand nombre de lieux importants.

La difficulté du calcul naît de ce que la situation relative du soleil et de la lune n'est pas la même pour les différens points où l'on aperçoit en même temps ces deux astres. Il arrive à cet égard ce qu'on remarque dans les nuages qui, vus d'un certain point, paraissent sous le soleil, et jettent leur ombre dans un espace limité hors duquel le soleil se montre tout entier. Quand on est sur les bords de cette ombre, on peut apercevoir une partie du disque du soleil, mais les diverses apparences changent à chaque instant par l'effet des mouvemens relatifs du soleil, du nuage et du spectateur.

Pour appliquer l'observation d'une éclipse du soleil à la recherche des longitudes, il faut en avoir déterminé plusieurs phases, comme le commencement



*Lacroix.*

ment et la fin, en conclure le milieu, et tirer des tables astronomiques les données propres à fixer la position respective des lignes parcourues par le centre du soleil et celui de la lune pendant l'éclipse, afin de pouvoir calculer l'instant où les deux astres ont été en conjonction. Connaissant l'heure qu'il était à ce même instant dans un lieu donné, on déduira de la différence de ces tems celle des longitudes.

*Lacroix, Introd., t. 1, p. lvj.*

En déterminant par l'observation des circonstances de ce phénomène qu'on nomme *occultation*, le moment où le centre de la lune s'est trouvé en conjonction avec l'étoile, ce qui fixe une position absolue de la lune, on peut, soit par des calculs faits à l'avance dans les almanachs astronomiques où ces phénomènes sont prédits, soit par des observations correspondantes, trouver l'heure qu'il était au moment de cette conjonction dans un lieu dont la position est connue.

*Lacroix, Introd., t. 1, p. lvij.*

On conçoit par cet énoncé, que l'astre doit avoir, par rapport à la terre, un mouvement assez rapide pour que sa position à l'égard des étoiles ou des autres astres qui peuvent servir de terme de comparaison, varie vraisemblablement dans l'espace de 24 heures. La lune est seule propre à cet objet, parce que parcourant à-peu-près 13 deg. par jour, une seule minute de degré dans son déplacement répond à un peu moins de deux minutes de tems ou 30 minutes de degré en longitude; et comme on peut, en prenant la distance angulaire de la lune aux étoiles ou au soleil, fixer souvent dans une précision beaucoup plus grande la position de cet astre, on peut, par son moyen, déterminer à moins de 2 minutes le tems que sous un méridien donné on compte au moment de l'observation.

*Malte-Brun.*

et la fin, en conclure le milieu, et tirer des tables astronomiques les données propres à fixer la position respective des lignes parcourues par le centre du soleil et celui de la lune pendant l'éclipse, afin de pouvoir calculer l'instant où les deux astres ont été en conjonction. Connaissant l'heure qu'il était à ce même instant dans un lieu donné, on déduira de la différence de ces tems celle des longitudes.

*Malte-Brun, t. II, p. 30.*

En déterminant par l'observation, le moment où le centre de la lune s'est trouvé en conjonction avec l'étoile, ce qui fixe une position absolue de la lune, on peut, soit au moyen des calculs faits à l'avance dans les almanachs astronomiques où ces phénomènes sont prédits, soit par la comparaison des observations correspondantes, trouver l'heure qu'il était au moment de cette conjonction dans un lieu dont la position est connue; et la différence de longitude se conclut alors comme dans les autres cas.

*Malte-Brun, t. II, p. 30.*

Mais on sent aussi que l'astre doit avoir, par rapport à la terre, un mouvement assez rapide pour que sa position à l'égard des étoiles ou des autres astres qui peuvent servir de terme de comparaison, varie considérablement dans l'espace de 24 heures. La lune seule nous présente ces avantages; comme elle parcourt à-peu-près 13° par jour, une seule minute de degré dans son déplacement répond à un peu moins de 2' de tems ou 30' de degré en longitude. Or, on peut, en prenant la distance angulaire de la lune aux étoiles ou au soleil, à l'aide de nos instrumens perfectionnés, fixer avec une grande précision la position de cet astre, et par conséquent déterminer à peu de secondes près le tems que sous un méridien donné on compte au moment de l'observation.

Un astronome très-exercé me fait observer ici que l'attention minutieuse du plagiaire à changer quelques mots par intervalle, pour se donner l'air de penser tout seul, l'a jeté ici dans une grosse erreur: M. Lacroix avait dit que l'on pouvait déterminer à moins de



*deux minutes près le temps, etc. ; le docteur danois a cru le surpasser en mettant sur sa copie à peu de secondes près, et il a montré qu'il était à cent degrés près d'avoir les connaissances dont il cherche à faire parade.*

*Lacroix, Introd., t. 1, p. lvij.*

Des instrumens construits avec le plus grand soin, des tables, des formules variées d'un grand nombre de manières, facilitent maintenant cette opération, qu'on peut pratiquer presque journellement en mer, et qui a considérablement avancé la géographie, surtout depuis qu'à l'exemple de Cook on y a joint l'usage des *garde-tems* ou montres marines, qui servent dans les intervalles où l'on ne peut se procurer des observations de distances de la lune au soleil ou aux étoiles.

Les garde-tems suffiraient seuls, s'il était possible d'en construire d'assez parfaits pour qu'une fois mis à l'heure sous un méridien donné, ils conservassent le même mouvement pendant toute la durée du voyage, car ils marqueraient alors par-tout l'heure qu'il est sous ce méridien ; et en la comparant à celle que l'on compte au lieu où l'on est parvenu, on aurait la différence des tems et par conséquent celle des méridiens.

Mais si les efforts des Harrison, des Julien le Roi, des Berthout et de tous les artistes célèbres qui ont cherché à perfectionner un mécanisme aussi utile, n'ont pu donner aux montres marines cette uniformité absolue de mouvement, ils en ont du moins approché assez pour que la marche de ces horloges demeurât sensiblement la même pendant un intervalle de tems assez long, malgré les agitations que la mer imprime aux vaisseaux.

*Lacroix, Introd., t. 1, p. lvij.*

On sait d'abord qu'un rayon de lumière qui passe dans un milieu dont la densité augmente, souffre une *réfraction*, parce qu'il s'approche de la perpendiculaire à la surface des couches qu'il traverse successivement. Par cette raison, les astres ne sont jamais aperçus dans la véritable place qu'ils occupent ; le rayon qui nous les rend visibles, les élève sur l'horizon d'une quantité d'autant plus grande qu'ils sont

*Malte-Brun, t. II, p. 51.*

Des instrumens ingénieux et construits avec le plus grand soin, des tables calculées avec une précision étonnante, des formules variées de beaucoup de manières, facilitent maintenant cette opération qui est devenue d'un usage universel, et qui, sur mer, remplace toutes les autres méthodes pour trouver la longitude. On joint cependant aux observations lunaires l'usage des *garde-tems* ou montres marines, qui servent dans les intervalles où l'on ne peut se procurer des observations de distances de la lune au soleil ou aux étoiles.

Les garde-tems suffiraient seuls, s'il était possible d'en construire d'assez parfaits pour qu'une fois mis à l'heure sous un méridien donné, ils conservassent le même mouvement pendant toute la durée du voyage, car ils marqueraient alors partout l'heure qu'il est sous ce méridien ; et en la comparant à celle que l'on compte au lieu où l'on est parvenu, on aurait la différence des tems et par conséquent celle des méridiens.

Quoique les efforts des Harrison, des Julien le Roi, des Berthout, d'Armand et d'autres artistes célèbres n'aient pu donner aux montres marines cette uniformité absolue de mouvement, ils en ont du moins approché assez pour que la marche de ces horloges demeurât sensiblement la même pendant un intervalle de tems assez long, malgré l'agitation perpétuelle des vaisseaux.

*Malte-Brun, t. II, p. 32.*

On sait qu'un rayon de lumière qui passe dans un milieu dont la densité augmente, souffre une *réfraction*. Par cette raison, les astres ne sont jamais aperçus dans la véritable place qu'ils occupent ; le rayon qui nous les rend visibles, les élève sur l'horizon d'une quantité d'autant plus grande qu'ils sont plus près de ce cercle. Il faut connaître cette quantité pour chaque degré de hauteur au-dessus de l'horizon.



*Lacroix.*

plus près de ce cercle, et qui dépend d'ailleurs de l'état de l'air au moment de l'observation. Il faut connaître cette quantité pour chaque degré de hauteur au-dessus de l'horizon, afin de la retrancher des hauteurs observées qui sont toujours plus grandes que les hauteurs vraies, excepté dans le cas où l'astre serait au zénith, parce qu'alors le rayon de lumière traversant les couches de l'atmosphère perpendiculairement, n'éprouve aucune réfraction.

*Lacroix, Introd., t. 1, p. lix.*

On a fait remarquer dans le n<sup>o</sup> 6, que l'observation des hauteurs était toujours rapportée au centre de la terre, en regardant les rayons de lumière comme parvenant à tous les points de la terre dans des directions parallèles, et en négligeant par conséquent, à cause de la distance considérable où les astres sont de la terre par rapport à son rayon, l'angle  $AGC$ , fig. 3; mais les planètes sont assez proches de la terre pour qu'il faille, sur-tout quand on l'observe avec précision, tenir compte de cet angle. Son effet est d'abaisser l'astre au-dessous de sa situation réelle à l'égard du centre de la terre. L'astre qui serait en  $G$ , par exemple, serait vu au point  $A$  dans l'horizon; tandis qu'au centre de la terre il paraîtrait élevé de l'angle  $GCn$  égal à  $AGC$ , à cause des parallèles  $MN$  et  $mn$ . L'angle  $AGC$ , formé, comme on voit, par les directions suivant lesquelles l'astre serait vu du centre de la terre et d'un point de sa surface, se nomme *parallaxe*. Il change avec la hauteur de l'astre et s'anéantit au zénith, puisque le centre  $C$ , le lieu  $A$  et l'astre se trouvent alors sur la même droite; mais il est le plus grand possible à l'horizon. Il s'élève pour le soleil à  $8''$ ,  $6'$ , et pour la lune il varie d'environ  $54'$  à  $62'$ .

*Lacroix, Introd., t. 1, p. lx.*

Les tables du mouvement du soleil ou les éphémérides de cet astre calculées d'avance, donnent pour tous les jours de l'année sa distance à l'équateur ou sa *déclinaison*, et l'on peut par ce moyen trouver quelque jour que ce soit la latitude d'un lieu, puisqu'on obtiendra la hauteur de l'équateur sur l'horizon, en retranchant de la hauteur du soleil sa distance à l'équateur, s'il est au-dessus de ce cercle, et en l'ajoutant

*Malte-Brun.*

zou, afin de la retrancher des hauteurs observées toujours plus grandes que les hauteurs vraies, excepté dans le cas où l'astre serait au zénith, parce qu'alors le rayon de lumière traversant les couches de l'atmosphère perpendiculairement, n'éprouve aucune réfraction.

*Malte-Brun, t. 11, p. 33.*

Nous avons vu plus haut, qu'attendu la petitesse du diamètre de la terre, comparée à l'immense distance des étoiles fixes, l'observation des hauteurs de ces astres était toujours rapportée au centre de la terre, en regardant les rayons de lumière comme parvenant à tous les points de la terre dans des directions parallèles et en négligeant par conséquent l'angle  $AIC$ , fig. 2; mais les planètes sont assez proches de la terre pour qu'il faille, quand on veut observer avec précision, tenir compte de cet angle. Son effet est d'abaisser l'astre au-dessous de sa situation réelle à l'égard du centre de la terre . . . . .

L'angle  $AIC$ , formé comme on voit par les directions différentes suivant lesquelles l'astre serait vu du centre de la terre et d'un point de sa surface, se nomme la *parallaxe*. Il s'anéantit au zénith; il est le plus grand possible à l'horizon. Il s'élève pour le soleil à  $8''$ ,  $6'$ , et pour la lune il varie d'environ  $54'$  à  $62'$ .

*Malte-Brun, t. 11, p. 34.*

On a remédié en partie à cet inconvénient par des *tables solaires* ou des éphémérides de cet astre, calculées d'avance et qui donnent pour tous les jours de l'année sa distance à l'équateur ou sa *déclinaison*; l'on peut par ce moyen trouver, quelque jour que ce soit, la latitude d'un lieu, puisqu'on obtiendra la hauteur observée de l'équateur sur l'horizon, en retranchant de la hauteur du soleil sa distance à



*Lacroix.*

s'il est au-dessous : circonstances que la situation de l'ombre et la saison dans laquelle on se trouve font toujours connaître.

Après avoir trouvé *a priori* soit par la méthode du n°. 10, soit par celle du n°. 22, la latitude de leur observatoire, les astronomes se sont attachés à déterminer la distance des principales étoiles à l'équateur, et le tems qui s'écoule entre leurs passages respectifs au méridien, et celui du point de l'écliptique qui répond à l'équinoxe du printemps ; ils ont dressé des catalogues qui renferment ces résultats, et avec le secours desquels on peut substituer partout dans la recherche de la latitude, les étoiles au soleil ; ce qui multiplie les moyens de déterminer cet important élément des positions géographiques.

*Lacroix, Introd., t. 1, p. 121.*

Toutes ces observations supposent que l'on connaisse la position du méridien. L'étoile polaire l'indique à-peu-près dans l'hémisphère boréal de la terre ; mais c'est la marche du soleil qui le fait connaître le plus commodément avec quelque exactitude.

En effet, le jour d'un solstice, le soleil restant sensiblement à la même distance de l'équateur, paraît décrire un cercle parallèle à l'équateur, et dont la partie BCD, *fig. 2*, comprise au-dessus de l'horizon, est partagée en deux également par le méridien. Il en résulte que sa hauteur est précisément la même, lorsqu'on la prend avant et après son passage au méridien, à des intervalles de tems égaux, et que réciproquement si l'on prend le matin une hauteur du soleil, et qu'on attende le soir le moment où il reviendra à cette hauteur, l'heure de son passage au méridien tiendra le milieu entre ces deux instans.

On reconnaît facilement que la longueur des ombres des corps dépend non-seulement de leur hauteur, mais encore de celle du soleil, par rapport au plan sur lequel elles sont portées. Si ce plan est horizontal, et qu'on ait élevé une verticale AD, *fig. 14*, le rayon solaire étant dirigé suivant SD, l'ombre tombera en AC, et sa longueur dépendra de l'angle SCA, qui est évidemment la hauteur du soleil sur l'horizon. Lors donc que le soleil, après avoir passé dans le méridien, se retrouvera de l'autre côté à la même hauteur dans une di-

*Malte-Brun.*

l'équateur s'il est au-dessus de ce cercle, et en l'ajoutant s'il est au-dessous ; circonstances que la situation de l'ombre et la saison dans laquelle on se trouve font toujours connaître. Mais afin de multiplier les moyens de déterminer la latitude, les astronomes, après avoir d'abord fixé la position de leur observatoire, ont calculé la distance des principales étoiles à l'équateur, et le temps qui s'écoule entre leurs passages respectifs au méridien donné et celui du point de l'écliptique qui répond à l'équinoxe du printemps ; ils ont dressé des catalogues qui renferment ces résultats, et avec le secours desquels on peut substituer, dans la recherche de la latitude, les étoiles au soleil.

*Malte-Brun, t. II, p. 35.*

Toutes ces observations supposent que l'on connaît la position du méridien. L'étoile polaire l'indique à-peu-près dans l'hémisphère boréal de la terre ; mais c'est la marche du soleil qui le fait connaître d'une manière universelle et exacte.

Supposons le soleil à un des points de solstice ; l'astre, dans cette position, reste sensiblement à la même distance de l'équateur, et paraît décrire un cercle parallèle à l'équateur, et dont la partie comprise au-dessus de l'horizon BCD, *fig. 2*, est partagée en deux portions égales par le méridien. Sa hauteur est donc précisément la même, lorsqu'on la prend avant et après son passage au méridien, à des intervalles de tems égaux ; de l'autre côté, si l'on prend le matin une hauteur du soleil, et qu'on attende le soir le moment où il reviendra à cette hauteur, l'heure de son passage au méridien doit nécessairement tenir le milieu entre ces deux instans.

La longueur des ombres a fourni le plus simple moyen d'estimer la hauteur du soleil. On conçoit facilement que cette longueur dépend non seulement de leur hauteur, mais encore de celle du soleil, par rapport au plan sur lequel elles sont portées. Si ce plan est horizontal, et qu'on ait élevé une verticale AD, *fig. 12*, le rayon solaire étant dirigé suivant SD, l'ombre tombera en AC, et sa longueur dépendra de l'angle SCA, qui est évidemment la hauteur du soleil sur l'horizon. Lors donc que le soleil, après avoir passé



Lacroix.

rection S'D; l'ombre AB de la verticale AD redeviendra égale à l'ombre AC; et prenant le milieu entre la direction de l'une et de l'autre, en divisant l'angle BAC en deux parties égales, par la droite AN, on aura la méridienne.

Il est à propos d'observer que si l'on mesure en même tems la longueur du bâton et celle de l'ombre, on pourra par la résolution du triangle rectiligne CAD, rectangle en A, et dans lequel on connaîtra les côtés AD et AC, calculer l'angle ACD ou la hauteur du soleil. On aura la hauteur méridienne si l'on mesure la longueur de l'ombre lorsqu'elle tombe dans la direction AN. C'est par ce moyen que les premiers astronomes ont déterminé les hauteurs des astres; l'extrémité d'un obélisque, une ouverture pratiquée dans un mur à plomb, donnaient la verticale AD. Cet instrument si simple se nomme *gnomon*; mais on l'a abandonné depuis qu'on a porté à une précision très-grande et sous de petites dimensions, les instrumens qui mesurent immédiatement les angles par les arcs de cercle.

On emploie même ces derniers à la détermination de la méridienne, en les combinant avec les horloges à pendule dont la marche est très-régulière. Pour cela on prend le matin une hauteur du soleil, on remarque en même tems l'heure, puis on attend celle du soir où cet astre se retrouve à cette même hauteur; et prenant le milieu de l'intervalle, on a celui qui s'est écoulé entre le passage du soleil au méridien, et l'une des observations.

Si, par exemple, l'horloge marquait pour la même hauteur,

|                   |              |
|-------------------|--------------|
| le matin. . . . . | 9 h. 45' 30" |
| le soir. . . . .  | 2 h. 23' 12" |

|                                                      |              |
|------------------------------------------------------|--------------|
| L'intervalle entre ces deux momens étant de. . . . . | 4 h. 37' 42" |
| dont la moitié. . .                                  | 2 h. 18' 51" |
| ajoutée à l'instant de la première hauteur.          | 9 h. 45' 30" |
| donne. . . . .                                       | 12 h. 4' 21" |

pour l'heure que marquait l'horloge au moment où le soleil passait dans le méridien.

En répétant l'observation de ces hauteurs correspondantes, on parvient à régler la pendule, et à saisir très-exactement le moment du passage du soleil au méridien, d'où on conclut im-

Malte-Brun.

dans le méridien, se retrouvera de l'autre côté à la même hauteur dans une direction S'D, l'ombre AB de la verticale AD redeviendra égale à l'ombre AC; et prenant le milieu entre la direction de l'une et de l'autre, en divisant l'angle BAC en deux parties égales, par la droite AN, on aura la méridienne. Si ensuite l'on mesure la longueur du bâton et celle de l'ombre, on pourra connaître la hauteur du soleil par la résolution du triangle rectiligne CAD, qui est rectangle en A, et dans lequel les côtés AD et AC sont connus; on peut donc calculer l'angle ACD qui est la hauteur recherchée. On aura la hauteur méridienne si l'on mesure la longueur de l'ombre lorsqu'elle tombe dans la direction AN. C'est par ce moyen que les premiers astronomes ont déterminé les hauteurs des astres; l'extrémité d'un obélisque ou une ouverture pratiquée dans un mur à plomb leur donnaient la verticale. Cet instrument grossier se nomme *gnomon*; mais on l'a abandonné depuis qu'on a perfectionné les instrumens qui mesurent immédiatement les angles par les arcs de cercle.

On emploie même ces derniers à la détermination de la méridienne, en les combinant avec les horloges à pendule dont la marche est très-régulière. Ayant observé le matin une hauteur du soleil, on remarque en même tems l'heure, puis on attend l'instant du soir où cet astre se trouve à cette même hauteur; et prenant le milieu de l'intervalle, on trouve celui qui s'est écoulé entre le passage du soleil au méridien et l'une des observations.

Si, par exemple, l'horloge marquait pour la même hauteur, le matin 9 h. 45' 80", et le soir 2 h. 23' 12"; l'intervalle entre ces deux momens étant de 4 h. 37' 42", dont la moitié 2 h. 18' 51", ajoutée à l'instant de la première hauteur de 9 h. 45' 30", donne 12 h. 4' 21" pour l'heure que marquait l'horloge au moment où le soleil passait dans le méridien.

En répétant plusieurs fois l'observation de ces hauteurs correspondantes, on parvient à régler la pendule et à connaître exactement le moment du passage du soleil au méridien, d'où



*Lacroix.*

médiatement la direction de la ligne méridienne.

C'est pour faciliter l'exposition de ce procédé que j'ai supposé le soleil au solstice ; car on en fait usage dans tous les autres tems de l'année, en appliquant alors au résultat une petite correction pour le changement que la déclinaison du soleil reçoit dans l'intervalle des deux hauteurs, et qui influe sur sa durée.

*Malte-Brun.*

on conclut immédiatement la direction de la ligne méridienne.

On fait usage de l'observation des hauteurs correspondantes dans tout autre temps de l'année que le solstice, en appliquant au résultat une petite correction pour le changement que la déclinaison du soleil reçoit dans l'intervalle des deux hauteurs, et qui influe sur sa durée.

Le lecteur est peut-être déjà non moins las qu'indigné du spectacle de toutes les turpitudes littéraires et scientifiques, que je viens d'exposer à ses yeux. Je m'arrête pour ne point abuser de sa patience ; mais je le prie, au moins, d'observer que je n'ai encore parcouru que le premier livre ( 23<sup>e</sup> de l'ouvrage ) de la *Géographie mathématique* de M. Malte-Brun ; que de trente-huit pages dont il est composé, je n'en ai confronté que *trente-deux* au *Traité* de M. Lacroix, et qu'il s'en trouve à peu près *vingt-deux* qui en sont copiées servilement ; enfin que je ne suis point entré dans le détail de toutes les intercalations artificieuses, de toutes les altérations du texte, de toutes les bévues où l'ignorance du plagiaire le fait tomber à chaque pas, dès qu'il s'écarte de la lettre de son original.

Mais je ne passerai pas aussi complaisamment sous silence une remarque, qui met au grand jour l'esprit et les calculs d'après lesquels se dirige toujours M. Malte-Brun, quand il veut s'approprier le travail d'un vrai savant : au bas des trente-deux pages que nous venons d'analyser sont jetées des notes et des citations de tout genre. Des mathématiciens, des astronomes, des géographes y sont nommés : tout le monde enfin, hors M. Lacroix, c'est-à-dire, hors l'auteur qui aurait dû l'être seul ; puisque seul il a fait tous les frais de l'érudition subite du docteur scandinave.

Mon travail ne serait que celui de M. Malte-Brun, un simple travail de copiste, si j'entreprenais d'examiner son 24<sup>e</sup> livre comme je viens de scruter le 23<sup>e</sup> ; je me restreindrai à une seule des démonstrations géométriques, qu'il vous affirmera, si vous l'exigez, avoir tirées de son cerveau ; si vous lui objectez que M. La-



eroix s'était exprimé, *six ans auparavant*, sur le même sujet, absolument dans les mêmes termes, il vous répondra que cela ne doit pas vous surprendre, parce que *la vérité est une*.

Lacroix, *Introd.*, t. 1, p. lxxj.

On est convenu d'appeler degré du méridien l'espace qu'il faut parcourir sur cette courbe, quelle qu'elle soit, pour que les deux lignes  $AZ$  et  $A'Z'$ , fig. 17, menées par les extrémités de cet espace, perpendiculairement à la courbe  $FG$ , c'est-à-dire à ses tangentes  $AM$ ,  $A'M$ , qui marquent l'horizon du point  $A$  et celui du point  $A'$ , fassent entr'elles un angle  $ACA'$ , d'un degré.

Cela posé, si la courbe  $FG$  est un cercle, les lignes  $CA$  et  $CA'$ , perpendiculaires à ses tangentes, n'étant autres que les rayons menés au centre, se rencontreront toujours à la même distance de la courbe; et dans toute l'étendue de la circonférence, le même angle répondra au même arc: les degrés auront donc tous même longueur.

Il n'en est pas ainsi pour les courbes dont la courbure n'est pas uniforme. Si on prend deux arcs de même longueur, comme  $Mm$  et  $mm$ , fig. 18, l'un dans la partie la plus convexe, l'autre dans celle qui est plus aplatie, les perpendiculaires  $MC$  et  $M'C$ , menées aux extrémités du premier arc, se rencontreront plus près de cet arc que les perpendiculaires  $mc$ ,  $m'c$ , menées aux extrémités de l'arc plus aplati  $mm'$ . L'angle  $mcm$  est donc visiblement moindre que l'angle  $MCM'$ ; et par conséquent, si ce dernier est d'un degré, l'arc  $mm'$ , égal en longueur à  $Mm$ , ne répond pas à un degré. Il faut nécessairement, pour obtenir cet angle dans la partie  $mp$  de la courbe, embrasser un espace plus grand que  $Mm'$ .

Malte-Brun, t. II, p. 47.

Qu'est-ce qu'un degré de méridien terrestre? C'est l'espace qu'il faut parcourir sur cette courbe, quelle qu'elle soit, pour que deux lignes  $AZ$  et  $az$ , fig. 14, menées par les extrémités de cet espace, perpendiculairement à la courbe  $FG$ , c'est-à-dire à ses tangentes  $AM$ ,  $am$ , qui marquent l'horizon du point  $A$  et celui du point  $a$ , fassent entre elles un angle d'un degré  $ACa$ .

Si maintenant la courbe  $FG$  est un cercle, les lignes  $CA$  et  $Ca$ , perpendiculaires à ses tangentes, n'étant que des rayons menés au centre, se rencontreront toujours à la même distance de la courbe; et dans toute l'étendue de la circonférence, le même angle répondra au même arc: les degrés auront donc tous la même longueur.

Mais il n'en est pas ainsi pour les courbes dont la courbure n'est pas uniforme. Si on prend deux arcs de même longueur, comme  $Mm$  et  $Nn$ , fig. 15, l'un dans la partie la plus convexe, l'autre dans celle qui est plus aplatie, les perpendiculaires  $MC$  et  $mC$ , menées aux extrémités du premier arc, se rencontreront plus près de cet arc que les perpendiculaires  $Nc$ ,  $nc$ , menées aux extrémités de l'arc plus aplati  $Nn$ . L'angle  $Ncn$  est donc visiblement moindre que l'angle  $MCM$ ; et par conséquent, si ce dernier est d'un degré, l'arc  $Nn$ , égal en longueur à  $Mm$ , ne répond pas à un degré. Il faut nécessairement, pour obtenir cet angle dans la partie  $NP$  de la courbe, embrasser un espace plus grand que  $Mm$ .

Nous suivrons, pour le 25<sup>e</sup> livre de la *Géographie mathématique* du savant Danois, la même marche que pour le précédent; c'est-à-dire que nous donnerons, par un seul plagiat, l'idée de tous les autres. Il faut, d'abord, entendre M. Malte-Brun se plaindre (pag. 81) « de ce que les questions qu'on cherche ordinairement



« à résoudre par le *globe artificiel*, sont pour la plupart, ou trop puériles ou trop étrangères à la géographie, pour *mériter une mention dans son ouvrage.* » Un homme de sa trempe n'est point fait pour s'abaisser à ces bagatelles ; il ne débite que du *neuf*. Jugez-en vous-même :

*Lacroix, Introd., t. 1, p. xcij.*

On trouve la latitude d'un lieu quelconque, en faisant tourner le globe jusqu'à ce que ce lieu soit sous le méridien fixe, et en lisant le degré marqué alors sur ce lieu.

La longitude du même lieu se lit sur l'équateur au point sur lequel passe le méridien.

Réciproquement on trouve la position d'un lieu quand on connaît sa longitude et sa latitude, en amenant sous le méridien le point de l'équateur qui a cette longitude, et en comptant sur le méridien la latitude donnée avec sa dénomination ; le point où elle se détermine répond sur le globe à celui qu'on cherche.

L'heure que l'on compte dans un pays, lorsqu'il est midi dans un autre, s'obtient en plaçant ce dernier sous le méridien, et en fixant sur 12 heures l'aiguille du cadran qui environne le pôle ; puis en faisant tourner le globe jusqu'à ce que le lieu dont on cherche l'heure soit arrivé sous le méridien ; l'aiguille marque alors sur le cadran l'heure demandée : elle est *après midi*, si l'on a fait tourner le globe à l'orient, et *avant midi* dans le cas contraire.

On peut connaître la longueur du plus grand jour pour tous les points d'un hémisphère, du septentrional, par exemple, en plaçant le méridien de manière que le bord du cercle polaire arctique rase l'horizon du globe ; cet horizon représentera alors le cercle d'illumination (n<sup>o</sup> 15). Si l'on amène dans le méridien un point quelconque de l'hémisphère proposé, qu'on fixe l'aiguille du cadran polaire sur 12 heures, et qu'on fasse tourner le globe vers l'orient jusqu'à ce que le point remarqué entre dans l'horizon, l'aiguille s'arrêtera sur l'heure à laquelle ce point passe de la partie éclairée à la partie obscure, qui est celle du coucher du soleil. Le nombre d'heures parcourues

*Malte-Brun, t. II, p. 82.*

On trouve la latitude d'un lieu terrestre quelconque en faisant tourner le globe jusqu'à ce que le lieu soit sous le méridien fixe, et en lisant le degré marqué alors sur ce lieu.

La longitude du même lieu se lit sur l'équateur au point sur lequel passe le méridien.

Réciproquement la position d'un lieu dont on connaît la longitude et la latitude, se trouve en amenant sous le méridien le point de l'équateur qui a cette longitude, et en comptant sur le méridien la latitude donnée avec sa dénomination ; le point où elle se détermine répond sur le globe à celui qu'on cherche.

L'heure que l'on compte dans un pays, lorsqu'il est midi dans un autre, s'obtient en plaçant ce dernier sous le méridien, et en fixant sur 12 heures l'aiguille du cadran qui environne le pôle ; puis en faisant tourner le globe jusqu'à ce que le lieu dont on cherche l'heure soit arrivé sous le méridien ; l'aiguille marque alors sur le cadran l'heure demandée : elle est *après midi*, si l'on a fait tourner le globe à l'orient, et *avant midi* dans le cas contraire.

Si on veut connaître la longueur du plus grand jour pour tous les points d'un hémisphère, soit du septentrional, par exemple, on n'a qu'à placer le méridien de manière que le bord du cercle polaire arctique rase l'horizon du globe ; cet horizon représentera alors le cercle d'illumination. Si l'on amène dans le méridien un point quelconque de l'hémisphère proposé, qu'ensuite on fixe l'aiguille du cadran polaire sur 12 heures, et qu'on fasse tourner le globe vers l'orient, jusqu'à ce que le point remarqué entre dans l'horizon, l'aiguille s'arrêtera sur l'heure à laquelle ce point passe de la partie éclairée à la partie obscure, qui est celle du coucher du soleil. Le nom-



sur le cadran sera la moitié de la durée du jour cherché.

En plaçant le pôle plus près de l'horizon, on donnera à ce cercle la position que prend le cercle d'illumination dans les tems qui précèdent et qui suivent les solstices, et on connaîtra, comme ci-dessus, la longueur du jour dans chaque pays.

Il faut remarquer que, dans cette position du globe, tous les points qui se trouvent en même temps sur le bord occidental de l'horizon sont ceux qui, passant à-la-fois de la partie obscure dans la partie éclairée, voient le soleil se lever au même moment. Ceux qui sont sur le bord oriental le voient coucher à ce moment; et il passe alors au méridien pour tous ceux qui sont placés sur ce dernier cercle.

On marque ordinairement sur l'horizon des globes les directions des vents, à l'égard de la ligne méridienne, et les noms qu'on leur assigne; on peut par conséquent connaître la position d'un lieu à l'égard du soleil, au moment où cet astre paraît se lever ou se coucher, en remarquant par quel point de l'horizon le lieu proposé passe de la partie obscure dans la partie éclairée, et *vice versa*. Prenant l'indication opposée, on aura la situation du soleil par rapport au méridien du lieu proposé.

Il suffit de placer le globe dans l'obscurité, et de l'éclairer par une forte lumière, répondant perpendiculairement au centre de l'horizon, et à une distance un peu considérable par rapport au diamètre du globe; on obtiendra les mêmes phénomènes que produit le soleil pendant la rotation de la terre, relativement aux diverses positions que prend l'axe de la terre à l'égard de cet astre.

bre d'heures parcourues sur le cadran sera la moitié de la durée du jour cherché.

En plaçant le pôle plus près de l'horizon, on donnera à ce cercle la position que prend le cercle d'illumination dans les temps qui précèdent et qui suivent les solstices, et on connaîtra, comme ci-dessus, la longueur du jour dans chaque pays.

Dans cette position du globe, tous les points qui se trouvent en même temps sur le bord occidental de l'horizon sont ceux qui, passant à la fois de la partie obscure dans la partie éclairée, voient le soleil se lever au même moment. Ceux qui sont sur le bord oriental le voient couché à ce moment; et il passe alors au méridien pour tous ceux qui sont placés sur ce dernier cercle.

On marque ordinairement sur l'horizon des globes les directions des vents, à l'égard de la ligne méridienne, et les noms qu'on leur assigne; on peut par conséquent connaître la position d'un lieu à l'égard du soleil, au moment où cet astre paraît se lever ou se coucher, en observant par quel point de l'horizon le lieu proposé passe de la partie obscure dans la partie éclairée, ou de celle-ci dans l'autre. Le globe, ainsi tourné, fournit le moyen de représenter physiquement tous les phénomènes du mouvement annuel de la terre.

Il suffit de le placer dans l'obscurité, et de l'éclairer par une forte lumière, répondant perpendiculairement au centre de l'horizon, et à une distance un peu considérable par rapport au diamètre du globe; on obtiendra les mêmes phénomènes que produit le soleil pendant la rotation de la terre, relativement aux diverses positions que prend l'axe de la terre à l'égard de cet astre.

Voilà comme le Phénix du Danemarck nous donne du *neuf* aux dépens de nos *pitoyables géographes et érudits français*. Il faut, pourtant, lui faire honneur des deux lignes de suture qui lui appartiennent dans les deux pages que nous venons de transcrire. Je saute à pieds joints par-dessus le 26<sup>e</sup> livre, parce que de simples copies ne peuvent plus désormais avoir rien de piquant dans l'histoire de M. Malte-Brun; mais il doit



paraître plus drôle de le voir piller sans pouvoir même faire usage de ses vols. Ses pages 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129 et 130, ne sont, à quelques lignes près, qu'un *duplicata* des pages correspondantes de M. Lacroix dans l'*Introduction de la Géographie de Pinkerton* : c'est en vain que le plagiaire se flatte de dépister le lecteur trop clairvoyant en intervertissant l'ordre des matières, ou en interpolant quelques réflexions étrangères au sujet. Mais voici un fait très-curieux, fait presque incroyable, si quelque chose pouvait l'être encore pour ceux dont les regards ont pénétré au-delà de ce vernis scientifique, dont notre docteur s'était enduit de la tête aux pieds.

Il copie, page 125, tout un paragraphe de M. Lacroix sur les tables des *latitudes croissantes* (*Introduction à la Géographie de Pinkerton*, pag. cxxij), puis il ajoute ces paroles remarquables : « Comme les principes d'a-  
« près lesquels ces tables sont construites ne peuvent  
« être expliqués rigoureusement qu'à l'aide du *calcul in-*  
« *tégral*, nous nous bornerons à une observation, etc. » Voilà donc notre savant universel qui, ne comprenant rien à la construction des tables dont il s'agit, annonce assez franchement qu'il n'en parlera pas. Mais, par un de ces oublis ou une de ces inconséquences que ne peut éviter un plagiaire qui ne se reconnaît plus au milieu de la foule de ses vols, M. Malte-Brun, à quelques pas de là, nous donne tout ce calcul dont il ne devait pas être question. D'où lui est-il donc venu si soudainement ? du traité de M. Lacroix, où il l'a trouvé tout fait, et d'où il n'a eu d'autre peine que de le faire tomber d'un grand coup de ciseaux (1). L'astronome que je citais un peu plus haut, m'a fait observer que la perplexité où s'est vu M. Malte-Brun, lorsqu'il a abordé ce fatal chapitre des *latitudes croissantes*, provient de ce que ce *savant* ignore que la construction des tables tient à la réduction des routes des navigateurs.

---

(1) Le lecteur est prié de confronter toute la note des pag. 143 et 144 de M. Malte-Brun avec les pag. clv, clv, clvj de l'*Introduction à la Géographie de Pinkerton*.



A la page suivante (126), la même ignorance l'a précipité dans une inconséquence, ou plutôt dans une bévue bien plus lourde encore. Parlant de la projection des cartes et des *semi-fuseaux*, M. Lacroix dit (p. cxxij) que chaque demi-fuseau sera représenté par un secteur, dont l'angle sera égal à celui que forment les deux plans *qui comprennent le fuseau*. Notre pauvre Danois ne s'avise-t-il pas de vouloir corriger ici l'académicien français ? et, en conséquence, au lieu des deux plans *qui comprennent*, il écrit les deux plans *que comprend* le fuseau. M. Malte-Brun, qui se dit *géographe*, ne sait donc pas encore que ce sont les plans qui comprennent le fuseau, et non le fuseau qui comprend les plans ! Les notes de tout ce profond paragraphe sont chargées de noms d'écrivains français, italiens, allemands, avec l'observation expresse que ces derniers ont été consultés *dans l'original* ; et, nonobstant cet étalage, le tout est copié mot à mot de M. Lacroix. Et, de plus, c'est ce mathématicien lui-même qui avait cité divers auteurs à l'appui de son opinion : le copiste danois s'est vite emparé de ces citations pour se donner l'air d'avoir lu des livres, dont il ne connaissait pas même les titres.

Au reste, est-il un air qu'il n'ait cherché ou ne cherche à se donner ? Ne semble-t-il pas attendre que l'Université impériale lui vote des remerciemens pour son maigre recueil de cartes petit format, dont les plus remarquables sont volées à nos savans, et dont toutes ont le défaut d'aveugler ceux qui tentent de s'en servir ? Ecoutez-le (p. 134) nous dire d'un ton doctoral : « L'instruction publique réclame des cartes élémentaires ; mais l'essentiel dans un *atlas élémentaire*, ce n'est pas d'étaler en *grand format* des cartes *très-complètes* et d'une *exactitude minutieuse* : c'est plutôt d'offrir, dans une série de *petites cartes* très-nombreuses, l'ensemble *des principes de la science* ».

On me permettra de relever ces lignes, parce que j'ai de bonnes raisons de les croire dirigées contre moi : c'est une attaque anticipée de l'atlas en *grand format* que je me propose de publier. J'avoue, de plus, que j'ai pris toutes les mesures possibles pour que mes



cartes soient *très-complètes* et d'une *exactitude minutieuse* ; je ne veux pas qu'on y voie avec effroi , comme dans les *petites cartes* du géographe danois , des villes transportées à 100 lieues de leur position (1), à moins que ce ne soit là ce qu'il appelle l'*ensemble des principes de la science* ; science , en effet , toute nouvelle ! Au reste , que signifie ce bavardage incohérent en faveur des *petites cartes* contre les *grandes cartes* ? rien autre chose , sinon que M. Malte-Brun est aux regrets de n'avoir que de petites cartes à produire ; il serait le plus ardent à les déprécier, s'il en eût fait dessiner de grandes. C'est absolument *le renard qui a la queue coupée*.

Ce paragraphe , déjà curieux , se termine par une phrase plus curieuse encore : « Les fraudes scandaleuses dont le public français a été la dupe dans ce genre, forment un chapitre trop honteux de l'histoire de la géographie, pour qu'il soit digne de notre plume de le retracer. » Eh ! M. Malte-Brun, quel accès subit de délicatesse et de fierté ! Connaissez-vous une *fraude scandaleuse* égale à celle de vendre à son profit, et sous son nom, l'ouvrage d'un autre ? Depuis quand votre plume est-elle devenue si noble ou si pure, qu'il puisse y avoir au monde quelque chose qui *ne soit pas digne d'elle* ? Un plagiaire qui veut faire respecter sa plume ressemble au voleur, qui voudrait faire respecter les fausses clefs avec lesquelles il s'introduit dans les maisons.

Mais puisque nous voici sur le chapitre des cartes, il faut que je fasse voir à mes lecteurs comment un charlatan-géographe, qui ne saurait pas en dresser une correctement , trouve le moyen d'enseigner cet art au public :

---

(1) Sur la carte de l'Amérique méridionale , dans le nouvel atlas de M. Malte-Brun , la position de QUITO offre une erreur d'un degré en longitude ; celle de SAN-CARLOS de quatre degrés. (*Quatre degrés!!!*)



*Lacroix, Introd., t. 1, p. cxxviii.*

Je n'exposerai point ici les méthodes qu'on emploie pour lever les plans sur le terrain ; elles appartiennent à la géométrie et à la trigonométrie : je me contenterai d'indiquer comment on réunit plusieurs de ces opérations qu'on nomme *levés*, en un seul plan topographique.

Pour que deux plans particuliers se lient ou se rattachent , il faut qu'ils aient deux points communs , ou qu'une ligne de l'un doive s'appliquer sur une ligne de même dénomination dans l'autre. Alors , en tirant dans la feuille destinée à former le plan topographique , cette ligne ou directrice , de manière qu'il y ait de chaque côté un espace propre à comprendre ce qu'on doit y tracer , il n'y a plus qu'à combiner par des triangles , soit avec les points de cette ligne , communs aux deux plans qu'on veut réunir , soit avec les points qui seront placés après , tous ceux que comprend chaque plan ; en construisant des triangles égaux et semblablement situés à l'égard de la directrice sur le plan topographique , on y rapportera sans peine les deux plans particuliers.

S'il doit y avoir réduction , comme cela arrive le plus souvent , il faut faire les triangles sur le plan topographique semblables à ceux qui sont formés sur les feuilles des levés , et de manière que les côtés des premiers soient à ceux des seconds dans le rapport qu'exige la réduction à faire.

Lorsque les feuilles des levés sont orientées , c'est-à-dire lorsqu'on y a marqué la méridienne , soit vraie , soit magnétique , et que cette ligne est la même dans toutes les feuilles qu'on veut réunir , alors on rapporte les points de chaque feuille à la méridienne et à une perpendiculaire menée sur cette ligne par un point commun à deux feuilles contiguës. On mesure les distances de tous les points à chacune de ces droites , parallèlement à l'autre , et on porte ces distances , soit telles qu'on les a trouvées , soit réduites dans le rapport demandé , sur la méridienne et la perpendiculaire menées dans le plan topographique , pour représenter celles qui sont communes aux feuilles que l'on assemble. Ceci me conduit à parler du *treillis* qu'on emploie pour copier ou réduire tous les dessins , et qui est très-commode pour la construction des détails des cartes.

*Malte-Brun , t. II , p. 135.*

Ce n'est pas ici le lieu d'exposer les méthodes qu'on emploie pour lever les plans sur le terrain ; elles appartiennent à la géodésie et à larpentage. Nous nous contenterons d'indiquer comment on réunit en un seul plan topographique plusieurs de ces opérations , qu'on nomme *levés*.

Pour que deux plans particuliers se lient ou se rattachent , il faut qu'ils aient deux points communs , ou qu'une ligne de l'un puisse s'appliquer sur une ligne de même dénomination dans l'autre. Alors , en tirant dans la feuille destinée à former le plan topographique , cette *ligne directrice* , de manière qu'il y ait de chaque côté un espace propre à comprendre ce qu'on doit y tracer , il n'y a plus qu'à combiner par des triangles , soit avec les points de cette ligne , communs aux deux plans qu'on veut réunir , soit avec les points qui seront placés après , tous ceux que comprend chaque plan ; en construisant des triangles égaux et semblablement situés à l'égard de la ligne directrice sur le plan topographique , on y rapportera sans peine les deux plans particuliers.

S'il doit y avoir réduction , comme cela arrive presque toujours , il faut faire les triangles du plan topographique semblables à ceux qui sont formés sur les feuilles des levés , mais de manière que les côtés des premiers soient à ceux des seconds dans le rapport qu'exige la réduction à faire.

Lorsque les feuilles des levés sont orientées , c'est-à-dire lorsque dans chaque feuille on a marqué la méridienne , soit vraie , soit magnétique , on rapporte les points de chaque feuille à la méridienne et à une perpendiculaire menée sur cette ligne par un point commun à deux feuilles contiguës. On mesure les distances de tous les points à chacune de ces droites , parallèlement à l'autre ; et soit en conservant ces distances telles qu'on les a trouvées , soit en les réduisant dans le rapport demandé , on les porte sur la méridienne et la perpendiculaire menées dans le plan topographique , pour représenter celles qui sont communes aux feuilles que l'on assemble. C'est de ces principes que dérive le mécanisme de réduction connu sous le nom du *treillis* , mécanisme très-commode pour la construction des détails des cartes.



On divise les feuilles qu'on se propose de réunir, en carreaux, par des lignes parallèles et perpendiculaires à celle qui est commune à ces feuilles; plus ils sont multipliés, plus on a de facilité à juger de la place qu'occupent dans chaque carreau les points et les contours qui y sont contenus, et à les inscrire semblablement dans les carreaux correspondans, qu'on a tracés sur le plan d'assemblage ou de réduction.

La figure 31 représente cette opération. Les feuilles *ABCD*, *EFGH*, ayant pour lignes communes les droites *CD* et *EF*, sont partagées en carreaux, dont les côtés sont parallèles et perpendiculaires à ces droites; le plan d'assemblage *abfe* est divisé de la même manière, par rapport à la ligne *cd*, qui représente la droite commune; mais les côtés de chaque carreau sont les moitiés de ceux des feuilles *ABCD*, *EFGH*, en sorte que les objets marqués sur ces feuilles sont réduits sur le plan d'assemblage à des dimensions moitié moindres, et à un espace qui n'est que le quart de celui qu'ils remplissaient d'abord. Pour copier le dessin tracé sur chacune des feuilles primitives, ou l'on imite à vue, dans les carreaux du plan *abfe*, ce que contiennent les carreaux correspondans des feuilles *ABCD*, *EFGH*; ou bien, pour plus d'exactitude, on prend des repères sur chacun des côtés de ceux-ci, qu'on transporte sur les autres. Quand on ne veut pas charger de lignes les dessins que l'on copie, on pose dessus une glace bien plane, et d'une transparence bien égale, sur laquelle sont tracés des carreaux avec le diamant du vitrier, et on fait coïncider deux lignes perpendiculaires entr'elles sur celles qui doivent servir à la réunion des feuilles qu'on assemble, ou sur les points qui les déterminent.

Lorsqu'on a formé ainsi les plans topographiques, en réunissant les levés de détail, pour passer aux cartes chorographiques, il faut non-seulement assembler les plans, mais les assujétir encore à la projection que l'on a adoptée. Pour cela, on trace sur ces plans les méridiens et les parallèles en lignes droites respectivement parallèles et perpendiculaires, comme le sont ces cercles, lorsqu'on ne les considère que sur une très-petite portion de la surface terrestre. On trace aussi les quadrilatères

On divise les feuilles qu'on se propose de réunir, en carreaux, par des lignes parallèles et perpendiculaires à celle qui est commune à ces feuilles; plus on multiplie ces carreaux et mieux on s'aperçoit de la place qu'occupe dans chaque carreau les points et les contours qui y sont contenus, plus aussi on a de la facilité à les inscrire d'après un ordre semblable dans les carreaux correspondans, qu'on a tracés sur le plan de réduction ou d'assemblage.

La figure 46 représente cette opération. Les feuilles *ABCD*, *EFGH*, ayant pour lignes communes les droites *CD* et *EF*, sont partagées en carreaux, dont les côtés sont parallèles et perpendiculaires à ces droites; le plan d'assemblage *abfe* est divisé de la même manière, par rapport à la ligne *cd*, qui représente la droite commune; mais les côtés de chaque carreau sont les moitiés de ceux des feuilles *ABCD*, *EFGH*, de sorte que les objets marqués sur ces feuilles se trouvent réduits sur le plan d'assemblage à des dimensions moitié moindres, et à un espace qui n'est que le quart de celui qu'ils remplissaient d'abord. Pour reproduire le dessin tracé sur chacune des feuilles primitives, ou l'on peut imiter à vue, dans les carreaux du plan *abfe*, ce que contiennent les carreaux correspondans des feuilles *ABCD*, *EFGH*; ou bien, pour plus d'exactitude, on prend des repères sur chacun des côtés de ceux-ci, qu'on transporte sur les autres. Quand on veut conserver nets et intacts les dessins que l'on copie, on pose dessus une glace bien applanie, et d'une transparence bien égale, sur laquelle sont tracés des carreaux avec le diamant du vitrier, et on fait ensuite coïncider deux lignes perpendiculaires entre elles sur celles qui doivent servir à la réunion des feuilles qu'on assemble, ou sur les points qui les déterminent.

Après avoir ainsi formé les plans topographiques, par la réunion des levés de détail, on en compose des cartes chorographiques, non-seulement en assemblant les plans, mais encore en les assujettissant à la projection que l'on a adoptée. A cet effet, on trace sur ces plans les méridiens et les parallèles en lignes droites respectivement parallèles et perpendiculaires, comme le sont ces cercles, lorsqu'on n'en considère qu'une portion infiniment petite. On décrit aussi les qua-



*Lacroix.*

correspondans sur le cadre de la carte qu'on se propose de construire, mais conformément aux lois de la projection, et il n'y a plus qu'à dessiner dans ces quadrilatères, ce qui est contenu dans les carreaux compris entre les méridiens et les parallèles des plans topographiques. Lorsqu'on veut atteindre à une extrême précision, comme ces carreaux ne sont pas tout-à-fait semblables aux quadrilatères, on prend, par rapport aux côtés des premiers, les distances des principaux points qui y sont renfermés; on convertit ces distances en subdivisions des degrés de latitude et de longitude, et on en prend de semblables, à partir du parallèle et du méridien contigus aux quadrilatères correspondans sur la carte.

Il peut arriver que le plan topographique ne soit point orienté, ou que l'étant par la direction de l'aiguille aimantée, on ne sache pas quelle était la variation de la boussole dans le tems qu'on a levé et réduit ce plan, ou bien dans le lieu où l'on a opéré; on supplée cet élément, lorsque le plan contient deux points dont la position respective est connue, puisqu'en joignant ces deux points par une droite, on a l'angle que fait cette droite avec la méridienne, et on peut par conséquent la placer, par rapport à la méridienne, ou construire, au moyen de l'angle donné, la méridienne du plan.

On détermine aussi par le même moyen, lorsqu'elle a été omise, l'échelle d'une carte topographique; car, connaissant la distance de deux points de cette carte, on n'a qu'à diviser en parties proportionnelles aux mesures itinéraires contenues dans cette distance, la droite qui joint les deux points dont il s'agit: elle devient l'échelle de la carte, et fait connaître la distance de tous les autres points pris deux à deux.

Le passage des cartes chorographiques à la carte générale ou géographique, est analogue à celui des cartes topographiques à la carte chorographique: on transporte dans les quadrilatères formés par les méridiens et les parallèles de la carte géographique, ce qui est contenu dans les quadrilatères correspondans des cartes chorographiques, qu'on assemble et qu'on réduit.

Il peut arriver en effet, que dans les cartes topographiques qui servent à la construction des cartes chorographiques, il y ait des erreurs com-

*Malte-Brun.*

drilataires correspondans sur le cadre de la carte qu'on se propose de construire; mais conformément aux lois de la projection adoptée; il n'y a plus alors qu'à dessiner dans ces quadrilatères ce qui est contenu dans les carreaux compris entre les méridiens et les parallèles des plans topographiques. Si on veut atteindre à une extrême précision, on prend, par rapport aux côtés des carreaux, les distances des principaux points qui y sont renfermés; on convertit ces distances en subdivisions des degrés de latitude et de longitude, et on en prend ensuite de semblables, à partir du parallèle et du méridien contigus aux quadrilatères correspondans sur la carte.

Il peut arriver que le plan topographique ne soit point orienté, ou que l'étant par la direction de l'aiguille aimantée, on ne sache pas quelle était la variation de la boussole dans le tems qu'on a levé et réduit ce plan, ou bien dans le lieu où l'on a opéré. Cet élément peut être suppléé lorsque le plan contient deux points dont la position respective est connue, puisqu'en joignant ces deux points par une droite, on a l'angle que fait cette droite avec la méridienne, et on peut par conséquent en fixer la place, par rapport à la méridienne, ou construire, au moyen de l'angle donné, la méridienne du plan.

On détermine aussi par un moyen semblable, l'échelle d'une carte topographique qui en manque; car, connaissant la distance de deux points de cette carte, on n'a qu'à diviser en parties proportionnelles aux mesures itinéraires contenues dans cette distance, la droite qui joint ces deux points: elle devient l'échelle de la carte, et fait connaître la distance mutuelle de tous les autres points.

Les cartes chorographiques sont réduites en cartes générales par un procédé analogue à celui par lequel on réunit les topographies en des cartes chorographiques: on transporte dans les quadrilatères formés par les méridiens et les parallèles de la carte générale, ce qui est contenu dans les quadrilatères correspondans des cartes chorographiques que l'on peut assembler.

Il peut arriver que dans les morceaux topographiques employés à la construction des cartes chorographiques, il y ait des erreurs communes à



munes à tous les points de la carte, comme des distances trop petites ou trop grandes dans le même sens, et que ces erreurs s'ajoutent sur les cartes chorographiques : en réunissant ces dernières sur la carte générale, les grands espaces qu'elle représente, se trouveraient alors, ou considérablement resserrés, ou considérablement dilatés, sans qu'on pût le reconnaître. Mais, lorsqu'on a placé immédiatement sur les cartes chorographiques, ou au moins sur les cartes géographiques un certain nombre de points, par leurs latitudes et par leurs longitudes, ces points déterminent sur la carte, des espaces dans lesquels doivent s'enchâsser les points et les détails intermédiaires ; et si cela n'a pas lieu, l'excès ou le défaut qu'on trouve, étant dû aux erreurs des diverses cartes assemblées, se répartit entre tous les points de chacune, et devient par ce moyen presque insensible, à moins qu'on n'ait quelque raison d'attribuer cette inexactitude à certains points particuliers, auxquels on fait alors supporter toute la correction dont les observations astronomiques ont fait connaître la grandeur.

. . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .  
 etc. etc. etc. etc. etc.  
 etc. etc. etc. etc. !!!

tous les points de la carte, comme des distances trop petites ou trop grandes dans le même sens, et que ces erreurs ayant été accumulées sur les cartes chorographiques et ensuite sur la carte générale, les grands espaces qu'elle représente, se trouvent alors ou considérablement resserrés, ou considérablement alongés, sans même que le géographe puisse s'en apercevoir. Mais s'il a eu soin de placer sur sa carte générale, indépendamment des données topographiques, un certain nombre de points dont les latitudes et les longitudes sont connues par des observations astronomiques, ces points déterminent sur la carte des espaces dans lesquels doivent nécessairement s'enchâsser les points et les détails intermédiaires ; et si cela n'a pas lieu, l'excès ou le défaut qu'on trouve, étant dû aux erreurs des diverses cartes assemblées, se répartit entre tous les points de chacune, et devient par ce moyen presque insensible, à moins qu'on n'ait découvert quelque raison d'attribuer cette inexactitude à certains points particuliers, auxquels on fait alors supporter toute la correction indiquée par les observations astronomiques.

A partir de ce point, jusqu'à la fin de sa *Géographie mathématique*, le doctissime danois compte encore dix-huit pages, sur lesquelles j'en trouve onze à douze pillées mot à mot de l'ouvrage de M. Lacroix que je viens de mettre en regard de la copie.

Somme totale, la *Géographie mathématique* rédigée par le mathématicien Malte-Brun (qui, comme je l'ai prouvé, ne sait pas même l'arithmétique), se compose de 157 pages ; et j'en compte plus de 90 conquises à grands coups de ciseaux sur le savant membre de l'Institut qui a composé l'*Introduction de ma Géographie*



de *Pinkerton*. Couvert de ses dépouilles, M. Malte-Brun le cite à peine une fois !

Et la *Géographie physique*, que le docteur danois a placée immédiatement après la *Géographie mathématique*, a-t-il la prétention de nous faire croire qu'elle lui appartient plus légitimement que cette dernière ? a-t-il pu se flatter sérieusement que, tôt ou tard, ses lecteurs ne découvriraient pas les sources où il a trouvé le secret de devenir, en huit jours de temps, géologue, physicien, minéralogiste, etc. ? Mais si ce grand homme n'a pas eu toujours le talent de comprendre assez bien MM. Gosselin, Lacroix, Walckenaer, pour les copier sans erreur, que l'on se figure l'épouvantable multitude de bévues qu'il a dû commettre, en *travaillant* des livres écrits dans une langue qu'il ne possède que très-imparfaitement, comme nous l'avons vu (1) ! On m'a assuré que des critiques allemands se proposent, moins encore de dévoiler les immenses plagiats dont M. Malte-Brun s'est rendu coupable envers leurs compatriotes, que de venger leur réputation scientifique de toutes les inepties que l'ignare compilateur leur prête si gratuitement.

Quant à moi, j'ose me flatter d'être parvenu, par la seule exposition des faits, à venger les deux savans dont je m'honore d'être l'éditeur, des attaques si fréquemment et si audacieusement renouvelées par le plagiaire même, qui a tenté de s'approprier le fruit de leurs travaux. Ce n'est pas, certes, que j'aie supposé, un seul instant, que le mérite réel de deux hommes aussi distingués que Pinkerton et son traducteur pût dépendre des vociférations calomnieuses d'un Malte-Brun ! Des articles de journaux séduiront, je le conçois, la multitude oisive, le *profanum vulgus* ; ils influenceront sur l'opinion versatile de ce peuple de prétendus connaisseurs, toujours *plus enclins à blâmer que savans à bien faire* ; mais pense-t-on que ces feuilles éphémères puissent exercer quelque empire sur ces hommes, que l'éten-

---

(1) Voyez p. 17, en note.



due de leurs lumières, la gravité de leurs fonctions, et la confiance publique ont constitués les vrais arbitres de la science? Ouvrons le recueil imposant de ces nobles communications, que le dispensateur suprême de la gloire et des récompenses a voulu lui-même ouvrir avec de tels hommes, afin qu'aucun genre de mérite ne pût échapper à ses regards. Voici premièrement le *rapport présenté à l'Empereur par la Classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut* (à l'Imprimerie impériale 1810); après une notice sur quelques ouvrages de géographie, je lis le passage suivant (p. 188):

« Mais on doit distinguer les ouvrages de Pinkerton  
 « sur les antiquités de l'Écosse, ses recherches sur l'origine  
 « et les divers établissemens des Scythes et des Goths, et  
 « ses discussions sur plusieurs points de Géographie  
 « ancienne et du moyen âge, qui se trouvent éparses  
 « dans sa *Géographie moderne*. La seconde édition de  
 « cet ouvrage, qui vient de paraître à Londres, en trois  
 « gros volumes in-4<sup>o</sup>, renferme deux nouveaux mé-  
 « moires intéressans, l'un sur les progrès de la géo-  
 « graphie dans ce siècle, l'autre sur les progrès des  
 « découvertes géographiques en Asie. M. Pinkerton  
 « montre, dans ces différens écrits, de GRANDES CON-  
 « NAISSANCES ET BEAUCOUP DE SAGACITÉ. »

Rappelons-nous bien ici qu'à la même époque M. Malte-Brun déclarait dans un écrit signé que Pinkerton était un *charlatan littéraire, très-ignorant en géographie!* (Voyez les pages 2 et 5.)

Nous lisons encore (p. 180 du rapport cité) « que  
 « M. Walckenaër est le seul qui, depuis plus d'un  
 « siècle, nous ait fait connaître un ouvrage original et  
 « inédit de Géographie ancienne : » Plus loin (p. 185),  
 « que M. Walckenaër, dans ses notes sur la Géogra-  
 « phie de Pinkerton, est entré dans des détails nou-  
 « veaux et des discussions qui ont donné lieu à un écrit  
 « d'un savant italien. » Enfin, si le jugement d'une Classe  
 entière de l'Institut de France ne suffisait pas à M. Malte-  
 Brun, je m'empresserais de lui mettre sous les yeux le



rapport fait à Sa Majesté par une autre Classe (*celle des Sciences physiques et mathématiques*) : on y lit (p. 167 et 168), ce que je vais transcrire :

« Il vient de paraître une seconde édition en trois volumes *in-4°* de la *Géographie moderne* de J. Pinkerton, dans laquelle l'auteur aura sans doute beaucoup amélioré son ouvrage, qui contenait déjà les renseignements les plus précieux sur l'état actuel de la science, mais mêlés quelquefois d'opinions erronées et de détails trop étrangers à la géographie. »

S'il m'était permis de faire entendre ma faible voix après la voix imposante du premier corps savant de l'univers, je dirais que Pinkerton a effectivement beaucoup amélioré son ouvrage dans cette seconde édition, dont je me flatte de faire jouir bientôt le public français, grâce au zèle ardent, aux travaux éclairés des vrais savans qui ont réuni leurs efforts pour que ce grand ouvrage ne paraisse dans notre langue, que porté au degré de perfection dont il est susceptible.

J'en donne ici l'avis charitable à M. Malte-Brun : qu'il tressaille de joie en apprenant qu'une nouvelle mine, plus féconde encore que celles qu'il a si bien exploitées à son profit, va être ouverte à sa rapacité ! Que de riches matériaux ne vont pas lui offrir pour la fabrication de sa *Géographie universelle*, et le très-ignorant Pinkerton et les pitoyables géographes français qui le traduisent et le commentent ! Voilà de nouveaux moyens de parvenir en littérature !

Et c'est ce même Malte-Brun qui, comptant apparemment qu'un voile impénétrable couvrirait à jamais tant de turpitudes, osait dire publiquement : « On veut aujourd'hui que les ouvrages de géographie soient pensés et écrits ; il n'y a que les géographes anglais, leurs copistes et leurs faiseurs d'annonces qui soient d'une opinion contraire. » (*Journal de l'Empire*, du 14 janvier 1810.)

Des ouvrages pensés et écrits ! Et ces mots ont été tracés par un homme qui ne penserait jamais, si un autre



ne pensait avant lui ; par un homme qui n'eût jamais écrit une page , s'il ne l'eût trouvée toute écrite ! Et quel est donc ce géographe anglais qui ne se croit pas dans l'obligation de penser et d'écrire ? Est-ce Pinkerton qui a tant pensé , tant écrit pour le géographe danois ? Qui ose ici parler de copistes ? Ah ! M. Malte-Brun ! s'il y a sur la terre un copiste de Pinkerton qui soit d'une opinion contraire à la vôtre , prenez - garde , vous allez vous trouver en contradiction avec vous-même !

Mais ce malheur serait-il nouveau pour vous ? Est-il un moyen plus efficace de dévoiler votre double plan de conduite pour arriver à la réputation , que de mettre M. Malte - Brun auteur et savant en opposition avec M. Malte-Brun journaliste et juge ? Quel être vivant , si je n'en fournis la preuve matérielle , se résoudra jamais à croire , par exemple , que c'est le plus déhonté des plagiaires qui a écrit les lignes suivantes ?

« La race des *compileurs* pullule dans la république  
 « des lettres , comme les herbes parasites sur le tronc  
 « d'un vieux chêne que l'âge fait tomber en poussière.  
 « Mais de même que le chêne et le sapin nourrissent des  
 « champignons de diverses espèces , les *compileurs*  
 « d'Allemagne et de France diffèrent en plusieurs points  
 « essentiels : les premiers , plus nombreux , mais plus  
 « exercés , font à la fois beaucoup de mal et un peu de  
 « bien ; leur industrie , humble , obscure , mais métho-  
 « dique , fait circuler en détail les trésors amassés par les  
 « savans ; nos *compileurs* sont heureusement en plus  
 « petit nombre , mais plus ineptes et plus ignares : ils ont  
 « aussi plus d'impétuosité , plus d'impudence ; ils ne se  
 « bornent pas , comme ceux d'outre-Rhin , à faire tran-  
 « quille ment le métier de fripiers littéraires ; ils pillent  
 « sur les grands chemins du monde savant : leur avidité  
 « extrême ne leur laisse pas le temps de disposer , d'ar-  
 « ranger , de trier les produits de leur brigandage ; sem-  
 « blables aux Cosaques et aux Arabes Bédouins , ils  
 « revendent leur butin sur-le-champ et à vil prix au  
 « premier juif qu'ils rencontrent. »

« Munis de quelques livres et d'autant de paires de ci-



« *seaux*, ils se bornent à fabriquer à la hâte une *compilation* qui n'offre ni un *choix* bien fait, ni une *analyse* exacte et complète, etc. ». (*Journal de l'Empire*, du 11 novembre 1810. Article signé MALTE-BRUN.)

Voilà une distinction subtile entre les *compilateurs* d'au-delà et d'en-deçà du Rhin : on sent qu'elle est faite par un homme du métier. Cependant, je le confesse, M. Malte-Brun, embarrassé par le lieu de votre naissance et celui où vous exercez votre profession, je suis resté quelque temps indécis sur la race de *compilateurs* dans laquelle il convenait de vous ranger : je ne savais s'il fallait voir simplement en vous un *frippier littéraire* qui fait circuler en détail *les trésors amassés par les savans*, ou un *Arabe qui pille sur les grands chemins*. Il m'en coûtait, pour l'honneur de la librairie, d'être obligé de reconnaître dans mon confrère Buisson *ce premier juif* auquel vous avez *revendu votre butin*. Mais, toute réflexion faite, puisque c'est la traduction française de Pinkerton que vous avez *pillée avec impudence*, puisque ce sont des Français tels que MM. Gossélin, Lacroix, Walckenaer, qui ont été les objets de votre *brigandage*, vous serez en définitif admis au nombre de *nos compilateurs* ; et, qui plus est, malgré votre qualité d'étranger, vous en serez proclamé le Roi. Pour sceptre, l'on verra briller dans vos mains ces terribles *ciseaux*, qui vous ont servi à fabriquer la couronne de papier bariolé dont vous avez affublé votre tête.

Un coup de vent peut l'en faire tomber ; mais, sur votre front resté à découvert, ne sera-ce pas une gloire toujours renaissante de faire lire en caractères ineffaçables : *Moyens nouveaux et infailibles de parvenir en littérature* ? Après en avoir fait un si merveilleux usage, il vous paraîtra sans doute généreux et même juste d'en faire jouir les jeunes gens qui commencent. Qu'ils apprennent donc de vous que ces moyens consistent :

1<sup>o</sup> A annoncer fastueusement l'entreprise d'un ouvrage *tout-à-fait neuf* ; à ne livrer au public, au lieu du chef-d'œuvre promis, qu'un *choix mal fait* et une *ana-*



*tyse inexacte et incomplète* des livres que l'on a travaillés *à coups de ciseaux* ( suivant les propres expressions de M. Malte-Brun, *article rapporté ci-dessus* ) ; à s'associer pour ce grand œuvre des collaborateurs, auxquels on promet monts et merveilles ; à ne point dire un mot de leurs travaux, et à s'en emparer, tandis qu'on se hâte de décrier ces mêmes collaborateurs, afin d'éviter jusqu'au soupçon de leur rien devoir.

2<sup>o</sup> A faire retentir tous les journaux d'un concert unanime de louanges, soit en obsédant de prières, d'instances et de caresses, soit en harcelant par de perpétuelles visites de son libraire, les écrivains périodiques dont on a besoin aujourd'hui, et que l'on vilipendera demain ; à ne perdre jamais de vue qu'il y a ces deux chances à courir auprès d'un journaliste ; savoir : ou il est totalement étranger à la science traitée dans l'ouvrage nouveau, et, dans ce cas, il regarde comme un service le don d'un article tout fait ; ou il a dans cette partie des connaissances qu'un homme de lettres peut regarder comme suffisantes, et, alors, il peut admirer de bonne-foi le savoir du plagiaire qui lui présente *comme siennes* les découvertes ou les idées, dont il ne croit pas possible que l'impudent ne soit que le servile copiste. L'on ne saurait admettre ici une troisième classe de juges : ce serait celle de folliculaires, dont un dîner ou le cadeau d'un livre bien relié régenterait l'opinion : il faut même supposer qu'il n'existe point de telles gens parmi nous.

3<sup>o</sup> A se glisser soi-même dans un journal très-répandu, afin d'avoir constamment à sa disposition une des trompettes de la renommée ; puis, lorsqu'on se croit bien ancré dans ce journal, travailler *per fas et nefas* à en faire expulser l'homme loyal et confiant qui vous y avait introduit.

4<sup>o</sup> A ériger dans ce journal un tribunal sans appel où l'on juge les vivans et les morts ; à y disserter sur toutes les sciences, sur tous les objets de littérature : par exemple, sur un *Traité de Mathématiques*, lorsqu'on ne sait pas encore chiffrer correctement (1), et sur le

---

(1) M. Malte-Brun a fait plusieurs articles sur des ouvrages de *mathématiques*. Voyez, pour sa science en cette partie, les pages 83 et 115.



Théâtre de Sophocle, quand on ignore les premiers élémens de la grammaire grecque (1); à faire le savant et le grand écrivain, avec les préfaces des livres que l'on analyse; à piller dans ses extraits les plus belles phrases de l'écrivain que l'on juge; à s'emparer de ses idées les plus remarquables, pour prendre envers lui un ton de maître; à marquer scrupuleusement par des guillemets les premières lignes d'un passage important que l'on cite, et supprimer ensuite ces guillemets, afin de se donner l'air d'avoir *pensé et écrit* le reste de ce passage, sans s'exposer néanmoins à être accusé ouvertement de mauvaise foi (2).

5° A puiser dans les bibliographes ou lexicographes français et étrangers, qui renferment des titres de livres bien classés et des jugemens tout rédigés, les titres et les jugemens des ouvrages qui ont paru sur la matière de celui que l'on examine. Fier de ce secours, qu'on se garde bien d'avouer, on parle de tous ces ouvrages antérieurs comme si on les avait lus dix fois, on les caractérise par une seule ligne, on indique au nouvel auteur ces richesses inconnues, on lui donne des conseils, on étourdit les abonnés du journal par tout ce fracas d'érudition, on les force à tomber en extase à l'aspect de cette universalité miraculeuse!

6° A apporter le plus grand zèle au perfectionnement, non de la critique enjouée et de la satire ingénieuse, mais du recueil de plaisanteries grossières, d'injures atroces, qui peuvent divertir le public des tabagies aux dépens de l'auteur, si elles ne peuvent empêcher les hommes éclairés de lire et d'estimer son livre; s'autoriser du titre d'habitant du nord pour fouler aux pieds cette urbanité française dont on a eu tant à se louer; abuser de l'hospitalité, jusqu'à imprimer vingt fois, au centre de Paris, que nos géographes sont *pitoyables*, que nos érudits sont des *imbécilles*, que nos professeurs sont

---

(1) M. Malte-Brun a fait des articles sur le *Théâtre de Sophocle*. Voyez, pour sa science en grec, la pag. 58, *en note*.

(2) Nous invitons nos lecteurs à relire attentivement les extraits des voyages de M. de Humboldt, par M. Malte-Brun, ainsi que son analyse des *Hindous*, de M. Solvyns, dont les idées sont prises dans un article de M. Langlès, publié dans le Moniteur.



des *ignorans* ; et , pour comble d'audace , demander ensuite à des journalistes français une patente de grand homme !

7<sup>o</sup> A réunir sur-tout, au même degré, et tout ce que l'effronterie a de plus impudent, et tout ce que la souplesse a de plus vil et de plus bas. Par exemple, attaquer avec une rage brutale un savant recommandable, parce que vous l'aurez soupçonné d'avoir voulu soulever votre masque de charlatan ; puis, quand vous le voyez étourdi d'un genre de guerre si nouveau, battre en retraite et retourner paisiblement à ses occupations chéries ; alors, s'étudier à désarmer son ressentiment et même caresser son amour-propre par les éloges que vous semerez dans la même feuille où vous l'avez déchiré ; enfin, semblable à l'huissier des *Plaideurs*, savoir profiter de l'imprudente et blâmable vivacité de vos ennemis, pour arracher à la *pitié* de ce même savant que vous avez outragé et qui vous méprise, un extrait demi-apologétique de votre *compilation*. Dans la crainte de paraître vindicatif et injuste, il se montrera indulgent jusqu'à la faiblesse (1).

Tels sont, en substance, les *moyens de parvenir* dont j'ai rédigé le petit manuel ci-dessus d'après le grand modèle que j'avais sous les yeux. On sent bien que je n'ai pu faire entrer dans cette théorie une foule de manœuvres, qui doivent être inspirées par les circonstances à l'individu qui entend le métier.

Il apprend, par exemple, qu'un homme distingué par de grands talens se propose de publier la relation d'un voyage qu'il a fait dans des contrées célèbres. L'ouvrage sera lu infailliblement par cent mille personnes de toute condition : quel coup ce serait donc d'y obtenir une mention honorable ! Mais comment y parvenir ? on

---

(1) Cédant à cette partialité, qui avait, au reste, sa source dans un sentiment généreux, le savant désigné ici se laissa entraîner, en effet, à écrire dans un journal hebdomadaire quelques lignes en faveur de cette mixtion de Sprengel, Mannert, Gosselin, etc., que M. Malte-Brun publia sous le titre de 1<sup>er</sup> volume du *Précis de la Géographie universelle*. Mais ce savant ne put pousser la condescendance jusqu'à prôner le petit atlas : il déclara ingénument qu'on ne saurait en faire usage sans danger pour la vue.



cerne de toutes parts l'illustre voyageur qui, fatigué du spectacle des déprédations continuelles des Turcs et des Arabes, ne s'attend pas à rencontrer à Paris des pillards d'une espèce bien plus redoutable. Il est encore bien plus loin de trouver dans sa conscience ou dans son esprit le degré de perversité où peut atteindre un forban littéraire, que d'heureuses rapines rendent de jour en jour plus téméraire et plus avide. On n'éprouve donc que peu de peine à persuader à un homme loyal et sans défiance, qu'on est également savant dans les mathématiques et dans la géographie ancienne et moderne ; on lui offre hypocritement des services *qu'on ne lui rend point* (1), et on lui arrache un témoignage d'estime qui est un honteux larcin fait à sa bonne-foi, et un crime littéraire de plus.

Mais la situation devient embarrassante : on voudrait rendre compte du voyage nouveau dans le journal auquel on travaille, parce que l'on sent très-bien que c'est un moyen de parler ou de faire parler de soi ; cependant, au moment de prendre la plume, le flibustier-folliculaire ne peut se défendre d'une réflexion. « Voici, « d'un côté, se dit-il, un auteur célèbre qui m'a déjà « accordé la mention honorable que j'ai tant souhaitée, « et dont je pourrais peut-être encore, un jour, ob- « tenir un *memento* ; mais voici, d'autre part, un an- « cien journaliste qui s'est ouvertement déclaré contre « ce grand écrivain, et qui, au contraire, m'a prodigué « sinon les plus sincères, du moins les plus magnifi- « ques éloges ; il a mon secret : c'est un homme à mé- « nager. » Glacé à l'aspect de ces deux écueils, un sujet ordinaire n'aurait pas osé s'y engager, ou il s'y serait

---

(1) Ceci est à la lettre : M. de Châteaubriand, croyant avoir affaire à un individu de sa trempe, s'est fié à M. Malte-Brun pour la révision de certains détails géographiques qui demandent un homme du métier. Qu'est-il arrivé ? soit ignorance, soit mauvaise foi, le compilateur danois n'a rien revu, rien corrigé : aussi trouve-t-on, par exemple, l'emplacement des ruines de Sparte donné comme une découverte, quoiqu'il fût connu depuis cent ans ; *Damiette* représentée comme l'ancienne *Péluse*, qui est à l'autre extrémité du lac Menzählé, c'est-à-dire à 40 milles géographiques ; le *Granique* déplacé de 60 milles ; *Kirchagach*, comme paraissant, pour la première fois, sur une carte géographique, tandis que cette ville est marquée sur des cartes d'Arrowsmith, etc.



brisé dès le premier pas : mais qu'imagine celui qui sait se faire *tout à tous*? Au lieu d'analyser franchement le livre en question, il s'amuse à divaguer sur l'ouvrage précédent de l'auteur, et dans un préambule tellement amphigourique qu'il y donne raison tout à la fois et aux amis et aux ennemis. Par une suite de la même tactique, s'il accorde au voyageur, pour des beautés de style, quelques louanges devenues trop vulgaires pour le flatter, il met un soin artificieux et méchant à chercher dans ses trois volumes un fait, qui puisse non seulement prêter à un indécent persifflage, mais faire naître des doutes sur la véracité de l'écrivain.

Il ne peut plus en exister maintenant sur la loyauté du journaliste-compileur-géographe, que je viens de contraindre à paraître devant le public, dépouillé de tout l'appareil qui lui servait à éblouir les yeux des faibles. Quant à moi, victime depuis long-temps de ses déprédations, n'obtenant pour fruit des réclamations les plus légitimes que d'amères railleries ou de grossières invectives, j'ai pris enfin le parti dont de vains ménagemens m'avaient détourné jusqu'à ce jour. Déjà, il est vrai, j'avais essayé d'élever la voix dans quelques journaux; mais elle fut promptement étouffée sous les clameurs du plus audacieux des plagiaires. D'ailleurs, comme l'observait très-judicieusement M. T..... dans le *Journal de l'Empire*, du 10 mars dernier :

« Rien n'est plus vague qu'une *accusation de plagiat*,  
 « si l'on ne prend soin de la bien déterminer *par des*  
 « *confrontations*; elle peut s'étendre depuis l'idée qu'on  
 « emprunte pour l'habiller à sa manière, jusqu'à l'ou-  
 « vrage entier qu'on vole *pour le publier tel qu'il est, sous*  
 « *son propre nom.* »

Non, sans doute, une simple *accusation de plagiat* ne suffit pas; et l'eussé-je renouvelée chaque jour et à chaque instant, elle eût à peine attiré l'attention d'un juge impatient de s'éclairer. Il faut au public, justement incrédule en pareille matière, une *confrontation de l'original et de la copie*. Je la lui ai fournie de la manière la



plus franche, la plus complète et la plus irrécusable. Qu'il prononce !

J'attends son jugement sans crainte : que dis-je ? je l'appelle, je l'invoque. L'homme de lettres, le savant, l'ont déjà porté dans le fond de leur conscience : seraient-ils dignes de se parer de ces titres honorables s'ils ne partageaient pas toute mon indignation ? A quel ouvrage mériteraient-ils d'attacher leurs noms, s'ils ne frémissaient pas en voyant que la carrière qu'ils parcourent ne serait bientôt plus qu'une arène de gladiateurs ou une école de brigandage, si les dépouilles du génie et du travail y devenaient un trophée glorieux entre les mains de l'audacieux qui les ravit ou du fourbe qui les dérobe ? Les hommes qui écrivent, on l'a cent fois observé, exercent tous une influence quelconque sur la morale des peuples ? Sera-ce donc parmi eux-mêmes que régnera ce mépris frauduleux de la probité, plus précieuse encore que la science et les talens ? Non, jamais ; et tous ici sont prêts à joindre leur voix à la mienne. Mais est-ce d'eux seulement que mes réclamations peuvent obtenir l'accueil qui leur est dû ? Est-il une classe de citoyens qui puisse être étrangère à la violation des lois protectrices de la propriété ? Eh ! quoi ! un malheureux, tourmenté par la faim, sera puni exemplairement s'il enlève de mon jardin un fruit qui calme ses douleurs, et le téméraire qui vient porter ses mains rapaces dans une possession mille fois plus importante, jouira d'une impunité qui ne fera qu'accroître son audace et enhardir sa cupidité ?

Il viendra se parer à mes yeux des lambeaux qu'il m'a arrachés ! bien plus ! si j'ose les réclamer, il réclamera lui-même contre ma hardiesse ; et, qui le croirait enfin ? Un simple éloge donné à l'une de mes propriétés deviendra pour ce furieux l'objet d'une menace (1) !

---

(1) Pour comprendre ces dernières lignes, il faut savoir qu'il y a quelques mois (nos des 29 et 30 octobre 1810), le Journal de Paris rendit compte d'un *Mémoire sur l'origine et les progrès des découvertes faites en Asie*, par Pinkerton, traduit par Dupuy, avec des notes critiques de M. Walckenaer. Il n'était pas plus question de M. Malte-Brun que s'il n'existait pas. Il accourut cependant



Si telle était la violence de ses dépits, lorsqu'il croyait apercevoir la plus légère atteinte à la suprématie scientifique qu'il prétendait exercer parmi nous, quels seront les transports de sa rage en se voyant livré nu et sans masque à la risée publique ? Je sais, quant à moi, quel orage s'apprête à fondre sur ma tête. Si le compilateur danois perd désormais toute autorité auprès des savans, ne peut-il conserver quelque crédit auprès des abonnés de son journal ? S'il faut qu'il renonce au plaisir de vanter les ouvrages qu'il fabrique, ne peut-il jouir de la douceur de déchirer ceux que je vends ? Oui, sans doute, et j'entrevois déjà quelle grêle d'articles foudroyans se prépare dans l'atelier du folliculaire ; mais déjà aussi j'entends la réponse qui leur sera faite par tous les lecteurs que je viens d'éclairer :

Cette Géographie nouvelle est mauvaise, — *parce que le libraire a prouvé à M. Malte-Brun que la sienne n'était qu'un tissu des plus honteux plagiat.*

Ce Traité de mathématiques ne vaut rien, — *parce que le libraire a prouvé à M. Malte-Brun qu'il ne savait pas l'arithmétique.*

Ce voyage est sans intérêt, — *parce que le libraire a prouvé à M. Malte-Brun qu'il composait ses Annales des Voyages avec des lambeaux de livres qui sont dans les mains de tout le monde.*

chez moi le lendemain matin, et, ne m'y trouvant point, il y laissa le billet suivant, dont je garde l'original :

« Je suis venu pour acheter le Mémoire d'Asie, par Pinkerton, traduit par « Dupuy, en ayant besoin pour réfuter les insolentes assertions de l'anonyme, « qui, dans le Journal de Paris, annonce comme neuves des matières que j'ai « déjà traitées. Si vous ne vendez pas le Mémoire, je n'en formerai pas moins « ma plainte contre l'anonyme. »      *Signé MALTE-BRUN.*

Deux mots suffiront pour expliquer cette grande colère du compilateur danois. 1<sup>o</sup> Il était désespéré qu'en donnant connaissance au public de ce Mémoire de Pinkerton, qui fait partie de sa seconde édition, on l'empêchât d'y piller à son aise, comme il se le proposait.

2<sup>o</sup> Pinkerton déclare dans ce Mémoire qu'il s'est procuré des matériaux inconnus aux auteurs qui l'ont précédé. Quel coup de foudre pour un pauvre compilateur, qui, au contraire, ne parle jamais qu'après tout le monde !

Enfin une note apprend que plusieurs savans français se sont réunis pour publier la 2<sup>e</sup> édition de Pinkerton, avec un atlas entièrement neuf. — « Que va devenir mon petit atlas ? se sera dit M. Malte-Brun. »



Cette histoire naturelle est remplie d'erreurs, — *parce que le libraire a prouvé que M. Malte-Brun était naturaliste au point de confondre des zèbres avec des zébus.*

Ce roman anglais, ce roman allemand sont détestables, — *parce que le libraire a prouvé à M. Malte-Brun qu'il entend à peine et l'anglais et l'allemand.*

Cette grammaire grecque est défectueuse, — *parce que le libraire a prouvé à M. Malte-Brun qu'il ne connaissait point les articles et pas même les caractères grecs.*

Songez, d'ailleurs, M. Malte-Brun, à une vérité qui fait ma consolation comme elle fait votre désespoir : vos articles de journaux passeront, et cet écrit accusateur vivra plus long-temps que vos ouvrages mêmes. Ainsi, abstenez-vous, croyez-moi, de toute folle récrimination : parvinssiez-vous à persuader à cent mille sots que MM. Gosselin, Lacroix, Walckenaer, Koch, Pinkerton, sont des *ignorans*, il n'en sera pas moins prouvé que vous les avez tous ignominieusement pillés.

Mais pourquoi m'occuper encore de ce que pourra imprimer M. Malte-Brun ? Le voilà dépouillé de tout cet attirail qui en imposait non seulement à la multitude, mais même à des hommes graves, et, ce qui paraît incompréhensible, à des hommes plus versés que lui dans la science où il aspirait à régner. Le sycophante a perdu tous ses prestiges. Si, jadis, étayé de l'appui des savans mêmes qu'il avait volés ; si favorisé, sur-tout, par la répugnance qu'ont les âmes droites et loyales à soupçonner tant de perversité, il parvint à trouver des protecteurs et des panégyristes, tout espoir d'un pareil succès lui est interdit à l'avenir. Le censeur aussi distingué par son intégrité que par son esprit, qui accueillait dans son journal des articles, où il croyait sincèrement que M. Malte-Brun n'avait en vue que les progrès de la science, admettra-t-il dorénavant les diatribes d'un pirate qui prétendrait avoir le droit de prodiguer l'outrage aux victimes mêmes de ses rapines ? Le critique honnête qui, étranger aux manœuvres du plagiat et de l'intrigue, ne dédaignait pas de consacrer sa plume à l'éloge des *travaux* de M. Malte-Brun, ira-t-il



désormais la prostituer à l'apologie d'un brigandage dont notre histoire littéraire n'offrait point d'exemples, jusqu'à ce qu'un étranger vînt en donner le scandale parmi nous ? Et aurai-je à redouter moi-même l'animadversion des écrivains qui sont ou les guides ou les échos de l'opinion générale, lorsque je viens, j'ose le dire, de bien mériter de la société entière ?

Oui, M. Malte-Brun, je vous le déclare en face : en dévoilant vos infâmes plagiats et vos basses manœuvres, j'ai, sans contredit, rendu à la morale publique, à la littérature, à d'illustres savans, et à mon pays qu'ils honorent, un service signalé. Mais en est-il un plus réel que celui que je vous rends à vous-même ? Tâchez d'obtenir de la rage qui vous dévore assez de calme, pour comprendre que cette assertion n'est point une ironie barbare par laquelle je veuille ajouter à la confusion dont le poids vous accable. Quelques instans de réflexion peuvent vous convaincre que ce même écrit, qui va d'abord allumer votre colère et redoubler votre haine, doit au contraire mériter toute votre reconnaissance. Si quelque autre écrivain, avouez-le, se fût rendu coupable (je ne dis pas de délits aussi graves, aussi authentiquement constatés, parce que de telles turpitudes ne se renouvellent pas deux fois dans un siècle), mais seulement d'un étalage d'érudition empruntée, avec quelle rigueur inexorable ne l'eussiez-vous pas immolé dans vos journaux ? Le malheureux, sur-tout, qui vous eût volé une seule ligne, aurait-il eu jamais la faculté d'en écrire une seconde ? Accablé de railleries, d'injures, poursuivi dans sa personne comme dans ses ouvrages, bientôt il eût été réduit à aller pleurer dans une retraite éternelle sur l'erreur d'un moment. Ma vengeance est-elle aussi impitoyable ? m'entraînera-t-elle à d'aussi cruels excès ? Non, sans doute ; voyez en moi un plus noble ennemi.

Si, contraint par vos provocations multipliées à vous traîner sur la place publique, je vous y ai forcé à de honteuses restitutions ; si mes révélations vous ont fait descendre du rang que vous aviez usurpé dans le monde savant, pensez-vous que mon légitime cour-

roux me rende assez injuste pour vous contester toute espèce de savoir ou de talent ? Parce que dans des volumes entiers vous n'êtes que servile copiste, nierai-je que dans quelques pages vous ne puissiez être observateur judicieux ou narrateur intéressant ? Dans vos Annales des Voyages , dans des articles de journaux , et même dans votre Précis géographique , des hommes faits pour être vos juges ont reconnu qu'avec du travail et des années, vous pourriez vous placer honorablement dans les rangs de ceux que vous pillez et que vous injuriez aujourd'hui. Eh bien donc ! M. Malte-Brun , que ce jour soit pour vous l'époque d'une vie nouvelle ! consacrez à l'étude le temps que vous donniez à l'intrigue ; aspirez à devenir un des soutiens de la science, au lieu d'en être le scandale ; et si vous publiez ensuite les ouvrages , fruits de vos travaux , que ce soit , du moins , sans causer la honte de ceux qui les louent , et le déshonneur de ceux qui les débitent !

---



## SUPPLÉMENT.

AVANT d'entreprendre la lecture de ce Mémoire, il n'est personne qui n'eût refusé d'ajouter foi à la centième partie des accusations dont les preuves y sont déduites d'une manière irréfragable ; et, après l'avoir lu, il n'est personne qui ne soit confondu, affligé même, en réfléchissant qu'un tel excès d'impudence avait trouvé parmi nous des dupes et des prôneurs. Que je suis loin, cependant, d'avoir tout révélé ! combien de larcins sont encore perdus dans la foule ! Mais l'éveil est donné, tous les yeux sont ouverts ; et chaque jour va éclairer la découverte d'une iniquité nouvelle. En voici quelques exemples :

Il est dit, page 27 (en note), que M. Malte-Brun ayant à rendre compte du bel ouvrage de M. Solvyns, intitulé : les *Indoûs*, avait pris les idées de son analyse dans celle que M. Langlès avait déjà donnée dans le *Moniteur*. On va voir que cette assertion était encore au-dessous de la vérité.

En confrontant le *Moniteur* du 5 novembre 1809 et le *Journal de l'Empire* du 21 du même mois, même année, on trouvera non seulement que l'article de M. Malte-Brun est une contre-épreuve manifeste de l'article de M. Langlès ; mais on se convaincra, 1<sup>o</sup> que le Danois a copié mot à mot 21 lignes in-4<sup>o</sup> de l'ouvrage même de M. Solvyns (tome 1), sans les indiquer avec des guillemets, comme avait fait M. Langlès ; 2<sup>o</sup> que le plagiaire a volé 29 lignes entières à M. Langlès lui-même.

Ainsi, que nous examinions M. Malte-Brun dans ses ouvrages de Géographie, dans ses Annales des Voyages, dans ses articles de Journaux, nous le trouverons toujours *pensant, toujours écrivant ce qu'ont pensé, ce qu'ont écrit les autres.* (Voyez la page 123.)

Mes lecteurs vont avoir ici une nouvelle preuve que, dans mon plaidoyer, je n'ai rien avancé au hasard. Je disais (page 121) : « Le docteur Danois a-t-il pu se

« flatter sérieusement que tôt ou tard nous ne dé-  
 « couvririons pas les sources où il a trouvé le secret de  
 « devenir, en huit jours de temps, Géologue, Physi-  
 « cien, Minéralogiste, etc. ? »

Depuis que j'ai écrit ces lignes, on m'a fait part effectivement d'une petite découverte dont je ne puis donner ici qu'un aperçu; il ne tiendra qu'aux curieux, au reste, de recourir aux renseignemens indiqués, s'ils veulent se procurer le plaisir de voir M. Malte-Brun *travaillant* encore un de nos savans, comme il a *travaillé* MM. Gosselin, Lacroix, Walckenaer, Pinkerton, etc.

Ouvrez, d'une part, le *Traité de Topographie, d'Arpentage et de Nivellement*, par M. L. Puissant, chef de bataillon au Corps impérial des ingénieurs-géographes, un vol. in-4° (chez Courcier, quai des Augustins);

Et de l'autre part, prenez le tome II du *Précis de la Géographie universelle*, par M. Malte-Brun;

Puis, commencez la confrontation, d'après le procédé dont j'ai fait usage jusqu'ici, et selon les indications qui suivent :

*Traité de Topographie par M. Puissant, p. 117.*

Soit AP le rayon représentatif, etc., jusqu'à la représentation des points A, (1), (2), p. 118.

*Malte-Brun, Précis de la Géographie universelle, t. II, p. 94.*

Copié mot à mot.

*Idem, p. 119.*

Soit AB la projection de l'équateur, etc., jusqu'à représenté par l'axe PP', p. 120.

*Idem, p. 95.*

Copié mot à mot.

*Idem, p. 121.*

On place un rayon, etc. jusqu'à géométrie élémentaire, même page.

*Idem, p. 96.*

Copié mot à mot.

*Idem, p. 121.*

Ces courbes circulaires, etc. jusqu'à par la latitude de 90. deg., p. 122.

*Idem, p. 96.*

Copié presque mot à mot.



*Puissant*, p. 122.Soit ADBE l'horizon d'un lieu, etc.,  
jusqu'à la hauteur du pôle.*Malte-Brun*, p. 96 et 97.

Mot à mot.

*Idem*, p. 123.Or, le méridien dont le plan est per-  
pendiculaire, etc., jusqu'à le plan de  
projection, p. 124.*Idem*, p. 97 et 98.Copié presque mot à mot. Le plagiaire cite en note  
le savant auteur qu'il pille, mais sans parler de ce qu'il  
a copié plus haut.*Idem*, p. 124.D'un point quelconque, etc., jusqu'à  
la fin de l'alinéa.*Idem*, p. 98.

Copié mot à mot.

*Idem*, p. 125.Dans le cas où l'on n'aurait pas d'es-  
pace, etc. jusqu'à la fin de l'alinéa.*Idem*, p. 98.Quatre lignes copiées ! que le plagiaire, selon sa  
coutume, a tronquées.*Idem*, p. 125.Il est très-facile, etc., jusqu'à tout ce  
qu'il faut pour le décrire.*Idem*, p. 98 et 99.

Copié servilement.

*Idem*, p. 127.Soit Z le zénith d'un lieu, etc., jus-  
qu'à de la circonférence ABD, p. 128.*Idem*, p. 101.

Copié presque mot à mot.

*Idem*, p. 131.Soit l'angle DCP, etc. jusqu'à il suit  
de là, etc.*Idem*, p. 104.

*Puissant*, p. 135.*Malte-Brun*, p. 109 et 110.Afin de mieux fixer les idées à cet  
égard, etc. jusqu'à la fin de l'alinéa.

Copié servilement.

*Idem*, p. 138.*Idem*, p. 119, 120 et 121.Proposons-nous, etc. jusqu'au bas de  
la page 140.

Tout ce long passage est *copié* mot à mot, et non *extrait*, comme l'annonce le plagiaire. Lorsqu'on cite le texte d'un auteur, il faut guillemeter le passage, mais ne pas l'altérer.

Après avoir accumulé tant d'exemples, tant de preuves d'un brigandage littéraire pour qui rien n'est sacré, il est impossible de douter qu'un examen plus étendu ne conduisît à la découverte d'une multitude de plagiats aussi infâmes. Il serait même superflu de les énumérer dans toute la *partie mathématique et physique des compilations* (je ne puis plus dire *ouvrages*) de M. Malte-Brun : ces sciences lui sont tellement étrangères, que je n'hésite pas à avancer que, dans tout ce qu'il a fait imprimer sur les matières de ce genre, *il n'y a pas une seule ligne* qui lui appartienne en propre, si ce n'est celles qu'il glisse quelquefois dans le texte copié, soit dans l'idée pitoyable de déguiser ses plagiats, soit pour coudre un passage à un autre. Et encore avons-nous vu que lorsqu'il s'aventure à faire un pas tout seul, il tombe aussitôt dans le borbier.

Eh bien ! vous le voyez, M. Malte-Brun, le jour de la justice est arrivé : j'ai soulevé, j'ai déchiré ce voile imposteur que vous aviez cru impénétrable. Ne me forcez pas à pousser plus loin de légitimes représailles : respectez mes propriétés, cessez d'en faire à la fois l'objet de vos rapines et de vos outrages, où craignez tout de l'issue d'une guerre que vous avez si long-temps et si imprudemment provoquée. Je puis rendre plus redoutables encore les armes que vous m'avez fournies vous-même : je m'entourerai, s'il le faut, de lec-



( 140 )

*teurs, de traducteurs, d'examineurs* en tout genre ; je disséquerais vos compilations jusqu'à la dernière syllabe, je vous arracherais jusqu'au dernier des lambeaux dont vous cherchez à voiler la confusion qui vous couvre !

FIN.

IDÉES GÉNÉRALES  
SUR LES CAUSES  
DE L'ANÉANTISSEMENT  
DE

L'IMPRIMERIE,

*Et sur la nécessité de rendre à cette  
Profession, ainsi qu'à celle de la  
LIBRAIRIE, le rang honorable  
qu'elles ont toujours tenu l'une et  
l'autre parmi les Arts Libéraux;*

PAR JACOB l'aîné, - Imprimeur - Libraire  
à Orléans.

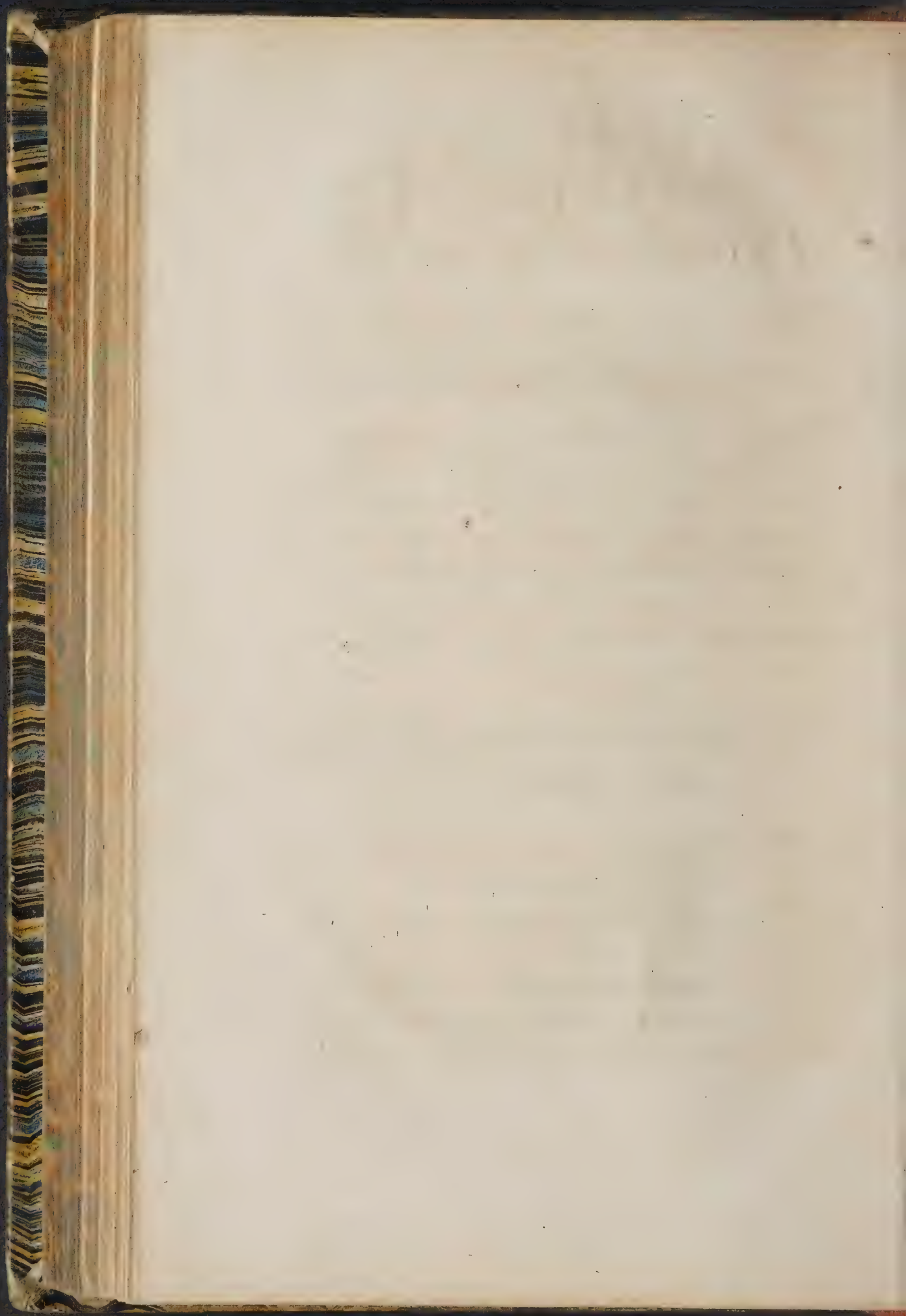


A O R L É A N S ,  
De l'Imprimerie de JACOB l'aîné.

---

JUIN 1800.







IDÉES GÉNÉRALES  
SUR LES CAUSES  
DE L'ANÉANTISSEMENT  
DE  
L'IMPRIMERIE,

*ET sur la nécessité de rendre à cette  
Profession , ainsi qu'à celle de la  
LIBRAIRIE , le rang honorable  
qu'elles ont toujours tenu l'une et  
l'autre parmi les Arts Libéraux.*

~~~~~  
LE Mémoire pour le *Rétablissement de la
Communauté des Imprimeurs de Paris* que
M. STOUPE vient de faire paroître , m'a
déterminé à réunir quelques Idées éparses
que j'avois déjà communiquées à plusieurs
Personnes en place , à des époques où il
sembloit que le Gouvernement étoit sur le

point de jeter un coup-d'œil paternel sur une Profession que ses Panégyristes regardoient, jadis, avec raison, *comme un riche présent du Ciel.*

L'estimable M. STOUPE, dont les talents et les connoissances sont, sans contredit, au-dessus de tout éloge, a cru ne devoir fixer son attention que sur les Imprimeurs de Paris. En gardant le silence sur ceux des Départemens, je ne pense pas cependant qu'il ait voulu les excepter de ses vues d'amélioration, d'autant qu'il n'ignore pas qu'ils y gémissent encore plus que tous les autres sous le poids de l'avilissement le plus complet. Loin de regarder cette exception comme réfléchie de sa part, elle me semble plutôt un appel général à tous les Imprimeurs de l'Empire, afin de provoquer, s'il est possible, de tous les points de la France, des Représentations sur *l'urgence de réhabiliter* une Profession qui intéresse aussi essentiellement *l'ordre public et les bonnes mœurs.* S'il parvient à sauver du naufrage celles des Maisons qui ont été assez heureuses, jusqu'à présent, pour résister à la tempête, de quelles obligations ne lui seront-

elles pas redevables ?..... Puissent ses vœux réunis à tous ceux qui, comme lui, *s'honorent encore du titre d'Imprimeur*, être exaucés !.... Puisse la voix de cette multitude de familles éplorées être enfin entendue du Chef de l'État !....

En attribuant à l'exemple de *certaines Commerçans* les faillites qui affligent la Librairie et l'Imprimerie, M. STOUPE a, suivant moi, commis une erreur. Il n'y a aucune analogie à établir ici, et toute comparaison devient inadmissible, *les Commerçans* dont parle mon Confrère ayant fait, la plupart, une *spéculation* de leurs banqueroutes pour arriver *plus directement* à la fortune. Aussi les voit-on assez communément insulter à leurs créanciers par un luxe qui dévoile leur culpabilité. Dans la Librairie et l'Imprimerie, au contraire, ceux qui ont été assez malheureux pour déposer leur bilan, n'y ont été contraints que par la stagnation complète de leur état, et après une lutte continuelle et des sacrifices énormes (1), toujours dans l'espérance qu'un

(1) Les ventes à l'encan des fonds de Librairie qui se font journellement à Paris et ailleurs, en offrent une preuve sans réplique.

jour plus heureux luiroit enfin , et s'opposeroit à l'écroulement dont ils se voyoient menacés. Mais , hélas ! beaucoup d'entre eux ont été forcés de succomber avant le moment qui leur auroit rendu le bonheur.

Examinons quelle est à présent la position de ces malheureuses victimes..... Les voit-on occuper des lambris dorés où se faire traîner dans des chars somptueux?.... Non, sans doute. Une vie languissante , la médiocrité la plus étroite , les horreurs du désespoir ou ses suites effrayantes , voilà le partage de ces infortunés , dans les Départements comme dans la Capitale ; voilà la récompense d'*études soignées* et de *veilles innombrables* pour faire paroître avec éclat le *flambeau précurseur de toutes les Sciences* , par les secrets magiques de l'*Art des Arts* , sans lequel il se seroit encore écoulé bien des siècles avant que les Nations policées aient pu nombrer parmi elles autant de Savants et autant de Héros..... Ce sont là de ces vérités qu'il n'est plus permis de déguiser ni de taire pour distinguer le *malheur* de l'*improbité*.

A l'appui de cette assertion , reportons-nous vers des temps plus reculés Depuis l'origine de l'Imprimerie jusqu'à présent , cette Profession a-t-elle donné naissance à ces *fortunes colossales* ?..... Elle a créé beaucoup de Savants : *où sont les Crésus*?... M. STOUPE en convient lui-même. C'est donc sans un examen bien approfondi qu'il a rangé sur la même ligne les événements désastreux arrivés à plusieurs Imprimeurs et Libraires *par la force des circonstances*, et ceux *médités , préparés* par ces Commerçans sans honneur et sans foi , pour dépouiller , avec connoissance de cause , ceux dont ils ont su usurper la confiance. *Tous* , à la vérité , n'ont pas été *criminels* ; aussi n'entends-je parler ici que de ces hommes qui , après leurs banqueroutes , se gorgent , avec impunité , du fruit de leurs vols et de leurs brigandages.

Les malheurs de l'Imprimerie et de la Librairie proviennent , par conséquent , d'une cause toute différente. Cette cause motrice , la seule véritable et constante , où prend-elle sa source ? Dans l'*anarchie* qui s'est introduite dans cette Profession. Les

Départemens en ont d'autant mieux res-
 senti les funestes effets , qu'ils sont les
 endroits que se sont principalement choisis
l'ignorance et *l'ineptie* pour s'y montrer
 avec le plus d'assurance , ou , pour mieux
 dire , avec le plus d'effronterie ; et , certes ,
 l'homme éclairé n'est pas à s'en convaincre.
 Je reviens à l'objet principal que je me suis
 proposé.

D I S T I N C T I O N S

*Dont jouissoient autrefois la Librairie
 et l'Imprimerie.*

Avant la découverte de l'Imprimerie ,
 les Libraires , qui n'étoient autre chose que
 des Ecrivains , et qu'on appelloit *Stationarii* ,
 dépendoient absolument de l'Uni-
 versité ; ils étoient totalement soumis à
 sa Jurisdiction. Les Libraires en étoient
Officiers et *Suppôts* , et jouissoient des
 mêmes privilèges , franchises et exemptions
 que les *Docteurs* , *Régents* , *Maîtres* et
Ecoliers. L'Université seule , d'après le
 droit que lui en avoient accordé les Rois ,
 insituaît et créoit elle-même les Libraires.

Elle leur donnoit des Réglements et des Statuts qu'ils étoient obligés d'observer. Ils n'étoient reçus qu'après une attestation de bonne vie et mœurs, et sur-tout de *capacités suffisantes*. Ils étoient soumis à la correction de l'Université qui pouvoit les punir par amende, et même les déposer de leur état, s'il y avoit lieu. *Nul également ne pouvoit s'immiscer dans la vente des Livres* sans une permission *ad hoc*. Les Lettres de Charles VI, du 20 Juin 1411, étoient tellement précises sur ce dernier article, qu'il s'y servit de son autorité royale par ces expressions : *Que nul ne soit si osé, ni si hardi, etc.*

Les Libraires, en outre, étoient liés par un serment inscrit au Livre Rectoral, et ainsi conçu : *Vos jurabitis, quod fideliter et legitimè habebitis Libros venales, recipiendo, custodiendo, exponendo et vendendo eosdem. Item jurabitis, etc. etc.*

Pendant tout le temps que la Librairie n'a consisté qu'en *Livres écrits à la main*, telles furent les règles auxquelles elle a été assujettie, et les *prérogatives* dont jouis-

soient ceux qui l'exerçoient alors. Tous les Libraires étoient des hommes qui avoient fait preuve de *talents* et d'*érudition*.

En 1440, l'Imprimerie fut inventée par *Guttemberg*. D'abord elle ne consistoit qu'en certaines planches de bois sur lesquelles il grava *à rebours* et *en relief*. La Gravure sur le bois, la pierre et les métaux, beaucoup plus ancienne que l'Imprimerie, semble avoir préparé cette découverte. D'après tous les Auteurs qui ont écrit dans ce temps-là, il n'y a même pas de doute que c'est elle qui en a fourni la première idée à *Guttemberg*. Cet homme célèbre qui sentit bien que son travail étoit imparfait, s'appliqua à le perfectionner ; mais les difficultés qu'il rencontra sans cesse épuisèrent tellement sa fortune, qu'il se vit sur le point de renoncer à son entreprise. Avant de le faire, il crut néanmoins devoir communiquer son secret à plusieurs personnes qui l'aidèrent de leurs conseils et de leur argent, et notamment *Jean Fust*. A force de réfléchir, ils parvinrent d'abord à diviser les Lettres les unes d'avec les

autres, sans toutefois arriver à une proportion égale et convenable, et sans pouvoir encore offrir quelque chose de parfait et de régulier. Ce fut alors que *Schoiffer*, homme ingénieux et actif, qui avoit pénétré une partie du secret, après l'avoir profondément médité, trouva les moyens de tailler des poinçons, frapper des matrices, etc. etc. et se rendit enfin *l'Inventeur et le Père* de la véritable Imprimerie, en conservant néanmoins à *Guttemberg* le mérite de sa première découverte.

Plusieurs Villes se disputèrent long-temps l'honneur de cette Invention; mais on ne peut réfuter aujourd'hui que c'est dans la ville de Mayence, où habitoient *Guttemberg*, *Jean Fust* et *Schoiffer*, qu'elle a pris naissance, et que c'est à ces trois illustres Personnages que nous devons un Art qui, comme le dit très-bien M. *Fournier*. Père, Fondateur, dans son Manuel Typographique, *a été donné aux hommes pour diminuer leurs peines, soulager leur mémoire et leur procurer la facilité de se communiquer réciproquement leurs pensées, sans trop de soins ni de dépenses.*

La société qui existoit entre *Guttemberg*, *Fust* et *Schoiffer*, ayant été dissoute, leur secret disparut avec cette dissolution. Bientôt après cet Art se dispersa dans les principales villes de l'Europe ; et Strasbourg qui s'étoit déclarée la rivale de Mayence, n'est réellement que la première Ville qui se procura la jouissance de cette précieuse et admirable Invention. *Jean Mentell*, en 1466, eut l'honneur d'y faire paroître le premier Livre intitulé : *Biblia Germanica* ; format in-fº.

L'Université de Paris, dont les Membres n'avoient pas de sollicitude plus grande que de propager les Sciences et les Arts, s'empressa également de fixer au sein de la Capitale celui qui devoit illustrer tous les autres. Elle parvint, d'après les soins de *Guillaume Fichet* et *Jean de Lapierre*, Docteurs en Sorbonne, d'y faire arriver *Ulric Gering* avec ses deux associés, *Martin Crantz* et *Michel Friburger* qui établirent leurs Presses dans une des salles de la Sorbonne. Les *Epîtres* de *Gasparin*, le *Florus*, le *Salluste* sont les premiers Ouvrages qu'ils mirent au jour en 1470, 1471 et 1472.

L'Imprimerie, par les soins de l'Université qui en étoit la boussole, ne tarda pas à se multiplier dans Paris, ainsi que dans les principales Villes de la France (1). Les Personnes qui se consacrèrent à l'exercice de cette nouvelle Profession *qui exigeoit également des talents et des lumières*, furent admises, comme les anciens Libraires, à jouir des mêmes Privilèges et des mêmes Prérogatives. Lors de l'Edit de Création des Corps et Métiers, on voulut y comprendre les Imprimeurs-Libraires : mais, sur leurs représentations, il intervint aussitôt un Arrêt du Conseil d'Etat qui les en exempta et les confirma de nouveau dans leurs droits ; ils furent même rayés, en 1594, des rôles pour le joyeux avènement à la couronne. En 1651, un nouvel Edit les confirma encore dans les exemptions de Taille, Aydes, Subsidés, Impositions et Levées de deniers, Logemens de gens de guerre, *Committimus*, Tutelles, Curatelles, etc. etc.

Toutes ces distinctions particulières annoncent de *quel degré de considération*

(1) C'est en 1499 que Pierre Asselin établit à Orléans la première.

jouissoient ceux qui s'étoient livrés à l'Etude de la *Biblio - Typographie* , et indiquent en même-temps , d'une manière bien précise , que cet Art *ne pouvoit et ne peut encore* s'exercer qu'après des *Études soignées* et une *Éducation* relative au rang qui lui a été assigné dans la Société.

Il étoit , sans doute , impossible , et jamais on n'a pu exiger d'un Imprimeur-Libraire qu'il *connût à fond toutes les Sciences* dont la publicité étoit confiée à ses soins. Mais , en lui imposant les conditions de *savoir le Latin* , et au moins *lire le Grec* , on sent qu'on désiroit n'y admettre que des hommes instruits , qui , par leur genre d'Etudes , pouvoient , sinon marcher de front avec les premiers Savans , du moins leur offrir une assurance flatteuse dans l'Impression des Manuscrits qu'ils leur confioient. Et , en effet , en ouvrant la liste de tous les Imprimeurs qui se sont livrés à l'Etude des Langues , et qui s'y sont illustrés ; en citant les noms des *Elzevirs* , des frères *Etienne* , des *Lallemand* , des *Felix Faulcon* , des *Debure* , des *Barbou* , des *Didot* , et d'une foule

d'autres Imprimeurs - Libraires à chacun desquels je désirerois rendre un hommage particulier, je pense ne pas trop hasarder de dire que presque tous étoient dignes de l'estime de ces grands Littérateurs qui ont honoré leurs Presses des Productions de leur génie; enfin, que c'est à leurs lumières et à leurs connoissances particulières que plusieurs ont dû les emplois honorables auxquels ils ont été appelés, même dans les différentes parties de l'Administration publique.

CAUSES PRINCIPALES

De l'Anéantissement de l'Imprimerie et de la Librairie.

La Librairie et l'Imprimerie, comme je l'ai déjà fait connoître, avoient des Statuts et des Réglemens distincts et séparés des autres Corps et Métiers. *Confondues* au moment où des secousses politiques vinrent changer de face tout ce qui étoit organisé, *cette confusion* agit plus fortement sur elles que sur les autres Arts Libéraux. Sans doute, le Temps qui enfante les abus, en avoit également introduit dans cet Art

comme dans toutes les autres branches sociales, et une régénération sagement combinée, pouvoit, en effet, lui être nécessaire : mais une fois la détente lâchée, la prévoyance humaine se trouve constamment en défaut ; alors, dans un tel état de choses, les événemens ressemblent assez aux flots d'une mer orageuse qui se pressent tumultueusement avant de reprendre leurs mouvemens naturels.

Aujourd'hui que tout concourt à rétablir l'ordre et le nivellement ; aujourd'hui que tout se porte vers l'unité d'action, espérons qu'un Gouvernement sage et fort, dont les actes tendent à réparer les écarts de l'effervescence ; espérons, dis-je, que le Gouvernement se distraira un instant de ses grands travaux pour s'occuper de l'*Organisation* d'une Profession aussi utile à l'Ordre Social. A mon égard je suis convaincu que lorsqu'il sera instruit de la prolongation du désordre qui y règne, comme des dangers qui en résultent sous tant de rapports, il ne tardera pas à répondre aux vœux de cette multitude de familles qui languissent dans le silence

silence , n'ayant devant elles que le présage du plus funeste avenir. Pour obtenir cette faveur , il faut donc ne pas craindre de découvrir la plaie , afin d'obtenir les moyens de la cicatriser.



Un Arrêt du Conseil du 31 Mars 1739, fixa à *deux cent trente-quatre* le nombre des Imprimeries dans toutes les Villes du Royaume, y compris l'Imprimerie Royale et celle de la Loterie. Le même Arrêt en supprima *quarante-six* qui s'étoient élevées dans plusieurs petites Villes éloignées de la surveillance de l'Autorité à laquelle cette Profession étoit soumise. Les motifs de ces *suppressions* et de cette *fixation définitives* sont exprimés dans les Considérants de cet Arrêt, de manière à ne pas laisser de doute sur la sagesse de leur rédaction.

Une déclaration du Roi du 23 Octobre 1713 , art. 6 , obligeoit les Imprimeurs d'avoir au moins *quatre Presses montées et neuf sortes de Caractères romains avec leurs italiques*. Chaque Caractère devoit être dans le cas de composer *trois feuilles*

d'impression, c'est-à-dire, 48 pages ; en prenant pour base le format in - 8°. Les Hommes-de-Lettres et les Personnes qui ont occasion de faire imprimer souvent, se pénétreront facilement de l'importance de ces mesures. Si elles n'eussent pas été adoptées, comment un Imprimeur auroit-il pu faire le service des Autorités locales et du Public ?

Deux cent trente - quatre Imprimeries obligées d'avoir chacune quatre Presses, offrent donc un total de neuf cent trente-six Presses. Comme chaque Imprimerie en a toujours une, parmi les quatre, consacrée aux *Épreuves* et presque continuellement en repos, alors je n'en n'augmenterai pas le nombre, quoique beaucoup d'Imprimeurs à Paris comme dans d'autres grandes Villes en eussent d'avantage. D'après ce calcul, il est certain que neuf cents Presses environ suffisoient pour faire le service de la France entière.

Dans les premières années de la révolution, les Impressions se sont - elles multipliées au point d'avoir nécessité, en très-

peu de temps, l'établissement de *huit cents* Imprimeries dans Paris, *au lieu de trente-huit*, et d'un nombre *aussi disproportionné* dans les Départemens ? J'ose affirmer le contraire, et soutenir que cette quantité de *Placards*, cette foule de *Journaux*, et une infinité d'autres *Ouvrages éphémères*, ne remplacèrent pas le vide que laissa tout-à-coup l'absence de la Littérature. Pendant quelques instans, les Imprimeurs occupés par le Gouvernement ou les Administrations locales, augmentèrent, à la vérité, le nombre de leurs Presses ; mais cette augmentation n'a jamais pu compenser les autres Ouvrages qui cessèrent au moment où les Hommes-de-Lettres ne songèrent plus qu'à leur propre conservation. Les *Livres d'Eglise* et de *Jurisprudence* laissèrent également une lacune d'autant plus considérable sur tous les points de la France, qu'il est de fait qu'*eux seuls* employoient plus d'un quart des Presses dans tout le Royaume. Il est encore notoire qu'à l'époque des années 1789 et 1790, par un mouvement spontané, le tiers de nos Ouvriers courut aux armes, et préféra l'éclat des camps à la tranquillité de nos ateliers ;

et comme, dans l'Imprimerie, un Ouvrier, soit à *la Casse*, soit à *la Presse*, n'est pas du genre des *cryptogames*, et ne se forme pas en une seule nuit, la *diminution de bras* confirme pleinement celle du travail. Que peut-on objecter à des faits? Il est donc certain que l'activité constante de l'Imprimerie n'a plus été la même; qu'elle s'est totalement éclipsée depuis ces époques désastreuses; qu'en un mot, ce qui a paru étonnant à tant de personnes qui n'ont l'habitude que de lire les affiches au coin de la rue, n'étoit réellement qu'un prestige.

D'après ce, dira-t-on, comment se fait-il qu'il se soit élevé une si grande quantité d'Imprimeries; et quels peuvent être les moyens d'existence de leurs Propriétaires?... Il ne faut pas être un *Œdipe* bien exercé pour démontrer le sens mystérieux de cet Enigme.

Au moment où la *licence* défigura toutes les Institutions, les Fondateurs en caractères d'Imprimerie furent les premiers qui détruisirent *ce Phare* qui portoit au loin la lumière. En divisant à l'infini ses rayons,

ils diminuèrent sensiblement son foyer, sans penser qu'il n'avoit de puissance que par la réunion de ses feux combinés. Les *Imprimeries portatives* qu'ils vendirent avec profusion, furent, sans contredit, les premiers coups de massue qu'ils portèrent à une Profession qui soutenoit leurs Fonderies depuis leur création. Qui a *le moins* désiré avoir *le plus*. En effet, celui qui s'étoit procuré des Caractères pour *composer une Page*, s'empressa bientôt, d'après la facilité qui lui étoit offerte, de s'en procurer *pour en composer deux, quatre* et ainsi de suite. Alors, au lieu d'*idées de simple amusement* que ces petites Imprimeries présentèrent d'abord, elles finirent par inspirer des *idées spéculatives*, et ne tardèrent pas à enlever aux anciennes Imprimeries cette multitude de petits canaux connus sous le mot technique de *bilboquets*, ou, pour me faire mieux entendre, d'*Ouvrages de Ville* tels que *Billets de Mariage, de Décès, Cartes, Affiches, Billets à la main*, etc. etc. La confection de ces différens objets fournissoit à l'Imprimeur un *aliment journalier* qui le mettoit à même d'entreprendre, soit pour son compte, soit pour celui des Auteurs, des

Editions de longue durée. Ces ressources lui ayant été ravies par ce premier acte de *licence* et d'*irreflexion* de la part des Fon-
deurs, dont plusieurs même levèrent des
Imprimeries dès l'origine de ce désordre,
alors le mal fut toujours croissant, et toutes
les Imprimeries de la fixation de 1739 et
années antérieures, perdirent aussi-tôt le
principal levier qui les faisoit mouvoir.

Plusieurs Libraires mettant aussi de côté
les Réglemens qui leur étoient *spéciale-
ment assignés*, profitèrent à leur tour de
ce moment pour lever des Imprimeries,
quoique beaucoup d'entre eux n'en connus-
sent pas les premiers éléments ; mais en
attirant les Ouvriers, en leur présen-
tant des *avantages momentanés*, comme
avoient fait tous ceux qui en avoient déjà
établies, ils crurent que les bénéfices qui
en résulteroient les dédommageroient am-
plement de leurs nouvelles entreprises : ils
ne réfléchirent pas, la plupart, que pour
conduire avec fruit une Imprimerie, il faut
avoir passé *par la filière de l'expérience*,
sans laquelle la surveillance la plus active
est toujours en défaut, dans cette Profession

comme dans toutes celles que l'on n'a pas exercées par degrés. Qu'en est-il résulté?... Un grand nombre ont été obligés de quitter la partie et de revenir aux anciens Imprimeurs. Ce retour ne s'est pas opéré, comme on doit bien le penser, sans avoir préalablement fait éprouver à ces derniers un tort considérable.

Lorsque la France se trouva inondée de Journaux qui dispa-roissoient presque aussitôt qu'ils voyoient le jour, chaque Journaliste voulut encore avoir son Imprimerie. Une ou deux Presses, un seul Caractère suffirent pour satisfaire cette première ambition. Abandonnés de leurs Souscripteurs, ils se replièrent ensuite sur la partie *des Romans*, le tombeau de la Littérature et du bon goût, ou plutôt le germe de la corruption et du scandale..... J'ai voyagé avec plusieurs Imprimeurs de cette trempe qui ne purent jamais m'indiquer où se trouvoit placé, dans une Casse, le *Cassetin aux Cadrats*.

Plusieurs *Fondeurs*, plusieurs *Libraires* et presque *tous les Journalistes* ayant

établi des Imprimeries, les *Ouvriers Imprimeurs* cherchèrent aussi à jouir du même avantage ; ils le firent avec d'autant plus de facilités, que, lors de la vente de l'Imprimerie des Assignats, des Presses de 4 à 500 livres se donnèrent pour 30 et 100 livres ; que les Fontes y éprouvèrent le même rabais, etc. etc. En perdant de vue les motifs de sagesse qui dictèrent l'Arrêt de 1739, et tous ceux qui avoient été rendus antérieurement et depuis pour maintenir la police dans l'exercice d'un Art qu'on ne pouvoit laisser livré à lui-même sans un danger d'autant plus grand qu'il échappoit à la pénétration du plus grand nombre, il semble naturel de penser que les Ouvriers avoient plus de droits que qui ce soit, à jouir de ce moment d'anarchie pour exercer cette Profession *comme Titulaires*, sur-tout après s'y être consacrés dès l'enfance. Sans doute que parmi ces Ouvriers il y en avoit plusieurs qui s'en trouvoient dignes, sur-tout parmi les *Protes* ou *Directeurs d'Imprimerie* ; car c'est toujours avec une satisfaction bien douce que je me rappelle les dix années que j'ai passées avec eux, en qualité de simple Ouvrier, pour

puiser à leur école le peu de connoissances que j'ai pu y acquérir..... Hé bien ! *excepté ceux qui étoient dans le cas de diriger une Imprimerie* et qui réunissoient les talents requis ; je le demande aux autres : à l'instant où l'Imprimerie étoit *régularisée par un Code particulier et nécessaire* , aucun d'eux eût-il été dans le cas de se présenter à un *Concours* pour y disputer une *place vacante* et y subir les *examens prescrits* ? S'ils sont de bonne foi , ils me diront tous que *non* : « que » tel pouvoit être un *excellent Composit-*
teur , et ne rien connoître à la *partie*
de la Presse ; que le *Pressier* , par la
 » même raison , qui savoit bien *imprimer*
 » un *Ouvrage* , n'étoit pas dans le cas d'en
 » *composer une seule ligne* ; qu'en der-
 » nière analyse , *ce n'étoit et ce n'est*
 » *encore* que par la réunion de connois-
 » sances approfondies dans ces deux parties ,
 » et APRÈS DES ETUDES SOIGNÉES , qu'on
 » pouvoit et qu'on peut être à la tête d'une
 » Imprimerie ; que sans *ce faisceau de ta-*
 » *lents* , quiconque ose se dire IMPRIMEUR
 » en impose à sa conscience et trompe le
 » Public. »

C'est néanmoins de cette manière que s'est disséminé sur tout le sol de la France , dans les Villes comme dans les Villages (1), cet *essaim* d'Entrepreneurs d'Imprimeries. C'est ainsi que beaucoup de ces nouveaux Imprimeurs ont usurpé dans plusieurs endroits , en raison du talisman de cet Art, une confiance non méritée. J'en appelle à ceux qui la leur ont accordée, ou qui s'y sont laissé surprendre ; j'en appelle encore à ces Imprimés sortis de semblables Presses , *sans avoir passé à la correction d'une plume complaisante.*

A l'égard des moyens d'existence de ces nouvelles Imprimeries, il est essentiel que l'on sache ce qu'elles sont , comment elles sont composées et quelle espèce de garantie elles présentent à l'Etat. On se ressouvient que *la plus foible* de celles autorisées autrefois par les Lois , et d'après les formes voulues , devoit avoir *quatre Presses et neuf Caracteres* au moins. Ces Imprimeries coûtoient à leurs Propriétaires 12 à

(1) Il en existe une à Dommerville , entre Méréville & la terre de M. Roland-Chambaudouin, dans un Hameau composé de dix à douze feux.

15,000 livres à établir. Celles dont je parle ici coûtent à peine 800 livres; il y en a même d'un prix beaucoup plus inférieur. Ne pouvant entreprendre *des volumes*, ces nouveaux Imprimeurs se sont attachés à se procurer les Ouvrages de ville, ainsi que je l'ai annoncé plus haut, à la faveur d'un rabais sur *les prix reçus*; tous les calculs pour *les étoffes* leur étant aussi étrangers que la Profession qu'ils embrassoient. C'est ainsi que les anciennes Imprimeries se sont vues transportées peu-à-peu sur une terre sans végétation, dont l'aridité s'est encore fait beaucoup plus ressentir pour les Départemens que pour la Capitale.

Mais pourquoi m'appesantir sur les effets d'un semblable désordre? J'ai détruit le Sphinx, et je n'ai ici d'autre dessein que celui de démontrer au Gouvernement combien il est urgent d'arrêter cette anarchie pour conserver la prééminence que l'Imprimerie de France avoit sur celle de toutes les autres Nations. On sait que si l'exportation des Livres y étoit jadis une des plus belles branches de l'Industrie, c'est

que les Etrangers étoient assurés que *l'Instruction* et les *Talents* des Imprimeurs rivalisoient avec le mérite intrinsèque des Ouvrages. Soutenir l'honneur de la Nation ; purifier l'Art des éléments hétérogènes qui le corrompent ; chasser le frêlon de la ruche ; cette tâche est digne du Héros régénérateur qui confond dans ses sollicitudes la prospérité des Français , le progrès des Arts et la gloire nationale.

L'Imprimerie dans les Départemens n'a-t-elle à gémir que sur ce qu'elle éprouve par tout ce que je viens de dire ? Il est un autre système qui lui est aussi préjudiciable, et qui la frappe directement. Je sens bien que l'article que je vais traiter blessera *quelques intérêts particuliers* ; mais lorsque *ces intérêts* sont dans le cas de *ruiner, pour toujours*, deux cents Familles qui n'ont que leur état pour se soutenir ; lorsque le Gouvernement protège et voit du même œil toutes les classes des Citoyens ; lorsqu'il annonce à toutes, sûreté et affection paternelle, saura-t-il mauvais gré à l'un des Chefs de ces mêmes Familles, de faire entendre leurs plaintes et de déposer

dans son sein les vives inquiétudes qu'elles conçoivent à tant de titres?..... Quand on connoît l'esprit du Régulateur de la France, toute crainte devient foiblesse. Lui présenter les moyens de calmer leurs alarmes, et de rendre à l'Imprimerie son lustre et sa splendeur, c'est remplir les vues qu'il a lui-même sur la grande Nation; c'est arriver directement à son cœur..... J'oserai donc m'expliquer avec franchise.

Excepté l'Imprimerie du Gouvernement et celle de la Loterie, *la confiance des Administrations se reportoit autrefois, à Paris, comme l'annonce M. STOUPE, sur ceux des trente-six autres Imprimeurs qui l'avoient obtenue.* D'après ce principe d'équité, les Imprimeries des autres Villes de France se ressentoient de cette répartition de travail, par les *réimpressions* qui avoient lieu dans chaque Généralité et Intendance, en nombre proportionné à la population et aux besoins respectifs des différentes localités. Par ce moyen, *depuis la Papeterie jusqu'à la Reliure*, chaque état avoit sa part du Labeur, et l'activité se maintenoit sur tous les points. Aujourd'hui

les choses ont pris une autre direction. Le Gouvernement a-t-il fixé auprès de lui une branche essentielle de son Administration, aussi-tôt une Imprimerie y est attachée : tout découle de cette Imprimerie, et chaque Administration secondaire est obligée de s'y adresser pour s'y fournir de ce dont elle a besoin.

Je suis convaincu qu'un Gouvernement tel que le nôtre, dont les vues sont aussi grandes dans tout ce qu'il embrasse, n'est point instruit de pareils abus. Son dessein, à coup-sûr, n'est pas de circonscrire dans un seul bassin la source de l'Industrie. Comment se fait-il donc que tout se centralise aujourd'hui dans la Capitale, dans l'Imprimerie comme dans tous les autres Etats, au préjudice du plus grand nombre ? Je pourrois, sans doute, citer beaucoup de faits ; mais je ne parlerai ici que du *Cathéchisme à l'usage du Culte Catholique*.

Point de doute qu'un seul *Cathéchisme* pour toute la France ne soit d'une belle conception, et ne présente, par son uniformité, une utilité inappréciable pour cette

Religion. Mais qu'une seule Imprimerie soit chargée de l'imprimer et de le distribuer sur toute la surface de l'Empire, c'est ce qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible de concevoir, sur-tout d'après la variété des idiômes et l'immensité de la Population.....

On compte en France une Population de trente millions d'habitans. Réduisons-là à vingt-cinq millions, en raison des autres Cultes qui y sont exercés. La vingt-cinquième partie certainement se trouve dans le cas de faire usage de ce *Cathéchisme*. Commettra-t-on une légèreté en affirmant que cette vingt-cinquième partie qui n'a point encore atteint l'âge de l'adolescence, et par conséquent celui où l'on conserve avec le plus de soin les choses, aura besoin de se renouveler de ce premier *Livre de l'Instruction Chrétienne*, au moins une fois dans l'année?... Si ce calcul m'est accordé, c'est deux millions d'exemplaires qu'il faudra tous les ans. *Raisonnons maintenant typographiquement.*

En admettant que le *Cathéchisme* contienne cinq feuilles d'impression, il faudra

dix Presses régulièrement occupées et sans aucunes lacunes dans leur travail , pour en avoir tous les jours deux mille exemplaires. En décuplant *la Composition et les Presses* , il est certain que l'Imprimeur qui est chargé de cette entreprise , pourra , en deux mois , suffire aux besoins de toute la France , si néanmoins il a pu se procurer de suite , *le papier nécessaire* , ce qui n'est pas si facile , puisqu'il est vrai qu'il en faut mille rames pour cent mille exemplaires. Hé bien ! où conduit cette manière d'opérer ? On enrichit celui qu'on veut favoriser , mais on ruine , dans chaque Département , toutes les Imprimeries chargées autrefois de cette nature d'Ouvrage , ainsi que les *Papeteries* qui avoient l'habitude de les approvisionner. S'il en est ainsi de tous les autres Livres de *Lithurgie* , tous les anciens Imprimeurs des Evêchés peuvent s'adresser à l'épicier pour la vente de leurs fonds de magasin , sans espoir de se dédommager de leurs pertes par *une réimpression partielle* qui va leur être totalement enlevée. Je ne crains point d'être accusé de parler ici pour moi : je n'ai jamais imprimé pour l'Evêché de mon ancien Diocèse ; ni mes Presses , ni

celles de mes Pères n'ont été employées par aucun Evêque , depuis la mort du Cardinal de Coaslins.

Si c'est d'après cette centralisation destructive des Imprimeries dans les Départemens , que M. STOUPE fixe à *cinquante* le nombre des Imprimeurs de Paris , au lieu de *trente - six* qu'ils étoient aux plus beaux jours de cet Art , il se trompe d'une manière bien étrange ; car , les Imprimeries des autres Villes se détruisant totalement par ces faveurs particulières qui concentrent l'universalité des Impressions dans la Capitale , alors il doit augmenter la Communauté qu'il propose de former , au *prorata* de cette destruction qui tend de plus en plus à se réaliser parmi nous. Je ne pénétrerai pas les raisons qui l'ont empêché d'entrer dans de plus longs détails sur les motifs de *cette fixation EN PLUS* , lorsqu'il est constant qu'elle doit être évidemment *EN MOINS dans nos Départemens*. Quant à moi , persuadé que l'Imprimerie n'est plus ce qu'elle étoit , *et qu'elle ne le sera de long - temps* , j'ose affirmer que si les Personnes qu'on m'a

dit être chargées de présenter au Gouvernement un projet de travail pour son Organisation générale , prennent pour base de la répartition à faire dans les autres Villes , *celle présentée pour Paris par mon Confrère* ; je suis persuadé , dis-je , qu'on ne leur a pas présenté notre véritable situation. Lorsque l'œil plane habituellement sur un horizon qui n'offre que des masses riantes et fécondes , il en conçoit difficilement un autre qui ne présente que de vastes déserts. Tel est cependant le point de vue du tableau des Imprimeries de Paris , comparées avec celles du reste de l'Empire.

Il y auroit encore beaucoup à dire sur les *Causes de l'Anéantissement de l'Imprimerie* ; mais mon intention n'étant pas de présenter un volume , je parcourerai , avec la même rapidité , *celles qui ont paralysé la Librairie*. Les désordres de l'une ont fait naître les désordres de l'autre : tous les vices se touchent , et leur cohérence est la même , n'importe de quel côté on veuille les considérer.



On se ressouvient qu'avant la découverte de l'Imprimerie, les Libraires ou les *Stationarii* étoient des hommes de mérite que l'Université protégeoit et avoit admis au nombre de ses Suppôts ; que les Imprimeurs et les Libraires furent soumis ensuite à des Réglements communs, et qu'on exigeoit d'eux *même instruction et même capacité*. L'Edit de Charles IX, du mois de Mai 1571, article 20, vouloit « qu'aucun individu ne » puisse tenir une Imprimerie ou *Boutique* » *de Librairie*, qu'après avoir fait un apprentissage pendant le temps et espace » de *quatre années* entières et consécutives, » et servi les Maîtres en qualité de compagnon, au moins *durant trois années* après » le temps de son apprentissage achevé ; » qu'il ne soit *congru en Langue Latine*, » *et qu'il ne sache lire le Grec* (1), » dont il étoit tenu de rapporter un certificat du Recteur de l'Université ». Le Réglement de 1649, l'Arrêt du Conseil du 14 Février 1667, l'Edit d'Août 1626, enfin le Réglement de 1723, contenoient les mêmes dispositions.

(1) Sans cette disposition, comment un Libraire analyseroit-il le titre d'un Ouvrage écrit dans l'une de ces deux Langues ?

» Défenses étoient également faites à toutes
» Personnes , de quelque qualité et condi-
» tions qu'elles fussent , *autres que les*
» *Libraires et Imprimeurs* , de faire le
» commerce de Livres , en vendre et dé-
» biter aucuns , les faire afficher pour les
» vendre en leurs noms , soit qu'ils s'en
» disent les Auteurs ou autrement ; tenir
» Boutique ou Magasin de Livres ; acheter
» pour revendre en gros et en détail , en
» chambre et autres lieux , même sous pré-
» texte de les vendre à l'encan , à peine de
» *cinq cents livres d'amende , de confis-*
» *cation et de punition exemplaires* ».

» Il en est de même *des descriptions et*
» *prisées de Bibliothèques et Cabinets de*
» *Livres* , à peine de nullité desdites des-
» criptions et prisées , et de même amende
» contre les contrevenants. Tout *Huissier-*
» *Priseur* qui procédoit à une vente de Li-
» vres sans l'assistance de *Libraires* ; tout
» *Notaire* qui recevoit les prisées faites par
» autres que par eux , étoient condamnés à
» la même amende. Les étalages de Livres
» étoient aussi prohibés avec la même
» rigueur ».

Quel pouvoit être l'esprit de semblables Réglements, et pourquoi cette surveillance continuelle depuis plusieurs siècles ?..... Pour maintenir la sûreté de l'Etat, celle des Particuliers et des bonnes-mœurs; pour conserver *cette prééminence de l'Imprimerie et de la Librairie de France* sur celles des autres Nations de l'Europe. C'est par cette surveillance qu'on écarta les pamphlets et les libelles; c'est par cet esprit d'ordre et cette police active sur une Profession dont les abus pouvoient être d'un danger incalculable, qu'on protégea les bonnes-mœurs et qu'on garantit le Gouvernement comme les Particuliers, des coups que pouvoient leur porter leurs ennemis respectifs; enfin c'est à cette prévoyance soutenue et à cette sagesse protectrice de l'*Art des Arts* qu'on doit ces précieuses Editions qui ont immortalisé leurs Coopérateurs.

Si le nombre des Libraires ne fut pas déterminé comme celui des Imprimeurs, les formalités à remplir pour en obtenir la qualité empêchoient au moins l'ignorance d'y parvenir. Il faut avouer cepen-

dant qu'il y a environ trente ans on autorisa, par des brevets particuliers, plusieurs *Colporteurs* et *Porte-malles* à vendre des Livres et à tenir boutique; mais le repentir ne tarda pas à suivre ce moment d'oubli et de relâchement de la part de l'Autorité.

Lorsque les Réglements furent méconnus, lorsque l'anarchie s'empara tout-à-fait de cette Profession comme de l'Imprimerie, ce fut alors que la confusion devint générale, et que chacun voulut se mêler de ce commerce, quoiqu'il ne ressemblât en rien aux autres, tant par sa nature que par les qualités essentielles qui doivent constituer le Libraire. C'est ainsi qu'on vit s'élever cette multitude de boutiques et d'échoppes dont les propriétaires, pour la plupart, n'avoient pas la première notion du nouvel état qu'ils embrassoient, et, ce qui paroîtra bien singulier, *ne savoient pas même signer leurs noms.*

La lecture de Catalogues avec des prix hazardés ou de pure fantaisie; la fréquentation des ventes à l'encan; la facilité de se procurer sur les Livres *la remise* qui

n'étoit due qu'aux Libraires ; l'idée que la Librairie étoit une mine dans laquelle ceux qui l'exploitoient trouvoient à chaque pas de nouveaux trésors ; tout cela fit abandonner par beaucoup de personnes la réalité pour courir après une fiction. Plusieurs s'empressèrent de quitter les états qui les avoient vu naître pour embrasser cette Profession, et crurent pouvoir facilement marcher de niveau avec les anciens Libraires. La chose leur paroissoit d'autant plus facile qu'elles n'avoient plus rien à craindre de ces Réglements soi-disant *ridicules*, *vexatoires et tombés dans le mépris*.

Dès cet instant, tous les Ouvrages dont nos Maisons avoient en magasin des Editions entières, *sous la foi de Permissions simples ou de Privilèges*, furent livrés à la cupidité de la contrefaçon : bientôt, pour accréditer ces nouveaux Etablissements et ces nouvelles Imprimeries, on mit en usage l'appât trompeur *du rabais*, afin de faire circuler plus facilement les Editions contrefaites dont l'examen le plus léger doit cependant faire appercevoir la différence d'avec les véritables ; bientôt

disparut ce beau commerce d'échange qui rendoit en quelque sorte chaque Province le berceau de toutes les Impressions de France et même de l'Etranger ; bientôt enfin ces nouvelles Boutiques devinrent l'entrepôt général de tous les *Romanciers* pour répandre avec profusion, sur-tout parmi la jeunesse des deux Sexes, ce poison que distille la majorité de leurs productions (1).

Les ventes à l'encan présentent encore un cahos monstrueux. On a grand soin de consulter le Lapidaire et l'Orfèvre pour les diamants et les bijoux : à l'égard des Bibliothèques, le Libraire instruit n'est jamais appelé ; et la plupart des *Revendeurs* ou *Revenderesses*, chargées des ventes mobilières, y vendent les Livres au *mètre courant* ou au *kilogramme*. De-là ces pertes irréparables pour les *Sciences*, les *Belles-Lettres*, etc., par la destruction des Livres rares et précieux qui s'y rencontrent presque

(1) La Location de Livres à l'année ou au mois, dans presque toutes les Villes, a flétri l'imagination de la classe laborieuse et peu aisée, principalement parmi les femmes : il en est peu qui n'aient un abonnement pour la Lecture.

toujours , et que l'ignorance ne sait pas distinguer.

Au milieu de tous ces désordres , on en voit encore tous les jours un autre d'un genre particulier : des hommes respectables par leur caractère , ne s'imaginant pas compromettre leur conscience , ni faire tort à à ceux *qui paient à l'Etat le droit d'exercer leur industrie* , se mêlent de faire des Catalogues et d'estimer des Bibliothèques ; plusieurs même en dirigent la vente à l'amiable , ou préposent des femmes à cet effet. Je sais bien que la morale n'a rien à craindre en pareil cas ; mais combien de ces femmes , agissant ensuite pour leur propre compte , oublient les maximes de leurs Instituteurs?.... C'est pourtant ainsi que par un faux zèle , tout en voulant combattre les abus , souvent les plus sages contribuent à les accroître.

Il est sans doute affligeant d'avoir à présenter un tableau aussi hideux dans son ensemble comme dans toutes les parties qui le composent. Telle est néanmoins la véritable position de la Librairie. Ne soyons

donc plus surpris de cette multitude de Catalogues au rabais, avant coureurs ordinaires de quelques catastrophes ; de l'interruption des échanges et des communications entre tous les anciens Libraires ; de la perte de cette confiance mutuelle et réciproque ; enfin de l'avilissement de cette Profession et de la chute des meilleures Maisons.

Mais, dira-t-on, en demandant le renouvellement des anciens Réglements, c'est demander qu'on porte atteinte à *la Liberté de la Presse*? Avant de répondre à cette question, je voudrais bien connoître la définition claire et précise de *cette Liberté* réclamée avec tant d'emphase. Est-ce violer *la Liberté de la Presse* que d'exiger, pour la garantie sociale, au bas d'un Ouvrage, le nom de l'Auteur ou celui de l'Imprimeur, si la modestie du premier l'empêche de se faire connoître?.... Est-ce violer la Liberté de la Presse que de mettre un obstacle à l'impression de ces pamphlets et de ces libelles qui peuvent troubler un Etat ou déshonorer un Citoyen?.... Est-ce violer la Liberté de la Presse que de

permettre à un Auteur de faire des recherches chez celui qui lui vole la propriété de son génie?... Regardera-t-on comme un acte de tyrannie la loi qui punira ces sortes de délits, et qui permettra d'en rechercher les auteurs?..... S'il en étoit ainsi, l'équilibre seroit totalement perdu ! Quoi ! vous trouverez bon qu'on punisse le voleur de vos récoltes ou de votre argent ; vous applaudirez aux poursuites et à la sévérité de la justice dans ce cas seulement, et vous crierez *haro*, lorsqu'il s'agira d'atteindre et de punir des Contrefacteurs ou des Libellistes ? Soyez donc conséquents, et n'appellez pas Liberté ce qui n'est réellement que licence et brigandage.

Le peuple véritablement libre est celui qui se laisse régir par des Lois qui tendent à sa conservation : il doit les respecter toutes s'il sait se respecter lui-même. Quiconque ne voit que ce qui lui est relatif, ne mérite aucune protection : c'est une plante parasite qui périt sans reproduction. Que direz-vous, par exemple, d'un Gouvernement qui laisseroit exercer la Pharmacie par celui qui ne sauroit pas distinguer la

guimauve d'avec le jalap , et qui vous rendroit , *par son imprévoyance* , la victime de l'ineptie ? Hé bien ! l'Imprimerie et la Librairie peuvent être assimilées à cette Profession comme à beaucoup d'autres de cette nature. Il faut être *instruit* et *éclairé* pour les exercer toutes. Les laisser livrées à elles-mêmes , laisser l'ignorance s'en emparer , c'est exposer la sûreté publique et individuelle. Il ne s'agit pas ici d'entraver le génie et les talents ; l'EMPEREUR , lui-même , *a fait connoître sa volonté sur la Censure des Ecrits AVANT LEUR PUBLICITÉ* ; il s'agit seulement de prévenir les désordres , de protéger et d'encourager les Arts , en leur donnant une direction combinée de manière à prévenir les atteintes qu'on voudroit porter à leurs succès et à leur prospérité.



CONCLUSION.

En parcourant les abus monstrueux que l'anarchie est parvenue à introduire dans un Art qui a fait l'étonnement de l'Univers, et qui, depuis plusieurs siècles, contribue aussi essentiellement à la gloire de la Nation Française ; en exposant la situation pénible des anciennes Maisons qui l'ont exercé avec honneur, de génération en génération ; en m'unissant à M. STOUPE pour seconder ses efforts et demander pour tous mes Confrères des Départements, le même acte de justice qu'il réclame pour Paris, j'ai peut-être trop écouté mon zèle et mon attachement pour ma Profession. Au surplus, comme la vérité n'a pas deux routes pour conduire à ses autels, j'ose espérer qu'on ne me saura pas mauvais gré d'avoir parcouru, avec assurance, le seul chemin qu'elle m'a tracé elle-même.

Dans la marche que je me suis prescrite, je n'ai eu d'autre intention que de démontrer les progrès que ne cesse de faire le cancer qui ravage et détruit tout ce qui

peut contribuer aux succès de notre Art. Quelle main peut donc l'extirper, si ce n'est celle qui, après avoir vaincu les Nations du Nord, a mérité de leur part la qualité de L'HOMME DU DESTIN?... Si l'on m'accusoit de vouloir attenter à la Liberté de la Presse, en provoquant un acte vexatoire, alors on ne connoîtroit ni mes principes, ni la pureté de mes sentiments.

Que la pensée ne soit donc point enchaînée ; mais que celui qui veut l'émettre librement, *en réponde à la Société* par sa signature ou par celle de celui qu'il charge de la publier. Que l'ignorance, *sur-tout*, soit éloignée des lieux où doivent résider l'instruction et les talents ; alors cette confiance et cette prospérité, dans chaque partie de l'industrie, reparoîtront avec éclat. Ce sont elles qui font la force des grandes Puissances et qui commandent l'amour et la reconnoissance des Peuples envers les Chefs de la suprême Autorité.

Tous les Etats, sans contredit, sont égaux dans la Balance Politique. Le Général comme le Soldat, le Charbonnier comme

le Négociant ; tous sont aussi estimables les uns que les autres lorsqu'ils remplissent leurs devoirs et s'appliquent à s'attirer respectivement l'estime générale. Mais si chacun veut quitter la sphère dans laquelle il est placé pour en parcourir une autre à laquelle il est totalement étranger , alors vous ne rencontrez plus que bouleversement et confusion. En effet , enlevez d'une charrue celui qui en dirige le soc avec intelligence , pour lui confier le timon du gouvernail d'un vaisseau ; placez ensuite un timonier aux deux *mancherons* de cette même charrue abandonnée par celui qui la savoit diriger : aussi-tôt vos champs seront incultes , et votre vaisseau se brisera sur les écueils.

Que l'Imprimerie et la Librairie rentrent donc dans le cercle qui leur a été assigné ; que les Hommes-de-Lettres retrouvent dans l'instruction et les talents de ceux qui se sont fait une étude et se sont consacrés à l'exercice de ces honorables Professions , la même garantie qu'ils y trouvoient jadis dans la confection et la vente de leurs Ouvrages ; que personne ne puisse exercer un Art

quelconque sans avoir prouvé qu'il a *toutes les connoissances et les qualités requises pour l'exercer* ; que les Propriétés Littéraires soient respectées comme toutes les autres Propriétés ; que le Gouvernement soit assuré du gage que doit lui donner celui qui invoque sa Protection pour telle ou telle Profession : l'ordre et le calme reprendront bientôt leurs droits.

Il ne m'appartient pas, sans doute, de tracer ici le mode par lequel tous ces changements peuvent s'opérer : si, néanmoins, j'avois la permission d'émettre mon opinion dans la discussion d'une organisation aussi urgente, je dirois qu'il faut nécessairement que *l'Imprimerie, la Librairie et la Fonderie* soient placées sous la surveillance spéciale d'une *Direction* et d'une *Inspection particulières*, afin d'assurer la tranquillité de l'Etat et celle de tous les Citoyens : qu'en élaguant de *l'ancien Code* tout ce qui ne doit plus convenir au Gouvernement sous lequel nous sommes placés, ce *Code* renferme tous les éléments nécessaires pour arriver à cette organisation tant désirée, sans blesser les principes de la justice distributive

ni

ni la liberté d'émettre sa pensée. Je dirois encore que le droit qui se percevoit pour les Brevets d'Apprentissage et de Maîtrises ; celui pour les Privilèges et Permissions simples (1), suffiront aux dépenses de la *Direction et de l'Inspection*, sans nuire à ce que chaque Titulaire doit payer annuellement à l'Etat pour son Imposition industrielle.

(1) Les Permissions simples ne s'accordoient jamais que pour les Ouvrages qui, après la mort des Auteurs ou de leurs héritiers, étoient considérés comme le Patrimoine de tous. Or, comme le Patrimoine de tous n'est celui de personne, ces Ouvrages devenoient la propriété du Gouvernement. Ceux qui désiroient la faire fructifier, obtenoient ces Permissions simples pour l'Impression de tel ou tel Ouvrage de ce genre, et payoient en même-temps à l'État un droit quelconque pour la faveur qu'il leur accordoit. Elles duroient trois ou six années suivant l'importance des Editions. Pendant ce temps la même Permission n'étoit accordée à qui que ce soit, dans un rayon donné. Chaque Imprimeur, pour conserver son droit, avoit le soin de la faire renouveler six mois au moins avant le terme de rigueur. Par ce moyen, chaque Maison trouvoit une garantie pour ses fonds de magasin ; par ce moyen, les échanges s'opéroient, & chaque Libraire ou Imprimeur ne craignant pas les contrefaçons, ou ayant un titre pour les atteindre, avec une Edition de 3,000 exemplaires, se procuroit, à son gré, autant d'exemplaires d'Ouvrages différents de celui qu'il avoit en nombre dans ses magasins. Cette manière de travailler en Librairie ne se fait pas, comme on doit bien le penser, sans beaucoup d'intelligence et des connoissances étendues.

J'ajouterois , en outre , qu'en formant des Arrondissements par Sénatorerie ; en y plaçant un Inspecteur général avec une Communauté ou Chambre Syndicale , sous la protection et la surveillance de l'Autorité locale avec laquelle l'Inspecteur seroit tenu d'agir de concert comme avec celles de tous les lieux soumis à son inspection , et dont toutes les opérations se reporteroient ensuite à la *Direction générale* ; dans ce cas , on exerceroit aisément cette surveillance utile et réclamée de tous les Gens de bien. Orléans , par exemple , étoit jadis le Chef-lieu où se reportoit tout ce qui étoit relatif à l'Imprimerie et à la Librairie dans les Villes de Bourges , Romorantin , Blois , Vendôme , Châteaudun , Chartres et Montargis. Si , pour rendre à ces deux Professions le degré de considération qu'elles réclament , le Gouvernement , convaincu de la nécessité *de réduire* , dans nos Départements , les Places d'Imprimeurs et de Libraires au lieu *de les augmenter* , donne plus d'étendue aux Inspections projetées ; si l'*Instruction et les Talents* distinguent tous les Titulaires , alors les Sciences retrouveront la garantie et les avantages attachés aux Imprimeries

contenant, sur-tout , le nombre de Caractères et de Presses nécessaires à leur exploitation (1).



C'est ici que ma soumission et mon respect pour tout ce qui émane et ce qui émanera du Gouvernement, ou , pour mieux m'exprimer , du GRAND HOMME qui en fait mouvoir tous les ressorts , me prescrivent de borner mes observations. En plaidant la cause de l'Imprimerie et de la Librairie des Départemens , comme l'a fait l'estimable et respectable M. STOUPE pour celles de Paris , je crois avoir également plaidé celle de la Littérature en général. Si mon foible Ecrit

(1) La fixation du nombre de Caractères et de Presses pour la composition d'une Imprimerie paroît, sans doute, extraordinaire à beaucoup de personnes. C'est cependant dans cette détermination que consiste principalement la garantie que réclame le Gouvernement , et je le prouve. Un individu dont l'Imprimerie ne lui coûte que 3 à 400 livres, ne se laissera-t-il pas séduire plus facilement pour l'impression d'un pamphlet ou d'un libelle, que celui qui en aura une de 12 à 15,000 livres ? Un homme riche , ayant à satisfaire sa haine ou son effervescence , fera volontiers le sacrifice, en cas d'événement, de la perte d'une Imprimerie d'un prix aussi médiocre , et proposera même des indemnités attrayantes ; mais sera-t-il aussi prodigue en s'adressant à l'autre ? Que le Lecteur fasse lui-même la réponse.

peut parvenir aux pieds du Trône ; si tous les Hommes qui secondent SA MAJESTÉ , dans l'immortelle carrière qu'Elle fournit pour le bonheur et la gloire de tous les Français , daignent le regarder d'un œil favorable et l'appuyer auprès d'Elle , alors ma tâche est remplie et le bonheur ne tardera pas à luire pour mes Confrères et leurs intéressantes familles ; alors l'*Imprimerie* et la *Librairie* , enlevées à l'anarchie et au vandalisme , reparoîtront , dans ma Patrie , avec cet éclat et cette prééminence que toutes les autres Nations Européennes n'ont jamais pu lui disputer.

J A C O B l'Aîné.

AVIS

AUX

GENS DE LETTRES.

377A

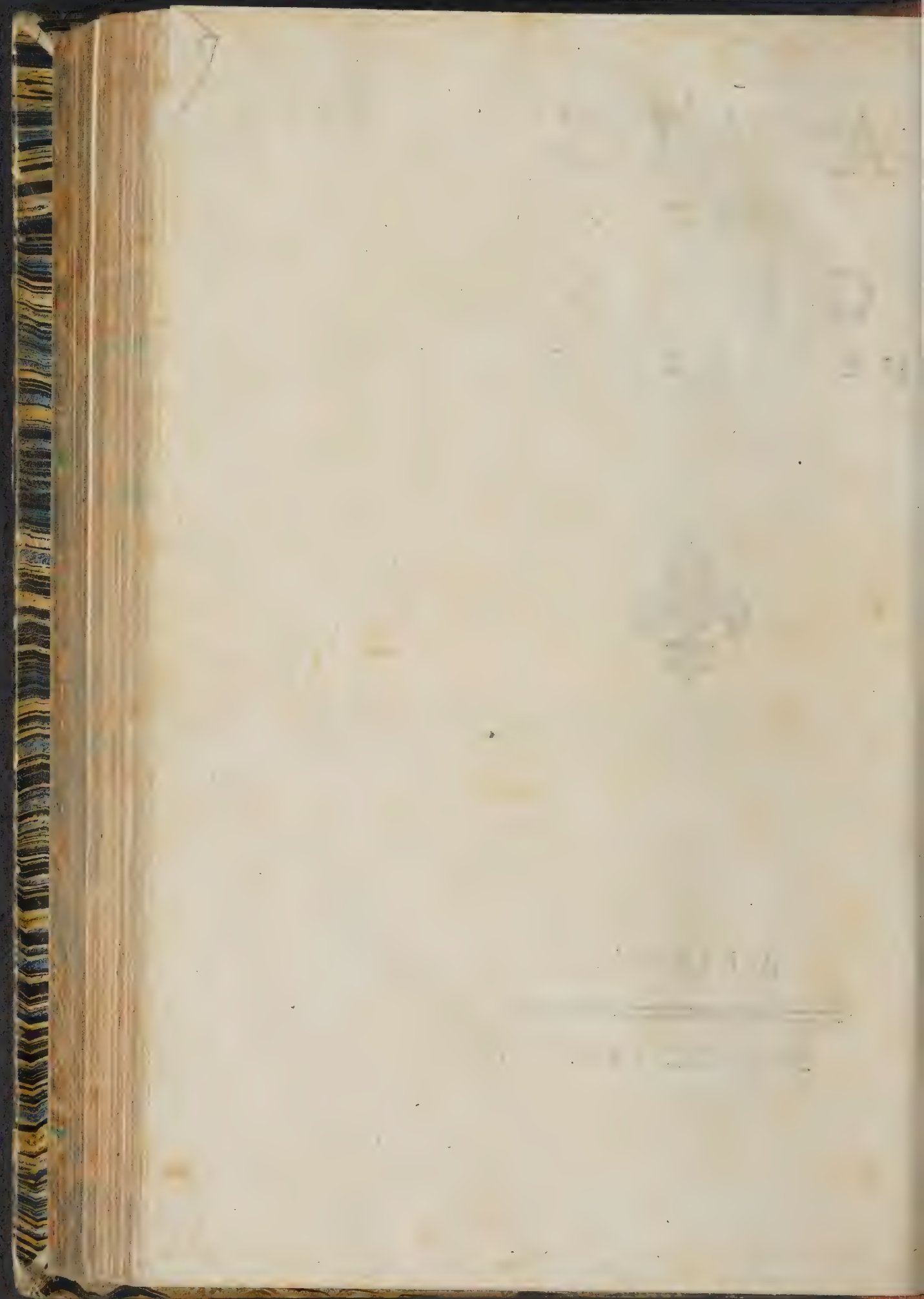
1847-1850

A V I S
A U X
G E N S
D E L E T T R E S.



A L I E G E ,

M. D. C C. L X X.



AVIS AUX GENS DE LETTRES

Exorïare aliquis nostris ex ossibus ultor.
Virg. Eneid.

DEPUIS que l'art de l'imprimerie est inventé, les Libraires ont toujours recueilli presque seuls le fruit des veilles de l'homme studieux, qui éclaire & instruit ses semblables. Ainsi, trompés par cette douce habitude, accoutumés à traiter réellement en misérables Ilotes tous ceux qui cultivent le champ de la littérature, ils se sont enfin persuadés qu'ils en étoient eux-mêmes les véritables maîtres; & ils ont à présent l'audace de poursuivre en justice, comme un esclave révolté, l'écrivain industrieux qui ne veut pas leur laisser dévorer la moisson que ses travaux ont fait naître.

La cause M. Luneau de Bois-Jermain est donc celle de tous les hommes qui pensent, & qui écrivent. C'est ici, comme le dit très-bien M. de Voltaire, la querelle des

A

apothicaires contre les médecins. Encore la comparaison est elle trop avantageuse aux Libraires. Ce sont des enfans ingrats qui, depuis leur naissance, n'ayant cessé d'égratigner leur nourrice, en s'engraissant de leur lait, prétendent follement aujourd'hui les enmaillotter à leur tour. Je viens d'examiner la piece sur laquelle ils comptent couper des lisières aux Gens de Lettres; mais elle est si mal ourdie, que le souffle de la raison en fait tomber tous les fils; & je doute que l'on nous mène loin avec un pareil tissu d'extravagances & d'absurdités.

Il faut d'abord rappeler ici quelles sont les prétentions des Libraires de Paris (1).

Ces Messieurs prétendent qu'un auteur qui a obtenu du Roi le privilège de faire imprimer & vendre son ouvrage, n'a pas le droit de faire apporter chez lui, ni d'y

(1) Parmi eux, il se trouve à présent un homme de Lettres qui, ayant d'abord lui-même souffert de leurs injustices, & essuyé leurs vexations, est bien loin de les approuver. Aussi est-il naturellement excepté de tout ce que je dis des Libraires de Paris. S'il en est quelques autres encore qui par l'honnêteté de leurs sentimens & de leur conduite, méritent une pareille exception, je la fais de bon cœur en leur faveur: mais qu'ils la méritent en désavouant hautement les folles prétentions de leurs confreres, & le mémoire ridicule du Syndic & Adjoints de leur communauté.

garder l'édition de ce même ouvrage imprimé à ses frais, & en vertu de la permission du souverain.

Ils prétendent que l'auteur ne peut pas faire usage de tous les droits que le Roi lui accorde expressément dans son privilège, parceque, quand il va le faire enregistrer à la chambre Syndicale, le Syndic y met des restrictions.

Ils prétendent qu'un auteur en vendant son ouvrage à des Libraires, ne peut en recevoir le prix qu'en argent, & n'a pas le droit de prendre des livres en échange de ceux qu'il donne.

Ils prétendent qu'un auteur, un particulier quelconque, n'a pas le droit d'aller acheter des livres dans leurs boutiques, pour les envoyer à leurs confrères de province qui l'en ont prié.

Ils prétendent qu'un auteur n'a pas le droit de donner son bien, de céder son manuscrit à un autre auteur; qu'il ne peut pas partager avec lui le privilège dont il a pourtant la propriété absolue; qu'un homme de Lettres enfin n'est pas maître de faire imprimer un manuscrit, quel qu'il soit, de quelque manière qu'il lui soit tombé entre les mains, s'il n'en est pas l'auteur.

Et c'est conséquemment à toutes ces pré-

tentions extravagantes, que leur grave communauté se rendant tout à la fois législatrice & exécutrice de ses propres loix, est allée l'an passé, de son autorité privée, faire une faisie scandaleuse chez un homme de Lettres connu, chez M. Luneau de Bois-Jermain.

M. Linguet a déjà pulvérisé ces prétentions absurdes, & en a démontré l'impertinence dans deux mémoires faits avec autant de solidité que d'éloquence & de feu. Les Libraires viennent d'y répliquer, & c'est sur cette réplique que j'ai écrit rapidement quelques notes. Elles suffiront, je crois, pour prouver qu'ils ne sont pas heureux en réparties.

Il faut pourtant être juste, & j'avoue que leur nouveau mémoire commence avec une retenue, une modestie, dont on doit leur sçavoir gré. Ils veulent bien ne point contester à l'auteur *sa supériorité littéraire*. Pourvu qu'il leur abandonne sa bourse, ils lui laisseront volontiers ses lauriers. Mais M. Luneau défend son argent; la chose leur paroît nouvelle dans un homme de Lettres, & voilà ce qui les fâche. Il leur dit d'abord, que la faisie faite chez lui au mois d'Août 1768, est nulle, parcequ'elle a été faite sans autorité, sans titre, sans aucun motif qui

la justifie, sur un citoyen domicilié, sur un homme de Lettres.

Que répondent-ils à cela? Deux mots, qui, selon eux, suffissent pour renverser cette assertion. La saisie a été faite en vertu de la permission de M. le Lieutenant-Général de Police, qui autorise les Syndic & adjoints à saisir sur tous ceux qui font le commerce de librairie sans qualité.

Eh bien, ces deux mots ne suffissent pas, & ne renversent rien du tout. Il falloit une permission spéciale pour saisir nommément chez le Sr. Luneau. Les Libraires ont supposé ce qui étoit en question, & n'avoient pas le droit d'être ainsi juges dans leur propre cause. Ils méritent châtimement pour avoir abusé d'une permission générale, qui ne leur étoit donnée que contre des colporteurs, des gens sans aveu, & pour avoir osé d'eux-mêmes en faire l'application particulière à un homme de Lettres, domicilié depuis long-tems, qui ayant obtenu le privilège de faire imprimer ses ouvrages, avoit au moins à leurs yeux des titres apparens pour avoir chez lui beaucoup de livres.

Le sieur Luneau qui cherche à faire cause commune avec les auteurs, s'attache dans sa réponse à prouver qu'il a droit de faire imprimer des livres de sa composition, & de les faire

Pag. 4. de
la réplique du
Syndic & ad-
joint de la
communauté
des Librair.

Pag. 5. de
la réplique
des Librair.

vendre par des Libraires même de province ; il lui est aisé de se défendre sur des chefs que ses adversaires ne veulent pas discuter.

Certes, la modération des Libraires est grande à cet égard, & les auteurs leur en doivent de la reconnaissance ? Si les Syndic & Adjoints *ne veulent pas discuter* cette question, c'est qu'elle n'est pas susceptible de discussion, c'est qu'on ne discute pas l'évidence.

Ils avoient, disent-ils, des reproches plus graves à lui faire, celui d'avoir acheté des manuscrits pour les faire imprimer & vendre à son profit.... Le sieur Luneau avoue dans sa réponse sur le premier grief, avoir acheté les soupirs du cloître, & s'être rendu co-propriétaire des principes de la lecture de Viard.

Pag. 6. De
la réplique
des Librair.

Les Syndics & Adjoints de la communauté des Libraires de Paris ne sçavent pas dire, ou bien ils ont sçu que dans cette dernière phrase, ils imprimoient un mensonge d'autant plus hardi, qu'ils citent la page & la ligne où ils sont expressément démentis. Il n'est pas vrai que le sieur Luneau avoue dans sa réponse, (pag. 44 lig. 14) avoir acheté les soupirs du cloître : mais à cette même page 44 ligne 14, on lit en lettres bien moulées : *cette production posthume d'un poète estimé & justement regretté, est tombée après sa mort, dans les mains du sieur Luneau. Il n'a*

pas cru devoir priver le public d'un ouvrage fait pour l'intéresser par lui-même & par le nom de l'auteur.

Les Libraires prétendent donc que les héritiers d'un homme de Lettres n'ont pas le droit de donner ses papiers à un autre homme de Lettres pour les mettre en ordre & les faire imprimer ? Ils prétendent qu'un manuscrit que j'aurai trouvé dans les ruines d'Herculanum ou ailleurs, je ne pourrai pas en faire part au public ; je ne pourrai en devenir l'éditeur, parceque je n'en serai pas l'auteur ? Voilà, je l'avoue, une étrange communauté, qui, non contente de dépouiller les auteurs vivans, veut encore avoir le droit exclusif d'écrire des morts !

Mais quand *les soupirs du cloître* auroient été vendus à M. Luneau, les Libraires seroient-ils autorisés à s'en plaindre ? Quoi ! un gentilhomme de campagne, une femme, un marchand trouvent un manuscrit dans la succession de leur frère ; ils ne sont pas en état de le faire imprimer eux-mêmes ; mais craignant avec raison de les remettre entre des mains qui le mutilent, ils veulent que ce soit un homme de Lettres qui en dirige l'édition, & ils ne pourront lui céder ou lui vendre ce manuscrit ? L'homme de Lettres ne pourra l'acheter & le faire imprimer.

mer ensuite avec tout le soin qu'il est en état d'y apporter ? Un auteur ne pourra associer à son privilège l'ami, le compagnon, l'homme éclairé dont les lumières & les conseils lui ont été utiles dans la composition de son ouvrage, dont les secours & les soins lui sont nécessaires pour en donner l'édition ? Toutes ces propositions sont tellement absurdes, tellement contraires aux droits de la propriété, à tous les principes de la raison & de l'équité, que si la communauté des Libraires étoit établie sur de pareils fondemens, elle ne pourroit subsister que chez un peuple barbare où l'on ne sçauroit ni lire ni écrire, & où par conséquent l'on n'auroit pas besoin de Libraires.

Pag. 6. de
la réplique
des Librair.

Le sieur Luneau ne craint pas de dire : Avec un privilège tout le monde peut faire imprimer. Et dans un autre endroit : Les Libraires n'ont exclusivement que le pouvoir de vendre en détail les ouvrages d'autrui.

Le sieur Luneau ne doit pas craindre de le dire, parceque la loi, la raison, les gens de Lettres, la société entière le disent avec lui : & ce sont les Libraires qui, en disant follement le contraire, auroient dû craindre l'indignation ou le mépris.

Pag. 6 & 7.
Ibid.

Le Sr. Luneau après ces assertions qui renversent toutes les notions reçues sur le com-

merce de la librairie, voudroit persuader que c'est encore un état fructueux. Il détaille (pag. LI. de sa réponse) avec emphase les profits que font les Libraires sur les livres qu'ils vendent pour les auteurs, comme si la diminution que le libraire reçoit de l'auteur, il ne la faisoit pas à peu-près égale à ses confrères de Paris ou de province, qui lui demandent de ces livres.

Le desir du Sr. Luneau est rempli, & le public est très-persuadé d'une vérité évidente à laquelle les Syndic & Adjoints font une réponse pitoyable. En effet, que le Libraire à qui l'auteur fait toujours au moins une diminution de 25 pour 100 pour vendre son livre, en fasse une autre de 20 pour 100 à ses confrères qui lui demandent des exemplaires de ce même livre; il n'en résulte pas moins pour le libraire au moment que l'ouvrage est vendu au particulier, un bénéfice de 25 pour 100, dont 5 à la première main & 20 à la seconde: il n'en est pas moins vrai que sans mise de fonds, sans risque à courir, ce bénéfice est immense, inoui dans les autres commerces, & que sur tous les livres qui se vendent imprimés aux frais de l'auteur, le particulier en les achetant, paye un impot de 25 pour cent à la communauté des Libraires.

Pag. 7. de la
réplique des
Libraires.

Le Sr. Luneau voudroit persuader que le droit de faire manufacturer des livres, pour les faire vendre à son profit, qui est l'essentiel de ce commerce (de la Librairie) appartient à tout le monde.

On ne peut s'empêcher de rire quand on fixe un moment les yeux sur la marche qu'ont tenu les Libraires, qu'on remonte à leur origine, & qu'on les suit dans tous les différens degrés par lesquels ils sont enfin parvenus à se méconnoître d'une façon si extravagante.

Les Gens de Lettres accoutumés par état à une étude solitaire, se font presque toujours éloignés de tous les soins domestiques, de toutes les occupations serviles qui pourroient les en distraire. Ainsi, après avoir composé leurs ouvrages dans le silence du cabinet, ils dédaignoient ordinairement d'en sortir pour aller les vendre eux-mêmes, & ils donnoient cet emploi à leurs valets, ou à des colporteurs, en un mot, à des gens subalternes à qui ils accordoient un certain salaire. A mesure que les connoissances humaines firent des progrès, & que le nombre des écrivains s'augmenta, ces courtiers se multiplièrent; on en fit une espèce de corps, on les réunît en une communauté, & on leur donna

quelques privilèges. Mais cela ne leur suffisoit pas. Plus ils gagnoient sur les livres qu'ils vendoient, plus ils desiroient d'en avoir toujours à vendre. Ils jetterent les yeux sur le marchand de draps, le marchand de toile, leurs voisins, & ils se dirent : Comment font maître Guillaume, maître Simon pour avoir toujours de la marchandise dans leurs boutiques ? Ils la font manufacturer, & ils n'en manquent point : faisons comme eux, & nous gagnerons davantage. Voilà donc mes marchands libraires en chemin pour aller commander des livres, & comme c'est une production de l'esprit, ils vont s'adresser à ceux qu'on leur dit en avoir. Mais comment payeront-ils cette marchandise à leurs fabricants ? Comment ? . . . Ce sera comme leur voisin Guillaume, & leur compère Simon payent leurs draps & leurs toiles, à l'aune. » Nous ne nous connoissons pas, » dirent-ils, à la qualité de la marchandise que nous vous demandons ; c'est de l'esprit. Nous vous le payerions au poids, si nous n'avions entendu dire que l'esprit ne se pèse pas, mais comme il se toise beaucoup mieux, nous vous le payerons à la feuille ».

On sent bien que l'homme de génie qui travaille pour la postérité, renvoya avec dédain ces petits marchands qui vouloient qu'on travaillât pour leur boutique. Mais ils rencontrèrent de petits écrivains qui leur firent des feuilles pour leur argent ; & comme un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire, ou qui le lit, les Libraires gagnèrent encore beaucoup sur la marchandise qu'ils faisoient ainsi fabriquer. Ensuite les circonstances, le hazard, la nécessité forcèrent quelquefois des hommes de Lettres très-estimables à travailler pour ces marchands, à se laisser payer à la toise des ouvrages immortels, & ils leur firent faire alors des gains immenses.

Voilà comment les Libraires, fiers de leurs richesses, se croyant supérieurs à ceux qu'ils faisoient travailler, se sont bientôt rendus les tyrans de tous les Gens de Lettres, qui étoient obligés de se servir d'eux pour faire vendre leurs ouvrages ; voilà comment, se faisant un titre d'une pratique ridicule en son principe, & qui leur a été suggérée par leur industrieuse avidité, ils osent avancer aujourd'hui que *le droit de faire travailler des Gens de Lettres, de faire manifacter des livres, pour les faire vendre à son profit, est l'essentiel de leur commerce, & n'appartient qu'aux seuls Libraires.*

Il n'est pas vrai que ce droit n'appartienne qu'à eux ; mais il est bien vrai qu'eux seuls en font usage ; qu'eux seuls font manifacter des livres, comme on fait manifacter des bas ou des chapeaux, & n'y voyent aucune différence. Ce sont eux qui, après que le grand Montesquieu eut donné ses *Lettres Persannes*, frappés de leur débit, tiroient les passans par la manche, en disant, *Monsieur, voudriez-vous me faire des Lettres Persannes* Mr. Luneau ne commande point ses livres, il les fait lui-même, ou seul, ou avec d'autres ; & sa qualité d'homme de Lettres doit faire supposer qu'il a toujours eu quelque part, aumoins indirecte, aux ouvrages dont il donne les éditions.

Le Sr. Luneau dira-t'il que cette permission de faire fabriquer des livres est donnée à tout particulier, parceque le roi ne refuse à personne des privilèges pour faire imprimer ? Le Roi ne présume pas que d'autres particuliers (que les Auteurs ou les Libraires), se présentent pour obtenir un privilège dans une autre intention que de le céder avec le manuscrit à ceux qui ont droit d'imprimer & de vendre.

Pag. 8. de
la réplique
des Libraires.

Cette permission de faire fabriquer des livres déplaît beaucoup aux Libraires, puis-

qu'ils reviennent si souvent à ce point. Le Sr. Luneau n'a aucun intérêt personnel à la défendre, comme on l'a vu cy dessus; mais il dira pourtant, & il aura raison de dire, qu'elle est donnée à tout particulier. Les Libraires outragent la justice du souverain & le sens commun, lorsqu'ils avancent que le législateur, en accordant des privilèges aux particuliers, *ne présume pas* que ces particuliers feront usage eux-mêmes du droit qu'il leur accorde, & suppose qu'ils le céderont aux Libraires. Il est naturel à l'homme d'user du pouvoir qu'il a, de se servir de la liberté qu'il a demandée & obtenue, & le contraire *ne se présume pas* sans absurdité. Si ce n'étoit que les Libraires qui pussent faire usage du privilège accordé aux Auteurs, ou aux particuliers propriétaires de manuscrits, dont ils ne seroient pas Auteurs, il faudroit n'accorder de privilèges qu'aux Libraires, après qu'ils auroient faits l'acquisition des manuscrits, ce qui seroit une souveraine injustice envers les Gens de Lettres, qui se trouveroient par-là dans l'entière dépendance des Libraires. Aussi cette injustice n'existe-t-elle point, & ne peut-elle exister dans un gouvernement sage & éclairé.

On demande au sieur Luneau où il a vu que le Pag. 9. de la répl. des Lib. droit d'acheter des manuscrits, & de les faire imprimer & vendre à son profit, ne fait pas partie du commerce exclusif de la Librairie.

Il a vu cela dans un livre où il paroît que les Libraires ne lisent guères; il l'a vu au flambeau de l'évidence, dans les élémens du sens commun, dans les principes de la raison, de la justice & du droit naturel & social.

Et pourquoi, si c'est un droit commun, le Ibid. Pag. 97 Roi en donnant aux Libraires & Imprimeurs le droit exclusif du commerce des livres, à-t-il stipulé pour les auteurs, qu'ils pourroient faire imprimer les ouvrages de leur composition, en les faisant vendre par un Libraire.

Le Roi stipule avec les souverains avec qui il traite, & non avec une petite communauté de marchands ses sujets, à qui il dit: » Je veux bien vous accorder quelques » privilèges, vous irez jusques là, & n'irez pas plus loin.

(Le sieur Luneau) croit-il être plus sage Ibid. Pag. 9. que le législateur qui l'a portée ? (cette loi) supposeroit-il qu'elle est nuisible aux Gens de Lettres ? &c.

Le sieur Luneau ne croit pas être plus sage que le législateur qui a porté la loi; mais certainement il raisonne mieux que

les Libraires qui l'interprètent d'une façon absurde ; & si cette loi existoit dans le sens des Libraires , elle seroit sans doute nuisible & très - nuisible aux Gens de Lettres. Ce n'est point une superstition , rien n'est plus évident.

Pag. 9. de
la répliq. des
Lib.

D'abord supposer que deux cents Libraires s'entendent pour dépriser un manuscrit , ce n'est pas connoître les hommes &c.

C'est du moins connoître les Libraires.

Il n'y a pas plus à craindre qu'une communauté s'entende pour acheter à bas prix , que l'on ne craint qu'elle ne s'entende pour vendre à trop haut prix.

L'un & l'autre est à craindre , parceque l'un & l'autre se fait.

Pag. 9 & 10
ibid.

Si ce particulier (qui pourroit faire tirer à l'homme de Lettres un parti plus avantageux de son manuscrit) n'a que de la bonne volonté pour l'auteur , il peut la satisfaire en lui fournissant les moyens d'user du droit qu'il a de faire imprimer son livre , sans s'en charger lui-même , lorsqu'il n'en a pas le droit.

Si ce particulier a de la bonne volonté pour l'auteur , & veut lui fournir les moyens d'user du droit qu'il a de faire imprimer , il pourra s'associer avec lui ; parceque la bonne volonté n'empêche pas que l'on ne prenne ses sûretés , ni que l'on ne songe à

à soi ; il pourra devenir *co-propriétaire* du droit de l'Auteur , parceque l'Auteur pourra l'y associer , chacun pouvant admettre à sa propriété qui il lui plaît ; & l'Auteur & le particulier ne feront rien en cela que ce qu'ils auront toujours droit de faire dans tous les pays où les propriétés seront respectées. Quoi donc ? si un Auteur demeurait à 100 lieues de Paris , il faudroit donc qu'il y vint toujours lui-même pour faire usage du privilège qu'il auroit obtenu ? il ne pourroit jamais faire imprimer à ses frais son ouvrage , si par malheur il devenoit perclus de ses jambes ? Avouez , Messieurs les Libraires , qu'il faut être soi-même bien perclus du cerveau pour dire de sang froid & répéter si souvent une pareille folie !

S'il (ce particulier) a plus d'industrie que 200 Libraires , pour tirer parti des manuscrits que les Libraires croient difficiles à vendre , il doit sçavoir qu'il ne lui est pas permis de l'exercer.

Pag. 10. de
la Repl. des
Libraires.

Il est de fait que des livres qui ne se vendoient point, tandis qu'ils appartenoint aux Auteurs, pour qui les Libraires étoient chargés de les débiter , ont doublé de prix , & se sont très bien vendus, dès que les Libraires en ont eu fait l'acquisition foncière. Voilà quelle est l'industrie des Libraires. Quant

à celle que peut avoir un particulier pour échapper à la leur, & tirer parti des manuscrits, il lui est permis de l'exercer dans tous les sens possibles, pourvu qu'il ne fasse vendre les ouvrages imprimés que par des Libraires, à qui ce droit est attribué exclusivement.

Ibid.

Le second grief des Libraires contre le Sr. Luneau, est d'avoir échangé des livres qu'il a fait imprimer, pour se mettre en état de satisfaire aux différentes demandes des Libraires étrangers ou de province, qu'il a sollicités de lui adresser leurs commissions.

Les Libraires qui font un grief au Sr. Luneau de ce que, au lieu de leur vendre ses propres livres, il les a échangés chez eux contre d'autres livres de leur fond, qu'on lui demandoit en province, prouvent qu'ils ne savent pas encore ce que c'est que vendre, qu'ils ignorent ce que signifie ce mot, & n'ont point lu les livres de leur boutique qui l'expliquent. Il faut donc le leur apprendre, & les éclaircissements dans lesquels je vais entrer à cet égard, détruisant de la façon la plus évidente les quatre principales prétentions des Libraires, vont démontrer que les Auteurs ayant la permission de faire vendre leurs ouvrages, ont nécessairement le droit des

échanges, la liberté de la commission, le pouvoir de garder chez eux leurs éditions, & la faculté de traiter des manuscrits comme il leur plaît, & avec qui il leur plaît.

La vente n'est qu'un échange d'une chose pour une autre. Quand je vends cent louis un manuscrit, c'est un échange que je fais de ce manuscrit contre cent louis. Mais comme j'ai la propriété absolue de ce manuscrit qui est le fruit de mes veilles & la production de mon esprit, je puis l'échanger de la façon qui m'est la plus avantageuse. Si je l'échange contre cent louis, ces cents louis ne sont encore qu'un signe, un moyen que j'acquiers pour faire d'autres échanges, & me procurer les choses dont j'ai véritablement besoin, du bled, du vin, du drap &c; car voilà ce que représente l'argent. Avec les cent louis contre lesquels j'échangerai mon manuscrit, je pourrai avoir par exemple 40 septiers de bled, six muids de vin, 30 aunes de drap. Mais si au lieu d'échanger mon manuscrit contre cent louis, je l'échange contre d'autres livres qu'on me demande, je pourrai avec cet échange avoir 45 septiers de bled, 7 muids de vin, 36 aunes de drap; voilà donc la manière d'échange que je préférerais, parceque j'ai incontestablement le droit

de vendre mon bien le plus cher possible ; c'est-à-dire de l'échanger de la manière la plus avantageuse pour moi , & cette manière est celle qui en dernier résultat , me fera obtenir le plus dans les choses nécessaires à la vie. Voilà ce que c'est que de vendre ; c'est échanger.

» Mais, répondront les Libraires , si ces
» échanges sont permis, après avoir échan-
» gé votre manuscrit contre des livres ,
» vous n'avez qu'à aller échanger directe-
» ment ces livres avec le marchand de
» bled , de vin , de drap , sous prétexte
» qu'il vous donnera plus de ces mar-
» chandises. Ensuite le marchand de vin
» échangera ces livres contre autre chose
» dont il aura besoin , & par-là tout le
» monde fera Libraire, c'est-à-dire, vendra
» ou échangera des livres , ce qui , selon
» vous , est la même chose.

Voilà l'objection dans toute sa force , & en voici la réponse.

Mon manuscrit qui , dans cet état , étoit un bien sur lequel j'avois une propriété aussi grande qu'elle peut l'être ; un bien que je pouvois garder , céder , transporter ou détruire à mon gré , change de nature & de forme lorsqu'il est imprimé , parce que je n'ai pu le faire imprimer sans une

permission, qui ne m'a été accordée qu'à certaines conditions ; au lieu que quand je l'ai composé, je n'ai eu besoin d'aucune permission. Je n'ai fait alors qu'user de la liberté naturelle que j'avois par moi-même, & que par conséquent je n'ai pas restreinte, en m'imposant moi-même la loi de ne pas le céder, donner ou partager avec d'autres, ce qui eut été en moi une extravagance. Cela posé, voilà mon manuscrit imprimé, & l'édition en est apportée chez moi : car les deux mille copies que l'impression m'a données de mon ouvrage, m'appartiennent autant que la première copie manuscrite sur laquelle elles ont été faites, & j'ai le même droit de la garder. Mais quand le souverain m'a accordé la permission de faire ainsi multiplier ces copies, il y a mis une condition ; il m'a désigné les mains desquelles seules il vouloit que je me servisse pour faire distribuer ces copies dans le public, & ces mains sont celles des Libraires. Ainsi je ne puis plus échanger les exemplaires de mon édition avec le marchand de drap, de bled, de vin, ni même avec l'argent du particulier qui viendrait à moi me l'apporter pour avoir de mes livres. Le législateur, en me permettant de faire imprimer mon ouvrage, m'a imposé la loi de

ne plus échanger cette sorte de bien qu'avec des Libraires, ou que par le moyen des Libraires. Mais il ne m'a point ordonné de ne faire avec lui ces échanges qu'en argent. Non; en m'interdisant la liberté de traiter de mon bien avec tout autre qu'eux, ce qui est déjà une assez grande restriction à la liberté naturelle que j'avois, il ne m'a point défendu de traiter avec eux de la manière qui me feroit la plus avantageuse. S'il m'est plus utile que ces échanges se fassent en livres, je recevrai d'eux des livres au lieu d'argent, & pourvu que je ne fasse de nouveaux échanges de ces livres qu'avec les hommes seuls privilégiés pour cette espèce d'échange, c'est-à-dire avec des libraires, soit de Paris ou de province, je ferai toujours resté soumis à la loi qui m'avoit été imposée de ne traiter qu'avec des Libraires, de ne correspondre qu'avec des Libraires.

On voit par là que quand la commission en Librairie seroit interdite à tout autre particulier, (ce qui n'est pas), elle devroit être & seroit nécessairement permise & libre à un Auteur qui a obtenu le privilège de faire imprimer & vendre son ouvrage, c'est-à-dire, de l'échanger avec des Libraires. Or, la liberté d'échanger donne

lieu à la commission , comme la commission rend les échanges plus faciles & plus avantageux.

C'est un outrage fait à la justice du souverain , que de prétendre qu'après avoir , par des vues particulières , restreint la liberté naturelle que les Auteurs avoient d'échanger leurs ouvrages imprimés avec toutes sortes de personnes , & ne leur avoir plus laissé que les Libraires pour ces échanges , il leur a encore oté le droit de les faire de la manière la plus avantageuse , il leur a prescrit une seule forme d'échange , & la plus défavorable pour eux. Ce seroit supposer qu'il a voulu sacrifier tout-à-fait les maîtres aux serviteurs , & que ses regards se fixant uniquement sur les canaux qui distribuent les richesses littéraires , se sont détournés avec courroux des sources nobles & élevées d'où elles découlent. Quelle est la nation barbare chez laquelle on dépouillera des premiers droits de la nature , & l'on ne couronnera qu'avec des feuilles de chêne les hommes de génie qui reculent les bornes de l'esprit humain , tandis que l'on placera sur un piédestal d'or le simple crieur , dont la voix ne fait que proclamer la liste de leurs triomphes?

Que les Libraires de Paris laissent donc tout le verbiage qu'ils font à la page 10, & qui ne signifie autre chose sinon qu'ils gagneroient encore bien davantage, si l'on étoit obligé de leur vendre tous les manuscrits, parcequ'ils n'en donneroient que le prix qu'ils voudroient; que leurs fortunes seroient plus rapides, si leurs confrères de province * ne pouvoient s'adresser qu'à eux pour la commission, & se trouvoient par-là tout-à-fait à leur discrétion. Que les Syndic & Adjoints cessent de nous parler de la prétendue *harmonie de leur commerce*. L'harmonie de la société veut que la classe des hommes qui l'éclairent, ne soit point immolée à la classe subalterne des hommes qui trafiquent des lumières & de l'esprit des autres; elle veut que si la classe des Gens de Lettres ne peut traiter de ses productions imprimées qu'avec la classe des Libraires, elle puisse au moins le faire en la forme la plus utile, & lui vendre de la manière qu'il lui plait de choisir; ce qui emporte, comme on l'a démontré, la

* Les Libraires de province aiment beaucoup mieux avoir à faire directement aux Auteurs pour lesquels ils sont plus honnêtes, & qui les traitent aussi plus favorablement que les Libraires de Paris; aussi ce n'est jamais que de ces derniers dont il est question dans tout le cours de cet ouvrage.

liberté des échanges en livres, & celle de la commission, qui est un moyen de faciliter ces échanges, & de les rendre plus avantageux. Cette double faculté dérive nécessairement du pouvoir qui leur est accordé de faire imprimer & vendre leurs ouvrages, sans quoi le privilège qui restreint déjà beaucoup leurs droits naturels, les anéantiroit réellement tout entiers.

Le troisieme grief des Syndic & Adjoints contre le sieur Luneau, est qu'après avoir fait fabriquer des livres, tant de sa composition que de celle des autres, il en a vendu à des particuliers qui ne sont pas Libraires.

Pag. 11 de la
Réplique des
Libraires.

On voit clairement ici que les Syndic & Adjoints oubliant pour cette fois l'essentiel de leur commerce, n'ont pas fait fabriquer leur réplique, mais l'ont *manufacturée* eux-mêmes. On ne fait point fabriquer des livres de sa composition, parceque l'on ne peut faire soi-même la chose que l'on fait faire d'autres. Ils ont sans doute voulu dire *imprimer*, ce qui n'est point du tout la même chose. Je pense que pour l'honneur d'une communauté qui se croit si fort supérieure à toutes les autres communautés de marchands, il faudroit que les Syndic & Adjoints sçussent au moins un peu de français, & ne missent pas encore dans leurs

expressions l'absurdité qui se trouve assez souvent dans leurs raisonnemens.

Quant au reproche que les Libraires font ici à leur adversaire, c'est à Mr. Luneau lui-même de s'en justifier, & sans doute il le fera très-bien. Je n'ai pas besoin de défendre sa cause particulière, elle est entre des mains plus habiles que les miennes. Je ne discute que les points qui intéressent les Gens de Lettres en général. Je ne combats que les assertions extravagantes dans lesquelles on attaque leurs droits, & je le fais, parceque ces droits sont aussi les miens.

J'observerai seulement que Mr. Luneau ayant défié ses adversaires de prouver qu'il eut vendu un seul livre à des particuliers, ils répondent très-mal à ce défi, en disant qu'un particulier a remis douze *Racines* in-8°. à un de leurs confrères pour les envoyer à un Libraire d'Amsterdam. Ce particulier n'a-t-il pu les avoir d'ailleurs? & est-ce une preuve que Mr. Luneau les lui ait vendus? ou bien ce Libraire d'Amsterdam, pour qui ces livres étoient destinés, n'auroit-il pas pu, en les demandant à Mr. Luneau, lui indiquer ce particulier comme son commissionnaire, & l'homme qui pourroit les lui faire passer.

Les Syndic & Adjoints croyant triom-

pher en prouvant que Mr. Luneau leur a proposé de faire avec eux des échanges de ses livres contre les leurs, chose qu'il avoit incontestablement le droit de faire, puisque ce n'est autre chose que vendre ses livres, ils transcrivent deux de ses lettres à deux de leurs confrères.

Mr. Humblot le 18 Juin 1768. Si vous voulez, Monsieur, entrer en compte avec moi, je vous fournirai des livres en paiement de ceux que je prendrai chez vous, ceux que je possède sont &c.

Pag. 14. de
la Réplique
des Librair.

Oui, Messieurs les Libraires, Syndic, Adjoints, & vous tous marchands & vendeurs de livres, qui que vous foyez ! oui, encore une fois, oui. Puisque par mon privilège j'ai le droit de vous vendre ou faire vendre mon ouvrage, j'ai donc aussi le droit d'entrer en compte avec vous ; j'ai le droit de me servir avec vous d'une monoye dont l'usage m'est interdit avec d'autres ; d'une monoye qui ne peut avoir cours qu'entre les Auteurs & les Libraires : cette monoye, ce sont mes ouvrages imprimés avec lesquels j'achète, je paye vos livres ; ce sont vos livres avec lesquels je consens que vous achetiez, que vous paiez les miens, puis que j'ai le droit de vous les vendre. Tant que ce n'est qu'avec vous, Libraires, que

J'employe cette espèce de monoye, quel que circulation que je lui fasse faire entre nous, je n'enfreins point la loi, j'observe exactement ce qu'elle me prescrit, & vous n'avez aucun droit de vous plaindre.

Dans tout ce que nous avons dit cy-devant pour faire tomber les prétentions des Libraires, & montrer le vuide de leurs raisonnemens, nous n'avons jamais supposé que les Auteurs reçussent par leur privilège la permission *de vendre*, mais seulement celle *de faire vendre* par les Libraires. Ainsi tout ce que disent à cet égard les Syndic & Adjoints pag. 14 & 15 de leur réplique, est inutile. C'est un point que, pour nous servir d'une façon de parler si souvent employée par eux, *on ne veut pas discuter*, quoique l'on put être bien fondé, & le faire peut-être avec avantage.

Pag. 16. de
la Réplique
des Librair.

C'est au Magistrat qui veille à la police des livres, à décider si les réglemens faits au sujet des magasins de livres, sont inutiles, & s'il est indifférent que chaque particulier puisse avoir chez lui des éditions de livres de sa composition; des éditions de livres dont il aura acheté les manuscrits, & les livres qu'il se sera procuré par échange de ceux de sa fabrique.

Le Magistrat qui veille à la police des livres, ne veille pas moins au repos des citoyens

à la sûreté de leurs personnes & de leurs biens. Ainsi il décidera certainement que si l'on empêchoit les Auteurs de garder chez eux les éditions de leurs ouvrages, ou des ouvrages dont les manuscrits leurs appartiennent, ou les livres avec lesquels les Libraires les auront payés, ce seroit une injustice révoltante que les Gens de Lettres ne doivent pas craindre de sa part, & dans un siècle aussi éclairé que le nôtre. Il verra que cela est tout-à-fait indifférent, pourvu que ces livres sortent de chez les Libraires pour venir chez l'Auteur, ou ne sortent de chez l'Auteur que pour aller chez des Libraires: il sentira que si quelques particuliers pouvoient s'écarter de la règle à cet égard, leur conduite n'échapperoit point aux regards attentifs avec lesquels il veille au maintien de l'ordre: Il sera indigné de voir que des courtiers ingrats, des subalternes insolens, calomnient devant lui les supérieurs qui les nourrissent; qu'ils osent insinuer que des hommes dont les nobles travaux ont pour but d'étendre l'empire de la vertu, en aggrandissant la sphère des connoissances, ne seront pas aussi bons citoyens, aussi fidèles à leur devoir, aussi soumis aux loix que des mercenaires avides qui, sans considé-

ration à perdre ; sans autre mobile que l'argent, uniquement occupés des moyens d'en amasser, doivent, dans le choix, être toujours moins arrêtés par la crainte des punitions, parcequ'ils n'en ressentent jamais la partie la plus terrible, je veux dire la honte. Ce Magistrat éclairé se rappellera plus de cent arrêts, qui en différens tems ont condamné des Libraires à des peines afflictives de toute espèce ; & il concevra clairement que si les crimes pour lesquels on leur a infligé ces châtimens, n'ont pas fait détruire une petite communauté marchande, qui assurément n'est pas essentiellement inhérente au corps politique, la crainte idéale, la simple présomption de quelques fautes possibles ne doit pas faire dépouiller les Gens de Lettres des droits de la propriété, droits sacrés qui leur sont donnés par la nature, & sur lesquels est appuyée la base de toutes les sociétés.

je viens de suivre pas-à-pas les Syndic & Adjoints, & j'ai montré que conduits par l'avidité, ils marchaient toujours entre l'injustice & l'extravagance. J'ai examiné & discuté séparément chacune de leurs prétentions ; j'en ai, je crois, fait voir l'indécence d'une façon bien palpable, & je vais terminer ce petit écrit

par quelques réflexions générales qui naissent naturellement du fond de mon sujet.

Il n'y a point de pays au monde où les lettres soient aussi florissantes qu'en France, & il n'y en a point où ceux qui les cultivent soient traités aussi défavorablement. Ce sont eux qui ont donné à leur patrie la considération dont elle jouit parmi tous ses voisins; & leur patrie semble les regarder d'un œil plus indifférent que toutes les autres classes de citoyens: ce sont leurs ouvrages qui étendant continuellement la langue françoise, l'ont, en quelque façon, rendue aujourd'hui la langue universelle de l'Europe; & ces mêmes ouvrages qui donnent tant de grandeur à l'état dans lequel ils sont faits, ne suffisent pas seuls pour donner du pain aux mains célèbres dont ils sortent; ces écrits immortels qui sauveront de l'oubli des tems & le siècle & le peuple qui les auront vu naître, peuvent à peine sauver de l'indigence les hommes rares & malheureux qui les composent. Ce qui doit encore augmenter l'étonnement, c'est que jamais notre nation n'a été plus généralement éclairée, plus instruite, plus avide des productions de l'esprit. Tout le monde les recherche & les accueille; tout le monde a des biblio-

thèques, les uns par besoin & par goût; les autres par luxe & par air. Chacun lit ou veut faire croire qu'il lit; on aspire après les ouvrages nouveaux, ils sont le sujet & l'aliment de toutes les conversations; on est fier quand on peut en parler avant qu'ils soient publiés; on feroit honteux de ne les pas connoître, quand ils ont paru. On aime à être en liaison avec les Auteurs; on distingue, on honore dans la société l'homme de Lettres qui travaille pour lui donner des connoissances nouvelles, ou de nouveaux plaisirs; on dit avec complaisance, en disant sur un livre; » celui qui l'a fait est » de mes amis, il vient souvent chez moi, » peut-être l'aurons nous ce soir«. Mais personne ne demande » combien cet ouvrage a-t-il valu à l'homme qui l'a composé« ? ou si quelqu'un par hazard s'avise de faire cette question, un autre répond aussi-tôt avec un ton railleur & un souris dédaigneux, *est-ce qu'un Auteur doit travailler pour l'argent ?*

Mais vous-même, Monsieur, vous qui persiflez si agréablement; vous homme riche en titre, de robe ou d'épée, qui que vous soyez, répondez-moi. La maison du souverain est entretenue avec *l'argent* de ses sujets; les ministres qui gouvernent sous
ses

les ordres, reçoivent de l'argent pour remplir les fonctions de leurs différens départemens : la plupart des grands seigneurs passent leur vie dans les cours à ramper, à flatter, à intriguer pour obtenir des grâces qui, en dernier résultat, sont toujours de l'argent ; l'ambassadeur chiffre, le militaire se bat, le magistrat rend la justice, l'avocat plaide, le financier calcule, le prédicateur prêche, le chanoine chante, le marchand commerce, l'artisan travaille, le paysan laboure, le médecin guérit ou tue, le curé batise & enterre *pour de l'argent*. Tout le monde agit pour de l'argent, reçoit de l'argent pour prix de ses peines, pour salaire de ses travaux ; & vous voulez que la classe des Gens de Lettres soit seule exceptée de cet ordre général & nécessaire, de cette loi raisonnable & juste, puisqu'enfin l'argent n'est autre chose que le moyen de se procurer les besoins de la vie, & qu'il faut vivre pour pouvoir remplir les obligations de son état, pour vacquer aux occupations auxquelles on s'est consacré par goût, ou que l'on s'est imposées par devoir.

Je sçais que l'homme qui cultive les Lettres n'a pas des besoins fort étendus, parcequ'il vit principalement avec lui-même :

parceque c'est dans son ame qu'il trouve les jouissances les plus douces, & qu'il a placé les sources de son bonheur. Si dominé par l'amour de l'argent, il n'eut cherché que les moyens d'en amasser, s'il ne s'étoit proposé que de faire naître sous ses mains les moissons de la fortune, il ne feroit point entré dans le champ de la littérature. Il auroit jetté les yeux autour de lui sur les autres états qui composent la société, & il auroit vu que tous fournissent du moins une subsistance assurée à ceux qui les embrassent; que dans tous, la fortune environnée de l'éclat le plus éblouissant, est assise sur les derniers échelons où les hommes qui y parviennent, sont toujours comblés de ses trésors, & couronnés par sa main.

Le soldat qui s'engage voit devant lui Faber; & s'il a son mérite, il pourra percer comme lui jusqu'aux premiers grades militaires, qu'on n'obtient jamais sans que des gouvernemens, des pensions, de grandes richesses y soient jointes. Avec bien moins de peines & plus de vraisemblance celui qui prend le parti de l'église peut se flatter de s'élever un jour à ses premières dignités; c'est-à-dire, à des bénéfices d'un immense revenu. Le jeune homme qui en-

tre dans le commerce, ne fut-il encore que garçon de boutique, compte, en la balayant, le grand nombre des négocians fameux qui ont commencé comme lui, & s'excite, par leur exemple, à marcher sur leurs traces. Le commis des aides, en descendant dans les caves, songe que les mêmes degrés ont souvent conduit ses prédécesseurs aux plus riches places de la finance. Il n'y a chez nous que l'homme que l'attrait des arts & l'impulsion du génie portent à se consacrer aux lettres; il n'y a que lui seul dont les regards ne découvrent qu'un terrain aride & stérile, où d'eux-mêmes les travaux n'écartent point la misère; il n'y a que lui qui n'apperçoive devant ses pas qu'une carrière ingrate, que l'on peut remplir de ses triomphes, sans y trouver sa subsistance, & au bout de laquelle l'on meurt souvent dans le sein de la gloire & de la pauvreté. Oui, l'on peut être le héros de la littérature, l'Auteur le plus célèbre de son siècle, le premier écrivain du monde, se trouver comblé de tous les honneurs littéraires, avoir place dans toutes les académies de l'Europe (1), & ne pas avoir une

(1) Il est vrai que l'Académie Française a de jettons qui valent six à sept cens livres par an à l'académicien, qui ne manque pas une seule séance.

pistole de revenu. Ainsi, celui que l'avarice conduiroit au temple des muses, seroit un insensé à qui son extravagance interdiroit pour jamais l'approche de leurs autels. Ce n'est point là que l'on va chercher le rameau d'or, & l'on sçait qu'on n'en peut rapporter que quelques branches de laurier.

Mais si en embrassant la plus noble de toutes les professions, celle de penser & de rendre ses pensées utiles à ses semblables, on renonce volontairement à l'espoir d'une grande fortune, il faudroit au moins avoir la certitude de ne pas manquer du nécessaire. Presque tous les Gens de Lettres sont nés pauvres : c'est que le pauvre ne possédant que son ame, est, pour ainsi dire, forcé de cultiver le seul bien que la nature lui ait donné en partage. Le riche, au contraire, entraîné dès l'enfance vers les plaisirs qui volent au devant de ses pas ; ébloui sans cesse par l'éclat des objets dont il est environné, songe rarement qu'il porte au dedans de lui-même un trésor plus digne de l'occuper, & ne comptant jamais son ame dans l'inventaire de ses ri-

Mais il n'en touche rien du tout, s'il est éloigné de Paris, ou si une maladie ou des infirmités habituelles l'empêchent d'aller à l'académie.

cheffes , il parvient bientôt à la rendre en effet le plus vil de tous les biens qu'il possède. Il faudroit donc que l'homme sans fortune, qui se consacre à l'étude , pût espérer de vivre dans cet état du seul fruit de ses travaux ; il faudroit que ses succès le missent d'eux-mêmes dans une aisance honnête qui l'encourageât à faire des efforts nouveaux, & lui facilitât le moyen d'obtenir de nouveaux avantages.

L'on me dira, sans doute, que dès qu'un Auteur s'est annoncé par des productions d'éclat, il trouve ordinairement quelque mécène qui l'accueille, & daigne prendre soin de son sort ; je le sçais bien. Je sçais même encore que quelquefois tout en entrant dans la carrière des lettres, on a le bonheur d'y avoir, pour bienfaiteur, l'homme en place dont l'amitié nous honore, l'homme éclairé & vertueux qui avoit des droits à notre estime, avant que d'en avoir à notre reconnoissance. Mais c'est une faveur que le ciel fait à peu d'écrivains ; & pourquoi faut-il que les autres aient besoin d'être protégés ? Comme l'abeille qui se nourrit du miel qu'elle compose, pourquoi l'homme de Lettres ne trouve-t-il pas sa subsistance dans les ouvrages qu'il produit ? Le plus vil artisan, sans protection, sans

secours, sans intrigue, vit dans son métier du travail de ses mains. Pourquoi les travaux de l'esprit, les ouvrages du génie, n'offrent-ils pas le même avantage, sur-tout en France où la librairie forme aujourd'hui une branche de commerce si considérable ? C'est que l'or qui coule à grands flots dans la boutique de ceux qui distribuent les richesses littéraires, s'y absorbant tout entier, ne s'étend point jusqu'à la mine d'où elles ont été tirées, ne va jamais arroser & fertiliser de nouveau le champ sur lequel on les a vu naître.

Les Libraires engloutissent chez nous tout le produit des livres qui s'y composent. Aussi font-ils presque tous des fortunes rapides & prodigieuses, dont l'on ne doit plus s'étonner. Tel qui n'avoit rien, en commençant ce commerce, se trouve, au bout de dix ou quinze ans, riche de sept à huit cens mille francs ; & ces exemples ne sont point rares parmi eux. La plupart ont un train de maison très-considérable, des ameublemens chers, des campagnes charmantes (1), tandis qu'ordinairement l'écrivain aux ouvrages duquel ils doivent

(1) Si l'on voit quelquefois des Libraires faire banqueroute, c'est que de la grande richesse naît le luxe, & que le luxe conduit à la ruine.

cette opulence, est relegué sous les toits, à un troisième, à un quatrième étage, où une simple lampe éclaire sa pauvreté & ses travaux. De-là l'esclavage où ils sont tenus par ceux qui dévorent ainsi leur subsistance; esclavage si nuisible au progrès des Lettres, & moins honteux encore pour les hommes sur qui on l'exerce, que pour le pays dans lequel on le souffre.

Je pourrois à ce sujet rassembler ici mille traits plus odieux, plus révoltans les uns que les autres. Le Libraire Michelot gagna cent mille francs sur les *Caractères de la Bruyère*, & lui en donna cent écus. L'Abbé Guyon, ayant fait imprimer à ses frais son *Histoire des anciens Empires*, il en remit l'édition chez un Libraire, qui la garda quatre ans dans son magasin, sans lui donner aucun débit. Le Libraire l'acheta alors, en remboursant simplement les frais à l'Auteur, & lui donnant de plus 300 liv. de gratification. Six mois après il ne restoit plus dans sa boutique un seul exemplaire de l'ouvrage. Or, quand un Auteur est à ce point victime de l'astuce & de l'avarice de son marchand; quand après avoir mis plusieurs années à composer un bon ouvrage, il en retire à peine de quoi vivre quelques mois, il tombe dans le découragement. S'il est

fans fortune , fans ressources d'ailleurs , il se trouve obligé de travailler à la feuille ; & gagnant seulement du pain à ce misérable métier , il y perd tout-à-fait son talent & son génie. Ainsi , dès que poursuivi par la misère , un peintre commence à travailler pour le pont Notre-Dame , c'est un artiste noyé ; n'espérons pas voir jamais de ses tableaux au salon : son pinceau dégradé ne fera plus que des enseignes.

C'est envain qu'on prétend que l'avidité des hommes est par-tout la même : celle des Libraires de Paris n'a , je crois , d'exemple , en aucun autre lieu du monde. Que l'on jette les yeux sur ce qui se passe chez un peuple voisin aussi jaloux de notre grandeur littéraire , que de notre puissance politique , & digne d'être en tout notre rival. Les Libraires y sont aussi fort riches ; & cependant dès qu'un écrivain s'est fait connaître par quelque production distinguée , ils lui donnent de ses manuscrits un prix bien supérieur à celui dont on les eut achetés parmi nous. M. Hume jouiroit d'une fortune honnête , quand il n'auroit que ce qu'il a retiré de ses ouvrages. M. Robertson vient de vendre *quatre mille guinées* son *Histoire de Charles-Quint* qui n'est qu'en 5 volumes. Si un Libraire de Paris en avoit donné

la huitième partie de cette somme, il auroit cru faire encore à l'Auteur un traitement bien généreux.

D'où vient donc cette énorme différence, si ce n'est de l'insolente avarice de nos Libraires, qui, fiers de quelques privilèges mal interprétés, regardent chez nous les écrivains comme des malheureux qu'on leur a livrés pieds & poings liés, les traitent comme de vils esclaves, dont la dépouille leur appartient, & qu'ils peuvent encore outrager & maltraiter à leur gré. En voilà la véritable cause, & c'est la seule. Il y a en Angleterre moitié moins d'habitans qu'en France; on n'y lit certainement pas davantage, & la langue Angloise n'est point, ainsi que la nôtre, généralement répandue dans toute l'Europe.

Les Libraires de Paris me diront peut-être que si les manuscrits sont payés si chèrement à Londres, c'est que tout homme qui y contrefait un ouvrage, est puni comme un voleur public, & que conséquemment on n'y voit presque jamais de contrefaçon. Mais s'il y en a tant en France, qui est-ce donc qui les fait, ou les fait faire, si ce ne sont les Libraires; si ce n'est vous, hommes avides, qui vous justifiez de voler les Auteurs, en disant qu'ensuite vous vous volez mutuellement vous mêmes?

J'avoue que les contrefactions sont très communes en France ; mais je sçais aussi qu'elles le feroient beaucoup moins, si elles y étoient punies plus sévèrement. Je sçais qu'elles sont, quoiqu'on en dise, un délit public, une atteinte réelle portée à la possession des citoyens ; & que ce délit, cette atteinte, est aussi punissable que le vol qu'on me fait dans ma chambre. J'ai vu l'an passé la lettre d'un Libraire qui, ayant acheté mille écus une pièce de théâtre, représentée avec succès à la comédie Italienne, écrivoit à l'Auteur qu'il lui en donneroit dix mille francs, s'il vouloit lui garantir les contrefactions. Voilà donc sept mille francs que les contrefacteurs volent à cet homme de Lettres ; & si des brigands fussent venus ensuite lui prendre dans sa cassette les mille écus qu'il avoit reçus, toute la différence que j'aurois vue entre les uns & les autres, c'est que ceux-ci l'auroient volé après le paiement de sa pièce, & que les premiers l'auroient fait avant même qu'elle fût vendue.

Au reste, la raison même qu'alléguent ici nos Libraires, est encore plus spécieuse que solide. S'il étoit vrai que ce fut la crainte seule des contrefactions qui les engageât à ne donner qu'un prix si bas des manuscrits, ils devroient payer beaucoup mieux ceux

pour lesquels ils n'ont aucune contrefaction à craindre. Voyons donc aussi comment ils traitent les Auteurs de ces sortes d'ouvrages.

Tout le monde connoît ce grand monument qui vient d'être élevé chez nous à la gloire des sciences & des arts ; ce monument où toutes les connoissances humaines, enchaînées ensemble, ont été mises en dépôt, pour qu'assurées désormais de ne pas se perdre dans l'abyme des tems, elles n'eussent plus rien à redouter de la succession des siècles, ni des révolutions des empires. Eh bien, il faut que la France, il faut que l'Europe entière sçache que l'*Encyclopédie* n'a valu que *cent pistoles de rente* à l'Auteur célèbre qui l'a entreprise, dirigée, & sur-tout achevée seul ; qui y a consacré vingt-cinq années (1) de veilles & de soins. Oui, tant que son travail a duré, M. D * * * n'a reçu par an qu'un *modique honoraire* de deux mille cinq cens livres, qui lui étoient nécessaires pour vivre, & il ne lui en reste à présent que *cent pistoles de*

(1) De ces vingt-cinq années, il a passé les cinq dernières absolument enfermé dans l'imprimerie, à préparer la suite du manuscrit, & à revoir les épreuves.

rente (1). Pendant qu'il est démontré que ses Libraires gagnent plus de *deux millions*. Ils devoient pourtant n'avoir pas peur des contrefactions. Quand il faut sept à huit cens mille francs de dépense, un ouvrage n'est pas aisément contrefait : aussi celui-ci ne l'a-t-il point été. L'on en a tiré 4250 exemplaires ; il n'en reste plus un seul en magasin, les souscriptions sont toutes épuisées ; & depuis deux ans ce livre est renchéri d'environ 300 liv.

O vous qui vivrez quand nous ne ferons plus, vous à qui l'*Encyclopédie* transmettra dans les siècles à venir les lumières & les connoissances du nôtre ; que ce dictionnaire des arts vous apprenne aussi quel fût chez nous le sort des gens qui les cultivèrent ! Toutes les fois que vous ouvrirez cet ouvrage immortel, honorez la cendre de l'homme de génie à qui vous le devez, & dites à vos enfans, » il travailla pour » nous, d'autres recueillirent le fruit de ses » travaux «. Après avoir élevé ce grand monument aux sciences, il fut obligé de vendre lui-même sa bibliothèque, pour donner

(1) Il est vrai que les Libraires lui font 1500 liv. de rente ; mais sur cette rente, dont le principal est de trente mille francs, il y a *dix mille francs* de ses épargnes.

de l'éducation à sa fille qu'il aimoit tendrement; & pendant ce tems-là ses Libraires, enrichis par ses veilles, nageoient dans l'abondance, & jouissoient d'une immense fortune !

Je rougis d'avoir été forcé d'entrer dans ces détails, & j'en demande pardon au public, & à cet écrivain célèbre qui voit du même oeil l'argent & les Libraires. Mais il est tems enfin de déchirer les vêtemens de tous les Gens de Lettres pour montrer les morsures de ces sangsues attachées à leur corps, & gonflées de leur sang. Voici le moment où il faut que les Auteurs se réunissent pour sécouer un joug aussi honteux que tyrannique; le moment où ils devroient tous former entr'eux une société typographique, pour s'aider mutuellement dans l'impression & le débit de leurs ouvrages, & pour donner des secours aux jeunes gens qui entrent avec du talent dans la même carrière; secours ignorés, dont ceux qui les recevront, n'auront jamais à rougir, puisqu'ils ne les recevront que de leurs confreres & de leurs égaux; & que ce ne seront proprement que des avances sur le produit futur de leurs travaux.

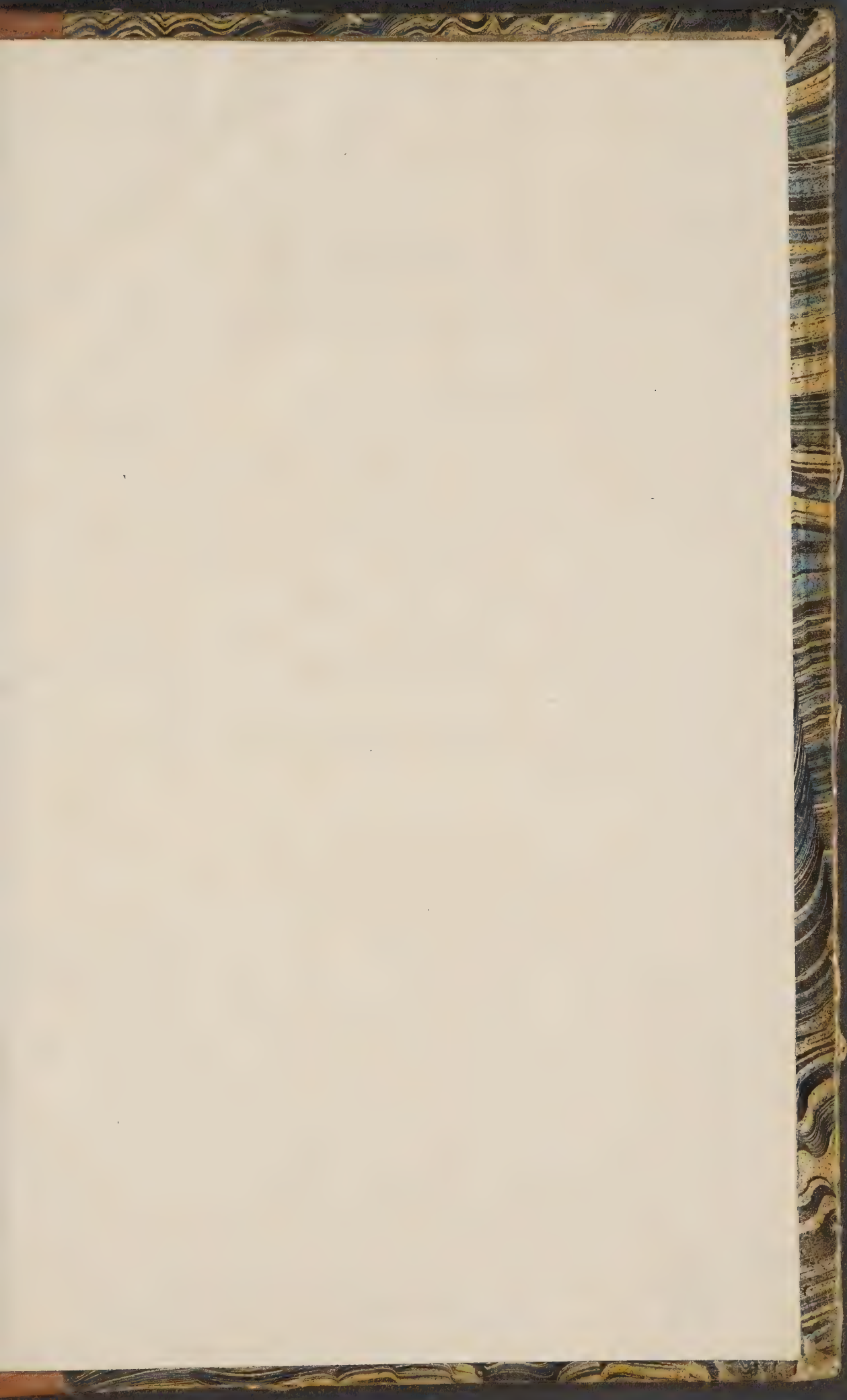
Je n'ai composé à la hâte ce petit écrit que pour donner *avis aux Gens de Lettres* ;

que tous leurs droits sont attaqués, & vont être réglés par le jugement qui sera prononcé dans le procès de M. Luneau de Boisjermain. Mais quoique cette cause intéresse particulièrement les Auteurs, elle ne doit point être indifférente au public; elle ne peut paroître étrangère à quiconque a du goût pour les Lettres, à quiconque estime & chérit les productions de l'esprit. On ne doit pas espérer que l'arbre donne longtems de beaux fruits, si l'on ne le délivre des insectes dévorans qui, nés d'abord sous son ombre, & ne vivant que de ses feuilles, se sont ensuite attachés à ses racines, épuisent son tronc de toute sa sève, en tirent seuls, en interceptent les sucres nourriciers; & causant déjà le dessèchement de quelques-unes de ses branches, le feroient enfin tomber tout entier dans la langueur & le dépérissement.

F I N.







PA
149
1810
C 1

4173324

Table

Ch. nodier	{ Questions de Litt ^{re} Légale Du Plagiat	} 1 in 8
Prudhomme	- De la prop ^{te} Littéraire &c.	1 -
G. Denta	- Moyen de parv ^{ir} en Litt ^{re}	1 -
Jacob l'Aîné	- De l'Imprimerie	1 -
Gissot	- Avis aux gens de lettres	1 -

